

UNESCO

**CONVENTION DU PATRIMOINE MONDIAL
COMITÉ DU PATRIMOINE MONDIAL**

24ème session ordinaire
(27 novembre - 2 décembre 2000)
Cairns (Australie)

ÉVALUATIONS DES BIENS CULTURELS

Préparées par le
Conseil International des Monuments et des Sites
(ICOMOS)

Les évaluations de l'UICN et de l'ICOMOS sont destinées en priorité aux membres du Bureau et du Comité du patrimoine mondial. Un nombre limité de copies est à votre disposition au secrétariat.
Merci.



2000

LISTE DU PATRIMOINE MONDIAL

PROPOSITIONS D'INSCRIPTION 2000

INTRODUCTION

I PROPOSITIONS D'INSCRIPTION DE BIENS MIXTES

A Bien que le Bureau a recommandé pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial

Afrique du Sud

- Parc du Drakensberg également connu sous le nom de Parc oKhahlamba 1

B Biens que le Bureau a renvoyés aux Etats parties

Chine

- Mont Qingcheng et système d'irrigation de Dujiangyan 5

Lituanie-Fédération de Russie

- L'isthme de Courlande 9

C Proposition d'inscription qui sera examinée par la vingt-quatrième session extraordinaire du Bureau

Népal

- Parc national de Shey Phoksundo 13

II PROPOSITIONS D'INSCRIPTION DE BIENS CULTURELS

A Biens que le Bureau a recommandés pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial

Allemagne

- Ile monastique de Reichenau, sur le lac de Constance (Klosterinsel Reichenau im Bodensee) 16
- Gartenreich Dessau-Wörlitz (Le royaume des jardins de Dessau-Wörlitz, le paysage culturel de Dessau-Wörlitz) 21

Argentine

- L'ensemble et les estancias jésuites de Córdoba 26

<i>Arménie</i>	
- Le monastère de Gherart et la Haute vallée de l'Azat	31
<i>Autriche</i>	
- Le paysage culturel de la Wachau (la région de la Wachau comprenant les abbayes de Melk et de Göttweig et le centre historique de Krems)	34
<i>Azerbaïdjan</i>	
- La cité fortifiée de Bakou avec le palais des Chahs de Chirvan et la tour de la Vierge	40
<i>Bélarus</i>	
- L'ensemble du château de Mir	44
<i>Belgique</i>	
- Le centre historique de Bruges	47
- Les habitations majeures de l'architecte Victor Horta	52
- Site archéologique des minières néolithiques de silex de Spiennes à Mons	57
- Cathédrale Notre-Dame de Tournai	64
<i>Bolivie</i>	
- Tiwanaku: centre spirituel et politique de la culture Tiwanaku	69
<i>Chili</i>	
- Les églises de Chiloé	73
<i>Chine</i>	
- Anciens villages du sud du Anhui – Xidi et Hongcun	78
- Grottes de Longmen	82
- Tombes impériales des dynasties Ming et Qing	86
<i>Cuba</i>	
- Paysage archéologique des premières plantations de café du sud-est de Cuba	90
<i>Danemark</i>	
- Château de Kronborg	94
<i>Espagne</i>	
- Le rempart romain de Lugo	97
- La palmeraie d'Elche : un paysage culturel hérité d'Al-Andalus	100
- Ensemble archéologique de Tarragone	103

Fédération de Russie

- Ensemble historique et architectural du Kremlin de Kazan 109
- L'ensemble du monastère de Ferapontov 114

Italie

- Assise, la basilique San Francesco et autres sites franciscains 118
- Ville de Vérone 124

Japon

- Sites Gusuku et biens associés du royaume des Ryukyu 129

Pays-Bas

- Rietveld Schröderhuis (Maison Schröder de Rietveld) 134

Pérou

- Centre historique de la ville d'Arequipa 138

République de Corée

- Zones historiques de Kyongju 143
- Sites de dolmens de Koch'ang, Hwasun, et Kanghwa 147

République tchèque

- La colonne de la Sainte Trinité à Olomouc 150

République Unie de Tanzanie

- La ville de pierre de Zanzibar 154

Royaume-Uni

- Le paysage industriel de Blaenavon 159

Slovaquie

- Réserve de conservation de la ville de Bardejov 167

Suède

- Södra Ölands Odlingslandskap (Le paysage agricole du sud d'Öland) 171

Suisse

- Trois châteaux, muraille et remparts du bourg de Bellinzone 176

Extension de biens culturels inscrits sur la Liste du patrimoine mondial

Arménie

- Les monastères de Haghbat et de Sanahin 179

Chine

- Le palais du Potala et le monastère du temple du Jokhang 182
- Les jardins classiques de Suzhou 185

B Biens que le Bureau n'a pas recommandés pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial

Croatie

- La vieille ville de Pula et son amphithéâtre 188

Lettonie

- La vallée de l'Abava 193

C Biens dont les propositions d'inscription ont été renvoyées aux Etats parties pour complément d'information

Arménie

- Etchmiadzine et le site archéologique de Zvartnotz 196

Bosnie-Herzégovine

- La vieille ville de Mostar 199

Croatie

- Cathédrale Saint-Jacques de Šibenik 203

Espagne

- Le paysage culturel roman catalan de la Vall de Boí 207
- Le site archéologique de la Sierra de Atapuerca,
dans les municipalités d'Atapuerca et d'Ibeas de Juarros (Burgos) 214

Fédération de Russie

- L'ensemble historique et architectural de Bolgar 218

France

- Le Val de Loire entre la Maine et Sully-sur-Loire 223

Hongrie

- Cimetière paléochrétien de Sopianae, Pécs 228

Nicaragua

- Les ruines de León Viejo 231

Oman

- Les sites archéologiques de Shisr, Khor Rori et al-Balid,
et le parc d'arbres à encens de l'Ouadi Dawkha dans la région du Dhofar 235

Ouzbékistan

- Centre historique de Shakhrisyabz 239

Royaume-Uni

- La ville historique de St George et les fortifications associées, aux Bermudes 242

Sénégal

- Ile de Saint-Louis 247

Venezuela

- Ciudad Universitaria de Caracas 250

CONSEIL INTERNATIONAL DES MONUMENTS ET DES SITES (ICOMOS)

Propositions d'inscription sur la Liste du patrimoine mondial 2000

1. Analyse des propositions d'inscription

En 2000, on a demandé à l'ICOMOS d'évaluer 70 propositions d'inscription (nouvelles propositions, propositions différées et extensions) de biens culturels et mixtes ce qui représente le plus grand nombre de propositions depuis le début des inscriptions sur la Liste du patrimoine mondial en 1978 et dépasse le total antérieur le plus élevé, de 55, en 1999. Ce grand nombre de propositions d'inscription et la courte période disponible pour la réalisation des missions, les consultations et la production des évaluations écrites ont de nouveau mis les ressources de l'ICOMOS à rude épreuve.

La **répartition géographique** confirme en grande partie la tendance qui s'est esquissée ces dernières années :

Europe	44 propositions (14 différées, 1 extension)
	24 pays
Asie/Pacifique	11 propositions (2 extensions)
	7 pays
Amérique latine/ Caraïbes	11 propositions (2 différées)
	9 pays
Afrique	3 propositions (1 différée)
	3 pays
Etats arabes	1 proposition

La **distribution par pays** pour les États parties qui présentent plus d'une proposition d'inscription est la suivante :

6 propositions	Chine (2 extensions)
	Espagne (3 propositions différées)
5 propositions	Fédération de Russie (1 conjointe avec la Lituanie)
4 propositions	Belgique
3 propositions	Arménie (1 extension)
	Croatie (1 proposition différée)
	Allemagne (1 proposition différée)
2 propositions	Argentine
	Chili

Italie

République de Corée

Royaume-Uni

Les **types de sites** sont largement comparables à ceux de 1999 :

Monument ou ensemble	24 (34%)
Villes historiques/centres-villes	20 (28%)
Paysages culturels	10 (14%)
Sites archéologiques	9 (13%)
Sites mixtes	4 (6%)
Sites industriels	3 (5%)

La comparaison avec les données de 1999 montre que le principal changement réside dans l'augmentation proportionnelle des villes historiques examinées en 2000.

À la 24^e session du Bureau du Comité du patrimoine mondial qui s'est tenue à Paris du 26 juin au 1er juillet 2000, l'ICOMOS a fait une présentation pour chacun de ces biens proposés pour inscription.

Le Bureau a recommandé que 40 biens soient inscrits sur la Liste et 3 extensions soient approuvées. Pour les autres biens, le Bureau a recommandé que l'examen de 6 propositions d'inscription soit différé ; il a renvoyé 16 propositions aux États parties concernés. Les 5 propositions qui restent ont été retirées par les États parties respectifs avant la réunion du Bureau mais celles-ci ont été complètement évaluées par l'ICOMOS.

2. Procédure de l'ICOMOS

a. Travail préparatoire

Après une étude initiale des dossiers, des experts se sont vu demander leur avis sur la *valeur universelle exceptionnelle* des biens proposés pour inscription en référence aux six critères énoncés dans les *Orientations devant guider la mise en oeuvre de la Convention du patrimoine mondial* (1999), para. 24(a). À cette fin, l'ICOMOS a fait appel aux entités suivantes :

- Comités Scientifiques Internationaux de l'ICOMOS;
- Membres individuels de l'ICOMOS possédant une expertise spéciale, identifiés après

consultation des Comités Internationaux et des Comités Nationaux ;

- Non membres de l'ICOMOS possédant une expertise spécifique, identifiés après consultation au sein des réseaux de l'ICOMOS ;
- ONG collaboratrices (TICCIH, DoCoMoMo).

Parallèlement, des experts ont été choisis, sur la même base, pour des *missions d'évaluation*, sur place, des biens proposés pour inscription. La procédure suivie pour sélectionner ces experts était identique à celle déjà décrite. Les missions devaient étudier les critères relatifs à l'authenticité, la protection, la conservation et la gestion (*Orientations*, para. 24(b)).

Les experts ont reçu des photocopies des dossiers (ou des sections pertinentes, lorsque les dossiers étaient volumineux), ainsi qu'une documentation sur la Convention et des directives détaillées concernant les missions d'évaluation.

Des missions ont été envoyées pour tous les biens proposés pour inscription. Le bien mixte Mont Qingcheng et système d'irrigation de Dujiangyan, présenté par la Chine, a été évalué par un expert de l'UICN, au nom des deux organes consultatifs et, des missions conjointes ICOMOS-UICN ont visité les autres biens mixtes mais également le paysage culturel de Södra Öland présenté par la Suède.

Au total, les missions d'évaluation de sites ont été confiées à 53 experts, venant de 34 pays (il faut noter que dans quelques cas, un expert a évalué plus d'un bien proposé pour inscription). La répartition géographique des experts est étroitement parallèle à celle des biens proposés pour inscription, conformément à la politique de l'ICOMOS, qui consiste à assigner aux missions des experts de la région.

Les pays dont les experts de l'ICOMOS provenaient sont l'Allemagne, l'Argentine, l'Autriche, la Belgique, le Brésil, la Bulgarie, le Canada, la Chine, le Costa Rica, le Danemark, l'Espagne, les Etats-Unis, la Finlande, la France, la Grèce, la Hongrie, Israël, l'Italie, le Japon, la Lettonie, Malte, le Maroc, le Mexique, le Pakistan, les Pays-Bas, le Portugal, la République tchèque, le Royaume-Uni, le Sri Lanka, la Suède, la Thaïlande, la Tunisie, le Venezuela et le Zimbabwe. Par ailleurs, des missions ont été réalisées par des représentants de l'ICCROM, du TICCIH et du secrétariat de l'ICOMOS pour le patrimoine mondial.

b. *Évaluations et recommandations*

Des avant-projets d'évaluation et de recommandation (en anglais ou en français) ont été rédigés d'après les rapports préparés par les deux groupes d'experts et examinés par la Commission du patrimoine mondial et le Comité Exécutif de l'ICOMOS lors d'une réunion qui s'est tenue à Paris du 22 au 25 mars 2000. Suite à cette réunion, des évaluations révisées ont été préparées dans les deux langues de travail, imprimées et envoyées au Centre du patrimoine mondial de l'UNESCO, afin d'être distribuées aux membres du

Bureau du Comité du patrimoine mondial, en vue de sa 24^{ème} session en juin-juillet 2000.

À la suite de la réunion du Bureau, les évaluations de l'ICOMOS ont été révisées pour prendre en considération les discussions de la réunion. Dans le cas de propositions d'inscription qui ont été renvoyées aux États parties pour informations complémentaires, des ébauches d'évaluations révisées ont été préparées qui seront soumises à la Commission du patrimoine mondial et au Comité exécutif de l'ICOMOS lors de leur réunion en novembre 2000.

Afin de se conformer au calendrier établi dans les *Orientations* sur la remise des textes imprimés pour distribution au Comité du patrimoine mondial qui demande de livrer les volumes imprimés des évaluations de l'ICOMOS au Centre du patrimoine mondial le 6 octobre, les textes doivent partir à l'impression le 18 septembre. Cela signifie qu'il est impossible d'inclure dans le volume les évaluations définitives de l'ICOMOS pour les propositions d'inscription qui ont été renvoyées. Elles seront communiquées au Bureau à sa 24^{ème} session extraordinaire à Cairns (Australie) en novembre, à la fois oralement et sous la forme de textes révisés qui seront distribués à la réunion (et, lorsque cela sera opportun, au Comité lors de sa réunion la semaine suivante).

3. Observations générales

Comme il a été mentionné plus haut, l'ICOMOS a évalué le plus grand nombre de propositions d'inscription qu'il lui ait été demandé. En raison de la charge de travail générée par les préparatifs de la réunion du Comité du patrimoine mondial de décembre, il est difficile pour le petit secrétariat du patrimoine mondial, soutenu par l'ICOMOS au niveau actuel de son budget provenant du Fonds du patrimoine mondial, d'avancer dans le travail d'évaluation des nouvelles propositions d'inscription avant le mois de janvier. L'organisation des missions est une tâche essentielle car elle implique de prendre des dispositions avec les Délégations permanentes, les autorités compétentes des États Parties mais également les Comités nationaux de l'ICOMOS et les experts eux-mêmes. La consultation de spécialistes sur les valeurs culturelles requiert également une correspondance abondante. Cependant, une grande partie de ce travail est normalement terminée en janvier puis, les ébauches des évaluations doivent être rédigées et traduites à temps pour la réunion du Comité Exécutif de l'ICOMOS à la fin mars qui approuve formellement les recommandations de l'ICOMOS au cours d'une session de travail qui a été étendue maintenant à trois jours complets.

ICOMOS

Paris

septembre 2000

Drakensberg (Afrique du Sud)

No 985

Identification

<i>Bien proposé</i>	Parc du Drakensberg (également connu sous le nom de parc oKhahlamba)
<i>Lieu</i>	Kwazulu-Natal
<i>État partie</i>	République d'Afrique du Sud
<i>Date</i>	30 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

Notes

1. Ce bien est proposé pour inscription en tant que *site mixte*, en vertu de critères naturels et culturels. Cette évaluation ne portera que sur les valeurs culturelles, les valeurs naturelles faisant l'objet de l'évaluation de l'UICN.
2. Le texte ci-dessous est une version abrégée de la justification qui figure dans le dossier de proposition d'inscription.

L'art rupestre du Drakensberg est unique car il réunit une combinaison exceptionnelle :

- La quantité des sites et des peintures ;
- Leur diversité en termes d'emplacement ;
- L'harmonie intacte entre art et environnement ;
- La préservation du contexte culturel de l'art, et l'origine des images, toutes issues d'une seule et même tradition artistique ;
- Le remarquable état de préservation de l'art.

La région du Drakensberg est celle qui offre les peintures les plus denses, sur le territoire le plus étendu sur le continent africain : en effet, pas un abri habitable qui n'ait ses peintures, ou presque. Le nombre de sites est estimé à 600 et les images individuelles qu'ils abritent sont probablement plus de 35 000. Cette densité des peintures est en partie attribuable au spectre de types de sites remarquablement large à la disposition des artistes San.

L'intégrité écologique de la région est demeurée intacte depuis l'époque où y vivaient les derniers artistes, vers la fin du XIXe siècle. Le climat, la végétation et la faune n'ont pas changé et, dans la majeure partie de la région, l'absence de routes et le terrain montagneux ont empêché tout impact humain notable. Fait unique, le spectateur peut se détourner des peintures rupestres représentant des élans, des rhéboks et autres animaux pour contempler des vallées primitives et y admirer les espèces qui ont servi de modèles paissant, se reposant ou se déplaçant.

L'art rupestre de la région toute entière représente une tradition artistique d'une cohérence unique. Dans d'autres parties du monde, l'art rupestre, sur une même zone géographique, est le reflet de plusieurs périodes ou styles, quoiqu'il s'avère parfois éminemment difficile de classer ces images en fonction des styles. Si l'art du Drakensberg témoigne d'une certaine évolution au fil du temps, il est pour la majeure partie le fruit d'une tradition unique, et représente donc les croyances et la cosmologie d'un seul et même peuple, les San, et leurs contacts avec d'autres gens. On trouve toutefois des peintures réalisées aux XIXe et XXe siècles attribuables à des populations Bantous.

La région du Drakensberg est unique en ce que son art rupestre est bien mieux préservé que dans toute autre région au sud du Sahara. Le degré de préservation est remarquable car, à l'encontre du Sahara, de la Namibie et de quelques autres régions d'Afrique, le climat est plus humide ; on aurait donc été en droit de penser que cela aurait nui à la préservation des peintures rupestres. Mais elles ont dans leur majorité été réalisées sur du grès absorbant de la formation de Clarens : la peinture a imprégné la façade rocheuse au point que l'érosion normale n'a pu détruire les images.

On peut considérer le Drakensberg comme un paysage culturel. Les cultures des peuples d'Afrique, en effet, incluent rarement de grandes murailles, des édifices monumentaux ou des systèmes d'irrigation complexes. Au lieu de cela, le paysage est imbu d'une signification religieuse et rituelle qui croît proportionnellement au temps qu'y passe la population. Certaines indications tendent à donner à penser que ces montagnes représentent un paysage culturel doté de caractéristiques particulières.

Dans leur emplacement et leurs thèmes, les peintures montrent un lien fort entre la mythologie et les rites d'un côté, et le paysage naturel et ses ressources de l'autre. Par exemple, l'éland était particulièrement important dans la pensée conceptuelle San : selon la croyance, il permettait au chaman de pénétrer dans le monde des esprits. Tous les sites, ou presque, possèdent une peinture représentant un éland, et certains en comptent plusieurs.

Plus tard, l'interaction entre les San, les populations Bantous et les colons européens affecta le schéma d'occupation des sols. Les Britanniques instaurèrent des zones tampon entre eux et les San, y installant des fermiers Zoulou et Sotho ; ces régions restèrent donc vierges de tout développement.

Critères i, iii et vi

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *site*. Le bien peut également être considéré comme un *paysage culturel*, aux termes du paragraphe 39 des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*.

Histoire et description

Histoire

La région du Drakensberg est l'une des plus importantes, du point de vue archéologique, en Afrique du sud. Des sites archéologiques datant du début, du milieu et de la fin de l'âge de la pierre, ainsi que de la fin de l'âge du fer, indiquent que l'occupation humaine dans cette région montagneuse pourrait bien s'étendre sur tout le dernier million d'années.

La première occupation enregistrée du parc du Drakensberg remonte au Mésolithique, c'est-à-dire au moins à 20 000 ans BP (*Note* : les dates anciennes calculées d'après les techniques de datation scientifique sont exprimées en années « BP », c'est-à-dire en années avant la date conventionnelle de 1950, sur laquelle se fonde la datation au radiocarbone). Ce sont toutefois des peuples du Néolithique qui arrivèrent là aux alentours de 8000 ans BP que descendent les San. C'étaient des chasseurs-cueilleurs, vivant souvent dans des abris-sous-roche et des grottes. La population vivant dans la zone qui constitue actuellement le parc ne dépassa probablement jamais un millier de personnes, ce qui explique qu'elle ne laissa aucune trace sur le paysage en dehors de l'art rupestre.

Les fermiers de l'âge du fer s'installèrent au pied des collines à l'est du principal escarpement au XIII^e siècle de notre ère, voire un peu avant, amenant avec eux du bétail domestique et des moutons. À la fin du XVI^e siècle, la région comptait également des peuples de pasteurs, les Zizi au nord et les Tholo au sud, peuples sédentaires vivant dans des régions adjacentes au nord et au centre du Drakensberg. Leurs relations avec les San étaient tout d'abord paisibles mais, au début du XIX^e siècle, avec l'essor du pouvoir zoulou au sud, sous l'égide de Shaka, des migrations se firent par vagues successives vers le nord, dans le Drakensberg.

À partir de 1837, les Voortrekkers s'installent dans les vastes étendues au pied des collines du Drakensberg. Ils élèvent du bétail, puis des moutons, sur ces terres de pâturage parfaites, jusque dans les années 1930, et chassent également sans remords le gibier de la région, ce qui provoque un conflit avec les San. Afin de protéger les troupeaux contre les raids San, le gouvernement du Natal installe des fermiers Bantous pour y faire obstruction. Dans les années 1860 et 1870, des expéditions punitives conduisent à la destruction définitive des communautés San, détruisant l'équilibre qui avait perduré pendant des milliers d'années entre les peuples indigènes et leur usage raisonné des ressources naturelles de la région.

Description

On trouve des peintures dans des sites divers, qui vont d'immenses abris-sous-roche renfermant plus d'un millier d'images à de petites saillies rocheuses ne comptant que quelques peintures, en passant par les flancs verticaux des blocs rocheux disséminés le long des fortes pentes de la vallée. Elles se trouvent non seulement sur des façades rocheuses bien visibles, que l'on peut contempler de tous les endroits de la grotte, mais aussi sur les surfaces comparativement plus discrètes de roches tombées ou brisées. Un grand nombre de ces dernières ont été exécutées après la chute des pierres ; ces sites doivent donc avoir été

choisis intentionnellement. Des superpositions de peintures indiquent que les artistes San visitaient régulièrement les sites sur un long laps de temps.

La datation au radiocarbone des pigments et du charbon des strates d'occupation indique que les plus anciennes peintures remontent à 3800 BP, environ, quoique la date la plus ancienne d'un site au sein du parc soit 2400 BP, approximativement. À l'autre bout de l'échelle du temps, les archives historiques et les thèmes des peintures montrent que les San s'adonnaient toujours à la peinture rupestre à la fin du XIX^e siècle.

Une étude de 1976 portant sur 150 sites d'art rupestre au centre et au sud du Drakensberg montre que beaucoup d'entre eux présentaient des peintures de scènes de chasse, de danse, de combat, de cueillette, de rituels de chasse ou de pluie. Sur les 8578 images répertoriées par cette étude, 53 % représentaient des figures humaines, 43 % des animaux et 4 % des objets inanimés ou des sujets abstraits. Vingt et un abris ne comportent que des figures animales, et huit que des figures humaines.

Pour tous les sujets, la couleur prédominante est le rouge (40 %), tandis que le blanc, l'orange et le jaune servent plus fréquemment aux figures animales. D'autres couleurs ont été utilisées : le noir et, plus rarement, le brun. La plupart des images font entre 100 et 250 mm, avec des extrêmes allant de 13 à 2430 mm. 64 % d'entre elles sont monochromes et 22 % associent deux couleurs, mais il existe également des images polychromes et polychromes présentant des dégradés. On enregistre des superpositions de peinture dans 51 % des abris-sous-roche.

Les antilopes composent 77 % des représentations animales, les élands (35 %) et les rhéboks (18 %) étant les espèces les plus fréquemment représentées. La plupart des peintures d'élands montrent des groupes d'animaux, représentés avec des détails élaborés. Parmi les autres espèces d'antilopes, on trouve des bubales, cobes rédunca, ourébis, rhéboks gris, gnous, tragélaphes rayés et des hippotragues.

Parmi les autres espèces indigènes moins fréquentes figurent les babouins, les serpents, les oiseaux, les poissons (en bancs), les petits carnivores, le léopard, la hyène, le buffle, le potamochère, le phacochère, l'oryctérope, l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le chacal, le lièvre, le lézard et la mangouste. Les animaux domestiques sont également dépeints, le bétail et les chevaux sont les plus communs.

La plupart des sujets humains sont nus (58 %), mais souvent de sexe indéterminé. Les figures habillées suivent des modes diverses, arborant parfois même des vêtements européens. Beaucoup portent des armes ou des accessoires : arcs, flèches, bâtons, bâtons fouisseurs, sagaies, sacs, éventails et boucliers. Les têtes sont traitées de différentes manières : elles apparaissent rondes, concaves, crochues ou animales (théριοanthropie). Dans certains cas, le corps est décoré.

Les peintures non figuratives incluent des traces de doigt intentionnelles, qui vont souvent par deux, des lignes se croisant pour former des rectangles, des lignes semblables à des cordes et à des plumes rattachées aux figures animales ou théριοanthropes.

Une étude réalisée sur 17 abris dans la gorge de Didima (5,5 km) au sein de la forêt d'État de Cathedral Peak, probablement la zone la plus riche d'Afrique du Sud, a donné des résultats comparables. Toutefois, 5 % des images représentent des structures humaines, des ruches et diverses formes d'équipement. Le chercheur a attiré l'attention sur le fait que les animaux apparaissaient plus colorés et dépeints de façon plus élaborée.

Gestion et protection

Statut juridique

Le parc du Drakensberg (oKhahlamba) a été fondé par la loi de gestion de la conservation de la nature Kwazulu de 1997 et la loi nationale sur les forêts de la République d'Afrique du Sud. Le parc se compose de six réserves : Giant's Castle Game Reserve, Kamberg Nature Reserve, Loteni Nature Reserve, Royal Natal National Park, Rugged Glen Nature Reserve, et Vergelen Nature Reserve. On compte six forêts d'État : Cathedral Peak, Cobham, Garden Castle, Highmoor, Mkhomazi, et Monk's Cowl.

En outre, certaines ressources naturelles sont protégées aux termes des dispositions de la loi sur l'eau de 1956 et de la loi de conservation de l'environnement de 1989, toutes deux telles qu'amendées.

Gestion

La loi de gestion de la conservation de la nature Kwazulu de 1997 a créé des structures institutionnelles de conservation de la nature dans la province et établi des instances et des mécanismes de contrôle et de suivi. L'instance décisionnelle, le comité de Conservation de la Nature Kwazulu, est globalement responsable de la définition des politiques et de la gestion générales. Aux termes de la loi, des comités locaux de protection sont instaurés pour fournir une base statutaire à l'implication directe des communautés locales dans la prise de décision.

La gestion directe est déléguée au service de la Conservation de la Nature Kwazulu, sous la direction de son directeur général. Il est rattaché au ministère provincial des Affaires Traditionnelles et Environnementales. Le service compte trois branches qui couvrent respectivement, la conservation, les services scientifiques et l'administration. Les effectifs comptent plus de 600 personnes de tous grades.

Le cadre de la gestion du parc est déterminé par les perspectives et les politiques exposées. Il n'existe pour l'instant aucun plan directeur, mais il est en cours d'élaboration. Toutefois, des plans de gestion sont en vigueur pour trois des réserves et une forêt d'État.

Le plan de gestion des ressources culturelles (CURE) pour le parc du Drakensberg a été approuvé par le comité en novembre 1998. Sa mission est de « promouvoir la conservation et l'appréciation publique des ressources archéologiques et historiques du parc du Drakensberg, conformément aux objectifs de conservation, de tourisme et de gestion de la faune et de la flore ». Le plan identifie également une série d'objectifs et définit une stratégie en trois volets : mise en œuvre et maintenance des mesures de conservation pour freiner la détérioration naturelle et

artificielle des sites ; promotion de l'appréciation des ressources culturelles du parc ; et promotion des opportunités de recherche, de l'inventaire et du suivi des sites, et établissement et tenue de bases de données.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Les premières mesures prises pour protéger le Drakensberg l'ont été par le gouvernement colonial du Natal en 1903, avec la création d'une réserve de gibier dans la région de Giant's Castle. Cela a marqué le début d'un processus qui s'est poursuivi pendant tout le XXe siècle, toujours lié à la protection de la nature.

Sur les cinquante dernières années, les recherches archéologiques ont été incessantes, ce qui a motivé la mise en place de mesures supplémentaires pour protéger l'art rupestre. Quatre sites importants (Battle Cave, Main Caves, Game Pass 1 et Kanti 1) ont été classés aux termes des dispositions de la loi de 1969 sur les monuments nationaux. Plusieurs programmes de conservation visant à améliorer la protection des sites d'art rupestre sont actuellement en vigueur. Ils impliquent l'entrée contrôlée sur le parc, la sensibilisation, l'accès guidé à des sites choisis, le maintien de la confidentialité des autres sites, et l'interdiction du camping ou des feux dans les grottes ou abris contenant des peintures rupestres. Ceux-ci sont consolidés par le Plan de gestion des ressources culturelles.

Authenticité

Le degré d'authenticité de l'art rupestre du Drakensberg est incontestable.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité le bien en janvier 2000. L'ICOMOS a également consulté son Comité Scientifique International d'Art Rupestre.

Caractéristiques

L'art rupestre du Drakensberg est exceptionnel en ce qu'il représente l'expression artistique d'un seul et même peuple, les San, sur plus de 4000 ans. C'est aussi le groupe d'art rupestre le plus important et le plus dense en Afrique.

Analyse comparative

On trouve d'autres concentrations d'art rupestre San en Afrique australe, à Cederberg, dans le sud-ouest de la province du Cap et dans les collines du Matopo, au Zimbabwe. Toutefois, aucun n'est comparable au Drakensberg en termes de densité et de diversité. C'est aussi le groupe le mieux préservé au sud du Sahara, grâce aux propriétés physiques de la roche sur laquelle il a été peint.

Observations et recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

L'ICOMOS n'est pas convaincu que le Drakensberg constitue un *paysage culturel*, aux termes du paragraphe 39 des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*. On peut en effet difficilement arguer que la longue occupation par les San a notablement modifié le paysage naturel. L'inscription en tant que site mixte est donc, dans ce cas, plus appropriée.

Le parc national du Drakensberg est délimité, à l'ouest, par la frontière avec le Lesotho. Il semble certain que le territoire de ce pays (qui n'est pas encore un État partie à la Convention) abrite d'autres sites d'art rupestre San. Il semblerait que des discussions aient été entamées avec le Lesotho pour explorer la possibilité d'étendre une éventuelle inscription du parc du Drakensberg aux sites similaires du pays voisin.

L'ICOMOS est préoccupé par l'absence d'harmonisation des différents plans de gestion au moyen d'un plan directeur. Il est très important que les objectifs et politiques du plan de gestion des ressources culturelles soient convenablement intégrés à ceux liés au patrimoine naturel, afin d'éviter des conflits éventuels.

Le personnel du service de Conservation de la Nature se charge exclusivement du patrimoine naturel. L'ICOMOS recommande vivement qu'un département chargé du patrimoine culturel soit institué au sein du service. Des responsables en matière d'archéologie ou de conservation du patrimoine ont été nommés, sur ces vingt dernières années, pour la plupart des parcs nationaux britanniques, une mesure qui a eu un impact plus que positif.

Brève description

Le spectaculaire paysage naturel du parc du Drakensberg contient de nombreux abris-sous-roche et grottes, riches des milliers de peintures réalisées par les San sur 4000 ans. Celles-ci dépeignent des animaux et des êtres humains, et représentent la vie spirituelle de ce peuple, qui ne vit désormais plus sur sa terre natale.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères culturels i et iii* :

Critère i L'art rupestre du Drakensberg constitue le groupe le plus important et le plus dense de peintures rupestres au sud du Sahara ; il est remarquable tant par sa qualité que par la diversité de ses sujets.

Critère iii Le peuple San a vécu dans la région montagneuse du Drakensberg pendant plus de quatre millénaires, laissant derrière lui un corpus exceptionnel d'art rupestre qui met en exergue son mode de vie et ses croyances.

Qingcheng/Dujiangyan (Chine)

No 1001

Identification

<i>Bien proposé</i>	Mont Qingcheng et système d'irrigation de Dujiangyan
<i>Lieu</i>	Dujiangyan, province du Sichuan
<i>État partie</i>	République populaire de Chine
<i>Date</i>	20 juillet 1999

Justification émanant de l'État partie

Le système d'irrigation de Dujiangyan, vieux de plusieurs siècles, est unique. Remarquable pour son système sans barrages-réservoirs, c'est un chef d'œuvre de l'ingénierie chinoise de conservation de l'eau. Il tire plein parti de la géomorphologie de la région, dans laquelle le terrain suit une pente du nord-ouest au sud-est, ainsi que de la topographie locale, de la nappe et du potentiel de la rivière. Ses constructeurs développèrent la technologie de la dérivation de l'eau sans barrages-réservoirs ni irrigation automatique. Le système d'endiguement intégré, de dérivation, de débit de crue, de chasse et de lutte contre les inondations joue un grand rôle dans la prévention des inondations, l'irrigation agricole, le transport de l'eau et la consommation de cette dernière. Un rôle qu'il tient depuis 2250 ans et qu'il continue de tenir à ce jour. Le système d'irrigation de Dujiangyan repose sur un principe : ne pas endommager les ressources naturelles, mais en tirer le meilleur profit possible au service de l'humanité. C'est l'une des plus grandes applications d'ingénierie écologique au monde.

Situé au sud du système de Dujiangyan, le mont Qingcheng est d'une grande importance historique tout autant que paysagère. À ses pieds, à l'est, on trouve les ruines de Mangcheng, parmi les rares vestiges du Néolithique en Chine, remontant à 4500 ans et fournissant des témoignages importants du royaume de Chu. Dès la dynastie Qin (221-206 avant notre ère), le mont Qingcheng faisait partie des dix-huit montagnes et rivières sacrées servant aux sacrifices, et il fut témoin de la naissance du taoïsme chinois.

Critères culturels ii, iii et iv

[**Note** Ce bien est proposé pour inscription en tant que site mixte, en vertu de critères naturels et culturels. Cette évaluation se concentre sur les aspects culturels ; l'UICN fournira une évaluation complémentaire quant aux qualités naturelles.]

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *site*.

Histoire et description

Histoire

- Le système d'irrigation de Dujiangyan

En 256 avant notre ère, Li Bing, magistrat du royaume de Chu sous la dynastie Qin, choisit l'embouchure montagneuse de la rivière Minjiang, aux flots abondants, comme site d'un système d'irrigation. Il fallut pour cela couper la plate-forme Lidui, creuser des canaux pour éviter les risques d'inondation, et ouvrir une voie de navigation, ce qui permettrait également d'irriguer les terres avoisinantes, créant une « terre d'abondance ». Ces travaux furent agrandis en 141 avant J.-C. par le magistrat Wen Weng.

Sous la dynastie Tang (618-907), des projets de conservation de l'eau et d'irrigation à grande échelle furent réalisés, dont les endiguements de Baizhang, de Mizao et de Tongji, et le bassin de Wansui, qui fournit à la plaine de Chengdu un réseau de déversoirs et de canaux.

Le système fut rationalisé sous la dynastie Song (960-1279) en trois principaux cours d'eau, trois canaux et quatorze branches, avec un programme coordonné de maintenance et de contrôle de l'eau. Le système fut encore étendu et des travaux supplémentaires réalisés (les endiguements de Sili et de Shabo), irriguant douze comtés.

D'importants travaux expérimentaux eurent ensuite lieu sous la dynastie Yuan (1206-1368) : en particulier, des barres de fer vinrent renforcer les endiguements. Des projets de construction supplémentaires furent aussi réalisés et ce processus suivit son cours pendant toute la dynastie Ming (1368-1644), parallèlement à l'introduction d'un nouveau régime de contrôle.

Les guerres incessantes à la fin de la dynastie Ming et dans les premières années de la dynastie Qing (1644-1913) entraînèrent la dégradation du système, mais il fut finalement réparé. En effet, les habitants locaux s'impliquèrent dans de vastes projets de réhabilitation et de réparation, et la zone irriguée fut élargie à quelques 180 000 hectares. Depuis cette époque, le système a été soigneusement entretenu et progressivement agrandi : il couvre aujourd'hui 668 700 hectares, répartis sur 34 comtés. Le système d'origine a été préservé, mais des matériaux et des technologies de construction modernes ont été utilisés pour rendre ce système ancien conforme aux exigences contemporaines.

- Mont Qingcheng

En l'an 142 de notre ère, le philosophe Zhang Ling fonda le taoïsme sur le mont Qingcheng et, l'année suivante, élisait définitivement résidence sur ce qui devait devenir la Grotte Céleste du Tianshi (nom donné au chef spirituel de la religion taoïste). Sous la dynastie Jin (265-420), plusieurs temples taoïstes furent construits sur la montagne, qui devint

un centre de diffusion des enseignements taoïstes aux quatre coins de la Chine. Sous la dynastie Tang, les œuvres de Du Guangting, l'une des figures majeures de la pensée et de la science chinoise, y furent rassemblées sous le nom d'*Écritures taoïstes*.

La période trouble que connurent la fin de la dynastie Ming et l'avènement de la dynastie Qing, au XVII^e siècle, vit les érudits et les disciples du taoïsme venir de toute la Chine pour converger vers Qingcheng. Par la suite, la montagne sacrée reprit son rôle de centre intellectuel et spirituel du taoïsme, qu'elle conserve encore à ce jour.

Description

Le bien proposé pour inscription est situé à l'entrée occidentale des plaines de Chengdu, à la jonction entre le bassin du Sichuan et le plateau du Qinghai-Tibet.

- Le système d'irrigation de Dujiangyan

Le système d'irrigation compte deux composants principaux, les déversoirs et la zone irriguée.

Les déversoirs, situés à une altitude de 726 m, point culminant de la plaine de Chengdu, à 1 km de Dujiangyan, forment le cœur du système. Ils reçoivent l'eau de la haute vallée de la rivière Minjiang. On compte trois éléments principaux : l'endiguement de Yuzui, l'écluse de Feishayan et le canal de diversion de Baopingkou.

L'endiguement de Yuzui est situé au point de déversement du Minjiang. L'eau en provenance de la haute vallée est détournée sur les canaux extérieur et intérieur : ce dernier suit le cours du Minjiang, tandis que le premier s'écoule vers la plaine de Chengdu, via le canal de diversion de Baopingkou. Il se trouve à 1070 m du canal de diversion, à 880 m de l'endiguement du canal extérieur et à 710 mètres du canal intérieur.

Le barrage surplombe de 5-8 m le lit de la rivière ; il fait 30 mètres de large au sommet et 140 à la base. Il remplit une fonction essentielle, faisant dériver la quantité considérable de limon charriée par la rivière. Il tire le plus grand profit possible du tournant, en dirigeant les eaux de surface aux faibles concentrations de limon vers le canal intérieur, et les eaux plus profondes et donc plus riches en limon vers le canal extérieur.

L'écluse de Feishayan, 240 mètres de long pour 2 mètres de haut, se situe entre l'extrémité inférieure de l'endiguement de Yuzui et le barrage en forme de V. Son extrémité supérieure se trouve à 710 mètres de l'endiguement et à 120 mètres du canal de diversion de Baopingkou.

La principale fonction de l'écluse est de transférer le trop-plein, avec le limon et les graviers, du canal intérieur à celui de l'extérieur. Dans les périodes de forte crue, le courant à l'écluse est trois fois supérieur à celui au canal de diversion. Quand le niveau de l'eau dans le canal intérieur est bas, l'écluse cesse de drainer, et transfère de l'eau vers les déversoirs, pour assurer l'approvisionnement des plaines de Chengdu en eau d'irrigation.

Le canal de diversion de Baopingkou se trouve entre la plate-forme de Lidui, au sud de Dujiangyan, et la falaise qui lui fait face, énorme projet d'ingénierie remontant aux premiers temps du système d'irrigation, au III^e siècle avant notre ère. Le canal, dont le nom signifie « Goulot de la Bouteille précieuse », à cause de sa forme, fait 36 mètres de long, 28,9 mètres de large et 18,8 mètres de profondeur. Il est capable de contrôler et de maintenir automatiquement le courant dans les plaines irriguées de Chengdu, même en période de sécheresse ou de crue.

Plusieurs ouvrages annexes méritent d'être mentionnés. Le barrage de Baizhang se trouve en amont de Yuzui, d'un côté du canal intérieur. La construction originale, gabions de bambou remplis de pierres, fut endommagée pendant les fortes crues de 1964, et le barrage fut donc reconstruit en pierre et en béton. Il a pour fonction de redresser le cours naturel de l'eau et de protéger l'endiguement de ce côté.

Le cours d'eau du temple d'Erwang possède un barrage de redressement similaire. Sa structure d'origine, identique à celle de Baizhang, fut elle aussi gravement endommagée en 1964, et remplacée par de la pierre et du béton. Le barrage fut construit pour redresser le cours d'eau et réduire les dégâts potentiels à l'endiguement de Feishayan.

Le barrage en V fut à l'origine construit à l'aide de gabions de bambou et de pierres en 1933, mais a été ultérieurement reconstruit dans des matériaux modernes. Il a pour fonction principale le contrôle du débit de crue.

- Mont Qingcheng

La montagne domine les plaines de Chengdu et culmine à 2434 mètres. C'est un paysage d'une beauté tranquille, connue depuis longtemps dans toute la Chine pour son « *Élégance Solitaire* ».

Sur le mont Qingcheng se dressent onze temples d'une importance notable en matière d'architecture taoïste ; à l'encontre de ceux du mont Wudang, ils ne reproduisent pas les traits propres aux cours impériaux, mais plutôt ceux de l'architecture traditionnelle de la partie occidentale du Sichuan. Parmi eux figurent les temples suivants.

Le Temple d'Erwang s'élève à l'ouest de Dujiangyan. Connu à l'origine sous le nom de Temple de Wangdi, il fut déplacé en 494-498 par Liu Ji, gouverneur du comté de Yizhou, dans le comté de Pixian, et rebaptisé Temple de Congde. Il fut considérablement agrandi sous la dynastie Song (960-1279), et substantiellement reconstruit au XVII^e siècle. Il est fait de bois et situé sur une hauteur de la montagne, en surplomb de la rivière. Les sculptures qu'il abrite racontent l'histoire et les dates importantes du contrôle de l'eau.

Le Temple de Fulong fut construit au VIII^e siècle, sur la plate-forme de Lidui. Il se compose de trois salles et contient d'importants trésors artistiques.

Le Temple de Changdao (également connu sous le nom de Grotte Céleste de Tianshi) fut construit en 730, mais substantiellement reconstruit au XVI^e siècle, puis une fois encore en 1920. Il est important car c'est là que Zhang Ling, fondateur du taoïsme, prêcha ses doctrines aux alentours de la fin de la dynastie des Han de l'Est (206 avant J.-C.-220 après J.-C.).

Autre monument taoïste essentiel, le palais de Jianfu (connu sous le nom de temple de Zhangren jusqu'à la dynastie Song). Le bâtiment original fut construit en 730, mais la structure actuelle est une reconstruction datant de 1888.

En sus des vestiges taoïstes, Mangcheng, village de la commune de Qingcheng, abrite un important site de peuplement Néolithique. Les fouilles ont révélé un vaste site, encerclé de remparts d'argile et couvrant quelques 120 000 m². Il a été daté au III^e millénaire avant notre ère.

La zone est riche en statues, en bas-relief et en inscriptions de toutes sortes, allant du II^e au XIX^e siècle de notre ère.

Gestion et protection

Statut juridique

L'article 22 de la constitution de la République populaire de Chine (RPC) stipule que « l'État protège les sites d'un intérêt paysager et historique, les monuments et reliques culturels de valeur et autres éléments importants du patrimoine historique et culturel chinois ». Aux termes des dispositions de la loi sur la protection des reliques culturelles, le système d'irrigation de Dujiangyan a été classé comme relique importante, sous protection d'État, par le conseil d'État de la RPC en 1982. Plusieurs bâtiments historiques sur le mont Qingcheng font également l'objet d'une protection individuelle.

En outre, les biens sont protégés par une série d'autres textes législatifs, de la constitution de la RPC à la loi sur la protection de l'environnement, la loi d'urbanisme, la loi sur les eaux, la loi sur la conservation des eaux et du sol, la loi forestière et la loi pénale. La loi sur la protection des reliques culturelles s'applique via plusieurs réglementations nationales, renforcées et interprétées par les réglementations publiées par la province du Sichuan et la ville de Dujiangyan.

Gestion

Toute la zone proposée pour inscription est la propriété de la République populaire de Chine.

Le plan global du bien couvre trois composants : le système d'irrigation de Dujiangyan (231,5 hectares), le mont Qingcheng (1522 hectares) et la réserve naturelle de Longxi (16 138 hectares).

Des plans de gestion intégrée complémentaires, et autres plans, sont actuellement en vigueur :

- Le neuvième plan de développement quinquennal des reliques et des musées et la définition des objectifs 2010 à long terme [échelle nationale]
- Le plan général de Dujiangyan (1990-2030)
- Le plan général du mont Qingcheng et le système d'irrigation de Dujiangyan
- La proposition de renforcement de la protection des reliques à Dujiangyan
- Le plan général d'urbanisme de Dujiangyan

- Les mesures provisoires sur la gestion des zones d'intérêt paysager et historique promulguées par le gouvernement municipal de Dujiangyan.

Ces plans, ainsi que les réglementations en résultant, ont pour objectif de maintenir le tracé et le schéma historique des vestiges, et d'empêcher l'érosion naturelle de l'architecture, de recueillir et de préserver les reliques telles que les tablettes, les inscriptions et les sculptures, et de protéger la végétation naturelle, les rivières et les cours d'eau, ainsi que la faune et la flore. La commission provinciale de la construction du Sichuan et l'office des Forêts de Dujiangyan, respectivement, mettent régulièrement en œuvre des programmes de suivi liés au patrimoine culturel et naturel dans la zone proposée pour inscription. L'administration du système d'irrigation de Dujiangyan du Sichuan assume la responsabilité des déversoirs, qui fonctionnent toujours et constituent un service public capital. Les monuments protégés et autres reliques sont sous la surveillance de l'administration municipale du patrimoine culturel.

Dans le cadre de ces objectifs, les activités comprennent des études scientifiques pour développer des techniques de conservation et les appliquer aux temples historiques et autres édifices, établir un musée du système d'irrigation de Dujiangyan, améliorer la formation des chercheurs et des responsables, élaborer des programmes de promotion et de présentation et mieux gérer le tourisme (en 1998, le nombre de visiteurs a dépassé les 600 000). L'un des aspects importants du travail a consisté à impliquer, dans la plus grande mesure possible, les agriculteurs dont les familles travaillent la terre dans la région depuis plusieurs générations.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Fournissant un service public essentiel depuis de nombreux siècles, le système d'irrigation de Dujiangyan a fait l'objet de travaux incessants de conservation, de restauration et de reconstruction. Durant certaines périodes de guerre et d'agitation civile, les installations ont été endommagées, en 1950 pour la dernière fois, mais ont rapidement été remises en service, au profit des agriculteurs des plaines de Chengdu.

Les temples du Mont Qingcheng, ayant toujours été en fonction depuis leur construction, ont été régulièrement entretenus et conservés. Protégés en tant que monuments, ils sont à l'heure actuelle soumis à un suivi et à une politique de conservation systématiques par les institutions compétentes.

Authenticité

L'authenticité fondamentale du système d'irrigation de Dujiangyan réside dans sa conception et son tracé. Au III^e siècle avant notre ère, une brillante solution d'ingénierie fut mise au point pour gérer les problèmes de gestion de l'eau dans les fertiles plaines de Chengdu. La production agricole pouvait en effet être ruinée par des événements naturels, tels que la sécheresse ou des pluies diluviennes. Les installations de Dujiangyan, consistant principalement en barrages et canaux de dérivation reliés à la rivière, sans besoin de grands ouvrages, ont admirablement résolu ces problèmes, et assuré l'approvisionnement régulier en eau des

champs de Chengdu. Les installations se sont agrandies depuis cette époque, de façon à augmenter la surface irriguée, qui frôle aujourd'hui le million d'hectares.

Les temples du Mont Qingcheng ont préservé un degré d'authenticité élevé du fait de leur utilisation continue en tant que lieux de culte.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission de l'UICN a visité le bien proposé en mars 2000 au nom des deux organes consultatifs. Par la suite, une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité le système d'irrigation de Dujiangyan et les temples du Mont Qingcheng en août 2000.

Caractéristiques

Le système d'irrigation de Dujiangyan est un exemple exceptionnel et remarquable de dispositif ancien de gestion de l'eau demeuré intact et en parfait état de marche jusqu'à ce jour, après plus de deux millénaires. Les temples du Mont Qingcheng sont d'une grande importance associative en raison de leurs liens avec le fondateur du taoïsme.

Analyse comparative

On sait que des systèmes complexes de gestion de l'eau avaient déjà été mis au point dès l'Antiquité. L'irrigation est aussi vieille que l'agriculture, et les systèmes employés se sont faits de plus en plus élaborés au fur et à mesure que les sociétés gagnaient en complexité. Les Babyloniens ont ainsi mis au point un vaste réseau de canaux pour irriguer les terres arides de Mésopotamie avec les eaux de l'Euphrate, au II^e millénaire avant notre ère, tandis que les ingénieurs romains ont créé d'immenses systèmes pour irriguer les provinces romaines d'Afrique du Nord.

Cependant, aucun d'eux ne subsiste à ce jour. Jamais non plus on n'a pu retrouver de preuves d'une telle subtilité dans l'usage de la topographie et des caractéristiques de l'eau que celle dont ont fait preuve les ingénieurs chinois du III^e siècle avant J.-C.

Les temples taoïstes du mont Qingcheng peuvent être comparés à ceux du mont Wudang (inscrit sur la Liste du patrimoine mondial en 1994). Toutefois, ces derniers sont postérieurs (XV^e siècle) et ont été fondés par les empereurs Ming régnants : leur conception est donc plus somptueuse, dans le plus pur style impérial. Par opposition, les temples Qingcheng ont été fondés et financés par d'humbles croyants. Leur style est donc beaucoup plus simple, reflet de l'architecture vernaculaire de cette région du Sichuan.

Brève description

La construction du système d'irrigation de Dujiangyan a commencé au III^e siècle avant J.-C., et il continue à réguler les eaux de la rivière Minjiang et de les distribuer sur les terres fertiles des plaines de Chengdu. Le Mont Qingcheng est le berceau du taoïsme, qui est célébré dans une série de temples anciens.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères culturels ii, iv et vi* :

Critère ii Le système d'irrigation de Dujiangyan, commencé au II^e siècle avant notre ère, marque une date majeure dans le développement de la gestion et de la technologie de l'eau.

Critère iv Les immenses progrès scientifiques et technologiques réalisés dans l'ancienne Chine sont concrètement illustrés par le système d'irrigation de Dujiangyan.

Critère vi Les temples du Mont Qingcheng sont étroitement associés à la fondation du Taoïsme, une des religions les plus influentes de l'Asie de l'Est sur une longue période de l'histoire.

ICOMOS, septembre 2000

Isthme de Courlande (Lituanie/Russie)

No 994

Identification

<i>Bien proposé</i>	L'isthme de Courlande
<i>Lieu</i>	Région de Klaïpeda, Néringa et Klaïpeda (Lituanie); Région de Kaliningrad, district de Zelenogradsk (Fédération de Russie)
<i>États partie</i>	Lituanie et Fédération de Russie
<i>Date</i>	23 juillet 1999

Justification émanant de l'État partie

[**Note** Ce bien est proposé pour inscription en tant que *site mixte*, en vertu de critères naturels et culturels. Cette évaluation ne portera que sur les valeurs culturelles, les naturelles faisant l'objet de l'évaluation de l'UICN.]

Le paysage de l'isthme de Courlande est le fruit de processus naturels, mais aussi d'activités humaines, et représente donc l'œuvre combinée de la nature et de l'homme. Il illustre l'évolution d'une société reposant sur la pêche. L'isthme de Courlande demeure à ce jour un paysage culturel vivant, qui « conserve un rôle social actif dans la société contemporaine étroitement associé au mode de vie traditionnel et dans lequel le processus évolutif continue » (*Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*, paragraphe 39.ii). Dans le même temps, il présente d'importantes preuves matérielles de son évolution au fil du temps, étroitement associée aux forces naturelles et à l'activité humaine. Sur l'isthme de Courlande, il reste possible d'observer le paysage relique témoin de la fin, jadis, d'un processus évolutif. Le patrimoine ethnographique de la tribu Kursiai, qui vécut pendant longtemps sur l'isthme mais qui s'est aujourd'hui éteinte, existe toujours. L'ancien paysage de villages de pêcheurs se trouve sous les dunes de sable.

L'isthme conserve les éléments suivants de son patrimoine culturel :

- Les peuplements de pêcheurs, où les œuvres de l'homme et de la nature sont d'une valeur universelle exceptionnelle, tant du point de vue ethnoculturel qu'historique et esthétique.
- Les œuvres architecturales, uniques par leurs dimensions et leur valeur historique, artistique et scientifique exceptionnelle.

- Les sites archéologiques, notamment les villages enterrés.

La signification particulière de l'isthme de Courlande s'exprime par la combinaison vivante de son patrimoine naturel et culturel. Ce dernier n'est pas simplement lié à des aspects matériels et spirituels, mais aussi à l'expérience accumulée par des générations d'habitants du cru, qui a permis la réhabilitation des systèmes naturels de l'isthme qui avaient été perdus.

Critères ii, iv et v

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *ensemble* et de *sites*. Le bien est également un *paysage culturel*, tel que défini au paragraphe 39 des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*.

Histoire et description

Histoire

La formation de l'isthme de Courlande a commencé il y a quelques 5000 ans. En dépit des déplacements continus des dunes de sable, des peuples du Mésolithique, pour qui la mer était la principale source de nourriture, s'installèrent à cet endroit au IV^e millénaire avant notre ère, travaillant l'os et la pierre en provenance de l'intérieur des terres. Au I^{er} millénaire de notre ère, les tribus baltiques de l'ouest (tribus de Courlande et Prussiens) y établirent des campements saisonniers, pour constituer des réserves de poissons, et peut-être également à des fins rituelles.

Aux IX^e et X^e siècles, l'augmentation de la température en Europe entraîna la montée du niveau de la mer et la création du détroit de Brockist à la base de l'isthme. C'est de là que naquit le centre marchand païen de Kaup, qui s'épanouit entre l'an 800, environ, et 1016. Ce site est unique en ce qu'il est le dernier grand peuplement proto-urbain non fouillé de la période viking.

L'invasion de la Prusse par les chevaliers teutoniques au XIII^e siècle marqua un changement majeur dans l'évolution historique de l'isthme. Ils furent progressivement chassés, mais des conflits armés persistèrent dans la région jusqu'au XV^e siècle. L'isthme était d'une grande importance stratégique, et les chevaliers construisirent donc des châteaux à Memel (1252), à Noihauz (1283) et Rossiten (1372). Ils installèrent en outre des fermiers allemands autour des châteaux, construisant des routes et déboisant pour consacrer des terres à l'agriculture.

L'influence des chevaliers prit fin avec le traité de paix signé avec la Lituanie en 1422. Des groupes de peuples baltes établirent des peuplements sur l'isthme et la population augmenta. Toutefois, la pêche et l'apiculture étant leurs principales activités, cela n'eut que peu d'impact sur l'environnement naturel de l'isthme. Le début du XVI^e siècle fut le témoin de l'essor économique et politique de la Prusse, accompagné d'une industrialisation intensive. Ces industries, telles la fabrication du verre, la construction navale, la

production de sel et de métal, nécessitaient d'énormes quantités de bois, de charbon et de potasse, toutes denrées que l'isthme pouvait fournir en grandes quantités et à moindre coût. Les bois furent dans leur majorité abattus pour satisfaire cette demande. De cette déforestation résulta une dégradation de la végétation, le sable sous-jacent devenant en outre vulnérable à l'érosion par le vent.

Au XVI^e siècle, un nouveau processus de formation de dunes commença, et les peuplements furent enfouis dans le sable. Au début du XIX^e siècle, il ne restait que quelques étendues boisées sur l'isthme situées sur la topographie qui subsiste à ce jour.

Dès le début du XIX^e siècle, l'État prussien, par l'intermédiaire de son département de Gestion des Sols, mit d'importantes sommes à disposition afin d'empêcher la poursuite de la dégradation de l'isthme. Les travaux ont impliqué la construction d'une rive de sable protectrice, pour empêcher la formation de dunes supplémentaires (un processus qui a pris la majeure partie du siècle) et la stabilisation des dunes existantes au moyen de haies de broussailles, accompagnées d'un reboisement. À la fin du XIX^e siècle, la moitié ou presque de l'isthme avait été convertie en bois grâce à ces travaux.

Les batailles de janvier 1945 ont entraîné une destruction considérable des bois par le feu, les bombardements et les mouvements de véhicules lourds. Les travaux de restauration ont commencé après la Seconde Guerre mondiale et se sont poursuivis avec succès, en dépit d'avancées de la mer ; aujourd'hui, les bois couvrent plus de 71 % de la superficie de l'isthme.

Description

L'isthme de Courlande est une péninsule sablonneuse qui sépare la mer Baltique de la baie de Courlande. Il s'étend en arc légèrement concave, sur une distance de 98 km (dont 52 en Lituanie et 46 en Russie) de la péninsule de Kaliningrad jusqu'à Klaipėda, et sa largeur varie entre 0,4 et 3,8 km.

Les plus grands peuplements dans la partie lituanienne sont Smiltyne, Pervalka, Juodkrante, Preila et Nida et, dans la partie russe, Lesnoje, Morskoje, Rybachy et le complexe hôtelier de Diuny.

La caractéristique dominante du relief est une importante crête de dunes élevées, qui s'étend sur 72 km et varie en largeur entre 250 mètres et 1,2 km. La hauteur moyenne est de 35 m mais, à certains endroits, les dunes dépassent 60 m de haut. Des vallées de dunes divisent la crête en massifs distincts, avec, en règle générale, des promontoires devant ces vallées. Actuellement, plus de la moitié de cette crête est boisée.

L'élément le plus significatif du patrimoine culturel de l'isthme sont les anciens peuplements de pêcheurs. Les plus anciens furent enfouis dans le sable au moment de la déforestation. On trouve ceux qui ont survécu depuis le début du XIX^e siècle tout le long de la côte de la baie de Courlande. À la fin de ce siècle, des édifices plus élaborés - phares, églises, écoles et villas - commencèrent à apparaître aux côtés des maisons vernaculaires, plus simples. La raison réside en partie dans la nouvelle vocation de loisirs de

l'isthme : Juodkrante devint en effet une célèbre station de cure climatique dès 1840, tandis que Nida, Preila et Pervalka étaient officiellement reconnues comme telles en 1933.

Au centre, Nida, le plus grand peuplement de l'isthme, présente un plan linéaire, reposant sur une seule artère principale parallèle à la baie, apparue spontanément au XIX^e siècle. De petites rues, en majorité des impasses, rejoignent la grand-rue à intervalles réguliers ; un réseau de chemins assure la connexion à la baie.

Les premières maisons de pêcheurs de Preila, à 9 km au nord de Nida, étaient construites par petits groupes, et étaient reliées par une seule grand-route. Un peu plus au nord, on trouve le petit village de Pervalka. Cet ensemble compact de maisons de pêcheurs de plain-pied qui subsistaient depuis le début du XIX^e siècle a été détruit pendant la Seconde Guerre mondiale et remplacé par de médiocres bâtiments modernes.

La topographie des vallées de dunes et des crêtes boisées conférerait un caractère particulier à Juodkrante, à 13 km au nord de Nida. Du XVII^e siècle au XX^e siècle, elle se composait de sept peuplements distincts, tous légèrement différents dans leur schéma et leur architecture. C'est au début du XX^e siècle qu'ils devinrent une seule et même entité urbaine. Jusqu'en 1942, c'était le plus important village de pêcheurs et station de cure climatique de l'isthme, mais la guerre, avec son cortège de destructions, mit un terme à cet état de fait.

La partie la plus au nord de l'isthme est connue sous le nom de Smiltyne. Elle ne fut peuplée qu'au milieu du XIX^e siècle, avec la création d'une station de cure climatique. C'est là que les ferries en provenance de Klaipėda, en Lituanie continentale, arrivent sur l'isthme.

Sur l'isthme, les bâtiments qui subsistent et qui sont dotés d'une valeur culturelle sont les maisons des pêcheurs construites au XIX^e siècle. Sous leur forme originale, c'étaient des constructions en bois aux toits de roseaux. Chaque demeure comptait deux ou trois édifices : la maison proprement dite, une étable et un fumoir pour le poisson. Tous étaient placés du même côté d'une longue et étroite bande de terrain, laissant ainsi la place à un jardin potager et à un espace où sécher les filets. Les maisons étaient perpendiculaires à la rue.

La transformation de l'isthme en lieu de villégiature, au XX^e siècle, apporta de nombreux changements. Les maisons des pêcheurs furent agrandies et de nouvelles demeures furent construites, dans des styles sans rapport aucun avec l'architecture traditionnelle. On construisit des résidences d'été, s'élevant généralement sur deux niveaux et parallèles à la rue, ce qui induisit une altération radicale de l'aspect des peuplements.

Autres édifices, le phare de Pervalka et les églises évangéliques luthériennes de Juodkrante et Nida, toutes deux construites dans les années 1880.

Les cimetières de Nida, Preila, Pervalka et Juodkrante sont intéressants. Les stèles funéraires caractéristiques connues sous le nom de *krikštai* sont tout particulièrement remarquables. Il s'agit de planches de bois décorées de fleurs, de têtes de chevaux et d'oiseaux, de silhouettes

humaines et d'autres motifs. On ne les trouve plus que dans le cimetière de Nida.

Gestion et protection

Statut juridique

Tout l'isthme de Courlande est protégé, car il est constitué de deux parcs nationaux. La partie lituanienne représente le parc national « Kuršių Nerija », créé par décision du Conseil suprême de la république de Lituanie n° I-1224 du 23 avril 1991. Quant à la partie russe, elle compose le parc national « Kurshskaya Kosa », créé par résolution du conseil des ministres de la République socialiste fédérative soviétique de Russie n°423 du 6 novembre 1987, amendée en 1995.

Les mesures de protection que stipule le plan de gestion du parc lituanien prévoient des réglementations spécifiques pour la protection et la conservation du patrimoine et du paysage culturel. Quant au plan du parc russe, il invoque la loi fédérale « sur les territoires naturels faisant l'objet d'une protection spéciale » qui interdit les activités potentiellement préjudiciables aux sites historiques et culturels, entre autres.

Gestion

Les deux parcs nationaux sont propriété de leur État respectif.

Le parc lituanien est géré par sa propre administration, sous la juridiction du service des Forêts et des Espaces protégés du ministère de l'Environnement. En 1994, le gouvernement lituanien a approuvé un plan de gestion territorial de l'isthme de Courlande, allant jusqu'à 2005. Sur celui-ci reposent une série de plans détaillés relatifs à la gestion des forêts, au développement des loisirs, à l'amélioration des peuplements et au développement d'une infrastructure. Le plan de gestion portant spécifiquement sur le parc national « Kuršių Nerija » inclut des dispositions concernant la protection, l'usage rationnel et la restauration du patrimoine et du paysage culturel, ainsi que la continuité des traditions architecturales dans les peuplements en développement.

La gestion du parc russe, pour sa part, est sur deux niveaux. La responsabilité globale incombe à l'office Fédéral des Forêts, par l'intermédiaire de l'administration des Forêts de la région de Kaliningrad. Le plan de développement général du parc national de « Kurshskaya Kosa », datant de 1989, énonce des mesures de conservation, de contrôle et d'utilisation du parc, ainsi que des projets de recherche scientifique. Les informations que donne le dossier de proposition d'inscription n'indiquent pas s'il fait spécifiquement référence aux aspects culturels du parc.

Les deux parcs se divisent en zones clairement définies, dans les catégories suivantes :

- Réserves naturelles
- Zones d'accès limité
- Zones de loisirs
- Peuplements
- Zones agricoles

Ils sont également entourés de zones tampon (dans la Baltique et la baie de Courlande) qui varient en largeur entre 500 m et 2 km.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

La conservation, d'un côté comme de l'autre de l'isthme de Courlande, semble s'être concentrée sur ses qualités naturelles depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ces mesures ont cependant assuré la protection et l'amélioration de la valeur globale du paysage, significative quand le bien est envisagé dans la perspective du paysage culturel. Les autorités lituaniennes semblent n'avoir reconnu que tardivement la valeur culturelle du bien de leur côté de l'isthme.

Authenticité

Pour ce qui est du paysage, l'isthme de Courlande possède une valeur élevée. C'est un exemple de terrain soumis aux changements provoqués par des phénomènes naturels issus des variations climatiques et des interventions humaines. Ces dernières ont été à la fois catastrophiques, comme c'est le cas pour la déforestation drastique du XVIe siècle, et bénéfiques, comme le démontrent les barrières artificielles dressées au XIXe siècle contre les avancées de la mer. Le bien est indiscutablement un paysage vivant, tel que défini au paragraphe 39 des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission conjointe ICOMOS/UICN a visité l'isthme de Courlande en mai 2000.

Observations de l'ICOMOS

Selon l'ICOMOS l'isthme de Courlande a les qualités requises pour une inscription sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des critères culturels. Néanmoins, il est indispensable que les plans de gestion pour les deux composants du bien proposé pour inscription soient harmonisés et intégrés avant qu'il puisse être inscrit. Il est important en particulier qu'il dispose d'un plan de gestion du tourisme conjoint et efficace. Afin d'assurer la bonne gestion de l'isthme dans son ensemble, une commission de consultation conjointe devrait être mise sur place qui fonctionnerait de manière analogue à la commission franco-espagnole pour le site du patrimoine mondial du Mont-Perdu.

Recommandation

À la réunion du Bureau du Comité du patrimoine mondial à Paris en juin 2000, cette proposition d'inscription a été renvoyée aux deux États parties en demandant qu'ils entreprennent des actions pour créer les mécanismes de collaboration proposés par l'ICOMOS. Au moment où cette évaluation était préparée pour l'impression, cette information n'était pas arrivée.

Si cette information est disponible avant la session extraordinaire du Bureau en novembre 2000 et si elle répond à ces demandes, l'ICOMOS recommande que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base du *critère v* :

Critère v L'isthme de Courlande est un exemple exceptionnel de paysage de dunes de sable qui est sous la menace constante des forces naturelles (vents et marées). Après des interventions humaines désastreuses qui ont menacé sa survie, l'isthme a été reconquis grâce à une protection intense et aux travaux de stabilisation qui ont commencé au XIXe siècle et continuent à ce jour.

ICOMOS, septembre 2000

Shey Phoksundo (Népal)

No 992

Identification

<i>Bien proposé</i>	Parc national de Shey Phoksundo
<i>Lieu</i>	Districts de Dolpo et Mugu, région de développement moyenne occidentale
<i>État partie</i>	Népal
<i>Date</i>	30 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

Note 1 Ce bien est proposé pour inscription en tant que *site mixte*, en vertu de critères naturels et culturels. Cette évaluation ne portera que sur les valeurs culturelles, les valeurs naturelles faisant l'objet de l'évaluation de l'UICN.

Note 2 Le texte ci-dessous est une version abrégée de la justification figurant dans le dossier de proposition d'inscription, qui ne traite que des aspects culturels de cette dernière.

Le parc national de Shey Phoksundo est l'exemple vivant d'une culture ancienne, associé à la diversité biologique unique de l'écosystème terrestre le plus élevé de la planète. Ce parc national, le plus grand du Népal, représente une véritable région transhimalayenne, en grande partie nichée dans l'ombre pluviométrique de la chaîne himalayenne, sur le plateau tibétain de la région paléarctique. L'isolement de Shey Phoksundo a permis non seulement la préservation de ses ressources biologiques et culturelles, mais aussi l'épanouissement d'un système humain incomparable et exceptionnellement intact au sein de l'Himalaya.

Le parc national demeure l'un des rares refuges de la culture tibétaine dans l'Himalaya. Dolpo (le nom traditionnel de la zone couverte par le parc national) est également le sanctuaire de l'esprit vivant de la religion bon-po, un précurseur du bouddhisme; de fait, c'est la seule zone intacte qui subsiste où cette religion fasse encore partie de la vie quotidienne. Le paysage est parsemé de l'architecture et des symboles culturels du bon-po pré-bouddhiste, avec des monastères sacrés comme le Gompa Shey et de nombreuses peintures murales, *thangka* et *hortens*. Les habitants de Dolpo sont les témoins vivants d'un mode de vie traditionnel qui a évolué au fil des siècles et poursuit son évolution. Le parc national abrite non seulement l'un des plus hauts peuplements (Shey, 4480 mètres) représentatif d'un agropastoralisme transhumant, mais aussi l'un des systèmes les plus anciens et les plus exemplaires de ce type, les Dolpalis résidant dans la région depuis le Xe siècle ayant combiné ce mode de vie à des routes commerciales traditionnelles séculaires, quoiqu'en déclin, vers le Tibet.

Critères culturels iii, iv et v

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *site*. Le bien peut également être considéré comme un *paysage culturel* tel que défini au paragraphe 39 des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*.

Histoire et description

Dolpo, du point de vue culturel, est unique en ce que, selon les termes d'un observateur, il constitue « la dernière enclave au monde de culture tibétaine pure ». Les habitants de la région sont de la plus pure ascendance tibétaine, avec un mode de vie sans doute peu éloigné de celui des Tartares Ch'ang d'Asie centrale, les Tibétains d'origine. On distingue quatre grands groupes ethniques - Lama, Baiji, Gurung et Rokaya - répartis dans dix-neuf villages principalement situés à l'orée du parc national.

C'est également la dernière région au monde où la religion bon-po est toujours pratiquée. Cette religion chamaniste, comportant des éléments animistes et tantriques, est antérieure à l'imposition du bouddhisme par les monarques de Lhassa aux VIII^e et IX^e siècles, et elle ne survit, sous sa forme la plus pure, parfaitement intégrée à la vie quotidienne, que dans la partie sud la plus isolée de Dolpo, principalement dans les villages de Ringmo et Pungmo. Ces deux villages présentent des liens culturels étroits et constituent, à eux deux, une sous-entité distincte. Ailleurs, particulièrement dans le nord de Dolpo, le bouddhisme est la religion prédominante.

La transhumance est pratique courante; les animaux sont guidés jusqu'aux pâturages montagneux l'été et redescendus en hiver. Ringmo, par exemple, est un peuplement d'été situé à 3600 mètres d'altitude, sur la rive sud du lac Phoksundo. Toute la population de Pungmo (trente maisonnées et environ 160 habitants) passe les mois d'hiver (février-mai) dans le village temporaire de Koinre, plus bas. Cette pratique, rendue nécessaire par les rigoureuses conditions climatiques, présente aussi l'avantage de laisser les écosystèmes respectifs récupérer; le bétail n'est donc jamais à court de pâturages. En sus de cette transhumance pastorale, on constate également la culture de petits champs, où poussent notamment de l'*uwa* (une variété locale de blé), du maïs et du sarrasin, ainsi que quelques légumes.

Le haut Himalaya possède trois formes d'architecture qui lui sont propres. Le *horten* (équivalent tibétain du sanscrit *stupa* ou sanctuaire mémorial) est la forme la plus pure du *mandala* de méditation bouddhiste, et Dolpo compte des centaines de ces monuments. Ils sont plus grands et de forme plus complexe que les autres exemples dans la région himalayenne, et la plupart portent en inscription un mantra bon au lieu du mantra bouddhiste plus courant *Om Mani Padme Hum*. En certains endroits, on observe des chaînes de *hortens* à l'entrée et à la sortie de chaque village et le long des pistes, de manière à séparer les lieux sacrés des profanes. Ils sont construits dans les matériaux locaux - bois, argile, craie et pierres - et certains sont ornés de décorations élaborées et abritent parfois des reliques et d'autres artefacts anciens.

On compte 24 *gompas* (monastères) en activité dans la zone proposée pour inscription, certains bouddhistes et d'autres bon-po ; la plupart d'entre eux s'élèvent dans des endroits isolés. Il existe également des vestiges de nombreux *gompas* abandonnés et de grottes de méditation.

Le Gompa Shey est un monastère de la secte bouddhiste réformiste Kagyu. À l'époque de la pleine lune d'août, c'est un important lieu de pèlerinage, les pèlerins se rendant au Mont de Cristal, lieu sacré au pied duquel s'élève le monastère.

Le Gompa Thashung, près du lac Phoksundo, a été construit il y a neuf cent ans pour protéger la faune. Le moine supérieur d'un monastère voisin avait en effet exigé des braconniers qu'ils s'abstiennent d'abattre de grandes quantités de bœufs musqués ; ceux-ci ayant refusé d'accéder à sa demande, il avait fondé le *gompa*. Le Gompa Samling, particulièrement important pour le bon-po, est très ancien. Le lac Nellahi-Tingnam-So est un autre lieu important de pèlerinage.

Les maisons vernaculaires des villages sont des bâtiments en pans de bois et briques crues, organisés en rangées serrées. De même que pour les *hortens* et les *gompas*, seuls des matériaux locaux ont été utilisés. Leurs façades sont ornées de piliers, de balustrades et de fenêtres trapézoïdales, tous en bois et peints en noir, blanc et rouge, associés en combinaisons diverses. Les toits sont plats et enduits d'une boue épaisse recouvrant un renfort en écorce de bouleau. Ce type de toit est parfaitement adapté au paysage de la région, des steppes dans l'ombre pluviométrique de l'Himalaya. L'espace sous le toit permet de stocker au sec et en toute sécurité de la nourriture et d'autres produits.

Cette région est riche d'une tradition commerciale séculaire, qui utilise les animaux de bât (dans ce cas, les yacks). Les marchands dolpali échangent le grain, la farine, les produits de laine et les plantes médicinales issus de la production locale dans d'autres régions du Népal (mais plus au Tibet) contre du sel, du thé, du riz, des produits laitiers et du bétail. Cette ancienne tradition commerciale est aujourd'hui menacée par la fermeture de la frontière avec le Tibet et l'apparition de nouvelles formes de transport des marchandises sur de longues distances.

Gestion et protection

Statut juridique

Shey Phoksundo a été officiellement classé parc national en 1984, aux termes des dispositions de la loi de 1973 sur les parcs nationaux et la conservation de la faune.

Gestion

L'intégralité de la zone appartient au département des parcs nationaux et de la conservation de la faune du ministère des Forêts et de la Conservation des Sols. Des réglementations détaillées limitent l'accès au parc national et protègent la faune et les paysages. D'autres sont également en vigueur dans la zone tampon délimitée autour du parc.

Toutes les communautés au sein du parc national disposent de comités officiels de gestion des forêts communautaires, ainsi que de comités informels de gestion des pâturages. Les institutions traditionnelles, basées sur les fonds religieux qui gèrent le paysage, construit ou non, depuis moult générations, sont tout aussi importantes. On peut décrire cette tradition comme un esprit collectif de gestion du patrimoine communautaire. Il a été récemment renforcé par la création d'écoles spécialement conçues pour inculquer aux jeunes le respect du patrimoine culturel et naturel.

Pour ce qui est de la gestion, le parc national de Shey Phoksundo est une entité autonome. Il possède sa propre administration, sous la direction du gardien du parc, et un personnel adéquat à tous les échelons. Ces dernières années, une politique délibérée a été mise en œuvre afin d'augmenter progressivement l'implication des communautés locales dans les activités de conservation.

Le plan de gestion quinquennal du parc national de Shey Phoksundo 1997-2001 met l'accent sur le patrimoine naturel du parc, mais n'en contient pas moins des politiques et programmes afférents à la conservation de son patrimoine culturel. Citons en particulier des programmes de travail pour la conservation de trois des plus importants *gompas*.

Dans le parc national, les travaux de conservation ont bénéficié d'une assistance considérable, notamment en ce qui concerne les programmes d'étude et de formation, de plusieurs organisations non gouvernementales, comme le WWF, et d'une aide bilatérale, par exemple de la part du secrétariat américain de l'Intérieur, dans le cadre des programmes USAID.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

La conservation à proprement parler ne joue que depuis très récemment un rôle dans la vie de Shey Phoksundo. Elle a commencé au début des années 1970, avec le projet d'établissement d'une réserve animale. En ce qui concerne le patrimoine culturel, le concept de conservation commence à peine à faire son apparition. Toutefois, le patrimoine culturel de Dolpo a été conservé depuis de nombreuses générations en utilisant des matériaux et techniques traditionnels et sans aucune influence extérieure, grâce à l'isolement du site.

Authenticité

Du fait des raisons mentionnées ci-dessus à la rubrique *Historique de la conservation*, la zone proposée pour inscription peut être jugée dotée d'une totale authenticité et intégrité. Les politiques de gestion en vigueur doivent désormais veiller à ce que cela reste vrai à l'avenir.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Pour des raisons climatiques et logistiques, la mission d'expertise conjointe ICOMOS-UICN ne sera pas en mesure de visiter ce bien avant octobre 2000.

Caractéristiques

Le parc national de Shey Phoksundo abrite une culture remarquable et très ancienne, associée à l'écosystème terrestre le plus élevé de la planète. Son isolement a permis à ses ressources culturelles de demeurer quasiment intactes. Il est particulièrement intéressant en ce qu'il accueille une religion pré-bouddhiste jouant un rôle actif dans la vie quotidienne de ses adeptes, fait très rare dans la région.

Analyse comparative

On compte quelques 270 zones protégées dans la région himalayenne, disséminées dans six pays (Bhoutan, Chine, Inde, Myanmar, Népal et Pakistan). Neuf d'entre elles se trouvent au Népal. En termes culturels, aucune ne présente le degré d'authenticité et d'intégrité du parc national de Shey Phoksundo. La plus proche est le Haut Mustang de la zone de conservation de l'Annapurna, similaire à de nombreux égards, par exemple du point de vue de la vaste distribution des *chortens* et de la longue tradition commerciale. Toutefois, Shey Phoksundo, plus isolé, a moins subi la contamination d'influences culturelles extérieures. Il est particulièrement exceptionnel pour la remarquable survie du bon-po en tant que religion pratiquée, imprégnant toutes les facettes de la vie quotidienne de ses adeptes.

Recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

[Cette section sera complétée après réception du rapport de la mission d'expertise ICOMOS-UICN.]

Brève description

Le parc national de Shey Phoksundo abrite un patrimoine culturel séculaire, exceptionnellement intact, ainsi qu'une religion pré-bouddhiste vivante, présente dans la vie quotidienne des gens avec ses lieux de culte et de pèlerinage. Une forme pure de transhumance, dans laquelle le bétail part vers les pâturages de montagne l'été, se pratique toujours.

Recommandation

[À fournir à l'occasion de la réunion extraordinaire du Bureau du Comité du patrimoine mondial, en novembre.]

ICOMOS, septembre 2000

Reichenau (Allemagne)

No 974

Identification

Bien proposé Île monastique de Reichenau, sur le lac de Constance

Lieu Land de Bade-Wurtemberg, région administrative de Fribourg

État partie République fédérale d'Allemagne

Date 28 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

L'île monastique de Reichenau, sur le lac de Constance, est un chef d'œuvre du génie créateur humain, en ce que l'ensemble de trois églises qu'elle abrite constitue un exemple exceptionnel de groupe d'églises médiévales conservant des éléments architecturaux carolingiens, ottoniens et saliens d'une grande importance dans l'histoire de l'architecture. La croisée, les transepts et le chœur de la basilique cruciforme carolingienne de Mittelzell, consacrée en 816, sont exceptionnels tant par leur taille que par leur excellent état de conservation, et constituent un exemple majeur de ce type de croisée (*ausgeschiedene Vierung*) en Europe. Tout aussi importantes sont les parties subsistantes du monastère carolingien, avec son système de chauffage façonné d'après le modèle des anciens exemples romains. Les transepts et l'abside de l'église Saint-Marc (1048), associés aux sections carolingiennes par l'intermédiaire de la nef, sont eux aussi d'un très grand intérêt pour l'histoire de l'architecture européenne. Les peintures murales dans l'abside de l'église des Saints-Pierre-et-Paul de Niedertzell sont d'une qualité exceptionnelle, et sont en outre l'une des premières représentations du Christ en majesté au nord des Alpes. Quant à celles qui ornent la nef de l'église de Saint-Georges d'Oberzell, non contentes d'être de la plus grande qualité artistique, elles sont aussi le seul exemple de peintures murales scéniques complètes et bien préservées antérieures à l'an 1000 au nord des Alpes.

Critère i

L'île monastique de Reichenau est un témoin unique, ou pour le moins exceptionnel, d'une tradition culturelle et d'une civilisation vivante. L'île elle-même et ses trois églises, le monastère de Mittelzell, les bâtiments administratifs et représentatifs érigés par le monastère, les structures agricoles, également réglées sur les besoins des moines, et enfin les traditions vivantes de processions et de festivals religieux,

attestent de façon exceptionnelle de la tradition monastique qui a participé du modelage de l'Europe.

Critère iii

L'île monastique de Reichenau est un exemple exceptionnel de peuplement humain et d'occupation des sols traditionnels. Du fait de la culture intensive de fruits, de légumes et de vignes pour répondre aux besoins du monastère, culture documentée dès le IXe siècle, de vastes parcelles de l'île demeurent encore à ce jour vierges de toute construction. Reichenau illustre donc la culture d'une île monastique au fil des siècles, dans une mesure qui va bien au-delà des éléments architecturaux survivants.

Critère v

L'île monastique de Reichenau est directement et matériellement associée à des événements et à des traditions vivantes, à des idées, à des croyances, et à des œuvres artistiques et littéraires d'une valeur universelle exceptionnelle. Elle a joué un rôle remarquablement important dans les affaires politiques et culturelles de l'ère carolingienne. Les abbés de Reichenau étaient des conseillers de la cour carolingienne, des tuteurs, des diplomates au service de l'empereur et des évêques dans des diocèses majeurs comme Pavie et Saint-Denis. Charlemagne y envoya son prisonnier Widukind, duc saxon vaincu, et l'on sait que les apôtres des Slaves, Cyrille et Méthode, ont visité l'île. Entre 830 et 840, Walafriid Strabon a écrit son instructif poème *De cultura hortorum*, première description européenne de l'horticulture. Son célèbre *Visio Wettini* est considéré comme le précurseur de la *Divine Comédie* de Dante. Hermann le Contrefait (1013-1054) était un génie universel. Il mit au point un calendrier précis tenant compte des années avant et après le Christ ; il était astronome, musicologue et compositeur ; on lui doit une nouvelle forme de notation musicale. À Reichenau, le plan dit de Saint-Gall fut établi vers l'an 830 ; c'est le seul plan de construction du Haut Moyen Âge qui nous soit parvenu. Aux Xe et XIe siècles, l'école artistique de Reichenau créa de splendides œuvres pour des clients dans toute l'Europe.

Critère vi

Catégorie de bien

En terme de catégories de bien culturel telles que définies à l'article premier de la Convention du patrimoine mondial de 1972, le bien proposé est un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

Pendant plus d'un millénaire, l'histoire de l'île de Reichenau, située dans la partie septentrionale du lac de Constance, est intimement liée à celle du monastère.

L'acte de fondation de l'abbaye bénédictine de Reichenau date du 25 avril 724. Pirmin, son premier abbé, venant probablement de Meaux, fut chargé de construire un monastère en l'honneur de la Vierge et des saints apôtres Pierre et Paul. L'abbé Pirmin

bénéficia sans doute des donations de princes Alamans bien que la tradition forgée au XIIe siècle fit remonter cette fondation au souverain carolingien Charles Martel (714-741). Il fit élever la première abbatale de Mittelzell, un édifice en bois, sur la rive nord de l'île de Reichenau mais également un cloître à trois ailes accolé au flanc nord de l'église. L'ensemble fut reconstruit progressivement en pierre avant 746. L'église connut alors un rallongement considérable de sa nef unique précédée d'un porche et terminée par un chœur rectangulaire. Le chœur des moines et celui des laïcs étaient séparés.

Après des débuts modestes, l'abbaye prospéra sous l'autorité des abbés qui se distinguèrent en occupant des fonctions politiques, ecclésiastiques et en tant que précepteurs notamment auprès des empereurs carolingiens Charlemagne (768-814) et Louis le Pieux (814-840). Le monastère, étape privilégiée entre l'Allemagne et l'Italie, bénéficia de la protection des souverains carolingiens et ottoniens. Il obtint de généreuses donations en terres et l'île, partie intégrante du domaine, se consacra à l'agriculture. Le monastère devint un centre d'enseignement et de création littéraire (le poète Walafrid Strabon y fut abbé entre 838 et 849), scientifique (Hermann le Contrefait, 1013-1054) et artistique (école d'enluminure des Xe-XIe siècles et de peinture murale notamment) de grand renom.

Au retour d'un voyage à Byzance, l'abbé Heito fit rebâtir l'église abbatale qui prit la forme d'une basilique cruciforme à trois vaisseaux où un module carré à la croisée du transept se répercute sur l'ensemble. Le chœur principal était constitué de deux hémicycles absidaux et la nef reçut un système de supports alternés. Ce nouvel édifice fut consacré en 816. Les bâtiments monastiques furent remaniés et leur nouvelle disposition servit de modèle au plan de Saint-Gall, plan idéal d'une abbaye bénédictine, élaboré à Reichenau vers 830.

Son successeur, l'abbé Erlebald (823-838) continua l'église vers l'ouest. L'arrivée en 830 des reliques de l'évangéliste saint Marc, apportées par l'évêque Ratolf de Vérone, inaugure l'acquisition d'autres reliques et la création de nouveaux autels. L'abbé Heito III (888-913) remplace l'antéglise par un chœur carré et un large transept occidental flanqué de deux tours. La nouvelle église occidentale fut placée sous le vocable de saint Marc. Une chapelle axiale ronde dédiée à la Sainte-Croix, fut érigée à l'est du chœur principal qui abrita les reliques du Précieux Sang. L'église de Heito fut transformée vers l'an 1000 et de nouveau au début du XIe siècle lorsque l'abbé Bernon (1008-1048) remplaça les parties occidentales par l'actuel transept, ouvert sur une abside logée dans l'épaisseur d'une tour rectangulaire. L'église fut consacrée le 24 avril 1048, en présence de l'empereur Henri III. Une nouvelle nef fut élevée au XIIe siècle qui reçut une nouvelle couverture à la suite d'un incendie en 1235. À l'est, un chœur gothique polygonal et une nouvelle sacristie remplacèrent la chapelle de la Sainte-Croix (1443-1447). Par la suite, l'église reçut un nouveau jubé (1742) et une deuxième sacristie (1779).

Au milieu du XVe siècle, un mur sépara Mittelzell de l'agglomération d'agriculteurs, de vigneron, de

pêcheurs et d'administrateurs du domaine qui se formait autour du monastère. Il passa sous l'autorité des évêques de Constance en 1542 et de nouveaux bâtiments monastiques furent élevés au sud de l'église (vers 1605-1610).

À la pointe occidentale de l'île de Reichenau, Egino, ancien évêque de Vérone, éleva la première église Saint-Pierre de Niedertzell qui fut consacrée en 799. Cette église fut reconstruite à deux reprises et légèrement modifiée au IXe-Xe siècle avec l'agrandissement de l'abside et l'adjonction d'un porche à la nef. Les bâtiments monastiques se trouvaient au nord, assez près du lac. À la fin du XIe-début XIIe siècle, l'église à trois vaisseaux dépourvue de transept fut reconstruite et les deux tours orientales achevées au XVe siècle. Dédiée aux saints Pierre et Paul, elle devint église paroissiale et reçut un décor rococo au XVIIIe siècle.

L'abbé Heito III bâtit l'église Saint-Georges à Oberzell, sur la partie orientale de l'île, pour honorer la relique du chef du saint qu'il ramena d'un voyage à Rome en 896, année où l'église fut consacrée. Elle fut aussitôt reconstruite suivant un plan à trois vaisseaux avec une croisée surélevée, une crypte et un chœur carré. Un siècle plus tard, l'église fut ornée de peintures murales puis, entre le Xe et le début du XIe siècle, on éleva une grande abside occidentale percée d'un portail et précédée d'un porche. Plusieurs modifications intervinrent dans les siècles suivants : une tour fut élevée sur la croisée (1385) qui fut couverte d'une voûte (vers 1435), les deux bras transversaux furent transformés en sacristies, l'abside ouest reçut un nouveau décor (1708) et les fenêtres hautes furent agrandies.

Vingt-cinq églises et chapelles furent élevées dans toute l'île qui accueillit à partir du XIVe-XVe siècle des communautés de religieuses. La plupart de ces édifices démolis au XIXe siècle à la suite de la sécularisation des biens de l'évêque de Constance (1803) subsistent sous la forme de vestiges archéologiques. Les manuscrits et les archives de l'abbaye furent transférés à Karlsruhe et à la bibliothèque de l'Université de Heidelberg. Les vignobles et les fermes du monastère, divisés, furent vendus. Les activités agricoles traditionnelles comme la culture de la vigne et la pêche se maintinrent tandis qu'une centaine de nouvelles maisons furent bâties entre la fin du XIXe et le début du XXe siècle. En 1838-1839, une chaussée relia l'île de Reichenau à la terre ferme et à partir de la fin du siècle, l'île attira de nombreux artistes et intellectuels. De nos jours, la viticulture, l'horticulture et la culture des fruits représentent les activités principales de quelques cent-vingt fermes.

Description

La proposition d'inscription sur la Liste du patrimoine mondial comprend l'île de Reichenau, la chaussée qui relie l'île à la terre ferme et la chapelle de Kindelbild avec son enclos au débouché de la chaussée.

L'île de Reichenau conserve les trois églises de l'ancien ensemble monastique. L'ancienne abbatale Sainte-

Marie de Mittelzell est un édifice à trois vaisseaux et transepts opposés. Il conserve la tour occidentale rectangulaire décorée de lésènes et d'arcatures lombardes flanquée de porches étroits et le large transept occidental du milieu du XIe siècle. Sous cette haute tour s'ouvre l'abside au-devant de laquelle est placé l'autel (vers 1470). Une arcature reposant sur des colonnettes anime le mur ouest du transept dont les quatre arcs diaphragmes semi-circulaires polychromes délimitent l'ancien chœur Saint-Marc. La nef du XIIe siècle couverte par un toit de bois (1236-1237) est séparée des bas-côtés par de larges arcades posées sur des piliers trapus surmontés d'impôstes. Elle ouvre sur le transept oriental dont la croisée est définie par quatre grands arcs identiques et le chœur liturgique de l'église consacrée en 816 qui sont les parties les plus anciennes de l'église. Le chœur gothique flamboyant est flanqué d'une sacristie et du trésor qui renferme notamment plusieurs reliquaires des XIVe et XVe siècles.

Les trois ailes du monastère construit au début du XVIIe siècle sur le flanc sud de l'église accueillent aujourd'hui l'hôtel de ville et le presbytère. Des fouilles archéologiques ont mis au jour les murs de fondation des anciennes églises et des anciens bâtiments monastiques qui étaient situés au nord de l'église. L'Ergat avec la place où se tenait la cour de justice et la maison à colombages du bailli forme le centre du village de Mittelzell. Il conserve bien d'autres témoignages de la communauté laïque qui s'est développée autour du monastère au Moyen Âge dont les maisons des administrateurs du domaine le long de la Burgstrasse. Les anciennes maisons des vigneronnes et des pêcheurs isolées ou bien groupées le long des routes se retrouvent également en d'autres endroits de l'île qui conserve un paysage marqué par les activités traditionnelles de viticulture et d'horticulture.

L'église des Saints-Pierre-et-Paul à Niedertzell (fin du XIe-début du XIIe siècle) est une construction romane à trois vaisseaux qui se termine à l'est par trois absides hémisphériques dissimulées dans un massif central et ses deux puissantes tours clocher latérales. La nef de cinq travées est séparée des bas-côtés par des colonnes surmontées de chapiteaux ornés de motifs géométriques. L'abside centrale conserve de belles peintures murales datées entre 1104 et 1134 qui sont disposées sur trois registres. Le Christ en Majesté dans une mandorle est entouré des symboles des évangélistes, des figures des saints patrons de l'église et de chérubins. Au-dessous, se développent le registre des apôtres et celui des prophètes. D'autres fragments de peintures murales du XIIe siècle sont conservés notamment dans la chapelle nord qui illustrent le cycle de la Passion. Les voûtes des trois vaisseaux ont reçu un décor rococo au milieu du XVIIIe siècle. Les fouilles menées dans l'église et ses alentours ont permis de retrouver les vestiges de la première église et des bâtiments monastiques.

À l'église Saint-Georges d'Oberzell, un porche à deux niveaux et une abside occidentale du début du roman précèdent l'église carolingienne composée de trois vaisseaux et d'un chœur oriental à l'agencement complexe qui est surmonté d'une tour. Un arc triomphal ouvre sur la plate-forme du chœur très surélevée en

raison de la crypte à laquelle on accède par deux escaliers. Un couloir en forme de U inversé aboutit à un couloir qui mène jusqu'à la petite salle carrée de la crypte où quatre colonnes soutiennent la voûte d'arêtes au-dessus de l'autel. Le mur oriental de la crypte conserve deux représentations du Christ sur la croix. Les murs de la nef sont ornés de remarquables peintures murales du début du Moyen Âge sur le thème des miracles du Christ. Chacune des scènes est délimitée par des bandes décoratives alors que des bustes sont peints entre les arcades et les apôtres sont représentés entre les fenêtres. La chapelle Saint-Michel située au premier étage du porche est elle décorée de peintures murales représentant le Jugement dernier.

Il subsiste également trois manoirs (Schopfeln, Bürgeln et Königseck) qui ont été construits au Moyen Âge pour héberger de grands dignitaires et défendre l'île. La chapelle de Kindlebild s'élève sur la terre ferme à l'emplacement de l'ancien cimetière des enfants nés sur l'île et disparus avant d'avoir reçu le baptême.

Gestion et protection

Statut juridique

La propriété des édifices religieux de l'île de Reichenau est répartie entre diverses institutions. L'abbatiale Sainte-Marie et le presbytère de Mittelzell appartiennent à la paroisse Notre-Dame, l'Hôtel de ville à la municipalité de Reichenau, l'église Saint-Georges au Fonds de l'église catholique Saint-Georges et l'église des Saints-Pierre-et-Paul au Fonds catholique de l'église. La plupart des autres bâtiments de l'île de Reichenau sont des propriétés privées.

Les trois églises, les bâtiments monastiques et dix autres édifices situés sur l'île ont été déclarés monuments culturels de valeur exceptionnelle suivant la loi sur la protection des monuments culturels du Land de Bade-Wurtemberg (*Denkmalschutzgesetz Baden-Württemberg* du 25 mai 1971, révisée le 6 décembre 1983). La même loi protège soixante-dix autres biens en tant que monuments culturels. Suivant les dispositions de cette loi, tout projet de construction ou de modification d'un monument culturel doit être soumis à l'approbation de l'administration pour la Protection des Monuments Historiques de Bade-Wurtemberg (division de Fribourg-en-Brisgau) qui est représentée au niveau local par l'administration du district de Constance. Les monuments culturels de valeur exceptionnelle bénéficient d'une protection supplémentaire par le classement à l'inventaire des monuments (*Denkmaltbuch*) qui concerne la reconstruction et l'extension de ces monuments. Dans ce cas, l'approbation doit également être obtenue pour les projets qui toucheraient les environs d'un monument classé si ces derniers constituent une valeur substantielle du monument. La protection des biens appartenant au Land de Bade-Wurtemberg est placée sous la responsabilité du *Regierungspräsidium* de Fribourg en accord avec l'administration de la propriété fédérale.

Plusieurs secteurs de l'île de Reichenau (environ 230 hectares sur une superficie totale de 460 hectares) ont été déclarés réserves naturelles en vertu de la loi sur la conservation de la nature de Bade-Wurtemberg (*Naturschutzgesetz Baden-Württemberg*) du 21 octobre 1975. Par ailleurs, la Loi fédérale sur la conservation de la nature (*Bundesnaturschutzgesetz*) du 21 septembre 1998 protège les paysages culturels historiques dont les environs des monuments culturels protégés. Les dispositions de la loi sur la construction (*Baugesetzbuch* du 27-08-1997) pour la conservation de la nature, du paysage et des monuments s'appliquent dans plusieurs secteurs sensibles de l'île de Reichenau tandis que la réglementation en matière de construction du Land de Bade-Wurtemberg (*Landesbauordnung für Baden-Württemberg* du 8-08-1995) s'étend à l'ensemble de l'île.

Le plan de développement du territoire de la municipalité de Reichenau (1975), celui du district de Constance (1983) et le plan régional 2000 (1998) établissent des restrictions rigoureuses au développement de nouvelles constructions. Celles-ci sont favorables à la conservation de l'organisation traditionnelle de l'habitat.

La situation de l'île de Reichenau au centre de la partie septentrionale du lac de Constance garantit une zone tampon naturelle suffisante. Par ailleurs, à cet endroit les rives du lac (Gnadensee, Zellersee et Untersee) sont protégées par les législations allemandes et helvétiques en matière de conservation de la nature et de construction.

Gestion

La politique active et continue que mènent les administrations responsables de la protection des monuments historiques, de la conservation de la nature et des règlements de construction sur la base des dispositions légales répond parfaitement aux exigences qu'on serait en droit d'attendre d'un plan de gestion pré-établi. Elle assure un contrôle de l'état de conservation des biens culturels et naturels de l'île de Reichenau ainsi qu'une mise en œuvre constante des mesures de conservation et de restauration nécessaires. L'administration d'État pour la Protection des Monuments Historiques dispose d'un personnel hautement qualifié qui garantit le niveau professionnel de la conception et de la réalisation de toutes les mesures de conservation nécessaires propres à un plan de gestion adéquate.

La publication de recherches universitaires menées ces dernières années sur la portée culturelle et historique de Reichenau et de ses monuments contribue à la préservation et à la présentation du patrimoine culturel et naturel de l'île monastique de Reichenau.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

L'état de conservation des monuments qui composent la proposition d'inscription est très bon dans l'ensemble. Les peintures médiévales, extrêmement menacées en raison de leur fragilité naturelle, ont été restaurées récemment en utilisant toutes les techniques les plus récentes et les matériaux qui ont garanti leur conservation. Ce travail a également été l'occasion de réaliser des études et d'établir une documentation exemplaire.

Authenticité

Le point de vue sur l'authenticité des monuments de l'île de Reichenau soulève le problème délicat et complexe des monuments historiques en général qui consiste à évaluer diverses étapes de construction et des pratiques de restauration envahissantes.

Depuis que les historiens de l'art et les professionnels de la conservation des monuments ont manifesté un intérêt particulier pour les premières phases de construction des trois églises de l'île de Reichenau qui remontent au début du Moyen Âge. Au XXe siècle, les reconstructions dans le style médiéval du siècle précédent, menées au détriment des adjonctions de la Renaissance et baroques, ont été largement éliminées. Cette pratique a par conséquent réduit la complexe stratification historique de ces édifices et plus particulièrement celle des espaces intérieurs. Les surfaces architecturales ont été totalement rénovées et simplifiées ce qui, de ce point de vue, ne différencie pas vraiment les églises de Reichenau de l'image habituelle de l'architecture ecclésiastique du Moyen Âge. Un point de vue positif peut être émis sur l'authenticité des remarquables peintures murales de ces églises.

Pour ce qui concerne l'intégrité de l'île de Reichenau dans son ensemble (structures du paysage traditionnel, image du paysage, disposition historique de ses bâtiments, etc.), il faut remonter plus particulièrement à la situation de la période de la sécularisation du XVIIIe siècle.

L'éparpillement du bâti sur l'île, héritage de la structure socio-économique du Moyen Âge, a modelé l'image de l'établissement. Les habitations groupées ne constituent pas de véritables ensembles et cette caractéristique a perduré après la sécularisation et le développement de la construction postérieur à la Seconde Guerre mondiale. L'architecture séculière est dominée par l'aspect neuf de certaines modifications et/ou par les constructions contemporaines. Toute structure d'origine conservée a été soulignée ou bien est accessible à la recherche architecturale. Les zones de protection de la nature placées entre les secteurs bâtis récemment et les terres agricoles (signalées de nos jours par des serres) aident à donner une idée de l'aspect original de l'île.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS s'est rendue à Reichenau en février 2000.

Caractéristiques

Les vestiges de l'ensemble monastique de l'île de Reichenau issus des aménagements successifs de l'espace monastique attestent, dans leur variété, d'une fonction religieuse, culturelle, politique et socio-économique constante notamment au cours de la période pré-romane. Les trois églises Sainte-Marie, Saints-Pierre-et-Paul et Saint-Georges documentent l'architecture monastique carolingienne, ottonienne et salienne mais également la peinture murale des Xe-XIIe siècles. Le monastère de Reichenau est un exemple typique de grand monastère bénédictin, foyer d'art et de connaissance, avec sa bibliothèque, son scriptorium et son atelier de peinture murale.

Analyse comparative

Aucun bien culturel significatif n'offre de comparaison avec l'île monastique de Reichenau en Europe au nord des Alpes. Depuis le moyen âge, l'île qui fit entièrement partie du domaine monastique jusqu'en 1757, conserve trois églises, exemples éminents de l'architecture monastique du IXe au XIe siècle, et des bâtiments séculiers construits près de parcelles de terres consacrées à la production agricole.

L'île monastique de Reichenau a constitué du VIIIe au XIIe siècle un des foyers culturels et artistiques du Saint-Empire romain germanique qui connut un large rayonnement. Les abbés, hommes de lettres et artistes qui vécurent au monastère de Reichenau ont largement contribué à la vie politique, spirituelle et artistique de cette période.

Breve description

L'île de Reichenau sur le lac de Constance conserve les vestiges du monastère bénédictin fondé en 724 qui connut un rayonnement spirituel, intellectuel et artistique remarquable. Les églises Sainte-Marie, Saints-Pierre-et-Paul et Saint-Georges qui furent bâties entre le IXe et le XIe siècle offrent un panorama de l'architecture monastique du début du Moyen Âge en Europe centrale. Leurs peintures murales attestent d'une formidable activité artistique.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des **critères iii, iv et vi** :

Critère iii Les vestiges de l'ensemble de Reichenau attestent de manière exceptionnelle de la fonction religieuse et culturelle d'un grand monastère bénédictin au début du moyen-âge.

Critère iv Les églises de l'île de Reichenau qui conservent des éléments remarquables de plusieurs étapes de construction offrent des exemples éminents de l'architecture monastique du IXe au XIe siècle en Europe centrale.

Critère vi Le monastère de Reichenau a constitué un foyer artistique extrêmement significatif pour l'histoire de l'art en Europe au Xe et XIe siècle qui s'est brillamment illustré par sa peinture monumentale et ses enluminures.

ICOMOS, septembre 2000

Dessau-Wörlitz (Allemagne)

No 534rev

Identification

<i>Bien proposé</i>	Gartenreich Dessau-Wörlitz (le royaume des jardins de Dessau-Wörlitz, le paysage culturel de Dessau-Wörlitz)
<i>Lieu</i>	État fédéral (Land) de Sachsen-Anhalt, comtés d'Anhalt-Zerbst et de Bitterfeld, ville de Dessau
<i>État partie</i>	République Fédérale d'Allemagne
<i>Date</i>	17 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

Pour le prince Léopold III Friedrich Franz d'Anhalt-Dessau et son ami et conseiller Friedrich Wilhelm von Erdmannsdorff, l'étude des jardins paysagers d'Angleterre et des édifices anciens de l'Italie, menée au cours de plusieurs voyages, est à l'origine de leur propre programme créatif, sur la petite principauté proche de l'Elbe et de la Mulde. C'est donc là que le premier jardin paysager d'Europe continentale, centré sur Wörlitz, voit le jour. Sur une période de quarante ans, un réseau de relations visuelles et stylistiques avec d'autres jardins paysagers de la région est mis en place ; il en ressortira la création d'un jardin paysager à une échelle unique en Europe. Pour créer celui-ci, ses concepteurs se sont efforcés d'aller au-delà de la simple reproduction des jardins et des édifices d'autres sites, pour générer la synthèse d'une large gamme de relations artistiques. Ce jardin paysager compte parmi ses composants nouveaux et caractéristiques l'intégration d'un élément didactique, tiré de la philosophie de Jean-Jacques Rousseau, de la pensée de Johann Joachim Winckelmann et de l'esthétique de Johann Georg Sulzer. La notion d'accès du public aux bâtiments et aux terrains est un reflet du concept pédagogique d'humanisation de la société.

Procédant de l'idée de *ferme ornée*, l'agriculture, comme fondation de la vie quotidienne, s'intègre à ce paysage. Dans un sens rousseauiste, l'agriculture doit également remplir un rôle pédagogique à Anhalt-Dessau. Par la démonstration délibérée de nouvelles méthodes agricoles dans ce paysage, les développements à Anhalt-Dessau ne se cantonnent pas à de simples théories, mais mettent en application sur le terrain leurs modèles anglais.

Il convient de noter que ces objectifs - l'intégration de l'esthétique et de l'éducation dans le paysage - sont réalisés dans le respect d'une qualité artistique exceptionnelle. Ainsi, par exemple, les bâtiments de Friedrich Wilhelm von Erdmannsdorff vont beaucoup inspirer le développement

architectural en Allemagne et en Europe centrale. Schloss Wörlitz (1769-1773) est le premier édifice néo-classique dans l'histoire architecturale de l'Allemagne. La Maison gothique (de 1774) influence de façon décisive l'essor du renouveau gothique de l'architecture en Europe centrale. Ici, pour la première fois, le style gothique sert à véhiculer un message politique, à savoir la volonté de maintien de la souveraineté au sein des petits territoires de l'Empire. Les églises de Riesigk (1800), Wörlitz (1804-1809) et Vockerode (1810-1811) sont les premiers bâtiments ecclésiastiques néo-classiques d'Allemagne, leurs clochers égayant le paysage de plaine d'alluvions et de marécages dans lequel ils servent de repères. Dans le cadre du parc baroque d'Oranienbaum, un jardin anglo-chinois est conçu ; il est aujourd'hui le seul exemple de ce type en Europe subsistant dans sa forme originale et antérieure à 1800.

Le développement de l'éclectisme stylistique au XIXe siècle, trouve ses racines dans les dernières années du XVIIIe siècle. Une autre caractéristique du paysage est l'intégration de nouvelles percées technologiques, avec par exemple la construction de ponts, expression d'une quête permanente de la modernité.

Par l'intégration réfléchie des anciennes dispositions d'Oranienbaum et de Mosigkau dans le panthéon stylistique, le paysage est devenu une véritable encyclopédie architecturale, illustrant des exemples des temps les plus anciens jusqu'aux développements les plus récents.

Nulle part ailleurs en Allemagne ou en Europe un prince n'avait initié un programme de réforme paysagère si complexe et si vaste, et si profondément enraciné dans la théorie philosophique et pédagogique.

De par la densité unique de ses monuments, le royaume des jardins de Dessau-Wörlitz exprime la perspective éclairée de la cour de Dessau. Le paysage devient le reflet idéalisé du monde de son époque. Par l'intégration réfléchie et structurée d'édifices et de parcs à vocation économique, technologique et fonctionnelle dans le paysage artistiquement conçu, le royaume des jardins de Dessau-Wörlitz devient un important lieu de rassemblement d'idées, en ce qu'il facilite la convergence de la grandeur de la conception du XVIIIe siècle et des prémices de la société industrielle du XIXe siècle. La perspective réformatrice de cette période entraîne d'énormes changements dans l'organisation du jardin, et cet héritage transparaît encore aujourd'hui.

Le royaume des jardins de Dessau-Wörlitz peut donc être considéré comme une philosophie conçue et construite, la « fierté et le modèle du XVIIIe siècle » (Christoph Martin Wieland).

[**Note** L'État partie n'avance aucune hypothèse dans la proposition d'inscription quant aux critères en vertu desquels il considère que ce bien devrait être inscrit sur la Liste du patrimoine mondial.]

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *site*. Le bien est

également un *paysage culturel*, tel que défini au paragraphe 39 des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*.

Histoire et description

Histoire

La région située entre Dessau et Wörlitz a été peuplée depuis la préhistoire. Dessau devient plus tard l'un des premiers centres de la réforme luthérienne. En 1658, un mariage dynastique instaure des liens culturels et commerciaux étroits entre Anhalt-Dessau et les Pays-Bas, et des ingénieurs néerlandais construisent des digues le long de l'Elbe pour réduire les inondations périodiques. La culture du tabac et la fabrication de verre s'établissent dans la région.

Les premières tentatives de conception paysagère voient le jour avec la fondation d'Oranienbaum, à partir de 1683, avec sa ville au plan unifié, son palais et son parc. L'ensemble baroque complet qui en résulte, d'influence visiblement néerlandaise de par son concepteur, Cornelis Ryckwaert, subsiste à ce jour. D'autres développements similaires ont lieu aux alentours de 1700 ; des zones marécageuses le long de l'Elbe sont asséchées, des villages et des exploitations agricoles planifiés et bâtis.

Sous le règne du prince Léopold III Friedrich Franz d'Anhalt-Dessau (1740-1817), un vaste projet de conception paysagère commence, aux alentours de 1765, pour s'étendre à toute la principauté. Le souverain se rend en plusieurs occasions en Angleterre, aux Pays-Bas et en Italie, et lance son ambitieux programme en étroite collaboration avec l'architecte et théoricien de l'art Friedrich Wilhelm von Erdmannsdorff (1736-1800). Son projet intègre le paysagisme, l'éducation du public et l'encouragement des arts.

Wörlitz devient le point de départ d'importantes améliorations, basées sur les jardins paysagers anglais et l'architecture néo-classique. À partir de 1764 et pendant quarante ans, 112,5 hectares de jardins paysagers, les premiers d'Europe continentale, sont créés. Ils rassemblent édifices, jardins et œuvres d'art, avec un thème didactique omniprésent (influencé par Jean-Jacques Rousseau et Johann Bernhard Basedow) et des pratiques de travail modèles. Il devient l'expression même du siècle des Lumières.

Schloss Wörlitz, construit en 1769-1773, est dès le départ ouvert au public. C'est le premier édifice néo-classique d'Allemagne, deux générations avant Karl Friedrich Schinkel. Quant à la maison gothique (1774), elle lance la vogue du renouveau gothique aux quatre coins de l'Europe. L'influence des bâtiments de Wörlitz se fait sentir dans l'architecture et le paysage de Weimar, de Berlin, de Postdam, de Braunschweig et de Gotha, pour ne citer qu'eux.

Plusieurs autres projets paysagers, dans la principauté, datent de la même époque. Parmi les plus novateurs, citons le jardin chinois d'Oranienbaum (1790), qui repose sur les théories de l'architecte anglais Sir William Chambers. Un dense réseau de chemins panoramiques et d'avenues relie peu à peu les divers jardins et leurs édifices. Parallèlement, l'usage agricole de la campagne est intégré aux jardins, faisant ainsi des aspects esthétiques, éducatifs et économiques de

l'ensemble du paysage un tout cohérent. Le long des routes et des digues, essentielles au développement des infrastructures, sont plantés des arbres fruitiers, qui leur donnent un aspect ornemental.

Au moment du décès du prince Franz, en 1817, la quasi totalité de la principauté n'est plus qu'un seul et même jardin. Ses successeurs préservent cette qualité intacte pendant tout le XIXe siècle. Dans la seconde moitié du siècle, le système routier local est rénové, mais aucune nouvelle route ne traversa le royaume des jardins ; par ailleurs, les bordures caractéristiques d'arbres fruitiers sont conservées au moment de l'élargissement des voies. En dépit de l'industrialisation et de l'expansion de Dessau qui s'ensuit à partir de 1900, les traits caractéristiques du paysage ont été préservés. On déplore cependant la construction de l'*Autobahn*, en 1937-1938, et du chemin de fer desservant la centrale à charbon de Vockerode, en 1937-1942, qui divise le royaume des jardins en quatre secteurs.

Dessau pâtit de la Seconde Guerre mondiale, mais le royaume des jardins s'en tire avec relativement peu de dégâts. Par la suite, le paysage agricole est endommagé par la suppression des limites entre les champs et la construction de grands bâtiments destinés au bétail. Cependant, la fermeture de la centrale et de la fabrique de verre des années 70 à Vockerode, en 1994-1995, entraîne une certaine stabilisation écologique, favorable au parc.

Description

Le royaume des jardins s'étend dans les plaines de l'Elbe et de la Mulde, dont les plaines d'alluvions atteignent parfois les parcs.

Au cœur du royaume des jardins, se trouvent les jardins historiques, avec leurs bâtiments et leurs sculptures. Ils sont reliés par un réseau d'axes de vue et de routes soigneusement pensé. En sus de ceux-ci, on compte des structures néo-classiques et néo-gothiques : tours de guet des digues, hôtelleries, statues et ponts disséminés un peu partout, éléments clés du paysage. Les zones agricoles, champs, prairies et vergers, ont été agrémentées de plantations d'arbres d'ornement, afin d'embellir encore l'aspect esthétique du paysage.

- Le groupe de l'ouest : le parc Kühnauer, le Georgium et le Beckerbruch.

Les 77,5 hectares du parc Kühnauer, sur la rive sud du Kühnauersee (21,4 hectares) composent un jardin étroit et oblong, réalisé en 1805, avec vue sur le lac et ses îles, inclus dans la zone proposée pour inscription. Ses vergers et ses vignes ont été partiellement restaurés. Le principal point de vue est la Maison des Vignes (*Weinbergschlösschen*), bâtiment classique italianisant de 1818-1820. Les autres édifices sont le Schloss Kühnau, néo-classique (1870 environ) et l'église romano-byzantine (1828-1830).

Le Georgium, ou Georgengarten, est une petite maison de campagne néo-classique, conçue par von Erdmannsdorff et entourée d'un jardin de 21,3 hectares dans le style anglais. Le jardin abrite plusieurs édifices et monuments, dont les ruines romaines (d'après le Temple de la Concorde à Rome) et un temple à rotonde ouvert. La zone adjacente du Beckerbruch (97 hectares) est demeurée relativement intacte,

paysage de marécages et de prairies agrémenté de quelques statues et de petites structures. Elle a été conçue de façon à se fondre progressivement dans le Georgengarten.

- Le groupe central : Le Luisium, le Sieglitzer Berg, le Tiergarten (en partie) et les villages de Mildensee et de Waldersee (en partie)

Des marécages de 20,5 hectares, au nord-est de Dessau, sont compris dans ce groupe. Les marais au tournant de la Mulde faisaient à l'origine partie du système de digues entourant Dessau et constituaient un paysage ; ils sont aujourd'hui devenus le Schillerpark.

Le Tiergarten (parc aux cerfs), 3456 hectares, était à l'origine une réserve de chasse princière. À la fin du XVIIIe siècle, il fut reconstruit en tant qu'abord est de Dessau, et relié au parc de Diebold, encore une fois avec l'idée du passage d'un parc à des terres agricoles.

Mildensee est constitué principalement de champs et de digues améliorées au niveau architectural à l'orée du Tiergarten. Des édifices néo-classiques et néo-gothiques s'élèvent ici, dans un ancien méandre de la Mulde : ils comportent la tour des Vents (inspirée de la structure d'Athènes) et le Pavillon de chasse (*Landjägerhaus*), avec son toit en bardeaux en forme de coque de bateau renversée.

La maison de campagne connue sous le nom de Luisium fut construite pour le prince Franz en 1774-1778, d'après les plans de von Erdmannsdorff, pour devenir la résidence de l'épouse du prince, Louise, dont elle tire son nom. C'est un édifice cubique doté d'un belvédère, très caractéristique de l'architecte. Les lignes nettes de l'extérieur se retrouvent dans l'organisation intérieure, avec de petites pièces décorées dans le style pompéien. Un jardin anglais de 14 hectares entoure la maison ; il comprend la maison aux Serpents (*Schlangenhäuser*), une orangerie et des « ruines » d'une arche. Il comporte également un jardin fruitier et un potager, et il est relié à un haras de style néo-gothique, niché au milieu des champs à la manière d'une ferme ornée. Des animaux divers y ont été gardés jusqu'à ce jour.

La zone qui entoure le lac Leinensee et la section de digues connue sous le nom de Kupenwall forment le lien entre les parcs et jardins ornementaux de Dessau et ceux de Wörlitz. Le Kupenwall, toujours en usage comme digue de protection contre les inondations, traverse un paysage naturel varié composé de champs et de bois.

Le Sieglitzer Berg est un jardin boisé de 25,1 hectares, sur une colline se dressant dans un méandre de l'Elbe, à l'ouest de Vockerode. Lors de sa création, à la fin des années 1770, il est cité en exemple de « nature améliorée ». Le jardin s'étend devant une petite maison, sous la forme d'un temple dorique baptisé Solitude. Le bureau d'État prend la forme des « ruines » d'une tombe romaine. Si le parc compte plusieurs statues et autres éléments décoratifs, il tire cependant un plus grand parti des arbres que les autres parcs et jardins.

- Le Möster Wiesen

C'est la partie la plus au sud du royaume des jardins, une vaste prairie (346 hectares) caractérisée par de rares plantations et de vastes orées boisées. Une zone de

10 hectares a été transformée en plantation fruitière typique du XVIIIe siècle, en respectant les variétés historiques.

- Le groupe oriental : Fliederwall, le parc de Wörlitz, le Schönitzersee et Riesigk, Rehsen, Oranienbaum, et Griesen

La route historique menant à la partie orientale du royaume des jardins longe la digue entre Vockerode et Wörlitz. Des tours de guet (*Wachhäuser*) se dressent sur toute sa longueur, postes de surveillance de la digue et des crues. Ces œuvres de von Erdmannsdorff sont des éléments essentiels dans le paysage.

Le parc de Wörlitz est le cœur du royaume des jardins ; c'est là que le prince Franz et von Erdmannsdorff ont mis au point le concept global. Un système très étudié d'axes de vue relie tous les composants du jardin à la campagne environnante. Ils sont ponctués d'édifices, de statues et d'arbres. L'élément pédagogique est illustré par les différentes formes de ponts et les importantes surfaces réservées à l'agriculture et aux plantations d'arbres fruitiers.

La zone intérieure (112,5 hectares) est ornée de nombreux édifices néo-classiques et néo-gothiques, dont les plus significatifs sont la résidence principale et la Maison gothique. La transition entre cette zone et la zone agricole extérieure (123,3 hectares) est subtile et se fait tout en douceur. La ferme, œuvre de von Erdmannsdorff, consiste en un groupe de bâtiments autour d'une villa palladienne, aujourd'hui légèrement modifiée et utilisée à d'autres fins.

Von Erdmannsdorff a développé la périphérie de la partie historique du village de Wörlitz en ajoutant des édifices intéressants aux nouveaux cimetières chrétien et juif. Ils sont reliés à d'autres bâtiments du village (en dehors de la zone proposée pour inscription) comme l'hôtel de ville et la synagogue.

À l'est de Wörlitz, les digues s'étendent jusqu'à l'ancienne frontière de l'État. En sus des tours de guet (dont l'une imite un petit fort romain), d'autres installations ont été intégrées au paysage pour le protéger des inondations. Deux édifices remarquables, le *Kommunalbau* néo-classique et l'église néo-gothique font office de centre éducatif d'un côté et de l'autre de la grande rue de Riesigk. Le bras mort de l'Elbe connu sous le nom de Schönitzersee est aujourd'hui une réserve naturelle.

Rehsen, village du XIIe siècle, est entouré d'un anneau de digues, bordées de plusieurs tours de guet et pavillons, ces derniers construits par le prince Léopold Ier (1676-1747) pour les militaires à la retraite.

L'architecte néerlandais Cornelis Ryckwaert commence à construire Schloss Oranienbaum en 1683 pour la princesse Henrietta Catharina. Le plan régulier de la ville et le jardin de 22 hectares sont orientés vers la résidence, à la mode néerlandaise. Oranienbaum est l'un des rares ensembles baroques de ce type à subsister en Allemagne. Il a été absorbé dans le concept global du royaume des jardins. Plusieurs ajouts notables lui sont apportés ensuite, notamment l'orangerie en 1811, l'une des plus grandes en Europe et toujours utilisée aujourd'hui pour la survie hivernale des plantes, et le jardin anglo-chinois du XVIIIe

siècle, inspiré par l'œuvre de Sir William Chambers, avec sa pagode, sa maison de thé et ses ponts.

Dans la communauté de Griesen et dans ses alentours, plusieurs éléments sont reliés à Wörlitz au moyen d'axes panoramiques. La ferme Münsterberg représente la fonction économique de la campagne, et l'école palladienne du village évoque le message éducatif du siècle des Lumières. Elle est séparée de Wörlitz par une large bande de prairie, qui renforce le lien visuel. Vers 1775, le prince Franz fait installer un mausolée, sous forme d'un cercle délimité par des monticules de terre, sur Drehberg (1,8 hectares), point stratégique par rapport à Wörlitz et à d'autres traits marquants du royaume des jardins. Il ne sera en fait jamais utilisé pour remplir sa fonction première.

Gestion et protection

Statut juridique

Le Gartenbau Dessau-Wörlitz est entièrement protégé en vertu de la législation suivante :

- Décret établissant des réserves naturelles et un paysage d'importance centrale sous le titre général de réserve de la biosphère Mittlere Elbe, septembre 1990 ;
- Loi sur la conservation de l'État de Saxe-Anhalt, octobre 1991, qui impose aux propriétaires des monuments de « conserver, entretenir et réparer les monuments conformément aux principes de conservation et de les protéger des dégâts » ;
- Réglementation officielle sur la conservation des monuments dans l'État de Saxe-Anhalt, décembre 1997 ;
- Loi de l'État de Saxe-Anhalt sur la protection de la nature, février 1992.

Les plans de développement suivants ont également été approuvés et sont actuellement mis en œuvre :

- Plan d'intégration régional (*Teilraumkonzeption*) pour le royaume des jardins de Dessau-Wörlitz, janvier 1998 ;
- Programme de restauration pour le royaume des jardins de Dessau-Wörlitz, mars 1998 ;
- Plan de développement (*Landesentwicklungsprogramm*) de l'État de Saxe-Anhalt, juin 1992 ;
- Plan de développement régional (*Regionales Entwicklungsprogramm*) pour le district de Dessau, janvier 1996.

Un projet de plan de développement local (*Kreisentwicklungsplan*) pour le comté d'Anhalt-Zerbst est actuellement en cours de promulgation, tandis qu'un plan régional pour le renouveau de l'infrastructure historique dans le royaume des jardins Dessau-Wörlitz a récemment été approuvé.

Plus de 80 % de la zone proposée pour inscription étant située dans les limites de la première réserve de la biosphère

instaurée en 1979 pour Vessertal et Steeby-Loddritzer Frost, élargie en 1988 à la totalité du paysage culturel de Dessau-Wörlitz, elle est également protégée, pour tout ce qui concerne les aspects environnementaux, par la loi d'État sur la protection de la nature.

Gestion

Plusieurs instances autonomes sont chargées de la gestion de la zone proposée pour inscription. Elles comprennent les ministères d'État de la Culture et de l'Urbanisme, de l'Agriculture et de l'Environnement, les municipalités de Dessau, Wörlitz, Oranienbaum et Luisium, le département de la protection des monuments d'État, le département municipal de la protection de l'environnement de Wittenberg et l'administration de la réserve de la biosphère Mittlere Elbe. Toutefois, il n'existe aucun organisme officiel de coordination. Une grande partie de la zone proposée pour inscription et les principaux bâtiments sont sous la gestion de la fondation culturelle Dessau-Wörlitz (*Kulturstiftung Dessau-Wörlitz*). En outre, le Forum pour le Royaume des Jardins Dessau-Wörlitz a été fondé en 1996 afin d'assurer la communication entre les diverses instances.

Pour l'instant, aucun plan ne s'applique à l'étude, l'analyse et la mise en valeur globale de la zone proposée pour inscription. Toutefois, le travail a bien avancé et la première étape, c'est-à-dire les études analytiques préliminaires, est presque quasiment achevée. On espère que la seconde phase du plan, exigeant une grande méticulosité et beaucoup de professionnalisme, sera terminée dans les deux ans.

Conservation et authenticité

L'authenticité des divers éléments préservés, à savoir la quasi totalité des monuments architecturaux et artistiques majeurs et mineurs, est absolument incontestable. Les travaux de conservation et de restauration effectués et toujours en cours sont conformes aux principes de conservation et de restauration contemporains les plus stricts.

Cependant, la structure globale du paysage a subi une détérioration indéniable. Il est cependant possible de la pallier en grande partie ; d'importants travaux ont d'ailleurs déjà été réalisés, ouvrant des axes et des points de vue occultés depuis longtemps par la végétation.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission de l'ICOMOS a visité le bien proposé pour inscription à la fin du mois de février et au début du mois de mars 2000. L'ICOMOS a également bénéficié des observations de son Comité scientifique international sur les jardins historiques et les paysages culturels. En conséquence, il a été possible de comparer favorablement la présente proposition d'inscription à celle originellement soumise par l'État partie et examinée par l'ICOMOS en 1990.

Caractéristiques et analyse comparative

Le royaume des jardins de Dessau-Wörlitz est un des jardins paysagers européens les plus emblématiques et les plus

représentatifs. L'originalité du paysage créé par le prince Léopold III Friedrich Franz s'inspire de la tradition paysagère anglaise, enrichie toutefois d'influences italiennes et françaises. Le palais de Wörlitz est l'un des premiers et plus influents exemples d'architecture néo-classique de la région.

Observations et recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

On constate un problème majeur : la grand route 107 passe à quelques mètres seulement de l'île de Rousseau, l'un des paysages les plus beaux et les plus représentatifs de la zone proposée pour inscription. Il est essentiel que le court tronçon concerné soit dévié dans les plus brefs délais. Le *Land* s'est engagé à s'exécuter dans les trois ans au plus tard, mais cette condition doit être répétée dans la décision du Comité.

Dévier l'*Autobahn* serait peu réaliste ; en outre, son impact est moins grave. Cependant, il serait souhaitable de demander aux autorités d'élaborer un plan visant à minimiser son impact sur l'environnement dans un délai raisonnable.

Il est également nécessaire d'apporter certaines modifications aux limites de la zone proposée pour inscription, modifications discutées au cours de la mission d'expertise de l'ICOMOS. Ces modifications ont été acceptées par l'État partie.

Brève description

Le royaume des jardins de Dessau-Wörlitz est un exemple exceptionnel de conception paysagère et d'urbanisme du siècle des Lumières, le XVIIIe siècle. Ses divers composants - édifices remarquables, parcs et jardins paysagers de style anglais, et pans de terres agricoles subtilement modifiés - remplissaient de manière exemplaire des fonctions esthétiques, éducatives et économiques.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères ii et iv* :

Critère ii Le royaume des jardins de Dessau-Wörlitz est un exemple exceptionnel de l'application des principes philosophiques du siècle des Lumières à la conception d'un paysage intégrant harmonieusement art, éducation et économie.

Critère iv Le XVIIIe siècle fut une époque déterminante pour la conception paysagère, et le royaume des jardins de Dessau-Wörlitz en est une illustration exceptionnelle et majeure.

À sa réunion de juin 2000, le Bureau avait demandé à l'État partie de confirmer que la route 107 serait déviée dans les trois ans à venir à partir du moment de l'inscription du bien et de mener une étude d'impact de l'*Autobahn* sur l'environnement dans les plus brefs délais. Cette assurance n'était pas reçue au moment où cette évaluation était préparée pour l'impression.

Ensemble et estancias jésuites de Córdoba (Argentine)

No 995

Identification

<i>Bien proposé</i>	L'ensemble et les estancias jésuites de Córdoba
<i>Lieu</i>	Province de Córdoba
<i>État partie</i>	Argentine
<i>Date</i>	29 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

Note Le texte ci-dessous est une version abrégée de la justification qui figure dans le dossier de proposition d'inscription.

La Compagnie de Jésus a instauré au cœur de l'empire espagnol un vaste système, avant tout religieux mais aussi social, économique, judiciaire et culturel, sous la forme de la province de Paraguay, entre 1604 et 1767, date de son expulsion. Sept des missions créées dans la région guaraní figurent déjà sur la Liste du patrimoine mondial. Au cœur de ce système : Córdoba.

À partir de 1616, une série d'établissements ruraux, les *estancias*, furent construits pour accueillir le noviciat, le Colegio Máximo (université), les membres de l'ordre, les instances politiques, administratives et judiciaires, et les retraites. Ces grands établissements servaient également à l'élevage de bétail et de mules, ainsi qu'à d'autres formes d'exploitation agricole, et abritaient en outre les installations des artisans, les usines de production de chaux, de tuiles, de métal et de verre, ainsi que des entrepôts. On compte aussi d'autres ouvrages : systèmes d'irrigation, barrages, réservoirs, digues, roues hydrauliques et minoteries. Un système de routes et de voies d'eau reliait les estancias à Córdoba.

Les estancias remplissaient une autre fonction importante. En effet, c'était là qu'étaient employés les Indiens et les esclaves noirs amenés d'Afrique. De nouvelles relations s'établirent entre ces communautés, les colons et les missionnaires espagnols. Dans cette région, les structures économiques et sociales qui virent le jour à l'époque subsistent encore dans une large mesure.

Pour cette proposition d'inscription, deux composantes du système ont été choisies. L'ensemble d'édifices de Córdoba comprend les principaux bâtiments du système jésuite : l'université, l'église et la résidence de la Compagnie de Jésus, plus le collège. Les cinq estancias reflètent à la fois l'environnement dans lequel elles s'inscrivent et l'impact

qu'elles ont eu sur le paysage environnant, sans oublier l'histoire qui fut la leur après l'expulsion des Jésuites, en 1767.

L'ensemble et les estancias de la Compagnie de Jésus à Córdoba sont l'expression d'un important échange de valeurs humaines pendant une période et dans une région donnée.

Critère ii

Ce sont des constructions exceptionnelles dans l'histoire de l'architecture ; elles n'ont de précédent ni sur le continent américain ni ailleurs.

Critère iv

Le cône sud de l'Amérique du sud a développé une culture commune, fruit du contact entre peuples indigènes et Européens. Le travail éducatif mené par la Compagnie de Jésus aux XVII^e et XVIII^e siècles a joué à cet égard un rôle qu'on ne peut nier. Les théories philosophiques du père Francisco Seers ont occupé une place fondamentale dans ce processus : remettant en question l'absolutisme, elles ont eu de profondes répercussions lors des siècles suivants, menant finalement à l'indépendance des colonies.

Critère vi

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'une série d'*ensembles*.

Histoire et description

Histoire

La Compagnie de Jésus est fondée en 1540 par saint Ignace de Loyola, dans le cadre de la Contre-Réforme. Les missions établies par cette organisation hiérarchique dans les pays non chrétiens sont principalement destinées à jouer un rôle de guide spirituel au moyen de retraites et d'un enseignement. L'organisation est régie par ses propres lois.

Les jésuites n'arrivèrent que tardivement dans les colonies espagnoles des Amériques, précédés par d'autres ordres tels les franciscains et les dominicains. Mais à la fin du XVI^e siècle, la partie sud du continent n'a toujours pas dévoilé tous ses secrets ; l'exploration se poursuit et les jésuites ont donc des opportunités. En 1607, l'ordre envoie le moine espagnol Diego de Torres pour organiser la nouvelle province du Paraguay. Des missions itinérantes parcourent déjà la région depuis 1588. Elles sont envoyées depuis Córdoba, centre de la nouvelle province, pour fonder des collèges et prêcher le message jésuite.

La ville de Córdoba est établie par Jerónimo Luis de Cabrera en 1573 ; elle présente le plan traditionnel en échiquier caractéristique des villes coloniales espagnoles. Les jésuites se voient allouer, comme les autres ordres, l'une des soixante-dix parcelles de la ville d'origine, mais ils n'en prennent possession qu'en 1599.

La construction du Colegio Máximo (qui devait devenir à la décennie suivante l'Université royale et pontificale), en 1610, figure parmi les premières initiatives prises par les jésuites. L'enseignement y est conforme au programme d'enseignement *Ratio atque Instituto Studiorum Societatis Jesu* (méthode et système d'étude de la Compagnie de Jésus), créé en 1599 et appliqué aux quatre coins du monde par l'ordre. D'autres édifices monastiques s'ensuivent, dont l'université, l'église et la résidence des pères. Ils subissent plusieurs transformations et reconstructions, à la fois avant et après l'expulsion de l'ordre, en 1767.

Les estancias qui associent à leurs fonctions spirituelles, l'agriculture, la production textile et l'élevage de mules, connaissent un énorme succès économique. La Compagnie est entrée en possession des estancias de diverses manières, parfois en les achetant, parfois dans le cadre d'un legs. Alta Gracia est un ranch à bétail qui appartient à Alonso Nieto de Herrera. Devenu membre de la Compagnie, il lui lègue son exploitation à sa mort. La Candelaria, pour sa part, est construite sur des terres offertes par Francisco de Vera y Mujica en 1678. Caroya est achetée en 1616, Jesús María en 1618, et Santa Catalina en 1616. Toutes seront revendues à des particuliers lorsque le conseil des biens temporels met les biens de la Compagnie aux enchères après l'expulsion de l'ordre.

Description

- L'ensemble jésuite de Córdoba

L'Université nationale de Córdoba était à l'origine le Colegio Máximo de la Compagnie de Jésus ; depuis cette époque, elle demeure une institution d'enseignement supérieur. Ses bâtiments s'organisent autour d'un espace ouvert central, qui était à l'origine un jardin botanique, dont il ne reste que les parterres surélevés, plantés d'arbres et de buissons. Construite en pierre et en briques, elle s'enorgueillit de grandes colonnades autour de la cour. Les sols et les bases des colonnes sont en marbre. L'entrée principale et le hall d'Honneur possèdent des portes et des fenêtres délicatement sculptées, datant de la fin du XIXe siècle. La bibliothèque contient nombre de volumes et de documents essentiels, provenant de la Grande Bibliothèque de la Compagnie de Jésus.

L'église de la Compagnie de Jésus est une structure massive, surmontée d'une coupole, avec deux tours d'aspect ramassé à l'extrémité ouest. Elle est principalement faite de pierre, mais les niveaux supérieurs comportent aussi des briques. C'est un édifice à une seule nef, doté d'un toit à la forme inhabituelle, évoquant un bateau retourné, d'une portée de 10 mètres. L'intérieur est richement décoré, le retable de l'autel principal et la chaire étant en outre d'exceptionnels exemples de style baroque.

On entre au *Colegio Nacional de Nuestra Señora de Montserrat* (ancienne annexe du Colegio Máximo) par un portail imposant. À l'instar de ceux de l'université, les bâtiments s'articulent autour de deux espaces ouverts. L'église présente le même style que les autres structures de l'ensemble jésuite. Des galeries entourent le cloître, et les façades sont richement décorées.

- Les estancias

L'estancia d'*Alta Gracia* comprenait à l'origine une église (aujourd'hui paroissiale), la résidence du prêtre (désormais un musée), les quartiers des esclaves et des ouvriers (démolis), des étables et des jardins potagers (disparus), une fabrique de textile (devenue une école technique privée), un réservoir (*tajamar*) et d'autres fabriques.

L'estancia et ses deux grands patios sont en plein cœur de la ville. Les deux bâtiments de la résidence et l'église forment les trois côtés d'un patio carré, le quatrième étant fermé par un haut mur où est percée l'entrée principale. Le trait le plus remarquable de l'église à coupole est sa façade extrêmement élaborée. La fabrique de textile (*El Obraje*), d'un style et d'une forme identique à la résidence, est cependant légèrement plus petite. Tous les édifices sont construits en pierre et en briques, avec des cloîtres voûtés ; l'église a reçu une voûte en berceau. La résidence se détache sur le fond élégant du réservoir.

L'estancia *Santa Catalina* est un établissement rural qui s'intègre au magnifique paysage des Sierras de Córdoba ; elle se compose d'une église, de la résidence des pères, des quartiers des ouvriers, du noviciat (aujourd'hui en ruines), d'une fabrique et d'un réservoir. Le plan au sol, le plus grand de toutes les estancias, prend la forme de trois patios, dont le plus grand est aussi le central. Il est fermé par une galerie voûtée, avec une fontaine centrale. Son trait le plus remarquable : une église aux proportions admirables, au plan en forme de croix latine. Elle possède une imposante façade baroque ; l'intérieur, plutôt sobre, est rehaussé d'un superbe retable.

Quant à l'estancia rurale *Jesús María*, elle présente des composants identiques à ceux de Santa Catalina. Les cloîtres ferment le patio central sur deux côtés, les deux autres étant constitués d'un entrepôt et d'un mur de pierre élevé. L'accès au complexe se fait via un portail qui mène à un patio plus petit, où se dresse l'église. Il s'agit d'une structure à nef unique voûtée en berceau et son transept voûté est fortement articulé. Elle possède une coupole centrale mais pas de clocher ; on trouve cependant un clocher-arcade à trois ouvertures derrière l'église. La brique constitue le principal matériau de construction.

Un peu plus loin de Córdoba se trouve l'estancia de *Candelaria*. À l'encontre des autres, elle est située dans la partie abritée d'une région vallonnée, austère et balayée par les vents. Plus petite que les autres, elle se compose d'une chapelle, de la résidence des pères, des quartiers des ouvriers (aujourd'hui démolis) et d'étables. L'église, d'une grande simplicité, est en pierre, comme toutes les autres structures, avec un toit soutenu par des chevrons de bois.

Par contraste, l'estancia de *Caroya* est un ensemble imposant, construit au sein d'un paysage plus luxuriant. Si la fabrique et le réservoir sont aujourd'hui en ruines, le patio, entouré des cloîtres et des quartiers réservés aux pensionnaires du Colegio Nacional de Nuestra Señora de Montserrat, conserve ses proportions et dimensions frappantes. La chapelle, plus modeste que les autres bâtiments, ne compte qu'une seule nef et est dépourvue de

transept et de clocher. Elle est construite en pierre, alors que tout le reste de l'estancia est exclusivement fait de briques. C'est aujourd'hui un musée.

Gestion et protection

Statut juridique

Les six biens inclus dans cette proposition d'inscription ont été classés monuments nationaux et font l'objet de la protection gouvernementale la plus stricte possible aux termes de la loi fédérale n°12.665 et de son décret de réglementation n°84-005/41, amendé en 1993. La loi provinciale n°5543 de Córdoba pour la protection des ressources culturelles de la province assure en outre une protection supplémentaire. Trois des sites, l'ensemble jésuite et les estancias de Alta Gracia et de Jesús María, bénéficient d'une protection supplémentaire couvrant à la fois les sites et leur zone tampon, en vertu des arrêtés municipaux de préservation applicables dans les municipalités respectives. Dans le cas de La Candelaria, le paysage rural est protégé par la législation sur l'environnement naturel, la flore et la faune.

Pris dans son ensemble, l'appareil législatif semble adéquat et efficace ; c'est le plus strict que puisse assurer la loi argentine.

On constate toutefois certaines irrégularités de la protection, du fait de l'imprécision géographique des classements des monuments. Ainsi, les limites de protection des sites classés dans les années 1940 et 1950 (Alta Gracia, La Candelaria et Santa Catalina) sont vagues et mal définies. Pour ce qui est de Jesús María, certaines zones pourtant nécessaires à l'intégrité et au sens du site sont exclues de la zone classée.

Gestion

En vertu du droit fédéral argentin, les travaux réalisés à l'intérieur des limites des six sites et dans leur voisinage doivent être soumis à l'examen et à l'agrément de la commission nationale des Musées, Sites et Monuments historiques. La commission compte deux membres chargés de suivre tous les travaux dans la province de Córdoba. Elle joue un rôle de surveillance, mais non de gestion, cette dernière étant confiée aux propriétaires des sites.

Les responsabilités de gestion sont d'ailleurs plus compliquées que la proposition d'inscription ne veut bien l'indiquer, car la structure fragmentée des biens/utilisateurs implique des responsabilités de gestion partagées entre deux institutions au minimum, et ce pour tous les sites hormis Caroya. En outre, certaines zones importantes, fondamentales pour la signification des sites, ne sont pas incluses dans la proposition d'inscription (Alta Gracia, Santa Catalina, la Candelaria et Jesús María), ne font pas partie des monuments classés (Jesús María) et/ou se trouvent sur des terres privées, où elles ne font l'objet d'aucune gestion particulière (Alta Gracia, Jesús María, La Candelaria).

L'ensemble jésuite de la ville de Córdoba et les estancias de Alta Gracia et de Jesús María appartiennent en tout ou en partie au gouvernement fédéral, mais sont confiées à

différents usagers, dont chacun est responsable de la gestion de sa partie du site. En outre, certaines parties de Jesús María et d'Alta Gracia sont sous gestion municipale, ecclésiastique et privée, ce qui ne simplifie rien. Santa Catalina appartient à des particuliers, chargés de sa gestion. Par décret présidentiel, le gouvernement fédéral a concédé à la province de Córdoba la compétence et la gestion à l'égard des deux estancias qui lui appartiennent (Caroya et La Candelaria) mais, une fois encore, une partie de La Candelaria est propriété privée.

La gestion fédérale, provinciale et municipale est au minimum très efficace, voire excellente, que ce soit en termes de conservation, de suivi ou d'interprétation. Quant à la gestion privée, elle varie d'un propriétaire à l'autre et, à l'intérieur de Santa Catalina, qui n'a qu'un seul propriétaire, d'une zone à l'autre. Dans l'ensemble toutefois, on note une communication excellente et une communauté des buts entre les offices fédéraux et provinciaux de gestion du patrimoine, de même qu'avec les diverses municipalités responsables de protéger les zones environnant le site. Hormis un cas de squatters à Jesús María, tous les propriétaires privés ont à cœur la conservation des sites sous leur responsabilité.

Un plan directeur pour le tourisme culturel régional, actuellement élaboré par le gouvernement provincial, chapeaute toutes ces structures de gestion des sites, et ce pour toute la province de Córdoba. Le plan fait preuve d'un grand respect pour les sites considérés. Toutefois, les plans de gestion devront être étendus, afin de tenir compte de l'accroissement du nombre de visiteurs.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Grâce au classement précoce de la plupart des sites, les édifices et les ruines ont fait l'objet d'une protection efficace, ainsi que de quelques interventions. Comme c'est le cas avec la gestion, l'historique de la conservation de chaque site diffère. Au sein de chacun d'eux, les zones soumises à des juridictions différentes ont par conséquent reçu des traitements différents et des mesures de conservation préventive à divers niveaux.

Après l'expropriation des biens jésuites en 1767, les estancias ont été mises aux enchères par des particuliers qui n'avaient pas besoin d'une telle infrastructure, ou qui ne possédaient pas les compétences techniques nécessaires pour faire fonctionner les ouvrages hydrauliques complexes dont dépendaient alors les estancias. Pour ces raisons, entre autres, bon nombre des quartiers d'esclaves, des bassins de rétention, des digues, des conduites d'eau, des fours à chaux et des fabriques sont tombés en désaffectation puis, finalement, en ruines. Les cloîtres et les églises ont cependant conservé leur usage ecclésiastique et résidentiel, et sont entrés dans le XXe siècle dans un état relativement satisfaisant.

L'influence durable de l'expérience jésuite dans la province et la reconnaissance progressive de son importance historique et esthétique, a fait de ces sites un objet d'attention, comme le prouve leur classement

précoce en tant que monuments nationaux. En certaines occasions, ce classement a attiré des projets de restauration et de réhabilitation dans l'esprit de leur époque, certes bien intentionnés, mais qui, selon les normes actuelles, ne seraient pas entrepris.

Ces dernières années, dans le cadre de mesures prises par les gouvernements fédéral et provincial, des restaurations basées sur des recherches vastes et scrupuleuses ont commencé à s'appliquer aux estancias ; elles s'accompagnent généralement d'un nouvel usage, en tant que musées ou attractions touristiques culturelles. Il apparaît clairement que les projets lancés plus tôt sont parvenus à une plus grande maturité, que ce soit en termes de stabilité physique ou fonctionnelle (c'est le cas, par exemple, pour les musées fédéraux).

La signification de ces sites, au-delà du noyau architectural, s'étend jusqu'à inclure le paysage au sein duquel ils s'inscrivent ; ce fait reconnu a entraîné un nombre croissant d'études archéologiques visant à sauvegarder, identifier et stabiliser les ruines des ouvrages de moindre importance composant les estancias.

Il est également significatif que la nécessité de préserver et d'interpréter ces sites ait connu un succès sans précédent, et ce dans tous les secteurs : gouvernement, institutions, entreprises, médias et, peut-être plus important encore, la population dans son ensemble.

Authenticité

L'authenticité des vocabulaires architecturaux et paysagers au moyen desquels les jésuites ont marqué la province de Córdoba ne fait aucun doute. Des remarquables murs curvilignes qui délimitent l'espace baroque de l'église d'Alta Gracia à l'expression vernaculaire de La Candelaria, en passant par la façade et l'atrium baroque de Santa Catalina, les voûtes extraordinaires de l'église de la Compagnie à Córdoba et les complexes ouvrages hydrauliques dont dispose chaque estancia, l'empreinte des jésuites sur la terre est partout perceptible et authentique, dans tout son impact esthétique, technique et émotionnel.

Si l'on considère les différentes chartes et documents énonçant les principes de l'ICOMOS, tout particulièrement le document de Nara, la charte de Brasilia et les recommandations de San Antonio, chaque site possède un degré élevé d'authenticité, mais d'un type différent.

Toutes les estancias conservent, avec une intégrité satisfaisante, l'ensemble des composantes fonctionnelles qui expliquent et documentent les intentions esthétiques, techniques, fonctionnelles, spirituelles et sociales qui ont présidé à leur construction. L'ensemble jésuite de Córdoba, épice de l'ancienne province jésuite, conserve de grandes expressions architecturales et des qualités spatiales exprimant avec éloquence les pouvoirs spirituels et temporels qu'il abrita jadis.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité les six sites de Córdoba en janvier 2000.

Caractéristiques

L'ensemble jésuite de Córdoba et les cinq estancias illustrent physiquement les origines et les fondements des activités missionnaires de la Compagnie de Jésus en Amérique du sud. Les ensembles et les bâtiments individuels témoignent du système religieux, social et économique unique qui fut celui de la province jésuite de Córdoba pendant plus de 150 ans.

Analyse comparative

Il n'existe aucun autre groupe contextuel illustrant l'expérience socio-politique et religieuse unique des jésuites à l'extrême-sud de l'Amérique latine. Tout comme les missions, les estancias et l'ensemble jésuite de Córdoba sont une manifestation exceptionnelle de la vision cosmique et esthétique d'une ère de l'activité humaine qui façonna de vastes régions dans le monde. Bien sûr, il existe d'autres estancias jésuites, mais aucune ne constitue un tel réseau administratif, aucune ne possède encore l'intégrité de celle de Córdoba, et aucune n'a joué un rôle aussi capital dans le maintien du pouvoir des jésuites dans l'empire espagnol pendant la Contre-Réforme.

Recommandations de l'ICOMOS

L'ICOMOS émet les recommandations suivantes :

1. Que les zones proposées pour inscription soient étendues comme suit, afin que tous les principaux éléments qui en définissent le caractère soient inclus dans la Liste du patrimoine mondial :

- À l'estancia Alta Gracia, inclure le *tajamar*, les *acequias* (canaux d'irrigation) adjacentes et les ruines de la fabrique ;
- À l'estancia Santa Catalina, inclure les *rancherías*, le *tajamar*, les *acequias* adjacents et les ruines de la fabrique ;
- À l'estancia La Candelaria, inclure la zone du *tajamar* et les ruines avoisinantes des *acequias* et des fabriques ;
- À l'estancia Jesús María, inclure le *perchel* et la fabrique de 1760, ainsi que le *molino desheza*. Inclure aussi, éventuellement, la maison d'adobe du fondateur de la ville, datant de la fin du XIXe siècle, près du *perchel*, afin d'illustrer « l'histoire secondaire » du site.

2. Que l'État partie veille à ce que toutes les zones et parties significatives de ces six sites soient clairement comprises dans les limites des monuments nationaux classés.

3. Que soient fournis, pour chacun des six sites, des plans à l'échelle ou des plans identifiant clairement a. les limites exactes de la zone classée monument national, b. les limites exactes de la zone proposée pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial et c. l'ensemble des édifices, constructions et caractéristiques du paysage, qu'ils contribuent ou non à son importance.

4. Que l'État partie soumette des copies des accords passés avec les propriétaires des parties d'Alta Gracia (ruines de la fabrique), de Santa Catalina (totalité du site et zone tampon), de La Candelaria (ruines du *tajamar*, de la fabrique et des *acequias*) et de Jesús María (les deux fabriques, les *acequias* et le *perchel*) proposées pour inscription, avec des engagements irrévocables de la part des propriétaires, actuels et futurs, à assurer la bonne gestion et conservation des biens proposés pour inscription. Dans l'alternative, une preuve de l'expropriation des sites au bénéfice des gouvernements national et provincial doit être fournie, aux fins de leur intégration dans les sites historiques gérés.

À long terme, l'ICOMOS recommande :

5. Que des efforts supplémentaires de conservation soient faits pour les ruines des fabriques, la machinerie subsistante et l'identification des ouvrages hydrauliques à l'intérieur des zones proposées pour inscription. À cette fin, les études archéologiques et la mise en œuvre de GIS informatisés représentent des outils essentiels.

6. Que les travaux de conservation sur les *rancherías* de La Candelaria soient décidés avec prudence, en consultant des spécialistes interdisciplinaires de la préservation, sans partir du principe que la reconstruction totale des ruines, même d'après documentation, est la seule solution possible pour interrompre la détérioration.

7. Que l'État partie continue d'identifier, d'inventorier, de classer et de protéger d'autres sites, qui viendront compléter la parfaite compréhension de la portée des estancias. Citons en exemple les ouvrages hydrauliques de grande envergure, les postes secondaires (*puestos*), les fours à chaux, etc. que l'on trouve sur les exploitations agricoles originales de chaque site. La même remarque vaut pour les autres sites témoignant de l'omniprésence des jésuites dans la ville de Córdoba, tels le bâtiment original du collège et la crypte souterraine, et dans le reste de la province, tels La Calera, Candonga et les ruines de l'estancia de San Ignacio. Le but est d'étendre à l'avenir cette inscription sur la Liste du patrimoine mondial de façon à former un véritable itinéraire culturel, dans l'esprit du plan touristique culturel de Córdoba et de la politique culturelle de l'UNESCO.

8. Que, étant donné l'intention d'encourager un tourisme culturel plus actif sur la route des estancias, les plans de gestion soient élargis à la prévention de l'érosion du site, à la gestion des visiteurs, au contrôle de l'expansion de l'infrastructure, à l'évaluation de l'expérience des visiteurs, au développement de programmes d'interprétation, etc.

Brève description

L'ensemble jésuite de Córdoba et les cinq estancias abritent des édifices religieux et séculiers illustrant l'expérience religieuse, sociale et économique unique qui fut conduite en Amérique du sud pendant plus de 150 ans.

Recommandation

Que ces biens soient inscrits sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères ii et iv* :

Critère ii Les édifices et les ensembles jésuites de Córdoba, et des estancias, sont des exemples exceptionnels de la fusion des valeurs et cultures européennes et indigènes en Amérique du sud à une époque déterminante.

Critère iv L'expérience religieuse, sociale et économique menée en Amérique du sud pendant plus de 150 ans par la Compagnie de Jésus donna naissance à une forme unique d'expression matérielle qui se traduit dans les édifices et ensembles jésuites de Córdoba et dans les estancias.

ICOMOS, septembre 2000

Gherart (Arménie)

No 960

Identification

<i>Bien proposé</i>	Le monastère de Gherart et la haute vallée de l'Azat
<i>Lieu</i>	Région de Kotaik, près du village de Goght
<i>État partie</i>	République d'Arménie
<i>Date</i>	5 mars 1999

Justification émanant de l'État partie

Le monastère de Gherart représente l'unique exemple parvenu jusqu'à nous d'un type d'édifice particulier, dans lequel des structures creusées à même la roche s'harmonisent à d'autres, indépendantes cette fois. En sus de ses caractéristiques culturelles uniques, le monastère s'inscrit en outre dans un paysage spectaculaire.

Il constitue une réussite artistique exceptionnelle, l'apogée de l'architecture médiévale arménienne.

Critère i

Du fait de ses innovations architecturales et de l'utilisation de l'art décoratif, il eut une influence énorme sur le développement ultérieur de l'architecture médiévale arménienne.

Critère ii

Le monastère fut et demeure un lieu de pèlerinage pour des milliers de chrétiens.

Critère vi

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

Le monastère, situé à l'entrée de la vallée de l'Azat, se dresse au milieu des escarpements. Il fut fondé au IV^e siècle, par saint Grégoire l'Illuminateur selon la tradition. Une source jaillit dans une grotte du site, qui était, à l'époque pré-chrétienne, sacrée ; le site fut d'ailleurs connu, entre autres, sous le nom d'*Airavank*, le monastère de la Grotte.

Le premier monastère fut détruit par les Arabes au IX^e siècle, mais fut reconstruit ; au XIII^e siècle, il connut une grande prospérité, due à la protection des princes Prochian, qui y sont d'ailleurs enterrés. Ils y firent construire un système d'irrigation en 1200, et financèrent l'érection et la reconstruction de la majorité des églises du complexe. À cette époque, le site portait également le nom de monastère aux Sept Églises et de monastère aux Quarante Autels.

Le monastère était célèbre pour les reliques qu'il abritait, dont la plus vénérée était la lance qui aurait blessé Jésus sur la Croix, censément apportée là par l'apôtre Thaddée, et qui lui a d'ailleurs donné son nom actuel, Gherartavank (le monastère de la Lance), apparaissant pour la première fois dans un document de 1250. Cela en fit un lieu de pèlerinage très prisé des chrétiens d'Arménie pendant de nombreux siècles. Des reliques des apôtres saint André et saint Jean furent données au XII^e siècle, et les visiteurs pieux firent aussi de nombreux dons de terres, d'argent, de manuscrits, etc... au fil des siècles.

Description

La plus ancienne partie du complexe du monastère est la petite chapelle Saint-Grégoire (anciennement Chapelle de la Mère de Dieu – Sainte-Astvatatzin), à l'est et à l'extérieur du groupe principal. Directement creusée dans la roche, à flanc de montagne, elle est inachevée. Les premières inscriptions sur la paroi extérieure datent de 1177. Des croix en relief sur la façade partent du mur construit sur la façade rocheuse, en deçà.

Bâti, si l'on en croit l'inscription, en 1215, le *Kathoghikè* (grande église) présente la forme arménienne classique. Le plan, en croix grecque inscrite, est couvert d'une coupole à base carrée. Il est relié par des voûtes à la base. Le bras oriental de la croix se termine par une abside, les autres étant carrés. Dans les angles, des petites chapelles à voûte en berceau s'élèvent sur deux niveaux. Sur les murs intérieurs, une kyrielle d'inscriptions rappelle les donations effectuées. La maçonnerie des murs extérieurs est particulièrement travaillée.

Dix ans après, un *gavit* (hall d'entrée) fut construit du côté ouest de cette église, pour la relier à la première église taillée dans la roche. Comme de coutume dans l'architecture médiévale arménienne, la structure de ce bâtiment reproduit celle de l'habitation des paysans, qui comporte quatre colonnes indépendantes et massives, au centre, qui soutiennent un toit fait de poutres de bois, avec un puits de lumière au milieu. La version ecclésiastique, en pierre, est une structure imposante. Les espaces périphériques résultant de l'emplacement des colonnes présentent des toits divers, tandis que l'espace central est couronné d'une coupole à stalactites, l'exemple le plus parfait de cette technique que l'on puisse trouver en Arménie. Le *gavit* servait de salle d'enseignement et de réunion, et d'accueil pour les pèlerins et les visiteurs.

La première église troglodyte (là où jaillit la source sacrée à l'époque païenne) fut construite avant 1250. Elle est entièrement creusée dans la roche et possède un plan en croix grecque inscrite. L'intérieur est bordé de deux arcades croisées, avec une coupole centrale à stalactites. D'après l'inscription, elle est l'œuvre de l'architecte Galdzak, qui construisit également l'autre église taillée dans la pierre, ainsi

que les *zamatouns* (tombes princières), sur une quarantaine d'années.

À l'est de cette église se trouve une chambre approximativement carrée taillée dans le roc, à laquelle l'on accède également via le *gavit*, et qui était l'une des tombes princières (*zamatoun*) de la dynastie Prochian. Des motifs héraldiques sont sculptés en haut de la niche sur le mur du fond.

Cette tombe permet d'accéder à la seconde église troglodyte. On sait d'après une inscription que cette église, don du prince Proch, fut construite en 1283. Elle est de plan cruciforme. Les angles sont courbes, le tambour bordé de colonnes adossées, alternant avec des fenêtres aveugles. La coupole, décorée, présente une ouverture circulaire en son milieu. Quant aux murs, ils sont ornés de décorations en relief dépeignant des animaux, des guerriers, des croix et des motifs floraux.

On parvient au second *zamatoun* par un escalier extérieur. Lui aussi taillé dans la roche, il reproduit la forme d'un *gavit*. Il contient les tombes des princes Merik et Grigor ; on sait que d'autres tombes se trouvaient là également, mais elles ont aujourd'hui disparu. Une inscription fait remonter son achèvement à 1288.

Le monastère fut fermé par une muraille défensive aux XIIe-XIIIe siècles. L'accès principal se fait par une porte à l'extrémité occidentale des murs, et une entrée secondaire, plus petite, se trouve à l'est. À l'est et au sud de l'église, les murs intérieurs ont été bordés de rangées de bâtiments de moindre taille, datant du XVIIe siècle, aujourd'hui en ruines. Toutefois, on sait que la majorité des moines vivaient dans des cellules creusées à même la roche, en dehors de l'enceinte principale. Celles-ci ont été préservées, à l'instar de quelques oratoires simples. Les façades rocheuses de toute la zone portent des croix élaborées (*khatchkar*), en relief.

Gestion et protection

Statut juridique

La zone proposée pour inscription est protégée par la loi de 1998 sur la protection et l'utilisation des monuments historiques et culturels et des sites historiques. Toute forme d'intervention sur les sites protégés est très strictement contrôlée.

Gestion

La zone proposée pour inscription appartient à l'Église apostolique arménienne, qui siège à Etchmiadzine, le monastère continuant à remplir sa fonction religieuse. La responsabilité globale de la maintenance et de la gestion incombe à la commission pour la protection des monuments culturels et historiques. L'Église assure le financement des activités d'entretien et de gardiennage dans la zone protégée.

Le bien proposé pour inscription est entouré d'une importante zone tampon, établie en 1986, au sein de laquelle des contrôles rigoureux s'appliquent à toute forme de développement ou de changement. L'agence municipale régionale de Kotaik est chargée de la maintenance et de la

protection de la zone tampon au nom du gouvernement national.

Actuellement, le département d'État pour la préservation des monuments historiques et culturels travaille sur une législation pour que le monastère et la haute vallée de l'Azat soient déclarés réserve historique, culturelle et naturelle. Celle-ci inclura la préparation d'un plan de gestion couvrant entre autres les points suivants : la conservation systématique, des projets de restauration spéciaux et les besoins en terme d'infrastructure.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Le travail d'exploration a commencé à Gherart dans les années 30, aboutissant à la découverte d'une chambre troglodyte jusque-là inconnue (un *zamatoun*) en dehors de l'enceinte ; elle s'est par la suite effondrée.

Des travaux de restauration de qualité douteuse ont été réalisés à partir de 1967. Cependant, les travaux récents ont respecté les normes internationales de conservation.

Authenticité

L'authenticité de l'ensemble est élevée, d'autant plus que le bien remplit ses fonctions de monastère depuis de nombreux siècles.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité le bien en mai 2000.

Caractéristiques

Le complexe de Gherart est un exemple exceptionnellement complet et bien préservé de fondation monastique médiévale, implanté dans une région retirée d'une grande beauté naturelle.

Analyse comparative

L'architecture arménienne a fait l'objet d'études nombreuses de la part des spécialistes de la faculté d'architecture de Milan et de l'Académie des Sciences d'Arménie. Ce travail a abouti à la production d'une série d'études scientifiques sur les principaux monuments architecturaux.

L'ouvrage consacré à Gherart souligne l'importance de ce monastère dans l'architecture religieuse médiévale arménienne du fait de son plan élaboré et en particulier de ses chapelles et tombes exceptionnelles creusées à même la roche.

D'autres églises troglodytes sont déjà inscrites sur la Liste du patrimoine mondial, comme celles de Lalibela en Ethiopie et celles de Göreme en Turquie. Cependant, les traditions architecturale et artistique diffèrent grandement et toute comparaison serait ainsi vaine.

Brève description

Le monastère de Gherart abrite un certain nombre d'églises et de tombes, pour la plupart troglodytes, représentatives de l'architecture médiévale arménienne à son apogée. Cet ensemble de bâtiments médiévaux s'intègre à un paysage d'une grande beauté naturelle.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base du *critère ii* :

Critère ii Le monastère de Gherart et ses églises et tombes remarquables creusées à même la roche, est un exemple exceptionnellement bien préservé et complet de l'architecture monastique médiévale arménienne et de l'art ornemental associant de nombreuses caractéristiques novatrices qui eurent une profonde influence sur les développements ultérieurs dans la région.

ICOMOS, septembre 2000

La Wachau (Autriche)

No 970

Identification

<i>Bien proposé</i>	Le paysage culturel de la Wachau
<i>Lieu</i>	Province fédérale (<i>Land</i>) de Basse-Autriche
<i>État partie</i>	République d'Autriche
<i>Date</i>	24 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

Le paysage culturel de la Wachau influence depuis longtemps l'urbanisme, la construction, l'architecture séculière et ecclésiastique et l'organisation paysagère propre à la région du Danube.

Par leur architecture, leur développement homogène et leur implantation dans un paysage cultivé par l'homme, les villes, les villages et les hameaux, entourés d'une nature presque intacte, ont une valeur universelle exceptionnelle en tant qu'ouvrages combinés de la nature et de l'homme.

Critère ii

La Wachau possède une rare densité d'exemples de l'interaction entre des activités économique et culturelle dans un paysage donné. Il existe une corrélation forte entre la typologie des monuments historiques et les caractéristiques du paysage.

De nombreuses périodes de l'histoire de l'humanité se reflètent dans ces sites originaux et de haute qualité, dominés par des églises, des monastères, des châteaux et des ruines, tous ces monuments étant d'une qualité remarquable au niveau européen. Ils se trouvent dans un paysage naturel d'une beauté étonnante, dont l'aménagement et les éléments, témoins des étapes successives de l'histoire, sont restés inchangés.

Critère iv

Par comparaison avec les paysages de cours d'eau européens, la Wachau conserve un degré exceptionnel d'authenticité et d'intégrité historique, à l'abri des nuisances industrielles ou technologiques et des impacts dommageables sur l'environnement.

À une époque où de nombreux sites et paysages traditionnels européens sont menacés par des changements irréversibles, le paysage culturel historique de la Wachau constitue un exemple exceptionnel d'interaction fructueuse entre les réalisations humaines et l'environnement naturel intact. On peut dire à juste titre que ce paysage est dans un

état exemplaire de conservation en termes de passé culturel, de topographie, d'espace naturel et d'écologie.

Critère v

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du patrimoine mondial de 1972, le bien proposé est un ensemble de *sites*. C'est aussi un paysage culturel, tel que défini au paragraphe 39 des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*.

Histoire et description

Histoire

Le défrichement des sous-bois de la forêt de la Wachau a commencé à la période Néolithique, bien que le paysage n'ait pas connu d'évolution radicale avant l'an 800 après J.-C., lorsque les monastères de Bavière et de Salzbourg ont commencé à cultiver les pentes de la Wachau, créant le paysage actuel de vignobles en terrasses. Dans les siècles qui ont suivi, les superficies cultivées ont varié pour diverses raisons : les changements climatiques, le commerce du vin, le manque cruel de main d'œuvre provoquant l'envolée des salaires au XVIIIe siècle.

La forêt reprit donc ses droits sur les hauteurs, au-dessus des vignobles, et la viticulture pratiquée dans les vallées fut remplacée par d'autres activités agricoles. Les sols des terres en jachère, dégradés par des tentatives malheureuses d'exploitation agricole, n'ont jamais retrouvé leur qualité d'origine, ce qui explique les différents types de végétation particulière présents dans ces habitats (herbages, buissons et bois).

Au XVIIIe siècle, la culture de la vigne sur coteaux fut vivement encouragée dans les régions qui s'y prêtaient le mieux d'un point de vue écologique. Les zones ainsi délaissées furent transformées en pâturages, avec les conséquences économiques qui en découlèrent : certaines fermes durent cesser leur activité pendant que d'autres s'agrandissaient. C'est à cette époque que la viticulture fut définitivement abandonnée dans les terres hautes de la Wachau.

Les changements intervenus dans la campagne au XIXe siècle affectèrent particulièrement la Wachau. L'apparition du phylloxera, les ravages de la guerre et la concurrence accrue du Burgenland et de l'Italie ont nécessité la réorganisation des activités, des superficies cultivées, des méthodes de viticulture et du travail de la terre. La culture de l'abricot, qui caractérise la Wachau depuis lors, s'est développée dans les vallées et les collines les plus basses. Le rapport des superficies de vignobles et de culture fruitière continue d'être étroitement lié aux fluctuations récurrentes des marchés de ces produits et donne à la Wachau son aspect caractéristique.

La présence de l'homme dans la Wachau remonte au Paléolithique, comme l'attestent les statuettes de Galgenberg (environ 32 000 ans) et de Willendorf (26 000 ans). La région de Krems et de Melk avait une

forte densité de population au Néolithique (4500–1800 av. J.-C.), et les trouvailles datant de l'âge du bronze (1800–800 avant J.-C.) sont nombreuses. Pendant l'âge du fer, la culture illyrienne de Hallstatt (800–400 avant notre ère) laissa progressivement place à celle de la Tène venue de l'ouest : à cette époque, le royaume celte du Norique se développa au sud du Danube.

Lorsque les Romains annexèrent le Norique en l'an 15 avant J.-C., le Danube devint la frontière nord (*limes*) avec les peuples germaniques. Mautern (*Favianis*) était une ville frontière de garnison très importante où stationnait l'une des flottes romaines du Danube. Le *limes* s'effondra à la fin du IV^e siècle et le Norique se retrouva sur l'une des principales routes d'invasion du nord.

En 453, saint Séverin, « l'apôtre du Norique », fonda la première communauté monastique de la province située hors des murs de Mautern, qui devint ainsi un centre spirituel et religieux très important, où les pèlerins se rassemblaient avant de partir pour l'Italie.

La première mention du nom de « Wachau » date de 853, dans l'expression *locus Wahowa*. Krems est citée pour la première fois en 995 sous le nom de *Urbs Chremisa*, c'est la plus ancienne ville autrichienne jamais mentionnée dans un document. La Wachau est le théâtre de la chanson des *Nibelungen*, le grand poème épique allemand, écrit peu après 1200, qui relate la situation politique de l'époque. Il mentionne des villes de la Wachau : Pöchlarn (*Bechelaren*), Melk (*Medelike*) et Mautern (*Mutoren*).

En 976, Léopold I^{er} fit passer la Wachau sous la domination des margraves de Babenberg. En 1156, la Marche autrichienne fut élevée en duché et accordée à Henri II Jasomirgott de Babenberg qui renonça à ses prétentions sur la Bavière.

La grande famille des chevaliers de la Wachau, les Kuenrings, s'installa dans la Marche des Babenberg au XI^e siècle. Lorsque la lignée s'éteignit, la majeure partie de leurs terres échut au duc Albert V (roi Albert II) en 1430. En raison du morcellement des propriétés foncières et de l'absence d'un cadre administratif unifié, les bourgeois de la Wachau ont joui dès le Moyen Âge d'une grande liberté, renforcée par l'*ius montanum de vinea*. Les quatre villes de St Michael, Wösendorf, Joching et Weissenkirchen formèrent une communauté indépendante de 1150 à 1839 qui fut de nouveau réunie en 1972 sous le nom de la Wachau ou de Tal Wachau.

Après la consolidation du pouvoir des Habsbourg, la Wachau fut encore à plusieurs reprises la scène de conflits armés. Lors des invasions hongroises de la fin du XV^e siècle, Mathias Corvin assiégea Krems et Stein en 1477.

Les effets de la Contre-Réforme (1530-1620) ont été importants dans la Wachau, le protestantisme ayant été finalement réprimé par l'abbé de Göttweig, Georg II Falb (1612–1631). Le soutien que ce religieux apporta à onze abbayes bénédictines eut une influence décisive sur le rayonnement du pouvoir des abbayes autrichiennes, notamment celle de Göttweig, pendant la période baroque. La victoire sur les protestants se traduisit par la

construction d'églises, de chapelles et de petits monuments votifs.

À partir de 1700, les édifices et les œuvres artistiques qui comptent parmi les plus beaux exemples du baroque autrichien furent construits dans la Wachau. Il s'agit de la reconstruction de l'abbaye de Melk (commencée en 1702), de la transformation de l'abbaye des Canons à Dürnstein (1715-1733) et des grands travaux de reconstruction de l'abbaye de Göttweig à partir de 1719.

À la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, la Wachau vit décliner son importance historique. La fermeture des monastères en Autriche et la sécularisation de la Bavière sonna le glas des liens ancestraux. Le transport fluvial s'effaça devant la concurrence des transports routiers et, à partir de 1909, devant celle des transports ferroviaires. À la fin du XIX^e siècle, la Wachau, fut perçue différemment, comme étant la « Wachau dorée » un mélange d'histoire et de légende, d'art et de folklore, de vin et d'hospitalité. Un comité d'action fut formé en 1904 pour promouvoir économiquement la Wachau, avec la participation de toutes les communes situées entre Krems et Melk. Plus récemment, la volonté d'un retour aux sources historiques de la région s'est traduit par la promotion d'un « tourisme durable », et la protection des vignobles par la loi.

Description

La Wachau est le nom donné à la vallée du Danube entre Melk et Krems ainsi qu'aux versants et à la forêt voisine de Dunkelstein et du sud du Waldviertel qui forment une part essentielle du paysage culturel tant par leur aspect que par leur fonction.

Le fleuve a creusé son lit dans la frange sud du massif cristallin de Bohême et déposé des roches détritiques du tertiaire et du quaternaire aux endroits où la vallée s'élargit, ainsi que dans le Spitzer Graben. Les dépôts d'argile et de loess dans les environs de Weissenkirchen et les sites donnant l'accès à la Wachau ont eu un impact majeur sur la configuration des terres.

Le Spitzer Graben, affluent de la rive gauche du Danube, fait partie du Danube primitif qui, au tertiaire, coulait vers l'ouest de la Wachau en empruntant le côté nord avant de revenir sur son cours actuel, en aval de Spitz. L'orientation de la vallée est déterminée en grande partie par le phénomène de l'effondrement de la frange sud du massif de Bohême. Le Danube et ses affluents se sont fait un passage aux endroits géologiquement « faibles » de cette région.

Compte tenu de la formation de la vallée, les grandes retombées des pénéplaines du massif de Bohême alternent avec des grands bassins recouverts de loess, des pentes escarpées et des gorges étroites. Le paysage porte les marques de l'activité de l'homme, bien plus prononcées à l'adret qu'à l'ubac qui est essentiellement resté dans son état d'origine. Le caractère de chaque lieu est déterminé par sa position géographique, sa géologie, son environnement édaphique et son exposition. La profondeur de la vallée renforce l'effet favorable des conditions thermiques sur de vastes zones en les protégeant des vents violents de l'ouest et surtout du nord.

La succession rapide des conditions locales très différentes, essentiellement due au relief, a des effets certains sur l'écologie. Autre élément important, l'orientation ouest-est qui exerce une influence de la région panonienne pontique sur la Basse-Wachau, alors que sa partie occidentale connaît un climat d'Europe centrale transitionnel. Dans les zones planes de la pénélaine et en haut de la vallée domine le climat plus rude du plateau du Waldviertel. Enfin, un courant d'air froid fait régner une température moyenne annuelle comprise entre 9°C dans la région de Krems et 5°C autour de Jauerling.

Le plan des villes de la Wachau date des XI^e et XII^e siècles. C'est à partir d'un *castellum* romain du II^e siècle que Mautern s'est développée aux IV^e et V^e siècles en une petite ville fortifiée, dont le centre est largement préservé. Les formes d'habitat qui ont accompagné l'expansion continue de la région, surtout aux XVI^e et XVIII^e siècles, sont restées inchangées jusqu'au XIX^e siècle et même jusqu'au début du XX^e siècle. Quelques villages, comme St Lorenzen et Bacharnsdorf, étaient, à l'origine, des *burgus* de la fin de l'époque romaine.

L'homogénéité des habitats et des structures urbaines est visible, à la fois dans le tissu urbain, dans l'implantation des maisons sur des parcelles pour la plupart irrégulières et dans le tracé des rues qui est pratiquement le même depuis la fin du Moyen Âge. Certains centres villes se sont agrandis sur leurs limites extérieures avec la construction de petits bâtiments résidentiels, surtout à partir de 1950.

Les petits châteaux fortifiés et les tours sont typiques des villes de marché médiévales. À Weissenkirchen il en existe plusieurs exemples, édifiés aux XIII^e et XIV^e siècles, qui sont encore en partie visibles. Autour des villes subsistent des fortifications et des barrières érigées à la fin du Moyen Âge ou au début de l'époque moderne.

Les bâtiments des villes de la Wachau sont plus récents que le tracé de leurs rues. Aux XV^e et XVI^e siècles, les constructions en pierre commencèrent à remplacer les maisons de bois des paysans et des bourgeois. On trouve des traces de cette évolution dans le grand nombre de maisons construites en moellons. Ce matériau de construction est caractéristique du style local, tout comme les toits à croupe ou à demi-croupe, qui accentuent la forme cubique des maisons.

L'uniformité de l'architecture des maisons renforce le caractère homogène des quartiers anciens. La plupart des maisons sont construites sur deux niveaux, avec façades en surplomb ou en retrait, pignon et avant-toit sur la rue. Les fermes des négociants en vin, de forme oblongue, en U, en L ou constituées de deux bâtiments parallèles, datent de la fin du Moyen Âge et des XVI^e et XVII^e siècles. Dans quelques villes, comme Schönbühel, Aggsbach-Dorf et Oberloiben, les bâtiments ont surtout été construits au XIX^e et au XX^e siècle.

Les fermes construites sur un niveau, comportant deux à quatre corps de bâtiments disposés autour d'une cour (en partie avec des arcades), donnent l'impression d'avoir deux étages en raison des caves semi-enterrées ou de plain-pied, d'un usage courant dans la Wachau. Les toits en

bâtière, à croupe ou à demi-croupe, partiellement recouverts de tuiles, la diversité des avant-toits et des hauteurs de faitage, créent une vision attrayante. Cet effet est rehaussé par quelques fermes viticoles qui dominent la ville, certaines ayant leur propre chapelle comme St Pöltner ou Prandtauer Hof à Joching, Kellerschlössl à Dürnstein, Erlahof à Spitz, ainsi que par de nombreux ensembles de bâtiments d'importance historique, tels que des châteaux, datant surtout des XVI^e et XVII^e siècles, notamment à Rossatz et à Spitz, ou par des bâtiments ecclésiastiques.

La plupart de ces fermes, dotées d'un mur d'enceinte percé d'un portail latéral ou de passages voûtés et de bâtiments annexes, ont des façades lisses, presque toutes modifiées à partir du XVIII^e et du XIX^e siècle. Les façades donnant sur la rue sont souvent ornées de fenêtres en saillie posées sur de solides corbeaux (fin du Moyen Âge ou époque post-médiévale), de statues dans des niches, de peintures murales, de sgraffites et de traces de peintures anciennes - datant souvent de la fin de la Renaissance ou de l'époque maniériste, quelques-unes de la fin du Moyen Âge - ou bien de riches décors baroques. La configuration typique de la fin du Moyen Âge ou de l'époque post-médiévale est encore très visible dans de nombreuses fermes et maisons : la rigueur et la simplicité des façades, le rez-de-chaussée percé de rares fenêtres, un étage résidentiel soigné et l'étage des combles. Les toitures à croupe et les combles à forte pente se rencontrent si fréquemment qu'on peut les considérer comme typiques de la Wachau ; elles conservent très souvent leurs proportions d'origine, comme c'est le cas dans l'ensemble historique de Markt Weissenkirchen.

Dans les cités et les villes de marché, comme Spitz, Dürnstein, Weissenkirchen, Krems et Emmersdorf, autour de la maison-type du négociant en vins se sont implantés de nombreux bâtiments imposants, médiévaux ou post-médiévaux, et des maisons de bourgeois (artisans et commerçants), en particulier à Melk, Krems, Stein et Emmersdorf. De nombreuses maisons ont conservé leur agencement intérieur, surtout depuis le milieu du XVI^e siècle.

De nombreuses fermes de la fin du Moyen Âge ont conservé dans une large mesure leur configuration et agencement intérieur d'origine : locaux de service au rez-de-chaussée, logements au premier étage et au-dessus, les combles. Au rez-de-chaussée, de grandes portes d'entrée ouvrent sur un passage voûté et/ou un couloir ainsi que sur les locaux de service. La salle du pressoir est généralement située sur le côté de la maison (parfois certaines fermes conservent le pressoir et le levier en bois), ouvre souvent directement sur la cour et communie avec la cave à vin, construite de plain-pied ou légèrement enterrée, donnant accès à la cave souterraine. Weissenkirchen est remarquable par son réseau de caves souvent construit sur plusieurs niveaux (pressoir, cave semi-enterrée et cave en sous-sol). Ces salles voûtées, construites en pierre ou en brique, en partie taillées dans la roche, comportant de nombreuses niches, sont reliées entre elles par des escaliers raides et ont été agrandies depuis le Moyen Âge pour répondre au besoin d'espace supplémentaire. Il existe toujours de grandes caves, par exemple au Kellerschlössl à Dürnstein ou près de Erlahof à Spitz, dans ce qu'on appelle le Burgstock.

Les bâtiments du XVIII^e siècle, qui abritent toujours des activités commerciales ou artisanales et sont pour la plupart intégrés à la ville - tavernes ou auberges, relais de poste pour changer les chevaux, locaux de batellerie, bureaux de péage, moulins, forges, entrepôts de sel – datent souvent du XV^e et du XVI^e siècle.

En 1827, l'ancienne *Pionierkaserne* (caserne du Génie) fut construite à Krems, où s'établirent plusieurs entreprises commerciales et usines au XIX^e siècle. Les quais et les gares du ferry du Danube et l'activité du transport fluvial des passagers, comme à Aggsbach-Dorf, Spitz et Rossatzbach, datent du début du XX^e siècle. L'ensemble qui domine le paysage urbain, la caserne de Birago, fut construit entre 1910 et 1913.

Dans les faubourgs de Krems et de Melk se trouvent des bâtiments de la seconde moitié du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle demeurés intacts. À partir du milieu du XIX^e siècle, les bâtiments utilitaires, communaux, industriels et commerciaux, furent bâtis en même temps que les villes s'agrandissaient. Des quartiers résidentiels composés d'immeubles d'habitation et de villas, possèdent des caractéristiques historicistes et locales (par exemple : ornementation et architecture de style Sécession) ; un quartier de pavillons s'inspirant du mouvement viennois *Wiener Cottage Verein* a été construit à Melk.

La ligne de chemin de fer construite en 1909 entre Krems et Emmersdorf fournit un bel exemple d'intégration harmonieuse dans le paysage. Elle s'adapte autant que possible à la topographie jusqu'à se confondre avec le paysage.

Un certain nombre de châteaux dominent les villes et la vallée du Danube. Beaucoup d'entre eux ont commencé à tomber en ruine dès le XV^e siècle. Outre les ruines des châteaux de Hinterhaus et Dürnstein, celles du château d'Aggstein comptent parmi les plus importantes de ce type en Autriche, par leurs dimensions et leur importance historique ainsi que par leur excellent état de conservation. De plus petits châteaux de chevaliers et autres structures fortifiées des XIII^e et XIV^e siècles sont encore visibles, comme par exemple à Weissenkirchen. Le château de *Teisenhoferhof*, construit entre 1439 et 1468, est un ensemble typique formé de quatre ailes et d'une église fortifiée. Le *Gozzoburg* à Krems est un exemple de château construit au milieu d'une ville à partir d'une maison fortifiée datant de la seconde moitié du XI^e siècle.

De nombreux édifices ecclésiastiques, importants du point de vue artistique et architectural, dominent le paysage de la ville et de la campagne. Les nombreuses églises et chapelles gothiques et baroques, avec leurs magnifiques tours, comportent dans leurs structures des murs romans, ou des parties ou parfois la totalité d'églises médiévales. Parmi les églises fortifiées de Basse Autriche, celles de St Michael et de Weissenkirchen se distinguent. De nombreux lieux de dévotion possèdent de splendides mobiliers et intérieurs baroques (avec quelques œuvres gothiques) ou des fresques datant du XII^e siècle.

Les grands ensembles des abbayes de Melk, Dürnstein et Göttweig, datant en partie du Moyen Âge, comptent parmi les plus beaux bâtiments baroques d'Autriche. Perchée sur son rocher, l'abbaye de Melk, exemple parfait de la

synthèse baroque des arts, surveille l'entrée de la vallée de la Wachau à l'ouest, tandis que l'abbaye de Göttweig, depuis sa restauration au XVIII^e siècle, symbolise les exigences impériales baroques au-delà des objectifs monastiques.

Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, alors que l'Église demeurait le principal mécène des arts, la bourgeoisie jouissant d'une prospérité nouvelle commença à passer des commandes aux artistes qui créèrent ainsi des œuvres remarquables dans les domaines de la peinture, de la sculpture, de l'architecture et de l'artisanat. Vers 1500, les artistes les plus recherchés venaient généralement d'Augsbourg, de Regensburg et de Passau, mais en 1700, la majorité d'entre eux venait d'Italie. De nombreux architectes, peintres et sculpteurs ornemanistes en stuc autrichiens créèrent leurs œuvres majeures dans cette région.

L'étroitesse de la vallée et les méandres du Danube ne permettent pas d'embrasser d'un seul regard l'ensemble de la Wachau. Au cours des siècles, des édifices d'une importance particulière furent bâtis sur les sommets, offrant des vues splendides, les plus célèbres étant l'abbaye de Melk, le site de Schönbühel (château et monastère), les ruines d'Aggstein, de Dürnstein et d'Hinterhaus, ainsi que les tours de guet, telles la *Weiglwarte*, la *Ferdinandswarte* et la *Donauwarte*.

Gestion et protection

Statut juridique

Le système de préservation du paysage culturel historique de la Wachau comprend plusieurs niveaux de protection qui se chevauchent :

- Les lois fédérales

La loi sur la protection des monuments de 1923 correspond au premier niveau de protection. Elle concerne les monuments historiques exceptionnels (dont il existe quelque mille exemples dans la zone du bien proposé pour inscription). Les mesures de protection couvrent à la fois les matériaux de construction et l'aspect traditionnel. L'importance historique, artistique et culturelle et l'intérêt public pour la sauvegarde d'un bien sont déterminés en premier lieu par le *Bundesdenkmalamt* (bureau fédéral des Monuments Historiques), autorité responsable de la protection des monuments.

En ce qui concerne les monuments qui sont la propriété de la Fédération ou du Land ou de certaines entreprises de droit public, institutions et fondations ou églises et communautés religieuses reconnues par la loi, leur intérêt public est admis d'office. C'est ainsi que tous les monuments importants du paysage culturel de la Wachau, qu'ils soient grands ou modestes, sont des biens publics, de même que tous les monuments ecclésiastiques (églises, monastères, etc.) sont protégés par la loi. Les monuments détenus par des propriétaires privés ne sont inscrits sur la liste des monuments protégés que si leur sauvegarde a fait l'objet d'une déclaration du *Bundesdenkmalamt*.

D'autres lois fédérales contribuent à la protection de la Wachau : la loi sur l'eau de 1959 (modifiée en 1997) ; des mesures en faveur de la privatisation des établissements des voies navigables et de la création de l'entreprise publique *Österreichische Donau-Betriebs-Aktiengesellschaft* en 1992 ; la loi sur la promotion de la construction hydraulique de 1985 ; la loi sur l'hydrographie de 1979 ; la loi sur les forêts de 1975 (amendée en 1995) ; la loi sur les études d'impact environnemental de 1993 (amendée en 1996).

- *Les réglementations fédérales*

Les réglementations suivantes sont applicables dans la Wachau : réglementation sur les voies navigables de 1985 ; réglementation de 1993 du ministère fédéral de l'Économie Publique et des Transports en matière de voies navigables.

- *Les accords internationaux*

La convention sur la réglementation de la navigation sur le Danube de 1960 et le mémorandum du gouvernement fédéral de 1992 sur la navigation fluviale, rédigé à l'occasion de l'achèvement du canal Main-Danube, s'applique à la Wachau.

- *Les lois provinciales (Basse-Autriche)*

Loi sur la préservation de la nature ; loi sur la planification environnementale de 1976 ; code de la construction de 1996 ; loi sur les routes provinciales ; loi sur la fourniture d'électricité en Basse-Autriche ; loi sur la chasse de 1974 ; loi sur la pêche de 1988 ; loi sur le camping et les camps de jeunes.

- *Réglementations du gouvernement de la province de Basse-Autriche*

Loi sur la préservation de la nature ; réglementation sur la planification de l'environnement régional pour la région centrale de la Basse-Autriche.

- *Autres mesures de protection*

Zone de conservation :

Zone de protection de la nature : la Wachau et ses environs (environ 46 300 ha) ;

Zone de préservation de la nature : colline de Göttweig et ses environs (environ 225 ha)

Réserve naturelle de Jauerling-Wachau (environ 3600 ha).

En plus des zones de préservation de la nature, de nombreux monuments naturels sont protégés par décision des autorités administratives régionales.

Reconnaissance de la Wachau au niveau européen :

Le 5 septembre 1994, la Wachau a été inscrite sur la liste des biens du réseau européen d'espaces protégés « Natura 2000 » mis en place par l'Union européenne et qui impose des contraintes de développement sur les régions concernées.

Gestion

La campagne de la Wachau est morcelée en petites propriétés privées. La plupart des forêts sont privées et appartiennent à des fermes individuelles, certaines à des coopératives agricoles, d'autres au domaine forestier autrichien, à l'église et aux communes.

Le paysage culturel historique de la Wachau dans la zone proposée pour inscription compte quelque 5000 monuments. La majorité d'entre eux appartient à des propriétaires privés, essentiellement des familles qui, installées dans la région depuis plusieurs générations, sont conscientes des valeurs traditionnelles et assurent la préservation totale des constructions. Il en va de même des nombreux édifices que possèdent la République d'Autriche, le *Land* de Basse-Autriche ou d'autres organisations de droit public et les églises reconnues.

La responsabilité technique de la préservation du paysage culturel historique de la Wachau est assumée par le *Bundesdenkmalamt* (bureau fédéral des Monuments Historiques) et par le *Landeskonservatorat für Niederösterreich*, tous deux ayant leur siège à Vienne. Le premier est chargé de faire l'inventaire complet des monuments historiques de la Wachau.

La gestion globale des zones protégées (zones de préservation de la nature, réserves naturelles, monuments naturels), incombe à l'*Amt der NÖ Landesregierung, Abteilung Naturschutz* (Office du gouvernement du Land de Basse-Autriche, service chargé de la protection de la nature) basé à St Pölten. Cet office est également responsable de la zone spéciale de conservation « Natura 2000 » du programme européen. Au niveau des autorités locales, ce dossier est pris en charge par l'*Arbeitskreis zum Schutz der Wachau* (groupe de travail pour la protection de la Wachau), ayant son siège à Dürnstein.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Comme pour tout « paysage essentiellement évolutif ... qui conserve un rôle social actif dans la société contemporaine étroitement associé au mode de vie traditionnel... » (*Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*, paragraphe 39), il ne convient pas de parler de conservation consciente. La Wachau a évolué sous l'action des forces économiques et sociales depuis plusieurs millénaires, et chaque étape de son évolution a imprimé sa marque sur le paysage. Les traces de cette évolution historique sont très visibles dans le paysage actuel.

Pour diverses raisons économiques, politiques et environnementales, il s'est produit peu de changements radicaux à travers les âges, et même dans les dernières décennies du XXe siècle, qui aient effacé ou dénaturé les témoignages de la croissance évolutive de la Wachau. Depuis cinquante ans, l'introduction progressive des mesures de protection permet d'assurer l'avenir de la préservation de la Wachau.

Authenticité

Le degré d'authenticité de la Wachau est élevé. Elle conserve les éléments fondamentaux d'un paysage culturel vivant tel que défini au paragraphe 39.ii des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial* : « un paysage qui conserve un rôle social actif dans la société contemporaine étroitement associé au mode de vie traditionnel et dans lequel le processus évolutif continue. En même temps, il montre des preuves manifestes de son évolution au cours des temps ». Ces caractéristiques sont illustrées dans le paysage agricole et boisé, dans la disposition des villes et dans la conservation et l'authenticité des monuments individuels.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité la Wachau en avril 2000.

Caractéristiques

La Wachau est une partie de la vallée du Danube qui possède un paysage de haute qualité visuelle et qui conserve, à un degré remarquable, des témoignages matériels de l'histoire de son évolution sur plus de deux mille ans, sous la forme de villes et de villages, de monuments architecturaux exceptionnels et d'une économie agricole largement dominée par la culture de la vigne.

Analyse comparative

La comparaison s'impose avec les paysages viticoles allemands des vallées moyennes du Rhin et de la Moselle. Aucun de ces deux paysages n'a toutefois conservé son caractère historique de manière aussi complète que la Wachau, ni une telle abondance de témoignages de sa longue histoire.

À maints égards, la Wachau est comparable au paysage culturel italien de Cinqueterre, déjà inscrit sur la Liste du patrimoine mondial et dont le paysage allie avec harmonie l'eau, les massifs montagneux et l'habitat humain. Cinqueterre se distingue cependant de la Wachau par la dimension aquatique qui est donnée par la mer, et non pas par un grand fleuve, et par l'absence de caractéristiques monumentales exceptionnelles qu'offrent les édifices imposants et les villes historiques pittoresques qui distinguent la vallée de la Wachau.

Observations de l'ICOMOS

Bien qu'il existe toute une série de lois et de réglementations qui se chevauchent et assurent une protection considérable à la Wachau et qu'un nombre important d'institutions au niveau fédéral, gouvernemental et municipal soit responsable de leur mise en œuvre, l'ICOMOS pense qu'il serait souhaitable de mettre en place une sorte de commission de coordination qui superviserait la protection et la préservation du paysage de la Wachau dans son ensemble. Ses membres comprendraient tous les représentants des institutions impliquées.

À l'occasion de sa réunion en juin 2000, le Bureau a demandé à l'État partie d'établir une commission de coordination selon les directives proposées par l'ICOMOS. La documentation qui a été fournie confirme que l'État partie a accédé à cette demande.

Brève description

La Wachau est une partie de la vallée du Danube dont le paysage de haute qualité visuelle conserve intactes un grand nombre de traces - architecturales, urbaines et agricoles (principalement la culture de la vigne) - de son évolution vivante et continue depuis les temps préhistoriques.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la liste du Patrimoine mondial sur la base des *critères ii et iv*:

Critère ii La Wachau est un exemple exceptionnel de paysage fluvial bordé de montagnes dans lequel les témoignages matériels de sa longue évolution historique ont remarquablement survécu.

Critère iv L'architecture, l'habitat humain et l'utilisation agricole des terres de la Wachau illustrent de façon vivante un paysage essentiellement médiéval qui a évolué naturellement et harmonieusement à travers les âges.

ICOMOS, septembre 2000

Bakou (Azerbaïdjan)

No 958

Identification

Bien proposé La cité fortifiée de Bakou avec le palais des Chahs de Chirvan et la tour de la Vierge

Lieu Péninsule d'Apchéron

État partie République d'Azerbaïdjan

Date 15 octobre 1999

Justification émanant de l'État partie

Le site de la cité fortifiée de Bakou accueille des peuplements humains depuis l'ère paléolithique. La ville révèle des traces de présence zoroastrienne, sassanide, arabe, perse, shirvani, ottomane et russe, dans une continuité culturelle.

Critères iii, iv et v

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *ensemble*.

Histoire et description

Bakou est située dans l'État de Chirvan, qui exista du IX^e siècle de notre ère jusqu'en 1538, époque à laquelle il fut annexé par l'Iran des Safavides. En 1585, la ville fut conquise par le sultan ottoman Murat III et, en 1723, occupée par le général russe Matouchkine. Elle devint partie intégrante de l'Empire russe en 1783.

- La cité fortifiée intérieure (*Icheri Sheher*)

La cité fortifiée intérieure, qui forme le bien proposé pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial, est l'une des rares villes médiévales subsistant en Azerbaïdjan Elle conserve les traits propres à une ville médiévale : labyrinthe de rues étroites, bâtiments surpeuplés et cours minuscules.

Les murailles de l'ancienne cité, qui demeurent sur les côtés ouest et nord, ont été construites par le Chah Menutshochr au XII^e siècle, et réparées au XIX^e siècle. Les ruelles étroites sont bordées de maisons qui remontent pour les plus anciennes à la fin du XVIII^e siècle, mais sont également jalonnées de monuments plus anciens, concentrés pour la plupart dans la partie inférieure de la

ville, vers la mer. Parmi ceux-ci, le Mehmet Masjid de 1078-1079, deux *medresses* à une seule cellule du XII^e siècle, le hammam Hadji-Gayiba du XV^e siècle, au sud duquel se dressent deux temples zoroastriens du feu datant du XVII^e siècle, dont le plus ancien est doté d'une cour tronquée par la route moderne. À proximité s'élève le caravansérail Kasumbek, bâtiment du XVI^e-XVII^e siècle sur deux étages, destiné aux marchands arrivant par la mer, de même que la mosquée Kasumbek, du XVII^e siècle. Plus à l'est se trouve le caravansérail Multani, du XIV^e-XV^e siècle, où se retrouvaient les marchands indiens, et face à lui le caravansérail Bukhara, construit pour les marchands d'Asie centrale, derrière lequel se cache un petit hammam du XVII^e siècle, en ruines.

- La tour de la Vierge (*Giz Galasy*)

Situé dans la partie sud-est d'Icheri Sheher, cet exemple unique de l'architecture azerbaïdjanaise fut construit en deux temps. C'est une étonnante structure cylindrique, s'élevant sur huit étages et de 29,5 mètres de haut, pour un diamètre de 16,5 mètres. Chaque étage est surmonté d'une voûte peu profonde dotée d'une ouverture centrale. Les murs font 5 mètres d'épaisseur à la base et 3,2 – 4 mètres au sommet. Les trois étages du bas remontent, d'après les estimations, au VIII^e ou VI^e siècle avant notre ère ; on croit qu'il s'agissait d'un observatoire astronomique ou d'un temple du feu. Pour preuve l'existence d'un puits, visible à l'arrière des niches du second et du troisième étage, dont il a été établi qu'il descend à 15 mètres sous terre. Il semble avoir été conçu pour canaliser du gaz naturel et alimenter une flamme éternelle.

La principale partie de la tour est de plan circulaire, mais avec une projection longue et massive vers l'est, qui pointe vers le lever du soleil pendant les équinoxes. Les étages sont reliés par des escaliers, construits dans les murs, et éclairés par des fenêtres étroites. La partie supérieure de la tour date du XII^e siècle et incorpore une inscription coufique de Kubey Mesud ibn Da'ud, commémorant une reconstruction au XII^e siècle. La maçonnerie se distingue assez facilement de l'original, des bandes de pierre ayant été creusées pour accueillir du plâtre de gypse, afin de créer un effet de rayures noires et blanches. Une partie du plâtre d'origine subsiste du côté nord-ouest, plus protégé. En outre, la maçonnerie à l'extrémité de la projection en forme de bec, est incurvée, tandis que celle des ouvrages antérieurs sur lesquels elle s'élève possède des coins carrés. Dans la partie supérieure de la tour médiévale, un escalier creusé dans l'épaisseur du mur mène du sol à la zone située près de la projection.

- Le palais des Chahs de Chirvan

Ce palais fut bâti au XV^e siècle, lorsque la capitale Shamah fut finalement abandonnée au profit de Bakou. La construction se poursuivit sous le règne du Chah de Chirvan Khalilulla I^{er} et sous celui de son fils, Farouk, jusqu'à ce dernier périsse lors d'une bataille, en 1501. Le palais fut gravement endommagé par un bombardement naval russe au XVIII^e siècle, et les parties supérieures furent pour la plupart détruites. Des travaux de restauration eurent lieu aux XVIII^e-XX^e siècles. Les trésors du palais, initialement pris à Tabriz, furent par la suite transférés comme butin au palais Topkapi, à Istanbul.

Le complexe se compose de plusieurs éléments distincts : la partie résidentielle, le Divan-khané, le mausolée des Chahs de Chirvan, la mosquée du palais, avec son minaret, le hammam, le mausolée de l'astrologue de la cour Seyid Iahia Bakouvi, la porte de l'Est, légèrement plus récente, et la mosquée de Keï-Kobada. Le palais est érigé au sommet de l'une des collines, dans Icheri Sheher. S'étendant sur trois terrasses superposées, il est clairement visible depuis la mer et les hauteurs alentour de la ville. On y pénètre par une cour ouverte au niveau supérieur, qui permet d'accéder à la fois au Divan-khané et à la partie résidentielle du palais.

Le Divan-khané, lieu des réunions d'État et des réceptions, se compose d'une cour carrée, avec des arcades sur trois côtés, au centre de laquelle s'élève le bâtiment octogonal du Divan-khané proprement dit. La façade occidentale de la rotonde est embellie par le magnifique portail. Le souverain s'asseyait en hauteur ; en deçà se trouve une cellule en soubassement, avec une grille de communication dans le sol. Une partie des sculptures des chapiteaux de l'arcade à l'extérieur de l'édifice n'ont jamais été achevées, peut-être à cause de la mort de Farouk en 1501. Le bâtiment est couvert d'un dôme de pierre.

La section résidentielle du palais, sur deux étages, s'ouvre sur un haut portail, dans un hall octogonal surmonté d'une coupole jadis recouverte d'un carrelage de céramique. Le petit vestibule octogonal qui se trouve après ce hall d'entrée le relie aux autres sections du palais : quatre entrées mènent à différentes pièces, deux à un escalier. Les niches du hall octaédrique étaient destinées à communiquer avec le rez-de-chaussée. Les halls du sud et de l'est se distinguent, tant par leur forme que par leur décoration, des salles de cérémonie et des pièces du premier étage.

Cette section du palais est bien moins complète, en conséquence du bombardement russe qui détruisit les deux dômes recouvrant les pièces et les parties supérieures des murs. Les pièces offrent différentes vues sur la Mer Caspienne. Des sculptures de pierre de bonne qualité sont réalisées pour remplacer les éléments manquants, mais il s'est avéré impossible de reproduire l'ouvrage finement ciselé du XVe siècle. La face intérieure des murs de la salle à manger du palais a été revêtue de pierre, s'appuyant sur des colonnes en béton armé. (Il a déjà été prouvé que l'introduction d'acier doux dans une structure ancienne est peu sage, et ces colonnes doivent être enlevées). Les réserves inférieures de la partie domestique du palais s'ouvrent sur un jardin.

Ce dernier abrite le mausolée de Seyid Iahia Bakouvi, astrologue de la cour. On y pénétrait jadis via une mosquée rectangulaire dont seules les fondations subsistent. La tombe est une structure à deux étages, surmontée d'un dôme. On trouve dans le jardin des fragments d'une grande inscription ; ceux-ci furent récupérés dans la mer et faisaient à l'origine partie de la muraille de la forteresse de l'île de Sabail, du XIIe siècle, détruite par un tremblement de terre au XIIIe siècle.

La cour intermédiaire du palais, sur un plan inférieur, contient le mausolée des Chahs de Chirvan, construit en 1434-1435 par le Chah Khalilulla I^{er} pour sa mère et ses fils. De plan rectangulaire, il est surmonté d'une coupole

hexagonale, ornée d'étoiles à plusieurs branches. Quand il fut mis au jour en 1945-1946, le mausolée révéla sept tombes, accompagnées de riches biens funéraires, aujourd'hui conservés au musée d'histoire d'Azerbaïdjan.

La mosquée du palais, perpendiculaire, date de 1441. Son dôme est orné d'un simple ouvrage de plâtre, du XIXe siècle. Elle compte deux salles de prière, ainsi que quelques pièces annexes. Trois entrées donnent sur la mosquée, la principale (au nord) étant dotée d'un portail, flanqué de chaque côté de niches semi-circulaires destinées aux chaussures des croyants. Comme dans certains autres lieux du palais, les infiltrations d'eau dans le toit de pierre de la mosquée sont source d'inquiétudes.

La partie inférieure du palais accueille les ruines du *hammam*, découvertes en 1939 pendant des fouilles dans un vignoble. Son plan se compose de deux grandes structures rectangulaires subdivisées par quatre colonnes, avec un bâtiment séparé pour les chaudières produisant la vapeur amenée jusqu'aux bains par des canaux sous le sol. Des sections du carrelage mural d'origine subsistent dans certaines des pièces.

Le portail oriental du palais des Chahs de Chirvan fut construit ultérieurement aux autres parties du complexe, au XVIe siècle. Sa partie supérieure est ornée de l'inscription de construction, en arabe, citant la date de la construction (1585-1586) et le nom du Chah l'ayant ordonnée. De chaque côté, l'inscription présente des rosettes avec des motifs végétaux.

- La ville de l'époque tsariste située dans la zone tampon

Celle-ci s'étend en dehors des limites de la cité fortifiée proposée pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial, mais constitue une zone tampon qui protège cette dernière. Pendant les deux dernières décennies du XIXe siècle et les deux premières du XXe siècle, Bakou fut l'un des principaux centres de production pétrolière dans le monde. Ce statut généra une richesse substantielle, comme en atteste l'extrême qualité des édifices de cette période. Le problème principal est la conservation des balcons, formés de dalles de pierre soutenues par de fines poutres de fer. La dégradation de la pierre et l'oxydation du fer ont conduit au remplacement de beaucoup d'entre eux par des substituts de béton, entraînant généralement la perte des dalles de pierre.

Gestion et protection

Statut juridique

La cité fortifiée de Bakou couvre une superficie de quelques 21,5 hectares. Sur ses 500 édifices, 100 appartiennent à l'État, 300 à la municipalité métropolitaine de Bakou (ancien Soviet de Bakou) et 100 à des propriétaires privés.

La cité fortifiée de Bakou, avec ses monuments et la ville de la période tsariste située dans la zone tampon, ont été inventoriés ; elles ont été classées monument national en 1968 et 1988. Les plans de réhabilitation ont été approuvés en 1988. Actuellement, la nouvelle loi du 10 avril 1998 (n°470) et le décret présidentiel du 13 juin 1998 régissent la

préservation des monuments historiques et culturels. Le palais des Chahs de Chirvan et la tour de la Vierge sont devenus des musées nationaux, gérés par le ministère de la Culture de la République d'Azerbaïdjan. La ville fortifiée est sous la responsabilité de la municipalité de Bakou.

Gestion

Au moment de l'élaboration de la proposition d'inscription, l'administration et la gestion de la zone historique et architecturale d'État « d'Icheri Sheher » était sous la responsabilité du comité national de restauration et de préservation des monuments historiques et culturels, dépendant lui-même du cabinet des ministres de la République. L'Institut de restauration des monuments historiques et culturels remplace désormais le comité dans ce rôle. Le comité compte plusieurs sous-divisions responsables d'activités particulières. Pour ses projets, le comité consulte l'Institut d'architecture et d'art de l'Académie des sciences d'Azerbaïdjan. L'Institut d'archéologie et d'ethnographie de l'Académie des sciences d'Azerbaïdjan est chargé des recherches et des fouilles archéologiques.

La loi de protection de 1998 accorde au ministère de la culture des pouvoirs considérables en matière de contrôle du développement de la ville. La loi reconnaît la participation des organisations et institutions internationales dans la protection des monuments locaux. Néanmoins, la République d'Azerbaïdjan traverse une période de son histoire extrêmement difficile. Le financement extérieur sera crucial pour la bonne mise en application des intentions de la loi. Le gouvernement a d'ailleurs demandé à cette fin un prêt à la Banque Mondiale. Actuellement, l'Institut responsable de la conservation et de la gestion des monuments historiques ne dispose que d'un équipement médiocre, de ressources humaines peu importantes et d'un financement tout aussi maigre. Il n'y a pour l'instant aucun financement privé.

La construction de nouveaux bâtiments au sein de la vieille ville est préoccupante. L'apparition de récentes concessions pétrolières près de Bakou a entraîné des projets de construction de nouveaux espaces de bureaux. On note que l'Institut a connu un certain succès dans la mise en place d'un compromis en matière de contrôle de l'urbanisme, et dans la limitation de la hauteur des nouveaux bâtiments à trois ou quatre étages, contre deux pour les édifices médiévaux. Il est impératif et urgent de renforcer l'Institut, en le dotant de personnel supplémentaire, avec la formation et l'équipement adéquats. L'inscription sur la Liste du patrimoine mondial appuierait en outre les arguments en faveur de la protection et de la conservation de la ville, et pourrait s'avérer cruciales pour l'avenir.

Les installations destinées aux visiteurs incluent l'identification d'une zone piétonne et d'itinéraires culturels jalonnés de panneaux de signalisation et d'information appropriés dans la ville fortifiée et la zone tampon. On estime à environ 300 000 le nombre annuel de visiteurs étrangers de la ville, et à 150 000 celui des musées. La cité fortifiée compte approximativement 5000 habitants, et la zone tampon accueille chaque jour quelques 1500 employés, principalement du gouvernement. La ville doit actuellement faire face à certains problèmes liés à l'immigration et aux besoins des nouveaux habitants. D'autres difficultés sont générées par la spéculation des compagnies étrangères, qui

souhaitent établir leur siège au sein d'Icheri Sheher. La région de Bakou n'est soumise à aucun risque naturel particulier, mais l'air salin de la mer Caspienne érode la pierre et le métal. Ce phénomène est dû aux vents du désert et des régions arides, qui se mélangent à une humidité relative élevée (60 %) et à des gaz sulfureux à Bakou.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Jusqu'à présent, la ville de Bakou avait bien préservé son tissu. Récemment, d'énormes travaux ont eu lieu pour améliorer ses infrastructures, ses chaussées, ses parcs et ses places publiques. En 1968, la liste des monuments architecturaux d'Azerbaïdjan incluait 44 monuments historiques de la ville intra-muros, Icheri Sheher. En 1988, 495 bâtiments historiques supplémentaires, des habitations pour la plupart, furent ajoutés à cette liste. Selon la loi, la cité fortifiée de Bakou a été déclarée monument national avec une zone soumise à une protection rigoureuse, et une zone tampon, composée principalement de l'extension de la ville créée durant la période tsariste. Les principales orientations du plan de réhabilitation pour la ville intra-muros ont été approuvées en 1989.

Authenticité

La cité fortifiée de Bakou et son tissu, de même que le palais des Chahs de Chirvan du XV^e siècle, et la tour de la Vierge, du VI^e au XII^e siècle, ont en grande partie préservé leur authenticité, en dépit de quelques difficultés. La ville fortifiée a subi quelques changements au début du XX^e siècle, changements qui peuvent malgré tout, aujourd'hui, être considérés comme appartenant à l'histoire. Ces cinq dernières années, la ville fortifiée a connu beaucoup de nouvelles constructions, en conséquence de pressions économiques.

Les remparts du XII^e siècle ont conservé leur authenticité, en particulier les sections ouest et nord, bien que la partie supérieure ait été reconstruite dans les années 1960. Les fortifications ont été restaurées il y a quelques années, et sont en relativement bon état. La tour de la Vierge est devenu un musée retraçant l'évolution de Bakou. Des recherches archéologiques dans la zone se poursuivent. L'édifice a été restauré il y a quelques années avec du ciment. L'objectif est d'enlever le ciment et de le remplacer par du mortier traditionnel, s'il y a un financement suffisant. Le palais des Chahs de Chirvan est lui aussi devenu un musée. Les bâtiments mineurs, comme le Divan-khané, le tombeau familial et la mosquée sont en relativement bon état et leur degré d'authenticité est élevé. Les parties résidentielles du palais ont récemment été reconstruites, ce qui a soulevé des critiques. Après le passage d'une mission de l'UNESCO en 1995, les travaux ont été interrompus. Les anciennes rues commerçantes entre la porte de Shamahy et la porte de Salyan ont préservé une partie de leur tissu d'origine, partiellement reconstruit, notamment le caravansérail Multany (hindou), le caravansérail Bukhara, la mosquée du Vendredi et les bains publics.

Bien que la cité fortifiée de Bakou ait visiblement subi des modifications, voire même des destructions, c'est un site historique d'une importance exceptionnelle, d'autant plus

qu'il est quasiment le seul restant dans son genre. Globalement, considérant qu'une grande partie du tissu historique d'origine subsiste, on peut juger que ce site satisfait les critères d'authenticité.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité la cité fortifiée de Bakou en mars 2000.

Caractéristiques

La ville fortifiée de Bakou est l'une des rares cités médiévales subsistant en Azerbaïdjan. Elle conserve les traits propres à une ville médiévale : rues étroites et labyrinthiques, bâtiments surpeuplés et cours minuscules, ainsi que ses remparts du XII^e siècle. Les demeures datent de la fin du XVIII^e siècle et de périodes plus récentes, mais comptent également des monuments plus anciens, notamment dans la partie de la ville près de la mer : mosquées, écoles, bains publics, temples du feu zoroastriens, caravansérails.

Analyse comparative

Bakou peut être comparée à d'autres villes d'Azerbaïdjan telles que Shabran, Cuba et Gevad. De structure et de plan urbain similaires, elles présentent cependant un tissu urbain moins bien préservé. En ce qui concerne les pays avoisinants, Bakou a pu être comparée à Tbilissi en Géorgie, à Derbend au Daguestan (Russie) et à Tabriz en Iran. Les bâtiments présentent une certaine ressemblance avec l'architecture du Proche-Orient et du Moyen-Orient. Toutefois, Bakou possède son propre caractère, né de la fusion de diverses influences, et il est difficile de la comparer à d'autres lieux. En fait, elle demeure le site le mieux préservé et, par bien des aspects, une ville historique unique.

Recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

L'ICOMOS recommande que la proposition d'inscription soit acceptée, sous réserve que l'État partie s'engage à prendre les mesures nécessaires à un développement à long terme, élaboré dans l'optique de la garantie de la conservation de la cité historique. Des rapports réguliers sur les progrès devront être fournis au Comité du patrimoine mondial tous les deux ans.

- L'ensemble de la ville fortifiée devrait être intégré à la zone proposée pour inscription, mais un contrôle spécial doit être exercé sur les zones comportant des constructions modernes.
- Des mesures doivent être prises pour renforcer la structure de gestion de la ville, en lui accordant les ressources adéquates, du personnel compétent et des équipements. Le plan directeur doit être révisé et complété par des orientations plus détaillées concernant la conservation du tissu historique. Une stratégie de formation devrait être élaborée pour intégrer les méthodes de conservation moderne à la structure de gestion.

- Il convient en outre d'élaborer un plan stratégique pour garantir la mise en œuvre d'une politique cohérente de conservation des structures historiques et de leur environnement immédiat, de même que des directives adéquates et le contrôle des nouvelles constructions en termes de volume, de matériaux et d'usage.
- Un plan de conservation à long terme s'impose, avec des plans de conservation et de restauration des bâtiments classés et un plan à court terme portant sur la correction des problèmes liés aux interventions passées.
- Il faudrait mettre sur pied une structure de contrôle, avec un suivi régulier des progrès.

Brève description

Édifiée sur un site habité depuis l'ère paléolithique, la cité fortifiée de Bakou révèle des traces de présence zoroastrienne, sassanide, arabe, perse, shirvani, ottomane et russe dans sa continuité culturelle. La ville intra-muros (*Icheri Sheher*) a conservé une grande partie de ses remparts du XII^e siècle. La tour de la Vierge (*Giz Galasy*), du XII^e siècle, se dresse sur des structures antérieures, remontant aux VII^e-VI^e siècles avant notre ère. Quant au palais des Chahs de Chirvan, du XV^e siècle, c'est l'une des perles de l'architecture azerbaïdjanaise.

Recommandation

Que ce site soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial, sur la base du **critère iv**, sous réserve que l'État partie garantisse le développement des structures de conservation, de gestion et de contrôle de la ville.

Critère iv La ville fortifiée de Bakou est un exemple exceptionnel et rare d'ensemble urbain historique et architectural influencé par les cultures zoroastrienne, sassanide, arabe, perse, shirvani, ottomane et russe.

ICOMOS, septembre 2000

Château de Mir (Biélorus)

No 625bis

Identification

<i>Bien proposé</i>	L'ensemble du château de Mir
<i>Lieu</i>	Région de Grodno, district de Korelichy
<i>État partie</i>	République de Biélorus
<i>Date</i>	1 ^{er} octobre 1991

Justification émanant de l'État partie

L'ensemble du château de Mir doit sa qualité exceptionnelle à sa situation, dans une région fertile, au centre géographique de l'Europe. Il est au croisement de grands axes commerciaux nord-sud et est-ouest mais aussi à l'épicentre des grands conflits armés européens et mondiaux entre des puissances voisines aux traditions culturelles et religieuses différentes.

Depuis la fin du XVe siècle, cette région a traversé un ensemble de bouleversements sans précédents dans les domaines :

- religieux (expulsion des derniers vestiges du paganisme par la chrétienté, persistance du conflit entre l'église de Rome et l'église orthodoxe) ;
- socio-politique (remplacement de l'absolutisme gothique par les idéaux humanistes de la Renaissance et développement de l'identité et du sentiment national) ;
- économique (évolution rapide des sciences, des technologies et des artisanats).

L'ensemble du château de Mir est le monument le plus remarquable qui ait été créé sous l'influence de cette alliance originale de facteurs. Sa forme illustre la fusion organique des éléments suivants :

- les symboles païens et les objets religieux chrétiens ;
- les traditions artistiques autochtones et les apports de peuples allogènes ;
- les constructions archaïques défensives et les concepts d'aménagement les plus modernes (avec quelques rares expériences de la période de transition) ;
- les éléments de styles différents mais quasi-contemporains, basés sur l'architecture et l'art

gothique biélorusse, expression par ailleurs très limitée dans le temps et l'espace.

Le château de Mir est une structure architecturale dont la beauté exceptionnelle résulte d'une composition plastique et spatiale qui allie des nuances subtiles (telle que l'intégration de courbes) et un luxe et une richesse d'ornementations et de couleurs.

Le plan urbanistique de l'ensemble du château est presque entièrement authentique. Le plan de la petite ville de Mir illustre la genèse d'une ville médiévale dans le cadre d'un système féodal : la ville, le château et la zone économique qui leur est associée - sont situés à une certaine distance les uns des autres. La compacité du plan du centre ville est visiblement due aux fortifications, aujourd'hui disparues, à l'exception de certains vestiges. L'échelle architecturale et l'implantation du château dans le paysage nous sont parvenus intacts.

L'ensemble du château de Mir est un symbole vivant de l'histoire de la République de Biélorus et, à ce titre, un symbole national majeur.

Critères i, ii, iv et v

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

Le château a été construit à la fin du XVe siècle ou au début du XVIe (la première mention qui en est faite remonte à 1531) par la famille Ilyinichi. Les travaux initiaux concernaient l'édification des murailles et des tours en style gothique, mais ils furent interrompus pour une raison inconnue. Au début du XVIIe siècle, la construction fut achevée grâce à l'ajout d'une résidence palatiale présentant quelques traits de la Renaissance (dont un jardin de style italien et un système de bassins) après que la famille Radziwill en eut pris possession en 1569. Ces travaux furent probablement réalisés sous la direction de l'architecte italien Gian Maria Bernardoni.

Des travaux de reconstruction, effectués après les sièges de 1655 et de 1706, ajoutèrent au château quelques caractéristiques baroques. Il fut gravement endommagé sous la période napoléonienne, en 1794 et de nouveau en 1812, et resta dans un état d'abandon et de décrépitude jusqu'à la fin du XIXe siècle, date à laquelle il fut acheté par le duc de Svyatopolk-Mirsky qui fut à l'origine de la conception d'un parc paysager avec un lac. Un nouveau palais (détruit en 1914) fut érigé ainsi que d'autres structures (chapelle, maison du gardien, etc...) sur le domaine. L'ancien château survécut à l'état de ruines. Des travaux de restauration furent entrepris dans les années 1920 et 1930, lesquels ajoutèrent certains éléments typiques de la Sécession et du romantisme. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il servit de camp de prisonniers et de ghetto. La restauration à proprement parler n'a repris qu'en 1982.

Description

L'ensemble du château de Mir est situé sur la rive d'un petit lac, au confluent de la rivière Mirianka et d'un petit affluent.

Ses murailles fortifiées forment un quadrilatère irrégulier ; il y a quatre tours d'angle extérieures dotées de toits en croupe s'élevant sur cinq étages et une tour-porte extérieure de six étages du côté ouest. Toutes les tours ont des sous-sols aux plafonds voûtés ; les rez-de-chaussée et les étages inférieurs sont quadrilatéraux, les étages supérieurs octogonaux. Les étages supérieurs présentaient jadis des plafonds de bois, mais ceux-ci furent ensuite remplacés par des voûtes de briques.

Les façades sont en briques, avec un plâtrage peint encastré. À la fin du XVII^e siècle, des éléments de pierre furent ajoutés. Les chambranles des portes et les embrasures des fenêtres et les balcons sont en grès. Les toits sont couverts de tuiles, dont certaines sont vernies. L'emprise au sol du château est de 78 m par 72 m, avec une cour intérieure de 42 m² ; la hauteur du château est d'environ 17 m, celle des tours varie entre 22 m et 26 m.

Quelques traces des remparts d'origine subsistent à l'ouest, au nord et à l'est. La surface totale du château, telle qu'elle est proposée pour l'inscription, est de 18,75 m², et le complexe dans son ensemble, château et parc compris, couvre 27 hectares.

La chapelle crypte des ducs de Svyatopolk-Mirsky est située à l'est du château dans le jardin paysager. C'est une chapelle en brique à une seule nef possédant une crypte et un clocher disposés de manière asymétrique sur la façade principale. Celle-ci est ornée de panneaux de mosaïque multicolore et dorée représentant l'image du Christ. La chapelle crypte est couverte d'un toit en métal galvanisé. L'ornementation de la façade fait alterner la brique rouge et la maçonnerie de plâtre non colorée.

La maison du gardien est située au nord de la chapelle crypte. C'est un bâtiment en brique, à un seul niveau, avec un toit à double pente, il ne comporte pas de cave. La décoration de sa façade est semblable à celle de la chapelle crypte. Elle est en cours de restauration, l'intention étant d'y installer les services techniques du complexe du château.

L'annexe du palais fut construite à la fin du XIX^e siècle, à la limite est du complexe, dans la zone du parc paysager. C'est un bâtiment en briques de deux étages, de plan rectangulaire et couvert d'un toit en croupe. Les façades sont couvertes de stuc et d'ornements. Actuellement, ce bâtiment sert de logement. Les ruines du bâtiment principal du château se trouvent en bordure est du complexe, au nord de l'annexe du palais, et ne sont pas utilisées actuellement.

La petite chapelle du XIX^e siècle est un petit bâtiment de pierre recouvert de stuc. De plan carré, elle est dotée d'un toit en métal aux formes élaborées. Située en bordure ouest du complexe, la chapelle comporte une seule salle, une porte et deux fenêtres. Elle est actuellement désaffectée.

Le Memorial élevé sur le site du massacre des prisonniers du ghetto de Mir se trouve dans le nord du complexe, à l'est de l'ancien jardin à l'italienne. Il consiste en une stèle

érigée dans les années 1950 et une composition architecturale de 1998 réalisée selon les plans de l'artiste israélien Zvi Rashev. Le lieu exact du massacre est délimité par des pavés.

Gestion et protection

Statut juridique

Le bien est inscrit sur la liste nationale des biens culturels et historiques de la République de Bélarus.

Gestion

Depuis 1987, le château de Mir est la propriété du musée national des Arts de la République de Bélarus, qui est également responsable de son entretien et de sa gestion. Vingt-deux professionnels travaillent actuellement à Mir, assistés par quarante et un techniciens et quinze membres de personnel.

L'inspection d'État pour la protection du patrimoine culturel et historique de la République de Bélarus exerce son contrôle sur le monument.

L'actuel plan de restauration et de gestion, qui vient juste d'être finalisé, prévoit la réalisation du grand programme de restauration et de conservation et l'aménagement du site en musée. Celui-ci sera doté de salles de conférences, de salles de réunions, de structures pour des festivals, des concerts, des représentations théâtrales, etc. Le site est un centre international, né des mémorandums de coopération entre la République de Bélarus et l'UNESCO en 1991 et en 1998. Le programme de restauration a été établi par le groupe de planification de l'entreprise Soyztchservice, sur la base du rapport de 1991 remis par Helmut Stelzer, expert à l'UNESCO et ancien secrétaire général de l'ICOMOS.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

La restauration du complexe du château a commencé en 1982. Toutefois, ce n'est qu'en 1991, après l'étude du rapport de l'expert de l'UNESCO, que les grands projets de restauration et de conservation ont été lancés. Bien qu'ils aient connu quelques interruptions dues à des manques de fonds, les travaux de restauration sont toujours en cours, la majeure partie étant d'ores et déjà achevée.

Authenticité

L'authenticité globale du complexe est élevée : sa disposition est pratiquement intacte depuis le XVII^e siècle.

Tous les éléments de pierre des structures gothiques et Renaissance sont en bon état et totalement authentiques. En revanche, la plupart des éléments en bois ont disparu dans des incendies ou à cause de la rigueur du climat.

Le travail de restauration a exigé l'intervention de techniques traditionnelles et l'utilisation de matériaux de remplacement appropriés. Les travaux de restauration ont mis au jour des fragments gothiques originaux, tels que des peintures

murales et des couleurs qui ont été préservées *in situ* dans la mesure du possible.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité Mir en juin 2000.

Caractéristiques

Le château de Mir a été construit et s'est agrandi sur plusieurs siècles, et dans sa forme actuelle il reflète l'évolution de l'architecture militaire sur une période significative de l'histoire.

Analyse comparative

Le château de Mir est reconnu comme étant un des plus beaux exemples de château Renaissance/baroque en Europe centrale.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères ii et iv* :

Critère ii Le château de Mir est un exemple exceptionnel de château d'Europe centrale qui traduit dans sa conception et sa disposition des influences culturelles successives (gothique, baroque et Renaissance) qui se fondent harmonieusement pour créer un monument significatif de l'histoire de cette région.

Critère iv La région qui accueille le château de Mir a connu une longue histoire de conflits et d'unions politiques et culturelles, qui est représentée de façon vivante dans la forme et l'aspect de l'ensemble.

ICOMOS, septembre 2000

Bruges (Belgique)

No 996

Identification

<i>Bien proposé</i>	Le centre historique de Bruges
<i>Lieu</i>	Province de Flandre-Occidentale
<i>État partie</i>	Belgique
<i>Date</i>	1 ^{er} juillet 1999

Justification émanant de l'État partie

Bruges est un cas particulier, en ce sens qu'elle comporte déjà deux biens inscrits sur la Liste du Patrimoine mondial, à savoir les béguinages flamands (inscrits en 1998) et les beffrois de Flandres et de Wallonie (inscrit en 1999).

La ville historique de Bruges porte en elle le témoignage des échanges considérables qui ont influencé son évolution architecturale sur une longue période.

Elle a participé au développement du gothique en briques, caractéristique de l'Europe du Nord et de la Baltique, et dont l'impact majeur se manifeste dans l'architecture des églises du début de l'époque médiévale et à la période bourguignonne qui fut aussi l'apogée de la ville. Cette architecture détermine avec force le caractère du centre historique de la ville. Bruges a été le centre d'une intense activité commerciale, le dernier maillon de la chaîne des villes hanséatiques. Elle a favorisé la diffusion de courants artistiques novateurs, en particulier le succès des artistes italiens, mais aussi espagnols, dans la région.

Critère ii

Bruges a conservé une organisation de l'espace et des structures qui révèle les phases successives de son histoire. Le centre historique recouvre exactement le périmètre de la ville ancienne.

Le site offre un exemple éminent d'un ensemble architectural illustrant des périodes significatives de l'histoire humaine.

Métropole commerciale au cœur de l'Europe, toujours vivante et active, elle a su préserver l'architecture et les structures urbaines qui témoignent des différentes phases de son développement, notamment la Grand-Place avec son Beffroi, le Béguinage ainsi que les hôpitaux, les ensembles religieux et commerciaux et le tissu historique urbain. La ville offre une image de continuité qui se traduit par une évolution plutôt harmonieuse. À la fin du XIXe siècle, toujours au nom de cette continuité, les façades des maisons ont été rénovées dans le style néo-gothique propre à Bruges,

une interprétation du style hanséatique médiéval associé à des influences romantique du XIXe siècle.

Critère iv

Le site est associé à des chefs-d'œuvre artistiques d'une importance universelle exceptionnelle.

La ville fut un centre de mécénat pour la peinture au Moyen Âge lorsqu'elle accueillit des artistes comme Jan van Eyck et Hans Memling. Elle fut le berceau de l'art des Primitifs flamands qui a rayonné dans toute l'Europe. Beaucoup de ces peintures ont été exportées et ont influencé la peinture en Europe, mais des collections exceptionnellement importantes sont restées dans la ville elle-même.

Critère vi

[**Note** Ceci est une version légèrement abrégée et modifiée du texte du dossier de proposition d'inscription]

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

Des fouilles archéologiques attestent la présence de l'homme dans la région de Bruges depuis l'âge du fer et la période gallo-romaine. Au VIIIe siècle, Bruges est mentionnée sous le nom de *Municipium Frandrense*, chef-lieu du *Pagus Frandrensis* et résidence des comtes mérovingiens. Là se situait le centre administratif et militaire de la région tandis qu'un commerce intense avec la Scandinavie s'établissait à cette période. Le nom de Bruges est mentionné pour la première fois au IXe siècle et le nom de *Bruggia* apparaît sur les pièces frappées par les Carolingiens. À cette époque, Bruges faisait partie de la ligne de défense contre les Normands et les premières fortifications existaient en 851 sur le site actuel du Bourg. Le noyau urbain se développa progressivement et devint centre portuaire et commercial au rayonnement européen. Les premiers remparts de la ville furent érigés en 1127. Leurs traces sont encore visibles dans les canaux intérieurs du centre ville. Un canal maritime fut creusé jusqu'à Bruges pour faciliter la navigation, consolidant ainsi son rôle maritime qui se prolongea jusqu'au XVe siècle, avec les avant-ports de Damme, Hoeke et Monnikenrede.

De 1200 à 1400, Bruges fut la capitale économique de l'Europe au nord des Alpes. La foire de Bruges fut instituée en 1200, et les contacts avec l'Angleterre furent les premiers à se développer, en particulier pour le commerce de la laine. Suivit l'établissement de relations avec d'autres régions – Europe du Nord, les pays allemands et la Méditerranée. La prospérité croissante de la ville se refléta dans la construction de bâtiments publics, tel que l'imposant Beffroi sur la Grand-Place, et Bruges devint rapidement une capitale économique de l'Europe. Le palais de la famille van der Buerse devint le centre financier, donnant son nom au concept de la Bourse. L'accroissement démographique continu de la ville explique la naissance d'institutions sociales à partir du XIVe siècle,

parmi lesquelles l'Hôpital Saint-Jean et les hôtels-Dieu ou petits hospices. L'Hôtel de ville gothique, construit en 1376, demeure le plus ancien des Pays-Bas.

De 1384 à 1500, Bruges connut son âge d'or sous les ducs de Bourgogne. Sous Philippe le Bon (1419-1467) en particulier, Bruges devint le théâtre d'une brillante vie de cour. Elle devint la capitale de l'art flamand, avec Jan van Eyck, qui montra la voie aux Primitifs flamands et exerça son influence sur l'ensemble de la peinture en Europe. D'autres peintres furent attirés à Bruges, parmi lesquels Petrus Christus, Hans Memling, Gerard David et un grand nombre de maîtres anonymes. Bruges fut à la même époque le centre de l'enluminure et aussi celui de l'imprimerie, très peu de temps après Gutenberg. À Bruges furent imprimés les premiers livres en français et en anglais. Grâce à la présence des italiens, Bruges devint un centre d'humanisme et de Renaissance. L'activité de construction se poursuivit et Bruges s'orna d'un ensemble de palais nobles et d'édifices religieux de grand prestige.

À partir de la fin du XVe siècle, Bruges entra peu à peu dans une période de stagnation. Les régions flamandes furent intégrées dans l'Empire Habsbourg et la découverte de l'Amérique déplaça les intérêts économiques de l'Atlantique à la Méditerranée. Bruges poursuivit ses activités dans l'industrie textile et conserva ses liens avec l'Espagne mais elles perdit son rôle dans le commerce maritime au profit d'Anvers. Elle resta néanmoins active sur le marché monétaire international et conserva son rôle de centre humaniste ; Érasme la baptisa « la Nouvelle Athènes » et Thomas More y écrivit son *Utopie*. Du point de vue de l'architecture, le style médiéval gothique continua de dominer, accompagné cependant de la naissance d'un style proprement brugeois.

De 1600 à 1800, grâce à la construction d'un réseau de canaux, Bruges rétablit sa liaison maritime mais à un niveau modeste. La construction de nouveaux bâtiments se poursuivit cependant, et une interdiction de 1616 d'utiliser le bois dans les façades entraîna la restauration d'un grand nombre de façades en dur. La population de Bruges resta relativement modeste au cours de cette période et le besoin de s'étendre au-delà des remparts de la ville médiévale ne se fit sentir que beaucoup plus tard. L'influence de la Contre-Réforme, très vigoureuse à Bruges, se traduisit par l'installation de nombreuses congrégations religieuses. À la fin du XVIIIe siècle, l'empereur Joseph II de Habsbourg ordonna toutefois l'abolition des couvents « inutiles », tandis que d'autres édifices religieux furent détruits par les révolutionnaires français, parmi lesquels la cathédrale Saint-Donatien.

De 1815 à 1830, Bruges fit partie du Royaume Uni des Pays-Bas et depuis 1830 elle fait partie de la Belgique. L'arrivée du chemin de fer à Bruges en 1834 provoqua une remarquable césure dans le tissu urbain. À partir de 1854, l'administration communale prépara des plans pour une opération de transformation urbaine de type Haussmannienne, mais seul l'un d'entre eux fut exécuté, dans le quartier du nouveau théâtre, où le tissu médiéval fut détruit. Au cours du XIXe siècle, une colonie d'aristocrates anglais influença la vie culturelle de la ville et contribua à renouveler l'intérêt pour le patrimoine artistique de Bruges et la restauration des édifices historiques. De cette époque date la fondation de la Société d'Émulation pour l'histoire et les antiquités de la

Flandre Occidentale. Certaines restaurations lourdes furent infligées, allant jusqu'à la construction de copie d'édifices historiques disparus. Simultanément, le tourisme devint un nouveau centre d'intérêt pour la vieille ville. La ville a souffert de quelques dommages pendant les deux guerres mondiales mais la ville historique a globalement bien survécu. À partir de 1968, les politiques se portèrent sur la conservation du centre historique, conduisant à la création du Service de la Conservation et de la Rénovation urbaine et à l'établissement du premier plan de structure urbaine.

Description

La zone du bien proposé pour inscription comprend la totalité de la ville fortifiée historique de Bruges. Une bande étroite de terrain entourant la ville fortifiée sert de zone tampon.

Bruges est située à l'intersection de la zone des polders de la plaine maritime et de la zone sablonneuse de la Flandre intérieure. Le relief est peu élevé et se situe à un niveau moyen de 7,5 m au-dessus du niveau de la mer. La ville historique est délimitée par le tracé de la deuxième enceinte dont la construction débuta en 1297. Le mur de défense fut pourvu d'un système de bastions au début du XVIIe siècle. L'enceinte mesure 6800 m de long et délimite une superficie de 410 ha. Le plan de 1275 était suffisamment vaste pour contenir le développement de la ville jusqu'au XVIIIe siècle. Entre 1782 et 1784, une partie des fortifications fut démantelée, et au XIXe siècle les remparts furent transformés en lieu de promenade. Quatre portes d'accès existent toujours, ainsi qu'une tour de fortification. Le noyau de la ville est constitué au départ de deux pôles de développement, l'un autour du Bourg des comtes, îlot carré de 16 ha, le second pôle étant le quartier d'habitation des marchands du Vieux-Bourg, à partir d'où la ville prit son extension au XIIe siècle. Le tracé du premier rempart de fortification de 1127 est occupé par les canaux intérieurs.

Le tissu urbain de Bruges se caractérise par un enchevêtrement de petites rues et une succession de petites places publiques. Les plus importantes de ces places sont la place du Bourg et la Grand-Place, la première dominée par la cathédrale Saint-Donatien (détruite en 1799-1800) et la résidence ducale, plus tard remplacée par la double chapelle dédiée à saint Basile (1134-1157). Pendant 1000 ans, la place du Bourg est restée le symbole de l'alliance entre les pouvoirs civils et religieux mais également le siège de plusieurs institutions publiques dont le lieu d'exercice de la justice. La Grand-Place est le lieu où les halles, le Beffroi et la Waterhalle symbolisaient l'autonomie communale. Les quartiers riches se trouvaient à l'intérieur des remparts, les quartiers populaires tout autour, tels que le Marais, West-Brugge, Sainte-Anne, Saint-Gilles et le quartier plus récent de la Madeleine.

Au XIXe siècle, l'accroissement de la population entraîna la poursuite des lotissements des jardins et des zones non-construites. Le seul quartier qui bénéficia, à partir de 1864, d'une politique de rénovation urbaine de type haussmannienne se trouve autour du nouveau théâtre. La ville de Bruges se distingue par ses canaux, dont certains suivent des cours d'eau naturels et d'autres ont été creusés ou aménagés. Localement, on les appelle les *Reie*, ce qui peut se traduire imparfaitement par « quai ». Bruges a gardé à ce jour de nombreux espaces verts dans ses murs, sauf dans

le noyau central. Un grand nombre de jardins appartiennent à des ensembles religieux.

L'architecture de Bruges, depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours, se distingue essentiellement par son style gothique en briques et surtout par un traitement des façades dénommé « travée brugeoise ». Semblable au gothique en brique de l'Allemagne du Nord (par exemple, Doesburg) le style gothique en brique, classé en différentes périodes, évolue avec le temps : bien établi au début du XVI^e siècle, il est toujours présent au XVII^e siècle, et au XIX^e siècle, il devient la principale inspiration des restaurations.

Différents types de bâtiments et d'ensembles historiques présentent un intérêt, dont les suivants :

L'église Saint-Sauveur, mentionnée pour la première fois en 988, fut reconstruite au XIII^e siècle en style gothique français. En 1834, Saint-Sauveur devint la cathédrale de Bruges. L'église Notre Dame est mentionnée pour la première fois en qualité d'église paroissiale en 1089. S'élevant à 120 m, sa tour est la plus haute d'Europe. L'intérieur recèle une série complète d'écussons aux armes des chevaliers de l'ordre de la Toison d'Or (1468). Les églises Sainte-Anne et Sainte-Walburge sont de bons exemples du baroque du XVII^e siècle, expression de la Contre-Réforme que connut le sud des Pays-Bas. L'église Sainte-Madeleine (1851-1853, par Thomas Harper King) est un bâtiment-clé du néogothique. La chapelle de Jérusalem fut construite au retour d'un pèlerinage à Jérusalem (1471-1472) et se réfère à l'église du Saint-Sépulcre. La double chapelle Saint-Basile (1134-1157), dite chapelle du Saint-Sang, fut édifiée au milieu du XII^e siècle. L'église inférieure a gardé son caractère roman tandis que l'église supérieure a subi des restaurations au XIX^e siècle.

Parmi les couvents, il y a l'ancienne abbaye des Dunes, construite entre 1628 et 1642 par les moines cisterciens. L'église est de style classique de la fin du XVIII^e siècle. L'ancien couvent des Jésuites, avec deux ailes du XVII^e siècle, a été utilisé comme école après la suppression de l'ordre des Jésuites. Actuellement, l'ensemble est en cours de restauration. Le Béguinage Princier de la Vigne fut fondé au XIII^e siècle, son nom se réfère à Philippe le Bel, roi de France. La structure en espace clos est typique du Moyen Âge et comporte des éléments du gothique tardif et du XVII^e siècle. Depuis 1927, il est occupé par une congrégation de bénédictines. Les hôtels-Dieu sont caractéristiques du paysage de la ville ; il en subsiste 46 à ce jour. Ce sont, à l'origine, des groupements de maisons pour personnes âgées. Ils sont de deux types : celui des maisons groupées autour d'un jardin intérieur et celui de l'alignement le long d'une rue. Le plus ancien date du XIV^e siècle. Leur utilisation actuelle est toujours celle de leur origine, ils sont loués à bas prix à des personnes âgées aux moyens limités. L'Hôpital Saint-Jean fut fondé au milieu du XII^e siècle. Les trois parties médiévales qui survivent étaient utilisées jusqu'au milieu du XIX^e siècle, depuis lors elles ont été transformées en musée. La partie XIX^e siècle de l'hôpital a été restaurée et réaménagée en centre de congrès en 1976.

Parmi les édifices publics, il y a l'ensemble du beffroi (83 m) et des halles qui symbolisent l'autonomie communale. L'hôtel de ville date en majeure partie de la période 1376-1386, il est par conséquent l'un des plus anciens des Pays-Bas. Le Palais du Franc de Bruges a une histoire complexe : c'est le site de la résidence du comte au XI^e siècle, occupé à partir du XIV^e siècle par la cour de justice comtale et par le pouvoir civil administrant un large territoire rural, le Franc de Bruges. Les bâtiments furent transformés au début du XVI^e siècle et d'autres parties ajoutées au XVIII^e siècle. De 1795 à 1984, ils ont hébergé la cour de justice, et depuis lors, ils sont occupés par l'administration municipale.

La ville historique de Bruges compte environ 10 000 édifices, dont la moitié ont une valeur architecturale ou paysagère. L'éventail des types de construction est vaste : Moyen Âge (XIII^e et XIV^e siècles) période bourguignonne (XV^e siècle), gothique tardif (XVI^e et XVII^e siècles), baroque régional (XVII^e siècle), influence française (XVIII^e siècle), néo-classique (XIX^e siècle) et styles « néo » (XIX^e et XX^e siècles)

Gestion et protection

Statut juridique

La ville historique est un conglomérat de propriétés publiques et privées. Il existe une liste de bâtiments historiques protégés au titre de la loi du 7 août 1931 sur les sites et les monuments ruraux et urbains, telle que modifiée par les décrets du 3 mars 1976 et du 22 février 1995. Tous les bâtiments qui ne bénéficient pas d'une protection légale spécifique sont concernés par les réglementations municipales.

Gestion

Le premier plan de structure pour Bruges fut préparé en 1972, jetant les bases de la planification et de la gestion de la ville en incluant un programme de conservation et des plans de circulation automobile. La ville de Bruges a activement soutenu le maintien du caractère du centre historique en encourageant la construction de logements, en contrôlant le développement et en intervenant dans le domaine public. La ville a supprimé progressivement la circulation automobile, aménagé des espaces ouverts, élargi les trottoirs et pavé les rues. La rénovation et la création de parcs et de jardins ont contribué au renouveau urbain. L'installation de la télévision par câble a permis de supprimer les antennes de télévision. Bruges a également rénové ses canaux afin de les dépolluer et d'en faire un élément attrayant de la ville.

La ville de Bruges et ses conseillers préparent actuellement un nouveau plan de structure de la ville et des environs. Ce plan définit les objectifs et les stratégies à mettre en œuvre pour protéger et améliorer la ville. La première version de ce plan fournit un plan de gestion de la ville. Il existe également un plan de gestion du tourisme qui suit les directives de *Toerisme Vlaanderen 1999-2000*. Des plans spéciaux, en particulier le *Plan Tourisme 2002*, sont en préparation, en prévision de l'afflux des touristes à Bruges pour l'année 2002.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

La gestion de la conservation de la ville est prise en charge depuis 1877, date à laquelle, grâce au gouverneur Amédée Visart de Bocarmé, la restauration fut intégrée à la politique de la ville. De nombreux bâtiments, en particulier leurs façades ornées, furent restaurés. Un débat s'instaura sur les principes de restauration. Les disciples de Ruskin et Pugin, Thomas Harper King, James Weale et Jean de Béthune, étaient partisans d'une restauration respectueuse de l'existant. Ils firent appel à une approche scientifique et, dans la mesure du possible, préférèrent l'utilisation de matériaux historiquement authentiques. D'autres soutenaient le parti de Viollet-le-Duc, entre autres l'architecte de la ville, Louis Delacenserie. Plusieurs bâtiments historiques ont donc été soumis à des restaurations stylistiques lourdes (par exemple l'hôtel de Ville, le Greffe Civil, le palais Gruuthuse). Ce type de restauration s'est poursuivi même après les deux guerres mondiales. Toutefois, depuis les années 1960, l'approche est devenue plus douce.

En 1968, un inventaire précis des bâtiments historiques a été établi scientifiquement par le docteur Luc de Vlieghe et demeure une référence de base pour tous les travaux de restauration. Petit à petit, l'attention s'est portée sur les maisons ordinaires qui constituent le tissu résidentiel urbain. Bruges connaît une politique de la ville dynamique grâce à la fusion communale. C'est la première ville en Belgique à s'être dotée d'un service de la conservation et de la rénovation urbaine ainsi que du premier plan de Structure en 1972. En 1975, grâce à ses programmes de conservation, Bruges fut choisie comme ville exemplaire pour l'année du patrimoine architectural européen. Depuis 1978, des politiques de financement des projets de conservation ont été régulièrement mises en œuvre. Celles-ci comprennent des améliorations fonctionnelles et structurelles et ont permis la réhabilitation de nombreux quartiers déshérités comme ceux de Sainte-Anne, Saint-Gilles, West-Brugge, Marais et le long de la rue Longue.

Authenticité

Le centre historique de Bruges illustre la continuité sur un site urbain qui est occupé depuis le XI^e siècle. Des archives témoignent du contrôle exercé sur le développement de la ville depuis le XV^e siècle. Depuis la fin du XIX^e siècle s'exerce une conscience historique de la ville et les débats sur les méthodes de protection et de restauration ont suivi les tendances internationales dans ces domaines.

L'occupation continue de la ville historique a conservé le tracé originel des rues, des canaux et des espaces ouverts. Pour la plupart, les bâtiments respectent le parcellaire d'origine. Les modifications effectuées au cours du temps respectent les changements fonctionnels de la ville et renforcent l'authenticité historique, à l'instar de ce qui se fait dans la ville de Sienne en Italie. Bien que les remparts aient disparu, le périmètre de la ville historique est clairement lisible aujourd'hui et marqué par les portes et la tour de défense qui subsistent.

L'histoire de la ville et de ses bâtiments est bien représentée dans les structures historiques qui illustrent pratiquement toutes les périodes depuis la fondation de la ville. Certaines modifications modernes ont été réalisées, dont l'impact sur l'ensemble est limité.

Le style même des restaurations effectuées à Bruges est devenu un objet d'étude. Les différentes rénovations reflètent les mouvements de restauration internationaux et font aujourd'hui partie du caractère de la ville.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité Bruges en janvier 2000. L'ICOMOS a également consulté son Comité Scientifique International sur les villes et villages historiques.

Caractéristiques

Bruges est un exemple exceptionnel d'habitat historique médiéval ayant conservé son tissu urbain historique tel qu'il a évolué avec les siècles. Bruges est aussi un lieu où le bâti gothique d'origine a été préservé et revitalisé jusqu'à nos jours, au point de ne faire qu'un avec l'identité de la ville.

Ayant été l'une des capitales culturelles et commerciales d'Europe et ayant tissé des liens avec d'autres parties du monde, Bruges est à l'origine de mouvements culturels et artistiques et est en particulier associé à l'école de peinture des Primitifs flamands.

Analyse comparative

Le dossier de proposition d'inscription se réfère à d'autres villes d'Europe, telles que Cologne, Lübeck et Florence, comparables dans leur forme, ou Gand et Ypres, comparables pour leur développement économique. Bruges est cependant un exemple exceptionnel, ne serait-ce que par son excellent état de conservation. Comparée à Malines, Anvers et Bruxelles, Bruges est la seule ville qui a conservé son tissu médiéval et sa structure urbaine dans son ensemble.

Brève description

Bruges est un exemple exceptionnel d'habitat historique médiéval ayant bien conservé son tissu urbain historique tel qu'il a évolué avec les siècles et où le bâti gothique d'origine fait partie de l'identité de la ville. Bruges, une des capitales commerciale et culturelle européenne, a tissé des liens culturels avec différentes parties du monde, et est particulièrement associé à l'école de peinture des Primitifs flamands.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères ii, iv et vi* :

Critère ii La ville historique de Bruges témoigne sur une longue période d'un échange d'influences considérable sur le développement de l'architecture, et en particulier sur le gothique en brique. Elle a également favorisé des influences artistiques novatrices dans le développement de la peinture médiévale, étant le berceau de l'école des Primitifs flamands.

Critère iv La ville historique de Bruges est un exemple remarquable d'un ensemble architectural illustrant des étapes significatives de l'histoire commerciale et culturelle de l'Europe médiévale, dont les institutions publiques, sociales et religieuses sont un témoignage vivant.

Critère vi La ville de Bruges a été le berceau de l'école des Primitifs flamands et un centre de mécénat et de développement de la peinture au Moyen Âge avec des artistes tels que Jan van Eyck et Hans Memling.

ICOMOS, septembre 2000

Les habitations Horta (Belgique)

No 1005

Identification

<i>Bien proposé</i>	Les habitations majeures de l'architecte Victor Horta
<i>Lieu</i>	Région de Bruxelles-Capitale
<i>État partie</i>	Belgique
<i>Date</i>	23 juillet 1999

Justification émanant de l'État partie

Les quatre habitations majeures de l'architecte Victor Horta (1861-1947), l'Hôtel Tassel, l'Hôtel Solvay, l'Hôtel van Eetvelde et la Maison & l'Atelier de Horta, situées à Bruxelles, témoignent des multiples facettes de l'exceptionnelle créativité de cet architecte belge dans la décennie préparant le XXe siècle. Horta est considéré comme un des initiateurs décisifs de l'Art Nouveau, et l'un des plus remarquables pionniers de l'architecture moderne. La révolution stylistique que représente le travail de Horta se caractérise, entre autres, par l'introduction d'un plan libre et ouvert, la diffusion et la transformation de la lumière à travers tout l'édifice et la création d'un langage décoratif qui associe avec brio l'énergie des lignes courbes et la structure du bâtiment.

Les quatre habitations de ville conçues par Victor Horta, pionniers de l'Art Nouveau, représentent des chefs-d'œuvre du génie créateur humain, car elles constituent un lien essentiel entre la tradition classique et le mouvement moderne dans l'histoire de l'architecture. Horta a révolutionné les conceptions architecturales de son époque par l'introduction de l'idée du plan libre et par la création d'un véritable dialogue entre les matériaux et leur mise en œuvre selon leurs caractéristiques intrinsèques ainsi que par l'invention d'un langage décoratif original.

Critère i

Les habitations Horta offrent un exemple éminent d'un type de construction architecturale. Elles renouvellent la tradition des maisons et hôtels bourgeois du XIXe siècle, combinant la fonction d'habitation et de représentation qui nécessite une organisation subtile des espaces et des circulations différenciées. Dans chacun des cas, le génie de Horta a créé une unité décorative et architecturale cohérente qui reflète la personnalité du propriétaire.

Critère iv

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels telles que définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, ceci est un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

L'Hôtel Tassel peut être considéré comme l'œuvre fondatrice de l'Art Nouveau. Commandité par le professeur Émile Tassel en 1893, il fut la première réalisation où Victor Horta pu mettre en œuvre sa conception originale de l'architecture, avec toutes les caractéristiques qu'il développera dans les autres habitations qu'il construira par la suite. La maison fut terminée en 1894, mais Horta continua de dessiner le mobilier pendant quelques années et apporta quelques modifications mineures à la demande du commanditaire. Lorsqu'il fut terminé, l'Hôtel Tassel souleva des critiques mais fut bientôt considéré comme bâtiment-clé dans le développement de l'architecture moderne. Après la Seconde Guerre mondiale, la maison fut scindée en plusieurs petits appartements, au mépris de la décoration d'origine. En 1976 l'architecte Jean Delhaye racheta la maison, restaura la façade de la rue et les portes d'entrée et adapta la maison pour servir de bureau de prestige.

Commandité par Armand Solvay, l'Hôtel Solvay fut construit entre 1895 et 1898, le mobilier ayant été terminé en 1903. La construction des écuries fut confiée aux architectes C. Bosmans et H. Vandeveld, à partir de 1899, bien que Horta ait pu être consulté pour leur conception. La famille Solvay conserva la maison jusqu'en 1957, lorsque M. et Mme Wittamer-De Camps la rachetèrent, évitant ainsi sa démolition. Le bâtiment devint le siège de leur maison de couture et ils y apportèrent quelques modifications. Le puits de lumière sud, dont le vitrage avait été cassé en 1942, fut fermé par le plancher d'un atelier. Au rez-de-chaussée, deux grandes vitrines furent ouvertes. Après le transfert de leur activité de mode dans un autre lieu en 1980, les propriétaires entamèrent la restauration du bâtiment, y compris la restitution de la verrière de la cage d'escalier d'honneur (1980-1982), le rafraîchissement de la décoration intérieure et la restauration des façades (1988-1989).

Commandité par M. et Mme Van Eetvelde en 1895, la construction de l'Hôtel Van Eetvelde commença en 1897 ; l'aile ouest fut achevée en 1900 et l'aile est en 1901. En 1920, après le décès de Mme Van Eetvelde, le bien fut divisé en deux parties. Le bâtiment d'origine et l'aile est (4 avenue Palmerston) furent vendus à la famille Pouppez de Kettenis, qui y vécut pendant une trentaine d'années. En 1950, ce bien fut racheté par le propriétaire actuel, la Fédération de l'Industrie du Gaz (FIGAZ), qui utilisa l'étage principal à des fins représentatives. Un garage fut ajouté à l'aile est et, en 1966, des bureaux furent installés dans le puits de lumière. En 1988, FIGAZ commença la restauration de la maison sous la conduite d'un ancien élève de Horta, l'architecte Jean Delhaye, et l'architecte Barbara Van der Wee. L'aile ouest fut reliée au bâtiment d'angle en 1920, entraînant quelques modifications, plutôt malheureuses. Lorsque la famille Nicolaïdes-Hoffman acquit le bâtiment en

1926, ils voulurent le démolir, mais ils n'en reçurent pas l'autorisation. Le bâtiment fut finalement racheté par Jean Delhay qui en fit sa résidence.

La maison et l'atelier de Horta répondaient aux besoins professionnels et familiaux de l'architecte et furent construits en 1898-1901 sur deux parcelles situées dans un quartier à la mode de la ville. Peu après son achèvement, Horta y apporta des modifications, agrandissant la maison en empiétant sur le jardin en 1906. Après son divorce, il mit les bâtiments en location, puis revint y vivre, modifiant l'intérieur, ajoutant une terrasse et un jardin d'hiver et agrandissant l'atelier. En 1911, la façade sur rue fut modifiée lorsque Horta lui-même aménagea un garage. En 1919 le bâtiment fut vendu au major Henri Pinte et, en 1926, les deux parties de l'immeuble furent séparées. En 1961, la commune de Saint-Gilles fit l'acquisition de la partie résidentielle pour en faire un musée sur l'œuvre de Horta. Le bâtiment fut restauré en 1967 par Jean Delhay et des travaux supplémentaires furent entrepris dans les années 1970 et 1980. Une nouvelle campagne de restauration fut lancée en 1989.

Description

Les quatre habitations de Victor Horta sont : l'Hôtel Tassel, 6, rue P.-A. Janson ; l'Hôtel Solvay, 224, avenue Louise ; l'Hôtel van Eetvelde, 2-4, avenue Palmerston et la maison et l'atelier de Horta, 23-25, rue Américaine, dans le centre de Bruxelles.

- Hôtel Tassel

Cette habitation fut érigée sur une parcelle de 7,79 m de large et 39 m de profondeur. Le commanditaire, le professeur Émile Tassel, voulait une maison bourgeoise pour célibataire vivant avec sa grand-mère, aimant recevoir des amis et poursuivant chez lui ses travaux scientifiques. La façade sur rue, construite en pierre, s'intègre remarquablement bien dans l'enfilade de la rue. Au-dessus de l'entrée, la structure métallique innovatrice du bow-window, qui s'ouvre sur deux niveaux, démontre le savoir-faire de Horta pour allier les formes traditionnelles aux nouveaux concepts techniques et artistiques. La façade sur la rue se divise en quatre niveaux, le niveau de l'entrée, un entresol, un premier et un second étage et un attique. Ces niveaux sont savamment reproduits côté jardin au moyen d'un escalier central. Construite au-dessus d'un sous-sol, la maison est de plan symétrique par rapport à l'axe central. Par le hall d'entrée, on entre dans le salon via l'escalier principal et on accède à la salle à manger avec sa grande baie vitrée qui donne sur le jardin. L'escalier principal conduit au bureau du premier étage et deux escaliers secondaires desservent le reste de la maison. Horta a éclairé de différentes manières les différentes parties de la maison, comme cela se perçoit directement sur l'élévation de la façade. Le centre de la maison est éclairé de manière ingénieuse par un lanterneau du jardin d'hiver et la verrière surmontant la cage d'escalier d'honneur. Les chambres à coucher occupent les étages supérieurs. On décèle plusieurs types d'inspiration dans ce bâtiment - japonaise dans le hall de forme octogonale, égyptienne dans l'entrée et l'intérieur, médiévale dans la composition des bow-windows et classique dans la parfaite symétrie de la composition - la plasticité et l'ondulation sensible des surfaces étant propres à Victor Horta.

- Hôtel Solvay

L'Hôtel Solvay, la mieux conservée de toutes les habitations de Horta, possède un intérieur intact, y compris les objets d'origine et tous les équipements en état de marche. L'élévation de la façade avant est en pierre, tandis que la façade sur le jardin est construite en brique. Le bâtiment comportait un sous-sol, l'étage principal, un étage pour les parents, un étage pour les enfants et un étage pour le personnel. Construit sur un terrain plus large que celui de l'Hôtel Tassel, les étages supérieurs possèdent trois pièces sur rue et les chambres latérales possèdent chacune un bow-window. L'étage principal comporte un salon occupant la totalité de la largeur du terrain, avec un balcon au centre, articulant ainsi l'espace et l'élévation de la façade sur rue. La salle à manger donne sur le jardin. Le mobilier intérieur est magnifiquement conçu et réalisé dans des bois sombres, ondulant avec délicatesse, et des structures métalliques. Les fenêtres et les cloisons comportent des vitraux richement colorés, les sols possèdent des motifs décoratifs et les murs portent des décorations peintes dans des couleurs douces, reflétant les formes du mobilier. Le hall d'entrée, s'ouvrant dans la partie gauche de la façade, conduit de la rue directement au jardin. Au milieu du passage s'ouvre un hall d'honneur, conduisant à l'escalier principal et donnant accès aux pièces de services des deux côtés.

- Hôtel van Eetvelde

Commandité par Édmond van Eetvelde, diplomate et secrétaire général du Congo, l'édifice devait à la fois offrir un domicile à la famille et un décor de prestige pour recevoir des invités du monde entier. L'ensemble consiste en un bâtiment principal (1895-1897), une aile est (1900-1901) au 4, avenue Palmerston et une aile ouest (1889-1900) au 2, avenue Palmerston, jouxtant une maison mise en location plus à l'ouest. Le bâtiment principal est de plan rectangulaire, tandis que l'aile ouest et la maison en location forment une extension triangulaire sur un coin de rues. La partie centrale du bâtiment principal est consacrée à un système complexe de communication comprenant l'escalier principal qui conduit du hall d'entrée au premier étage ; à l'arrière se trouve un escalier pour la famille et un escalier de service. L'étage principal possède un grand salon ouvert sur la rue et une salle à manger à l'arrière ; on accède à un boudoir et une salle de billard logés dans l'aile est et à un bureau dans l'aile ouest. Les intérieurs sont conçus sur le même mode luxueux que celui des autres maisons. L'élévation de la façade sur rue au n°4, peinte et décorée dans des teintes rose saumon, se développe sur quatre niveaux selon un rythme alterné. Les matériaux dominants sont le verre et le métal. Au n°2, l'élévation est réalisée en pierre et introduit des éléments ondulants de fenêtre finement décorés.

- Maison et Atelier de Horta

Modestes par la taille, la maison et l'atelier de Horta sont un véritable manifeste de la capacité créative de Victor Horta, un laboratoire où il a expérimenté l'association de matériaux et d'espaces avec les technologies les plus modernes. Le terrain est de 12,5 m de large. La partie résidentielle sise au 25, rue Américaine, est de 6,7 m de large, tandis que l'atelier du 23, rue Américaine, sur la droite, est de 5,8 m de large. L'ensemble possède trois étages et un toit mansardé. La

façade est construite en pierre et possède une structure métallique conçue avec délicatesse. L'élément le plus spectaculaire du bâtiment est la grande verrière qui surmonte l'escalier principal.

Gestion et protection

Statut juridique

Chacun des quatre biens est classé par décret royal : l'Hôtel Tassel en 1976, l'Hôtel Solvay en 1977, l'Hôtel van Eetvelde en 1971 et 1976, la maison et l'atelier de Horta en 1963. Le jardin et les écuries de l'Hôtel Solvay sont classés par décret du gouvernement de la Région de Bruxelles-Capitale, en date du 22 avril 1999. Sont classés dans l'Hôtel Solvay le mobilier et les installations intégrés au bâtiment, à l'exception du mobilier non fixé et des œuvres d'art qui sont d'origine et exceptionnellement complets.

Depuis 1989, la responsabilité de la conservation des édifices historiques de Bruxelles est confiée au ministère de la Région Bruxelles-Capitale. En 1993, la gestion et le contrôle de la conservation furent l'objet d'une ordonnance régionale par laquelle tous travaux effectués sur un bâtiment classé doivent être approuvés par un ordre du gouvernement. Dans le cas des quatre habitations, ces travaux sont contrôlés par les architectes du Service des Monuments et des Sites, qui soumettent la proposition au jugement de la Commission Royale des Monuments et des Sites.

Les quatre habitations proposées pour inscription se situent toutes dans des quartiers historiques possédant un nombre important de bâtiments classés et de « zones protégées ». Des zones tampons sont définies pour chacune des quatre habitations. Elles devraient être étendues pour l'Hôtel Tassel et la maison et l'atelier de Horta, pour inclure les deux côtés des rues dans lesquelles elles s'intègrent. Il existe également des zones de protection jouxtant les zones tampons qui accroissent la protection et, dans le cas de l'Hôtel van Eetvelde, un site classé consistant en une série de places et d'avenues au cœur desquels se trouve la maison.

Gestion

Les Hôtels Tassel, Solvay et van Eetvelde sont des propriétés privées mais sont directement accessibles au public. La gestion de ces trois biens est entre les mains de leurs propriétaires, avec un contrôle régulier du Service des Monuments et des Sites de la région. Il n'y a pas de plans de gestion officiels et les travaux qui ne relèvent pas d'un financement public sont réalisés sous la responsabilité du propriétaire, qui souvent a recours à des dons.

L'Hôtel Tassel, qui est loué en tant que bureau, peut être visité occasionnellement dans le cadre d'une visite de la ville. Le nombre des visiteurs chaque année ne dépasse pas la centaine actuellement. L'Hôtel Solvay est conservé par ses propriétaires en tant que musée privé qui emploie son propre personnel et des guides qualifiés. Il se visite sur demande ; des groupes de 20 personnes au maximum sont admis. Le nombre de visiteurs par an est estimé à 1000, sans compter les foules de visiteurs qui profitent des

Journées du patrimoine : sur deux jours, la maison peut accueillir jusqu'à 5000 personnes. L'Hôtel van Eetvelde (4, avenue Palmerston), siège social de la FIGAS (Fédération de l'Industrie du Gaz), est ouvert à la visite l'après-midi des deux journées du patrimoine, et les visiteurs sont acceptés par groupes de vingt personnes. À cette occasion, le nombre des entrées est de l'ordre de 1500. Les étudiants et les élèves des écoles peuvent aussi le visiter sur demande et il fait partie de certains circuits touristiques de la ville. La partie de l'Hôtel van Eetvelde sise au 2, avenue Palmerston est louée à une ambassade et n'est pas accessible aux visiteurs. La maison et l'atelier de Horta sont la propriété de la commune de Saint-Gilles, et constituent le musée Horta, géré par l'ASBL musée Horta. L'objectif du musée est de préserver les bâtiments et de faire connaître le travail de Horta. Grâce à ses archives importantes et sa bibliothèque consacrée à Horta et à l'*Art Nouveau*, il est devenu un centre de recherche et de documentation. Le nombre de visiteurs par an a atteint 50 000 et la demande toujours croissante constitue une sérieuse menace pour les revêtements des sols et des murs. Le plan à long terme prévoit l'agrandissement du musée dans un nouveau bâtiment situé sur le trottoir d'en face qui permettra l'aménagement d'un salon de thé, l'hébergement d'expositions temporaires et la création d'une bibliothèque, afin d'alléger la charge qui pèse sur le musée.

Il existe des plans prévoyant de restituer l'état d'origine des bâtiments, ou l'état estimé être le plus représentatif, comme c'est le cas pour l'Hôtel van Eetvelde et la maison et l'atelier de Horta. Ainsi, l'Hôtel Solvay a-t-il bénéficié d'une restauration de ce type, celle des autres maisons restant incomplète. À l'Hôtel Tassel par exemple, le mobilier intégré et les luminaires qui ont remplacé les éléments perdus de la décoration conçue par Horta, devraient être remplacés par du mobilier véritablement conçu par l'architecte. Les travaux de restauration, comme ceux de conservation, sont placés sous la responsabilité des propriétaires mais réalisés sous le contrôle du Service des Monuments et des Sites. Les travaux de restauration et de conservation des quatre habitations ont bénéficié de subventions importantes de l'État. La commune de Saint-Gilles verse également une subvention annuelle pour couvrir les frais de fonctionnement du musée Horta.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

- Hôtel Tassel

La maison fut divisée en petits logements après la Seconde Guerre mondiale de sorte que le plan superbe de Horta cessa d'être lisible et bien peu de la décoration demeura apparente. En 1976, l'architecte Jean Delhaye racheta la maison, restaura fidèlement la façade sur rue et les principales portes d'entrée, mais adapta aussi l'édifice à la fonction de bureaux de prestige, ce qui impliqua de surélever le toit au-dessus de la partie arrière pour créer un grand bureau éclairé par deux lucarnes. Dans les étages supérieurs, le mobilier intégré et les luminaires dessinés par Horta ayant disparu, ceux-ci furent remplacés par des meubles réalisés par Delhaye, mais les peintures décoratives de l'escalier principal et les vitraux du fumoir

furent brillamment reconstitués à partir de photos et de dessins originaux. En haut de l'escalier, Delhaye put réutiliser les panneaux des vitraux qui avaient été démontés et stockés lorsque le bâtiment avait été divisé en logements. La restauration fut effectuée entre 1980 et 1985.

- Hôtel Solvay

C'est l'œuvre la plus ambitieuse et la plus spectaculaire de Horta qui nous soit parvenue de la période *Art Nouveau*, et le seul des bâtiments à avoir conservé intact son système de chauffage et de ventilation, son système d'éclairage, les installations sanitaires et la cuisine toujours en état de marche, ainsi que la décoration intérieure, les aménagements et le mobilier. L'état de conservation remarquable du bâtiment est dû, en premier lieu, à la brillante conception de Horta et en second lieu à un régime particulier d'entretien et de réparation. Il est vrai que le bâtiment a subi quelques modifications lorsque les nouveaux propriétaires ont fermé le puits de lumière sud pour aménager des ateliers pour leur maison de couture, et ouvert deux grandes vitrines sur la façade. Cependant, depuis 1988, sous la direction de l'architecte Jos Vandebreden, ces modifications ont été supprimées et le décor original retrouvé. La restauration est de la meilleure qualité, elle restitue la polychromie d'origine de la façade, sur la base d'une recherche minutieuse des couleurs d'origine et des techniques de peinture et de vernis utilisées à l'époque.

- Hôtel van Eetvelde

Cet édifice eut également son puits de lumière occulté afin de ménager un espace de bureau supplémentaire lorsque la Fédération de l'Industrie du Gaz (FIGAZ) racheta le 4, avenue Palmerston pour en faire son siège social. La structure du puits de lumière fut démontée et entreposée de sorte que lorsque FIGAZ décida de restaurer le bâtiment, il fut possible de supprimer le plancher des bureaux et de rétablir la structure d'origine. La restauration commença en 1988, sous la direction des architectes Jean Delhaye et Barbara Van der Wee. Elle a concerné le puits de lumière, la façade, le jardin sur rue, le salon et son extension. Elle se poursuivra par le dôme de verre au-dessus de l'escalier et le jardin d'hiver ainsi que la restauration de la toiture. Il est à espérer que les propriétaires accepteront de racheter le 2, avenue Palmerston, de sorte que l'ajout fait par Horta d'un grand bureau et de son anti-chambre, qui furent séparés du reste de la maison à la mort de Madame van Eetvelde, redeviendra partie intégrante de l'escalier central et du jardin d'hiver.

- Maison et Atelier de Horta

En 1961 Jean Delhaye persuada les autorités locales - la commune de Saint-Gilles - de racheter la maison en vue de la transformer en musée. En 1967, il procéda à la restauration mais aussi à certaines modifications pour permettre au bâtiment de fonctionner comme un musée, y compris un logement au sous-sol, un ascenseur et des terrasses du côté jardin ; la façade arrière fut revêtue de panneaux « Eternit ». Le musée, d'abord limité à la maison, ouvrit en 1969 puis s'agrandit en 1973 lorsque la commune racheta l'atelier. Barbara Van der Wee, chargée de la restauration depuis 1991, a effectué une étude

approfondie des bâtiments et du jardin, déterminant la chronologie de la construction et identifiant ainsi une période (1908-1911) où les deux bâtiments étaient dans leur meilleur état (avant la construction malheureuse du garage). L'élément majeur de la restauration consista à supprimer la fenêtre et la porte qui remplaçaient la porte du garage aménagées dans la façade de l'atelier et à réinstaller la fenêtre d'origine. La maison et l'atelier étant un musée, il a été nécessaire de prévoir les services que l'on trouve habituellement dans un bâtiment ouvert au public. Ces travaux sont faits avec le plus grand soin et dans le plus grand respect du tissu historique du bâtiment.

Authenticité

Malgré les changements apportés à l'Hôtel Tassel, l'authenticité de la conception, des matériaux et de leur mise en œuvre reste élevée, tandis que l'authenticité de l'environnement reste entière. Chacun des bâtiments a vu son affectation changer, devenant bureau (Hôtels Tassel et van Eetvelde) ou musée (Hôtel Solvay et maison et atelier de Horta). À l'Hôtel Solvay, l'authenticité de la conception, des matériaux et de leur mise en œuvre est exceptionnellement élevée. Ce n'est que l'authenticité de l'environnement qui a changé, car l'avenue Louise, élégant boulevard résidentiel à l'époque, est devenue une importante artère de la ville où se construisent, sous la pression immobilière, de grands immeubles de bureaux. L'authenticité de l'Hôtel van Eetvelde et de la maison et de l'atelier de Horta demeure élevée. L'authenticité du quartier de l'Hôtel van Eetvelde est exceptionnellement élevée du fait d'une bonne protection de l'environnement.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité les quatre habitations de Victor Horta à Bruxelles en janvier 2000.

Caractéristiques

Les quatre habitations de Victor Horta à Bruxelles, proposées pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial, sont des exemples exceptionnels de l'*Art Nouveau*, atteignant un sens de l'unité extraordinaire grâce à la conception minutieuse du moindre détail du bâtiment, depuis la poignée de porte ou la sonnette jusqu'à la moindre pièce de mobilier de chaque pièce. L'architecture *Art Nouveau*, dont Horta fut l'instigateur et le chef de file, annonce le mouvement moderne, avec ses plans révolutionnaires (espace ouvert et libre, introduction de la lumière dans le bâtiment, partie centrale consacrée à l'escalier et jardin d'hiver éclairé en toiture par une verrière), l'expression évidente du plan sur la façade, l'utilisation d'un langage conceptuel de base faisant un usage constant des nouveaux matériaux, acier et verre, et l'introduction d'installations techniques modernes.

Analyse comparative

L'architecture *Art Nouveau*, qui fut une manifestation brillante mais de courte durée, est jusqu'à présent fort peu représentée sur la Liste du patrimoine mondial. Si l'on

inclut ses équivalents dans d'autres pays - Arts and Crafts, Sécession, Jugendstil, Stile, Liberty, Modernisme – il n'y a que deux inscriptions, toutes deux à Barcelone : le *Palau de la Musica Catalana* et l'*Hospital de Sant Pau* de Lluís Domenech et le *Parque Güell* et la *Casa Mila* d'Antoni Gaudí. Charles Rennie Mackintosh en Ecosse, C. F. A. Voysey en Angleterre, Berlage aux Pays-Bas, Guimard en France, Wagner, Hoffman et Olbrich en Autriche, D'Aronco et Sommaruga en Italie, Louis Sullivan et Frank Lloyd Wright aux Etats-Unis, pour ne citer que les plus célèbres, ne sont pas encore représentés. Rassembler plusieurs bâtiments conçus par un seul architecte semble être une démarche acceptable (il y a un bon précédent avec Andrea Palladio pour l'inscription de la ville de Vicence et des villas palladiennes de la Vénétie), à condition qu'il existe une cohérence et une logique dans le choix des bâtiments et à condition que ceux-ci soient d'une « valeur universelle exceptionnelle ».

L'*Art Nouveau* a été l'objet d'une étude internationale conjointe organisée par l'UNESCO. Dans le rapport de sa réunion plénière finale, qui s'est tenue à Turin (Italie) en octobre 1994, le groupe d'experts internationaux a inclus les habitations Horta construites à Bruxelles sur une liste de neuf exemples qu'ils jugeaient digne d'intérêt pour une inscription sur la Liste du patrimoine mondial.

Recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

Il est recommandé que :

- les zones tampon de l'Hôtel Tassel et de la maison et atelier de Horta soient agrandies comme indiqué et pour les raisons exposées dans les rapports d'évaluation ;
- l'État partie soit questionné sur les mesures qu'il propose de prendre pour empêcher le déménagement du *patrimoine mobilier* dans la mesure où il n'est pas protégé par l'inscription telle qu'elle est formulée actuellement ;
- l'État partie soit questionné sur la manière dont il envisage d'entreprendre des travaux pour couvrir l'avenue Louise en face de l'Hôtel Solvay afin de protéger sa façade d'une pollution excessive ;
- que des plans de gestion soit fournis pour chacun des quatre biens.

Brève description

Les quatre habitations majeures, l'Hôtel Tassel, l'Hôtel Solvay, l'Hôtel van Eetvelde et la maison et l'atelier de Horta, situées à Bruxelles et conçues par l'architecte Victor Horta, un des initiateurs de l'*Art Nouveau*, font partie des œuvres d'architecture novatrices les plus remarquables de la fin du XIXe siècle. La révolution stylistique qu'illustrent ces œuvres se caractérise par le plan ouvert, la diffusion de la lumière et la brillante intégration des lignes courbes de la décoration à la structure du bâtiment.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la liste du Patrimoine mondial sur la base des *critères i, ii et iv* :

Critère i Les habitations de ville de Victor Horta à Bruxelles sont des œuvres du génie créateur humain, représentant l'expression la plus aboutie de l'influence du style *Art Nouveau* dans l'art et l'architecture.

Critère ii L'apparition de l'*Art Nouveau* à la fin du XIXe siècle marqua une étape décisive dans l'évolution de l'architecture, annonçant les changements futurs. Les habitations de Victor Horta à Bruxelles sont le témoignage exceptionnel de cette approche radicalement nouvelle.

Critère iv Les habitations de ville de Victor Horta sont des exemples exceptionnels de l'architecture *Art Nouveau* illustrant brillamment la transition du XIXe au XXe siècle en matière d'art, de pensée et de société.

ICOMOS, septembre 2000

Spiennes (Belgique)

No 1006

Identification

Bien proposé Site archéologique des minières néolithiques de silex de Spiennes à Mons

Lieu Province du Hainaut, Région wallonne

État partie Belgique

Date 5 juillet 1999

Justification émanant de l'État partie

Le site d'exploitation préhistorique du silex de Spiennes témoigne de l'évolution des premières sociétés sédentaires. Une première grande révolution a lieu en Europe du Nord-Ouest un millénaire plus tôt et constitue le début du Néolithique, lorsque l'homme devient agriculteur, éleveur, artisan et vit de manière sédentaire. Même s'il existe déjà une coopération limitée entre certains villages proches et l'utilisation de certains produits importés, le mode de vie est essentiellement villageois et les activités artisanales ont lieu dans ce cadre. Ainsi, les rognons de silex sont amenés entiers dans les villages producteurs pour y être taillés. À partir de la seconde moitié du Ve millénaire, ce mode de vie néolithique évolue rapidement vers une plus grande complexité.

Ceci se remarque notamment par les améliorations engendrées par l'invention de nouvelles techniques d'extraction et par la taille du silex directement réalisée sur le site d'exploitation. En effet l'invention de l'exploitation souterraine du silex permet d'obtenir en grande quantité un matériau de meilleure qualité que précédemment car il n'a pas subi l'action du gel comme le silex récolté en surface, ce qui permet de produire davantage d'outils de bonne facture. Leur fabrication sur le lieu même de l'extraction permet elle aussi un accroissement notable de la production puisque tous les déchets du débitage qui représentent un poids énorme y sont indirectement abandonnés et seuls des produits semi-finis sont transportés.

L'existence de ces centres n'est pas non plus étrangère à l'apparition de nouveaux produits. La hache polie en silex, outil emblématique du Néolithique, apparaît et se répand à cette époque. L'utilisation de longues lames est, elle aussi caractéristique de cette période. Tous deux sont les objets principalement fabriqués dans les centres miniers, ce qui démontre que la production est elle-même spécialisée. Tant la fabrication de haches que le débitage de longues lames requièrent un savoir-faire que seuls des artisans spécialisés sont capables de mettre en œuvre. La production d'outils

est massive et dépasse de loin les besoins d'une communauté villageoise. Elle suppose dès lors une coopération étendue et la mise en place d'un réseau de distribution des produits. Elle montre que la notion de société dépasse maintenant le cadre du village.

Vers la même époque, la diversification de l'implantation humaine, en plaine comme sur les hauteurs, avec des systèmes élaborés d'enclos, témoigne elle aussi d'une complexité plus grande de la vie socio-économique. Elle suggère l'existence de sites ayant des vocations différentes (villages, places commerciales et sites à vocation rituelle) ou peut-être partiellement hiérarchisés (centres à vocation locale, micro-régionale ou régionale). Actuellement, les données archéologiques ne permettent pas encore de trancher.

Les centres miniers, comme les habitats de hauteur, illustrent dès lors les changements importants qui surviennent dans l'Europe des Ve et IVe millénaires avant notre ère et constituent un jalon entre les premières communautés sédentaires et l'émergence, probablement dès l'âge du bronze, de véritables « chefferies ». Ils témoignent tous deux du génie humain par l'invention de l'exploitation minière et d'une production à caractère pré-industrielle mais aussi par la diversité nouvelle de la société.

Critère i

Cette métamorphose, qui s'impose à l'échelle de l'Europe, est à Spiennes plus particulièrement l'expression de la culture dite de Michelsberg, présente au Néolithique moyen sur un vaste territoire comprenant une grande partie de l'Allemagne, de la Belgique et du Nord de la France. Spiennes offre un témoignage particulièrement remarquable de cette culture puisqu'il en livre les deux sites caractéristiques : un habitat de hauteur fortifié, d'une part et un vaste site d'exploitation de silex, d'autre part.

Critère iii

Le site de Spiennes est l'exemple le plus éminent de la technologie de l'extraction du silex durant la Préhistoire. Ses puits figurent parmi les plus profonds jamais creusés pour exploiter cette matière première. La taille exceptionnelle des dalles extraites (certaines ont près de 2 m de long) témoigne du très haut niveau de savoir-faire des mineurs néolithiques. Une technique propre au site de Spiennes, dite du « foudroyage », a d'ailleurs été élaborée pour permettre l'exploitation de tels blocs : elle consistait à les dégager en sous-œuvre en laissant au centre un muret de réserve en craie, à placer des étaçons de bois, à abattre le mur et à retirer les étaçons de manière à ce que la dalle s'affaisse sous son propre poids.

L'exploitation de ces bancs profondément enfouis, qui s'accompagne du dédain de nombreux niveaux de silex rencontrés lors du creusement des puits, montre une bonne connaissance géologique du terrain de la part des mineurs néolithiques.

La qualité des objets façonnés offre un témoignage parmi les plus remarquables sur le haut degré de maîtrise technique des tailleurs : des lames et des haches très régulières de 25 cm de long étaient produites.

Critère iv

Catégorie de propriété

En termes de catégories de biens culturels telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du patrimoine mondial de 1972, le bien proposé est un *site*.

Histoire et description

Histoire

La période au cours de laquelle Spiennes devient une minière de silex à grande échelle, grâce à des techniques que l'on pourrait qualifier de pré-industrielles, est connue grâce à la datation au carbone 14 de matières organiques telles que le charbon de bois, l'os et les bois de cerfs, et des objets abandonnés dans les mines ou les ateliers, comme les poteries ou les cordes ayant servi à lier les outils taillés en bois de cerf. L'extraction souterraine du silex était pratiquée sur ce site depuis le Ve millénaire avant notre ère (entre 4400 et 4200 av. J.-C.), faisant de Spiennes l'un des plus anciens sites miniers d'Europe. Plusieurs datations montrent que l'activité minière s'est poursuivie, apparemment sans interruption, à travers tous le IVe millénaire et même durant la première moitié du IIIe millénaire av. J.-C., autrement dit, du début du Néolithique moyen jusqu'au Néolithique final.

En raison de l'étendue du site, il est encore impossible de dater individuellement les différents secteurs d'extraction minière. Camp-à-Cayaux et Petit-Spiennes produisent cependant des datations similaires, de sorte que les deux plateaux ont dû être exploités conjointement. La datation est en cours pour le Versant de la Wampe.

Cependant, sur les deux plateaux, différentes structures d'extraction se recoupent et démontrent l'existence de phases d'exploitation successives. À Petit-Spiennes, par exemple, de nouveaux puits sont creusés vers 3000 avant notre ère dans une zone qui a déjà été exploitée entre 4400 et 4000 avant notre ère.

Le grand nombre d'objets fabriqués découverts à Spiennes, plus particulièrement la céramique, permet d'établir de manière assez précise quels groupes humains ont pratiqué l'extraction souterraine de silex. D'autres groupes ont laissé parfois des traces abondantes, mais les raisons de leur présence sont plus difficiles à interpréter.

Les plus anciens vestiges néolithiques de Spiennes sont deux herminettes, caractéristiques de la culture du Néolithique ancien dite Rubané, datée de la seconde moitié du VIe millénaire avant notre ère. Cependant, ces découvertes de surface n'indiquent pas que le silex était exploité à Spiennes à cette époque.

La plus grande partie de la céramique découverte dans les structures minières, les ateliers et le comblement supérieur des puits est caractéristique de la culture dite de Michelsberg. Celle-ci couvre une zone importante qui s'étend de l'Allemagne centrale à la Rhénanie, à la Belgique et au nord de la France. Cette culture est attestée entre le dernier tiers du Ve millénaire et le milieu du IVe millénaire avant notre ère. Des objets cassés en céramique trouvés en bas des puits montrent clairement qu'ils ont été

laissés sur place par les mineurs avant le remplissage des puits.

En ce qui concerne le Néolithique final, bien que les datations au carbone 14 suggèrent que l'exploitation minière s'est poursuivie, aucune céramique caractéristique de la culture Seine-Oise-Marne (un groupe local de la première moitié du IIIe millénaire avant notre ère) n'a été découverte à ce jour. L'utilisation de haches taillées à tranchant évasé suggère que le silex est débité à Spiennes pendant la période de transition entre le Néolithique final et l'âge du bronze.

Spiennes connaît encore des fréquentations importantes durant les âges des métaux. Des vestiges, probablement liés à des habitats, peuvent être attribués à l'âge du bronze final (VIIIe ou VIIe siècle avant J.-C.) et au second âge du fer (la Tène). À cette époque, la nature de l'occupation a donc changé. Cependant le silex joue encore un rôle dans la fabrication de l'outillage de ces populations. Les vestiges de l'âge du bronze final ont notamment livré un atelier de taille qui montre que le silex local est encore travaillé sur le site. La manière dont les tailleurs du bronze final s'approvisionnaient en silex n'est pas connue. Peut-être pratiquaient-ils une extraction à faible échelle ou bien ont-ils récupéré les nombreux déchets de taille laissés par les occupations antérieures.

De nombreux puits de la Tène ont livré du silex. Là, encore, la présence d'abondants déchets de la taille a peut-être encouragé les hommes de l'âge du fer à y recourir pour la fabrication d'outils.

Description

Le site minier de Spiennes, situé à 6 km au sud-est de Mons, occupe deux plateaux crayeux séparés par la vallée de la Trouille, affluent de la Haine. Le bas-plateau dit de Petit-Spiennes ou Spiennes « Pa d'la l'au » (*par delà l'eau*), situé sur la rive gauche, culmine à une altitude de 77 m. Au sud, à l'est et à l'ouest, le plateau s'interrompt brusquement et forme une sorte de promontoire qui domine d'environ 35 m la plaine marécageuse des villages de Nouvelles et d'Harmignies ainsi que les vallées de la Wampe et de la Trouille. Au nord, en revanche, la déclivité du terrain est plus insensible et descend en pente douce vers le village actuel de Spiennes. Le plateau sur la rive opposée, dit du Camp-à-Cayaux (le champ aux cailloux) présente la même topographie, avec des escarpements à l'ouest et au sud et un plateau atteignant 92 m puis s'abaissant progressivement vers le nord.

Spiennes doit son exploitation intensive au Néolithique à la présence dans son sous-sol de la craie dite de Spiennes, riche en silex. Ce dernier se présente sous forme de quinze bancs distincts, étagés dans la craie. Ces lits sont composés de nodules de silex de forme irrégulière, rognons de 10 à 30 cm de diamètre. À certains niveaux, les nodules sont remplacés par des dalles de 1 à 2 m de long et de 1 dm et plus d'épaisseur. Différents bancs ont été exploités au Néolithique, depuis les plus petits rognons jusqu'aux dalles épaisses.

La topographie du terrain, comprenant plusieurs escarpements en bordure de la Trouille et de la Wampe, a certainement favorisé la découverte du gisement par les

hommes du Néolithique étant donné que la craie et les silex y affleurent. Toutefois, sur les deux plateaux, la craie est couverte d'une couche de limon, parfois épaisse, en particulier au sommet, où elle atteint 5 à 7 m d'épaisseur, alors que sur les rebords, elle est plus fine, et va jusqu'à disparaître. Par endroits, un niveau de sable glauconifère s'intercale entre les deux et il est parfois recouvert de lambeaux des anciennes terrasses fluviales quaternaires dans lesquels ont été découverts des outils du Paléolithique.

Ces conditions géologiques variables ont largement conditionné l'accès au silex et donc les méthodes d'exploitation. Cependant, même là où le limon atteint plusieurs mètres d'épaisseur, les mineurs néolithiques n'ont pas hésité à creuser des puits pour atteindre les bancs de silex qui allaient leur donner un outillage de grande qualité.

Actuellement, le site apparaît en surface comme une grande étendue de prés et de champs jonchée de millions de silex taillés. Le caractère extraordinairement caillouteux de la rive droite du site a toujours été reconnu : de tous temps, les plans mentionnent le nom de *Camp-à-Cayaux* (champ aux cailloux). À la fin du XIXe siècle, de nombreuses parcelles étaient impropres à la culture pour cette raison.

En sous-sol, le site est un immense réseau de galeries reliées à la surface par des puits verticaux, creusés par l'homme au Néolithique. Encore aujourd'hui, l'effet de cette exploitation souterraine est perceptible par des tassements soudains du terrain qui révèlent l'existence de puits creusés voici plusieurs millénaires.

Spiennes est le plus grand site néolithique d'extraction du silex d'Europe. Il couvre une superficie estimée à près de 100 ha, comme l'ont montré les prospections systématiques à pied et les fouilles menées depuis environ 150 ans. L'extraction du silex était pratiquée par les hommes du Néolithique sur les deux plateaux des deux côtés de la Trouille : sur la rive droite à Camp-à-Cayaux et sur la rive gauche à Petit-Spiennes, ainsi que sur le plateau lui-même et à Versant de la Wampe.

- Camp-à-Cayaux

La zone minière du Camp-à-Cayaux est la plus vaste des trois zones d'exploitation du silex. Elle couvre une superficie de près de 65 ha. Les hommes du Néolithique l'ont exploitée de manière intensive sur ses deux versants abrupts bordant la Trouille ainsi que sur la portion du plateau comprise entre la rivière et l'actuelle Chaussée de Beaumont. En direction du village de Spiennes, des puits sont visibles à hauteur de la courbe des 55 m d'altitude. En remontant vers le sommet du plateau, des indices de puits et d'ateliers de taille sont attestés jusqu'à la courbe des 75 m.

Les fouilles ont montré que les puits forment un réseau irrégulier. Près de la station de Recherches, par exemple, certains puits sont distants de 4 m seulement alors que d'autres sont creusés à 14 m les uns des autres. Si toute la zone minière de Camp-à-Cayaux avait été uniformément exploitée, il y aurait 15 000 à 25 000 puits.

Dans cette zone minière, différentes méthodes d'exploitation du silex ont été pratiquées par les hommes du Néolithique, depuis le simple abattage de la craie à flanc de vallée jusqu'aux structures très élaborées que constituent les puits de 16 m de profondeur.

Le long du versant de la Trouille, des traces d'exploitation montrent que le silex était parfois extrait par de courtes galeries creusées à hauteur du banc de silex. Ailleurs, plusieurs bancs semblent avoir été exploités conjointement, laissant comme vestige une série de gradins et de déchets de taille.

Sur le rebord du plateau et au cœur du Camp-à-Cayaux, la situation devient plus complexe. Parfois, plusieurs techniques d'extraction coexistent sur un même secteur. Sur le rebord du plateau, par exemple, le silex a été à la fois exploité à partir de simples fosses et à partir de puits. Au cœur du Camp-à-Cayaux, des puits de 3 m de profondeur ont été creusés à côté de puits atteignant 16 m de profondeur. Un échantillon de ce remarquable réseau de galeries basses, situées entre 15 et 16 m de profondeur, peut encore être visité sous le bâtiment de la station de Recherches. La superficie dégagée couvre environ 250 m².

Cet enchevêtrement de vestiges et le voisinage de techniques minières très différentes montrent à suffisance la complexité et la richesse du site de Spiennes. Deux facteurs peuvent l'expliquer : d'une part la fréquentation du site s'étend sur une très longue période, d'autre part plus d'une quinzaine de bancs de silex se superposent.

- Petit-Spiennes

La zone minière de Petit-Spiennes couvre environ 14 ha. Les mineurs du Néolithique ont exploité de manière intensive une bande de terrain large d'environ 200 m parallèle à la rivière. Celle-ci occupe tout le versant et s'étend sur le plateau, jusqu'à 70 m d'altitude. Des fouilles ont montré la densité élevée des structures d'extraction du silex. Les puits ont été creusés à une distance moyenne de 5 m, de sorte qu'environ 5000 puits pourraient avoir été forés dans ce secteur.

Les structures creusées par les hommes du Néolithique dans ce secteur sont tout aussi variées que celle de Camp-à-Cayaux. À la jonction du plateau et de la vallée, là où la craie est à 1 ou 2 m de profondeur, on rencontre de simples fosses, larges de 2 à 3 m et profondes de 3 à 4 m. Certaines possèdent des niches latérales à hauteur du banc de silex, permettant d'étendre l'exploitation au-delà de la fosse et donc d'augmenter la rentabilité. Sur le plateau, là où la craie n'apparaît qu'entre 3 et 10 m de profondeur, des puits verticaux profonds de 6 à 13 m ont été creusés de manière à atteindre les bancs de silex. À partir de ceux-ci, se développe un réseau d'exploitation souterrain constitué de galeries basses ou hautes suivant les secteurs. Parmi ceux-ci, un ensemble de puits desservant des galeries hautes à des profondeurs comprises entre 8 et 10 m est en cours de fouille dans la partie nord de la zone minière. Actuellement, une surface d'environ 70 m² peut déjà être visitée.

Comme à Camp-à-Cayaux, l'exploitation intensive se traduit par le recoupement de fosses et de puits dans différents secteurs.

- Le Versant de la Wampe

Une nouvelle zone minière a été découverte dans les années 1970 dans l'angle sud-ouest du plateau de Petit-Spiennes, en bordure de la Wampe, à l'occasion de la fouille de l'habitat de hauteur (voir plus loin). Plusieurs puits et galeries ont été identifiés non loin de la rupture de pente vers 70 m d'altitude. D'autres puits furent aussi découverts vers le sommet du plateau. L'étendue de cette zone minière est actuellement difficile à estimer. Cependant, différents indices permettent de penser que cette crête a été exploitée de manière intensive, de sorte que la superficie de la zone minière pourrait avoir atteint plus de 100 ha.

- La technologie d'extraction

L'extraction souterraine était pratiquée par l'excavation habituellement verticale de puits cylindriques de 0,80 à 1,30 m de diamètre. La profondeur des puits varie en fonction du niveau auquel apparaît le banc de silex. Des galeries rayonnaient à partir du fond des puits. Elles étaient généralement courtes, en partie pour des raisons de sécurité et en partie pour permettre aux mineurs d'utiliser la lumière naturelle aussi loin que possible. Leur hauteur variait en fonction de la profondeur des bancs de silex et du nombre de bancs exploités conjointement.

Dans le cas des mines de Camp-à-Cayaux à galeries hautes, il apparaît que le silex était extrait par enlèvement de la craie sous des grands blocs qui étaient soutenus par des piliers porteurs de matériaux non-excavés et d'étaçons en bois. Les piliers étaient alors abattus et les blocs s'affaissaient sur le sol de la galerie, prêts à être débités et extraits de la mine.

- La taille du silex sur le site minier

Une fois extrait, le silex était directement taillé sur place, comme en témoigne l'incroyable quantité de déchets issus de la taille jonchant le site. Toutes les étapes de la réalisation des outils sont présentes : rognons bruts délaissés en raison de leurs petites dimensions ou de leur moindre qualité, blocs à peine testés et rejetés, gros éclats de décorticage provenant de la gangue qui entoure le rognon de silex, appelé le cortex, éclats plus petits, soigneusement détachés du bloc et destinés à être façonnés en outils, outillages à différents stades de production, souvent rejetés après une erreur de taille et parfois des pièces entièrement finies prêtes à être utilisées ou polies.

Tous ces objets permettent de reconstituer les gestes du tailleur de pierre et d'envisager la manière dont était organisée la production. La seule phase qui ne soit pas clairement attestée est celle du polissage, comme dans tous les centres miniers du Néolithique. C'était sans doute une opération très longue mais qui n'exigeait pas particulièrement de savoir-faire. Il est vraisemblable qu'elle ait été pratiquée ailleurs, car seule une quantité infime de pièces polies et quelques polissoirs ont été découverts.

La production à Spiennes, comme ailleurs à l'époque, vise essentiellement à fabriquer des haches pour l'abattage des arbres, et de longues lames qui sont transformées en faucilles, grattoirs ou couteaux. L'apparition de la hache

polie en silex semble d'ailleurs étroitement liée au développement de ces centres spécialisés. La longueur des haches fabriquées à Spiennes varie de 10 cm à 30 cm. Les pièces trouvées montrent que les formes sont standardisées. Les haches les plus répandues sont de formes triangulaires ou trapézoïdales, avec un tranchant convexe et une section lenticulaire. Les lames étaient de grandes dimensions, certaines atteignant 20 à 25 cm de long.

Cette standardisation de la production montre le haut niveau de technicité des tailleurs du silex de Spiennes et témoigne d'un phénomène de spécialisation du travail. À côté de la fabrication de masse de lames et de haches, une large gamme d'autres objets était fabriquée : ciseaux, tranchets, grattoirs, perçoirs, de même que des pics en silex utilisés pour l'extraction elle-même.

Les ateliers où le silex était travaillé étaient situés aux abords immédiats des puits, comme le montre la quantité énorme de déchets trouvés dans le sommet du comblement de ceux-ci. Ces déchets ont pu y être entraînés à la faveur d'effondrements des bords des puits encore partiellement ouverts. Certains ateliers étaient également installés sur des puits presque totalement comblés.

- L'habitat de hauteur

L'angle sud-ouest du plateau de Petit-Spiennes a livré les vestiges d'un camp fortifié composé de deux fossés concentriques irréguliers distants de 5 à 10 m. Il était à l'origine bordé par deux levées de terre le long de chaque fossé du côté intérieur. Ces fossés au profil trapézoïdal et au fond plat étaient creusés sur une largeur variant entre 4 et 6 m et une profondeur moyenne de 1,70 m. Du côté ouest, à proximité de la rupture de pente, le système d'enclos était absent, l'escarpement constituant probablement une défense naturelle suffisante. Jusqu'à présent, une seule entrée a été découverte. Elle est située à l'est, là où s'interrompent les deux fossés. Ces interruptions sont décalées l'une par rapport à l'autre de manière à former une sorte d'entrée en chicane.

Le mobilier découvert dans les fossés est comparable au mobilier de type Michelsberg découvert dans le secteur minier, notamment la présence de tessons grossièrement taillés au silex. Cette enceinte est donc contemporaine d'au moins une partie de l'extraction du silex à Spiennes.

Le camp fortifié circonscrit un espace ovale d'environ 7 ha. Quelques sondages réalisés à l'intérieur ont révélé un puits contemporain des fossés contenant des rejets liés à la vie quotidienne et que l'on trouve en association avec les mines. Aucune autre trace d'habitat n'a été découverte jusqu'à présent. Il reste cependant un vaste espace à fouiller.

Les sites implantés sur des hauteurs, parfois dotés de système d'enclos élaborés, constituaient une innovation datant de la fin du Ve millénaire et de la première moitié du IVe millénaire avant notre ère. Ils correspondent à une occupation plus diversifiée du territoire qu'auparavant. Ils témoignent aussi d'une plus grande complexité de la société par l'apparition de secteurs consacrés à différentes fonctions : habitat, marché, lieu de culte, sites locaux, micro-régionaux ou régionaux. Jusqu'à présent, Spiennes

est le seul habitat de hauteur lié à un centre minier : c'est-à-dire les deux sites illustrant les changements importants qui s'opèrent dans les premières sociétés villageoises après le commencement de la période néolithique.

Diverses occupations témoignent aussi de la fréquentation du site à une période où la trace du camp fortifié a pratiquement disparu du paysage. Des aires de débitage du silex et un foyer occupent les fossés presque totalement comblés. Cependant, une zone où le silex a été taillé a pu être datée du bronze final, vers le VIIIe et VIIe siècle avant notre ère.

Gestion et protection

Statut juridique

Tous les trois ans, le gouvernement wallon arrête une liste de sites exceptionnels du patrimoine de la Région wallonne, sur laquelle le site de Spiennes figure depuis le début. Le dernier arrêté a été pris en 1996. Par arrêté ministériel, l'ensemble du site de Camp-à-Cayaux a été classé le 7 novembre 1991 comme monument. Conformément au code Wallon de l'Aménagement du Territoire, du Logement et du Patrimoine, la classification transfère automatiquement la gestion administrative des sites protégés des autorités municipales aux autorités régionales. Toute intervention sur un site protégé, susceptible d'affecter ses qualités et son caractère (y compris les fouilles archéologiques) est soumise à autorisation par la chambre régionale de la Commission royale des Monuments, Sites et Fouilles.

Dans le cadre des dispositions du plan de secteur de la Région wallonne, Spiennes est inscrit dans une « zone verte », à l'intérieur de laquelle ne sont autorisées que des activités agricoles ou forestières. Le code de l'Aménagement du Territoire, de l'Urbanisme et du Patrimoine prévoit le respect des droits du cultivateur sur ses propres terres, à l'exception du sol couvrant les sites archéologiques.

Gestion

La propriété des 172 ha du site de Spiennes est répartie entre des propriétaires privés et des organismes publics (le domaine de la Région wallonne, basé à Namur et le domaine de la ville de Mons).

Le département de l'Archéologie de la direction générale de l'Aménagement du Territoire, du Logement et du Patrimoine de la Région wallonne est responsable de la conservation des sites classés. Il est habilité à intervenir si des travaux sont nécessaires sur le site ou en cas de manque d'entretien constaté du chef des propriétaires.

Les plans suivants ont un impact direct sur la gestion du site de Spiennes :

- Plan de secteur de Mons-Borinage, adopté par le gouvernement wallon en novembre 1983;
- Plan communal de développement de la nature adopté par le conseil communal de Mons en février 1999;
- Dispositions urbanistiques et environnementales destinées à définir le périmètre de la zone tampon,

approuvé provisoirement par le conseil communal de Mons en avril 1999.

Avant les réformes institutionnelles de 1988, l'archéologie relevait de la compétence de l'État fédéral belge, alors que la protection et la conservation du patrimoine était du ressort du gouvernement régional. Actuellement, l'ensemble des politiques d'archéologie et de protection du patrimoine est confié à la Région wallonne.

Il existe actuellement deux niveaux de gestion dans la région. Au niveau inférieur, la ville de Mons a adopté un plan directeur et des réglementations d'urbanisme pour la zone bordant le site et qui contrôle l'accès au site. La ville de Mons est également propriétaire de plusieurs parcelles dans la zone du bien proposé, et responsable du projet du centre de découvertes et d'interprétation. L'ensemble de la politique de préservation et de protection est du ressort de la direction régionale.

Un projet est en cours de développement à l'heure actuelle afin de délimiter une zone autour des mines préhistoriques et de créer un parc régional paysager. Cette zone, pour laquelle un certain nombre de réglementations s'appliquent déjà, forme une zone tampon efficace autour du bien proposé pour inscription. Il est prévu de créer un centre d'interprétation en bordure de la zone désignée, auquel on accéderait facilement par la route principale et qui serait doté d'un parc de stationnement et d'autres infrastructures. Une stricte protection des ressources hydrauliques souterraines, qui approvisionnent Mons et la zone environnante, limite très largement les aires de stationnement à l'intérieur de la zone. L'accès aux mines préhistoriques se fera à pied ou grâce à un service de navette. Des fouilles ont été entreprises sur le site proposé pour inscription.

La gestion du bien est basée sur le partenariat. Cette situation typiquement belge englobe les agences administratives citées ci-dessus ainsi que la Société de Recherche Préhistorique en Hainaut (SRPH) dont les membres travaillent à Spiennes depuis de nombreuses années.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Les premières découvertes archéologiques de puits de mines préhistoriques remontent aux années 1840, mais ce n'est qu'en 1867, lors du percement de la tranchée de la ligne de chemin de fer Mons-Chimay dans le plateau de Petit-Spiennes qu'eurent lieu des fouilles plus systématiques. Depuis la présentation des découvertes à l'Académie royale de Belgique en 1868, les mines font l'objet de fouilles intensives, les campagnes les plus importantes étant celles de 1912 à 1914, puis celles qui se succèdent depuis de 1953. Elles sont menées en partenariat par les institutions officielles et la SRPH (avec une autorisation).

Le réseau des mines de Camp-à-Cayaux, fouillé en 1912-1914, et celui de Petit-Spiennes, révélé par les fouilles réalisées depuis 1953, ont été soigneusement préservés et rendus accessibles au public. Des travaux sont actuellement en cours pour la réhabilitation et l'agrandissement de la station de Recherches à Camp-à-Cayaux (dont les chercheurs pourraient avoir accès à l'ensemble des mines).

Authenticité

L'authenticité des minières néolithiques de silex de Spiennes est totale. Beaucoup d'entre elles n'ont encore jamais été fouillées, et celles qui sont ouvertes au public sont demeurées dans leur état d'origine, à l'exception de quelques installations modernes de confortement et de sécurité.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expert de l'ICOMOS a visité Spiennes en février 2000.

Caractéristiques

Le complexe des mines de silex du Néolithique à Spiennes est le plus vaste connu en Europe. Les mines ont été en exploitation pendant de nombreux siècles et les vestiges illustrent avec force l'évolution et l'adaptation des techniques d'extraction utilisées par l'homme préhistorique dans le but d'exploiter les vastes gisements d'un matériau qui est essentiel à la fabrication d'outils et donc à l'évolution culturelle en général.

Analyse comparative

Plus de 150 centres préhistoriques d'extraction du silex sont connus à travers l'Europe. L'exploitation minière apparaît au Néolithique moyen et se prolonge dans certaines régions jusqu'à l'âge du bronze, couvrant près de trois millénaires. Les méthodes sont variées : tranchées, puits, puits à ciel ouvert, carrières, fosses et galeries souterraines.

Trois sites européens sont particulièrement connus : Spiennes (Belgique), Grime's Graves (Grande-Bretagne) et Krzemionki (Pologne). Deux autres centres d'exploitation du silex, situés dans le même environnement culturel, sont également connus : Jablines (France) et Rijckholt-Sainte-Gertrude (Pays-Bas).

Ces centres montrent le développement d'une technique néolithique, mais ils diffèrent par l'époque à laquelle ils ont été en activité, leur étendue et les techniques d'extraction. Grime's Graves couvre 37 ha, soit un peu moins de la moitié de Spiennes. Il diffère par ses techniques et ses périodes d'activité (3000 à 1500 avant notre ère). Il est donc complémentaire de Spiennes. Krzemionki couvre 34 ha et connaît son plein essor aux alentours de 3400 à 2600 avant notre ère. Ce centre est aussi complémentaire de Spiennes dans la mesure où il est plus récent.

Jablines est fort comparable à Spiennes : son développement est sensiblement contemporain (4250 à 3500 et 3100 à 2800 avant notre ère) et les structures d'extraction y sont aussi variées. Il est cependant moins vaste (25 ha) et les vestiges sont moins impressionnants, les structures d'extraction n'atteignant pas plus de 7,5 m de profondeur.

De plus, un cinquième du site a été détruit par la construction d'une ligne de chemin de fer à grande vitesse (TGV) qui le traverse de part en part. Le site minier de Rijckholt-Sainte-Gertrude couvre aussi environ 25 ha et il partage certains points techniques avec Spiennes. Cependant, le site est plus tardif, l'extraction n'ayant commencé qu'aux alentours de 3950 à 3700 avant notre ère.

Spiennes peut donc revendiquer à juste titre sa plus grande ancienneté par rapport aux autres centres d'extraction du silex en Europe. C'est aussi le plus vaste et il offre un large éventail de techniques d'extraction allant des plus simples aux plus complexes. Il est surtout remarquable par son potentiel archéologique, qui est reconnu comme un réservoir majeur de recherche pour les générations futures. Enfin, il est le seul site minier directement associé à un habitat caractéristique de cette période.

Recommandations de l'ICOMOS

Les fouilles sont en cours à Spiennes depuis de nombreuses années et elles ont produit des résultats d'une importance remarquable. Il semble cependant qu'aucune politique coordonnée n'ait été prévue pour le travail à venir. L'ICOMOS conseille vivement à l'État partie de considérer sérieusement la création d'une instance de coordination qui comprendrait des représentants des différentes institutions administratives, de l'organisation bénévole (SRPH) et de départements universitaires. Elle aurait pour tâche de concevoir un programme de recherche sur le long terme qui s'attacherait plus particulièrement à étudier l'occupation néolithique de la zone, en se référant notamment au camp fortifié de hauteur de Michelsberg.

Le titre proposé par l'État partie manque de clarté. L'ICOMOS suggère qu'il soit modifié comme suit : « Le site archéologique de Spiennes » ou « Les minières néolithiques de silex de Spiennes ».

Brève description

Les mines de silex du Néolithique à Spiennes, qui couvrent plus de 100 ha, sont les centres d'extraction minière les plus vastes et les plus anciens d'Europe. Elles sont également remarquables par la diversité des solutions techniques d'extraction mises en oeuvre et aussi par le fait qu'elles sont directement liées à un habitat qui leur est contemporain.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères i, iii et iv* :

Critère i Les mines de silex du Néolithique à Spiennes offrent un témoignage exceptionnel des capacités d'application et d'invention des hommes préhistoriques.

Critère iii L'avènement des cultures néolithiques a marqué une étape majeure dans l'évolution culturelle et technologique de l'homme, abondamment illustrée par le vaste complexe des anciennes mines de silex de Spiennes.

Critère iv Les mines de silex de Spiennes sont des exemples remarquables de la technologie de l'extraction du silex au Néolithique qui a marqué une étape déterminante du progrès technologique et culturel humain.

ICOMOS, septembre 2000

Cathédrale de Tournai (Belgique)

No 1009

Identification

<i>Bien proposé</i>	Cathédrale Notre-Dame de Tournai
<i>Lieu</i>	Ville de Tournai, province de Hainaut, Région wallonne
<i>État partie</i>	Belgique
<i>Date</i>	6 juillet 1999

Justification émanant de l'État partie

Dans le cas de la nef et du transept, la précocité de l'élévation à quatre niveaux et sa large diffusion ultérieure, appellent le critère de l'influence considérable, encore renforcé pour le transept par l'intégration bien maîtrisée d'un « triforium couloir » et par sa composition volumétrique particulière.

La construction au début du XIIe siècle, dans la nef, d'une structure en « viaduc » sur une élévation à quatre niveaux individualisés est une première, à une période où les bâtisseurs se limitent à trois niveaux. Cette technique sera reprise dans la seconde moitié du XIIe siècle dans de nombreux édifices gothiques français. Elle constituera l'élévation-type du gothique pré-chartrain.

Le transept répond également à ce programme architectural sur quatre niveaux. Il est le premier à disposer d'un triforium couloir. Il innove également de par sa volumétrie à cinq clochers. Ce dispositif à tours multiples sera également repris dans la seconde moitié du XIIe siècle, dans les grands édifices gothiques français qui ne le réaliseront cependant jamais complètement.

Critère ii

Le critère du témoignage unique peut être évoqué pour les mêmes parties, eu égard au caractère exceptionnel de leur conservation dans une région qui a définitivement perdu la quasi-totalité de ses grandes basiliques des époques romane ou gothique pré-chartrain. La chose est particulièrement vraie pour le décor sculpté de la nef.

Les sources archéologiques de valeur exemplaire mettent l'environnement de la cathédrale en perspective. En cela, l'argument du témoignage unique peut également être admis sur le plan archéologique, étant donné le peu de sites comparables en Europe tant sur le plan historique que sur le plan des perspectives de découverte et de mise en valeur des vestiges.

Critère iv

La cathédrale Notre-Dame de Tournai est associée depuis le Ve siècle jusqu'à nos jours aux rites de la religion catholique et s'intègre aux exigences de la société locale. On évoquera ainsi la fonction culturelle et diocésaine. Chaque jour, le chapitre des chanoines et de nombreux auxiliaires du culte célébraient la prière pour le diocèse. Au Moyen Âge, c'est une prière remplie de sons, de mouvements, de couleurs et d'odeurs qui anime la cathédrale : vêtements liturgiques et parements, processions, instruments, chorales d'enfants à l'office de prime et aux Vêpres, sonneries alternées de cloches contribuent à faire de cette prière médiévale un spectacle « multimédia » fort apprécié à l'époque. Aujourd'hui, la liturgie est célébrée par l'évêque aux grandes fêtes et par les chanoines, les jours ordinaires. Cette pratique du culte a permis de récolter un certain nombre d'objets précieux qui sont toujours conservés sur place et qui servent aujourd'hui encore dans la liturgie.

La cathédrale joue également une fonction sociale ; aujourd'hui encore elle est lieu de solidarité. Au Moyen Âge, la prière est étroitement liée au souci des défavorisés, celui-ci se manifeste par les soins aux malades, l'aumône ou la prise en charge des plus faibles. La ville de Tournai garde aujourd'hui encore des bâtiments témoins de cette activité sociale comme l'actuelle Académie des Beaux-Arts, ancien hôpital Notre-Dame.

La fonction intellectuelle est également indissociable de la vie de la cathédrale. Celle-ci s'est à l'origine manifestée par l'éducation du peuple grâce aux prédications des clercs. Pendant des siècles, l'école cathédrale est la seule institution d'enseignement de la ville : elle offre à quelques jeunes les rudiments de la lecture, de l'écriture et du calcul. La fondation et la gestion d'un nombre élevé de bourses d'études par le chapitre soutiennent, par ailleurs, le parcours universitaire de bénéficiaires qui sont envoyés dans les grandes universités.

La cathédrale abrite également la célèbre bibliothèque dite encore « librairie ».

Cette fonction intellectuelle se manifeste également à travers les archives conservées sur place dont plusieurs témoins exceptionnels des modes de classement des archives médiévales, à savoir l'Inventaire sur rouleau de la fin du XIIIe siècle et le grand répertoire de 1422 renouvelé en 1533. Il faut également signaler la série des Actes capitulaires où pour chaque année civile depuis 1566, il existe un volume relié d'environ 600 pages.

La cathédrale assume également une fonction culturelle par la richesse de son patrimoine dans des domaines divers comme la liturgie, la musique, l'architecture, la sculpture, l'orfèvrerie, le textile, les manuscrits et la reliure.

Critère vi

Catégorie de bien

En terme de catégories de biens culturels telles que définies à l'article premier de la Convention du patrimoine mondial de 1972, le bien proposé est un *monument*.

Histoire et description

Histoire

Dès le Ier siècle av. J.-C., Tournai, situé sur l'Escaut, est un centre administratif et militaire romain (*Turnacum*) au carrefour d'un important réseau de routes. La ville est évangélisée à la fin du IIIe siècle ou au début du IVe siècle apr. J.-C. par saint Piat mais il faut attendre le Ve siècle pour qu'un évêché soit créé, probablement au temps de Childéric, roi des Francs. En étendant le royaume jusqu'aux Pyrénées, son fils Clovis (481-511), déplace la principale résidence royale de Tournai à Paris. Un groupe épiscopal se forme autour de la cathédrale Saint-Etienne et de l'église Sainte-Marie qui s'affirme comme centre de la vie politique, économique, sociale et intellectuelle de la ville avec les souverains carolingiens.

La cathédrale romane est édifiée à la suite de l'incendie du groupe épiscopal au milieu du XIe siècle. Cette grande basilique du XIIe siècle, en partie conservée, doit sa construction au développement du culte de Notre-Dame qui attire de nombreux pèlerins après la peste de 1089 (Notre-Dame des Malades, dite Notre-Dame de Tournai ou Notre-Dame flamande). Elle est également liée à la richesse de la Flandre et de Tournai, sa capitale religieuse et centre d'enseignement renommé, qui produit de la laine et exporte la pierre calcaire locale. En 1146, la ville est pourvue d'un évêque particulier après avoir été unie depuis le début du VIIIe siècle à l'évêché de Noyon. La datation des parties romanes de la cathédrale n'a jamais été tranchée de façon définitive. Toutefois, des recherches récentes semblent permettre de situer leur construction dans la première moitié du XIIe siècle, celle de la nef plus précisément au premier tiers du siècle et du transept au deuxième. Le projet comportait un vaisseau plafonné, avec de vastes tribunes sur des bas-côtés voûtés et une façade harmonique à l'ouest.

Le chantier du chœur gothique paraît bien s'être ouvert sur un édifice abouti lorsque l'évêque Étienne d'Orléans (1192-1203) fait élever la chapelle épiscopale Saint-Vincent, sur le flanc sud-ouest, et voûter le transept et le chœur de la cathédrale en 1198. Vers le début du XIIIe siècle, le premier portail roman est remplacé par une construction plus monumentale qui sera masquée par un porche de pierre au début du siècle suivant.

L'évêque Gautier de Marvis (1219-1252) envisage de construire une nouvelle cathédrale dont les travaux ont débuté dans le chœur en 1242 pour se clore en 1255, sans toutefois toucher le transept et la nef romane. Quelques constructions viennent s'ajouter à l'édifice : une vaste chapelle contemporaine du chœur gothique dans le bas-côté sud qui sera dédiée au roi de France Louis IX en 1299 et la chapelle de prières aménagée dans le chœur au XIVe siècle. Dès le XIVe siècle, le

chœur gothique semble avoir manifesté d'inquiétants symptômes de déséquilibre et des menaces d'écroulement auxquels des travaux de consolidation de la structure réalisés à différentes époques tenteront de remédier. Une fois achevée, la cathédrale romano-gothique bénéficie du climat de création artistique qui règne dans la ville pendant plusieurs siècles et s'orne d'œuvres d'art.

Les flèches des tours latérales, et sans doute celle de la tour centrale, appartiennent au XVIe siècle tout comme la chapelle paroissiale, disparue depuis, accolée au flanc nord de la nef à l'emplacement du cloître roman. Tournai qui n'échappe pas à la pression du calvinisme, perd les archidiaconés de Bruges et de Gand (1559) et voit sa cathédrale saccagée en 1566. Elle est restaurée l'année suivante et un jubé Renaissance remplace la clôture gothique. Au cours des deux siècles suivants, de nombreux aménagements sont réalisés tels la reconstruction partielle du narthex en style toscan (1620), la pose de nouvelles voûtes sur les tribunes de la nef en remplacement d'un plafond de bois (après 1640) et sur la nef (1753), le remaniement des cages d'escalier romanes des travées occidentales des bas-côtés (1757), la fermeture des arcades latérales ouvrant sur le narthex et le percement de nouvelles portes vers les bas-côtés.

Le retour des Français en 1797 est marqué par la fermeture de la cathédrale, la vente de son riche mobilier et la dispersion des œuvres d'art. L'édifice échappe de justesse à la démolition mais son état nécessite des travaux de restauration qui commencent par le chœur en 1840 et se poursuivent dans les décennies suivantes avec notamment la reconstruction du pignon de l'abside nord à l'image de celui de l'abside sud lui-même rénové, le rétablissement d'un pignon néo-roman inspiré de ceux des bras du transept et la création de la grande rose. Au début du siècle suivant, la cathédrale est isolée par la démolition des maisons qui l'entouraient. Des bombes incendiaires touchent le chœur le 17 mai 1940 et le feu se propage à la toiture de la nef. La chapelle paroissiale, le palais épiscopal, les archives de l'évêché et la très riche bibliothèque capitulaire sont entièrement détruits. Une nouvelle campagne de restauration s'ouvre à la cathédrale au lendemain de la guerre.

Description

La cathédrale Notre-Dame est implantée au cœur de la vieille ville, non loin de la rive gauche de l'Escaut. Des rues, des petites places et des jardins isolent l'édifice des îlots bâtis excepté à l'ouest où s'ouvre la place de l'Évêché, encadrée au nord par la maison des Anciens Prêtres et au sud par l'Évêché, et au sud où des maisons sont accolées au chœur. Sur le plan architectural, la cathédrale témoigne des trois périodes de conception qui sont toujours lisibles. Elle offre le contraste d'une nef romane et d'un chœur gothique reliés par un transept au style de transition où se forme un groupe impressionnant de cinq tours clocher.

La nef romane répartie en neuf travées sur une longueur de 48 mètres est flanquée de bas-côtés. Elle intègre un narthex, couvert de voûtes d'arêtes, qui soutient le retour des tribunes auxquelles on accède par deux larges escaliers en bois de style Louis XV, l'un au nord et

l'autre au sud. Ce dernier conduit à mi-hauteur à la chapelle épiscopale Saint-Vincent, hors œuvre qui ouvre sur l'évêché.

La nef se distingue par une élévation à quatre niveaux, séparés par des cordons non recoupés verticalement. Une longue suite d'arcs en plein-cintre et à trois rouleaux repose sur des piliers massifs composés d'un noyau cruciforme dont les faces externes reçoivent des demi-colonnes adossées et les angles rentrants de minces colonnettes octogonales. Les tribunes qui s'ouvrent largement sur la nef présentent une composition sensiblement identique, mais les piliers ornés de colonnettes octogonales offrent une composition plus simple. Le rythme se resserre au troisième niveau, ou faux triforium, qui compte deux arcatures en plein cintre par travée séparées par de courtes colonnettes adossées à de larges pilastres. Chacune de ces arcatures est percée d'une niche, aujourd'hui murée, qui donne sur les combles des tribunes. Le dernier niveau, celui des fenêtres hautes, se distingue par une coursère extérieure qui relie entre elles les différentes parties de l'édifice. Les fenêtres hautes assurent l'éclairage direct de la nef qui est couverte, tout comme les bas-côtés, de voûtes d'arêtes. Les 740 chapiteaux disséminés à l'intérieur de la nef proposent une grande diversité de compositions et de motifs, végétaux pour la plupart, qui sont traités avec une grande netteté.

Deux salles voûtées romanes, probablement des chapelles, ont été ajoutées peu de temps après la construction de la nef, l'une au nord et l'autre au sud, au niveau des tribunes des retours occidentaux des bas-côtés contre les bras du transept.

Le transept est entièrement voûté et ses deux bras sont terminés par une abside à déambulatoire étroit encadrée par deux tours. La croisée de plan rectangulaire est coiffée d'une tour-lanterne dont deux étages sont visibles au-dessous d'une voûte gothique. L'élévation de la nef se prolonge dans les bras avec quelques adaptations de manière à intégrer les voûtes d'ogives et ménager une transition avec l'élévation des absides. Ces dernières comprennent quatre niveaux : les grandes arcades en plein-cintre plus hautes que celles de la nef reposent sur des colonnes, l'étage des tribunes est nettement moins élevé, le triforium à plate-bande et les fenêtres hautes entre lesquelles passent les nervures de la voûte en éventail.

Le chœur se développe sur sept travées couvertes de voûtes d'ogive sur plan barlong et se termine par une abside semi-décagonale coiffée d'une voûte à huit pans. Des chapelles s'ouvrent sur le pourtour du déambulatoire dont cinq chapelles rayonnantes à trois pans dans l'abside. Les grandes arcades en arc brisé occupent près de la moitié de la hauteur totale et le triforium dont le passage a été muré reproduit à petite échelle le tracé des fenêtres hautes.

À l'extérieur, un porche gothique abrite le double portail de la façade occidentale. Des sculptures d'époques diverses (XIV^e, XVI^e et XVII^e siècles), représentant des scènes de l'Ancien Testament, des épisodes de l'histoire de la ville et des saints, ornent la partie inférieure de la façade. Au-dessus, suivent un

registre de baies, une grande rose néo-romane et pour finir un pignon flanqué de deux tourelles circulaires ornées de colonnettes disposées sur deux niveaux.

Le haut mur extérieur du bas-côté nord et sud de la nef coiffé par l'appentis des tribunes est percé de deux registres de baies soulignés par quatre cordons horizontaux continus. Une petite arcade aveugle ménagée dans les larges contreforts plats qui séparent les travées alterne avec chacune des baies du deuxième registre. Le niveau des fenêtres hautes est bordé d'une coursère extérieure à colonnettes qui se poursuit jusqu'aux tourelles de la façade. La porte Mantile et la porte du Capitole qui sont inscrites sous une arcade trilobée s'ouvrent respectivement sur le retour du bas-côté nord et sud. Elles sont ornées de sculptures qui illustrent le thème du combat des Vices et des Vertus et la lutte de Sigebert et Chilpéric, à la porte Mantile, et celui de la fin du monde, à la porte du Capitole.

Le transept se distingue par ses cinq tours couronnées d'une flèche et par ses deux absides qui composent un ensemble imposant. Chaque abside encadrée de deux tours (tour Brunin et tour Saint-Jean au nord et tour de la Treille et tour Marie au sud) propose une manière de façade harmonique à chacune des extrémités du transept. Ces quatre tours de plan carré comptent sept niveaux (à l'exception de la Tour Pontoise, six) qui présentent une grande variété de traitement (baies de formes variées, cordons et moulures) et dont les arcatures illustrent l'évolution du roman au premier gothique. La tour-lanterne posée sur la croisée est bâtie sur un plan rectangulaire et sa flèche est cantonnée de clochetons. Les deux absides reprennent l'élévation de la nef en l'épurant. Elles sont couronnées par une toiture semi-conique et un pignon à arcatures rampantes.

Le chœur gothique crée un contraste saisissant avec les parties romanes. Les fenêtres du déambulatoire surmontées d'un gâble occupent toute la surface entre les contreforts derrière lesquels émergent deux volées d'arcs-boutants entre lesquels s'élèvent les fenêtres hautes.

Gestion et Protection

Statut juridique

La Cathédrale de Tournai est la propriété de la province de Hainaut pour l'édifice et les immeubles par destination. Le chapitre de la cathédrale est propriétaire des objets mobiliers, dont ceux destinés à la pratique du culte.

La cathédrale de Tournai est classée monument historique par arrêté Royal du 5 février 1936. Elle est située dans la zone protégée du centre ancien de Tournai aux termes de l'arrêté de l'exécutif de la région wallonne du 14 mai 1984.

Le gouvernement wallon arrête tous les trois ans une liste du patrimoine exceptionnel de la région. La cathédrale de Tournai y figure depuis l'arrêté du 29 juillet 1993 régulièrement renouvelé depuis.

Gestion

La cathédrale de Tournai est actuellement dans une situation d'attente : bien que son état révèle un entretien suivi, d'importants travaux concernant les structures et la présentation sont nécessaires. Un contrat cadre avec la région wallonne est en cours d'élaboration. Au terme de ce contrat, la région participera pour 95 %, la province du Hainaut pour 5 %.

Ce contrat constitue un engagement de poursuivre jusqu'à son terme, indépendamment des aléas liés aux questions politiques ou économiques, un programme défini dont le coût doit être estimé.

Les préalables à la conclusion sont donc les études en cours. Ces études portent sur l'analyse des désordres et de leurs causes, elles consistent en sondages, relevés, etc. À l'issue de ces analyses, une consultation internationale désignera un maître d'œuvre qui sera chargé de la synthèse et qui proposera un programme de restauration assorti d'une estimation qui constituera la base du contrat cadre.

L'ensemble de ces actions est suivi par un comité scientifique d'accompagnement et la Commission royale des Monuments, Sites et Fouilles donne un avis consultatif. Les informations recueillies auprès des responsables (en particulier de la région wallonne) confirment que ce contrat est acquis dans son principe. Parallèlement aux études techniques, des recherches sont effectuées dans les archives, et un programme de fouilles archéologiques est en cours. La recherche archéologique bénéficie également d'un contrat cadre.

La province du Hainaut participe aux travaux d'entretien courant à hauteur de 1 à 2 millions de FB par an, elle sollicite une aide complémentaire de la région wallonne. Le programme d'entretien a été perturbé par la tornade du 14 août 1999. Il est apparu à l'issue de cette tempête que les désordres endémiques dont l'origine probable est la nature géologique du sous-sol, se sont brusquement aggravés dans les parties hautes du chœur. D'où la nécessité de procéder à des étaitements d'urgence qui étaient en cours pendant la mission de l'ICOMOS. Il faut préciser que ces étaitements qui consistent principalement en butons métalliques transversaux ont été conçus pour porter des passerelles qui permettent toutes les reconnaissances nécessaires au niveau des voûtes.

Conservation et Authenticité

Historique de la conservation

La double propriété héritée du Concordat de 1801 (la province étant à cette époque rattachée à la France) confère la responsabilité du bâtiment à la province et la responsabilité des meubles à la fabrique. Trois principales étapes de sa conservation dans la période contemporaine peuvent ainsi être dégagées.

En 1840, un programme qui débute par une intervention sur les contreforts du chœur, est lancé pour l'ensemble de l'édifice. La modification la plus importante concerne la façade occidentale entièrement recomposée

dans ses parties hautes. De 1902 à 1906, des travaux dégagent la cathédrale des immeubles qui l'enserraient. En 1940, un bombardement détruit une grande partie de la ville et la toiture du déambulatoire est pour partie incendiée ainsi qu'une partie des bâtiments du chapitre.

L'état actuel du bâtiment révèle un entretien constant. Hormis les problèmes de structures en cours d'étude, les principales altérations concernent la pierre. Trois parties au moins nécessitent des interventions d'urgence : les sculptures situées sous le porche occidental, la porte Mantile et la porte du Capitole.

Authenticité

La cathédrale de Tournai est d'une grande authenticité. Les inévitables restaurations du XIXe siècle (communes à tous les grands édifices du Moyen-Age) ont su conserver à Tournai son exceptionnelle volumétrie extérieure, et l'on doit admettre que les transformations de la façade occidentale (mineures par rapport à l'ampleur de l'édifice) font aujourd'hui partie de son histoire.

Trois éléments propres à l'extérieur de cette cathédrale doivent être signalés : la richesse des sculptures extérieures du porche occidental, les deux portes Nord et Sud du transept couvertes en arcs trilobés dont le caractère est à rapprocher de l'impression « orientaliste » que suscite l'intérieur du transept. Ces trois éléments malgré de regrettables restaurations pour les portes, sont menacés par la décomposition de la pierre en particulier pour la sculpture.

Pour l'intérieur, on peut regretter certains revêtements de sol mais l'ampleur de la nef romane (voûtée en plâtre au XVIIIe siècle), la richesse de ses chapiteaux, l'originalité du transept et le saisissant contraste que constitue le chœur gothique ont été préservés de toutes altérations. La partie de charpente du transept visitée au cours de la mission présente un exemple rare de charpente du début du XIIe siècle encore en place.

Le Trésor d'objets universellement connus en particulier pour la continuité chronologique de ses pièces et vêtements liturgiques depuis les premiers temps du christianisme dans cette partie de l'Europe, a été totalement préservée à travers le temps et récemment lors des bombardements de la dernière guerre.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise s'est rendue à Tournai en février 2000.

Caractéristiques

La volumétrie extérieure de la cathédrale de Tournai est unique, le principe du transept chargé de tours existe dans des édifices plus tardifs mais sans présenter un développement de cette importance. Cette remarque est également valable pour le transept à double abside.

À l'intérieur, le volume de la nef et du transept présente également un caractère exceptionnel par son ampleur, la richesse de ses chapiteaux sculptés et le contraste de cet ensemble avec le chœur gothique.

La cathédrale de Tournai est d'abord un édifice romane qui ne diminue en rien l'audace du chœur gothique, mais cette partie de l'édifice appartient à un style très répandu en particulier dans le Nord de la France d'où l'intérêt porté principalement à la partie romane.

Analyse comparative

Tournai est située au point de convergence des influences rhénane et d'Île de France. Il n'y a pas de certitude sur la date de construction des parties romanes mais l'on admet que la nef est du début du XIIe siècle, le transept un peu plus tardif tout en restant dans la première moitié du XIIe siècle. Le plan rattache l'édifice aux trois traditions suivantes.

L'influence rhénane montre plusieurs exemples de transept à extrémité arrondie ; on en rencontre à Bonn, aux Saints-Apôtres de Cologne, à Saint-Quirin de Neuss. Les bras du transept de Tournai présentent la particularité d'un bas-côté. Cette disposition a certainement influencé des édifices plus tardifs du Nord de la France comme Noyon.

L'influence normande se traduit dans ce qui paraît être les tours inachevées de la façade occidentale et qui aurait pu conduire à une façade comparable à celle des grandes abbayes de Caen.

L'influence de l'Île de France se reflète dans l'élévation de la nef qui peut se rattacher (bien que plus tardive) à des églises du premier art romane comme Vignory. L'une des curiosités de cette élévation à quatre niveaux est qu'elle annonce la disposition des cathédrales gothiques de la période pré-chartraine qui comportaient toutes des tribunes, mais par ailleurs, aucun rythme vertical ne recoupe les quatre registres horizontaux. Ceci s'explique par le fait qu'elle était plafonnée (les voûtes sont un décor du XVIIIe siècle). Mais même dans les églises à charpente apparente, il est fréquent que des points verticaux reportent les charges jusqu'au sol. On est donc en présence d'une disposition rare dans un édifice de cette importance. D'autres édifices disparus auraient sans doute permis une analyse plus poussée, mais cette partie de la Belgique a perdu au cours des guerres nombre de ses grandes églises. Le transept procède d'une double influence : la première impression est orientale, sans pousser l'analyse, on pense à ces grands édifices du Moyen-Orient qui ont influencé l'art occidental après l'an mil, ce que ne démentent pas des arcs trilobés des portes Nord et Sud. Une seconde observation révèle dans la partie rectangulaire la présence de support montant du sol pour aboutir à des dispositions propres à des voûtes sexpartites, qui semble être resté à l'état de projet. Cet état ajouté aux arcs de section carrée des voûtes de la partie demi-circulaire rattache ce transept aux prémices de l'art gothique.

Commentaires de l'ICOMOS

La cathédrale de Tournai est le plus grand édifice romane de la province du Hainaut. Elle a conservé une volumétrie extérieure unique. Elle porte dans sa conception les caractères d'une construction romane de la période la plus aboutie. Il est difficile de la rattacher à une seule influence ou à une seule école, mais elle présente dans son plan et ses élévations des dispositions qui ont certainement influencé le développement du premier art gothique.

Elle est située dans un environnement de qualité bien qu'en grande partie reconstruit après la dernière guerre mondiale et elle constitue avec le beffroi et la Grand Place le centre historique et vital de la ville. Rappelons que le beffroi situé dans l'environnement immédiat de la cathédrale, est le plus ancien de l'ensemble des beffrois de Belgique inscrits sur la Liste du patrimoine mondial.

La zone tampon proposée n'appelle pas d'observations, elle correspond à une entité urbaine couverte par la législation concernant les centres anciens protégés.

Breve description

La cathédrale de Tournai fut élevée dans la première moitié du XIIe siècle. Elle se distingue tout particulièrement par une nef romane d'une ampleur exceptionnelle et d'une grande richesse de sculpture pour les chapiteaux et par un transept chargé de cinq tours qui annonce les prémices de l'art gothique. Le chœur, reconstruit au XIIIe siècle, est de pur style gothique.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des **critères ii et iv** :

Critère ii La cathédrale Notre-Dame de Tournai témoigne d'un échange d'influences considérable entre l'architecture de l'Île de France, rhénane et normande pendant la courte période qui, au début du XIIe siècle, précède l'éclosion de l'architecture gothique.

Critère iv Par ses dimensions, la cathédrale Notre-Dame de Tournai est un exemple éminent de ces grands édifices de l'école du nord de la Seine qui préfigurent le volume des cathédrales gothiques.

ICOMOS, septembre 2000

Tiwanaku (Bolivie)

No 567rev

Identification

<i>Bien proposé</i>	Tiwanaku : centre spirituel et politique de la culture Tiwanaku
<i>Lieu</i>	Province d'Ingavi, Département de La Paz
<i>État partie</i>	République de Bolivie
<i>Date</i>	6 avril 1990

Justification émanant de l'État partie

Jusqu'au VIII^e siècle après J.-C., Tiwanaku est restée la capitale d'un vaste empire s'étendant sur 600 000 kilomètres carrés environ. Ce site constitue une étape clé dans l'histoire et le développement culturel des territoires actuels du Pérou, du Chili, de l'Argentine et de la Bolivie. Son centre de cérémonies, clairement visible, couvre 16 hectares.

Aujourd'hui, les ruines de la ville de Tiwanaku constituent un pôle touristique de première importance pour la Bolivie et pour l'ensemble de l'Amérique du Sud. Une étude récente des différents lieux touristiques à l'échelle nationale place le site de Tiwanaku à la première place avec le lac Titicaca.

Même si le peuple de Tiwanaku ne peut revendiquer la domestication des espèces animales et végétales, sa maîtrise des techniques agricoles reste inégalée. La culture de la pomme de terre constitue probablement sa plus grande contribution à l'évolution de l'humanité. Le tubercule, appelé localement *choque*, révolutionna l'économie agricole au niveau mondial après son exportation sur le marché européen au XVII^e siècle. De nos jours, on distingue plus de trois cents espèces de pommes de terre différentes.

Egalement liées à l'essor de l'agriculture, les techniques de cultures en terrasses artificielles, ou *camellones*, sur les rives du lac Titicaca, favorisent une forme d'agriculture permanente et, par conséquent, l'essor culturel de l'empire de Tiwanaku. Reprises par les civilisations suivantes, ces innovations se propagent jusqu'à Cuzco.

[**Note** Dans le dossier de proposition d'inscription, l'État Partie n'émet aucune proposition sur les critères motivant selon lui l'inscription du bien sur la Liste du Patrimoine mondial.]

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, Tiwanaku est un *site*.

Histoire et description

Histoire

Tiwanaku commence par se développer modestement, au cours de sa « période villageoise », vers 1200 avant J.-C. Autosuffisant, le village privilégiait une forme d'agriculture non irriguée à base de cultures résistantes au gel, ce qui s'avère indispensable à une telle altitude, et produisait des tubercules tels que la pomme de terre (*Solanum tuberosum*), l'oxalide tubéreuse (*Oxalis tuberosa*) et des céréales comme la quinoa (*Chenopodium quinoa*). Sur certaines terres plus protégées, près du lac Titicaca, on a également pratiqué la culture du maïs et des pêches. La population vivait dans des maisons rectangulaires d'adobe reliées par des rues pavées.

Au cours du I^{er} siècle après J.-C., Tiwanaku prend rapidement les dimensions d'une petite ville. Cet essor est probablement dû à l'introduction de la métallurgie du cuivre et, par conséquent, à la confection d'outils de qualité supérieure. Ces derniers ont favorisé l'élaboration de systèmes d'irrigation qui entraîneront des excédents agricoles stimulant à leur tour l'émergence d'une structure sociale hiérarchique et l'apparition d'artisans spécialisés.

La classe dirigeante, qui contrôle également le commerce lucratif de la laine provenant des vastes troupeaux d'alpagas domestiqués de la région, finance la construction de grands édifices de pierre conçus par des architectes sur une échelle gigantesque et somptueusement décorés par des maçons qualifiés. Des rues pavées reliant Tiwanaku à d'autres villages de la région sont construites pour l'exportation des produits locaux à dos de lamas. La répartition des objets artisanaux en cuivre, céramique, textile et pierre issus des ateliers de Tiwanaku montre que vers 550 après J.-C., la ville était devenue la capitale d'un vaste empire s'étendant sur ce qui constitue actuellement le sud du Pérou, le nord du Chili, la majeure partie de la Bolivie et certaines zones d'Argentine.

Au bord du lac, les zones marécageuses, aux conditions climatiques plus propices, sont aménagées en champs en terrasses pour être cultivées. L'entreprise était colossale, la zone concernée étant estimée à 65 kilomètres carrés. Les *camellones*, larges de 6 mètres et pouvant atteindre 200 mètres de long, étaient divisés par des canaux d'irrigation de 3 mètres de large. Les canaux servaient non seulement à irriguer et à enrichir la terre, mais stockaient également la chaleur du jour, améliorant ainsi sensiblement le microclimat des champs.

L'empire de Tiwanaku entame sa phase de grande puissance au VIII^e siècle après J.-C. De nombreuses villes ou colonies fidèles voient le jour dans la région d'influence de Tiwanaku dont la plus importante est Huari, ville du Pérou qui parvient même à rivaliser avec Tiwanaku. À son apogée, Tiwanaku se serait étendue sur une zone de plus

de 6 kilomètres carrés et aurait enregistré une population de 70 000 à 125 000 habitants.

Au XI^e siècle, l'hégémonie politique de Tiwanaku commence à décliner et l'empire s'écroule dans la première partie du XII^e siècle pour des raisons encore incertaines. Les spécialistes, qui écartent désormais l'hypothèse de l'invasion et de la conquête, optent plutôt pour un changement climatique responsable de récoltes médiocres et pour une désagrégation progressive du pouvoir central qui aurait cédé aux pressions des différentes composantes réclamant leur autonomie.

Description

Tiwanaku se situe près des rives sud du lac Titicaca sur l'Altiplano, à une altitude de 3850 mètres. La majeure partie de la vieille ville, bâtie principalement à base d'adobe, a été recouverte par la ville moderne. Toutefois, les monumentaux édifices de pierre du centre de cérémonies ont survécu dans les zones archéologiques protégées.

Le *Kantat Hallita*, non restauré et toujours en ruines, est un édifice de 25 mètres de long sur 14 mètres de large caractéristique de par ses murs de terre battue s'élevant sur des soubassements de pierres parfaitement appareillées. On découvre également un linteau de pierre décoré de figures mythiques.

Le temple d'*Akapana* constitue le monument le plus imposant de Tiwanaku. Il s'agit d'une pyramide de 194 mètres sur 184,4 mètres à la base, formée à l'origine de sept plates-formes superposées aux murs de soutènement s'élevant sur 18 mètres. Toutefois, seuls la plate-forme inférieure et un pan de l'un des murs intermédiaires sont restés intacts. Des études ont montré que l'édifice était autrefois revêtu de pierres bleues et surmonté d'un temple, selon la tradition des pyramides méso-américaines. Des canaux de drainage parfaitement préservés entourent la pyramide.

Le *petit temple semi-souterrain (Templete)*, de 26 mètres sur 28,47 mètres, possède des murs comprenant 48 piliers en grès rouge. De nombreuses têtes de pierre sculptées sont encastrées dans les murs, ce qui témoigne sans aucun doute d'une pratique ancienne consistant à exhiber dans le temple les têtes tranchées des ennemis.

Le *Kalასasaya*, situé au nord d'*Akapana*, est un grand temple rectangulaire à ciel ouvert de 128 sur 126 mètres. Son orientation laisse à penser qu'il s'agissait probablement d'un observatoire. On y pénètre par une volée de sept marches situées au centre du mur oriental. À l'intérieur, on peut observer deux monolithes sculptés et la monumentale *Porte du Soleil*, l'un des spécimens les plus élaborés de l'art de Tiwanaku. À partir d'un seul bloc d'andésite (aujourd'hui scindé en deux), on a taillé une grande porte dotée de niches de chaque côté. Surmontant la porte, on découvre une frise en bas-relief délicatement travaillée dépeignant en son centre une divinité sur un piédestal en gradins portant une coiffure élaborée et une crose dans chaque main. La divinité est flanquée de rangées d'oiseaux anthropomorphiques et une série de visages humains orne le bas du panneau. On pense que l'ensemble représente un calendrier agricole.

Le *Kalასasaya* est adjacent au *Putuni*, édifice encadré de murs massifs de pierre, également dénommé palais des Sarcophages. Des fouilles ont révélé que le sol était recouvert de dalles de pierre finement taillées. Un autre édifice, le *Kheri Qala*, semble avoir servi à des fins administratives et non religieuses.

Le *Pumapunku* est un temple en ruines similaire à l'*Akapana*, mais de proportions plus modestes. À l'intérieur, on retrouve d'immenses blocs de pierre (certains pesant plus de 100 tonnes) qui constituaient autrefois la base du temple. Des agrafes métalliques ont servi à fixer ces blocs. Récemment, on a découvert dans la partie centrale de l'édifice un petit temple semi-souterrain comprenant une cour intérieure dallée.

L'actuel *village de Tiwanaku* remonte à la colonisation espagnole. Il se trouvait sur le *Camino Real* à l'époque où le siège de la vice-royauté se trouvait à Lima. De plan irrégulier, il renferme des ruelles étroites, le long desquelles on retrouve de nombreux blocs de pierre travaillés provenant de l'ancien centre alors que d'autres ont servi à construire des maisons. Partiellement construite avec des pierres de taille préhispaniques entre 1580 et 1612, l'église figure parmi les plus anciennes de l'Altiplano bolivien. L'entrée principale est flanquée de deux monolithes anciens à proximité de représentations de saint Pierre et de saint Paul, symbole de la fusion des deux cultures.

Gestion et protection

Statut juridique

L'article 191 de la constitution de l'État bolivien précise que tous les monuments et objets archéologiques sont la propriété de l'État ; ses pouvoirs sont clairement définis dans les décrets de 1961 et 1978. Au terme de la loi du 3 octobre 1906, Tiwanaku (alors dénommé Tiahuanaco) fut déclaré propriété de l'État bolivien. En 1933, les monuments de Tiwanaku sont formellement expropriés par décret et en 1945, le village de Tiwanaku et un périmètre de 5 kilomètres sont classés monument national. Plusieurs peines sont prévues en cas de violation des dispositions légales.

Gestion

La responsabilité globale de la gestion des vestiges archéologiques de Tiwanaku incombe au centre de recherches anthropologiques et archéologiques de Tiwanaku (*Centro de Investigaciones Antropológicas y Arqueológicas en Tiwanaku*), placé sous l'autorité de la direction nationale d'Archéologie et d'Anthropologie (*Dirección Nacional de Arqueología y Antropología - DINAAR*), elle-même dépendante du secrétariat national à la Culture du ministère de l'Éducation, de la Culture et des Sports.

D'autres secteurs de la zone proposée pour inscription appartiennent à l'Église catholique romaine et à des particuliers ou organismes privés.

En 1995, la société *Development Alternatives Inc*, basée aux États-Unis, a élaboré un "Plan de développement

multiple pour la région de Tiwanaku” (*Plan de uso múltiple para el desarrollo de la región de Tiwanaku*) de concert avec des experts boliviens. Ces efforts ont été renforcés par le “plan directeur de Tiwanaku” (*Esquema Director de Tiwanaku*) préparé en juin 1997 par le Secrétariat national du Tourisme (*Secretaría Nacional de Turismo* - SENATUR) et financé par la Banque Interaméricaine de Développement. Ce plan met l’accent sur les infrastructures dont le site a besoin et inclut des programmes de formation pour les techniciens du personnel.

Le plan directeur de Tiwanaku, préparé pour la période 1999-2009, prévoit des études et des relevés scientifiques du site dans son ensemble, étape par étape. Il doit aboutir à une amélioration de la conservation, de l’interprétation et de la présentation du site.

Le dossier révisé de la proposition d’inscription distingue trois zones différentes qui la constituent :

Zone 1 : à l’est du village de Tiwanaku et protégée par un grillage, elle comprend l’Akapana, le Kalasasaya, le petit temple semi-souterrain, le Kantat Hallita, le Putuni, le Kheri Kala, etc (15 ha) ;

Zone 2 : située au sud-est de la zone 1, elle comprend le Pampunku (5 ha) ;

Zone 3 : au sud de la zone 1, elle comprend le cimetière préhispanique et l’actuel musée régional.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Du XVI^e siècle à nos jours, visiteurs et spécialistes n’ont eu de cesse d’étudier Tiwanaku. On peut estimer que les premières études modernes remontent au début du XIX^e siècle. Toutefois, les mesures de conservation ont été inexistantes ou presque, les efforts se tournant principalement vers la découverte et le dégagement d’œuvres d’art incomparables. C’est en 1957 seulement que des archéologues boliviens et étrangers entament des fouilles archéologiques systématiques et que des projets de restauration sont amorcés. Le centre de recherche archéologique de Tiwanaku (*Centro de Investigaciones Arqueológicas en Tiwanaku* - CIAT) a supervisé tous les travaux, notamment la restauration intégrale du petit temple semi-souterrain et du temple de Kalasasaya et la restauration partielle d’autres portions de monuments importants.

L’équipe scientifique du centre a étudié et développé des techniques destinées à combattre les effets indésirables de facteurs tels que pluie, neige, humidité, efflorescence du sel, vent, soleil, biodégradation et action de l’homme, notamment le tourisme de ces dernières années. Cependant, le centre recherche une assistance internationale dans le cadre de plusieurs projets de conservation et de restauration.

Authenticité

Comme la plupart des sites archéologiques, Tiwanaku a conservé un degré d’authenticité très élevé.

Évaluation

Action de l’ICOMOS

Une mission d’expertise de l’ICOMOS s’est rendue à Tiwanaku en 1991 au moment de sa première proposition d’inscription sur la Liste du Patrimoine mondial. Une autre mission d’expertise a visité le site en juin 1998. Un éminent spécialiste des cultures préhispaniques des Andes a souligné l’importance culturelle du site et a également émis des commentaires sur sa conservation et sa gestion.

Caractéristiques

Tiwanaku représentait l’une des villes préhispaniques les plus importantes de la région des Andes, en Amérique du Sud. Pendant plusieurs siècles, elle sera la capitale d’un empire vaste et puissant. Elle devra sa suprématie à l’utilisation novatrice de matériaux et techniques nouvelles visant à améliorer sa production agricole et donc son assise économique.

Les ruines des monuments du centre religieux et administratif de Tiwanaku apportent un témoignage édifiant sur la puissance politique et économique de cette cité et de son empire.

Analyse comparative

Aucune cité préhispanique de la région des Andes n’est directement comparable avec Tiwanaku.

Observations de l’ICOMOS

L’ICOMOS, en 1998, avait recommandé de différer l’examen de la proposition d’inscription, en demandant des précisions sur la délimitation de la zone ou des zones proposées pour inscription et des informations supplémentaires sur la protection et la gestion du site. Ces informations ont été fournies par l’État partie en janvier 2000 et ont été soigneusement examinées par l’ICOMOS, qui est satisfait de voir que les exigences contenues dans les *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial* ont été observées.

L’ICOMOS avait également insisté sur la nécessité d’adopter des mesures législatives destinées à protéger la zone très vaste et non clôturée du complexe urbain ancien situé en contrebas du village moderne de Tiwanaku et de plusieurs fermes. L’État partie a attesté l’existence d’un plan réglementaire du village, qui assure la protection et la préservation du patrimoine culturel contenu dans le sous-sol de la zone urbaine. Ce plan est basé sur une série d’accords officiels passés entre la municipalité de Tiwanaku et la DINAAR.

Le plan directeur (voir *Gestion* ci-dessus) a été mis en œuvre récemment. Ne souhaitant pas différer plus longtemps l'inscription de ce bien sur la Liste du patrimoine mondial, l'ICOMOS recommande qu'il soit demandé à l'État partie de fournir un rapport sur l'évolution de la mise en œuvre du plan directeur pour examen par le Bureau à sa 25^{ème} session en juin 2001 et, cette recommandation a été confirmée par le Bureau lors de la réunion de juin 2000.

Brève description

La ville de Tiwanaku constituait la capitale d'un empire préhispanique qui étendra son influence sur une vaste zone des Andes méridionales et au-delà et atteindra son apogée entre 500 et 900 avant J.-C. Les vestiges de ses monuments témoignent de l'importance culturelle et politique de cette civilisation qui se distingue nettement de tous les autres empires préhispaniques des Amériques.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères iii et iv* :

Critère iii Les ruines de Tiwanaku sont le témoignage remarquable de la puissance d'un empire qui a joué un rôle majeur dans le développement de la civilisation préhispanique des Andes.

Critère iv Les monuments de Tiwanaku sont des exemples exceptionnels de l'architecture et de l'art cérémoniel et public d'une des manifestations les plus importantes des civilisations de la région andine.

ICOMOS, septembre 2000

Les églises de Chiloé (Chili)

No 971

Identification

<i>Bien proposé</i>	Les églises de Chiloé
<i>Lieu</i>	Municipalités de Castro, Chonchi, Dalcahue, Puqueldón, Quemchi et Quinchao, Province de Chiloé, X Région des lacs
<i>État partie</i>	Chili
<i>Date</i>	24 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

La conquête espagnole ne fut pas seulement domination et exploitation. Dans le cas de Chiloé, comme dans d'autres, le dialogue interculturel entre populations dominantes et dominées, entre missionnaires et peuples évangélisés, entre la population indigène et les Européens fut remarquable.

À Chiloé, les Européens durent affronter un environnement inconnu, isolé et hostile. L'éloignement de cette terre des villes des Amériques et les conditions difficiles de l'environnement poussèrent les Espagnols à adopter les coutumes, les savoirs et les techniques des peuples autochtones. Les missionnaires, pour leur part, apprirent leur langue et leur culture afin de les évangéliser. Ils adoptèrent également des méthodes adaptées à la géographie locale, à l'habitat et aux mentalités indigènes.

Des facteurs d'ordre économique et la menace des corsaires découragèrent la concentration des colons espagnols dans les villes qu'ils avaient fondées. Au cours du XVII^e siècle, ils se dispersèrent et commencèrent à vivre près des rivages, dans les zones occupées par les populations autochtones. Ils imitèrent leur mode de vie et adoptèrent leurs techniques de construction, d'agriculture et de pêche. Ils apprirent aussi leur langue qui commença à prévaloir dans les relations entre les deux groupes, aux dépens du castillan.

Les missionnaires adoptèrent un système d'évangélisation adapté à l'habitat dispersé des autochtones. Avec l'établissement de la prédication itinérante, qui portait la Parole de Dieu dans chaque lieu habité, l'archipel commença à s'urbaniser. Ainsi naquit la plupart des villages chilotes. Lorsque vint le moment de construire des chapelles, les missionnaires s'en remirent au travail des autochtones qui, tout en mettant en œuvre leurs propres techniques, suivirent les plans des Européens, créant ainsi un type d'architecture et de construction qui était une synthèse locale des deux traditions.

Les deux groupes ne firent plus qu'un, grâce aux échanges interculturels et aux mariages entre les deux communautés. La structure urbaine de l'habitat de Chiloé, sa relation au paysage, l'école d'architecture en bois et la culture de Chiloé dans son ensemble résultent de la synthèse de trois principaux facteurs humains : l'utilisation optimale des ressources offertes par l'environnement, l'échange des connaissances et l'amitié entre les communautés, la sublimation de la vie sur terre.

Critère ii

La tradition culturelle chilote, qui trouve sa source dans cette synthèse et son expression symbolique dans les églises qu'elle a bâties, est toujours vivante. Cette vie transparaît dans la spiritualité et les mentalités ; elle s'exprime dans l'artisanat et les techniques de construction.

Critère iii

Le peuple de Chiloé a son identité propre, différente du reste du pays et clairement identifiable. Les Chilotes sont d'ailleurs, dans une large mesure, conscients de cette identité et de cette différence, comme le prouvent la fierté des habitants pour leur propre histoire et leur attachement aux traditions.

Le développement économique et la mondialisation des échanges ne sont pas sans conséquences sur une grande partie de la population. Ainsi les Chilotes n'ont pas toujours eu conscience de la valeur de leurs églises et de l'importance de préserver leur authenticité lorsque des interventions sont effectuées. De même, on note une déperdition des savoirs techniques traditionnels de construction et d'architecture vernaculaire. L'environnement a également souffert : l'industrie du bois a causé la disparition des forêts, et c'est aujourd'hui au tour de l'élevage du saumon de soulever des inquiétudes. Enfin, le développement et la mondialisation ont eu des répercussions sur le sens communautaire, ouvrant parfois la voie à l'individualisme, à l'isolement et à la marginalité. Ces phénomènes ne sont toutefois pas de grande envergure et sont certainement réversibles. En fait, une réaction de la communauté, des autorités et des prêtres est fortement perceptible.

Critère v

Les églises de Chiloé sont la matérialisation par excellence de la culture de l'archipel dans sa globalité, une culture née de l'évangélisation, des valeurs chrétiennes, du dialogue interculturel, du sens communautaire et du désir de transcendance. De plus, cette culture est fondée sur la connaissance de la nature et la vie en harmonie avec l'environnement, un fait qui peut être apprécié dans les techniques, l'économie, l'urbanisme, les modèles architecturaux et la vision du monde.

Chaque société a sa conception du monde, qui place l'homme par rapport à Dieu, par rapport à ses compagnons de vie et par rapport à son environnement. L'observateur extérieur qui s'intéresse à la culture chilote, apprécie sa profondeur et sa liberté par rapport à tous les problèmes qui agitent les sociétés plus modernes. La relative pauvreté des communautés contraste avec la richesse de leur spiritualité, qui se manifeste non seulement par la religiosité mais aussi par la création artistique, la mythologie et la sagesse. Leur isolement relatif est compensé par un sens profond de la communauté et du lien social : la communauté, plutôt que les autorités, est maîtresse de sa propre destinée. La solidarité et

la participation sont valorisées, comme le prouve la magnifique tradition des *mingas*. L'environnement est également une valeur culturelle fondamentale pour les Chilotes, qui sont pleinement conscients des conséquences de la rupture de l'harmonie entre l'homme et la nature.

Critère vi

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels telles que définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, ceci est un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

Au XVI^e siècle, les habitants de l'archipel de Chiloé avaient un mode de vie sédentaire et une économie basée sur l'agriculture et la pêche. Les navigateurs espagnols avaient découvert l'archipel au milieu du XVI^e siècle mais la colonisation ne commença qu'en 1567, lorsque Martín Ruiz de Gamboa fonda les villes de Santiago de Castro et de Chacao sur Isla Grande de Chiloé.

Les Espagnols furent impressionnés par le caractère doux et réceptif des populations locales. Le système universel de l'*encomienda* fut appliqué, selon lequel les peuples indigènes payaient tribut à la couronne d'Espagne en travaillant pour les colons en échange de nourriture et d'une instruction religieuse. Il y eut des révoltes occasionnelles de la part des autochtones, dont la plus grave survint en 1712, provoquée par les mauvais traitements qu'ils reçurent des *encomenderos* ; ces derniers accusèrent d'ailleurs les jésuites d'avoir suscité la révolte qui fut brutalement réprimée.

Les missionnaires des ordres de saint François et de Notre Dame de la Miséricorde étaient arrivés avec les premiers colons. Après une première exploration en 1608, la Compagnie de Jésus commença l'évangélisation qui fut le processus fondateur des particularités culturelles de l'archipel et allait conduire à la construction des églises qui font l'objet de la présente proposition d'inscription.

La stratégie jésuite reposait entièrement sur la prédication itinérante. Des visites annuelles étaient organisées par des groupes de jésuites qui sortaient de leur collège à Castro pendant les mois tempérés. Ils passaient quelques jours dans chacune de leurs missions selon un calendrier préétabli ; les missions avaient été fondées près du rivage, de manière à permettre leur accès par bateau. Pendant le temps de leur présence dans chaque mission, les jésuites se préoccupaient du bien-être matériel et spirituel de la communauté. Au début, ces missions n'étaient pas occupées en permanence, mais au fil du temps, les jésuites y firent construire des chapelles et des maisons pour loger leurs membres, édifiées par la communauté locale avec les matériaux et les techniques autochtones. Ils choisissaient des laïcs parmi les familles dirigeantes pour assumer le rôle de *fiscal* qui consistait à prendre soin de l'église et du cimetière et à pourvoir aux besoins spirituels de base de la communauté. Par tradition, les jésuites encourageaient les communautés indigènes à participer activement à leur propre vie religieuse et sociale. À la fin du XIX^e siècle, plus d'une centaine

d'églises avaient été édifiées, dont il reste actuellement entre cinquante et soixante édifices.

Les raids des pirates étaient très courants au XVII^e siècle, et les Espagnols vivant dans les villes commencèrent à les désertir pour la campagne qui offrait une plus grande sécurité. Ce faisant, ils s'emparèrent des terres des populations autochtones, accroissant l'assimilation interculturelle des deux groupes. Le groupe majoritaire des Chilotes dans l'archipel est le résultat de ce métissage. Les autochtones embrassèrent la religion catholique tandis que les Espagnols adoptèrent la langue du pays, le *veliche*, qui n'est plus parlée de nos jours. Les Espagnols adoptèrent le mode de vie des populations locales, vivant de la pêche et de l'agriculture et utilisant leurs techniques.

Lorsque les jésuites furent expulsés en 1767, leur œuvre fut reprise par les Franciscains qui apprécièrent la valeur du travail mené par les jésuites et le poursuivirent. Ceux-ci reprirent l'usage de la prédication itinérante et créèrent neuf centres possédant chacun son rayon d'action. Créé en 1840, ce système est à la base de l'organisation des paroisses actuelles.

Malgré les efforts du pouvoir colonial espagnol, les villes ne furent plus que des centres administratifs et à la fin de l'époque coloniale, il n'y avait plus que cinq villes (*villas*) à Chiloé. L'importance stratégique de l'archipel -qui dépendait de la capitainerie générale de Lima et non pas du Chili - fut toutefois reconnue. Une garnison militaire était stationnée dans la forteresse de San Carlos de Ancud, fondée en 1768.

La population chilote était profondément loyale à la couronne d'Espagne. Lorsque la lutte pour l'indépendance du Chili commença en 1810, Chiloé devint le quartier général des opérations espagnoles pour tenter de récupérer le Chili et le Pérou. Chiloé demeura une enclave espagnole après l'indépendance du Chili en 1818 et resta fidèle à l'Espagne jusqu'à son incorporation à la nouvelle République du Chili huit ans plus tard.

Chiloé connut une période de prospérité au XIX^e siècle. Ses ports étaient des escales pour les navires allant vers le sud et son bois fut l'objet d'un commerce d'exportation important. Cette période florissante prit fin au tournant du siècle au moment de l'ouverture du canal de Panamá et l'archipel fut victime de la surexploitation des cyprès et des mélèzes des îles. Au cours de la première moitié du XX^e siècle, l'activité agricole et l'élevage souffrirent d'une grave crise. Il y eut une importante émigration des Chilotes vers le sud, la Patagonie et la région du détroit de Magellan. Actuellement, l'économie de l'archipel se développe sur la base d'une exploitation contrôlée des ressources naturelles (bois et poisson) et des activités traditionnelles de pêche et d'agriculture.

Description

L'archipel de Chiloé s'étend du canal Chacao au golfe de Corcovado. Son centre est l'Isla Grande de Chiloé, où vit la majorité de la population (environ 100 000 habitants). Entre Isla Grande et le continent s'égrènent quelque deux cents îles, pour la plupart très petites. Cinquante d'entre elles sont occupées par environ 18 000 habitants. Les meilleures conditions de vie se trouvent sur la côte est des îles, abritée des vents, la mer intérieure offrant des conditions de

cabotage plus sûres. L'épaisse forêt d'origine survit en quelques endroits.

Le bien proposé est constitué de quatorze églises : Achao (Quinchao) ; Quinchao ; Castro ; Rilán (Castro) ; Nercón (Castro) ; Aldachildo (Puqueldón) ; Ichuac (Puqueldón) ; Detif (Puqueldón) ; Vilipulli (Chonchi) ; Chonchi ; Tenaún (Quemchi) ; Colo (Quemchi) ; San Juan (Dalcahue) et Dalcahue.

Les églises traditionnelles de Chiloé sont situées près du rivage, sur une place qui parfois est devenue une vraie *plaza* (Achao, Dalcahue) mais qui la plupart du temps demeure un simple espace ouvert délimité par une barrière ou par des arbres (Quinchao). Leurs dimensions dépendent de l'importance des fêtes religieuses qui y ont lieu.

L'église typique consiste en un grand volume avec un toit en pente. L'élément le plus caractéristique de cet édifice est la façade principale donnant sur la place et surmontée d'une tour. Elle est constituée d'un portique d'entrée, d'un mur pignon ou d'un fronton et de la tour elle-même. L'église est devenue le centre du développement urbain des communautés.

Le portique est un élément caractéristique des plus anciennes églises et n'existe plus dans les constructions du XXe siècle. Sa conception de base comporte des colonnades et des arcs ou des linteaux, avec de nombreuses variations en nombres, formes et rythmes. Le recours à des plans préétablis et à des sections dorées est notable à Vilupilli, Dalcahue et Tenaún, et il est possible que cela s'applique à d'autres églises.

La tour est l'élément vertical dominant, à la fois religieux parce qu'elle porte la croix et fonctionnel parce qu'elle sert de balise aux marins. La plupart sont hautes de deux ou trois étages, avec des tambours hexagonaux ou octogonaux pour réduire la prise au vent. Seule Tenaún possède deux tours plus petites.

Le volume horizontal des églises varie mais la profondeur l'emporte sur la largeur. Les églises comportent en général un plan basilical à trois nefs, la nef centrale étant la plus profonde. Les nefs sont séparées par de solides colonnes en bois, reposant sur un socle en pierre, qui supportent d'énormes poutres qui constituent les longrines du faitage. Dans la plupart des cas, la nef centrale est surmontée d'une voûte en berceau, et les nefs latérales ont des plafonds plats. Achao avec son plafond cintré et Rilán avec sa voûte en éventail, sont de rares exceptions. Rilán est clairement influencée par l'architecture gothique et des éléments d'autres styles architecturaux sont décelables – classicisme à Chonchi, Renaissance à Nercón et Baroque à Achao. Partout sont visibles les preuves de la maîtrise traditionnelle du travail du bois des artisans chilotes.

La forme et les matériaux caractéristiques des églises n'ont pratiquement pas varié depuis quatre siècles. La structure principale est en bois de cyprès, les pièces de bois verticales et horizontales sont confortées par des entretoises. Les toits en pente à 45°, en bois de cyprès, sont recouverts de bardeaux en mélèze. Les voûtes en berceau et les plafonds sont suspendus au toit. Les sols sont revêtus de planchers de bois.

L'ornementation des églises est riche et variée. À l'extérieur, elle apparaît dans le revêtement des bardeaux sur les portes, dans la forme, le nombre et les rythmes des arcades et des fenêtres du mur pignon. Les fenêtres en particulier sont de dimensions et de formes très diverses. L'intérieur montre l'habileté d'ébéniste des constructeurs qui sculptent les colonnes, les voûtes et les autels. Il existe une école locale d'imagerie pieuse, que l'on trouve au côté de modèles inspirés de Cusco, de Lima et même d'Espagne. La peinture est un élément important de la décoration des églises ; Dalcahue, possède un décor de faux-marbre, tandis qu'à Chonchi la voûte en berceau est bleue et parsemée d'étoiles blanches.

L'église la plus richement décorée est celle d'Achao, dont l'exubérance baroque de l'intérieur contraste fortement avec la sobriété de l'extérieur. La voûte est décorée de motifs peints et sculptés, qui sont répétés sur l'autel et les colonnes, chargés d'une profusion de motifs végétaux baroques. L'autel est une œuvre d'art religieuse exceptionnelle.

Toutes les églises sont ingénieusement adaptées à leur environnement. Elles sont construites à flanc de colline pour éviter d'être inondées par les fortes pluies, et ne reposent pas directement sur le sol. Les façades exposées au nord sont protégées contre le vent et la pluie qui sont violents dans la région. Les églises sont des structures complètement étanches, ce qui renforce leur protection.

Gestion et Protection

Statut juridique

Les quatorze églises appartiennent au diocèse de l'église catholique romaine d'Ancud, qui est une entité de droit public et jouit d'un statut juridique spécial dans le code civil chilien.

La loi n°17,288 est l'outil fondamental de la protection du patrimoine culturel chilien. Huit des églises de Chiloé (Achao, Quinchao, Castro, Nercón, Rican, Vilipulli, Chonchi et Dalcahue) sont protégées en tant que monuments historiques et la procédure d'inscription des six autres est en cours. Toute intervention proposée sur un monument historique doit être soumise au conseil des monuments historiques (agence du ministère de l'Éducation) pour approbation. De plus, les plans de réglementation de chaque municipalité comportent des dispositions particulières pour la conservation et l'entretien des monuments historiques situés sur la commune.

Gestion

La gestion directe des églises proposées pour inscription est placée sous la responsabilité de l'administration diocésaine d'Ancud et des communautés locales. Chaque église possède son propre comité de chapelle, qui fonctionne dans l'esprit du traditionnel *fiscal*, nommé autrefois par les jésuites, et dont les membres laïcs sont responsables de la gestion et de l'entretien de l'église. Les comités de chapelle sont également apparentés aux *mingas*, un système ancestral chilote par lequel certaines activités sont prises en charge par la communauté qui comprennent les constructions et les infrastructures communales ou l'aide collective apportée par tous les membres de la communauté à l'un des leurs, soit par

une tâche particulière, soit par la mise à disposition d'outils ou de matériaux. Les *mingas de tiradura* sont très réputées : elles se chargent du transfert d'un édifice entier – une maison, une grange ou une église - monté sur billots et tracté par les animaux de traits et les hommes.

Aux termes d'un accord signé avec le diocèse en 1988, la faculté d'architecture et d'urbanisme de l'Université du Chili fournit des ressources scientifiques et techniques qui incluent des recherches sur les églises et des études sur les nécessités de conservation et de restauration.

Le bureau national de l'architecture du ministère des Travaux Publics est conseiller technique du conseil des monuments nationaux. Il est responsable de l'approbation et de la supervision des projets de conservation et de restauration. Le conseil des monuments nationaux est relayé au niveau provincial par le conseil des monuments nationaux de la province de Chiloé, fondé en 1988. Il collabore avec les autorités ecclésiastiques et municipales pour la protection et la gestion des églises.

Une organisation non gouvernementale, la Fondation des Amis des églises de Chiloé, a réalisé des études approfondies sur les projets de restauration et a levé des fonds privés pour leur mise en œuvre.

Aucune des églises n'a de plan de gestion *stricto sensu*, mais la longue tradition d'engagement de la communauté remontant à l'établissement des églises par les jésuites aux XVIIe et XVIIIe siècles, associée au contrôle exercé par les agences de conservation des monuments aux niveaux national et provincial, ainsi que les apports scientifiques de l'Université du Chili, garantissent leur gestion, leur conservation et leur entretien conformément aux exigences du paragraphe 24 (b) (i) des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*.

Les autorités chiliennes sont très conscientes de l'impact potentiel du développement touristique sur les églises dans l'une des régions les plus visitées du pays en raison de son patrimoine culturel et naturel. Il existe un plan directeur détaillé du développement du tourisme régional qui identifie les problèmes et propose des solutions destinées à préserver le caractère de la région de Chiloé sans porter préjudice aux avantages économiques dérivés du développement du tourisme.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

L'identification des communautés locales avec leurs églises étant un fait avéré et continu depuis leur fondation jusqu'à nos jours, il est fondé de déclarer que ces églises sont préservées depuis l'origine. Depuis trente ans, leur inscription sur la Liste des monuments historiques leur a garanti un suivi des interventions de conservation et de restauration dans le respect des principes scientifiques et professionnels de la plus haute qualité.

Authenticité

Le haut degré d'authenticité des églises de Chiloé est incontestable. Leurs formes actuelles et les matériaux utilisés

sont fidèles à celles et ceux des origines ; ils n'ont évolué que pour s'adapter progressivement aux impacts culturels externes et sans causer de préjudice à l'intégrité de leur fonction de lieu de dévotion depuis quatre siècles. Les traditions artisanales ancestrales et la disponibilité du matériau de construction de base, à savoir le bois, ont pérennisé l'esprit des constructions et des décorations originales.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité Chiloé en janvier 2000.

Caractéristiques

Le groupe des églises fondées par la prédication itinérante dans l'archipel de Chiloé au XVIIe siècle est un témoignage remarquable du zèle et du succès des missionnaires de la Compagnie de Jésus à développer et participer aux communautés. Par les matériaux utilisés et les techniques de construction et de décoration mises en œuvre, les églises représentent la fusion harmonieuse des traditions culturelles et religieuses des populations autochtones et des Européens.

Analyse comparative

Par leur plan et leur conception, les églises de Chiloé ressemblent aux missions jésuites de Guaraní au Paraguay. Elles partagent aussi une autre particularité : elles sont à l'origine du développement urbain, contrairement aux missions de Chiquitos et Moxos en Bolivie, qui sont dispersées et qui manquent d'habitats associés.

Toutefois, l'élément le plus original des églises de Chiloé est leur utilisation du bois à l'exclusion de tout autre matériau, ce qui les rend uniques pour ce type d'édifice. Les missions paraguayennes et boliviennes étaient construites en bois à l'origine mais elles ont été remplacées ultérieurement par des structures en pierre.

La conception des églises de Chiloé est également exceptionnelle. Elle conjugue harmonieusement deux traditions européennes – la façade tour, probablement apportée par des jésuites originaires d'Europe centrale, et le plan en croix latine – et une tradition indigène de la construction en bois, fortement influencée par les techniques de construction navales, comme le montrent les formes et les assemblages des structures des toits.

Recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

Il n'est fait mention dans le dossier de proposition d'inscription d'aucune zone tampon autour des zones protégées. De même, les données détaillées et méticuleuses sur chacune des églises ne fournissent pas ce type d'information. La loi n°17,288 ne prévoit pas de protection pour les zones tampon, et les avis de classement des églises en tant que monuments historiques ne font référence à aucune zone de ce type.

Or la définition de zones tampon est très importante pour ce groupe d'églises. La mission de l'ICOMOS signale un

développement urbain incontrôlé dans plusieurs quartiers entourant les églises - c'est le cas à Defit, Ichuac et Rilán – et l'impact négatif que ce développement cause sur l'environnement immédiat des églises. Il est essentiel non seulement de définir des zones tampon adéquates afin de préserver l'environnement des églises, mais aussi de définir des règles pour le contrôle des interventions effectuées à l'intérieur de ces zones.

De plus, six églises n'étaient pas protégées par la loi au moment de la préparation de l'évaluation. Cela doit être une condition préalable à l'inscription sur la Liste du patrimoine mondial, bien qu'on puisse admettre que des questions d'ordre juridique puissent prendre quelque temps avant de trouver une solution. On devrait donc demander à l'État partie de prouver que le processus de classement est en cours et sera achevé dans un proche avenir.

Le rapport de la mission de l'ICOMOS contient des commentaires détaillés sur chaque église proposée pour inscription. Ce rapport devrait être mis à la disposition des autorités chiliennes responsables.

À la réunion du Bureau en juin 2000, cette proposition d'inscription avait été renvoyée à l'État partie, en lui demandant de définir des zones tampon autour de chacune des quatorze églises qui constituent le bien proposé pour inscription, et de définir des règles d'urbanisme afin de contrôler le développement urbain dans ces zones. L'État partie était également prié de fournir l'assurance que les six églises qui n'étaient jusque là pas protégées par la loi n°17,228 le seraient dans les deux prochaines années. Par la suite, l'État partie a fourni ces informations et ces garanties.

Brève description

Les quatorze églises de Chiloé représentent une forme rare d'architecture religieuse en bois et le seul exemple en Amérique Latine. Elles furent construites sur l'initiative de la prédication itinérante jésuite aux XVIIe et XVIIIe siècles et démontrent la fusion réussie de la culture et des techniques indigènes et européennes.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères ii et iii* :

Critère ii Les églises de Chiloé sont des exemples exceptionnels de fusion réussie des traditions culturelles européennes et indigènes pour produire une forme d'architecture en bois unique.

Critère iii La culture métisse résultant des activités des missionnaires jésuites des XVIIe et XVIIIe siècles a survécu intacte sur l'archipel de Chiloé, et trouve sa plus haute expression dans les remarquables églises de bois.

Villages du Anhui (Chine)

No 1002

Identification

<i>Bien proposé</i>	Anciens villages du sud du Anhui - Xidi et Hongcun
<i>Lieu</i>	Comté de Yi, ville de Huangshan, province du Anhui
<i>État partie</i>	République populaire de Chine
<i>Date</i>	26 juillet 1999

Justification émanant de l'État partie

Les climats des territoires au nord et au sud de l'immense Chine varient de façon spectaculaire. Différents types de village ont donc évolué dans ces régions aux climats et aux environnements naturels variés. Les villages chinois présentent toutefois certaines caractéristiques communes. Leurs habitants sont fortement liés par les liens du sang, l'agriculture est la principale activité économique, les lignes de force terrestre sont des facteurs à ne pas négliger, les coutumes traditionnelles sont préservées, et la stabilité sociale est élevée.

Les anciens villages du Anhui s'inscrivent parmi les exemples les plus représentatifs de ces villages chinois traditionnels. Habituellement situés au pied d'une montagne, le long de rivières ou de lacs, ces derniers présentent un tracé régulier, faits d'allées étroites et tranquilles, et de jardins pittoresques à l'embouchure des rivières. L'architecture est sobre, simple et élégante, avec des pignons typiques, des sculptures et des ornements pleins de délicatesse. Quant au mobilier intérieur, il est lui aussi simple mais raffiné.

Xidi et Hongcun sont deux exemples exceptionnels de villages ayant su préserver leur forme originale, en harmonie avec l'environnement naturel à un degré remarquable.

Le caractère historique et authentique bien préservé de ces deux villages a attiré une attention considérable de la part des historiens, des architectes et des artistes, qui viennent des quatre coins du pays les visiter à des fins de recherche et d'études. Ils ont exercé une influence considérable dans plusieurs domaines, et notamment l'architecture, l'environnement, le design industriel, l'esthétique et la littérature. Leur schéma global, leur style architectural et leur conception paysagère sont autant de modèles admirables à l'établissement de peuplements humains.

Critère ii

Toutes les anciennes cultures se sont plus ou moins érodées en conséquence du développement social et de la

modernisation. Dans les régions montagneuses au sud de la province du Anhui, les valeurs familiales et les liens du sang, de même que l'influence de la culture du Anhui, perdent progressivement de leur importance. Xidi et Hongcun sont deux des rares villages qui subsistent sans avoir subi de changements radicaux. Ils constituent un témoignage exceptionnel de la culture traditionnelle de la région.

Critère iii

Xidi et Hongcun sont d'une valeur particulièrement remarquable dans les domaines de l'architecture, de l'artisanat et du paysagisme. En matière de style architectural, de décoration d'intérieur et de gestion de l'environnement, ils ont atteint des sommets, et représentent l'un des points culminants de la construction et de la conception d'habitations humaines, remontant aux dynasties Tang et Song.

Critère iv

En tant qu'exemples exceptionnels de peuplements humains traditionnels, Xidi et Hongcun sont vulnérables à l'impact des tendances irréversibles de la modernisation. Leur culture occupe une place particulière dans l'histoire chinoise, en ce qu'elle a énormément contribué au développement du confucianisme et à l'essor commercial des XIVe-XIXe siècles.

Critère v

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

- Xidi

Xidi s'appelait à l'origine Xichuan (Rivière de l'Ouest) à cause des cours d'eau qui le traverse, mais son nom actuel, signifiant « Relais de l'Ouest » lui vient de l'ancien relais caravanier situé à 1,5 km environ à l'ouest du village.

Il doit sa prospérité à la famille Hu de Wuyuan (Xinan), qui adopta un fils de l'empereur de la dynastie Tang Zhaozong (888-904) après l'abdication forcée de l'empereur, en 904, le nommant Hu Changyi. L'un de ses descendants, Hu Shiliang, quitta Wuyuan pour Xidi avec sa famille en 1047. De ce jour, sa famille vécut et prospéra à Xidi.

La population augmenta en flèche à partir de 1465, époque à laquelle la famille Hu se lança dans le négoce. C'est aux environs de cette période que commença la construction de plusieurs importants bâtiments privés et publics, en particulier les ponts Huiyuan et Gulai. Du milieu du XVIIe siècle jusqu'aux environs de 1850, la famille Hu fut influente, tant dans le commerce que dans la politique. Sous les dynasties Ming et Qing, certains de ses membres devinrent des officiels de l'empire, tandis que, parallèlement, beaucoup d'autres sortaient diplômés de l'Université Impériale. À son apogée, aux XVIIIe et XIXe siècles, le village comptait plus de six cent résidences. Cependant, le

déclin de la communauté marchande du Anhui et la désintégration du système féodal à la fin de la dynastie Qing et sous la République mirent fin à l'expansion de Xidi.

- Hongcun

Hongcun fut fondé en 1131 par Wang Wen, général de la dynastie Han, et Wang Yanji, membre de la même famille, qui quittèrent tous deux le village de Qisu, avec leur famille, pour s'installer à proximité de la partie supérieure de la rivière située près de la montagne Leigang, et qui y construisirent treize maisons.

Le village connut deux périodes de grande prospérité, de 1401 à 1620 et de 1796 à 1908. À l'instar de la famille Hu à Xidi, la famille Wang compta dans ses rangs de nombreux dignitaires et marchands, et accumula d'énormes richesses, grâce auxquelles elle construisit dans son village de magnifiques édifices. Aux alentours de 1405, sur les conseils de géomanciens, un canal fut construit pour apporter de l'eau fraîche au village depuis le cours de l'Ouest. Deux cents ans plus tard, le système d'approvisionnement en eau du village fut achevé, avec la création du lac du Sud. Le XIXe et le début du XXe siècle virent construire plusieurs bâtiments publics de dimensions imposantes, comme l'Académie du lac du Sud (1814), la Demeure des Actes Méritoires (1888), la Demeure de la Vertu (1890) et la Demeure de l'Aspiration (1855, reconstruite en 1911).

Quelque temps après Xidi, Hongcun connut le même sort, déclinant avec l'avènement de la République, mais le village conserve la majorité de ses superbes édifices, ainsi que son exceptionnel système d'approvisionnement en eau.

Description

- Xidi

Les 12,96 hectares de Xidi sont environnés de montagnes. Des cours d'eau y pénètrent depuis le nord et l'est, respectivement, convergeant au pont Huiyuan, au sud du village. Le tracé des rues est orienté est-ouest, avec une route principale flanquée de deux rues parallèles, l'une au nord et l'autre au sud. Toutes sont pavées de granit originaire du comté de Yi. Des allées étroites relient les rues, avec de petits espaces ouverts devant les principaux bâtiments publics, tels la Demeure du Respect, la Demeure de la Réminiscence et le Porche Mémorial du Gouverneur.

Les édifices, largement espacés, sont dotés d'une structure de bois, de murs de briques et de décorations élégamment sculptées. La plupart d'entre eux se dressent le long des trois cours d'eau : le cours du Devant, le cours du Derrière et le cours Doré, ce qui confère un caractère tout particulier au village. La structure de base des résidences traditionnelles de Xidi et de Hongcun consiste généralement en trois travées de pièces et une cour, disposées symétriquement, mais cette disposition élémentaire présente plusieurs variations. Les bâtiments résidentiels les plus grandioses, qualifiés de *Hall* ont des plans au sol complexe, mais ils sont des variantes du schéma de base, et conformes également aux matériaux et à la décoration caractéristiques.

Les toits de tuiles grises, disposées en papillons, sont pentus, et leurs extrémités en forme de têtes de cheval. Les murs extérieurs sont percés de fenêtres minuscules, pour des raisons de sécurité, creusées dans le granit et décorées de motifs floraux et géométriques. Les portes extérieures, à encadrement de granit elles aussi, sont chapeautées de panneaux de briques ornés de bas-reliefs représentant des fleurs, des oiseaux, des poissons ou des scènes historiques. Beaucoup ont de petits jardins privés, habituellement à l'avant, qui tirent ingénieusement le meilleur parti possible d'un espace limité.

- Hongcun

Hongcun couvre 19,11 hectares, au pied du mont Leigang. Le village fait face au sud. Son centre est placé à un point central entre les montagnes et les rivières avoisinantes, conformément à la théorie de la géomancie qui conseille « d'embrasser le masculin et le positif et de puiser l'énergie vitale dans la nature ».

Le cours d'eau traverse tout le village et forme deux bassins, l'un au centre (le bassin de la Lune) et l'autre au sud (le lac du Sud). Le tracé en échiquier des rues et des allées suit son parcours, conférant au village un caractère global unique en son genre.

Gestion et protection

Statut juridique

Les deux villages sont protégés par une série de lois et de réglementations, qui vont du niveau national au niveau local. Émanation de la Constitution de la République populaire de Chine, la législation nationale applicable comprend la loi d'urbanisme, la loi d'administration des sols, le droit pénal et la loi de protection des reliques culturelles. Cette dernière s'applique via plusieurs réglementations nationales, renforcées et interprétées par les réglementations publiées par la province du Anhui et le comté de Yi.

Certains bâtiments des deux villages ont été classés reliques provinciales par le gouvernement populaire de la province du Anhui.

Des zones tampon conséquentes, définies en 1998 par le gouvernement populaire de la province du Anhui, entourent les zones protégées.

Gestion

Les deux villages sont la propriété de la République populaire de Chine. Toutefois, l'État, des collectivités et des individus se partagent la propriété des bâtiments individuels.

À l'instar de la législation, la responsabilité de la supervision suit la hiérarchie administrative et implique le ministère de la Construction et l'administration nationale du Patrimoine culturel à l'échelon national, le bureau de la Construction et l'administration du Patrimoine culturel de la province du Anhui, les offices de l'Urbanisme et de la Culture de Huangshan, ainsi que l'administration du Patrimoine culturel de Huangshan, et le gouvernement populaire de Xidi et de Jilian.

Le gouvernement populaire du comté de Yi n'en demeure pas moins l'instance administrative première responsable de la préservation des reliques culturelles dans les deux villages. Il est ainsi chargé des mesures de protection, de l'octroi des subventions et de la mise en œuvre des diverses lois et réglementations. Il a instauré un comité de conservation des biens de Xidi et Hongcun, où siègent des représentants des institutions compétentes impliquées.

Plusieurs plans relatifs à la conservation des villages historiques sont en vigueur. Parmi eux, un plan général pour Xidi (1997), un plan de conception et de développement pour Xidi (1998), un plan de préservation pour Hongcun (1998), et un plan de conception et de développement pour Hongcun (1999). Tous ces plans ont été préparés par l'Institut d'urbanisme et de conception de la ville de Huangshan et l'office de la Construction du comté de Yi.

Sur place, les deux villages comptent plus de 60 personnes chargées de la gestion de la préservation, dont la moitié sont des professionnels formés au niveau technique.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

La conservation systématique et programmée de ces deux villages historiques est un phénomène extrêmement récent, qui ne date que des années 90. Ce n'est en effet qu'en 1987 que les anciens édifices de Xidi sont devenus des monuments protégés en qualité de reliques provinciales.

La proposition d'inscription ne cherche pas à cacher l'attitude des résidents du cru, « peu sensibilisés à la préservation », ce qui a entraîné la démolition de bâtiments anciens ou leur agrandissement sans respect pour leur ancienneté, à l'aide de matériaux modernes inappropriés. Toutefois, toutes les formes de constructions font désormais l'objet d'un contrôle. Par ailleurs, des mesures de prévention des incendies ont été mises en place, de même que des mesures de reboisement visant à mettre un frein à l'érosion, qui a entraîné une baisse considérable du niveau des eaux et l'envasement des cours d'eau. On espère que cela suffira à renverser la tendance et à restaurer à la fois l'environnement et le rôle de l'eau dans le paysage des deux villages. Tous ces facteurs sont pris en compte dans les plans mentionnés ci-dessus.

L'étude la plus récente indique que 70 % des bâtiments anciens sont dans un état de conservation raisonnablement satisfaisant, de même que 100 % des arbres, qui sont des traits importants des villages, et 90 % du système d'approvisionnement en eau. Toutefois, 30 % des édifices de Xidi et 34 % de ceux de Hongcun nécessitent une certaine forme de rénovation ou de conservation.

Authenticité

Les deux villages sont parfaitement authentiques en ce qui concerne leur tracé et le paysage urbain, qui sont restés tels qu'à l'époque de leur création, sous les dynasties Ming et Qing. En revanche, les bâtiments eux-mêmes ont quelque peu perdu leur authenticité, du fait d'interventions, de restaurations et d'extensions insoucieuses de ce critère ;

toutefois, cette remarque ne vaut que pour 30 % de l'ensemble des structures historiques.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité les deux villages en février 2000.

Caractéristiques

Les villages constituent une composante fondamentale de toutes les structures socio-économiques, et cela est particulièrement vrai en Chine. Une très grande proportion des villages historiques de Chine a subi des reconstructions drastiques au cours du siècle dernier, en conséquence de changements sociaux et économiques radicaux. Pourtant, les villages de Xidi et de Hongcun ont préservé les caractéristiques traditionnelles de leur tracé et de leurs formes architecturales à un degré exceptionnel.

Analyse comparative

La culture de la région du Anhui, au cœur de la Chine, est immémoriale, et a vu le jour aux environs de l'an 600 avant notre ère. Elle est parvenue à son apogée entre le XIVe et le XIXe siècle ; à l'époque, le Anhui jouissait d'une influence dominante sur divers aspects de la culture chinoise : arts, architecture, arts culinaires, musique, et philosophie Cheng Zu, une interprétation du confucianisme qui domina les derniers siècles de l'ère féodale.

Les villages de Xidi et de Hongcun conservent, sous une forme matérielle, de nombreux éléments de cette importante culture chinoise. Ils se distinguent des villages que l'on peut trouver dans d'autres régions de Chine, et sont également importants car l'on ne peut plus aujourd'hui trouver d'ensembles culturels chinois significatifs que dans les villes, plutôt que dans les villages traditionnels.

Recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

La mission d'expertise de l'ICOMOS a remarqué qu'il existait d'autres villages historiques bien conservés dans le sud du Anhui en plus de Xidi et Hongcun, tel que Nanping dans le comté de Yi, qui compte environ trois cents maisons datant des dynasties Ming et Qing. L'État partie devrait considérer l'extension de l'éventuelle inscription de Xidi et Hongcun à deux ou trois autres villages de la même qualité.

L'ICOMOS a noté que le nombre de visiteurs des deux villages avait augmenté de façon considérable ces dernières années. L'inscription sur la Liste du patrimoine mondial aura pour conséquence inévitable d'accroître ce nombre : il est donc urgent que l'État partie garantisse la mise en place de mesures appropriées afin de supporter cette pression touristique croissante.

Brève description

Les deux villages traditionnels de Xidi et de Hongcun ont remarquablement bien préservé leur aspect propre aux peuplements non urbains qui ont dans leur vaste majorité disparu ou qui se sont transformés au siècle dernier. Le tracé des rues, leur architecture et leur décoration, ainsi que l'intégration des maisons dans un vaste système d'approvisionnement en eau, sont des vestiges uniques.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères iii, iv et v* :

Critère iii Les villages de Xidi et de Hongcun sont l'illustration vivante d'un type de peuplement humain apparu à l'époque féodale et basé sur une économie marchande prospère.

Critère iv De par leurs édifices et le tracé de leurs rues, ces deux villages du sud de la région du Anhui reflètent la structure socio-économique d'une longue période stable de l'histoire chinoise.

Critère v Les peuplements non urbains traditionnels de Chine, qui ont dans une très grande mesure disparu au siècle dernier, sont exceptionnellement bien préservés dans les villages de Xidi et de Hongcun.

ICOMOS, septembre 2000

Grottes de Longmen (Chine)

No 1003

Identification

<i>Bien proposé</i>	Grottes de Longmen
<i>Lieu</i>	Luoyang, province du Henan
<i>État partie</i>	République populaire de Chine
<i>Date</i>	27 juillet 1999

Justification émanant de l'État partie

Les grottes de Longmen, qui bordent les rives de la rivière Yi au sud de l'ancienne capitale de Luoyang, constituent une partie extrêmement importante de l'art chinois de la sculpture sur pierre, et un glorieux chapitre dans l'histoire de la sculpture mondiale. Cet art s'est développé à l'époque où l'empereur Xianwen a déplacé la capitale des Wei du Nord à Luoyang en 493 et s'est poursuivi sur plus de quatre siècles, jusqu'à la dynastie Ming. La période de sculpture la plus intensive s'étendit de la fin du Ve siècle au milieu du VIIIe siècle.

Les grottes sont des chefs d'œuvre de la dernière phase du début de la période des sculptures chinoises et de la période moyenne. Ces grottes bouddhistes sont réputées dans le monde entier pour leur profusion, leur étendue, la variété des sujets dépeints, la délicatesse de la sculpture et leur profonde signification spirituelle.

Il est parfois fait référence au site comme à la « forêt des stèles anciennes », à cause du grand nombre de stèles sculptées et gravées, plus nombreuses ici que n'importe où ailleurs dans le monde. Il est très inhabituel car son sens le porte au-delà des sectes bouddhistes, et même du taoïsme.

Les grottes de Longmen occupent un site d'une grande importance, dans un environnement naturel superbe. La richesse des sculptures reflète, de façon variée, le développement et les changements de la politique, de l'économie, de la religion et de la culture de la Chine sur une longue et capitale période de son histoire. Il s'agit là non seulement de chefs d'œuvre chinois, mais aussi mondiaux, de la sculpture sur pierre.

Critères i, ii, iii, iv et v

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un ensemble de *sites*.

Histoire et description

Histoire

Les ouvrages des grottes de Longmen ont débuté en 493, quand l'empereur Xiaowen de la dynastie Wei du Nord déplaça sa capitale à Luoyang. Sur les quatre siècles suivants, le travail se poursuivit ; il peut se diviser en quatre phases distinctes.

La première phase d'excavation intensive des grottes se déroula entre 493 et 534. La première fut la grotte Guyang (également dénommée temple de Shiku) ; il semble que plus de deux cents personnes s'attelèrent à cette tâche. Cela marqua le début d'un programme majeur de creusement des grottes par les souverains Wei du Nord. L'empereur Xuanwu en creusa trois, deux en mémoire de son père, Xiaowen, et une à celle de sa mère Wenzhao. Ce sont les trois qui portent aujourd'hui le nom des Trois Grottes Binyang (*Binyangsandong*), et les travaux durèrent plus de 24 ans. Plusieurs autres grottes de toutes tailles furent creusées à cette époque sur la colline occidentale : elles représentent 30 % du total.

Cette phase d'intense activité fut suivie d'une période, entre 524 et 626, où très peu de grottes furent creusées, et celles-ci étaient relativement petites. La raison réside principalement entre les dissensions civiles entre différentes régions de Chine qui persistèrent sous toute la dynastie Sui (581-618) et le début de la dynastie Tang (618-907).

Ce n'est donc qu'en 626 que commença la troisième phase, à l'apogée de la dynastie Tang, alors que le bouddhisme chinois connaissait une nouvelle jeunesse. Ce fut encore une fois une période de creusement intensif des grottes ; sur le plan artistique, ce fut aussi le temps fort de Longmen, particulièrement sous les règnes de l'empereur Gaozang et de l'impératrice Wuzetian, dont la demeure permanente était installée à Luoyang. Le groupe de statues géantes de la grotte de Fengxian est totalement représentatif de cette phase de l'art chinois à Longmen ; on les considère généralement comme des chefs d'œuvre artistiques d'une réelle valeur mondiale.

Beaucoup d'autres grottes de toutes tailles furent excavées pendant cette période, sur la colline occidentale comme sur l'orientale. Elles constituent 60 % des grottes de Longmen. En outre, plusieurs beaux temples bouddhistes furent construits sous la dynastie Tang dans ce magnifique paysage naturel. La majorité d'entre eux ne subsistent plus que sous forme de ruines, mais ils n'en demeurent pas moins une composante capitale de l'ensemble culturel de Longmen.

La dernière phase, de 755 à 1127, de la fin de la dynastie Tang à la dynastie des Song du Nord, fut le témoin d'un brusque déclin du creusement de grottes à Longmen. Cela commença avec la prise de Luoyang pendant une rébellion, au milieu du VIIIe siècle. La région ne s'en remit jamais. Mais c'est avec la guerre entre les dynasties Jin et Yuan que le creusement des grottes prit véritablement fin.

Sous les dynasties Ming (1368-1644) et Qing (1644-1912), le grand trésor artistique et culturel que représentaient les grottes de Longmen gagna peu à peu la reconnaissance nationale puis internationale, et fit l'objet de nombreuses études. Dans les années 40, certaines des sculptures de pierre

furent dérobées et vendues à l'étranger, mais elles sont protégées et conservées depuis l'instauration de la République populaire de Chine, en 1949.

Description

Les grottes de Longmen sont situées à 12 km au sud de la cité historique chinoise de Luoyang. Deux collines flanquent la rivière Yishui, à un endroit alliant une importance stratégique considérable à une grande beauté naturelle. Les pentes des collines occidentale et orientale deviennent très abruptes, presque des falaises, au fur et à mesure qu'elles se rapprochent de la vallée de la Yishui, et c'est là, sur un tronçon d'un kilomètre, que le calcaire aisément friable des collines a été creusé pour donner naissance aux grottes de Longmen.

Au total, 2345 niches ou grottes ont été enregistrées des deux côtés de la rivière. Elles abritent plus de 100 000 statues bouddhistes, presque 2500 stèles et inscriptions, et plus de 60 pagodes bouddhistes. Sur les falaises de la colline occidentale, plus de 50 grottes de grande et moyenne taille furent creusées sous les dynasties du Nord, Sui et Tang (316-907) ; Quant aux grottes de la colline de l'est, elles datent exclusivement de la dynastie Tang (618-907).

Le dossier de proposition d'inscription donne une description de 42 des grottes de Longmen les plus importantes. En voici quelques exemples, choisis pour illustrer la diversité et la richesse du complexe dans son ensemble.

Guyangdong (Grotte Guyang), au milieu du niveau méridional de la colline occidentale, est la plus ancienne et la plus grande des grottes de Longmen. Oeuvre de l'empereur Xiaowen, elle attira des sculptures offertes par beaucoup de nobles, officiels et dignitaires religieux qui approuvaient ses politiques de réforme. Sur la paroi principale se trouvent trois statues plus grandes que nature, érigées par l'empereur. Au milieu se dresse le patriarche bouddhiste Sakyamuni, flanqué de deux *bodhisattvas*. De style des Wei du Nord, les statues présentent des silhouettes minces et des visages émaciés. Les murs et le plafond sont couverts de niches bouddhistes, et de plus de 800 inscriptions, c'est-à-dire plus que dans n'importe quelle autre grotte.

Binyangzhongdong (Grotte Binyang du centre) se trouve sur la face nord de la colline occidentale. Elle fut creusée par l'empereur Xuanwun en mémoire de son père Xiaowen, au début du VI^e siècle. D'après les inscriptions, les travaux durèrent pas moins de 24 ans. La paroi principale affiche cinq images bouddhistes de très grandes tailles : l'image centrale, Sakyamuni, est flanquée de quatre *bodhisattvas*, tous dans le style des Wei du Nord. Chacun des deux murs latéraux présente une figure de Bouddha flanquée de deux *bodhisattvas*. Les trois groupes symbolisent les Bouddha du passé, du présent et du futur. Le plafond de la grotte est une voûte en forme de fleur de lotus. Deux exquis bas-reliefs de grande taille dépeignant l'empereur et l'impératrice adorant le Bouddha furent volés dans les années 30 ; ils sont maintenant exposés dans des musées des États-Unis.

Huangfugong (également connue sous le nom de grotte *Shikusi*) est située au sud de la colline occidentale. Une inscription montre qu'elle a été achevée en 527. Devant la grotte, un toit a été sculpté sur le modèle d'une construction

de bois, avec sept Bouddhas à l'intérieur du linteau. Le mur principal est décoré de sept statues plus grandes que nature : un bouddha flanqué de deux *bodhisattvas* et de deux disciples. Des niches, à l'intérieur de la grotte, abritent plusieurs autres groupes bouddhistes. Le plafond de la grotte est un dôme avec une large fleur de lotus entourée de huit *apsaras* musiciens (esprits de l'eau). C'est l'une des mieux préservées parmi les grandes grottes de Longmen. Une grande partie de son importance réside dans le fait qu'elle a été conçue et achevée comme une seule entité, plutôt qu'au moyen d'ajouts commandés par plusieurs donateurs au fil du temps.

Yaofangdong (Grotte des Ordonnances Médicales) tire son nom des 140 inscriptions décrivant les traitements de maladies et états très variés, gravées sur les murs d'un côté et de l'autre de l'entrée. Elle est d'un intérêt typologique tout particulier, les travaux sur la sculpture ayant commencé à la fin de la dynastie des Wei du Nord et s'étant poursuivis jusqu'au début de la dynastie Tang. Elle illustre donc l'évolution du style artistique sur plus de 150 ans.

Cette transition culturelle est encore plus visible dans *Binyangnandong* (Grotte Binyang du Sud). D'après les inscriptions, le groupe de cinq statues géantes fut sculpté par Li Tai, quatrième fils de Li Simin, premier des empereurs Tang, en mémoire de sa mère, l'impératrice Zhangsun. Elles furent achevées, selon les documents, en 641. La grande statue principale, le Bouddha Amitabha, se dresse sur un socle carré. La figure, tout comme les *bodhisattvas* qui l'accompagnent, est dotée de traits sereins, à mi-chemin entre la solennité ascétique de la dynastie des Wei du Nord et le naturalisme plein de vie de la dynastie Tang.

La première grande grotte à l'extrémité nord de la colline occidentale est *Qianxisi* (Grotte du Temple de la Source Cachée), creusée sous le règne de l'empereur Tang Gaozong (653-680). Le groupe principal, le Bouddha Amitabha et ses deux *bodhisattvas*, illustre parfaitement le style Tang à son apogée, avec des corps symétriques et bien proportionnés, des traits potelés et des expressions raffinées. Ce groupe de trois (Amitabha, Avalokiteshvara et Mahasthamaprapta) représente les trois saints venus de l'Ouest que révère la secte bouddhiste de la Terre Pure.

Li Zhi, de la Dynastie Tang, creusa la *grotte de Fengxian*, au niveau du sol méridional de la colline occidentale. Achevée en 675, c'est l'exemple le plus grand et le plus typique de la sculpture Tang sur pierre à Longmen. La grotte abrite neuf statues colossales, dominées par celle d'un Bouddha Vairocana de 17,14 mètres, aux traits potelés et à l'expression compatissante. Cette forme de représentation naturaliste est commune aux autres grandes statues - *bodhisattvas*, gardiens célestes, guerriers et démons - dont l'expression est clairement différenciée en fonction des caractéristiques du sujet.

Gestion et protection

Statut juridique

L'article 22 de la constitution de la République populaire de Chine (RPC) stipule que « l'État protège les sites d'un intérêt paysager et historique, les monuments et reliques culturels de valeurs et autres éléments importants du patrimoine

historique et culturel chinois. Aux termes de la loi sur la protection des reliques culturelles, les grottes de Longmen ont été désignées pour protection dans le cadre du premier groupe de biens agréés par le conseil d'État de la RPC.

En outre, les biens sont protégés par une série d'autres textes législatifs émanant de la constitution de la RPC, dont la loi sur la protection de l'environnement, la loi d'urbanisme et la loi pénale. La loi sur la protection des reliques culturelles s'applique via plusieurs réglementations nationales, renforcées et interprétées par les réglementations publiées par la province du Henan et la ville de Luoyang.

Des zones tampon conséquentes, définies en 1983 par le gouvernement populaire de la province du Henan, entourent les zones protégées.

Gestion

Les grottes de Longmen sont la propriété de la République populaire de Chine.

Elles sont gérées par l'agence de protection des reliques de Longmen, fondée en 1953 par le ministère de la Culture de la RPC, qui travaille en collaboration avec l'institut de recherche sur les grottes de Longmen créé en 1990 par le gouvernement populaire de la ville de Luoyang.

L'institut chinois technologique de protection des reliques culturelles et l'université de géologie de Chine, en coopération avec l'agence de protection des reliques culturelles de Longmen, offrent leurs conseils scientifiques et professionnels. En 1987, ces trois instances ont ensemble élaboré le premier plan quinquennal d'entretien des grottes de Longmen. Le gouvernement populaire de Luoyang a approuvé des plans quinquennaux et décennaux révisés en 1999. Ceux-ci prennent en compte les recherches scientifiques sur la conservation et la protection, les données recueillies, les recherches universitaires, la publicité et la promotion, l'amélioration des installations destinées aux visiteurs, et l'augmentation du personnel de l'Académie de recherche sur les grottes de Longmen (anciennement Institut).

L'administration publique du patrimoine culturel et les gouvernements populaires du Henan et de Luoyang financent les travaux d'entretien et de conservation.

Sur place, des possibilités d'interprétation et des infrastructures accueillent la foule de visiteurs (autour d'un million par an).

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Entre 1951 et 1970, les efforts se sont concentrés sur des études approfondies de l'état de conservation et de l'environnement naturel des grottes. De nombreux relevés ont été effectués ; des zones de protection ont été définies et délimitées. Une station météo a été mise en place pour examiner les conditions climatiques autour des monuments.

La période allant de 1971 à 1998 a été une époque de maintenance et de protection planifiées. Parmi les mesures prises sur ce laps de temps, des efforts ont été faits pour renforcer les bases rocheuses des grottes, résoudre le problème des infiltrations d'eau et installer des protections physiques : barrières, escaliers et passerelles. Aucun grand projet d'ingénierie civile n'a été nécessaire en ce qui concerne les infiltrations d'eau. Les anciens systèmes ont tout simplement été nettoyés et remis en service, la végétation a été éliminée, et les fissures bouchées au moyen de matériaux modernes.

Authenticité

En dépit des actes de vandalisme au fil des siècles et de l'érosion naturelle, les niches et les grottes principales de Longmen ont conservé un degré élevé d'authenticité. Depuis l'instauration de la RPC, tous les projets de conservation et de restauration ont scrupuleusement suivi les principes modernes de conservation.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité le bien en février 2000.

Caractéristiques

Les grottes de Longmen contiennent une collection exceptionnelle de sculptures chinoises des dynasties des Wei du Nord et Tang, qui ont immensément influencé le développement ultérieur des arts plastiques en Chine.

Analyse comparative

La comparaison qui vient immédiatement à l'esprit, c'est l'art rupestre des grottes de Mogul et de Dazu, toutes deux déjà inscrites sur la Liste du patrimoine mondial. Toutefois, ces dernières sont notables pour leurs sculptures et leurs fresques murales. L'ensemble de Dazu diffère grandement de celui de Longmen en ce qu'il lui est postérieur et que les thèmes de ses sculptures sont plus séculiers.

Brève description

Les grottes et niches de Longmen abritent la plus grande et la plus impressionnante collection d'œuvres d'art chinoises des dynasties des Wei du Nord et Tang (316-907). Cet art, dont les sujets portent exclusivement sur la religion bouddhiste, représente l'apogée de l'art chinois de la sculpture sur pierre.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères i, ii et iii* :

Critère i Les sculptures des grottes de Longmen sont une manifestation exceptionnelle de la créativité artistique humaine.

Critère ii Les grottes de Longmen illustrent la perfection d'une forme artistique séculaire, qui joua un rôle prépondérant dans l'évolution culturelle de cette région d'Asie.

Critère iii Le haut niveau culturel et la sophistication de la Chine de la dynastie Tang sont contenus dans les exceptionnelles sculptures sur pierre des grottes de Longmen.

ICOMOS, septembre 2000

Tombes impériales des dynasties Ming et Qing (Chine)

No 1004

Identification

<i>Bien proposé</i>	Tombes impériales des dynasties Ming et Qing : 1. Tombes Xianling de la dynastie Ming 2. Tombes Qing occidentales 3. Tombes Qing orientales
<i>Lieux</i>	Trois localisations : 1. Zhongxiang, Province de Hubei 2. Baoding, Province de Hebei 3. Zunhua, Comté de Yixian, Province de Hebei
<i>État partie</i>	République populaire de Chine
<i>Date</i>	juin 1999

Justification émanant de l'État partie

[**Note** Le texte ci-dessous est une version abrégée de la justification contenue dans le dossier de proposition d'inscription]

Les dynasties de la Chine féodale prescrivaient l'aménagement de mausolées très élaborés comme forme d'expression de « la piété filiale ». Des ressources et une main d'œuvre considérables ont ainsi été affectées à la construction de tombeaux gigantesques pour les empereurs défunts et leurs proches. Ces mausolées illustrent les convictions religieuses, les croyances, les idées politiques et l'esthétique de ce temps. Ils sont aussi le reflet de la situation économique, du niveau scientifique et technique et d'un savoir-faire architectural.

Les tombes impériales des dynasties Ming et Qing consistent en dix ensembles d'édifices aménagés au long d'une période de plus de cinq siècles. Leurs localisations les plus extrêmes sont séparées par plus de 1000 km, la plupart d'entre elles étant toutefois situées dans la région de Pékin.

L'État partie considère qu'il s'agit d'un témoignage de civilisation, d'architecture et d'aménagement paysager relevant d'une même tradition, ce qui justifie une inscription groupée. Il ne propose toutefois que trois ensembles à l'inscription, dont deux comprennent toutes les tombes de la dynastie Qing. L'État partie considère que les autres sites, malgré leur identique signification historique et culturelle, ne répondent pas aux exigences des critères d'inscription sur la Liste du Patrimoine mondial.

Critères i, ii, iii, iv, v et vi

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, les biens culturels proposés pour inscription constituent trois *ensembles* et leurs *sites*. Ils sont aussi des *paysages culturels* tel que défini au paragraphe 39 des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*.

Histoire et Description

De temps immémoriaux, les détenteurs du pouvoir en Chine se sont attachés à faire construire des mausolées importants qui traduisaient non seulement la croyance commune à un destin après la mort mais aussi l'affirmation de leur autorité.

Avec l'avènement de la dynastie Ming (1368), un plan général fut adopté qui, moyennant des variations mineures, devait être fidèlement respecté par les empereurs successifs, y compris par les souverains de la dynastie Qing (à partir de 1644).

Ce plan général se caractérise par la recherche d'une très grande harmonie entre un site naturel répondant à des critères de sélection précis et un ensemble d'édifices remplissant des fonctions codifiées.

Le site naturel, une plaine ou une large vallée, doit avoir en perspective un ensemble montagneux au nord, auquel s'adosseront les tombes et auquel répondra, au sud, une élévation moindre. Il doit être encadré, à l'ouest et à l'est, d'une chaîne de collines et être parcouru par un ou plusieurs cours d'eau. La géomancie (*Fengshui*) qualifie un tel site comme « le pays des quatre divinités » et le considère comme un lieu de résidence idéale, pour les vivants comme pour les morts.

Pour s'intégrer à ce cadre naturel, diverses constructions sont érigées dans l'axe d'une voie de pénétration principale de plusieurs kilomètres, appelée *Voie des Esprits*, qui peut avoir des ramifications en *Voies* secondaires menant à d'autres mausolées. Un portique d'entrée pouvant comporter jusqu'à 5 ouvertures, marque le départ de la *Voie des Esprits* qui traverse ou longe divers édifices, notamment : un pavillon d'accueil, un pavillon de la stèle des Divins Mérites, des colonnes et des sculptures de pierre représentant, par paires, des animaux, des généraux et des ministres. Après un ou plusieurs ponts de pierre et un *Portique du Dragon et du Phénix*, la voie sacrée aboutit à un complexe d'édifices, dont un hall de recueillement encadré de pavillons latéraux et une Tour Memorial menant au tumulus emmuré sous lequel sont construites les chambres funéraires.

La signification profonde des tombes impériales relève de cette harmonie exceptionnelle entre un site naturel aux caractéristiques très spéciales et les divers édifices de culte. Ce *paysage culturel* est imprégné d'une forme de cosmogonie qui le revêt d'un caractère sacré.

1. Les tombes Xianling de la dynastie Ming

Situé à proximité de la ville de Zhongxiang, dans la province de Hubei, à plus de 1000 km de Pékin, le site

compte 87 hectares, au sein d'une zone tampon de 226 hectares.

Le mausolée a fait l'objet d'un premier aménagement par Xing, qui comptait y être enseveli. Par ascendance généalogique, il fut reconnu empereur après sa mort, en 1519. Dès lors de nouveaux aménagements seront entrepris pour rendre la tombe conforme aux normes de la dynastie Ming et pour y accueillir, dans un second tumulus, les chambres funéraires de ses proches, dont l'impératrice. Ces travaux s'étaleront de 1519 à 1566 et mèneront à l'édification d'une particularité avec le « Crescent Castle » qui relie les deux tumuli des deux citadelles mortuaires.

Le site a traversé plus de quatre siècles et a subi des dégradations auxquelles une restauration récente a remédié pour lui rendre toute son harmonie ancienne. La *Voie des Esprits* est intacte, de même que la majeure partie du mur d'enceinte. Les fondations de certains édifices ont été clairement dégagées. Le portique du Dragon et du Phénix a été restauré, de même que la Tour Mémorial.

Le mausolée Xianling est associé, dans la mémoire de la Chine, à la « dispute rituelle » qui a marqué la reconnaissance *post mortem* de l'empereur. Cette décision fut contestée par une partie des membres de la cour, ce qui entraîna leur perte.

2. Les tombes Qing occidentales

Le site couvre 1842 hectares, au sein d'une zone tampon de 4758 hectares, et compte 14 tombes impériales et deux complexes d'édifices : le temple Yongfu de culte bouddhiste tibétain et le Palais temporaire où la famille impériale résidait quand elle venait honorer ses ancêtres. Le site est situé à quelque 120 km de Pékin et a fait l'objet de constructions de 1730 jusqu'au début du XXe siècle. L'environnement naturel est d'une grande beauté, pour beaucoup due à sa forêt d'élégants pins centenaires.

3. Les tombes Qing orientales

À quelque 120 km à l'est de Pékin, ce site de 224 hectares, au sein d'une vaste zone tampon de 7800 hectares, est particulièrement spectaculaire. Il compte 15 mausolées, où ont été ensevelies 161 personnes : empereurs, impératrices, concubines ou princesses. Notamment, les empereurs Kangxi et Qianlong ont laissé le souvenir de grands souverains ayant activement promu le développement de la Chine, ainsi que l'Impératrice douairière Cixi qui dirigea l'empire, par personnes interposées, à travers toute la seconde moitié du XIXe siècle.

Les chambres funéraires souterraines du mausolée de l'empereur Qianlong ont été rendues accessibles après qu'elles aient été forcées et pillées par un seigneur de la guerre, en 1928. Elles comptent 9 pièces voûtées et 4 portes de pierre. Les parois sont couvertes de bas reliefs d'inspiration bouddhiste qui sont de véritables chefs d'œuvre.

Gestion et protection

Statut juridique

Tous les biens patrimoniaux proposés pour inscription sont placés sous les plus hautes protections légales et réglementaires. Toute intervention dans le périmètre de protection absolue est soumise à l'autorisation des autorités nationales en charge de la protection du patrimoine culturel.

Le mausolée Xianling de la dynastie Ming est régi par une réglementation provinciale de 1956 et une réglementation nationale de 1988.

Les tombes Qing occidentales et orientales sont soumises à une réglementation nationale mise à jour en 1961.

Périmètre et zone tampon

1. Le mausolée Xianling de la dynastie Ming

Le périmètre de protection absolue suit la limite extérieure du mur d'enceinte. Une zone tampon est établie alentour, sur une distance de 200 mètres à partir du périmètre de protection.

2. Les tombes Qing occidentale

Le périmètre de protection couvre toutes les zones importantes et les édifices historiques. La zone tampon (restrictions aux constructions) couvre de vastes espaces verts (4758 ha). Un réexamen lors de la mission d'évaluation par l'expert de l'ICOMOS a amené à une extension de cette zone au sud et au sud-ouest selon la ligne de crête des collines voisines.

3. Les tombes Qing orientales

Un périmètre de protection absolue est établi à une distance de 10 mètres de toutes les limites extérieures des édifices. Il est englobé dans une très vaste zone tampon (7800 ha) qui couvre tout le paysage.

Gestion

Les responsabilités de gestion sont réparties entre les niveaux national et provincial, d'où s'exerce une supervision générale et d'où proviennent les fonds de restauration, d'une part, et le niveau municipal qui a la responsabilité de la gestion du site, d'autre part. Partout, des équipes nombreuses et compétentes assurent la mise en œuvre du plan de gestion du site, y compris sa maintenance régulière.

1. Le mausolée Xianling de la dynastie Ming

Le site est géré par une équipe de 45 personnes, dont une quinzaine de professionnels de la conservation.

2. Les tombes Qing occidentales

Le site est géré par une équipe de 150 personnes, dont une cinquantaine sont affectées aux travaux de conservation/restauration.

3. Les tombes Qing orientales

La gestion du site est couplée à celle d'un centre de tourisme social proche, avec les synergies positives qui en résultent. Le site comme tel est géré par une équipe de 125 personnes, dont 90 professionnels.

Formation

Depuis des siècles, les mêmes plans ont été suivis, les mêmes matériaux travaillés, suivant les mêmes techniques. Cette tradition est encore vivante aujourd'hui. Des équipes permanentes de maintenance sont présentes sur le site. Régulièrement, à l'occasion de tel ou tel chantier plus important, comme la restauration générale du mausolée Ming ou celle du temple Yongfu, adjacent aux tombes Qing occidentales, des jeunes sont associés aux travaux pour acquérir une formation auprès des maîtres artisans.

Prévention des risques

Au cours des siècles ont été enregistrés divers tremblements de terre et plusieurs tempêtes, sans que des dommages importants aient été provoqués. L'incendie est le risque majeur, qu'il soit d'origine humaine ou provoqué par la foudre. Les mesures adéquates ont été prises, depuis les paratonnerres sur tous les édifices, les extincteurs et les réservoirs d'eau, jusqu'aux permanences d'une brigade de pompiers pour les tombes Qing.

Authenticité

Les biens culturels proposés pour inscription ont, sans conteste, un très haut degré d'authenticité. Leur importance culturelle et politique a, au cours des siècles, justifié une surveillance constante : des milliers de soldats étaient préposés à la garde des mausolées. Les sites ont aussi bénéficié d'un entretien régulier, dans le respect de traditions strictes touchant aux plans, aux matériaux et aux techniques, traditions d'autant mieux respectées que, en même temps, des chantiers étaient en cours pour la construction de nouveaux mausolées. La restauration récente du temple Yongfu, adjacent aux tombes Qing occidentales, est une restauration en tous points conformes aux normes les plus exigeantes.

Quand un incendie ou de fortes intempéries détruisent un édifice, il est en général reconstruit à l'identique, sur la base d'une documentation parfaite. Mais dans le cadre de la restauration du mausolée Xianling, à Zhongxiang, le parti adopté a été, à juste titre, de procéder avec précaution et de se limiter à mettre en évidence les éléments essentiels des fondations pour permettre de saisir la signification et l'esthétique du site historique, sans reconstruction inutile.

L'importance des sites a justifié la tenue d'une documentation et d'archives détaillées. Les gestionnaires du site disposent de la documentation de base nécessaire pour leurs interventions de maintenance, tandis que des

archives complètes sont conservées dans les services centraux du patrimoine culturel.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS s'est rendue sur place en janvier 2000.

Analyse comparative

Par rapport à l'histoire de la Chine, les tombes Ming et Qing représentent une continuité remarquable à travers cinq siècles. Elles se distinguent toutefois des mausolées des dynasties antérieures. Les tombes impériales de la dynastie Zhou consistaient en chambres funéraires souterraines, sans édifice à l'air libre. Les tombes impériales des dynasties Qin et Han des environs de Xian, qu'illustre le mausolée de l'empereur Qin Shihuangdi, étaient caractérisées par l'élévation d'un gigantesque tumulus de terre de la forme d'un *dou* renversé (mesure pour le grain). Les mausolées de la dynastie Tang étaient construits dans un paysage de collines, avec les chambres funéraires creusées à flanc de coteau. Les empereurs de la dynastie Yuan se faisaient ensevelir dans le sol à un niveau très profond en faisant disparaître tout signe extérieur. C'est donc en rupture avec ce passé que la dynastie Ming développa un tout nouveau modèle de mausolée, avec un tumulus de forme arrondie.

Par rapport aux autres civilisations, les mausolées en question sont une forme tout à fait singulière de manifestation de prestige et de volonté d'éternité. L'alliance recherchée entre un site naturel spécial et les édifices du mausolée est exceptionnelle. L'ampleur des travaux et la mobilisation de ressources qu'ils ont demandées permettent une comparaison avec les pyramides égyptiennes.

Recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

Les échanges de vues qu'a permis la mission de l'ICOMOS ont amené les autorités en charge du dossier des tombes Qing occidentales à modifier le tracé de la zone tampon pour lui donner une extension au sud et au sud-ouest, suivant la ligne de crête des collines voisines. Elles se sont engagées à fournir une nouvelle carte du site.

Des milliers de visiteurs visitent chaque année les tombes : quelques milliers, le mausolée Xianling ; des centaines de milliers, les tombes Qing orientales. La grande majorité sont des Chinois. L'inscription sur la Liste du Patrimoine mondial entraînerait normalement une hausse significative de visiteurs, notamment de visiteurs étrangers. L'attention des gestionnaires des sites a été attirée sur la nécessaire maîtrise de ces fréquentations. Les installations d'accueil et les circulations devront sans doute être adaptées. Il convient aussi de bien présenter les sites pour mettre en lumière leur dimension historique et leur riche signification, en veillant à fournir des informations en langues étrangères.

Il importe d'éviter tout malentendu quant à l'inscription des tombes impériales Ming. Un seul mausolée est proposé pour inscription, les autres ne répondant pas (encore) aux critères requis. Il convient de saluer la sagesse de cette

attitude. Toutefois, parmi ces autres sites, il y a l'important ensemble de Changping où 13 empereurs Ming ont leur tombe. Situé à proximité de Pékin, le site de Changping accueille de nombreux touristes et il ne faudrait pas que, par confusion, on puisse croire que ce site est inscrit sur la Liste. L'ICOMOS suggère dès lors qu'une information précise prévienne pareil malentendu. Il propose aussi que l'on prenne acte de l'intention annoncée par l'État partie de procéder à terme à l'inscription, par extension, d'autres tombes Ming : à court terme, le mausolée de Mingshaoling, à Nanjing (province de Jiangsu) ; à plus long terme, le vaste ensemble de Changping.

Brève description

Les tombes impériales Ming et Qing sont des sites naturels aménagés, soigneusement choisis en fonction de principes de géomancie (*Fengshui*) pour accueillir de nombreux édifices d'architecture et de décoration traditionnelles. Elles illustrent la continuité, à travers cinq siècles, d'une conception du monde et du pouvoir propre à la Chine féodale.

Recommandation

Que ces biens soient inscrits sur la liste du Patrimoine mondial sur base des *critères i, ii, iii, iv et vi* :

Critère i L'intégration harmonieuse d'ensembles architecturaux remarquables dans un cadre naturel judicieusement choisi pour répondre aux critères de la géomancie (*Fengshui*) fait des tombes impériales Ming et Qing des chefs d'œuvre du génie créateur humain.

Critères ii, iii et iv Les mausolées impériaux sont les témoignages exceptionnels d'une tradition culturelle et architecturale de plus de cinq siècles qui a connu un grand rayonnement dans cette partie du monde; par leur intégration dans l'environnement naturel, ils composent des paysages culturels tout à fait singuliers.

Critère vi Les tombes Ming et Qing sont de brillantes illustrations des croyances, de la conception du monde et des théories géomanciennes du *Fengshui* de la Chine féodale ; elles ont servi de sépultures à des générations de personnages illustres et ont été le théâtre d'évènements majeurs qui ont marqué l'histoire de la Chine.

ICOMOS, septembre 2000

Plantations de café (Cuba)

No 1008

Identification

Bien proposé Paysage archéologique des premières plantations de café du sud-est de Cuba

Lieu Provinces de Santiago de Cuba et de Guantánamo, Région sud-est

État partie Cuba

Date 15 septembre 1999

Justification émanant de l'État partie

La réalité encore tangible de la culture des magnifiques plantations de café du début du XIXe siècle, construites au pied de la Sierra Maestra, à l'est et à l'ouest de Santiago de Cuba et de Guantánamo, témoigne de la lutte que livrèrent à la nature les planteurs français et haïtiens et leurs ouvriers, des expressions culturelles uniques qui se développèrent dans la région et enfin du sang et de la sueur versés par les esclaves africains qui bâtirent la richesse de leurs maîtres.

À l'indiscutable valeur architecturale et archéologique de la région s'ajoute celle du paysage, dans lequel se mêlent une nature paradisiaque et le travail de l'homme. Le plus remarquable est la perfection avec laquelle les différents éléments s'allient les uns aux autres : les planteurs firent un usage sage et savant des rivières, des cours d'eau et des sources, de la topographie accidentée, des forêts denses et des arbres fruitiers, à la fois pour servir leurs propres exigences et pour amplifier la spiritualité du paysage.

Malgré les crises mondiales successives qui ont entraîné l'abandon de nombreuses plantations de café, et les souffrances causées par les guerres d'indépendance, presque tous les sites faisant partie de la proposition d'inscription possèdent encore des vestiges des résidences et/ou des moyens de production qui témoignent de l'originalité et de l'ingéniosité des méthodes et des matériaux de construction utilisés. Ils illustrent les bases fonctionnelles d'un système conçu pour gagner du temps et de l'efficacité dans le travail.

L'authenticité des vestiges matériels des XIXe et XXe siècles ne fait aucun doute, que ce soit du point de vue de la conception, de la construction ou de la main d'œuvre. Certaines structures anciennes font maintenant partie de maisons paysannes, mais ce sont des constructions légères, de peu de valeur culturelle, qui ont pu être réutilisées pour abriter des familles d'aujourd'hui.

[**Remarque** L'État partie ne fait aucune proposition quant aux critères au titre desquels il envisage de proposer l'inscription de ce bien sur la Liste du patrimoine mondial.]

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels telles que définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, ceci est un ensemble de *sites*. Le bien se conforme également à la définition de paysage culturel telle qu'elle est établie au paragraphe 39.ii des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*.

Histoire et description

Histoire

Au XVIIIe siècle, des colons français établirent la culture du café dans l'île de Saint Domingue (Hispaniola). Les soulèvements de 1790 et des années suivantes, aboutissant à la création de l'État indépendant de Haïti en 1804, entraînèrent la fuite de ces planteurs, accompagnés de beaucoup de leurs esclaves africains, à destination de l'île voisine de Cuba, alors placée sous domination espagnole. Ils obtinrent des terres dans le sud-est de l'île, au pied de la Sierra Maestra, à l'époque peu peuplée et convenant parfaitement à la culture des caféiers en raison de son climat et de son couvert forestier naturel.

Ils fondèrent rapidement des plantations de café (*cafetales*) sur une très vaste zone, appliquant les principes et les techniques développées dans les plantations d'Haïti et d'ailleurs en les améliorant. Ils furent rejoints par d'autres planteurs venus de France métropolitaine et d'ailleurs - Catalans, Anglais, Allemands et Américains du Nord et créoles originaires de la région - tout au long du XIXe siècle. Les nombreux mariages et les échanges culturels intenses avec la population créole locale, d'origine espagnole, firent naître une vigoureuse culture multi-éthnique.

Les planteurs créèrent un réseau routier important et organisèrent la gestion de l'eau dans cet environnement difficile, afin de servir leurs activités. Une grande partie de cette infrastructure - ponts et routes de montagne - survit aujourd'hui.

À partir de la fin du XIXe siècle, la production de café fit son apparition dans d'autres pays de l'Amérique latine, comme le Brésil, la Colombie et le Costa Rica. De nouvelles techniques furent introduites, sur la base de systèmes agricoles modernes, et les premières plantations de l'est de Cuba furent incapables de résister à la concurrence sur le marché mondial en expansion. Elles cessèrent progressivement leur activité et seule une poignée d'entre elles survit, continuant d'utiliser les techniques traditionnelles de la région.

Description

Le bien proposé pour inscription consiste en une zone de 81475 ha (voir ci-dessous au paragraphe *Gestion*), à l'intérieur de laquelle les vestiges de 171 plantations de café ont été identifiés, à divers stades de conservation. On les

trouve sur les pentes raides et accidentées de la région montagneuse de la Sierra Maestra.

La plantation traditionnelle comprend un certain nombre d'éléments de base. Au centre se trouve la résidence du planteur, entourée d'habitations beaucoup plus modestes pour les esclaves - domestiques et ouvriers agricoles. La maison du planteur domine toujours le principal bâtiment industriel, la terrasse de séchage du café (*secadero*) sur laquelle on étendait les grains de café pour les faire tremper dans l'eau, en préparation de la suite du traitement. Il y avait aussi un groupe de bâtiments destinés à la production, parmi lesquels des moulins pour la séparation des grains de café du fruit sec et pour la torréfaction. Les plus grandes plantations possédaient aussi une menuiserie, une forge et, parfois même, un four à chaux (comme à San Luis de Jacas).

Il existait un réseau de routes, bien dessinées et bien empierrées dans l'emprise des plantations, moins bien préparées hors des plantations, mais convenant parfaitement à l'acheminement du café à dos de mules jusqu'à Santiago de Cuba, où il subissait un dernier traitement avant l'exportation. Les routes reliaient aussi les plantations entre elles, car il existait une forte communauté d'esprit parmi les planteurs français. De solides ponts de pierre furent construits pour passer les nombreux torrents, en particulier le pont Carmen qui existe toujours. Il se peut que de nombreux autres ponts aient été construits en bois mais il n'en reste pas de trace. Un réseau complexe de canaux, souvent composé d'aqueducs (comme à San Luis de Jacas) et d'écluses, conduisaient l'eau des rivières et des sources vers les plantations pour les besoins de l'irrigation et de la production du café, et nombre de plantations qui ont été étudiées possédaient de vastes citernes de stockage de l'eau.

Les caféiers ayant besoin d'ombre, ils étaient plantés sous le couvert de la forêt naturelle. Certaines zones défrichées étaient plantées de caféiers et d'arbres fruitiers - citronniers, goyaviers et autres fruits tropicaux - qui offraient une source d'alimentation pour les planteurs et les esclaves. Une grande concentration d'arbres fruitiers est un des indices les plus sûrs qui révèle la présence de vestiges d'une ancienne plantation dans le voisinage immédiat. Des parcelles défrichées à proximité des maisons étaient consacrées aux cultures maraîchères et autres, pour les besoins des propriétaires. Dans certains cas, il y avait des jardins à la française dessinés pour l'agrément des planteurs et de leur famille : l'un d'entre eux a été restauré à San Juan de Escocia. Autour des plantations, des parcelles étaient défrichées et consacrées aux cultures vivrières, par exemple le maïs, mais elles sont désormais recouvertes par la forêt dense de la région.

Les maisons des planteurs étaient de solides structures, dont le style dérivait probablement des maisons de la région basque française, adaptées aux exigences du climat tropical. Construites essentiellement en bois, avec des fondations en pierre et des toits de bardeaux, elles comportaient des pièces à vivre et des chambres à coucher souvent décorées dans le style de l'époque. Certaines avaient des cheminées (par exemple Jaguey) et des cabinets de toilette rudimentaires. Elles étaient habituellement entourées d'un fossé destiné à les protéger. Les cuisines étaient situées à l'extérieur, à proximité de la grande maison. Une maison de planteur caractéristique a été restaurée à La Isabelica et décorée de meubles d'époque.

On sait peu de choses des maisons et des cabanes des esclaves. Des sols de terre battue et des trous de poteau indiquent qu'il s'agissait de structures peu solides, faites de bois et de branches, probablement recouvertes de branchages et de feuilles. De maigres trouvailles archéologiques donnent une idée de la pauvreté et du dénuement de ces ouvriers.

Les éléments qui constituent la proposition d'inscription ne sont en grande partie que des ruines dans une forêt dense et difficile d'accès. Les vestiges sont essentiellement les constructions en dur - pierre et, plus rarement, brique. Les *secaderos* sont immédiatement reconnaissables ; ce sont de larges terrasses encastrées, entourées de murs peu élevés et reliées à des citernes ou des canaux d'alimentation en eau. Une utilisation intelligente de la topographie permettait de limiter l'effort physique consacré à la production et facilitait l'acheminement de l'eau : cela est bien illustré à Tres Arroyos.

Mis à part les observations faites sur le terrain et les fouilles réalisées sur quelque cinquante de ces sites, la plus grande partie des informations sur la forme originale et le mode de vie des plantations provient des récits des voyageurs français et autres dans la région, des inventaires et des testaments trouvés dans les riches archives françaises et cubaines et des traités scientifiques et industriels datant en particulier du début du XIXe siècle.

Gestion et protection

Statut juridique

L'ensemble du système des plantations de café (*cafetales*) qui constituent le bien proposé pour inscription, est protégé en tant que Monument National au titre des dispositions de la loi n°1 de 1977 sur la protection du patrimoine culturel. Toute activité susceptible d'avoir un quelconque impact sur un bien inscrit sur le registre du patrimoine culturel national doit obtenir l'autorisation de la Commission des monuments nationaux du ministère de la culture. La loi prévoit des délibérations entre ce ministère et d'autres ministères et agences gouvernementales concernés. Les plantations de café sont spécifiquement mentionnées dans la résolution n°99, promulguée en décembre 1991.

La partie du bien proposé pour inscription qui se trouve dans la province de Santiago de Cuba fait partie du grand parc national de la Sierra Maestra, créé par la loi n°27 de janvier 1980 ; celle-ci définit plusieurs réserves de la biosphère qui, dans plusieurs cas, comprennent des *cafetales*. La loi n°81 sur l'environnement, promulguée en juillet 1997, s'applique aussi à la zone désignée. Ces deux statuts offrent une protection juridique supplémentaire au bien proposé.

Gestion

L'ensemble du bien proposé pour inscription est la propriété de l'État cubain, représenté par divers ministères et agences.

Au niveau national, la protection et la conservation sont du ressort de la commission des monuments nationaux. Cette responsabilité est déléguée aux Centres provinciaux du patrimoine culturel des provinces de Guantánamo et de Santiago de Cuba, avec la participation du bureau du conservateur de la ville de Santiago.

Le bien proposé pour inscription couvre une superficie de 81475 ha s'étendant sur les deux provinces. Les zones d'intérêt culturel spécifiques sont un groupe de « polygones » définis par une prospection systématique sur le terrain. Ceux qui se trouvent dans la province de Santiago de Cuba (Gran Piedra, Dos Palmas et Contramaestre) sont dans l'emprise du grand parc national de la Sierra Maestra et sont par conséquent régis par la réglementation du parc. Ceux qui se trouvent dans la province de Guantánamo (Guantánamo, Yateras et El Salvador) sont situés dans la zone de la chaîne montagneuse Nipe-Sagua-Baracoa qui bénéficie d'une protection spéciale dans le cadre des réglementations d'urbanisme régionales.

Chacune des deux provinces possède un plan de développement du tourisme et un certain nombre d'études détaillées ont été effectuées, notamment pour Gran Piedra et Felicidad de Yateras. Dans chaque plan, il existe six centres de développement contrôlé du tourisme, reliés par des chemins de randonnée pédestre (le transport motorisé est exclu dans cette zone). Il y a déjà un hôtel modeste à Gran Piedra et quelques moyens d'accueil hôteliers sont prévus dans les autres centres. Notons toutefois que la plupart des biens culturels de cette proposition d'inscription demeurent inaccessibles et ne sont donc absolument pas menacés par le tourisme ou d'autres formes d'intrusions.

Il existe une série de plans pour la gestion du bien proposé pour inscription à différents niveaux de l'administration. Ils concernent, entre autres, le développement économique et l'utilisation des sols, et visent à améliorer le statut économique et social de la région tout en protégeant ses valeurs environnementales et culturelles intrinsèques. La coordination de l'ensemble revient à la Commission nationale du parc national de la Sierra Maestra.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Ce n'est que dans les années 1940 qu'une équipe pluridisciplinaire de Santiago de Cuba, le groupe Humboldt, commença à étudier l'importance culturelle des *cafetales* de l'est de Cuba. Ils lancèrent une étude systématique de la région dans le but de faire le relevé des vestiges des plantations et des routes qui les relient. En 1960, un membre de ce groupe prit la direction de la restauration de la plantation La Isabelica, qui est maintenant un musée.

Cette tâche prit de l'ampleur dans les années 1980, avec l'intervention du bureau du conservateur de la ville de Santiago, l'université d'Oriente (école d'architecture), le ministère de l'agriculture et le parc national de Bacanao. Les fouilles archéologiques commencèrent en 1991 à Tres Arroyos, sous la direction de l'université de Burdeos, bientôt rejointe par d'autres organisations scientifiques et gouvernementales. À l'avenir, il est prévu la restauration de la plantation Ti Arriba, par le bureau du conservateur de la ville de Santiago. Cette agence gère trois groupes de travail qui effectuent des programmes de conservation et d'études dans les deux provinces. Elle gère aussi une école de formation sur le terrain et participe à la recherche des financements et des matériels nécessaires à la réalisation des programmes de conservation.

L'état actuel de conservation des 171 *cafetales* qui constituent le bien proposé pour inscription est considéré par l'État partie comme bon ou moyen dans 55 % des cas et médiocre dans 45 %. Étant donné que la plupart ne sont pas plus que des sites archéologiques, le terme de « médiocre » signifie que le site a été envahi par la végétation et que les conditions environnementales détériorent les structures.

Authenticité

Hormis les bâtiments restaurés (La Isabelica, Ti Arriba) et le jardin de San Juan de Escocia, où tout a été entrepris pour assurer l'authenticité des matériaux et des techniques en fonction d'études réalisées sur le site et de recherches dans les archives, l'authenticité des *cafetales* en ruine est totale.

Parmi les routes qui relient les plantations entre elles, certaines sont encore utilisées et ont donc subi dans une certaine mesure des travaux d'amélioration. Toutefois, la plupart ne sont que des pistes ou des sentiers, rarement utilisés par les habitants de la région ou des promeneurs.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité le bien en octobre 1999.

Caractéristiques

Les vestiges des *cafetales* de l'est de Cuba témoignent d'une industrie agricole historique exceptionnelle qui s'est installée en un temps remarquablement court dans une zone de forêt vierge. Leur inaccessibilité, due à la topographie accidentée et au couvert forestier dense, a permis la préservation d'importantes traces de ces nombreuses plantations établies au XIXe et au début du XXe siècle, témoignage unique d'une industrie historique, maintenant supplantée par des techniques de production plus modernes pratiquées ailleurs dans le monde.

Analyse comparative

La production caféière représentée par ce bien plonge ses racines en Haïti, d'où elle a été importée dans l'est de Cuba par des planteurs français immigrés. Il reste peu de traces de ce type d'exploitation en Haïti-même, et certainement pas à l'échelle massive que l'on trouve dans l'est de Cuba. Avec le développement de la production du café dans les Caraïbes et en Amérique Latine, les premiers modes de production se sont effacés devant les formes plus modernes de la culture caféière. L'ensemble de Cuba peut par conséquent être considéré comme unique de par son étendue et de par la richesse de ses vestiges et des archives dont on dispose pour leur interprétation.

Observations de l'ICOMOS

C'est une proposition d'inscription originale qui illustre l'agriculture et la technologie européenne implantées dans le Nouveau Monde. Malgré la bonne protection juridique actuelle dont bénéficient les biens, les changements économiques et politiques à venir, qui pourraient se traduire

par un tourisme ou une exploitation des ressources naturelles incontrôlés, risquent de leur porter préjudice.

L'ICOMOS avait émis une réserve initiale sur la délimitation géographique du bien proposé pour inscription sur la Liste du Patrimoine mondial. L'ensemble des « polygones », dans les provinces de Santiago de Cuba et de Guantánamo, s'inscrivaient dans une zone bien plus vaste de plus de 800 km². Dans le dossier de proposition d'inscription, il était dit que « cela coïncide avec la zone tampon proposée » et que de plus, « on considère que les deux zones coïncident quand on tient compte du fait qu'en réalisant le plan de chaque polygone ... la zone tampon est incluse ».

Le strict respect des procédures passées voudrait que seuls les « polygones » soient inscrits sur la Liste du Patrimoine mondial, les limites de la zone de 800 km² constituant celles de la zone tampon. Cependant, dans ce cas précis, il semblait justifié à l'ICOMOS d'inscrire la zone entière sans zone tampon en tant que telle. Les « polygones » sont en fait des zones de recherche dans lesquelles les vestiges de *cafetales* ont été identifiés, leurs limites sont donc arbitraires et sans signification historique ni logique administrative contemporaine. De plus, avec la poursuite des recherches, il n'est pas impossible que d'autres vestiges soient découverts en dehors des « polygones existants ».

Étant donné la forte protection juridique appliquée dans la région et en particulier dans le grand parc national de la Sierra Maestra, il semblait à l'ICOMOS qu'il était souhaitable d'inscrire la totalité de la zone sur la Liste, sans zone tampon.

Par la suite, des cartes révisées ont été soumises à l'ICOMOS qui se conforment tout à fait à ses propositions concernant la révision des limites du bien proposé pour inscription.

Brève description

Les vestiges des plantations de café du XIXe siècle au pied de la Sierra Maestra sont un témoignage unique d'une forme pionnière d'agriculture en terrain difficile. Ils éclairent l'histoire économique, sociale et technologique de la région Caraïbe - Amérique latine.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du Patrimoine mondial sur la base des *critères iii et iv* :

Critère iii Les vestiges des plantations de café du XIXe et du début du XXe siècle dans l'est de Cuba sont les témoignages uniques et éloquents d'une forme d'exploitation agricole de la forêt vierge, dont les traces ont disparu dans les autres parties du monde.

Critère iv La production caféières dans l'est de Cuba au XIXe et au début du XXe siècle a créé un paysage culturel unique, illustrant un stade important du développement de cette agriculture.

Kronborg (Danemark)

No 696rev

Identification

<i>Bien proposé</i>	Le château de Kronborg
<i>Lieu</i>	Helsingör, île de Sjaelland
<i>État partie</i>	Danemark
<i>Date</i>	30 septembre 1993

Justification émanant de l'État partie

Pendant plusieurs siècles, le château de Kronborg a surveillé l'entrée de la mer Baltique ; les droits perçus sur les biens passant par ce sund représentèrent une source considérable de revenus pour le Danemark. Ce fut également un lieu où les rois de Danemark firent montre de leur pouvoir au moyen d'une splendide architecture.

L'actuel château a été construit entre 1574 et 1585 par Frédéric II. C'est une réalisation artistique unique et un exemple exceptionnel d'un ensemble architectural dans un environnement superbe. Ce château a joué un rôle important dans l'histoire de la région. Il a également une autre valeur qui lui est associée. En effet, Shakespeare l'a choisi pour y planter le décor de sa tragédie *Hamlet*.

[Remarque L'État partie ne fait aucune proposition quant aux critères au titre desquels il envisage de proposer l'inscription de ce bien sur la Liste du patrimoine mondial.]

Histoire et Description

Histoire

Après avoir commencé à percevoir une taxe sur le chargement des navires qui passaient dans le sund entre le Sjaelland et le Skåne (vers 1425), le roi Erik de Poméranie fit construire un château que l'on connaît sous le nom de *Krogen*, sur le site où se trouve actuellement Kronborg. C'est en 1574 que le roi Frédéric II du Danemark choisit ce lieu pour y édifier son château sur les plans de l'architecte Hans van Paeschen. Trois ans plus tard, le palais reçut le nom de Kronborg quand l'architecte flamand Anthonis van Opbergen de Malines fut chargé de le restaurer et de l'agrandir. La structure d'origine en briques rouges avec une assise et des bâtis de fenêtres en grès était complètement revêtue d'un parement en grès des carrières voisines de Hålsingborg et du Gotland. Le toit en tuiles rouges était recouvert de cuivre. Ces travaux furent terminés en 1585. L'un des éléments ajoutés à l'époque fut une gigantesque salle des Banquets utilisée pour les bals et les représentations théâtrales.

L'histoire raconte qu'une troupe de comédiens anglais, dont plusieurs jouèrent plus tard avec Shakespeare, passa quelque temps à la cour du Danemark et il est permis de penser que ce furent ces mêmes comédiens qui renseignèrent le dramaturge anglais sur Elseneur.

Le 25 septembre 1629, Kronborg fut détruit par un violent incendie qui ne laissa debout que les murs. Christian IV nomma immédiatement Hans van Steenwinckel le Jeune « Inspecteur général » chargé de la restauration du château auquel il redonna presque complètement son apparence première. De 1658 à 1660, Kronborg fut occupé par les Suédois et il subit de nombreuses canonnades et plusieurs pillages.

Sous les règnes de Frédéric III et de Christian V, de puissantes fortifications furent construites ainsi que la porte ornée de la couronne (*Kronvoerk*). Sous le règne de Frédéric IV, les ouvrages de défense extérieure furent considérablement renforcés et le château fut sérieusement restauré et modifié. En 1785, il devint une caserne et le resta jusqu'en 1922. La chapelle fut décorée entre 1838 et 1843 par l'architecte M.G. Bindesboll et entre 1866 et 1897, l'Inspecteur général, le professeur Meldahl, supervisa des travaux de restauration portant sur l'extérieur. Entre 1924 et 1932, l'un de ses successeurs, l'Inspecteur général Magdahl Neilsen, se chargea de la restauration de l'intérieur.

Description

La partie la plus ancienne du château de Kronborg se compose des deux étages inférieurs à l'extrémité est de l'aile nord qui faisait partie du château de Krogen d'Erik de Poméranie. L'ouvrage en briques du moyen âge s'intègre bien avec le troisième étage du château moderne. Le palais de Frédéric II reposait sur cette structure relativement modeste. L'aile nord fut agrandie jusqu'à l'ancienne salle des Banquets du côté ouest ; elle fut divisée pour accueillir la cuisine, la brasserie et les chambres de visiteurs. Vers le sud, un bâtiment médiéval en briques fut transformé en une imposante chapelle royale. Le résultat final consiste en une construction à trois corps de bâtiments sur deux niveaux. Il semble qu'il n'y ait pas eu de bâtiments à l'est, du côté du sund, qui n'était fermé que par le mur rideau de la période précédente.

À la suite du brusque revirement du roi en 1577, une magnifique salle des Banquets fut construite au sud, reliée à l'aile nord par un nouveau bâtiment de trois étages composé d'une suite de chambres avec une façade régulière donnant sur la cour. La haute tour du Sonneur, dont la girouette s'élève à 57 mètres au-dessus de la cour, a été ajoutée sur le côté sud. Au même moment, un troisième étage fut construit sur les trois autres côtés du bâtiment.

Après le terrible incendie de 1629, le château fut reconstruit presque à l'identique. Le résultat est un château Renaissance qui conserve les traces d'une construction par étapes, à l'exception de la façade de l'aile ouest qui fut conçue dans son ensemble en une seule fois.

L'intérieur du château présente la même hétérogénéité de style et de conception que l'extérieur. La chapelle, seule partie du château à n'avoir pas été ravagée par l'incendie de 1629, a conservé de la structure originelle son autel, sa

galerie, ses bancs en bois richement sculptés et ses panneaux peints.

L'aile nord, totalement recouverte d'un parement de grès, a maintenant trois étages avec les appartements royaux situés au second. Bien que la disposition des pièces soit restée presque identique à celle de l'époque de Frédéric II, la décoration date des XVII^e et XVIII^e siècles.

L'étage supérieur de l'aile est a été aménagé en une longue galerie en 1583 pour permettre à la reine d'atteindre la salle des Banquets de l'aile sud. Cette dernière aile avait été divisée en deux niveaux dans son extrémité est, ménageant une galerie qui a maintenant disparu. Dans sa forme originelle, la salle des Banquets avait un superbe plafond sculpté et doré et ses murs étaient recouverts de tapisseries. Après l'incendie de 1629, elle fut reconstruite avec une hauteur de plafond plus élevée mais décorée plus sobrement. Seules 14 des tapisseries qui ornaient le mur nord et représentaient les rois du Danemark existent toujours. Sept d'entre elles sont exposées au château de Kronborg, les autres sont conservées au musée national de Copenhague.

Le petit hall et la « Suite écossaise » de l'aile ouest ainsi que les appartements de Frédéric V au dernier étage de l'aile nord sont autant d'éléments importants de l'ensemble que constitue Kronborg.

L'accès au château se fait par la porte principale de l'aile nord sous la chambre du Roi. À l'extérieur, se trouve la « Porte Sombre » qui enjambe les douves intérieures et est protégée par une structure en saillie.

À l'ouest de l'enceinte on trouve les fortifications de la couronne composées de trois bastions entre deux courtines séparées par un large fossé. Un pont de bois conduit de la structure de Württemberg à la porte de la couronne, fine structure baroque qui traverse la courtine nord.

Gestion et Protection

Statut juridique

Le château de Kronborg et les fortifications qui le ceinturent constituent un bien national. Le plan d'urbanisme (*Kommuneplan*) de la municipalité de Helsingør régit l'organe central pour le développement de la ville et le cadre du plan local.

Le château et les structures attenantes sont inscrits sur la liste des bâtiments protégés par la loi pour la préservation des bâtiments.

Gestion

Le château et ses fortifications sont gérés par l'Agence du ministère du Logement pour les Palais Royaux et les Biens du gouvernement (*Slots-og Ejendomsstyrelsen*). Tous les travaux sont dirigés par le département de construction de cette agence. Les décisions requièrent l'approbation du conseil consultatif (*Bygningsplejerådet*) qui est composé de spécialistes de différents domaines de la restauration et de la conservation.

Conservation et Authenticité

Historique de la conservation

En un très grand nombre d'occasions au cours des siècles passés, des projets de conservation et de restauration ont été entrepris, en particulier après que les militaires eurent quitté les lieux en 1928. Depuis lors, des inspections régulières sont faites par l'agence gouvernementale responsable.

À l'époque de la première proposition d'inscription en 1993/1994, la zone comprise entre la vieille ville d'Helsingør et le château était occupée par les bâtiments et les installations d'anciens chantiers navals qui venaient de fermer leurs portes. Sur la recommandation de l'ICOMOS, le Bureau du Comité du patrimoine mondial, lors de sa 18^e session en juillet 1994 à Paris, avait différé la proposition d'inscription du bien jusqu'à ce qu'un programme satisfaisant ait été adopté par les autorités danoises pour la démolition de la plus grande partie des bâtiments désaffectés du chantier naval et le remodelage du paysage de la zone.

Un groupe de travail placé sous la présidence du directeur des antiquités (*Rigsantikvar*), le professeur Olaf Olsen, fut mis sur pied par les autorités danoises et chargé de trouver la solution au problème des abords et de l'environnement du monument. À la suite de la production de son rapport en 1997, un plan directeur fut élaboré afin de détruire les bâtiments tombés en ruine et d'aménager l'environnement de la zone entre le monument et la ville d'Helsingør. Ce plan a désormais été mis en œuvre et des mesures ont été prises en fonction des recommandations du groupe de travail.

La première évaluation de l'ICOMOS en 1994 signalait que si l'intérieur des bâtiments était parfaitement entretenu, des travaux de restauration étaient nécessaires pour les extérieurs. Un nettoyage soigneux permettrait de débarrasser les murs de grès de leurs éléments végétaux et des dépôts noirs résultant de la pollution industrielle antérieure. Un grave problème concernait les parements de briques envahis de végétaux. Un travail de rejointoiement était requis d'urgence sur bon nombre de structures.

Dans le cadre du plan directeur, ces problèmes de restauration font l'objet de traitements d'urgence, et des progrès considérables ont été réalisés.

Authenticité

L'auteur d'un remarquable ouvrage sur le château de Kronborg écrivait : « Il est improbable qu'il existe un seul morceau de grès des façades de la cour qui n'ait pas été changé ou remis à neuf à l'occasion de l'une des nombreuses réparations effectuées sur la structure du château. En conséquence, il faut être très prudent quant au jugement que l'on porte sur l'authenticité des façades. D'autre part, la solidité de ce monument qui date pour une bonne part de plus de quatre cents ans est tout à fait incroyable. De vieux dessins et un grand nombre d'archives attestent du soin qui a été apporté chaque fois que des réparations ont été effectuées. De plus, peu de châteaux sont autant exposés aux intempéries que Kronborg ».

Cette définition de l'authenticité est admirable dans la mesure où elle concerne les bâtiments historiques et plus particulièrement ceux qui ont été utilisés avec une

destination soit publique soit institutionnelle pendant une longue période. Les agences gouvernementales successives ont pris grand soin d'assurer l'authenticité de la conception, des matériaux et des techniques depuis le XVII^e siècle.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

La proposition d'inscription de 1993 a été soumise à l'avis d'un spécialiste des châteaux Renaissance qui considère qu'il est l'un des meilleurs exemples de ce type. Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité le bien en avril 1994. Elle a manifesté quelques inquiétudes sur l'état de conservation des murs extérieurs et des revêtements (voir ci-dessus).

Le rapport du groupe de travail et les informations communiquées par les autorités danoises ont été étudiées par l'ICOMOS qui constate avec satisfaction que l'État partie a pris en considération les recommandations formulées à l'époque.

Caractéristiques

Kronborg est un exemple remarquable et parfaitement bien conservé de château Renaissance. D'autres exemples de ce type existent en Europe. Il est cependant doté d'une importance toute particulière car son implantation lui donne une valeur stratégique, commerciale et symbolique exceptionnelle. Le château, symbole du royaume du Danemark, a été construit afin d'impressionner les navires empruntant le passage entre la mer du Nord et la mer Baltique et pour renforcer le contrôle danois sur ces bateaux. Il faut aussi mentionner qu'il s'agit de l'Elseneur évoqué dans Hamlet, la plus célèbre des tragédies de Shakespeare.

Analyse comparative

Le château de Kronborg n'est pas unique : il existe de nombreux châteaux et palais Renaissance en Europe, tels ceux de la vallée de la Loire et du centre de l'Europe. Cependant, son importance symbolique et stratégique (cf. « Caractéristiques », ci-dessus) lui confère une valeur particulière qui transcende sa signification en termes purement artistiques et historiques.

Brève description

Situé sur un site stratégique d'une grande importance qui commande le sund, une étendue d'eau entre le Danemark et la Suède, le château royal de Kronborg revêt une valeur symbolique considérable pour les Danois. Il a également joué un rôle déterminant dans l'histoire de l'Europe du nord aux XVI^e-XVIII^e siècles. Les travaux de construction de cet exceptionnel château Renaissance ont commencé en 1574 et ses ouvrages défensifs furent renforcés conformément à l'architecture militaire de l'époque, à la fin du XVII^e siècle. Il est demeuré intact jusqu'à nos jours.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base du *critère iv* :

Critère iv Le Château de Kronborg est un exemple remarquable de château de la Renaissance, un château qui joua un rôle très important dans l'histoire de cette région d'Europe du Nord.

ICOMOS, septembre 2000

Lugo (Espagne)

No 987

Identification

<i>Bien proposé</i>	Le rempart romain de Lugo
<i>Lieu</i>	Lugo, province de Lugo, communauté autonome de Galice
<i>État partie</i>	Espagne
<i>Date</i>	29 juillet 1999

Justification émanant de l'État partie

Note Le texte ci-dessous est une version abrégée de la justification qui figure dans le dossier de proposition d'inscription.

Mille sept cent ans après son édification, le rempart de Lugo représente toujours des valeurs fondamentales, qui le rend unique tant du point de vue de l'archéologie que de l'histoire.

Dans l'architecture défensive, il constitue l'un des plus importants, si ce n'est le plus important, des monuments archéologiques dans toute l'*Hispanie* romaine, et il l'est en tout cas pour cette période, puisqu'il s'agit du seul rempart urbain complet subsistant sur tout le territoire de l'ancien Empire romain. C'est par conséquent le monument romain de Galice le plus étudié et le mieux connu, et l'un des plus significatifs pour ce qui est de comprendre le type et le degré de romanisation dans une grande partie de la péninsule ibérique.

En outre, en tant que muraille défensive encerclant tout le centre historique de la ville de Lugo, il a joué un rôle essentiel dans le développement historique de cette ville, un rôle que, d'ailleurs, il tient toujours. Tout en conservant le circuit romain original, à la fois en termes de construction et de site, ces défenses traduisent le passage du temps dans leurs murs, leurs portes, leurs tours et autres éléments architecturaux, ainsi que dans l'évolution urbaine de la ville. Elles sont non seulement un patrimoine inaltérable mais aussi le témoin indélébile de la qualité de vie, de la structure sociale et même de la structure économique de la ville.

Ce rempart est une preuve sans égal de l'évolution historique de Lugo et de ses alentours, non seulement à l'époque romaine dont date la structure originale, mais aussi pendant les périodes qui ont suivi, car il reflète un important échange d'influences archéologiques, urbanistiques et même paysagères.

Critère ii

Le rempart est le témoin unique et exceptionnel de la civilisation romaine dans ses manifestations provinciales et périphériques, tant civiles que militaires. Il constitue en particulier un monument archéologique et historique présentant un paradigme inégalé du Bas-Empire.

Critère iii

Le rempart est un exemple exceptionnel de ce type de construction, sans oublier que, en tant que groupe architectural et archéologique, il illustre également diverses époques de l'histoire humaine. À partir de son origine romaine, au travers du difficile Moyen Âge, jusqu'à un XIXe siècle novateur et troublé, il réunit en une seule construction monumentale de plus de 2 km de long différentes preuves et facettes de l'évolution d'une ville comme Lugo (elle-même ensemble historique et artistique) depuis l'époque où elle était *Lucus Augusti*.

Critère iv

C'est un remarquable exemple, lié d'une manière particulière au peuplement urbain qui s'y trouvait, puisque le rempart est et demeure le modèle de l'organisation de l'espace et de la vie dans la ville.

Critère v

Le rempart est directement ou indirectement associé à des activités relatives à l'expérience et aux traditions, notamment orales, de Lugo, car il fait partie intégrante de la vie quotidienne de la ville et qu'il est sans nul doute pour ses habitants (et aussi pour les visiteurs) un point de référence physique et matérielle. Le degré d'usage de ce monument par la communauté mérite tout particulièrement d'être souligné.

Critère vi

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *monument*.

Histoire et description

Histoire

La ville romaine de *Lucus Augusti* est fondée en 15-13 avant notre ère, après la pacification de la région par Auguste. Le nom celte *Lug* suggère qu'il ait pu s'agir d'un site sacré des Copori, mais les fouilles n'ont jusqu'à présent révélé aucune preuve de cette théorie. Pendant la campagne d'Auguste, un camp militaire romain y est établi, et c'est là qu'est bâtie la nouvelle ville, selon le plan en échiquier conforme aux principes classiques. À l'origine, le plan ne prévoit pas de rempart pour la ville, du fait de l'efficacité de la *Pax romana* (bien qu'une présence militaire demeure dans toute la région, disséminée dans plusieurs petits forts).

La ville prospère pendant les siècles suivants, en grande partie grâce aux importantes ressources minérales de la région, activement exploitées. C'est également le centre administratif de la région environnante (le *Conventus Iuridicus Lucense*), et un important nœud dans le réseau routier construit par les Romains. La ville se dote d'édifices publics impressionnants et de luxueuses villas urbaines, qui s'étendent sur un vaste secteur.

Cependant, au milieu du II^e siècle, les envahisseurs francs et germaniques traversent le *limes* et ravagent la Gaule, pénétrant en Hispanie avant d'en être expulsés. C'est pourquoi de massives défenses urbaines sont érigées dans toutes les villes des provinces romaines occidentales. Celles de *Lucus* sont édifiées entre 263 et 276 ; selon certaines hypothèses, cependant, elles sont moins une défense contre les envahisseurs barbares venus de l'autre côté du Rhin que contre les tribus locales, qui n'ont jamais totalement accepté l'occupation de leurs terres par les Romains. Comme dans la plupart des villes coloniales, l'aire enfermée par le rempart est inférieure à celle de l'établissement urbain : une partie considérable de la ville, au sud-est, demeure extra-muros.

En dépit de la solidité de ses fortifications, Lugo plie devant les Suèves, qui déferlent sur la péninsule au début du V^e siècle et détruisent la ville par le feu. Ils sont à leur tour délogés par les Wisigoths, qui s'emparent de la ville en 457 et s'y installent. Vient ensuite l'irrésistible invasion de l'Espagne par les Maures : Lugo est conquise et mise à sac en 714 ; elle repasse aux mains de la chrétienté après sa reconquête par Alphonse I^{er}, roi des Asturies, en 755, et elle est restaurée par l'évêque Odarius. En 968, les Normands, en route vers la Méditerranée, ravagent une nouvelle fois la ville, qui ne sera restaurée qu'au siècle suivant.

Description

Le rempart romain encercle une zone de 34,4 hectares ; il fait 2,117 km de circonférence. Son épaisseur est en règle générale de 4,20 mètres, bien qu'elle puisse atteindre 7 mètres par endroits ; sa hauteur varie entre 8 et 12 mètres. La structure se compose d'un parement intérieur et extérieur en pierre, avec entre les deux, un remplissage de terre, de pierres et de morceaux de pierre romaine travaillée, pris sur les bâtiments démolis.

On compte dix portes (cinq anciennes, cinq récentes) ; les véhicules à moteur peuvent en emprunter huit, les deux autres sont réservées aux seuls piétons. Cinq escaliers et une rampe donnent accès au chemin de ronde. Plusieurs escaliers à deux volées menant du chemin de ronde aux tours ont été découverts dans l'épaisseur des murailles ; on suppose que chacune des tours en possède.

Sur les tours d'origine, 46 demeurent intactes, et 39 autres ont été entièrement ou partiellement démolies. Elles se dressent à intervalles irréguliers tout le long du rempart ; les espaces intermédiaires varient entre 8,80 - 9,80 mètres et 15,90 - 16,40 mètres. Elles ne comptent que deux étages, et la plupart d'entre elles sont de plan approximativement semi-circulaire ; leur diamètre varie entre 5,35 et 12,80 mètres. Plusieurs ont la forme de cônes tronqués légèrement effilés, et quelques-unes possèdent un plan rectangulaire. L'une d'entre elles, connue sous le nom de *La Moschera*, est surmontée des vestiges de sa superstructure, avec deux fenêtres à arcades.

On note l'utilisation de plusieurs matériaux dans leur construction, et dans celle du rempart lui-même. Les pierres les plus utilisées sont le granite taillé et, en particulier, l'ardoise. La disposition des pierres et leur taille varient. Dans certains cas, des murailles de schiste ardoisier s'élèvent depuis des fondations en granite ; dans d'autres, ces dernières sont elles aussi en ardoise. Un autre traitement du parement est répandu : les assises de la moitié ou des deux

tiers inférieurs sont en granite taillé, le reste en ardoise, avec toutefois quelques blocs de granite çà et là.

Le parapet présente à certains endroits des créneaux, mais il s'agit très certainement d'ouvrages post-romains. En 1836-1837, d'importants travaux de reconstruction ont lieu sur ce qu'on appelle aujourd'hui le *Reducto de Santa Cristina*, afin de créer un fort conforme à l'architecture militaire de son temps.

Les portes d'origine ont subi plusieurs transformations depuis le III^e siècle. Les mieux préservées sont la porte Falsa et la Miñá, qui possède toujours son arc voûté d'origine, pris entre deux tours. Une forme typique de l'architecture romaine. Sur le mur intérieur (et également à la porte San Pedro), on observe des traces du poste de garde, aujourd'hui disparu.

Gestion et protection

Statut juridique

La première protection est assurée par la loi de 1985 sur le patrimoine espagnol, aux termes de laquelle le rempart romain de Lugo a été classé bien d'intérêt culturel (*Bien de Interés Cultural*). Ses dispositions sont renforcées par la loi de 1995 sur le patrimoine de la communauté autonome de Galice. Toutes les interventions susceptibles d'affecter l'état ou le statut des biens protégés doivent être soumises à l'examen de l'instance gouvernementale compétente ; de sévères sanctions punissent les infractions.

Gestion

Après une étude sur la propriété réalisée à la fin des années 1960, l'État espagnol, par le biais du ministère de l'Éducation et de la Science, est devenu propriétaire de la totalité des murailles. Un décret royal de 1994 a transféré la propriété à la Xunta de Galice.

La Constitution espagnole réserve certains droits afférents au patrimoine au gouvernement central. Néanmoins, ceux-ci sont délégués aux instances compétentes des communautés autonomes, c'est-à-dire, dans ce cas, la Xunta de Galice. En ce qui concerne le rempart de Lugo, la Xunta est à la fois propriétaire et instance compétente. En vertu de la loi sur le patrimoine de Galice, elle doit coopérer avec les autorités municipales pour assurer la protection et la conservation des monuments classés, et certaines fonctions leur sont déléguées. La Xunta opère par l'intermédiaire de sa direction générale du Patrimoine Culturel (*Dirección General de Patrimonio Cultural*), établie à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Le plan directeur pour la conservation et la restauration du rempart romain de Lugo (1992) propose entre autres des mesures à prendre du point de vue de la recherche et des techniques de restauration. Il est suivi en 1997 du plan spécial pour la protection et la réforme interne de l'enceinte fortifiée de la ville de Lugo, ciblant principalement l'environnement urbain de la ville historique. Toutefois, il a un impact direct sur la protection accordée au rempart, pour ce qui est de la gestion de la circulation, de la création d'espaces de plein air et de la réglementation de la hauteur

des édifices. L'autre instrument d'urbanisme affectant les murailles est le plan spécial pour la protection du Miño [fleuve], approuvé par la municipalité au début de l'année 1998.

Il n'existe actuellement pour le rempart de Lugo aucun plan de gestion *stricto sensu* : le travail se poursuit d'après le plan de 1992. Il n'existe pas non plus d'unité technique spécifiquement responsable de la conservation et de la restauration du rempart. Dans ce contexte, on envisage très sérieusement la création d'une fondation indépendante, sous patronage royal et comptant des représentants du gouvernement, des institutions académiques, des entreprises et des institutions volontaires qui travailleraient avec la direction générale du Patrimoine culturel de Galice. Le plan de travail de cet organisme inclurait le développement et la mise en œuvre de programmes intégrés de conservation, de restauration et d'entretien.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

L'historique de la conservation du rempart de Lugo est long, puisqu'il commence à l'époque où il remplissait toujours ses fonctions défensives et devait donc de temps à autre être rénové pour lui éviter le délabrement. Beaucoup d'archives témoignent d'interventions fréquentes au XVI^e siècle et ensuite. Depuis le milieu du XVIII^e siècle, les interventions ont été nombreuses ; leur liste est dressée en détail dans le dossier de proposition d'inscription. Elles ont en outre impliqué la démolition et la reconstruction de sections de murs et de tours, de même que l'insertion de nouvelles portes ou l'élargissement des portes existantes. Une intervention majeure a eu lieu en 1971-1972 lorsque les nombreuses maisons et autres structures qui avaient été bâties contre les murailles au fil des siècles ont été démolies. Celle-ci a été suivie d'une autre intervention, tout aussi ambitieuse, portant sur la restauration et la conservation du rempart et des tours.

Authenticité

L'authenticité du rempart romain de Lugo réside dans la façon dont il a survécu, intact, pendant dix-huit siècles. Sur cette longue période, des sections du rempart ont subi de nombreuses interventions, pour des raisons pratiques comme esthétiques, ce qui signifie qu'il ne survit pas dans sa forme exacte d'origine ; en ce sens, on pourrait considérer qu'il manque, dans une certaine mesure, d'authenticité. Son authenticité en tant qu'ensemble, toutefois, est irréprochable.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité Lugo en février 2000. L'ICOMOS a également bénéficié des observations de deux experts réputés de l'architecture militaire romaine.

Caractéristiques

Le rempart de Lugo est l'exemple le plus complet et le mieux préservé d'architecture militaire romaine dans l'Empire romain occidental.

Analyse comparative

Il n'existe aucun autre rempart romain aussi complet et intact que celui de Lugo. Si le circuit de Carcassonne est complet, il a subi des modifications et des agrandissements notables au Moyen Âge. De même, ceux d'Avila sont essentiellement médiévaux dans leur forme actuelle. Les sections subsistantes du rempart du Mans sont peut-être plus impressionnantes, mais le circuit n'est pas complet.

Brève description

Le rempart de Lugo a été construit à la fin du II^e siècle pour défendre ville romaine de *Lucus*. Tout le circuit demeure intact, et constitue le plus bel exemple de fortifications romaines tardives en Europe occidentale.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base du *critère iv* :

Critère iv Le rempart romain de Lugo est le plus bel exemple survivant de fortifications militaires romaines de la fin de l'Empire.

ICOMOS, septembre 2000

Elche (Espagne)

No 930

Identification

<i>Bien proposé</i>	La palmeraie d'Elche : un paysage culturel hérité d'Al-Andalus
<i>Lieu</i>	Communauté autonome de Valence
<i>État partie</i>	Espagne
<i>Date</i>	30 juin 1998

Justification émanant de l'État partie

Il s'agit de l'unique forêt de palmier de ce type sur le continent européen, ce qui lui confère une valeur de paysage exceptionnel dans ce cadre géographique. Les géographes arabes et les voyageurs européens attestent ce caractère exceptionnel à travers l'histoire.

En plus de la forêt authentiquement naturelle, de nombreux palmiers sont cultivés dans les jardins et vergers, vestiges de l'exploitation agricole que firent les Arabes de la péninsule ibérique il y a huit siècles. Les données archéologiques des périodes romaines et ibériques indiquent que ces plantations sont en réalité bien plus anciennes que la palmeraie arabe.

C'est aussi la survivance d'un habitat et d'une conception de la ville qui est visible sur la cartographie de la région. Le noyau central de la ville est entouré d'une série de jardins de palmiers avant d'arriver à la partie rurale proprement dite, où les exemplaires apparaissent plus disséminés jusqu'à former des forêts naturelles, sans que la main de l'homme intervienne dans leur culture.

Le palmier est une composante indissolublement associée à la culture d'Elche et s'y manifeste de différentes manières – la procession du dimanche des Rameaux, la Nuit des Rois et même le blason de la ville.

[Remarque L'État partie ne fait pas de propositions particulières quant aux critères au titre desquels il envisage de proposer l'inscription de ce bien sur la Liste du Patrimoine mondial.]

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, le bien proposé est un *site*. On peut aussi considérer que la palmeraie est conforme

au critère de paysage culturel évolutif tel que défini au paragraphe 39 des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*.

Histoire et description

Histoire

L'origine de la palmeraie d'Elche est traditionnellement attribuée aux Phéniciens et aux Carthaginois du I^{er} millénaire av. J.-C., car les dattes faisaient partie de leur alimentation. C'est au moment de l'invasion arabe au VIII^e siècle apr. J.-C. qu'elles commencèrent à être cultivées ; un réseau de canaux d'irrigation permit d'utiliser les eaux saumâtres du Vinalopo. La ville fut à l'époque transférée vers le nord et entourée de nombreuses palmeraies de manière à recréer un paysage rappelant l'Afrique du Nord d'où venaient les nouveaux habitants.


Elche fut reprise en 1265 pendant le règne de Jacques I^{er} et les terres furent redistribuées. Les terres fertiles de la rive gauche, irriguées par le canal principal (*Sequia Mayor*) furent accordées à ceux qui avaient participé à la reconquête ; cette zone comprenait de nombreuses palmeraies de dattiers, dont certaines existent encore. Les terres de la rive droite (le *Magram*) ne comprenaient pas de palmeraies et furent attribuées aux vassaux musulmans (*moriscos*) qui, en dépit de la moindre fertilité de la zone et grâce à leur savoir-faire, plantèrent des palmeraies et obtinrent de hauts rendements. Ces cultures devaient malheureusement se dégrader lorsque les *moriscos* furent chassés en 1606.

Les palmeraies continuèrent de produire de grandes quantités de dattes, mais les récoltes diminuèrent à mesure que la ville s'étendait dans cette direction au cours de la deuxième moitié du XVII^e siècle et pour finir les dattiers furent abattus. Ce processus s'accéléra avec l'industrialisation et l'arrivée du chemin de fer au XIX^e siècle. On ne reconnut le danger qui menaçait les palmeraies que dans les années 1920 et dans les années 1930, des mesures législatives furent prises pour assurer la survivance de ce qui restait, un processus qui fut complété par la promulgation de la loi sur la protection de la palmeraie d'Elche par le parlement régional de Valence en 1986.

Description

Les dattiers d'Elche sont de l'espèce *Phoenix dactylifera* L., native du Moyen-Orient et de l'Afrique du Nord. Ils peuvent atteindre 30 m de haut et vivre plus de 300 ans.

Les palmeraies qui sont l'objet de cette proposition forment un groupe compact dans la partie est de la ville d'Elche. Les limites des jardins (*huertos*) sont rectilignes, les parcelles sont essentiellement carrées ou rectangulaires mais certaines sont triangulaires. Elles sont séparées par des *cascabots* (clôtures de branches de palme tressées) ou des murs de pierre de 1 ou 2 mètres de haut. Chaque parcelle comprend la maison du propriétaire ou du locataire. Ces maisons sont en général délabrées sur les parcelles les plus proches du centre de la ville. Les palmiers sont plantés en rangs simples ou doubles, le long

des canaux d'irrigation. Ils produisent des dattes pour la consommation alimentaire et des palmes d'un blanc laiteux qui sont expédiées dans toute la péninsule ibérique pour la décoration et les processions du dimanche des Rameaux. La zone proposée pour inscription est clairement délimitée par un élément naturel (la rivière Vinalop ) , le centre historique d'Elche et des zones aux périmètres élaborés récemment pour un usage non-résidentiel et qui sont largement non construites.

Gestion et protection

Statut juridique

Les palmeraies privées ou publiques qui constituent cette proposition d'inscription sont protégées par la loi régionale de 1986 sur la protection de la palmeraie d'Elche. Tout abattage d'arbre, changement de pratique agricole, abandon délibéré ou enlèvement de clôtures, toutes actions pouvant nuire à la qualité ou à l'apparence des palmeraies sont soumises à autorisation. Les palmeraies sont l'objet d'un suivi systématique.

Gestion

Au total, 67 palmeraies, toutes comprises dans la zone urbaine, composent la proposition d'inscription. Cinquante d'entre elles appartiennent à la municipalité, les autres à des particuliers. Elles contiennent 45 000 arbres et s'étendent sur 144 hectares.

Une Fondation chargée de la surveillance des palmeraies d'Elche a été créée en 1933, et son rôle a été confirmé en 1986 par une loi de la province. Elle est composée de représentants des départements du gouvernement provincial (*Generalitat Valenciana*) chargés de la culture, de l'urbanisme et du développement agricole, de deux conseillers municipaux et d'un représentant des exploitants des palmeraies. Cet organe, présidé par le conseiller culturel de la province assisté par le maire d'Elche, est responsable de la politique et délègue ses fonctions administratives, conformément à la loi de 1986, à la commission de gestion locale (*Junta Local Gestora*).

Le plan d'urbanisme général d'Elche de 1997 prend un certain nombre de dispositions concernant les palmeraies plantées sur le territoire de la municipalité. Cette dernière applique une politique d'achat des propriétés, de plantations de dattiers issus de la pépinière municipale et d'accroissement de la productivité. En ce qui concerne les zones proposées pour inscription, aucune activité susceptible de porter préjudice à l'équilibre environnemental naturel ne peut y être conduite.

Les palmeraies sont également protégées par la loi n°1/1986 du gouvernement de Valencia, aux termes de laquelle aucune construction ni aucun développement non agricole ne peuvent avoir lieu dans les palmeraies et aux alentours de ces dernières.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

La conservation du paysage d'Elche est prise en charge depuis les années 1920, mais c'est seulement la promulgation de la loi provinciale de 1986 qui l'a rendue obligatoire.

Authenticité

Les parcelles sur lesquelles sont plantées les palmeraies sont fidèles au système d'origine de l'attribution des terres et forment une unité avec l'ancien système d'irrigation installé pendant la période arabe.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité Elche en février 1999. L'ICOMOS a également bénéficié des conseils de son Comité international sur les Jardins et les Sites historiques et de la Fédération internationale des architectes paysagers (IFLA).

Caractéristiques

Le paysage des palmeraies d'Elche et de ses environs est un exemple remarquable d'introduction d'une forme d'agriculture et d'acclimatation d'une espèce à rendement économique dans une nouvelle région. Il reflète aussi une époque importante de l'histoire.

Analyse comparative

Il y a bien sûr d'innombrables palmeraies en Afrique du Nord et au Moyen Orient. Toutefois, le caractère exceptionnel d'Elche provient du fait qu'il s'agit d'une implantation délibérée, par un envahisseur qui apporte une forme d'agriculture venant d'un autre continent et qui a, de plus, conservé sa forme d'origine jusqu'à nos jours. L'ICOMOS ne connaît pas d'autre concentration comparable d'une culture vivrière importée d'une région à l'autre qui ait survécu, immuable dans ses techniques et sa distribution sur un site unique et sur plusieurs siècles.

De nombreuses cultures vivrières comme le riz et les oliviers ont aussi été acclimatées à de nouvelles terres, au cours de la préhistoire ou de l'antiquité classique, mais il est impossible de trouver un exemple qui ait une continuité spatiale et technique comparable à Elche. De nombreuses cultures vivrières ont été importées en Europe en provenance d'un autre continent de façon similaire (tabac, pomme de terre, maïs), mais cela s'est produit beaucoup plus tard que l'introduction du dattier sur la péninsule ibérique. De plus, aucun lieu spécifique d'implantation ne peut être identifié avec certitude.

Observations de l'ICOMOS

Il existe près de 300 palmeraies dans Elche et ses environs - 102 à l'intérieur de la ville, 180 dans la zone rurale environnante. Leur superficie est de plus de 440 ha et contient plus de 11 000 arbres. Le dossier d'inscription d'origine précise qu'il y a 1046 propriétés dans sept des 34 municipalités voisines qui possèdent des dattiers isolés, des petits groupes ou des alignements, ce qui suggère qu'il y ait quelque 20 000 propriétés de ce type au total.

Ces chiffres confirment les informations complémentaires contenues dans un document communiqué par la municipalité d'Elche. Cela montre que la zone qui comporte des palmeraies dans les dix communes situées au sud de la ville couvre une superficie de 9362 ha. Dans ce même document, il est fait mention d'une zone tampon dans la ville de 810 ha.

La proposition d'inscription d'origine se rapportait à la palmeraie et au Mystère d'Elche (*Misteri*) ; ce dernier a été retiré. L'État partie a fourni en 1999 un dossier de proposition d'inscription révisé, couvrant un nombre de palmeraies plus réduit (287), pour 181 000 arbres et 440 hectares, mais l'ICOMOS a jugé que cette proposition demeurait trop vaste, et que la zone proposée pour inscription devait être un groupe plus petit, plus discret et plus compact de palmeraies représentatif de ces dernières dans leur intégralité.

Après des discussions entre des représentants de l'État partie et l'ICOMOS en février 2000, la seconde proposition révisée, à savoir la présente, a été soumise. Les 67 palmeraies qu'elle concerne sont étroitement liées entre elles et forment un paysage compact. Elles coïncident en outre plus exactement aux plantations d'origine, ce qui accroît la valeur culturelle du bien proposé pour inscription.

L'ICOMOS est reconnaissant à l'État partie de l'avoir longuement consulté pour arriver à la proposition actuelle, exactement conforme aux suggestions de l'ICOMOS.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères ii et v* :

Critère ii Les palmeraies d'Elche constituent un exemple remarquable de transfert d'un paysage typique d'une culture et d'un continent à un autre, dans ce cas de l'Afrique du Nord à l'Europe.

Critère v La palmeraie est un trait caractéristique du paysage d'Afrique du Nord, importée en Europe sous l'occupation arabe d'une grande partie de la péninsule ibérique, et qui y a survécu jusqu'à ce jour. L'ancien système d'irrigation, qui est toujours en fonction, est d'un intérêt particulier.

Tarragone (Espagne)

No 875rev

Identification

<i>Bien proposé</i>	Ensemble archéologique de Tarragone
<i>Lieu</i>	Communauté autonome de Catalogne, province de Tarragone
<i>État partie</i>	Espagne
<i>Date</i>	1 ^{er} juillet 1997

Justification émanant de l'État partie

La ville de Tarragone est le premier et le plus ancien des camps romains de la péninsule ibérique, et devint la capitale de la province d'Hispanie citérieure, qui représentait alors la plus grande partie de la péninsule, sous le règne d'Auguste (I^{er} siècle avant Jésus-Christ). Les vestiges qui subsistent à Tarragone permettent d'étudier l'expansion de la suprématie romaine à partir du III^e/II^e siècle avant Jésus-Christ, époque de la fondation de la ville romaine, jusqu'au début de l'ère chrétienne. Le tracé romain unique de cette ville est lui aussi exceptionnel, car il a dû s'adapter à la configuration du sol grâce à des terrasses artificielles, que l'on peut voir autour du forum provincial ainsi que dans le quartier résidentiel. La ville est riche en vestiges architecturaux et archéologiques ensevelis, parmi lesquels des bâtiments parfaitement conservés, comme c'est le cas pour le groupe de voûtes de la Calle Méndez Núñez.

L'originalité des murailles fortifiées construites aux III^e/II^e siècles avant Jésus-Christ est tout aussi remarquable : ce monument est unique de par les différentes phases de murailles républicaines et d'éléments typiques de l'œuvre romaine qu'il rassemble, son ancienneté, et l'étendue des murailles qui s'élèvent encore. Les murailles de Tarragone sont l'un des plus anciens exemples d'ingénierie militaire romaine de la péninsule ibérique, et la plus importante preuve existante de la ville républicaine. Elles constituent en effet l'un des symboles les plus marquants de la ville, puisqu'elles l'ont délimitée de l'Antiquité au XIX^e siècle. Elles illustrent la technique de construction connue sous le nom d'*opus siliceum*, caractéristique de l'Italie et utilisée en Étrurie et dans le Latium dès le VI^e siècle avant Jésus-Christ. Elles sont l'un des plus anciens exemples de travaux publics demeurant dans la péninsule ibérique, et l'un des rares exemples existants de travaux de défense républicains, dans lequel une grande partie de la structure reste intacte et bien conservée – des segments de murailles avec leur décoration intérieure et extérieure, des portails cyclopéens, et des bastions de défense en excellent état tels que les tours de Minerve, de Capiscole et de l'Archevêque.

L'ensemble architectural connu sous le nom de Forum provincial est considéré comme l'un des plus grands et des mieux documentés du monde romain. Ce large ensemble de bâtiments, siège du *Concilium provinciae Hispaniae citerioris*, a déterminé l'agencement de la vieille ville existante, où la plupart des éléments architecturaux subsistent, certains même sur une hauteur de 11 m. Il s'agissait d'un vaste ensemble (7,5 ha) s'étendant sur trois terrasses, utilisé pour des réunions politiques de haut niveau et pour rassembler les communautés de l'Hispanie citérieure dans l'Empire romain, comme en témoigne l'iconographie des sculptures et des décorations découvertes. Les détails architecturaux et l'utilisation de matériaux importés semblent démontrer que les architectes et les artisans avaient été amenés de Rome.

Le travail de ces spécialistes italiens transparaît également dans les trois structures romaines utilisées pour les spectacles publics : théâtre, amphithéâtre et cirque. Le théâtre, le seul connu en Catalogne, est relié au forum, et ils formaient à eux deux le centre du culte impérial des périodes d'Auguste et de la dynastie Julio-Claudienne.

Une grande partie de la basilique (tribunal) reste apparente dans le Forum colonial (ville), de même que d'autres bâtiments, parmi lesquels un temple. Des fouilles archéologiques dans cette zone ont révélé l'agencement du centre administratif, ainsi que le schéma des rues du quartier résidentiel contigu.

La construction de l'amphithéâtre est quelque peu inhabituelle, puisqu'il est en partie taillé à même la roche naturelle et en partie construit sur des voûtes en *opus caementicium*. Il est remarquable du fait des deux édifices religieux de ce secteur, construits après le martyre, à cet endroit même, de l'évêque Fructueux et de ses diacres Augure et Euloge.

Le cirque est intégré à la ville, ce qui est inhabituel ; sa relation avec le Forum provincial est comparable à celle qui unit le Palatin et le Circus Maximus à Rome. Le cirque de Leptis Magna est le seul exemple de tout l'empire d'Occident comparable en taille et en éléments conservés à celui de Tarragone, dont certains segments s'élèvent encore sur 7 m de hauteur.

Le cimetière paléochrétien est le mieux préservé de tout l'empire d'Occident, et contient des exemples de différents types d'architectures funéraires de la fin de l'époque romaine et du début de l'ère chrétienne, ainsi qu'un important ensemble épigraphique et des sarcophages ornés. Les premières villas situées à l'extérieur des remparts qui sont accessibles donnent une idée du peuplement, au fil du temps, autour de Tarragone ; au III^e siècle après Jésus-Christ, elles furent abandonnées et le quartier devint un cimetière.

Le paysage alentour abrite de nombreux vestiges, attribuables au statut de capitale de province de Tarragone. On compte entre autres l'aqueduc qui amenait l'eau sur plus de 40 km, le premier de la péninsule ibérique à être construit sur deux niveaux. Le monument connu sous le nom de tour des Scipion témoigne de l'existence d'une classe sociale élevée souhaitant démontrer son prestige par l'érection d'un monument funéraire sur l'une des principales voies d'accès à Tarragone.

Un certain nombre de carrières sont connues autour de la ville ; la pierre y était extraite pour construire les structures romaines. Il existe également plusieurs villas luxueuses, telles que la Villa dels Munts, avec ses riches dallages et sculptures et ses deux thermes. La Villa Centcelles, du IV^e siècle, fut transformée en monument funéraire paléochrétien peu après sa construction ; peut-être même était-elle destinée à accueillir les restes de l'empereur Constant I^{er}.

L'arc de triomphe de Berá prouve encore l'importance de cette capitale de province. Il fut construit sous le règne d'Auguste pour commémorer la déviation de l'ancienne Via Heraclea, portant désormais le nom de l'empereur.

Notes de l'ICOMOS

1. Dans le dossier de proposition d'inscription, l'État Partie ne fait aucune allusion aux critères en vertu desquels le bien devrait être inscrit sur la Liste du Patrimoine mondial.
2. Le texte ci-dessus est une version légèrement abrégée de celui qui figure dans le dossier de proposition d'inscription.

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du patrimoine mondial de 1972, le bien proposé est un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

Il est possible qu'il y ait eu ici un centre d'échanges commerciaux, fondé par les Ioniens au début du premier millénaire avant Jésus-Christ. Récemment, des recherches ont prouvé que les Ibères autochtones avaient créé un établissement nommé Kesse à la fin du Ve siècle avant Jésus-Christ. Il fut conquis et fortifié par le proconsul romain Scipion l'Africain en 218 avant Jésus-Christ, pendant la deuxième guerre Punique, afin de couper la route aux renforts envoyés par Carthage à Hannibal, alors en campagne en Italie. Le contrôle romain sur cette partie de la péninsule ibérique se renforça avec la destruction d'une flotte carthaginoise, en 217 avant Jésus-Christ, à l'embouchure de l'Èbre.

Après avoir été l'une des bases d'où les Romains conquièrent la péninsule tout entière, Tarragone devint le siège du pouvoir romain. Elle soutint Jules César contre Pompée, et fut récompensée de sa loyauté par le statut de *colonia*, avec le titre impressionnant de *Colonia Julia Urbs Triumphalis Tarraco*. Elle devint ensuite la capitale de la province impériale d'Hispanie citérieure (ou Tarraconaise), qui couvrait une grande partie de la péninsule ibérique, à la suite de la réorganisation par Auguste en 27 avant Jésus-Christ. À ce titre, elle fut dotée d'imposants bâtiments publics, symboles du pouvoir romain. Plusieurs empereurs romains, dont Auguste et Hadrien, y séjournèrent, et elle abrita également de nombreux conseils, rassemblant des officiels et des notables de toutes les provinces ibériques.

Le christianisme atteint Tarragone relativement tôt (qui, selon la légende, y aurait été prêché par saint Paul) et la ville devint un siège épiscopal. La cité prospère fut ravagée par des Francs en maraude pendant les incursions barbares des années 250, mais s'en remit rapidement. Elle tomba sous le joug wisigoth au Ve siècle et continua d'exister jusqu'en 469, date à laquelle Euric la rasa presque totalement.

Elle intégra les territoires maures en 714, mais sa situation, à la frontière du monde chrétien, en fit le théâtre de nombreux conflits sanglants dans les siècles qui suivirent. Deux fois reconquise pour de brèves périodes, la ville largement dévastée et dépeuplée ne fut rendue aux chrétiens qu'en 1148, à la suite de la victoire décisive de Raymond Bérenger IV contre les Maures à Tortosa. Elle fut repeuplée par les Normands, et devint catalane en 1220, après qu'Alphonse I^{er} le Batailleur eut définitivement bouté les Maures hors de Catalogne.

Description

La ville romaine, comme la ville ibérique à laquelle elle a succédé, se tenait sur une colline, le siège du gouvernement provincial, le *Concilium provinciae Hispaniae citerioris*, se trouvant au sommet et sur deux niveaux inférieurs en terrasse. Au sommet se dressait un espace ouvert entouré de colonnades, le temple du culte impérial s'élevant à l'une de ses extrémités. La seconde terrasse, de 150 m sur 300, accueillait un autre espace ouvert à colonnades, connu sous le nom de Forum provincial. Les inscriptions qui y ont été trouvées suggèrent que c'est là que se trouvaient les bâtiments gouvernementaux. La plus basse des trois terrasses était occupée par le cirque.

Entre cette enclave, réservée au gouvernement et au culte, et le port se trouvaient des quartiers commerciaux et résidentiels, ainsi que des bâtiments publics : thermes, écoles, bibliothèques, temples, forum commercial et théâtre.

- Les remparts

Les défenses construites par Scipion se composaient de deux murs-rideaux de 6 m de hauteur et de 4,5 m d'épaisseur, agrémentés de bastions carrés, tous construits en grands blocs de pierre non appareillés (*opus siliceum*). Au milieu du II^e siècle avant Jésus-Christ, le périmètre fut agrandi et les murailles élargies et surélevées (12 m de hauteur sur 6 m d'épaisseur), en *opus quadratum* (pierres taillées) posé sur les fondations mégalithiques d'origine, tandis que les parements des murailles étaient rustiqués. Les murailles restent en grande partie intactes à ce jour ; toutefois, certaines modifications mineures leur furent apportées à la fin de la période romaine et au Moyen Âge, de même que certains ajouts aux XVI^e-XVIII^e siècles. Aujourd'hui, un segment de 1,3 km est accessible aux visiteurs.

Sur les trois bastions restants, la tour de Minerve (qui faisait partie de l'enceinte originale) est la plus complète. Cinq têtes sculptées sur la paroi extérieure avaient une fonction de protection, tandis qu'à l'intérieur figure une inscription dédiée à la déesse Minerve.

- L'enceinte du culte impérial

Une première tentative de création de cet ensemble à l'époque Julio-Claudienne fut abandonnée, et ce n'est qu'en 70 après Jésus-Christ qu'elle fut menée à bien par Vespasien ; le composant final, le cirque, fut quant à lui ajouté par Domitien plus d'une décennie après.

Le portique délimitait une zone de 153 m sur 136, coïncidant plus ou moins avec le site de la cathédrale actuelle. Une partie du portique et du temple du culte impérial est préservée au sein de cette dernière.

- Le Forum provincial

Cet espace ouvert en terrasse mesurait 175 m sur 320, et était fermé à une extrémité par un autre temple. Le portique qui l'entourait faisait 14 m de large et était surmonté de bardeaux. Il s'ouvrait sur une série de voûtes semi-circulaires (cryptoportiques), que l'on peut voir intégrées à des bâtiments plus récents à plusieurs endroits de la ville ; dans certains cas, elles ont été taillées à même la roche, et dans d'autres il s'agit de structures de pierre.

Une imposante bâtisse, qui s'élève sur trois niveaux, servait de prétoire (*praetorium*), siège du conseil provincial ; elle fut considérablement altérée au Moyen Âge pour devenir la résidence de notables princiers ou épiscopaux. Cependant, des fragments importants de la bâtisse romaine restent clairement visibles.

- Le cirque

La troisième et la plus basse des terrasses fait 325 m de long sur 100-115 m de large ; le cirque est situé à cet emplacement et en occupe une grande partie. L'axe central fait 190 m de long. Les gradins s'élevaient sur une série de voûtes de mortier romain (*opus caementicium*), la façade du podium et les marches étant plus décoratives avec un parement de petits blocs de pierre carrés (*opus reticulatum*).

La plus grande partie visible se trouve dans le secteur sud-ouest (les grottes de San Hermengildo), mais beaucoup d'autres sont incorporées à des bâtiments plus récents. Une section de sa façade subsiste en tant que partie de la face intérieure de l'œuvre défensive du XIV^e siècle connue sous le nom de La Muraleta, et il est par conséquent possible de reconstruire intégralement son apparence originelle.

- Le Forum colonial

Au centre de la ville, on trouve les vestiges du Bas Forum, ou Forum colonial. Il remonte au moins au I^{er} siècle avant Jésus-Christ, d'après l'inscription dédiée à Pompée le Grand, qui reçut la charge de l'Espagne parmi ses responsabilités lorsque le premier triumvirat fut formé en 56 avant Jésus-Christ.

Un groupe constitué de la basilique (tribunal), d'un temple, et de quelques maisons et rues a été mis au jour. Les bases des colonnes donnent une indication quant à la forme de la basilique, dotée de pièces principales à l'intérieur et d'échoppes ou de tavernes à l'extérieur. Les autres caractéristiques de ce centre de vie urbain sont connues grâce à des vestiges fragmentaires subsistant dans les sous-sols et les murs des maisons actuelles.

- Le théâtre

Le théâtre fut construit au début du I^{er} siècle après Jésus-Christ, lorsque la ville subit des modifications importantes. Il fut érigé à la place de grands réservoirs datant du II^e siècle avant Jésus-Christ et d'un marché portuaire du milieu du I^{er} siècle avant Jésus-Christ. Il est situé à l'extérieur des murailles fortifiées, et utilise la pente naturelle du terrain pour les différents niveaux de gradins (*cavea*). Une partie de la scène (*scena*) a été mise au jour, mais on ne sait rien de la structure architecturale élaborée (*scenae frons*) qui devait s'élever derrière la scène proprement dite, en dehors d'un certain nombre d'éléments architecturaux et sculpturaux.

- L'amphithéâtre, la basilique wisigothe et l'église romane

L'amphithéâtre, qui peut accueillir 14 000 spectateurs assis, se situe au sud-est de la ville, au-delà des murailles et près de la côte. Construit au début du II^e siècle après Jésus-Christ, sous le règne de Trajan ou d'Hadrien, il possède un plan au sol elliptique caractéristique, mesurant 130 m sur 102 m.

L'arène est entourée de gradins, supportés par des voûtes superposées en *opus caementicium* et *opus reticulatum*, à l'exception du côté nord, où les gradins inférieurs sont taillés à même la roche. On accède à l'arène par deux grandes entrées aux extrémités de l'axe longitudinal. Le podium, utilisé par les officiels, fait plus de 3 m de haut et était à l'origine couvert de blocs de pierre peints ; lorsque la structure fut agrandie et reconstruite en 218 après Jésus-Christ, il fut revêtu de plaques de marbre blanc.

Il accueillit des spectacles jusqu'au milieu du IV^e siècle puis fut abandonné, et ne fut utilisé à nouveau qu'au VI^e siècle, lorsque fut érigée une basilique wisigothe. Il s'agissait là d'une structure à trois vaisseaux, dédiée aux martyrs Fructueux, Augure et Euloge, qui moururent dans l'amphithéâtre le 21 janvier 259. Elle comptait un chœur sur l'axe longitudinal, un sanctuaire pour célébrer l'Eucharistie, et une petite pièce qui pourrait avoir été une sacristie.

Ce bâtiment a été démoli au XII^e siècle pour permettre la construction d'une église romane avec un plan traditionnel en croix latine. La plupart des parties inférieures de cette structure subsistent, et les décorations qui ont été étudiées indiquent des liens avec les Cisterciens.

- Le cimetière paléochrétien

Cette zone extra-muros fut tout d'abord utilisée pour construire des villas suburbaines, à la fin de la période républicaine. Toutefois, elle fut convertie en un cimetière associé au culte des trois martyrs, sur la tombe desquels une basilique fut construite (puis détruite au VIII^e siècle). Les fouilles ont révélé plus de deux mille tombes de différents types, dont certaines sont exposées au public. Le musée paléochrétien du site présente une grande partie des éléments révélés par ces recherches.

- L'aqueduc

Trois aqueducs amenaient l'eau à Tarragone, deux de la rivière Francoli et le troisième de la Gaià, et leur tracé a été reconstitué en détail. Un tronçon de 217 m de l'un des aqueducs de la Francoli, connu sous le nom de Les Ferreres, a été préservé à l'endroit où il traverse une vallée peu profonde. Il est construit en *opus quadratum* et se compose d'arches sur deux niveaux, qui culminent à une hauteur de 27 m.

- La tour des Scipion

L'attribution de ce monument funéraire aux Scipion est plus que douteuse, puisqu'il date de la première moitié du I^{er} siècle après Jésus-Christ. Il se compose d'un solide podium, d'une section centrale représentant la divinité phrygienne Attis et d'une section supérieure ornée de reliefs représentant deux hommes en costume oriental.

- La carrière Médol

Cette grande carrière a été exploitée pour extraire le calcaire utilisé dans la construction de nombreux bâtiments de Tarragone ; on a estimé à 50 000 m³ la roche extraite pendant la période d'exploitation.

- La villa mausolée « Centcelles »

La première structure sur ce site était une modeste *villa rustica* construite au II^e siècle après Jésus-Christ, qui fut largement agrandie au IV^e siècle et, plus tard au cours de ce même siècle, convertie en mausolée.

Les deux pièces principales de la villa étaient respectivement quadrilatérale et circulaire et toutes deux probablement surmontées d'un dôme. La seconde fut convertie en mausolée, l'intérieur du dôme étant couvert de mosaïques et une crypte souterraine créée. La rangée inférieure de mosaïques représente des scènes de chasse, la rangée supérieure des scènes bibliques. Si le sommet du dôme a perdu ses mosaïques, certains fragments de peintures murales subsistent en revanche.

Le bâtiment devint au Moyen Âge une chapelle dédiée à saint Bernard, et une ferme au XIX^e siècle.

- La Villa « dels Munts »

Les vestiges découverts de cette villa extra-muros sont situés sur une pente douce qui descend jusqu'à la mer. Elle fut probablement construite au début du I^{er} siècle après Jésus-Christ, et rénovée et agrandie à la fin du III^e siècle, après l'incursion franque, sans doute pour servir de résidence à un haut dignitaire romain. C'était un grand bâtiment luxueux, avec des pièces principales aux décorations élaborées, deux thermes et de grands réservoirs.

- L'arc de triomphe de Berá

Ce monument est considéré comme un « repère » territorial, qui indique la frontière du territoire de Tarragone. Il se compose d'un arc unique, à la décoration relativement simple. Sur l'entablement, une inscription rappelle le nom du consul qui ordonna sa construction.

Gestion et protection

Statut juridique

L'ensemble archéologique de Tarragone est protégé par diverses classifications en vertu de la loi espagnole n°16/1985 sur le patrimoine historique espagnol et de la loi catalane n°9/1993 sur le patrimoine culturel catalan (les dates concernent le décret officiel ; les classifications antérieures sont couvertes par la législation actuellement en vigueur) :

- Centre historique de Tarragone : ensemble historique 1966 ;
- Murailles romaines : monument historique 1984 ;
- Aqueduc Les Ferreres : monument historique 1905 ;
- Cathédrale : monument historique 1905 ;
- Amphithéâtre et église : monument historique 1924 ;
- Forum provincial : monument historique 1926, 1931 ;
- Tour des Scipion : monument historique 1926 ;
- Cimetière paléochrétien : zone archéologique 1931 ;
- Carrière Médol : zone archéologique 1931 ;
- Forum : zone archéologique 1954 ;
- Voûtes du cirque : monument historique 1963 ;
- Théâtre romain : zone archéologique 1977 ;
- Villa Les Munts : zone archéologique 1979 ;
- Arc de Berá : monument historique 1926 ;
- Villa mausolée Centcelles 1931.

La législation limite toutes les formes d'intervention sur le monument ou le site classé et ses alentours immédiats ; à partir de 1990, un certain nombre de décrets du Parlement catalan, relatifs à des aspects spécifiques de la protection et de la conservation, sont venus l'appuyer.

Gestion

Les biens figurant dans cette proposition d'inscription appartiennent à diverses institutions publiques et privées, ainsi qu'à des particuliers.

La *Generalitat* de Catalogne est globalement responsable de la protection et de la gestion des monuments et des sites par l'intermédiaire de la direction générale du Patrimoine culturel, qui fait partie du secrétariat à la Culture. Certains monuments sont gérés par la municipalité de Tarragone.

L'article 44 du plan général de gestion urbaine de Tarragone, approuvé en janvier 1995, porte sur la protection du patrimoine archéologique. Il désigne des zones de protection spéciales autour de l'amphithéâtre, du cirque, du théâtre et de l'aqueduc. Il existe également un plan détaillé, le *Pla Especial Pilats*, pour la zone du prétoire et du cirque. Le plan spécial pour la ville haute (*Pla Especial del Centre Historic-Part Alta* – PEHA), approuvé en 1990, concerne quant à lui la réhabilitation du centre historique, et fait figurer des dispositions particulières pour la préservation du paysage urbain historique et ses composants.

Le secrétariat à la Culture de la *Generalitat* dispose d'un programme pour l'archéologie urbaine dans toute la Communauté autonome, au sein duquel Tarragone tient une place importante. Un programme de projets de restauration a été mis en œuvre pendant les deux dernières décennies sur des monuments et des sites individuels. Ces projets bénéficient d'un financement divers, émanant des autorités nationales, provinciales et municipales.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

L'étude des monuments et des sites de Tarragone a commencé dès le XVI^e siècle, et d'importants travaux ont été effectués au XIX^e siècle, mais le travail archéologique systématique n'a commencé qu'à la fin des années quatre-vingt. Il fut commencé par le *Deutsches Archäologisches Institut*, puis repris en 1987 et 1989 par l'École atelier d'archéologie (TEDA) créée par la municipalité et, depuis, par le centre tarraconais d'archéologie urbaine (CAUT) et le service archéologique de la *Generalitat*, travaillant en étroite collaboration avec le laboratoire archéologique de l'université Rovira i Virgili de Tarragone (LAUT).

Les projets de conservation et de restauration scientifiques ont commencé à la fin des années cinquante, tout d'abord sous la direction du ministère de la Culture, puis sous celle du service archéologique de la *Generalitat*, suite à sa création en 1980. Un certain nombre de projets spécifiques ont été mis en œuvre ou sont en cours (voir ci-dessus), dont certains ont abouti à des accords conclus entre le service et d'autres organismes, tels que le musée municipal et l'Université.

Authenticité

L'authenticité des sites mis au jour par les fouilles est totale. Le degré d'authenticité des monuments tels que l'amphithéâtre, l'arc de Berá et la tour des Scipion est tout aussi élevé, car ils n'ont fait l'objet d'aucune forme de reconstruction (bien que la forme de l'amphithéâtre ait été remaniée au fil des siècles, puisqu'il avait cessé d'être utilisé à ses fins d'origine). Les vestiges d'anciennes structures intégrées dans des bâtiments plus récents sont également authentiques, bien qu'ils soient fragmentaires et que l'usage actuel des bâtiments dont ils font partie soit différent de leur fonction originelle.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité Tarragone en janvier 1998. Une seconde mission a visité la ville en février 2000.

Lors de la 22^e session du Bureau du Comité du Patrimoine mondial, qui s'est tenue à Paris en juin 1998, il a été décidé, après discussions entre le Président, l'État partie et l'ICOMOS, que la première proposition d'inscription serait revue et soumise une seconde fois. L'État partie a invité trois éminents experts en archéologie et en histoire des villes romaines, de France, d'Italie et du Royaume Uni respectivement, et désigné par l'ICOMOS, à visiter Tarragone et à soumettre des rapports indépendants sur l'importance culturelle de Tarragone. Ces rapports ont été pris en considération par l'ICOMOS dans la préparation de cette évaluation, en même temps que le rapport de la réunion d'experts internationaux en archéologie romaine qui s'est tenue en février 1999 à Tarragone.

Caractéristiques

Tarragone était l'une des plus importantes capitales provinciales de l'Empire romain d'Occident et, en tant que telle, fut dotée de nombreux bâtiments publics magnifiques. Elle fut également le site d'un impressionnant ensemble symbolique consacré au culte de la famille impériale.

Analyse comparative

L'État Partie a inclus dans le dossier de proposition d'inscription une brève étude comparative qui se concentre sur Tarragone par rapport, principalement, à Mérida, dont les monuments romains furent inscrits sur la Liste du Patrimoine mondial en 1993. Elle souligne l'antériorité de la fondation de Tarragone, son importance symbolique et politique supérieure dans l'Empire romain et sa richesse relativement plus importante en bâtiments publics, ainsi que ses murailles fortifiées.

Les rapports évoqués précédemment soulignent surtout l'importance exceptionnelle de Tarragone dans le plus vaste contexte de l'Empire romain. Ce fut la première capitale provinciale établie par Rome et, en tant que telle, servit de modèle à la fondation ultérieure de villes romaines, comme par exemple *Lugdunum* (Lyon). Les vestiges sont remarquables en ce qu'ils illustrent l'histoire complète de la ville dans l'antiquité, depuis le III^e siècle avant J.-C. jusqu'à la fin de la domination romaine. En cela, on ne trouve de vestiges comparables qu'à Rome elle-même.

Brève description

Tárraco (l'actuelle Tarragone) fut une cité administrative et marchande d'une importance majeure pour l'Espagne romaine et le centre du culte impérial pour toutes les provinces ibériques. Elle fut dotée de nombreux édifices superbes dont des parties ont été révélées par une série de fouilles exceptionnelles. Bien que la plupart des vestiges visibles soient fragmentaires dont un grand nombre sont préservés sous des constructions plus récentes, ils offrent

une image saisissante de la grandeur de cette capitale provinciale romaine.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du Patrimoine mondial sur la base des *critères ii et iii* :

Critère ii La ville romaine de Tarragone est d'une importance exceptionnelle dans le développement de l'urbanisme et de l'esthétique des villes romaines et sert de modèle aux capitales provinciales créées ailleurs dans le monde romain.

Critère iii Tarragone apporte un témoignage éloquent et incomparable sur une phase de l'histoire des terres méditerranéennes de l'antiquité.

ICOMOS, septembre 2000

Kremlin de Kazan (Fédération de Russie)

No 980

Identification

<i>Bien proposé</i>	Ensemble historique et architectural du Kremlin de Kazan
<i>Lieu</i>	République du Tatarstan, ville de Kazan
<i>État partie</i>	Fédération de Russie
<i>Date</i>	29 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

Le Kremlin de Kazan est un monument exceptionnel et complexe d'archéologie, d'histoire, de développement urbain et d'architecture. Ses strates d'occupation s'accumulent depuis plus d'un millier d'années, depuis le Xe et le début du XIe siècle, et font entre 2 et 8 mètres. Il a préservé les vestiges de bâtiments de pierre et de bois de différents types, ainsi que des artefacts de la culture matérielle et spirituelle des peuples qui habitaient l'ancienne Kazan à l'époque pré-mongole, à l'époque de la Horde d'or du khanat de Kazan. Ce complexe unique possède un énorme système fortifié en maçonnerie qui date du Xe siècle, seul témoin de cette culture aujourd'hui éteinte.

Le Kremlin de Kazan conserve les traces de trois grilles de développement urbain : tatar, pré-régulier russe et régulier européen. Seuls vestiges du complexe urbain de la période du khanat (du XVe au XVIe siècle) subsistant, l'esquisse des murailles du XVe siècle, et les mausolées des khans de Kazan. La tour de Sioumbeki est l'une des quelques tours penchées au monde. Les monuments architecturaux existants sont l'œuvre des maîtres d'œuvre Postnik Yakovlev (« Barma ») et d'Ivan Shiryai, à qui l'on doit la cathédrale Saint-Basile de Moscou. K.A. Ton a construit l'ancien palais du gouverneur et ses quartiers impériaux.

Le Kremlin de Kazan est le seul représentant au monde de la culture et du pouvoir de l'État tatar, la seule forteresse tatare subsistante avec des traces du schéma urbain d'origine. C'est le fruit de l'interaction de divers développements et cultures : Bulgares, Horde d'or, Tatars du Kazan médiéval, Italiens, Russes et Tatars contemporains. Il marque la frontière nord-ouest de l'expansion de l'Islam dans le monde et, au sud, la limite de celle du style Pskov-Novgorod en Russie, qui fait la synthèse des styles architecturaux tatar et russe dans ses principaux monuments (tour de Sioumbeki, cathédrale de l'Annonciation et la tour du Sauveur). Les grands

développements urbains du XXe siècle n'ont pratiquement pas touché le Kremlin de Kazan.

Critères ii, iii et iv

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

La première occupation humaine dans la région de Kazan remonte au VIIe et au VIIIe millénaire avant notre ère ; on y trouve des vestiges de l'âge du bronze (IIe au I^{er} millénaire, peuplement ancien de la région de Kazan), et du début de l'âge du fer (VIIIe au VIe siècle avant notre ère, culture ananine), et du début de la période médiévale (IVe-Ve siècle après J.-C., culture azéline). Du Xe au XIIIe siècle, Kazan est une ville bulgare pré-mongole. Ce qui est aujourd'hui la colline du Kremlin est alors un peuplement marchand fortifié, entouré de douves, de digues et d'entrepôts. Une forteresse en pierre est bâtie au XIIe siècle, et la ville devient peu à peu un avant-poste à la frontière nord de la Bulgarie de la Volga. La vieille ville s'étend vers l'est, sur le site de l'ancien monastère de Notre-Dame de Kazan. Au XIIIe siècle, les Mongols donnent l'ordre de détruire la forteresse. Une citadelle est alors construite ; c'est là que siège le prince de Kazan, et que se trouvent aussi les institutions administratives et religieuses de la ville. Pendant la première moitié du XVe siècle, la ville devient capitale de la principauté musulmane de Bulgarie, avec des fonctions administratives, militaires et marchandes.

- Capitale du khanat de Kazan (1438-1552)

Au milieu du XVe siècle, l'État tombe sous le joug d'une dynastie des khans de la Horde d'or, de la branche d'Ulugh Mukhammad. L'ancienne forteresse de pierre est restaurée et étendue à ce qui est aujourd'hui le site du Kremlin, et le territoire placé sous contrôle organisé. Au milieu du XVI^e siècle, le site est une solide forteresse, faite de bois et de pierre ; la citadelle abrite le palais du khan et la mosquée du khan compte aussi les tombes et la nécropole des khans de Kazan (il est possible que ce soit un lieu de pèlerinage). Le palais du prince est reconstruit et devient la cour du khan, sans pour autant abandonner son schéma fondamental ; c'est là aussi que sont entreposés le trésor, les archives et les manuscrits. En surplomb du paysage urbain de Kazan, la cour est encerclée de plusieurs murailles de différents niveaux, de nombreux pavillons, de galeries, de la mosquée du khan et d'autres édifices publics. La porte de l'Ouest est sa structure la plus imposante.

- Capitale des pays de la Volga annexés (royaume de Kazan, 1552-1708)

En 1552, les forces russes prennent Kazan ; après la campagne de la Volga d'Ivan le Terrible, la ville devient la nouvelle capitale chrétienne des pays de la Volga. Le nouveau Kremlin russe est analogue à la forteresse tatare, dont il conserve le schéma urbain, la relation à l'environnement, l'emplacement des tours et le plan intérieur

de base. La tour de guet des anciennes douves de Tazik subsiste, mais devient le clocher de la nouvelle cathédrale de l'Annonciation. Aux XVIe et XVIIe siècles, il n'y a pas de construction à grande échelle dans le Kremlin ; les édifices tatars qui restent sont réutilisés et les mosquées peu à peu transformées en églises chrétiennes. Le Kremlin subit quelques modifications, reflétant son nouveau statut de pôle chrétien orthodoxe, avec deux monastères (le Sauveur Transfiguré, la Trinité) et de place-forte militaire. La cour du khan devient un arsenal, et de nouveaux quartiers administratifs sont construits dans la partie sud de la forteresse, dans les appartements du palais du Tsar. Au fil des ans, Kazan conserve sa fonction commémorative, transparaissant dans la tombe du saint à proximité de la cathédrale du Sauveur Transfiguré, les églises Saint-Nicolas Ratny et Nikita Selunskii, la chapelle du Vernicle et la Sainte source (Tainkitskii).

- Capitale de la première province de Kazan (1708 à la fin du XVIIIe siècle)

Au début du XVIIIe siècle, Kazan devient la capitale de la province de Kazan, qui comprend de vastes territoires des pays de la Volga et de l'Oural. Kazan est donc à nouveau reconstruite. Le centre administratif de l'ancien royaume de Kazan, situé au sud, revient au nord, où il était à l'époque des Tatars. La maison du Commandant en chef, à la place de l'ancien palais du khan, devient le nouveau cœur de la forteresse, suggérant la prépondérance du pouvoir séculier. Elle est renforcée par la masse de la cathédrale de l'Annonciation et son clocher, dans l'ombre de laquelle s'élève le monastère du Sauveur Transfiguré.

- Capitale de la deuxième province de Kazan (fin XVIIIe siècle aux années 1920)

Le schéma urbain du Kremlin est rendu plus régulier, et certaines anciennes rues datant de l'époque du khanat sont éliminées. Les fonctions, en revanche, demeurent fondamentalement identiques. La rue qui relie les tours Spasskaya et Tainitskaya le long de l'axe nord-sud est redressée, et sépare le quartier de la forteresse en deux zones fonctionnelles bien distinctes. (1) Celle de l'est, qui comprend le palais du gouverneur, les fonctions publiques, le Consistoire, la cathédrale de l'Annonciation et l'Évêché ; (2) celle de l'ouest, qui comprend la fonderie à canons, l'école des cadets et l'ensemble du monastère du Sauveur Transfiguré. La forteresse perd de son importance militaire, tandis que l'accent est mis sur l'administration, ce qui n'en fait plus qu'un simple tribunal d'administration provinciale. On le constate particulièrement dans l'orientation de toutes les élévations principales en direction de la ville. De petits bâtiments administratifs de styles divers sont ajoutés à l'ensemble.

- Capitale de la République autonome des Tatars (1922-1992)

Pendant la persécution stalinienne, la plupart des églises du Kremlin sont démolies, ce qui ne fait qu'empirer la dégradation de l'ensemble. Celui-ci a perdu beaucoup de ses anciens traits dominants : les clochers des cathédrales de l'Annonciation et du Sauveur Transfiguré, l'église de Cyprien et de Justinia, le complexe du monastère du Sauveur Transfiguré, le dôme de l'évêché et ceux de la cathédrale de l'Annonciation. Les murs et les tours font l'objet de

rénovations depuis les années 1950, la cathédrale de l'Annonciation et la tour de Sioumbeki depuis 1980. Le Kremlin conserve son statut de siège du pouvoir de l'État et de caserne.

- Capitale de la République du Tatarstan (depuis 1992)

Le 22 septembre 1994, le Kremlin devient le Musée historique, architectural et artistique du « Kremlin de Kazan ». L'ensemble historique entre dans une nouvelle ère. La fonction de caserne est supprimée, la fonction de musée ajoutée. La réhabilitation met l'accent sur l'aspect de l'ancienne forteresse et sur les fonctions commémoratives et religieuses perdues. La rénovation de l'école des cadets commence ; on lance un projet de reconstruction de la mosquée historique de Kul-Sharif, sur le site de la mosquée principale, détruite, de l'époque du khanat. La construction doit réhabiliter l'intégrité urbaine perdue de l'ensemble du Kremlin, enrichir le paysage et symboliser l'existence pacifique des deux grandes confessions du Tatarstan, l'Islam et la chrétienté. Les minarets de la nouvelle mosquée doivent recentrer la composition chancelante du Kremlin, et devenir le nouveau trait dominant du complexe. Les travaux de construction sur le complexe de l'ancienne fonderie à canons ont commencé, en vue de créer un musée. Certains étages de l'édifice disgracieux du nord seront démolis, et les élévations seront rénovées dans l'esprit des XVIIIe et XIXe siècles.

Description

Le Kremlin de Kazan est une forteresse médiévale ; son espace intérieur présente un plan régulier et il abrite des édifices datant du XVIe au XIXe siècle, avec des vestiges des fortifications et des structures du Xe au XVIe siècle. Le Kremlin est situé dans la partie centrale, sur le promontoire d'un terre-plein élevé, sur la rive gauche de la rivière Kazanka (le dénivelé maximum de la colline fait 28 mètres). Le territoire du Kremlin est un polygone irrégulier, allongé dans la direction nord-sud, du fait de la topographie du site. Actuellement, il inclut plusieurs ensembles historiques, architecturaux et archéologiques, parmi lesquels : les fortifications, le palais du gouverneur et la tour de Sioumbeki, la cathédrale de l'Annonciation, les services publics, le monastère du Sauveur Transfiguré, l'école des cadets et la fonderie à canons. Les strates archéologiques font entre 3 et 8 mètres.

Voici les principaux bâtiments et ensembles historiques du Kremlin de Kazan :

- Fortifications

Les fortifications ont été construites en plusieurs étapes : de 1556 à 1562, les maîtres de Pskov, avec à leur tête Postnik, Yakovlev et Ivan Shiryai, reproduisent en général les fortifications tatares antérieures ; les murailles et les tours sont achevées au début du XVIIe siècle, puis agrandies au XVIIIe siècle. Les premières murailles sont construites en pierres (milieu du XVIe siècle), puis en pierres et en briques (fin du XVIe siècle), et enfin en briques seulement (XVIIIe et XIXe siècle). On compte à l'origine 13 tours fortifiées, mais certaines sont abattues au XIXe siècle. Depuis 1951, les fortifications font l'objet de travaux de réparation et de reconstruction. L'entrée principale du Kremlin, la tour Spasskaya, avec l'église du Vernicle, est située au sud de la digue, construite en 1556-1562. Dans les années 1670, la

tour est dotée d'une nouvelle partie supérieure. Le complexe est restauré en 1957 et en 1970-1975. Des fouilles archéologiques ont été effectuées sur les différentes sections de fortifications, et ont abouti à la découverte de vestiges datant de structures antérieures, des XIe et XIIe siècles et des périodes plus tardives.

- L'ensemble du palais du Gouverneur

Cet ensemble est situé à l'extrême nord du Kremlin, à l'emplacement du palais du khan de Kazan, dont il reste quelques vestiges. Le palais actuel a été construit en 1845-1848, d'après les plans de l'architecte K.A. Ton, auteur de l'église du Christ Sauveur et du grand palais du Kremlin à Moscou. Le palais se compose des bâtiments principaux et d'un bas demi-cercles de remises au nord, avec un passage vers la cour intérieure. C'est un bâtiment en briques, sur deux étages. La façade principale, symétrique, fait face à la place ; des motifs de style classique russe tardif dominent la décoration intérieure. Des travaux de réparation et de rénovation sont en cours depuis 1950 ; les halls d'entrée ont été rénovés en 1979, la façade principale en 1983. L'église du palais, datant du XVIIe siècle, est située à l'ouest du palais ; elle a été rénovée et consacrée à la pentecôte en 1852. La tour de Sioumbeki est le symbole architectural de la ville. Son nom remonte à une tsarine tatare, Sioumbeki, épouse des deux derniers khans de Kazan. Elle a été construite à la fin du XVIIe et au début du XVIIIe siècle, pour servir de passage. De 1941 à 1991, la tour a fait l'objet de divers travaux de restauration et de consolidation. Le complexe inclut des vestiges des mausolées du XVe et du XVIe siècle, et de certaines des structures du XIIIe et du XIVe siècle.

- L'ensemble de la cathédrale de l'Annonciation

L'ensemble est situé au nord-est du Kremlin ; depuis le XVIe siècle, il est devenu le siège de l'administration de l'Église orthodoxe. La cathédrale de l'Annonciation, érigée en 1561-1562, est la plus grande construction du Kremlin ; elle compte trois absides, cinq coupoles et six piliers, ainsi que deux chapelles reliées par un porche. Elle a subi des modifications en 1694, 1736, 1842-1843 et 1863. Dans les années 1930, le clocher, le porche de l'ouest et les coupoles ont été démolis. Cependant, le volume central, en pierre blanche, a préservé sa composition spatiale d'origine. Quant au sanctuaire, il conserve ses intérieurs du XVIe et du XVIIe siècle. En 1973-1986, les coupoles ont été reconstruites, et la section orientale du complexe restaurée. La restauration poursuit son cours depuis 1996, notamment sur les peintures. L'évêché, au sud-est de la cathédrale, a été construit en 1829. Le consistoire, qui ferme le complexe au sud, a été reconstruit au XVIIIe siècle, et rénové au XIXe siècle. On peut observer les vestiges archéologiques d'édifices du XIIe au XVIe siècle.

- L'ensemble des services publics

Le complexe est situé dans la partie sud-est du Kremlin, et est devenu au fil de l'histoire un centre administratif. Il comprend le bâtiment des bureaux administratifs et le corps de garde. Le premier a été bâti dans les années 1770 d'après les plans de V.I. Kaftyrev, auteur du premier plan régulier de Kazan. Il englobait l'édifice antérieur de la Chancellerie provinciale, du même architecte.

Les façades ont été reconstruites dans les années 1840. Le corps de garde, de trois étages, a été construit en briques sur le site d'un entrepôt militaire, au milieu du XIXe siècle. Les façades présentent une ornementation sobre, de grandes fenêtres et un toit à faible pente. D'importants travaux de rénovation ont été réalisés en 1998.

- L'ensemble du monastère du Sauveur Transfiguré

Situé au sud-est du Kremlin, à côté de la tour Spasskaya, l'ensemble a vu sa construction commencer en 1557. Le monastère était le cœur du travail des missionnaires, et le dernier repos des prélats, des citoyens les plus respectés et de la noblesse de Kazan. La cathédrale du Sauveur Transfiguré, au centre de la zone, a été construite en 1595-1601, et démolie dans les années 1920. Les fondations, en pierre blanche, ont survécu jusqu'à ce jour. L'église Saint-Nicolas le Thaumaturge et son réfectoire se dressent à l'ouest de la cathédrale. L'église bâtie en 1558, a été reconstruite par l'architecture A. Schmidt en 1815. Le rez-de-chaussée, en pierre blanche, subsiste depuis le XVIe siècle. Des travaux de rénovation sont en cours depuis 1993. Le bâtiment des Frères, adjacent à l'enceinte du monastère, est situé au nord-est de la cathédrale. Les cellules, élevées en briques, datent de 1670, l'économat du XVIIIe siècle, et une galerie de 1892. Les catacombes souterraines du monastère du Sauveur Transfiguré sont à proximité de la cathédrale. Elles ont été construites en 1592 pour accueillir les dépouilles des personnages éminents de Kazan.

- Le complexe de l'école des cadets

Construit au XIXe siècle à l'emplacement d'une mosquée et d'un monastère, le complexe se compose de deux écoles et de l'ancien pensionnat. La mosquée de Kul-Sharif est en cours de reconstruction. L'école des cadets, bâtiment élevé dans les années 1840, en briques revêtues d'un enduit, ne comptait à l'origine que deux étages, mais un troisième lui a été adjoint pendant la période soviétique. Le manège a été édifié dans les années 1880. Il mesure 56 m x 71 m, avec une portée de 17 m et un plafond suspendu. Une proposition a été faite en vue de la rénovation du bâtiment et de sa conversion en galerie d'art.

- La fonderie à canons

Ce complexe remonte à la fin du XVIIe siècle, et a été édifié à l'emplacement d'un entrepôt militaire et du corps de garde du khan. Les bâtiments étaient de plain-pied ou d'un étage, et formaient un vaste ensemble. Le bâtiment principal a été reconstruit au XVIIIe et au début du XIXe siècle, pour s'adapter à la nouvelle orientation de la grand-rue, conformément au plan de 1768. Au début du XIXe siècle, la fabrique de canons, construite d'après les plans de l'ingénieur Betancourt, comptait parmi les plus importantes de Russie. En 1815, un incendie a ravagé tout le Kremlin, et mis un terme aux activités de la fonderie. De 1825 à 1837, l'ancien arsenal et la fonderie ont été utilisés comme école. Le bâtiment principal du complexe a été rénové en 1995-1999, le bâtiment nord est en réparation depuis 1996 et les bâtiments sud et ouest depuis 1995.

Gestion et protection

Statut juridique

L'ensemble du Kremlin de Kazan appartient à la République du Tatarstan. Il est protégé par la loi en tant que monument historique et culturel, en vertu du décret ministériel de 1960. La zone protégée et la maintenance sont régies par le Projet pour les zones protégées des monuments historiques et culturels de la ville de Kazan, confirmé par décret ministériel en 1988. En outre, d'autres décrets de 1994 et 1995 viennent compléter la protection. L'ensemble inclut la résidence du président de la République du Tatarstan, d'autres édifices gouvernementaux, une réserve de musée, des ateliers, des bâtiments religieux, des bureaux, une cafétéria et un bureau de poste.

Gestion

Le conseil académique du musée examine tous les travaux portant sur le complexe. Le comité de restauration scientifique et l'Administration centrale pour la supervision publique de la protection et de l'utilisation des monuments historiques et culturels, sous l'égide du ministère de la Culture, étudient l'ensemble des recherches et projets en matière de restauration et de développement. Quant à l'Office pour la supervision nationale de l'architecture et de la construction, il contrôle le respect des réglementations et des normes de rénovation, ainsi que l'exécution des projets. Seules des institutions agréées peuvent entreprendre des projets, et un service spécialisé dans la restauration dépendant de la réserve nationale historique, architecturale et artistique du Kremlin de Kazan est responsable de les superviser.

Plusieurs programmes concernant la conservation de l'ensemble ont été agréés, dont le programme fédéral « Patrimoine » (1991), le programme de la République « Miras » (1989), le programme pour le développement de la culture de Kazan (1998), pour le développement de l'ingénierie et de l'économie de Kazan (1999), et des plans directeurs pour la conservation et le développement de l'ensemble du Kremlin de Kazan (1994).

Le site a une capacité d'accueil de quelques 100 000 visiteurs par an. Une infrastructure touristique est en cours de développement. Parmi les installations actuelles destinées aux visiteurs figurent un parc de stationnement pour autocars, un bureau d'excursion et une cafétéria. Un système de mesure assure le suivi des mouvements (gravimétriques) des édifices. On observe une certaine pollution, et la zone est vulnérable aux crues, mais des mesures préventives sont prises chaque année. Tous les bâtiments possèdent des systèmes d'extinction automatique des incendies, et le personnel a reçu la formation adéquate à cet égard.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

La construction de l'ensemble du Kremlin de Kazan est le fruit d'une histoire complexe. Plusieurs siècles ont vu des démolitions et des reconstructions. Il a dû subir la destruction des édifices religieux à l'époque stalinienne, et la plupart des bâtiments survivants ont fait l'objet de travaux de

conservation, de restauration et de reconstruction ces 50 dernières années.

L'état actuel des fortifications est jugé satisfaisant. Les murs ont été partiellement reconstruits, et la section est a été transformée en musée. La rénovation de la maison du gouverneur doit bientôt commencer ; quant à la tour de Sioumbeki, elle a été renforcée en 1994. Les vestiges du mausolée du khan de Kazan ont été conservés à titre de musée. Une partie de l'annexe est reconstruite d'après des documents d'archive. La cathédrale de l'Annonciation est en cours de rénovation depuis 1996 et les travaux devraient être achevés d'ici à 2001. Les voûtes du sous-sol ont été renforcées, le système de chauffage préservé et réutilisé, les peintures murales et l'iconostase restaurées, et les coupoles reconstruites. Les services publics sont dans un état satisfaisant, mais un projet de rénovation est prévu pour 2003. Le corps de garde est en réparation depuis 1997. L'état du monastère du Sauveur Transfiguré, en revanche, n'est pas satisfaisant, du fait des pertes subies dans les années 1920. L'église Saint-Nicolas est en rénovation depuis 1995 et elle conserve ses vestiges du XVI^e siècle. D'autres travaux sont prévus pour 2000 et 2003, dont la mise en place d'un musée archéologique. L'école des cadets fait l'objet d'un entretien courant depuis 1994. La reconstruction de la mosquée de Kul-Sharif devrait arriver à son terme en 2000. D'autres bâtiments du secteur sont également en cours de reconstruction et de rénovation. Tous les travaux doivent normalement être finis pour 2005, année de célébration du premier millénaire de Kazan.

Authenticité

Le Kremlin de Kazan remonte au XIII^e siècle, et son intégrité est attestée par les archives historiques (chroniques de Nikon, de Rogozhaskaya et de Novgorod, *Histoire de Kazan*, Chroniqueur de Kazan, *Recto Corpus* de Chroniques, Légendes du prince de Kurbsky sur la conquête de Kazan), d'abondants éléments archéologiques, des documents et des archives, ainsi que par la structure urbaine elle-même. Le schéma urbain original du Kremlin de Kazan demeure fondamentalement identique depuis l'époque bulgare, et c'est sur lui qu'a reposé le développement continu de la ville par la suite. En dépit de leur variété stylistique, les monuments sont perçus comme un ensemble, et le Kremlin est depuis toujours un trait marquant de la composition de la ville de Kazan.

Au cours de son histoire, la zone du Kremlin a subi nombre de modifications, dont des démolitions et des reconstructions. Certaines des pertes regrettables de la période stalinienne ont exigé d'importantes interventions en termes de restauration et de reconstruction. Toutefois, ces changements sont maintenant considérés comme partie intégrante des strates historiques. Ces dernières décennies, les différentes parties de l'ensemble ont fait l'objet d'un grand nombre de restaurations. En règle générale, les preuves documentaires de toutes les périodes ont été respectées et soigneusement reproduites dans le cadre de la restauration. Dans le cas de la cathédrale du Sauveur Transfiguré, démolie dans les années 1920, le sous-sol est le seul vestige. Certains éléments douteux, tels un ajout soviétique à l'école des cadets, ont été récemment démolis. Pour ce qui est de la fonderie, la restauration a pris appui sur la présentation attentive de toutes les périodes historiques, exceptionnellement intéressantes et

importantes. En cas de reconstruction, par exemple en ce qui concerne le complexe de services en cours d'édification, la nouvelle construction repose sur les preuves documentaires et reflète les caractéristiques fondamentales et les qualités spatiales de jadis.

La nouvelle mosquée de Kul-Sharif constitue un cas à part dans l'ensemble du Kremlin. En effet, on ne possède aucune information exacte sur la mosquée originale, déjà détruite à l'époque où Ivan le Terrible prit la ville, en 1552. La construction actuelle peut donc être considérée comme un nouveau bâtiment. Le projet repose sur un concours architectural suivant les critères définis par les autorités. Le projet accepté est traditionnel dans sa conception spatiale et son décor, mais son système structurel et ses matériaux sont modernes. C'est un élément éminemment visible qui affectera la ligne d'horizon de l'ensemble ; cependant, la construction peut par ailleurs être considérée comme le symbole de la pérennité du dialogue et de l'équilibre spirituels entre différentes cultures.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité le Kremlin de Kazan en février 2000.

Caractéristiques

La citadelle historique du Kremlin de Kazan représente un témoignage exceptionnel de la continuité historique et de la diversité culturelle. Outre ses remarquables qualités esthétiques, le site conserve des traces de ses fondations du Xe siècle, ainsi que de la période du khanat (XVe au XVIe siècle). Le Kremlin de Kazan est la seule forteresse tatare subsistant en Russie avec des traces de la conception urbaine d'origine. La citadelle est le fruit de l'interaction de diverses cultures : bulgare, Horde d'or, tatare du Kazan médiéval, italienne, russe et tatare contemporaine. Le Kremlin de Kazan marque la frontière nord-ouest de l'expansion de l'Islam dans le monde et, au sud, la limite de celle du style Pskov-Novgorod en Russie, qui fait la synthèse des styles architecturaux tatar et russe dans ses principaux monuments (tour de Sioumbeki, cathédrale de l'Annonciation et la tour du Sauveur). Il convient également de souligner que l'ensemble est inséparable de son environnement et de la ville tout entière, où les quartiers historiques forment la zone tampon. En ce qui concerne la nouvelle mosquée actuellement construite dans l'ensemble, on peut la considérer comme une nouvelle construction dans un contexte historique, contribuant à la continuité de la tradition et à l'équilibre entre les différents éléments culturels de l'endroit. Il convient de noter qu'étant donné le caractère du site, la construction d'un nouvel édifice doit cependant rester strictement exceptionnelle.

Analyse comparative

La situation de Kazan diffère fortement de celles des autres provinces frontalières. C'est ce qui a permis la parfaite synthèse de l'architecture tatare traditionnelle, enracinée dans l'architecture propre au Kazan de l'époque bulgare

(branche nord de l'architecture orientale médiévale, avec quelques caractéristiques stylistiques contemporaines), passée au crible de la culture russe. Le Kremlin de Kazan est un exemple de centre militaire fortifié, mais également un pôle de l'autorité et de la culture. En dépit de certaines similitudes avec le Kremlin de Moscou, le fort de Kazan possède une identité qui lui est propre, fortement caractérisée par la variété des influences culturelles. Cette forteresse a été construite selon les normes les plus strictes de l'époque ; comptant au rang des meilleures en Russie, elle était réputée imprenable. Kazan était un grand centre administratif provincial, dont l'évolution est issue de deux grandes traditions : tatare - russe, et orientale - européenne. Elle abrite une série de monuments exceptionnels, sans oublier un paysage culturel vivant et les anciennes strates d'occupation du sol.

Recommandations de l'ICOMOS en vue d'une action future

Tout en reconnaissant la signification universelle exceptionnelle du site, l'ICOMOS demande qu'une attention particulière soit portée aux principes de restauration et de réhabilitation à venir sur le site.

Brève description

Construit sur un site millénaire, le Kremlin de Kazan trouve son origine dans la période musulmane de la Horde d'or et du khanat de Kazan ; après sa conquête par Ivan le Terrible, il devint la capitale chrétienne des pays de la Volga. Seule forteresse tatare subsistant en Russie et lieu de pèlerinage important, le Kremlin rassemble un groupe exceptionnel de bâtiments historiques datant du XVIe siècle au XIXe siècle intégrant les vestiges de structures plus anciennes du Xe au XVIe siècle.

Recommandation

Que ce site soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères ii, iii et iv* :

Critère ii L'ensemble du Kremlin de Kazan constitue un témoignage exceptionnel de continuité historique et de diversité culturelle sur une longue période qui résulte d'un important échange de valeurs générées par les différentes cultures.

Critère iii La citadelle historique représente un témoignage exceptionnel de l'époque du khanat ; elle est la seule forteresse tatare subsistante conservant des traces de la conception urbaine d'origine.

Critère iv Le site et ses grands monuments représentent un exemple exceptionnel de la synthèse des influences tatars et russes dans l'architecture, et l'intégration de différentes cultures (bulgare, Horde d'or, tatare, italienne et russe), mais laissent aussi transparaître l'impact de l'Islam et du christianisme.

ICOMOS, septembre 2000

Ferapontov (Fédération de Russie)

No 982

Identification

<i>Bien proposé</i>	L'ensemble du monastère de Ferapontov
<i>Lieu</i>	Région de Vologda
<i>État partie</i>	Fédération de Russie
<i>Date</i>	29 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

Le monastère de Ferapontov est unique dans sa beauté, son authenticité et l'harmonie de ses détails architecturaux, pourtant issus de différents siècles. L'ensemble est conçu pour représenter des images de Dieu au moyen de l'architecture et de la peinture. Cela a ensuite été symbolisé au XVe et au XVIe siècle par la consécration des églises d'été et d'hiver de la cathédrale à la Nativité de la Vierge et à l'Annonciation, respectivement, suivie, au XVIIe siècle, par celle de l'église de la porte à l'Épiphanie.

L'église de la Nativité de la Vierge est dotée d'un sens tout particulier dans la culture russe et mondiale. Son intérieur est l'œuvre de Dionisii, le plus grand artiste russe de la fin du XVe et du début du XVIe siècle, et de ses fils, et ce sont les seules peintures murales conservées dont on sait qu'elles ont été peintes par lui.

L'ensemble du monastère de Ferapontov est un exemple rare de préservation et d'unité stylistique d'un monastère de Russie septentrionale du XVe-XVIIe siècle, où se retrouvent les caractéristiques de l'architecture de cette période, à l'époque de la constitution de la Russie unifiée. L'ensemble est un exemple exceptionnel d'unité et d'harmonie au sein du paysage environnant, qui souligne la spiritualité particulière aux communautés monastiques du nord et parallèlement, fait la lumière sur la vie quotidienne des paysans du nord.

Le monastère de Ferapontov participe à des événements cruciaux de l'époque à laquelle l'influence politique de la grande principauté de Moscou se renforce et où sont posées les fondations de l'État centralisé de Russie, aux XVe-XVIIe siècles. Le monastère devient ensuite un centre culturel et idéologique majeur de la région du lac Beloye et un monastère dont les moines ont une forte influence sur les politiques de Moscou.

[**Note 1** L'État partie n'avance aucune hypothèse dans la proposition d'inscription quant aux critères en vertu desquels il considère que ce bien devrait être inscrit sur la Liste du patrimoine mondial.

Note 2 Le texte ci-dessus est une version abrégée de la justification qui figure dans le dossier de proposition d'inscription.]

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

Le monastère est fondé en 1398 par saint Ferapont, ami et collègue de saint Kirill Belozerskii. Il doit son renom à un élève de saint Kirill, saint Martinien Belozerskii, *higoumène* (supérieur) du monastère de Troitse-Sergieiev en 1447-1455.

Avec le monastère de Kirillo-Belozersk, il devient le lieu de culte de prédilection et l'objet de donations de nombreux membres de l'aristocratie féodale russe, comme Andrei et Mikhail Mozhayskiye, et des souverains, comme Vassili III et Ivan IV. À la fin du XVe siècle, plusieurs hauts dignitaires de l'Église orthodoxe russe formés au monastère jouent un rôle prépondérant dans la vie du pays, comme les archevêques Rostovskii et Yaroslavskii Iossaf (Obolensky), les évêques Permskii et Vologodskii Filofei et l'évêque Suzdalskii Ferapont. C'est également le lieu d'exil des ecclésiastiques de haut rang qui se battent pour la prévalence de l'Église, comme le métropolite Spiridon-Savva et le patriarche Nikon.

En 1490, les travaux commencent sur l'ensemble du monastère, bâti en briques, avec l'élévation de la cathédrale de la Nativité de la Vierge par des maîtres d'œuvre de Rostov. Pendant le siècle qui suit, l'église monumentale de l'Annonciation, la salle du trésor et les édifices annexes sont ajoutés. L'ensemble se remet des incursions lithuaniennes du XVIe siècle et, au siècle suivant, l'église de la Porte, l'église Saint-Martinien et le clocher sont ajoutés.

Le XVIe siècle marque la période de plus grande prospérité du monastère. Des princes et des tsars viennent y célébrer leur culte, et Ivan IV lui accorde des privilèges et des chartes spéciaux. Les reliques de Martinien et sa canonisation ultérieure en font un lieu de pèlerinage et lui valent une multitude de dons et de dotations. Le monastère devient le plus riche propriétaire terrien de la région du lac Beloye avec ses soixante villages.

Le monastère est formellement aboli par décret du Synode en 1798. Au XIXe siècle, une petite zone du complexe est enfermée dans un mur de briques. Il rouvre en tant que couvent pour des religieuses en 1904, mais ferme en 1924. Il fait actuellement office de musée, où sont conservées les fresques de Dionisii. Ouvert au cours de la première moitié du XXe siècle, il a été nettement agrandi et amélioré depuis 1975.

Description

L'ensemble du monastère de Ferapontov compte six éléments majeurs.

- La cathédrale de la Nativité de la Vierge (1490)

C'est le coeur du monastère. Il s'agit d'une structure à trois nefs, surmontée d'une coupole, aux proportions élancées qui sont soulignées par des rangées verticales de piliers. Les sections supérieures des façades sont décorées de rangées de balustres et de carreaux de céramique aux ornements floraux, tandis que les parties inférieures arborent des masques fantastiques et des ornements floraux rappelant les sculptures de calcaire blanc des églises de Vladimir. L'intérieur est divisé par deux rangées de quatre piliers trapus et le tambour est soutenu par des voûtes.

Toutes les surfaces intérieures sont couvertes des peintures murales de Dionisii Mudrii (le Sage), organisées en registres dont la taille varie en fonction des éléments architecturaux de l'édifice. Mais l'extérieur comporte aussi des peintures, au centre du mur occidental et sur la partie inférieure du mur sud, au-dessus de la tombe de saint Martinien. Le thème des peintures intérieures est conforme aux canons orthodoxes ; elles progressent verticalement, partant des saints et des martyrs pour arriver au Christ dans le tambour.

- L'église de l'Annonciation (1530-1531) et le réfectoire

Ce monument architectural unique datant du premier tiers du XVI^e siècle est un don du grand prince Vassilii II, en commémoration de la naissance de son héritier, le futur tsar Ivan IV. C'est le plus ancien exemple, au nord de la Russie, d'église couronnée d'un clocher. L'intérieur se divise en trois niveaux et l'église se situe dans la partie centrale. Près de l'église, le réfectoire imposant est une salle carrée spacieuse, couverte de quatre voûtes d'arêtes.

- La salle du trésor (années 1530)

C'est le plus vieil édifice civil en briques au nord de la Russie. C'est là qu'étaient conservés les documents et autres trésors du monastère. Ce bâtiment à deux étages possède un toit en pente et des voûtes cylindriques. Très sobre, il n'en présente pas moins un aspect puissant : ses murs massifs sont percés de petites fenêtres sans encadrement.

- L'église Saint-Martinien (1641)

Cette église en forme de « tente », dans le style caractéristique de l'architecture religieuse russe du XVII^e siècle, a été édifiée sur la tombe de saint Martinien, contre le mur sud de la cathédrale de la Nativité de la Vierge. Dans sa forme, il s'agit d'un simple cube, doté d'une « tente », autrement dit d'une flèche, à huit facettes, et d'un tambour élancé. Elle est éclairée d'en haut, la lumière du jour venant frapper la tombe du co-fondateur du monastère. L'intérieur s'enorgueillit d'une peinture murale représentant Ferapontov et Martinien, située sur ce qui était jadis le mur extérieur de la cathédrale.

- Les églises de l'Épiphanie et Saint-Ferapont (1650)

Ces deux petites églises sont construites autour des doubles Portes Saintes, et leur structure est inhabituelle. Leurs flèches surmontent la partie centrale du bâtiment de la porte, et reposent sur les murs de celui-ci plutôt que sur celles des églises elles-mêmes.

- La tour clocher (1680)

Elle couronne le bâtiment reliant le réfectoire et la cathédrale de la Nativité de la Vierge. Elle abrite dix-sept cloches, et la flèche renferme un mécanisme d'horloge de 1638, le plus vieux en Russie.

Gestion et protection

Statut juridique

Quatre formes de protection juridique s'appliquent à l'ensemble du monastère de Ferapontov : la protection en tant que monument historique et culturel d'importance fédérale, aux termes de la loi de 1978 ; la protection d'une série de zones aux alentours (zone de protection du monument, zone de contrôle de la construction, et paysage protégé), instaurée par une directive de 1986 ; la protection en tant que monument culturel particulièrement important, comme l'ensemble de la réserve du musée Kirillo-Belzerskii, en vertu d'un décret présidentiel de 1997 et, la protection de la zone environnante en tant que partie du parc national Rouskii Sever (166,6 hectares) aux termes de la loi de 1991.

Gestion

Le bien proposé pour inscription est une propriété publique, conformément à un décret présidentiel de 1992 qui restreint la restitution des biens de l'Église et interdit la privatisation des monuments culturels d'importance fédérale.

Les plans de gestion actuellement en vigueur assurent la protection à trois niveaux. Ainsi, le plan du parc national Rouskii Sever définit les zones fonctionnelles, les limites des zones de protection et les réglementations correspondantes. Les plans relatifs au territoire entourant le monument délimitent les trois zones de protection. Le plan d'urbanisme de Ferapontov définit le caractère de l'environnement immédiat du bien.

La gestion est exercée aux trois niveaux administratifs existant en Russie : fédéral, régional et départemental. Au niveau fédéral, le ministère de la Culture est responsable du contrôle, de la direction méthodologique et de la coordination. Trois instituts spécialisés du ministère sont respectivement responsables de la conservation des peintures murales de Dionisii, du patrimoine architectural et de la gestion des zones de protection. Au niveau régional, l'administration de Vologda assure le financement de la conservation de l'ensemble, le contrôle des travaux, la supervision technique et la délivrance des permis de construire. Au niveau départemental, l'institution principale, la réserve du musée historique, architectural et artistique de Kirillo-Belozerskii est l'autorité contractante en ce qui concerne le financement fédéral et régional ; elle est responsable de la planification du contrôle technique, etc. Le musée du monastère Ferapontov, qui dépend de cette

institution, partage ces fonctions avec elle, suit l'état et la conservation de l'ensemble, organise les activités et les expositions scientifiques, culturelles et éducatives, lève ses propres fonds, etc.

La conservation de l'ensemble est financée par quatre sources possibles : fédérale (ministère des Finances), régionale (administration de Vologda), locale (le budget propre du musée) et extrabudgétaire (mécénat).

Le suivi est effectué à différents niveaux - par le conservateur spécial du musée, les instituts spécialisés du ministère de la Culture, et par l'architecte coordinateur fédéral. La communication rapide entre les diverses parties impliquées se fait suivant un mécanisme réglementé.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Les travaux de conservation réalisés sur le bien depuis le début du XXe siècle reflètent les étapes successives de l'école russe de conservation. À l'heure actuelle, les types d'intervention suivants sont effectués :

- *conservation* (peintures murales, fondations, voûtes, sols, toits, etc.) ;
- *restauration* (travaux réalisés suite à des recherches et investigations scientifiques exhaustives) ;
- *reconstruction* (rétablissement justifiable des éléments secondaires et disparus des bâtiments) ;
- *maintenance* (réparation des éléments endommagés comme les murs, les toitures, les portes et les fenêtres, etc).

Depuis 1981, les peintures murales ont fait l'objet d'opérations qui se sont avérées de grands succès : investigation, consolidation, nettoyage, études microbiologiques et stabilisation de l'état de la cathédrale de la Nativité de la Vierge. Afin d'assurer l'entière authenticité des peintures, aucune retouche ou improvisation libre n'a été autorisée.

Authenticité

Le bien a préservé un haut degré d'authenticité pour ce qui est de sa conception, de ses matériaux et de ses techniques d'origine, et de son contexte. Les travaux de conservation sur les peintures murales sont particulièrement louables, car ils se sont limités à la consolidation et au nettoyage. Certaines formes et structures architecturales originales ont été reconstruites sur la base d'études scientifiques et avec des matériaux traditionnels. Le cadre authentique a été préservé dans son intégralité dans le paysage avoisinant aussi loin que porte le regard. L'évolution de l'authenticité de la fonction fait partie de l'histoire du bien, et l'insertion de la nouvelle fonction de musée joue un rôle indispensable dans la protection de l'authenticité de l'ensemble.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité le monastère Ferapontov en février 2000.

Caractéristiques

Dans sa conception et son architecture, l'ensemble du monastère de Ferapontov est un modèle remarquable de monastère orthodoxe du nord de la Russie, dont la création est caractéristique d'une période clé dans la tradition russe orthodoxe.

Les peintures murales de Dionisii dans la cathédrale de la Nativité de la Vierge constituent un chef d'œuvre du génie créateur humain et le témoignage le plus précoce de l'épanouissement de l'art national russe au XVIe siècle.

Analyse comparative

La force et la pureté de la valeur culturelle de l'ensemble du monastère de Ferapontov ressortent de manière plus nette lorsqu'on procède à une étude comparative d'autres ensembles monastiques russes (y compris ceux qui figurent sur la Liste du patrimoine mondial). À l'encontre des autres monastères, celui de Ferapontov possède des peintures murales qui ne sont pas des éléments secondaires, mais qui possèdent une valeur égale à celles de l'architecture et du groupe du monastère dans son ensemble. Son architecture et sa conception conservent une pureté que beaucoup d'autres établissements monastiques, comme le monastère de Kirillo-Beloserskii, ont perdu suite à de nombreuses modifications et à de nombreux ajouts. Il a aussi préservé la pureté de ses liens avec son environnement, une pureté encore plus marquée quand on la compare à la détérioration des alentours des monastères Kirillo-Beloserskii, Goritzki, Spasso-Preloudskii ou Novodevichskii, pour ne citer qu'eux.

Observations et recommandations de l'ICOMOS

Le dossier de proposition d'inscription n'indique pas les limites précises du bien proposé, ni celles de la zone tampon. La mission d'expertise de l'ICOMOS a établi que ces informations existent pour les zones protégées dans les environs du monastère. Les discussions pendant la mission ont abouti à la délimitation du bien proposé pour inscription et de la zone tampon et un plan satisfaisant les exigences a été fourni.

Il est recommandé que le nom du bien proposé pour inscription soit changé en « l'ensemble du monastère de Ferapontov et les peintures murales de Dionisii », afin de reconnaître pleinement la valeur exceptionnelle de ces peintures.

Brève description

Le monastère de Ferapontov est un exemple exceptionnellement bien préservé et complet d'ensemble monastique russe orthodoxe des XVe-XVIIe siècles, une période d'une grande importance dans le développement de l'État russe unifié et de sa culture. L'architecture du monastère est remarquable dans son inventivité et sa pureté,

et elle est rehaussée par les magnifiques peintures murales de Dionisii.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères i et iv* :

Critère i Les peintures murales de Dionisii, dans la cathédrale de la Nativité de la Vierge au monastère de Ferapontov, sont l'expression de l'art mural russe à son apogée, aux XVe-XVIe siècles.

Critère iv L'ensemble du monastère de Ferapontov est l'exemple le plus pur et le plus complet de communauté monastique orthodoxe des XVe-XVIIe siècles, période cruciale dans le développement culturel et spirituel de la Russie.

ICOMOS, septembre 2000

Assise (Italie)

No 990

Identification

Bien proposé Assise, la basilique San Francesco et autres sites franciscains

Lieu Province de Pérouse en Ombrie

État partie Italie

Date 30 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

La ville-sanctuaire d'Assise constitue un exemple inégalé de continuité depuis ses origines ombro-romaines jusqu'à nos jours. Lieu de naissance de saint François, Assise est depuis le Moyen Âge liée au culte du saint et au développement du mouvement franciscain dans le monde. Elle est aussi une référence éminente de l'art italien des XIII^e et XIV^e siècles et le symbole de son message spirituel universel.

Des vestiges abondant offrent une image complète de l'évolution historico-archéologique de l'habitat humain dans la région, depuis le Néolithique et l'âge du bronze et enrichie par les périodes hellénistique et romaine. Le parfait état de conservation des stratigraphies et la valeur archéologique du site se manifestent dans les grandes terrasses, construites à flanc de coteau, au pied du Mont Subasio, faisant d'Assise un exemple impressionnant de planification urbaine à l'époque pré-romaine, et le seul exemple au nord de Rome qui soit basé sur les canons Hellénistes. Les vestiges antiques sont clairement présents dans le tissu urbain, parmi lesquels le temple de Minerve (I^{er} siècle av. J.-C.), un des plus beaux exemples préservés d'architecture sacrée romaine.

La valeur urbaine et environnementale d'Assise se voit dans l'extraordinaire continuité de sa morphologie et les relations fonctionnelles et paysagères de la ville avec son environnement. Le territoire forme un paysage culturel constitué d'éléments naturels et humains, tels que des habitats, des ensembles religieux, des voies de circulation, des systèmes traditionnels de cultures et des structures de gestion agricole. Depuis le Moyen Âge, ce cadre s'est enrichi de trois éléments remarquables que sont les basiliques Saint-François et Sainte-Claire et le fort Rocca Maggiore. Assise est un exemple de continuité remarquable dans sa forme urbaine, la typologie des bâtiments, les styles et les techniques de construction ainsi que dans ses qualités spatiales, ses espaces verts, ses espaces publics et la richesse de ses éléments de décoration.

La valeur architecturale d'Assise s'exprime dans la basilique Saint-François, qui a contribué au développement d'un type d'édifices et de techniques de construction, de même qu'elle présente le cycle pictural qui est à l'origine de toutes les grandes œuvres picturales d'Italie. Des artistes comme Cimabue, Simone Martini, Pietro Lorenzetti et Giotto et ses disciples ont fait d'Assise un modèle et une référence fondamentale pour l'histoire de l'art en Europe, inspirés par les mouvements religieux et spirituels novateurs des franciscains.

Assise représente un chef-d'œuvre du génie créatif de l'homme, qui eut une influence considérable sur l'évolution architecturale et artistique en Italie et en Europe.

Critères i et ii

Elle constitue un témoignage exceptionnel d'un ensemble de valeurs archéologiques, monumentales, urbaines et paysagères, dans un site historique presque entièrement préservé.

Critère iii

Lieu de naissance de saint François, Assise est depuis le Moyen Âge étroitement lié au culte et à la diffusion du mouvement franciscain dans le monde, délivrant un message de paix et de tolérance dans le monde chrétien et à l'égard des autres religions et croyances.

Critère vi

Catégorie de bien

En termes de catégories de bien culturel telles qu'elles sont définies à l'article premier de la convention du patrimoine mondial de 1972, le bien proposé est un *site*.

Histoire et description

Histoire

Le plan romain de la ville est basé sur un ensemble de terrasses, dont la construction commença dans la partie nord-est de la ville (près de San Rufino), s'étendant par la suite vers l'ouest. Culturellement, cette région appartenait à l'Ombrie bien qu'elle fut à la frontière de l'Étrurie. De nombreuses découvertes archéologiques montrent en effet que de la ville fut fondée durant la période ombrienne et qu'elle fut ensuite colonisée par les Romains. Parmi les monuments romains se trouve le temple de Minerve qui fut construit entre le début du I^{er} siècle av. J.-C. et l'époque d'Auguste. Il fait partie d'un sanctuaire important dans la zone du forum, au côté de théâtres, de bains et d'autres bâtiments publics. Les anciens murs de la ville avaient une longueur d'environ 2300 m, entourant une zone de 55 ha, avec de vastes étendues non-édifiées à l'intérieur. L'ampleur du site et le fait qu'on lui ait accordé le *municipium* en 89 av. J.-C. prouvent non seulement son rôle en tant que centre religieux mais aussi son importance politique et économique. À partir du III^e siècle de notre ère, la ville se développa peu jusqu'au nouveau millénaire. Le site continuait néanmoins d'être associé à la religion. Le développement et la diffusion du christianisme caractérisent profondément l'ensemble, en association étroite avec les rituels antiques et les traitements thérapeutiques thermaux. Les premiers martyrs chrétiens

furent mis à mort dans l'eau et, selon la légende, l'Évêque Rufino fut l'un d'entre eux.

Après la période des invasions barbares, qui provoquèrent une réduction considérable de la population, la réorganisation régionale d'Assise se caractérisa par l'affirmation du christianisme qui reprit les sites associés à l'eau et au martyre des saints. L'eau devint le symbole de la vie après la mort, et son contrôle prit un caractère liturgique. Le territoire fut redessiné selon une trame d'établissements religieux, de centres monastiques, autour desquels se fixait la population, comme autour de San Vittorino et San Benedetto, et d'ermitages, par exemple le Carceri. La région fut soumise à de profonds changements entre le XIe et le XIIIe siècle lorsque les propriétés terriennes appartenant à de puissantes seigneuries passèrent aux mains d'artisans et de négociants. Cette mutation s'accompagna de nouvelles pratiques de culture et d'un déboisement, témoignant d'un nouveau dynamisme du marché. De nombreux châteaux furent construits dans la campagne et dans les collines où de nouveaux territoires furent mis en culture. On assista à de nouveaux aménagements ruraux et à la construction de bâtiments caractéristiques de l'Ombrie, notamment les maisons-tours, qui caractérisent encore aujourd'hui le patrimoine architectural et paysager d'Assise.

Du XIe au XIVe siècle, la ville ancienne d'Assise subit d'importants changements. La ville se développa autour de quatre noyaux principaux : la Piazza del Mercato, le Murupto, Sainte-Marie-Majeure et San Rufino. Le quartier du marché devint celui des familles nobles, il compte de nombreuses églises (San Nicolo, San Paolo, Sant'Agata). La citadelle épiscopale fut édifiée près de l'ancienne cathédrale Sainte-Marie-Majeure. San Rufino fut élevée au rang de cathédrale au XIe siècle puis reconstruite au XIIIe siècle. En 1260 et en 1316, les murs de la ville furent agrandis, témoignant d'un accroissement démographique.

L'événement le plus important de l'histoire médiévale d'Assise fut assurément la vie et l'œuvre de saint François d'Assise (1182-1226) qui fonda l'ordre des Franciscains, un des ordres monastiques les plus influents du monde Chrétien, et fut canonisé en 1228. François naquit à Assise et bien qu'il ait beaucoup voyagé, certains des témoignages-clés de sa foi se trouvent à Assise, en particulier les grottes des Carceri, de Saint-Damien et de Porziuncola où il mourut. Claire, sa contemporaine et amie, canonisée par la suite, fonda l'ordre des sœurs franciscaines. Après la canonisation de saint François, l'église de Rome et la ville d'Assise décidèrent de construire une église monumentale en son honneur. Cette construction fut suivie par celle de la Basilique Sainte-Claire en l'honneur de sainte Claire.

La construction des deux basiliques, Saint-François et Sainte-Claire, apporta un renouveau urbanistique à la ville et transforma la physionomie de l'ancien petit centre médiéval. La place centrale fut agrandie à l'emplacement de l'ancien Forum où se trouve le temple de Minerve. La construction de la basilique Saint-François, en particulier, transforma le symbole d'humilité franciscain en une exaltation de la figure du saint et permit ainsi à l'ordre d'affirmer sa mission dans le monde. Au XIVe siècle, les murs d'enceinte furent de nouveau agrandis, la forteresse

de la Rocca sur la colline fut reconstruite ainsi que d'autres châteaux afin de protéger les intérêts de la papauté dans la région.

Les événements sociaux et politiques dans la période allant du XVe siècle au XVIIIe siècle marquèrent Assise et se traduisirent par de nouvelles constructions ainsi que l'assèchement des marais et l'amélioration de la gestion des terres arables. Aux XIVe et XVe siècles, Assise fut en guerre contre la ville de Pérouse, elle fut aussi le lieu de conflits continuels entre les Guelfes et les Gibelins et la proie de nombreux saccages et incendies. Durant cette période, l'importance symbolique d'Assise en référence à saint François ne perdit pourtant pas sa force. Le premier plan détaillé de la ville qui nous soit parvenu, établi par Giacomo Lauro en 1599, indique Assise comme étant la *patrie* de saint François. Vers la fin du XVe siècle, le projet urbain le plus important fut la construction des places publiques devant la basilique Saint-François. Au XVIe siècle, Galeazzo Alessi dessina la grande basilique Sainte-Marie-des-Anges, en contrebas dans la vallée pour renfermer le refuge du Porziuncola de saint François. De même, il restructura la cathédrale San Rufino et conçut le tabernacle de l'église inférieure de la basilique Saint-François. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, la ville continua de se développer et de nombreuses familles nobles construisirent des palais baroques. Au XVIIe siècle, l'architecte Giacomo Giorgetti construisit l'église Saint-François Convers.

Au XIXe siècle, la découverte des corps de saint François et de sainte Claire donna un nouvel essor aux activités de construction, incluant la restauration des couvents Saint-Damien et Santa Maria di Rivortorto. Le centre d'Assise connut quelques modifications, notamment le nouveau bureau de poste sur la piazza del Comune. Après la Seconde Guerre mondiale, le renouveau de l'intérêt pour Assise incita à la protection de la ville historique et de ses environs. En 1954, Assise fut l'objet du premier plan directeur de conservation dans l'Italie d'après-guerre. En même temps, la totalité du territoire de la commune fut déclarée zone de protection de la nature.

Description

La zone du bien tel qu'il a été proposé à l'origine par l'État partie comprend la ville historique d'Assise dans son enceinte médiévale ainsi que la basilique Saint-François. Dans un deuxième temps, l'État partie a proposé l'ajout de quatre autres sites franciscains, le Carceri, Saint-Damien, Rivortorto et Sainte-Marie-des-Anges, et l'extension du périmètre de la proposition d'inscription afin d'inclure la totalité du territoire municipal d'Assise, déjà largement protégé. Les parties de la zone municipale d'Assise, qui ont été développées (par exemple près du site de Sainte-Marie-des-Anges) sont proposées comme zones tampon.

La ville d'Assise est construite sur les pentes de la colline Asio, aux pieds du Mont Subasio. De plan oblong, la ville s'étend sur un axe sud-est - nord-ouest. Construite sur les anciennes terrasses romano-ombriennes, elle offre un vaste panorama sur la vallée. La basilique Saint-François se situe à l'extrémité occidentale, avec ses soubassements spectaculaires et les arcades de ses bâtiments monastiques. Le tissu urbain se compose de deux ou trois rues

principales construites le long des terrasses, et de quelques ruelles reliant ces artères.

Le paysage urbain d'Assise se caractérise par ses principaux monuments, en commençant à l'ouest par Saint-François, puis San Pietro, Sainte-Marie-Majeure, Sainte-Claire, située dans la partie la plus basse de la ville et faisant face à la vallée, et enfin par l'ensemble composé de la Piazza del Comune au centre, le temple de Minerve, le palais du Podesta, la Tour du Peuple, et les palais municipaux.

La cathédrale San Rufino se situe à l'extrémité est de la ville, en dessous des vestiges de l'amphithéâtre. En haut de la colline, la forteresse Renaissance Rocca Maggiore s'impose. Les murs d'enceinte renferment une partie des anciennes structures romaines, incluses dans le système de défense médiéval, lui-même ponctué par des portes et des tourelles. Dans les années 1950, le plan directeur a permis la construction d'un petit quartier neuf à l'extrémité est de la ville.

La plupart des constructions sont en pierre calcaire, ce qui confère à la ville une harmonie tout au long de son histoire, depuis l'antiquité jusqu'aux constructions les plus récentes. Le centre de la ville se compose de palais relativement grands et de bâtiments publics, tandis que les alentours de l'amphithéâtre et les quartiers en contrebas se distinguent par des constructions vernaculaires. Il est à noter que les aménagements réalisés à différentes périodes ont toujours utilisé les mêmes matériaux et les mêmes structures, favorisant ainsi une unité architecturale caractéristique des maisons d'Assise. L'influence du style de construction en pierre d'Assise est sensible dans les environs de la ville.

Dans la vallée, le territoire est organisé autour de l'ancien réseau des voies de communication basé sur le parcellaire antique et le dessin des voies helléniques et romaines. Au Moyen Âge, ce réseau s'enrichit d'itinéraires de pèlerinage, puis de quelques ajouts dans les temps plus modernes. En outre, le paysage est jalonné d'établissements monastiques, dont les plus importants sont les monastères et basiliques Renaissance Sainte-Marie-des-Anges, Saint-Damien et Rivortorto. Le paysage est aussi mis en valeur par diverses autres constructions, notamment des fermes et des tours, souvent d'origine médiévale. Les politiques de conservation et d'utilisation des sols ont eu pour effet de préserver la stratification historique, en particulier sur le territoire de la commune d'Assise, reflétant ainsi parfaitement les liens fondamentaux qui unissent la ville et la vallée.

Les régions montagneuses au nord et à l'est d'Assise sont couvertes de forêts. On y trouve de nombreux ermitages, par exemple le Carceri, et divers monastères, comme celui de San Benedetto. La vallée au nord de la basilique Saint-François fait partie des lieux où le saint homme passa son enfance, découvrant la nature. Cette région est protégée, conservant ses bois et ses petites parcelles cultivées, ainsi que certains bâtiments historiques, des fermes et d'anciennes tours.

La ville historique d'Assise possède un grand nombre d'édifices historiques importants - basiliques, églises, couvents, oratoires, palais privés, bâtiments publics,

enceintes et portes médiévales, musées, archives, bibliothèques, et fontaines. On trouve en outre des sites et des vestiges archéologiques, en particulier les murs et les portes datant en partie de l'antiquité, comme la porte Urbica, le temple de Minerve et le forum romain, sous la place principale de la ville, et l'amphithéâtre romain.

Les principaux monuments religieux d'Assise sont les suivants :

- La basilique Saint-François :

Saint-François est le principal ensemble religieux d'Assise. Sa construction débuta en 1228, deux ans après la mort du saint, afin de l'honorer et de conserver ses reliques. Elle fut bâtie à l'ouest, dans une zone où il n'y avait encore aucune construction. La topographie et les fonctions de l'édifice ont dicté un type particulier de construction. Le niveau inférieur comprend une église aux imposantes arcades de style roman, dédiée au culte du saint. La partie supérieure consiste en une vaste nef de style gothique et présente la vie du saint. L'église fut consacrée en 1253. La construction de l'ensemble monastique se prolongea pendant une période d'environ 250 ans et se termina par d'imposants travaux sous le règne du pape Sixte IV au XVe siècle.

On pénètre dans la basilique inférieure par un élégant portail de style gothique (1271), protégé par un avant-corps Renaissance du sculpteur F. di Bartolomeo di Pietrasanta, constitué d'une voûte soutenue par deux colonnes et surmontée d'un attique. L'intérieur est entièrement recouvert de fresques réalisées entre le XIIIe et le XVIIe siècle. Les premières furent exécutées en 1253 par un artiste inconnu, que l'on nomme *Maestro di San Francesco*. Les peintures comportent des allégories attribuées à Giotto et à son école, situées dans le presbytère, une représentation de la Vierge à l'Enfant sur le Trône, œuvre de Cimabue, une représentation de la Crucifixion de Giotto, des œuvres attribuées à Pietro Lorenzetti et à ses assistants (1315-1320) et des peintures de Simone Martini dans la chapelle Saint-Martin (1312-1320). La basilique supérieure possède une magnifique façade orientale en pierre de taille blanche, percée d'une grande rosace en son centre. À l'intérieur, les murs sont décorés de fresques relatant la foi et la vie du saint. Parmi celles-ci, on remarque les peintures spectaculaires de Cimabue, relatant les scènes de l'Apocalypse et décrivant les personnages des quatre apôtres, ainsi que les peintures de divers maîtres de Rome, ledit Maestro di Isacco et Giotto lui-même. Le chœur de l'église supérieure possède de magnifiques stalles en bois de style gothique et Renaissance.

- La cathédrale San Rufino :

La première église fut probablement construite au VIIIe siècle; elle fut rebâtie par l'Évêque Ugone aux environs de 1036 et devint alors la cathédrale. En 1140, Giovanni da Gubbio en poursuivit la construction. L'église fut enfin consacrée en 1253. La façade occidentale est un chef-d'œuvre de l'architecture ombrienne romane et se rattache aux exemples de la cathédrale et de l'église San Pietro de Spolète. En 1571, Galeazzo Alessi restaura entièrement l'intérieur de l'église dans un style Renaissance de grande simplicité. Des fouilles réalisées actuellement à l'intérieur

font apparaître des fragments de constructions antérieures, en particulier des murs de la période romaine.

- La basilique Sainte-Claire :

La construction de la basilique en l'honneur de sainte Claire commença en 1257, sous la direction de Fra' Filippo da Campello. Trois arcs-boutants imposants donnent à l'édifice un aspect caractéristique. Près de l'abside s'élève le campanile de forme carrée. Le plan de l'église est en forme de croix latine et l'intérieur est entièrement recouvert de fresques illustrant la légende de sainte Claire peintes par plusieurs artistes influencés par Giotto et Lorenzetti.

- L'abbaye San Pietro :

Initialement construite en dehors des murs de la ville, l'abbaye bénédictine San Pietro remonte à l'an 1029. Au milieu du XIIe siècle, elle adopta la réforme de Cluny et plus tard passa sous l'ordre des cisterciens. L'église actuelle fut consacrée en 1253, la splendide façade principale ayant été achevée en 1268. D'imposants piliers divisent l'intérieur austère en trois nefs.

- Sainte-Marie-de-la-Minerve:

Le temple romain, traditionnellement dédié à Minerve, ou peut-être à Castor et Pollux, est en assez bon état de conservation. Il fut dans un premier temps transformé en église, puis, en 1212, en prison. À partir de 1456, le bâtiment devint à nouveau une église, dédiée à sainte Marie de la Minerve en 1539.

En plus de la proposition d'inscription originale, l'État partie a proposé l'inclusion d'autres sites : Sainte-Marie-des-Anges et le Porziuncola, le monastère Saint-Damien, le sanctuaire des Carceri et le sanctuaire de Rivotorto. Tous ces sites sont étroitement liés à la vie et l'œuvre de saint François d'Assise. Les Carceri se situent dans la vallée du Mont Subasio. Ils consistaient à l'origine en une série de grottes où se retrouvaient saint François et ses compagnons. Entre le XVe siècle et le début du XIXe siècle, un petit couvent fut construit petit à petit sur le site de la grotte du saint. Le monastère Saint-Damien demeure un élément essentiel à la compréhension de l'éveil religieux de saint François, il fut aussi le couvent de sainte Claire et le lieu de sa mort. Sainte-Marie-des-Anges est une église de style Renaissance conçue par Galeazzo Alessi au XVIe siècle afin de protéger la chapelle du Porziuncola, lieu d'où saint François envoya ses disciples en mission et où il mourut. Les trois chapelles restantes contiennent d'importantes peintures anciennes et sont soigneusement conservées comme des reliques religieuses. L'église Sainte-Marie-des-Anges et le monastère contiguë recèlent de précieuses œuvres d'art et furent conçus à l'origine pour accueillir le grand nombre de pèlerins. Ayant souffert de dommages importants dus à un tremblement de terre, le corps principal de l'église fut reconstruit au XIXe siècle. On a récemment procédé à des fouilles sous l'ancienne route qui reliait Porziuncola à Saint-François, faisant apparaître des fragments de l'ancien pavage. Le sanctuaire Rivotorto renferme un petit ensemble médiéval considéré comme une relique faisant partie des lieux de pèlerinage franciscain. Bien que plus

modeste, ce lieu possède une signification religieuse pour les Franciscains.

Gestion et protection

Statut juridique

Les principaux monuments et les monuments classés d'Assise, tels que les basiliques et les ensembles religieux ainsi que les édifices ruraux et urbains classés, sont protégés par la loi et placés sous le contrôle direct des directions du ministère du patrimoine culturel de l'État italien pour l'art et l'architecture, l'archéologie et les archives. Les autorités locales sont chargées de faire appliquer la loi et les réglementations. De plus, l'environnement naturel de la totalité du territoire municipal est protégé. Dès 1954, la municipalité a disposé d'un plan directeur - adopté en 1966 et approuvé en 1972 - qui identifie les zones de protection et de conservation et réglemente l'occupation des sols. Ce plan directeur a été mis à jour pour répondre aux situations d'urgence. Le conseil municipal prépare pour le printemps 2000 une variante de ce plan qui prendra en compte l'inscription du bien sur la Liste du Patrimoine mondial.

Gestion

L'étude approfondie du plan directeur d'urbanisme, effectuée par G. Astengo dans les années 1950, fut une initiative d'avant-garde et servit par la suite de modèle pour l'établissement de plan de préservation de villes historiques, comme celui d'Urbino par G. De Carlo. L'étude a porté sur le territoire et les sites franciscains et elle comporte une grande quantité d'informations sur les sites et les édifices isolés de la ville elle-même. Le plan directeur offre une base satisfaisante pour la gestion d'Assise et permet un contrôle rigoureux du développement depuis quelques décennies. Il identifie un périmètre de zone historique protégée assez vaste, qui inclut non seulement la ville historique mais aussi une partie du Mont Subasio, le nord de la vallée et un territoire jusqu'à Saint-Damien et Rivotorto. Considérés individuellement, les biens religieux, tels que les basiliques, les couvents et les ensembles monastiques, sont bien gérés par l'ordre franciscain.

En plus du plan directeur urbain, l'environnement du territoire de la commune d'Assise est protégé par un ensemble de dispositifs juridiques. Parmi ceux-ci, la protection de l'environnement naturel est une des préoccupations majeures des franciscains. La gestion de l'utilisation des sols concerne les terres arables qui, jusqu'à présent, ont été exploitées sans interruption. Comme dans d'autres régions d'Europe, les mutations économiques et sociales sont susceptibles d'avoir un impact sur cette continuité d'exploitation, de même qu'elles risquent d'entraîner des changements de destinations des bâtiments. Des directives sont à l'étude pour ce type d'habitat rural.

Assise est un des grands sites touristiques d'Italie, peut-être le second après Rome en cette année de Jubilé. Le nombre habituel de visiteurs à Assise est de l'ordre de 5,5 millions, dont quelque 600 000 restent en moyenne deux nuits à l'hôtel. Il y a actuellement 8000 lits d'hôtel à Assise. La haute saison touristique s'étend d'avril à

octobre. La gestion du tourisme est prévue dans le plan directeur conçu par G. Astengo. Actuellement, à l'occasion du Jubilé, des améliorations sont apportées à la gestion des visiteurs. C'est le cas pour la basilique Saint-François, à laquelle on a adjoint des installations en sous-sol, et pour Sainte-Marie-des-Anges qui bénéficie d'un nouveau musée.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Depuis le Moyen Âge, les sites franciscains sont visités tant par les touristes que par les pèlerins. Ils sont aujourd'hui parmi les sites les plus visités d'Italie. Objets de dévotions, ils sont aussi, par la force des choses, objets de restaurations et de rénovations, les plus importantes ayant eu lieu aux XIXe et XXe siècles. L'esprit des restaurations a toujours privilégié le respect du caractère des bâtiments et des types de construction. Dans l'ensemble, la ville historique d'Assise a conservé sa structure et son apparence médiévale. L'année 1926 a été une période importante de restauration, car elle coïncidait avec la date anniversaire de saint François. Dans l'esprit du temps, il y eut à l'époque quelques constructions de styles « néo ». Les années 1950 et 1960 ont également été des périodes de restaurations majeures. Ainsi, les structures de la toiture de la basilique Saint-François ont-elles été largement restaurées. Certains de ces renforts se sont révélés trop rigides et ont entraîné des dommages lors du récent séisme, tandis que d'autres ont contribué à sauver la structure historique. Les travaux actuels prennent en compte le comportement structurel expérimental en même temps qu'ils respectent au maximum la structure historique.

La basilique Saint-François a été inaugurée après les réparations et les restaurations majeures des voûtes et du tympan. Des travaux moins importants sont en cours dans le monastère. La restauration des fresques est un ouvrage de longue haleine et il est effectué selon les meilleures techniques disponibles. La façade et l'intérieur de Sainte-Claire ont été endommagés, mais les travaux de restauration sont presque terminés, à l'exception du couvent qui restera en travaux pendant encore au moins trois ans. La restauration de la magnifique façade orientale de San Rufino a demandé huit années de travaux. Des fouilles archéologiques sont toujours en cours à l'intérieur de l'édifice.

Plusieurs palais ont souffert du tremblement de terre, en particulier l'ensemble du Vescovato qui bénéficie actuellement de très gros travaux. La restauration du palais municipal est achevée. De nombreuses maisons ont également souffert, certaines sont déjà restaurées, d'autres le seront dans un proche avenir. Dans l'ensemble, la ville d'Assise est en bon état, le séisme ayant permis d'apporter certaines améliorations importantes grâce à l'afflux de financements. À ceux-ci, on peut ajouter la rénovation du pavage des rues, qui devrait commencer en 2001. La municipalité prévoit de réorganiser la circulation dans la ville historique. L'éclairage public est également en discussion.

Authenticité

Assise a remarquablement bien préservé son intégrité et son authenticité historique. Cela ne se limite pas aux monuments considérés isolément mais s'étend à l'ensemble du territoire historique dont la ville fait partie. Les œuvres d'art de Cimabue, Giotto, et d'autres maîtres sont bien préservées. Depuis le dernier séisme, qui a causé des dommages - par exemple l'effondrement de certaines parties des voûtes de la basilique Saint-François -, les monuments et les œuvres d'art ont été restaurés selon des politiques internationales agréées.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité Assise en janvier 2000.

Caractéristiques

Sanctuaire dans l'antiquité, Assise, est associé à saint François et à l'ordre des franciscains depuis le XIIIe siècle et exerce une influence importante en Italie et dans le monde. Assise et son territoire bâti constituent un exemple exceptionnel de ville ombrienne construite sur une colline et de paysage culturel ayant conservé intact sa stratigraphie historique depuis l'antiquité. Les œuvres des maîtres du Moyen Âge ont fait d'Assise une référence fondamentale pour le développement artistique et architectural de l'Italie.

Analyse comparative

Assise est unique par ses liens avec la vie et l'œuvre de saint François. La basilique Saint-François est un exemple exceptionnel d'église italienne à deux niveaux, dont les fonctions la distinguent des églises françaises ou allemandes à deux niveaux. La ville historique d'Assise est un exemple exceptionnel de ville construite dans les collines de l'Ombrie. Elle tient son originalité du fait qu'elle a été construite sur les terrasses de l'ancien sanctuaire, dont elle a épousé la forme générale. La ville s'insère dans un territoire exceptionnellement bien préservé, en partie grâce au parcellaire et au réseau de communication d'origine hellénique et romain et grâce aux chemins de pèlerinage empruntés dès le XIIIe siècle.

Brève description

Assise, ancien sanctuaire et ville médiévale construite sur une colline, est le lieu de naissance de saint François et est étroitement associé au travail de l'ordre des franciscains. Les chefs d'œuvre de l'art médiéval, tels que la basilique Saint-François et les peintures de Cimabue, de Pietro Lorenzetti, de Simone Martini et de Giotto ont fait d'Assise une référence fondamentale pour le développement artistique et architectural de l'Italie et de l'Europe.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères i, ii, iii, iv, et vi* :

Critère i Assise représente un ensemble de chefs d'œuvre du génie créateur humain, tels que la basilique Saint-François, qui en ont fait une référence fondamentale pour l'histoire de l'art en Europe et dans le monde.

Critère ii La diffusion du message artistique et spirituel de l'Ordre des franciscains a contribué de façon significative aux développements de l'art et de l'architecture dans le monde.

Critère iii Assise représente un exemple unique de continuité d'une ville sanctuaire dans son environnement naturel depuis ses origines ombro-romaines et médiévales jusqu'à nos jours, représentée dans le paysage culturel, les ensembles religieux, les systèmes de communication et l'occupation traditionnelle des sols.

Critère iv La basilique Saint-François est un exemple remarquable d'un type d'ensemble architectural qui a influencé de façon significative le développement de l'art et de l'architecture.

Critère vi Assise, lieu de naissance de l'ordre des franciscains, a été étroitement associé depuis le Moyen-Âge au culte et à la diffusion du mouvement franciscain dans le monde, délivrant un message universel de paix et de tolérance même à l'égard des autres religions et croyances.

ICOMOS, septembre 2000

Vérone (Italie)

No 797rev

Identification

Bien proposé Ville de Vérone (centre historique)

Lieu Région de Vénétie

État partie Italie

Date 30 juin 1999

Justification émanant de d'État partie

Le centre historique de la ville de Vérone comprend de nombreux monuments qui sont des chefs d'œuvre exceptionnels du génie créateur humain, tels que :

- a. Époque romaine (du I^{er} siècle av. J.-C. au Ve siècle apr. J.-C.) : l'amphithéâtre *Arena* ; le théâtre romain ; le *ponte Pietra*, élément essentiel reliant la ville romaine de la rive droite du fleuve Adige au *castrum* situé sur la rive gauche ; les principales portes (*Porta Borsari* et *Porta dei Leoni*), qui font partie du système de défense romain ;
- b. Époque des Scaliger (1250–1380) : les impressionnants murs de défense de Cangrande I, qui délimitent le centre historique actuel de Vérone et qui ont été complétés à l'époque de la République de Venise (trois portes par M. Sanmicheli, 1550) puis à celle de l'Empire autrichien (F. v. Scholl, 1848-1866) ; le *Castelvecchio*, résidence et forteresse personnelle de Cangrande II et le pont *Castelvecchio*, chef d'œuvre de l'ingénierie médiévale ;
- c. Autres époques : en 2000 ans d'histoire, la ville de Vérone s'est enrichie de nombreux témoignages de grande valeur artistique (palais, basiliques, tours, campaniles, etc.).

Critères i et iv

Le centre historique de Vérone reflète la totalité de l'histoire de la ville qui a eu une influence considérable sur le développement de l'architecture militaire en Europe. La présence de strates historiques lisibles sur une période si longue et les travaux de modernisation réalisés par les meilleurs architectes des différentes époques constituent un exemple complet et unique d'architecture militaire défensive.

Critère ii

Le centre historique de Vérone reflète une très grande authenticité, en particulier dans sa conception urbaine d'origine romaine. En dehors des monuments, les différents éléments qui caractérisent le tracé réticulaire de la ville, avec

les *decumani* et les *cardones* et leurs modules métriques, sont encore visibles de nos jours. La totalité du centre historique et la zone tampon sont impeccablement protégées par la législation existante et gérées selon les règles d'urbanisme. De plus, le plan d'urbanisme de la ville est en cours de révision et comporte des initiatives juridiques qui visent la sauvegarde du patrimoine. À noter également que la ville de Vérone possède un nombre considérable d'importants ensembles privés, administratifs et religieux dont la présence au centre s'explique par l'interdiction qui fut faite pendant une période de 500 ans de construire hors des murs de la ville.

Critères iii et vi

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels telles que définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, ceci est un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

La ville de Vérone, aujourd'hui capitale de la province de Vérone, est située dans le nord de l'Italie au pied des monts Lessini sur le fleuve Adige. Elle fut fondée par d'anciennes tribus puis devint une colonie romaine au I^{er} siècle av. J.-C., prenant rapidement de l'importance. Elle fut occupée par l'Ostrogoth Théodoric I (Ve siècle), par les Lombards et par Charlemagne (774). Au début du XII^e siècle, elle devint commune libre et souffrit des guerres entre les guelfes et les gibelins. Elle prospéra sous la domination de la famille Scaliger (la période de Roméo et Juliette), en particulier sous Cangrande I, qui protégea le poète exilé Dante. Elle passa sous la domination de Venise en 1405, puis fut intégrée à l'empire autrichien à partir de 1797 avant de rejoindre le royaume d'Italie en 1866.

À l'origine, les collines de la région de Vérone étaient parsemées de villages fortifiés (*castellieri*). Le nom de Vérone est lié à la racine *wehr* (mur défensif) ; il peut donc avoir désigné un site fortifié sur le fleuve. Il est vraisemblable que des voies anciennes se croisaient là au VI^e ou au Ve siècle av. J.-C. Une route menait à l'Adriatique, région étrusque importante, une autre suivait le fleuve dans la direction des vignes de Valpolicella et du Bas-Trentin, une troisième ralliait les riches territoires cisalpins de Gardes et Brescia (*via Claudia Augusta*). La construction de la *via Postumia* vers 148–147 av. J.-C. ouvrit le chemin de Gênes et de la Lombardie (Pavie, Plaisance, Crémone) à l'ouest, Oderzo et Aquilée à l'est.

La construction de la ville romaine commença vers la fin de la République, dans la seconde moitié du I^{er} siècle av. J.-C. À cette période remonte la construction du *decumanus maximus* qui suivait la *via Postumia*, et du *cardo maximus*, que pénétrait dans la ville par l'est. La ville fut bâtie sur un plan réticulaire, et entourée de murs défensifs comportant deux portes, *Porta Leoni* et *Porta Iova* (baptisée plus tard *Portone Borsari*). Des murs et des portes, il ne reste que des vestiges archéologiques. La découverte d'une inscription confirme la date de la fondation de Vérone : 49 av. J.-C. La ville ne tarda pas à prendre de l'importance et à s'enrichir ;

divers édifices et équipements publics furent construits, dont un amphithéâtre, le théâtre romain, le pont *Pietra*. Des fouilles récentes ont révélé la présence de vestiges d'une importance considérable, y compris un pavage de marbre, des structures et des objets de prestige. En 265 de notre ère, avec l'extension des conflits avec les barbares du nord, l'empereur Gallienus décida d'agrandir l'enceinte défensive élevée sous la République pour inclure l'amphithéâtre. La ville résista aux diverses invasions, alors que d'autres villes étaient détruites.

À la fin de l'époque romaine (476 après J.-C.), Vérone devint la deuxième capitale du royaume italique des Ostrogoths ; Théodoric I choisit Vérone pour principale résidence. Au cours des siècles suivants, (domination des Goths jusqu'en 567, des Lombards jusqu'en 774 et du Saint Empire romain germanique jusqu'à la fin du premier millénaire), Vérone continua de jouer un rôle majeur et vit la construction d'édifices importants. Parmi les autorités, l'évêque Raterio (de Belgique) mérite une mention spéciale car il prépara une illustration de la ville, le seul document que l'on possède de cette période. La ville de Vérone a conservé son plan de ville romaine.

Après l'époque des communes indépendantes du nord de l'Italie, les guerres et les conflits armés incessants forcèrent Vérone à reconstruire ses fortifications. L'avènement de la seigneurie des Scaliger (1259–1387) favorisa le développement de la ville qui avait déjà étendu ses possessions sur une grande partie du territoire vénitien dans le nord-ouest. Cangrande I de la Scala (1311–1329) décida d'étendre encore les remparts et de réorganiser la défense de la ville de manière à résister à de longs sièges. La puissance des défenses était telle que Vérone demeura une place forte aux époques suivantes, dominées par Venise puis l'Autriche. Cette destination eut un impact sur l'urbanisation de la ville qui entama un long cycle de constructions, en particulier les grandes basiliques et les grands ensembles administratifs. En 1387, Giangaleazzo Visconti de Milan conquiert Vérone qu'il garda pendant une courte période, construisant de nouveaux remparts ainsi que la citadelle dans la partie sud de la ville.

De 1405 à 1797, Vérone fut une ville active et riche de la République de Venise. En dehors d'un conflit qui éclata au début du XVI^e siècle, ce fut une période de paix. Les Vénitiens engagèrent l'architecte militaire véronais, Michele Sanmicheli (1484–1559), pour renforcer les fortifications médiévales. Il conçut la série de bastions polygonaux placés à intervalles réguliers et construisit trois nouvelles portes : *Porta Nuova*, *Porta Palio* et *Porta San Zeno*, d'une grande valeur architecturale. La disposition de ces portes favorisa le développement de la ville dans la partie comprise entre les murs de la Commune et ceux de la période des Scaliger au sud. Les Vénitiens interdirent l'extension de la ville au-delà de cette limite pour des raisons de sécurité militaire, et cette interdiction fut maintenue par l'empire autrichien. Ainsi, la ville se construisit à l'intérieur de ces limites, contribuant par-là à une unité de développement. L'époque vénitienne se caractérisa par une grande indépendance économique de la ville qui eut des répercussions sur la culture et l'administration. Cette époque fut marquée par la construction d'un grand nombre de palais prestigieux édifiés par les familles riches et de nombreux bâtiments religieux et publics.

Avec la domination autrichienne (1814–1866), Vérone renforça son rôle militaire. Le maréchal Radetzki et son général-architecte Franz von Scholl réparèrent les dommages causés par les guerres napoléoniennes, et de grands complexes militaires furent construits à l'intérieur de la ville, parmi lesquels l'impressionnant Arsenal, près du pont médiéval de *Castelvecchio*. En 1866, lorsque les Autrichiens rendirent la ville au Royaume d'Italie, il y avait 65000 habitants, mais pratiquement aucune industrie. La ville connut alors une période difficile, qui fut aggravée par la terrible inondation de 1882. Le fleuve s'éleva de quelque 8 mètres, et de nombreux bâtiments, moulins à eau et scieries furent détruits. Les deux ponts principaux furent emportés tandis que les vieux ponts résistèrent à la furie des flots.

À partir de ce moment-là, l'évolution de la ville changea. Son rôle militaire prit fin, elle se développa à l'extérieur des murs et de nouveaux quartiers furent créés. Ce fut aussi le début du développement industriel. En 1927, la population atteint 150000 habitants et les premiers concours de planification urbaine furent organisés en 1931-1932. La Seconde Guerre mondiale fut dévastatrice pour la ville : 40 % des bâtiments furent détruits, y compris la totalité des ponts. Il s'ensuivit une période d'intense reconstruction et de restauration, avec la participation active de l'architecte en chef de Vérone, Piero Gazzola (1908-1979), Président fondateur de l'ICOMOS et l'un des initiateurs et principaux auteurs de la Charte de Venise. La période de reconstruction conduisit aussi à l'approbation du premier plan directeur de Vérone en 1958, modifié en 1975.

Description

La zone de la ville historique de Vérone proposée pour inscription couvre une superficie de 452,9 ha. Cette zone comprend pratiquement la totalité de la ville fortifiée à l'ouest et à l'est de l'Adige. Le cœur de la ville est constitué de la ville romaine, établie dans la boucle du fleuve. Au début du Moyen Âge, cette partie de la ville prit une légère extension vers l'ouest. Les Scaliger reconstruisirent les murs d'enceinte de manière à y inclure un territoire beaucoup plus vaste à l'ouest ainsi qu'une autre grande zone sur la rive est du fleuve. Telle fut la taille de la ville jusqu'au XX^e siècle. D'un point de vue administratif, la ville est actuellement divisée en quatre quartiers principaux : la *Città antica* au centre, la *Cittadella* au sud, *San Zeno* au nord et *Veronetta* à l'est du fleuve. La zone tampon proposée a une superficie de 325 ha, elle entoure la zone proposée à l'inscription, à l'extérieur des murs de la ville. La zone proposée a une population de 31 000 habitants et la zone tampon, 19 000. La population totale de Vérone est de 254 000 habitants.

Dans le nord de l'Italie, Vérone est une des villes les plus riches en vestiges romains, dont l'amphithéâtre, le théâtre romain et les portes. Elle possède également un grand nombre de monuments datant du Moyen Âge et de la Renaissance, tels que l'église romane San Zeno (1117-1227), avec sa façade de brique et de marbre, son magnifique porche de marbre et un triptyque d'Andrea Mantegna. Le cœur de Vérone est composé de la *Piazza delle Erbe* (avec son pittoresque marché aux légumes) et de la *Piazza dei Signori*, bordée d'édifices historiques dont le *Palazzo del Comune*, le *Palazzo del Governo*, la *Loggia del Consiglio*, les *Arche Scaligere* et la *Domus Nova*. La *Piazza Bra* est bordée de plusieurs édifices classiques. Antonio Pisanello (Pise, 1380-1455) créa d'importantes fresques à Vérone.

D'autres peintres influencèrent l'école de Vérone, comme Jacopo Bellini (1396-1470) et Paolo Cagliari, dit Véronèse (1528-1588). Vérone vit naître deux grands architectes, Fra Giocondo (1433-1513) et Michele Sanmicheli (1484-1559). La contribution moderne de l'architecte Carlo Scarpa (Venise, 1906-1978) à Vérone est également remarquable.

Ce qui suit est une sélection des édifices les plus représentatifs des différentes époques historiques de Vérone.

- Époque romaine

Porta Borsari (I^{er} siècle apr. J.-C.), porte de la ville située au début du *decumanus maximus*, construite en pierre blanche, comporte deux arches au niveau du sol et deux niveaux d'ouvertures à arcades. *Porta Leoni* (I^{er} siècle apr. J.-C.) représente une des découvertes archéologiques les plus raffinées de Vérone ; il ne reste actuellement que la moitié de la structure, adossée à un bâtiment d'époque postérieure. *Arco dei Gavi* (I^{er} siècle apr. J.-C.) fut démantelé sous l'occupation napoléonienne et reconstruit près du Castelvechio dans les années 1930 avec les matériaux d'origine. *Ponte Pietra* (I^{er} siècle apr. J.-C.), comporte des vestiges du pont construit à l'époque romaine dans les deux premières arches en pierre ; l'arche centrale fut construite au XIII^e siècle et les autres en briques au XVI^e siècle. Le pont fut détruit pendant la Seconde Guerre mondiale ; il fut restauré et reconstruit après la guerre, sur la base de documents et de dessins réalisés à l'échelle et avec des matériaux retrouvés dans le fleuve. Le Théâtre romain (I^{er} siècle apr. J.-C.), fut mis au jour au milieu du XIX^e siècle et restauré d'après les vestiges retrouvés sous les maisons qui y avaient été construites. Le théâtre est utilisé pour des spectacles. L'amphithéâtre *Arena* (I^{er} siècle apr. J.-C.), de plan elliptique (139 m x 109 m), est le deuxième par ses dimensions après le Colisée à Rome. À l'origine, un mur à triple rangées d'arcades l'entourait, mais il s'écroula à la suite d'un tremblement de terre au XII^e siècle. Les arènes sont utilisées régulièrement pour accueillir des festivals d'art lyrique. Depuis quelques années, des restaurations sont en cours dans les parties qui ont le plus souffert.

- Époque romane (VIII^e-XII^e siècles)

L'église *San Giovanni in Valle* (XI^e-XII^e siècles) fut construite sur les ruines d'édifices préexistants. Elle comporte trois nefs et une crypte préromane. Les façades de l'église *San Lorenzo* (VIII^e-XII^e siècles) sont constituées de différents matériaux, du tuf dans la partie inférieure, du tuf et de la brique en alternance dans la partie supérieure. L'entrée est protégée par un porche Renaissance. L'église *San Fermo* (XI^e-XII^e siècles) fut construite en tuf et en briques sur les vestiges d'une ancienne basilique du VIII^e siècle. Le bâtiment est constitué de deux églises construites l'une sur l'autre. La façade principale, construite en couches successives de tuf et de briques, est un bon exemple de l'art médiéval à Vérone. Les tombes sont à l'extérieur, l'église comporte des arcatures, des grandes fenêtres, d'amples escaliers et un beau porche roman. La cathédrale (*Duomo*) fut construite au VI^e siècle, puis reconstruite au XII^e siècle à la suite d'un tremblement de terre. La façade, achevée au XIV^e siècle, est en marbre de Vérone et possède un bas-relief représentant divers épisodes sacrés et profanes. Il y a un beau cloître du XII^e siècle comportant des arcades à double colonnade. L'église vient d'être restaurée. D'autres édifices datent de la même époque : l'église des Saints-

Apôtres (fin XII^e siècle), l'église *Santo Stefano* (XI^e-XII^e siècles) et l'abbaye *San Zeno* (XI^e-XII^e siècles). Cette dernière est un modèle très important de sculpture et d'architecture romanes. L'église a été édifée sur plusieurs anciens bâtiments construits sur le même site.

- Époque des Scaliger (XIII^e-XIV^e siècles)

L'église *Santa Anastasia* (XIII^e siècle) fut construite par les Dominicains ; sa façade resta inachevée. Les *Arche Scaligere* (XIII^e siècle) est le cimetière de la famille Scaliger, près de la *Piazza dei Signori*. Le *Castelvechio* (1354-1357) est la demeure fortifiée de la famille Scaliger, construite par Cangrande II sur des fortifications préexistantes. L'ensemble fut restauré et transformé en musée dans les années 1930 ; Carlo Scarpa le restaura une deuxième fois dans les années 1960. La Maison de Juliette (XIII^e siècle) est un petit palais médiéval authentique, un balcon y fut ajouté dans les années 1930, inspiré par la tragédie de Shakespeare. La Maison de Roméo est un ensemble médiéval qui fut profondément remanié par la suite ; il reste peu de choses du bâtiment d'origine.

- De la Renaissance à l'époque moderne

De nombreux édifices du centre de Vérone datent de la Renaissance dont les églises *San Nazaro* (XV^e siècle), *Santa Maria in Organo* (XV^e siècle), *San Giorgio* (XV^e siècle), *San Tomaso* (XV^e siècle), *San Bernardino* (XV^e siècle) et *Santa Eufemia* (XIV^e-XVII^e siècles). On peut également citer les palais *Canossa* (architecte M. Sanmicheli, 1530-1537), *Pompei* (Sanmicheli, XVI^e siècle) et *Bevilacqua* (Sanmicheli, 1530), les portes *Palio* (Sanmicheli, 1525), *Nuova* (Sanmicheli, XVI^e siècle), *Vescovo* (Sanmicheli, XVI^e siècle) et *San Zeno* (Sanmicheli, 1541), ainsi que le palais de l'Evêché (XVI^e siècle) et les jardins et le palais *Giusti* (XVI^e-XVII^e siècles). Les bâtiments remarquables de la période autrichienne au XIX^e siècle comprennent le château *San Pietro* et la caserne *Santa Maria*. Parmi les ouvrages plus récents, il convient de citer la contribution de l'architecte Carlo Scarpa, à qui l'on doit la présentation des collections et la restauration du musée du *Castelvechio* et la construction de *l'Institut bancaire*. Le nouveau pont *Risorgimento*, conçu par L. Nervi, mérite également d'être mentionné.

Gestion et protection

Statut juridique

Diverses institutions publiques et privées, soumises aux lois et réglementations administratives en vigueur, sont propriétaires des biens artistiques, architecturaux et monumentaux de la ville historique de Vérone.

Les bâtiments et monuments classés sont protégés par la loi nationale sur la Protection des biens artistiques et historiques (1089/1939) ; l'environnement est soumis à la loi nationale sur la Protection de la beauté de la nature (1497/1939). Une législation locale (33/1991), liée à la mise en œuvre du plan de gestion global de la ville de Vérone, définit les critères de protection de la zone historique. La totalité du territoire municipal est soumis au plan directeur urbain de 1975, mis à jour par amendements. Un plan directeur révisé a été adopté en 1998, en accord avec la législation régionale d'urbanisme

de 1984 ; ce plan est en cours d'approbation par les autorités de la ville ; il accordera une attention particulière à la protection et à la réhabilitation de la ville historique.

Gestion

L'État contrôle tous les édifices classés, monuments, musées, collections et archives, par le biais d'institutions *ad hoc*. Parmi celles-ci, on compte les surintendances pour la protection des sites et des bâtiments historiques (*Soprintendenza ai beni ambientali e architettonici*), du patrimoine archéologique de la Vénétie (*Soprintendenza per i beni archeologici del Veneto*) et des biens historiques et artistiques de la Vénétie (*Soprintendenza per i beni artistici e storici del Veneto*). La municipalité est responsable du contrôle de l'application des règles d'urbanisme et de la protection de la ville historique. La ville qui reçoit quelque 1,5 million de visiteurs, bien répartis sur toute l'année, possède une solide structure et des aménagements pour la gestion des visiteurs. Vérone est classée zone à faible risque sismique. Pour palier les risques d'inondation, d'importants travaux ont été entrepris après les inondations de 1882 pour contenir le fleuve.

En raison de la longue évolution de la ville historique à l'intérieur des murs défensifs, la structure sociale était de nature très complexe et rassemble toutes les classes sociales. À la suite des destructions occasionnées par la Seconde Guerre mondiale et de la période de reconstruction qui a suivi, de nombreux habitants des couches sociales inférieures furent contraints de s'installer dans la périphérie. Un des objectifs du nouveau plan urbain est de rééquilibrer la structure économique et sociale de la ville historique et de définir des stratégies de réhabilitation du parc d'habitations historiques.

Le nouveau plan directeur de Vérone est justifié par les changements économiques et sociaux survenus dans les 25 dernières années et les principales différences en matière de niveau de vie, systèmes de communication et mobilité. Le plan accordera une attention particulière à deux problèmes-clés : les éléments stratégiques dérivant de la situation géographique de la ville et son importance artistique, historique et culturelle. De plus, le plan prévoit des directives stratégiques pour la conservation et la mise en valeur du cadre naturel de la ville, y compris un parc de 850 ha sur les rives sud et nord de l'Adige, dans le but d'équilibrer l'écosystème et d'utiliser les zones vertes. La totalité de la zone historique (constituée de 4 500 unités occupées) a fait l'objet d'une enquête détaillée en vue de proposer divers traitements allant de la conservation et la restauration aux diverses transformations envisageables en fonction de l'importance historique et culturelle du bien. D'autres points sont également étudiés avec attention comme de nouveaux circuits pour les visiteurs, la mise en oeuvre d'un programme pour la revalorisation du système de défense de la ville, la réorganisation de la circulation automobile et des zones de stationnement, le relogement coordonné des facultés dans le quartier de *Veronetta* et la limitation des grandes structures de service dans le centre historique et des propositions alternatives d'aménagement à l'extérieur des murs de la ville.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

La ville historique de Vérone demeure intacte jusqu'au XIXe siècle. Les murs qui entourent la ville ont empêché l'industrie, le chemin de fer et tous les autres éléments qui ont transformé le XIXe siècle de s'introduire dans la ville. La structure urbaine offre donc une cohérence exceptionnelle et un grand degré d'homogénéité. De plus, l'architecture du début du XXe siècle s'est exprimée essentiellement à l'extérieur des murs. Les inondations de 1882 ont causé des destructions, en particulier en bordure du fleuve. Cette époque marque aussi le début du développement industriel.

Les destructions causées à Vérone pendant la Seconde Guerre mondiale ont été très importantes, ayant touché 40 % de la ville. Cette situation aurait pu conduire à un changement radical de la nature de la ville historique. Toutefois, le plan de reconstruction, daté de 1946, a pris en compte le critère de conservation de la structure originale de la ville, et la reconstruction a été menée avec le plus grand soin. Le rôle du professeur Piero Gazzola, premier Président de l'ICOMOS et Directeur du patrimoine à Vérone, a été crucial dans ce processus. On doit aussi à Piero Gazzola la reconstruction du pont romain. Les dommages causés par la Seconde Guerre mondiale ont laissé des espaces vides dans la ville où ont été construits des logements sociaux. La grande caserne souligne le caractère militaire de la ville ; elle héberge actuellement les bureaux de l'OTAN.

Authenticité

La ville de Vérone a conservé son tissu urbain historique intact jusqu'à l'inondation de 1882 et la Seconde Guerre mondiale qui causèrent de graves dommages. Depuis lors, la ville a été l'objet de restaurations et de reconstructions, qui ont été réalisées avec grand soin et dans le respect du tissu historique. Actuellement, Vérone offre toujours un ensemble exceptionnel de vestiges romains, de même que ses origines romaines se distinguent dans le tracé de ses rues. L'importance particulière de Vérone provient de la continuité de son rôle militaire et de son système de défense bien préservé. Au XXe siècle, le tissu urbain s'est étendu hors des murs de la ville, mais le cadre naturel de la ville demeure d'une qualité exceptionnelle et il est totalement protégé. On peut considérer que la ville historique de Vérone répond à tous les critères d'authenticité.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité Vérone en janvier 2000. L'ICOMOS a également consulté son Comité scientifique international des villes et villages historiques.

Caractéristiques

La ville historique de Vérone est un exemple exceptionnel d'architecture militaire défensive et offre une continuité dans la stratification de son histoire, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Elle a toujours conservé son importance militaire, caractéristique qui n'est pas étrangère au fait

qu'elle a gardé une exceptionnelle unité à l'intérieur des remparts de la ville. Contrairement à beaucoup de villes, elle a évité tout développement non contrôlé hors de ses murs au XIXe siècle.

Vérone compte des chefs-d'œuvre architecturaux, tels que l'amphithéâtre romain, le théâtre et les portes romaines, les remparts des Scaliger, les bastions Renaissance de l'architecte Sanmicheli et les ajouts autrichiens de l'architecte von Scholl, ainsi que le palais musée du *Castelvecchio*, de nombreux palais, monuments, tours et églises. La structure réticulaire de la ville romaine s'est maintenue jusqu'à nos jours et atteste l'ancienneté de la fondation.

Vérone est une ville d'une valeur exemplaire par son patrimoine historique et architectural. La restauration et la reconstruction consécutives à la Seconde Guerre mondiale ont été particulièrement bien conduites, et de récentes interventions, telles que celles conçues par l'architecte Scarpa dans le musée du *Castelvecchio*, peuvent servir de références pour la réhabilitation des secteurs et des bâtiments historiques.

Analyse comparative

Vérone est l'un des centres historiques majeurs de l'Italie et de la Méditerranée. Basée sur un plan romain en damier qui se retrouve encore aujourd'hui dans le tissu urbain, elle possède une concentration importante de monuments anciens et de structures historiques, depuis l'antiquité jusqu'à l'époque moderne. Elle est particulièrement remarquable en tant que place-forte, dont les remparts défensifs édifiés au Moyen Âge ont été entretenus et complétés à des périodes ultérieures. Les autres villes de la région, telles que Vicence et Ferrare, toutes deux inscrites sur la Liste du patrimoine mondial, présentent des caractéristiques différentes. Vicence et les villas de la Renaissance ont été inscrites surtout pour la contribution créative d'Andrea Palladio. Ferrare est une ville planifiée de la Renaissance, très influente, étroitement liée à l'œuvre de la famille d'Este et à la mise en valeur du delta du Pô qu'elle a réalisée.

Observations de l'ICOMOS

Le périmètre défini pour l'inscription sur la Liste du patrimoine mondial est correct et la zone tampon a été légèrement modifiée pendant la mission d'évaluation de l'ICOMOS. Certaines parties de la zone tampon, sans importance historique, telles que les abords de la voie ferrée et la zone industrielle, ont été écartées de la proposition. À l'inverse, certaines maisons édifiées au XIXe siècle pour les ouvriers et la classe moyenne près de la gare ont été ajoutées. Elles témoignent de l'architecture de style Liberty. À la suite de la mission d'expertise, des informations complémentaires ont été fournies concernant l'évolution historique de la ville ainsi que les structures de gestion et la planification actuelles.

Brève description

La ville historique de Vérone fut fondée au I^{er} siècle av. J.-C. Elle connut des périodes d'expansion sous le règne de la famille Scaliger aux XIIIe et XIVe siècles et sous la République de Venise, du XVe au XVIIIe siècle. Elle constitue un exemple exceptionnel de place-forte. Vérone a préservé un nombre remarquable de monuments de l'antiquité et des époques médiévale et Renaissance ; c'est une ville de culture et d'art.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la liste du Patrimoine mondial sur la base des *critères ii et iv* :

Critère ii Par sa structure urbaine et son architecture, Vérone est un exemple exceptionnel de ville qui s'est développée progressivement et sans interruption sur deux mille ans, intégrant des éléments artistiques de la plus haute qualité aux différentes périodes qui se sont succédées.

Critère iv Vérone illustre d'une manière exceptionnelle le concept de la ville fortifiée à plusieurs étapes déterminantes de l'histoire européenne.

ICOMOS, septembre 2000

Sites des Ryukyu (Japon)

No 972

Identification

<i>Bien proposé</i>	Sites Gusuku et biens associés du royaume des Ryukyu
<i>Lieu</i>	Préfecture d'Okinawa
<i>État partie</i>	Japon
<i>Date</i>	25 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

Chacun des monuments de pierre et sites archéologiques inclus dans le bien proposé pour inscription illustre l'évolution et la transition unique qu'ont connues les Ryukyu au fil des échanges politiques, économiques et culturels avec le Japon continental, la Chine et l'Asie du sud-est.

Critère ii

Les sites *gusuku* inclus dans le bien proposé pour inscription sont des vestiges archéologiques exceptionnellement précieux, d'une grande valeur en tant que sources d'information sur l'architecture des forts et des châteaux qui s'est développée de concert avec les changements politiques des Ryukyu depuis leur première apparition, en tant que résidences des seigneurs des villages paysans de ces îles méridionales du Japon. Ce sont les symboles vivants des anciennes cultures et traditions des Ryukyu, aujourd'hui disparues. À l'origine, les *gusuku* étaient profondément intégrés à la vie quotidienne des villages de paysans. Ils restent à ce jour le théâtre actif des activités culturelles des Ryukyu, et les centres spirituels de la région, où les résidents renforcent les liens spirituels qui les unissent par la prière et la vénération de leurs ancêtres communs.

Critère iii

Chacun des monuments, sites et paysages culturels objet de la proposition d'inscription est une exceptionnelle démonstration de la haute qualité de l'ingénierie civile, de l'architecture et du paysagisme des Ryukyu, tant du point de vue culturel qu'esthétique, à l'époque où l'archipel était un royaume. Les monuments de pierre tels que Tamaudun et Sonohyan-utaki Ishimon et d'autres structures de pierre, en particulier, reflètent clairement la savante modification de certains éléments de la façon et de la conception en vigueur en Chine et dans l'est de l'Asie, et leur adaptation aux matériaux traditionnels des Ryukyu. Parallèlement, Shikinaen montre, dans sa composition, son paysage et ses éléments décoratifs comme les ponts en arc, un sens de la composition et de la conception architecturale exclusivement propre à cette région et né de la fusion entre les arts paysagers japonais et chinois.

Critère iv

Les monuments et les sites inclus dans le bien proposé pour inscription représentent les éléments typiques des croyances et pratiques religieuses propres aux Ryukyu. Les sites *gusuku* n'étaient pas de simples centres politiques, mais aussi des lieux de culte pour les habitants des hameaux agricoles. Par ailleurs, ce sont des vestiges archéologiques d'une immense valeur académique, et des centres spirituels vivants pour les habitants actuels des Ryukyu, comme en atteste leur utilisation, aujourd'hui encore, par les prêtresses *Noro*, qui y accomplissent leurs rites religieux. Sêfa-utaki, qui était le centre religieux de l'ensemble du royaume des Ryukyu, conserve les principales caractéristiques des lieux sacrés des Ryukyu connus sous le nom de *Utaki* : une forêt dense et des rochers pittoresques. Fait intrigant, Sêfa-utaki jouit d'une vue sur les petites îles de la mer orientale, entre les arbres de la forêt, rappelant ainsi aux visiteurs dévots l'ancienne croyance de Ryukyu selon laquelle la terre des dieux, *Nirai Kanai*, est située à l'extrême orient, là où s'arrête la mer. En ce sens, Sêfa-utaki est un paysage culturel étroitement associé à des croyances religieuses uniques, caractéristiques du culte de la nature de l'archipel, tradition religieuse vivante qui a toujours sa place dans les rituels et festivals contemporains de la région. De fait, tout le bien proposé pour inscription est profondément enraciné dans la vie spirituelle et les activités quotidiennes des gens du cru, car c'est là que se tiennent les rituels.

Critère vi

Catégorie de bien

Deux des trois catégories de biens culturels définies à l'article premier de la Convention du patrimoine mondial de 1972 - *monuments* et *sites* - et également *paysages culturels*, tels que définis au paragraphe 39 des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*, sont représentées dans les neuf biens qui composent cette proposition d'inscription.

Histoire et description

Histoire

Aux Xe-XXe siècles, les communautés agricoles des Ryukyu (*gusuku*) commencèrent à protéger leur village de murs de pierre très simples. À partir du XIIe siècle, de puissants groupes, connus sous le nom d'*aji*, firent leur apparition. Ils agrandirent les défenses de leurs peuplements, transformant leur propre résidence en véritable forteresse ; le terme *gusuku* fut adopté pour désigner ces formidables châteaux. S'ensuivit une lutte continue entre les *aji*, se battant pour la suprématie. Ce n'est qu'au XVe siècle qu'ils se réunirent en coalitions, sous l'égide de trois royaumes principaux - Hozukan (la Montagne du Nord), Chûzan (la Montagne du Milieu) et Nanzan (la Montagne du Sud).

La période Sanzan (Trois Montagnes) fut marquée par de nombreux changements dans la société et l'économie des Ryukyu. L'amélioration des outils et des techniques entraîna en effet une hausse énorme de la production agricole. Ainsi, à partir de la période Sanzan, les Ryukyu entretenirent un commerce intensif avec la Chine de la dynastie Song, le Japon continental, la péninsule coréenne et l'Asie du sud-est, commerce qui atteignit son apogée entre la fin du XIVe siècle et le milieu du XVIe siècle.

Cette époque prit fin en 1429, avec l'unification des Ryukyu, sous l'égide du souverain Chūzan, en un seul royaume. Le premier roi fut renversé par un coup d'État en 1469, mais le royaume survécut, intact, jusqu'en 1879. Ces deux périodes sont connues sous le nom de première et seconde dynastie Shō, respectivement. Le troisième roi de la deuxième dynastie Shō, Shō Shin, consolida l'administration du royaume, instituant un contrôle centralisé et puissant des systèmes politique et religieux.

Le royaume fut enlevé au Japon en 1609 par le fief Satsuma, sous le shogunat Tokugawa, mais les nouveaux suzerains conservèrent la monarchie des Ryukyu comme administration locale. Il fournissait des liaisons importantes avec le reste du monde, à une époque où le Japon était virtuellement coupé de tout contact avec le monde extérieur. À la fin du shogunat, au début de l'ère Meiji, en 1868, il survécut brièvement en tant que « domaine Ryukyu », mais en 1879, le royaume des Ryukyu fut aboli et les îles devinrent la préfecture d'Okinawa, sous le nouveau système administratif.

Les Ryukyu furent le théâtre de lourds bombardements et d'âpres combats à la fin de la Seconde Guerre mondiale ; beaucoup y perdirent la vie, et les biens culturels furent dévastés. Ils demeurèrent sous tutelle américaine jusqu'en 1972, date à laquelle le Japon en reprit le contrôle.

Description

- Mausolée royal de Tamaudun [monument ; ville de Naha]

Shō Shin construisit le mausolée aux alentours de 1501, en symbole du pouvoir royal et pour profiter des pratiques des habitants des Ryukyu, qui accomplissaient leurs rituels religieux sur les tombes de leurs ancêtres.

Il fut creusé dans la roche de calcaire et couvert d'un toit de tuiles pannes à pignons. Les murs encerclant la chambre funéraire et le mausolée sont de calcaire corallien. La chambre funéraire possède trois compartiments, dotés chacun d'une porte de pierre. Le compartiment central accueillait les dépouilles royales avant leur purification par l'eau ; elles étaient ensuite transférées dans la chambre de l'ouest (rois et reines uniquement) et dans la chambre de l'est (autres membres de la famille royale).

- Sonohyan-utaki Ishimon (Porte de Pierre du Sanctuaire de Sonohyan) [monument ; ville de Naha]

Cette porte de pierre fut érigée en 1519 par Shō Shin, face à une forêt sacrée (*Sonohyan-utaki*). Elle était considérée comme la gardienne du royaume des Ryukyu, sanctuaire où des prières étaient faites pour la paix et la sécurité lors de cérémonies rituelles annuelles.

Elle représente le style unique de l'architecture de pierre développée dans les Ryukyu. Ce style est basé sur les motifs décoratifs normalement réalisés sur du bois mais reproduits minutieusement dans la pierre sur des chevrons, des pignons, des pendants et des faîtes. Le calcaire corallien est utilisé pour les principaux éléments structurels et le toit, du grès fin sur les faîtes et ailleurs. Quant aux portes, elles sont en bois.

- Nakijin-jō (château de Nakijin) [site ; village de Nakijin]

Pendant la période Sanzan, le château du roi Hokuzan devint la résidence du gouverneur du royaume des Ryukyu. Les travaux de construction commencèrent à la fin du XIIIe siècle, et il atteignit sa forme définitive au début du XVe siècle. Les fouilles archéologiques ont révélé d'énormes quantités de céramiques chinoises, attestant d'un commerce intensif.

Le château occupe une position stratégique, sur une colline isolée bien dotée en défenses naturelles (rivière, falaises, vallée profonde). Les murs extérieurs, aux pentes abruptes, s'étendent sur plus de 1500 mètres, suivant la forme d'arcs consécutifs que leur impose la topographie du lieu. Ils sont faits de blocs de calcaire dur, et s'élèvent sur 6 à 10 m. Au sommet, épais de 3 mètres, ils comportent des parapets peu élevés.

La porte (*Heirōmon*) est une reconstruction datant de 1962 ; conformément aux pratiques de conservation japonaises, ses fondations sont séparées des vestiges archéologiques souterrains par une couche de sol stérile. À l'intérieur, on trouve six enceintes. La première, au point culminant du site, qui a été égalisé grâce à un dur labeur, accueillait le bâtiment d'État, un sanctuaire et une dalle de pierre où était inscrite l'histoire de Hokuzan. Devant, une seconde enceinte dans laquelle deux autres salles ont été construites avec, derrière, l'*Uchibaru*, la résidence des prêtresses. En dessous se trouve le *Shigemajōkaku*, avec les baraquements de la garnison.

Le sanctuaire du bas (*Soitsugi-no-utaki*) était consacré à la divinité gardienne du château. C'est l'un des plus importants sites sacrés des îles Ryukyu.

- Zakimi-jō (château de Zakimi) [site ; village de Yomitan]

Ce château a été construit au début du XVe siècle par un puissant suzerain, Gosamaru. Après l'établissement du royaume des Ryukyu, il servit à surveiller les survivants du royaume de Hokuzan, qui avaient fui vers la côte ouest d'Okinawa.

Il se situe sur un site élevé, choisi pour son emplacement stratégique car il offre une excellente vue sur le château royal des Ryukyu de Shuri-jō. Il se compose de deux enceintes reliées, entourées par des murs sinueux faits de blocs de calcaire corallien. La porte de la deuxième enceinte est l'une des plus anciennes portes en arc à Okinawa. On trouve là les fondations d'au moins un grand édifice. Le site comporte un lieu sacré, dédié aux divinités protectrices, et il est toujours aujourd'hui un lieu de culte vivant.

- Katsuren-jō (château de Katsuren) [site ; ville de Katsuren]

Construit au XIIIe/XIIIe siècle, Katsuren était le château d'un autre puissant suzerain, Amawari. Les fouilles archéologiques ont mis au jour d'innombrables preuves d'un commerce important à l'ère Sanzan. Également dressé sur une colline en surplomb, il comporte quatre enceintes reliées, dont les murs sont faits de calcaire corallien. Les fouilles ont mis au jour les fondations de plusieurs grands bâtiments.

On dénombre plusieurs anciens lieux de culte. Le sanctuaire dédié à Kobazukasa, en particulier, colonne de pierre ronde au milieu de la première enceinte, conserve toujours une grande importance spirituelle. Une scène rituelle (*Tunumutu*) figure également dans la troisième enceinte, avec dix tabourets de pierre placés en L. On sait qu'ils servaient aux prêtresses locales (*noro*) pour les prières rituelles.

- Nakagusuku-jô (château de Nakagusuku) [site ; villages de Kitanakagusuku et Nakagusuku]

Ce château, construit à l'époque agitée des dernières années du XIV^e siècle et agrandi au milieu du XV^e, se compose de six enceintes, alignées sur un promontoire aux pentes abruptes. Les murs sont faits de blocs taillés de calcaire corallien ; les angles, faits de blocs plus grands et façonnés, sont particulièrement travaillés. À certains endroits, les murs dépassent 10 mètres de hauteur. Plusieurs formes d'engagement des blocs de pierre (horizontal, hexagonal, aléatoire) sont utilisées sur les différents murs, ce qui confirme que le château a été agrandi plusieurs fois. L'enceinte la plus au sud abrite plusieurs lieux de culte.

- Shuri-jô (château de Shuri) [site ; ville de Naha]

Construit pendant la seconde moitié du XIV^e siècle, Shuri-jô était le château principal des rois de Chûzan et, après l'unification, du royaume des Ryukyu. La colline sur laquelle il se dresse domine la ville de Naha et son port. Il se divise en enceintes intérieures et extérieures, suivant la topographie du lieu.

Les murs d'enceinte du château, en calcaire corallien à engagement aléatoire, s'étendent sur plus de 1080 m, avec deux tours de garde dont les vestiges sont encore visibles. Leur hauteur varie entre 6 et 15 mètres, et ils font en moyenne 3 mètres d'épaisseur. Il y avait plusieurs portes, dont certaines à voûtes, dotées de tourelles en bois à toit en croupe.

Le bâtiment d'État (*Heiden*) était une structure palatiale de trois étages, dotée d'un toit à pignons en croupe, orientée sud-ouest, construite sur une plate-forme surélevée, avec des balustrades de pierre devant et sur les côtés de l'escalier d'approche. Sa décoration présente des caractéristiques exclusivement propres aux Ryukyu, notamment les avant-toits des pignons, ornés de grandes sculptures de dragons, dans le style chinois. Seuls les premier et deuxième étages étaient utilisés, le second étant somptueusement décoré, comme il seyait à ses fonctions de salle du trône royal et de salle de réception. Ce bâtiment était entouré d'une cour d'État (*Unâ*), avec de grands halls d'un côté et de l'autre. Le plus au nord, de style chinois, servait à accueillir et à loger les délégations chinoises, tandis que l'autre, de style japonais, remplissait les mêmes fonctions auprès des délégations japonaises.

Le bâtiment fut plusieurs fois détruit par le feu, le plus récemment et le plus complètement durant la Seconde Guerre mondiale. Il avait toutefois été complètement inventorié avant la guerre, et des fouilles archéologiques exhaustives avaient été entreprises avant que l'actuelle reconstruction n'ait lieu.

- Shikinaen [site/paysage culturel ; ville de Naha]

La villa royale et son jardin ont été construits en 1799 d'après les archives. Le plan du jardin montre une influence japonaise, mais l'on trouve des caractéristiques chinoises dans certaines de ses structures. Le résultat, toutefois, n'en est pas moins purement typique des Ryukyu. La caractéristique centrale est le bassin, autour duquel sont disposés des allées, des pavillons, des collines artificielles et des jardins floraux. Le bassin lui-même est embelli par la présence de deux petites îles et de ponts cintrés de style chinois ; sur l'une des îles s'élève un pavillon hexagonal, de style chinois lui aussi. Les autres pavillons sont des structures de bois de plain-pied, au toit de tuiles rouges, privilège réservé à l'élite.

- Sêfa-utaki [site/paysage culturel ; village de Chinen]

Pendant son long règne (1477-1526), le troisième roi Shô, Shô Shin, réorganisa et centralisa la religion des Ryukyu, dont le chef spirituel était une prêtresse, la *Kikoeôgimi*. Sêfa-utaki, déjà site rituel important, devint l'un des lieux les plus sacrés de cette nouvelle religion.

On dénombre plusieurs lieux de cultes, dont trois reliés par des voies pavées. Il y a peu d'indications matérielles de l'importance de Sêfa-utaki : il s'agit essentiellement d'une colline densément boisée, sur laquelle les sanctuaires et les sites de prière sont dotés d'une qualité spirituelle intemporelle, émanant plus du lieu lui-même que des symboles fabriqués par l'homme.

Gestion et protection

Statut juridique

Deux des neuf biens qui composent cette proposition d'inscription (Tamaudun et Sonohyan-utaki Ishimon) sont désignés en vertu de l'article 27 de la loi de 1950 sur la protection des biens culturels comme d'importants biens culturels. Ils sont également classés sites historiques, désignation s'appliquant également aux autres biens. Toutes les interventions envisagées sur les biens protégés doivent être soumises à l'autorisation préalable de l'Agence nationale aux affaires culturelles. Les contrevenants sont passibles de lourdes sanctions.

Gestion

Les biens composant cette proposition d'inscription appartiennent à des propriétaires variés. Sêfa-utaki et Zakimi-jô sont la propriété des autorités locales compétentes. Nakijin-jô, Katsuren-jô et Nakagusuku-jô s'étendent largement sur des terres publiques, avec quelques petites parties en propriété privée. Quant à Shuri-jô, il appartient à l'État japonais et à la préfecture d'Okinawa. La préfecture et la ville de Naha se partagent la propriété de Tamaudun, tandis que Sonohyan-utaki Ishimon et Shikinaen sont des terres appartenant à la ville de Naha.

La maintenance, la réparation et la présentation de ces biens sont du ressort des propriétaires ou des autorités de tutelle. Toutefois, les administrations nationale et préfectorale apportent leur soutien technique et financier.

En sus de la protection des sites et monuments aux termes de la loi de 1950, chacun des biens est protégé par des arrêtés municipaux, qui définissent des zones tampon au sein desquelles la hauteur, le style, la couleur, etc. des bâtiments sont strictement contrôlés. La plupart s'inscrivent également dans des projets de parc, visant à améliorer leur environnement et leur présentation aux visiteurs.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Tous les biens ont été classés sites et monuments culturels avant la Seconde Guerre mondiale. Pendant cette période, ils ont fait l'objet de programmes de maintenance systématiques, avec quelques projets de réparation et de restauration autorisés, par exemple, sur les murs du château.

Les dégâts occasionnés à la fin de la Seconde Guerre mondiale ont été énormes. C'est Shuri-jô qui a le plus souffert, le quartier général des forces japonaises ayant été creusé sous le monument, mais Sonohtyan-utaki Ishimon, Tamaudun et Shikinaen ont eux aussi subi de graves dommages. Après la fin de la guerre, des travaux de conservation et de restauration furent entrepris, bien qu'ils eurent lieu au même moment que la reconstruction majeure que nécessitait l'ensemble de l'île pour retrouver au moins une infrastructure sociale et économique rudimentaire.

Avec la restitution d'Okinawa en 1973, le gouvernement japonais a initié un programme majeur de projets de restauration et de conservation, soucieux de l'importance de ces biens dans le maintien de l'identité culturelle des Ryukyu. Tous ces projets ont été planifiés avec grand soin et beaucoup de précision, dans l'objectif d'assurer le plus haut degré d'authenticité et d'intégrité. Les reconstructions sont basées sur des archives et des recherches archéologiques détaillées, et le plus grand soin a été apporté pour veiller à ce que les traits d'origine et ceux qui ont été reconstruits ne puissent être confondus.

Authenticité

Du fait des strictes normes de restauration et de reconstruction en vigueur au Japon depuis plus d'un siècle, le degré d'authenticité du style et des matériaux des biens proposés pour inscription est élevé. Il a été pris grand soin de bien distinguer les éléments structurels originaux de ceux restaurés ou reconstruits, et de bien sélectionner les matériaux utilisés pour la reconstruction. Il y a eu certains cas de restauration immédiate après la guerre avec des matériaux inadéquats, mais ceux-ci ont été remplacés ou sont clairement différenciés.

Aucun de ces projets n'a eu lieu sans de méticuleuses études et recherches avant le début des opérations. La reconstruction complète du bâtiment d'État à Shuri-jô est ainsi fondée sur des plans à l'échelle et des photographies de l'édifice avant sa destruction par le feu, vérifiés par rapport à des fouilles archéologiques minutieuses. Le résultat est une réplique exacte de la structure antérieure, d'une grande valeur symbolique à Okinawa. À Shikinaen, un procédé similaire est utilisé pour recréer avec précision le jardin de la villa royale.

Les vestiges archéologiques souterrains sont soigneusement mis au jour, enregistrés et préservés en bon état, et, si ceci s'avère nécessaire, ils sont séparés par une couche de sol stérile ou de sable des structures reconstruites sur place et protégés contre toute forme d'intervention. On trouve des exemples de ces pratiques à Nakijin-jô et Shuri-jô.

Le degré d'authenticité est tout aussi élevé en termes de savoir-faire. Les techniques traditionnelles sont en effet largement employées dans tous les projets de restauration et de conservation.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité tous les biens qui composent cette proposition d'inscription en janvier 2000.

Caractéristiques

Le groupe de monuments et de sites qui composent cette proposition d'inscription sont le témoignage vivant du parcours culturel particulier d'un territoire qui faisait la liaison entre les cultures de la Chine, du Japon, de la péninsule coréenne et de l'Asie du sud-est. Ce contexte multiculturel et la personnalité unique née de plusieurs siècles d'échanges est d'une grande importance pour l'étude des processus d'interaction culturelle.

Le bien proposé pour inscription est également d'une grande valeur en ce que d'anciennes pratiques religieuses y survivent, intactes, depuis des siècles, largement épargnées par l'essor, autour d'elles, des grandes religions du monde, telles que le bouddhisme et le christianisme. C'est d'ailleurs là l'une des principales raisons de la force de l'identité culturelle des Ryukyu, en dépit de quelques 150 ans de pressions politiques et économiques extérieures.

Analyse comparative

Du fait de la nature unique de la culture du royaume des Ryukyu, il est difficile de trouver un point de référence, spécialement dans l'est de l'Asie ou dans la ceinture du Pacifique.

Brève description

Ce groupe de sites et de monuments représente cinq cent ans d'histoire des Ryukyu. Les châteaux en ruines, sur des sites imposants en hauteur, illustrent la structure sociale d'une grande partie de cette période, tandis que les sites sacrés sont les témoins muets de la rare survie d'une ancienne forme de religion dans l'ère contemporaine. Les importants contacts économiques (et donc culturels) des îles sur cette période se traduisent par le caractère unique de la culture qui y a émergé.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères ii, iii et vi* :

Critère ii Pendant plusieurs siècles, les îles des Ryukyu ont servi de centre d'échanges économiques et culturels entre l'Asie du sud-est, la Chine, la Corée et le Japon, comme en témoignent avec force les monuments qui subsistent.

Critère iii La culture du royaume des Ryukyu a évolué et s'est épanouie dans un environnement politique et économique particulier, qui lui a conféré des caractéristiques uniques.

Critère vi Les sites sacrés des Ryukyu constituent un exemple exceptionnel de forme indigène de culte de la nature et des ancêtres qui a survécu intact dans l'âge moderne, aux côtés des grandes religions du monde.

ICOMOS, septembre 2000

Schröderhuis (Pays-Bas)

No 965

Identification

<i>Bien proposé</i>	Rietveld Schröderhuis (maison Schröder de Rietveld)
<i>Lieu</i>	Utrecht
<i>État partie</i>	Pays-Bas
<i>Date</i>	16 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

La maison Schröder de Rietveld « représente un chef d'œuvre du génie créateur humain », de par la pureté de son concept, ainsi que de par son influence matérielle, intellectuelle et conceptuelle sur l'architecture du XXe siècle et sa place dans l'histoire de la civilisation de cette période. Elle est aussi « un exemple exceptionnel de type d'édifice, illustrant une phase significative de l'histoire humaine ».

Critères i et iv

La maison Schröder de Rietveld est considérée comme un manifeste du mouvement *De Stijl*. Elle peut donc être « directement associée à des idées et à des œuvres d'art d'une valeur universelle exceptionnelle », au vu de l'influence passée et présente de ce mouvement sur l'architecture et la vie artistique du XXe siècle.

Critère vi

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *monument*.

Histoire et description

Histoire

La maison Schröder de Rietveld, à Utrecht, a été commandée par Mme Truus Schröder-Schröder (1889-1985), dessinée par l'architecte Gerrit Thomas Rietveld (1888-1965) et construite en 1924. Mme Schröder y vivra pendant 60 ans, d'abord avec ses enfants, puis avec Rietveld, et enfin seule. Durant cette longue période, l'intérieur subit quelques changements, en partie dus aux besoins des habitants, en partie au caractère expérimental de la maison elle-même. Dans les années 70 et 80, l'édifice a été restauré et a repris la forme qui était la sienne dans les années 20. C'est aujourd'hui un musée.

La maison Schröder de Rietveld peut être considérée comme le manifeste du *Stijl*, groupe influent d'artistes et d'architectes qui tire son nom d'un journal fondé en 1917 par Theo van Doesburg (C. E. M. Kupper, 1883-1931). Sa veuve publia le dernier numéro en 1932. Ce magazine, consacré au néo-plasticisme moderne, était devenu la voix la plus influente en matière d'art moderne et d'architecture aux Pays-Bas. Les artistes les plus éminents de l'époque y ont contribué : Hans Arp, Vilmos Huszar, Piet Mondrian (Mondriaan), les architectes C. van Eesteren, J.J.P. Oud, Gerrit Rietveld. Le mouvement *De Stijl* tire en partie sa source de l'influence de Frank Lloyd Wright sur l'architecture néerlandaise au début des années 1900. Le groupe *De Stijl* souligne « l'abstraction totale » par rapport à ce que l'on nomme « néo-plasticisme ».

Après la destruction entraînée par la Première Guerre mondiale, les membres du groupe se tournent vers l'universel, l'individuel ayant perdu sa valeur. Abstraction, précision, géométrie, quête de la pureté et de l'austérité artistiques, étude des lois de la nature pour découvrir la réalité, tels sont les axes qui déterminent les pensées et les créations du *Stijl*. Les membres du groupe exprimèrent tout d'abord leurs idées dans la peinture, puis dans le mobilier et l'architecture ; les meubles que créa Rietveld sont parfois appelés « sculptures *De Stijl* ». La maison Schröder fut la première déclaration de ces idées à grande échelle, et devint donc le manifeste architectural du groupe. Les idées de ce dernier atteignirent l'Allemagne et jouèrent un rôle dans l'établissement du *Bauhaus* à Weimar, en 1919.

La maison Schröder (Prins Hendriklaan 50a) se dresse à l'orée de la ville d'Utrecht, près de la campagne, à la fin d'une rangée de demeures du XIXe siècle. Elle est bâtie contre le mur de la maison de briques adjacente. La zone située au-delà de la maison resta inoccupée, car elle contenait des lignes de défense hollandaises du XIXe siècle, encore en usage à l'époque. La conception et la construction de la maison sont simultanées. Les rares dessins existants et la maquette à l'échelle montrent que la conception a évolué d'un bloc relativement fermé à une composition ouverte et transparente d'espaces associés par paires et composés de plans indépendants. La conception se fit en grande partie sur le site même de la construction. Ce fut aussi le cas pour les couleurs, particulièrement en ce qui concerne les nuances de gris, plusieurs fois repeintes pour parvenir à la qualité et aux tonalités désirées. Dès le départ, le bâtiment fut pensé comme un manifeste ; Mme Schröder et Rietveld commandèrent d'ailleurs une documentation photographique complète de l'architecture. Leur intention était de veiller à ce que la nouvelle approche de l'architecture et du mode de vie soit présentée dans l'esprit des concepts qui la sous-tendaient.

La maison se développa parallèlement à son usage. Tout ce qui ne suffisait ou ne convenait plus était transformé ; tel fut surtout le cas pour le mobilier, mais aussi pour certains matériaux intérieurs. Après le départ des enfants, la maison subit des modifications plus radicales : ainsi, en 1936, la cuisine fut déplacée du rez-de-chaussée et rapprochée de la chambre de Mme Schröder, à l'étage ; le rez-de-chaussée fut souvent loué. Dès les premiers temps, la maison accueillit de nombreux visiteurs. Aux alentours de 1935, pour se préserver un peu d'intimité, Mme Schröder demanda à Rietveld de dessiner une petite pièce qui fut construite sous le toit, mais détruite plus tard. Au début, jusqu'en 1932,

Rietveld disposa d'un studio dans la maison ; à partir de 1958, après la mort de sa femme, il vint y vivre jusqu'à sa propre disparition. En 1972, Mme Schröder instaura la Fondation de la maison Schröder de Rietveld, qui racheta plus tard la maison et leva des fonds en vue de sa restauration. L'extérieur fut restauré en 1974, l'intérieur dans les années 80, après le décès de Mme Schröder.

Description

C'est dans l'atelier de son père que Gerrit Rietveld découvrit pour la première fois la menuiserie et le dessin d'ameublement. En 1919, il prit connaissance du mouvement *De Stijl*, et tenta d'en exprimer les idées dans ses meubles. Il conçut la « chaise bleue et rouge », d'abord dans une version non peinte en 1919, puis en couleurs en 1923-1924. En 1923, il créa la célèbre « chaise Berlin ». Reflétant les idéaux du groupe, Rietveld n'essaya plus de construire une unité déterminée du point de vue typologique, mais plutôt un tout équilibré aux composantes hétérogènes. La chaise Berlin peut être considérée comme une expression « architecturale » tridimensionnelle. C'est dans ce contexte que naît la maison Schröder, qui affirme les idéaux du *Stijl* à plus grande échelle, devenant par-là le manifeste et le moment fort du mouvement. Ici, le concept d'espace ne se définit plus comme inscrit dans un cube. Comme avec les chaises de ses débuts, Rietveld donna un nouveau sens spatial aux lignes droites et aux plans rectangulaires des divers éléments architecturaux et structurels, dalles, colonnes et poutres, réunis en un ensemble équilibré. Dans le même temps, chaque élément acquit une autonomie, et souligna également la fluidité et la continuité de l'espace. Si le bâtiment possède une évidente valeur artistique, Rietveld n'en accorde pas moins une grande attention à la fonctionnalité. C'est aussi une bâtisse expérimentale, qui subit plusieurs modifications du vivant de Rietveld.

La maison Schröder mesure environ 7 x 9 m et compte un étage, auquel on accède via un escalier central en colimaçon. La structure principale est constituée de dalles de béton armé et de profils d'acier. Alors que le mur nord s'appuie au bâtiment adjacent, la maison s'ouvre sur les trois autres directions, au moyen, entre autres, de balcons. Elle est peinte dans les couleurs fondamentales : rouge, bleu, jaune, noir et blanc, ainsi que dans divers tons de gris (rappelant souvent les peintures de Mondrian). Contrairement aux maisons hollandaises traditionnelles, où un couloir permet d'accéder aux différentes pièces, Rietveld conçut cette maison de manière à ce qu'elle soit modulable. Il n'y a aucune organisation hiérarchique des pièces. Le premier étage est un seul espace ouvert autour de l'escalier, mais peut être divisé en trois chambres et un salon au moyen de panneaux coulissants. Le mobilier partiellement encastré s'inscrit dans la composition tridimensionnelle de l'intérieur, et reprend les couleurs de l'extérieur. Au rez-de-chaussée, Rietveld dut se plier aux réglementations hollandaises pour obtenir un permis de construire. Cinq pièces se regroupent autour d'un petit vestibule. Les relations des pièces entre elles sont marquées par les vasistas au-dessus des portes et par les parois intérieures en porte-à-faux.

Gestion et protection

Statut juridique

Le bâtiment, à l'origine propriété privée, a été racheté par la Fondation de la maison Schröder de Rietveld en 1970. Par la suite, en 1987, il a été cédé au musée central d'Utrecht.

La maison Schröder de Rietveld a été classée en 1976 et est actuellement protégée en vertu de la loi de 1988 sur les monuments nationaux. La zone où le bien est situé est également protégée. Son plan de zonage est en cours de révision, dans le but de rénover le Waterlinieweg tout proche, afin de le rendre moins imposant.

Gestion

Le *Rijksdienst voor de Monumentenzorg*, le Bureau Monumenten d'Utrecht et le musée central d'Utrecht se partagent la responsabilité de la gestion du bien.

Le musée central d'Utrecht a mis en place pour ce dernier un plan d'activité relatif à la gestion des visiteurs, aux études et aux campagnes de promotion. Les visiteurs sont accueillis dans le bâtiment adjacent sur Prins Hendriklaan, où se trouvent toutes les informations nécessaires à la présentation du bien et qui est en outre équipé d'une salle de conférence.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Pendant la construction, Rietveld expérimenta diverses techniques d'enduits et différents modes de réalisation des combinaisons de couleurs désirées, particulièrement des différents tons de gris. Ces derniers étaient au début conçus comme des tonalités chaudes, mais Rietveld lui-même les rendit par la suite légèrement plus froids. L'usage de la maison elle-même évolua au fil du temps. C'est pourquoi Mme Schröder et Rietveld, ensemble, modifièrent l'organisation de l'intérieur et le choix du mobilier.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, un camion transportant des munitions explosa sur la route qui passe à proximité de la maison. Toutes les vitres furent brisées ; des fissures apparurent dans la maçonnerie du mur sud. Les fenêtres furent réparées, mais avec quelques modifications par rapport aux originales. Les environs évoluèrent eux aussi ; un garage dessiné par Rietveld fut ajouté à une certaine distance de la demeure. En 1963, la route à proximité fut surélevée pour passer au-dessus de la Prins Hendriklaan. On décida donc de cacher la maison derrière des arbres et des buissons.

En 1973, la Fondation engagea un ancien collaborateur de Rietveld, l'architecte Bertus Mulder, pour examiner l'état du bâtiment. Suite à cette étude, l'extérieur fut restauré en 1974 sous sa direction. Cette restauration inclut la réparation des fissures structurelles, la rénovation des crépis extérieurs, le remplacement du bois pourri des fenêtres et des portes, des lucarnes d'acier et du revêtement du toit. L'extérieur fut repeint, les structures d'acier rouillées des balcons nettoyées et protégées. Le jardin fut réaménagé et la clôture reconstruite en 1983. Le plan du jardin était l'œuvre de Mme

Schröder elle-même, qui préférerait laisser les plantes aux alentours à l'état sauvage.

À l'occasion de ces travaux, en 1974, le conseil de la Fondation discuta des principes fondamentaux de la restauration. Mme Schröder siégea au conseil et Bertus Mulder y fut également impliqué. On rappela que, en 1924, la maison Schröder de Rietveld avait pour but d'exprimer un nouveau type d'architecture et de mode de vie, et devait être considérée comme un manifeste. On pensa que ce sens historique devait se traduire de façon aussi proche que possible de sa vérité passée, et que la maison devait donc être rendue, dans la plus grande mesure du possible, à son état d'origine. C'est ainsi qu'on recréa une composition harmonique constituée de blanc, de noir, de rouge, de jaune et de bleu, et de cinq nuances de gris, avec les contrastes d'origine, et sans la tendance rajoutée vers le bleu. On connaît suffisamment l'usage que Rietveld faisait de ces couleurs. Le mélange des tons gris fut la partie la plus délicate : le peintre qui avait travaillé avec Rietveld s'en chargea, sur place, tout comme Rietveld lui-même l'avait fait.

Après la mort de Mme Schröder, on décida de restaurer l'intérieur du bâtiment. Ces travaux furent réalisés entre décembre 1985 et mars 1987 suite à la décision du conseil de la Fondation concernant les objectifs de la restauration. Il s'avéra une nouvelle fois nécessaire d'enlever le crépi de plâtre, notamment à l'étage, et de refaire et repeindre les surfaces telles que Rietveld les avaient originellement conçues dans les années 20. Tous les meubles d'origine furent restaurés et replacés à la place qui était la leur dans les années 20. Les objets manquants furent reproduits d'après les archives et les preuves existantes. Grâce à ces travaux, la maison est aujourd'hui en excellent état et fait l'objet d'un entretien régulier ; le musée central d'Utrecht et Bertus Mulder supervisent la maintenance.

Authenticité

La maison Schröder de Rietveld fut habitée pendant 60 ans, et certains changements furent donc apportés en fonction de l'évolution des besoins et de l'usage qui en était fait. C'est aujourd'hui un musée, rendu à son état tel qu'il était dans les années 20. Ce bâtiment doit sa valeur universelle exceptionnelle au fait qu'il constitue la réalisation de concepts et d'idées architecturaux, et un manifeste du mouvement *De Stijl*. C'est à ce titre que cette œuvre de Rietveld a été reconnue dans le monde entier, et qu'elle a influencé le mouvement moderne de l'architecture du XXe siècle. La restauration des intérieurs dans leur aspect des années 20 se justifie donc dans ce cas.

L'authenticité du concept et de la structure du bâtiment a été maintenue. Les restaurations des années 70 et 80 ont été réalisées avec grand soin, en s'efforçant de préserver tout ce qui pouvait l'être. Malheureusement, du fait du mauvais état de certains matériaux, il a fallu remplacer les crépis ainsi que divers éléments fixes. Les peintures devront être refaites tous les cinq ans, dans le cadre de la maintenance quotidienne, d'après les couleurs et la façon d'origine. En dépit de quelques changements dans l'environnement, notamment la nouvelle route périphérique construite dans les années 60, l'emplacement du bâtiment est demeuré identique par rapport à la rangée de maisons et au petit parc.

Dans son essence, la maison Schröder de Rietveld satisfait le test d'authenticité par rapport à tous les paramètres requis.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité la maison Schröder de Rietveld en janvier 2000.

Caractéristiques

La qualité de la maison Schröder tient en ce qu'elle représente une synthèse des concepts en vigueur dans l'architecture moderne à une certaine époque. À cet égard, elle peut être considérée non seulement comme un manifeste du mouvement *De Stijl*, mais aussi comme une icône du mouvement moderne en architecture. Ses atouts résident en partie dans la flexibilité de son organisation spatiale, qui a permis des changements graduels au fil du temps, parallèlement à l'évolution de ses fonctions. L'édifice a également de nombreux mérites artistiques, et son image visuelle a fortement influencé la conception architecturale de la seconde moitié du XXe siècle. Les espaces intérieurs et le mobilier font partie intégrante de sa conception et de sa qualité et devraient être reconnus en tant que tel.

Analyse comparative

Sous de nombreux aspects, la maison Schröder de Rietveld est unique. C'est le seul bâtiment de ce type dans l'œuvre de Rietveld, et il diffère également des autres édifices importants du début du mouvement moderne, comme la villa Savoye de Le Corbusier ou la villa Tugendhat de Mies van der Rohe.

La différence réside principalement dans le traitement de l'espace architectural et la conception des fonctions de la bâtisse. Beaucoup d'architectes contemporains, dont Le Corbusier, ont été profondément influencés par la maison Schröder, dont l'impact est toujours d'actualité. En fait, celui-ci tient à ce qu'elle a encouragé et inspiré le développement de l'architecture moderne, plutôt que dans la production d'un type particulier d'édifice. À l'époque, sa conception était une approche totalement neuve et libre de la relation entre le mode de vie et la forme architecturale. C'est en cela que ce bâtiment est devenu une icône du mouvement moderne dans l'architecture.

Breve description

La maison Schröder de Rietveld, à Utrecht, a été commandée par Mme Truus Schröder-Schröder, conçue par l'architecte Gerrit Thomas Rietveld, et construite en 1924. Cette petite maison familiale, avec ses intérieurs, son organisation spatiale flexible et ses qualités visuelles et formelles, était un manifeste des idéaux du groupe néerlandais d'artistes et d'architectes *De Stijl*, dans les années 20, et est depuis considérée comme l'une des icônes du mouvement moderne dans l'architecture.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères i, ii et vi* :

Critère i La maison Schröder de Rietveld, à Utrecht, est une icône du mouvement moderne en architecture et une expression exceptionnelle du génie créateur humain dans la pureté des idées et des concepts qui la sous-tendent, tels que développés par le mouvement *De Stijl*.

Critère ii Avec son approche radicale du design et de l'utilisation de l'espace, la Rietveld Schröderhuis occupe une position prédominante dans le développement de l'architecture contemporaine.

Critère vi La Rietveld Schröderhuis est un manifeste des idées et des concepts du *Stijl*, un des mouvements modernes les plus influents de l'art et de l'architecture.

ICOMOS, septembre 2000

Arequipa (Pérou)

No 1016

Identification

<i>Bien proposé</i>	Centre historique de la ville d'Arequipa
<i>Lieu</i>	Province d'Arequipa
<i>État partie</i>	Pérou
<i>Date</i>	20 juillet 1999

Justification émanant de l'État partie

Le centre historique d'Arequipa a été construit avec une roche volcanique blanche et rose (qui porte dans la région le nom de *sillar*) ; il exprime le génie créateur d'un peuple qui se reflète dans ses murs robustes, son système structurel fait de porches et de voûtes, la magnificence de ses cours et de ses espaces ouverts, et la décoration baroque et complexe de ses façades. Le tissu baroque est couronné de frises, les gargouilles flanquées de figures de pumas ou de personnages mythiques. L'architecture d'Arequipa mélange les caractéristiques européennes et autochtones, que l'on retrouve dans l'œuvre admirable des anciens maîtres espagnols, des maçons *criollos* et indiens, et des innombrables maîtres d'ouvrage encore en activité aujourd'hui. Ils ont formé une école à l'influence cruciale dans toute la région, jusque dans les vallées andines comme la Colca et Condesuyos ou les plateaux de Puno.

Le caractère distinctif de cette ville est le fruit des circonstances naturelles et du contexte historique. La préexistence de peuples indigènes possédant leur propre culture, issue d'influences puquina, collagua, lupaca et inca, la conquête et l'évangélisation, l'environnement naturel spectaculaire et les fréquents séismes ont tous été des facteurs essentiels dans la définition de l'identité d'Arequipa. La ville est le produit de la résistance de sa population aux fureurs de la terre, et de sa capacité à surmonter les crises. Une ville entière, comptant 49 pâtés de maisons, a été construite au XVIIe et au XVIIIe siècle, formant un ensemble uniforme de pierre taillée et couronnée de voûtes et de coupoles. La ville se trouve dans l'ombre de trois volcans, montagnes enneigées qui lui offrent un écrin superbe.

Parmi les critères qualitatifs figurent l'originalité, la représentativité, le respect de la tradition, l'influence dans la région, l'emplacement, la géographie privilégiée, le schéma urbain et sa conception, les matériaux, les systèmes de construction et de décoration, et son caractère de résultat d'un riche métissage social et culturel.

[Remarque L'État partie ne précise pas les critères au titre desquels il demande l'inscription du bien sur la liste du Patrimoine mondial.]

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

Arequipa est fondée le 15 août 1540 par une poignée de conquistadors espagnols. Le site se trouve dans une vallée intensivement cultivée par les communautés préhispaniques, fait qui joue son rôle dans la topographie du lieu. Le schéma d'un hameau indigène a survécu à proximité du centre historique, dans le quartier de San Lázaro.

Des tremblements de terre majeurs ont marqué les moments clé de l'évolution architecturale d'Arequipa. Il est ainsi possible d'identifier cinq périodes : celle de la fondation en tant que village (1540-1582), celle de la splendeur baroque (1582-1784), l'apparition du rococo et du néoclassicisme (1784-1868), l'empirisme moderne et la mode néoclassique (1868-1960), et l'époque contemporaine. C'est à l'époque de la vice-royauté que la ville, alors important pôle économique dans le sud des Andes, connaît son plus grand essor. Son rôle dans l'histoire de la République péruvienne a été et demeure crucial. Le centre historique a été le théâtre de nombre d'insurrections et de manifestations populaires, et a vu naître beaucoup de grands noms des sphères intellectuelles, politiques et religieuses du pays.

Les premiers édifices d'Arequipa ont été construits en adobe et en pierre, avec des toits de chaume, de brindilles ou de boue. Il en reste encore quelques-uns dans le vieux quartier de San Lázaro. Plus tard, les briques et le chaume furent utilisés, comme en attestent les quelques exemples subsistant au couvent de Santa Catalina. La catastrophe naturelle de 1582 provoqua une évolution majeure en faveur de la construction antisismique, avec l'utilisation systématique du *sillar*, roche volcanique rose ou perle que l'on trouve partout dans la région. Auparavant, ce matériau n'avait servi que pour construire les passages de porte de l'église principale et de quelques habitations. Matériau tendre, léger, thermique et résistant, il résout les problèmes liés aux tremblements de terre, tout en étant esthétique.

Description

La proposition d'inscription du centre historique d'Arequipa se compose de 49 pâtés de maisons d'origine du schéma espagnol (les trois pâtés adjacents au *Mercado San Camilo*, jugés inappropriés du fait de leur style, sont exclus). À ceux-ci s'ajoutent 24 pâtés de maison de la période coloniale et du XIXe siècle. Une zone tampon composée des zones environnantes, terrains bâtis de constructions plus récentes, a été définie.

Le cœur de la ville historique est constitué de la Plaza de Armas (Plaza Mayor), avec ses porches, l'hôtel de ville et la cathédrale, le plus important édifice religieux néoclassique du pays, construit au milieu du XIXe siècle sur les ruines d'une première église baroque. Dans un angle de la place se dressent l'église et les cloîtres de La Compañía, réputés être l'ensemble le plus représentatif de la période du baroque *mestizo* de la fin du XVIIIe siècle. Le monastère de Santa Catalina, 20 000 m² de surface, est une spectaculaire citadelle religieuse, qui intègre des styles architecturaux du XVIe au XIXe siècles. Les structures du complexe de San Francisco comprennent une petite place, l'église principale, le couvent et les cloîtres du tiers ordre, datant du XVIIIe siècle. Les chapelles et les couvents de Santo Domingo datent du XVIe au XVIIIe siècles ; San Agustín, La Merced et l'église de Santa María du XVIIIe siècle. Quant à Santa Teresa et à Santa Rosa, ce sont deux illustrations de l'architecture du XVIIIe siècle. Le Puente Real (aujourd'hui Puente Bolognesi) et le Puente Grau, tous deux du XVIIIe siècle, sont eux aussi faits de *sillar*.

Le centre historique compte quelques 500 *casonas*, dont 250 sont classées. Elles ont en général été bâties au XIXe siècle, sur les sites d'édifices coloniaux antérieurs détruits par le tremblement de terre de 1868. Les *casonas*, généralement faites de *sillar*, se caractérisent par des arcades semi-circulaires et des toits voûtés. Les structures de *sillar* possèdent toujours des murs épais : 1 à 1,5 mètres pour les habitations, plus de 2 mètres pour les églises. Grâce à l'utilisation du mortier de chaux, les murs gagnent en homogénéité, encore renforcée par des voûtes de briques ou de *sillar* que justifie la rareté du bois. Les structures lourdes sont embellies de décorations dans de grands et épais cadres arrondis, ou de profonds bas-reliefs et sculptures sur des surfaces planes. La lumière se combine à ces traits pour créer une dynamique qui allège la lourdeur de la structure et la rend plus intéressante. La porte latérale de l'église de Santo Domingo (début XVIIIe siècle), où se trouve une allégorie du Jugement Dernier, est un exemple de ce genre d'expression artistique, qui se retrouve typiquement dans toutes les portes de la ville et de la région.

Le mérite de l'architecture d'Arequipa ne se limite pas à la somptuosité de ses monuments religieux. Il se trouve aussi dans la profusion des nobles *casonas*, maisons vernaculaires caractéristiques aux proportions bien équilibrées. L'espace urbain pénètre à l'intérieur des pâtés de maisons par le biais de grandes portes et de grands couloirs donnant sur les cours, où les façades sculptées sont reproduites, accentuant ainsi la continuité spatiale. Les portes et les fenêtres sont flanquées de piliers et couronnées de frontons en saillie qui se marient aux grands murs. La sobriété des porches s'harmonise à la forme des voûtes, aux corniches en saillie et aux encorbellements sculptés. Les fenêtres étroites laissent pénétrer la lumière dans les arches semi-circulaires et sous les toits voûtés. Les *casonas*, avec les ensembles monumentaux, les rues et les places, assurent l'harmonie et l'intégrité du paysage urbain, et donnent à la ville une valeur urbaine exceptionnelle.

Parmi les plus importants ensembles historiques d'Arequipa se trouvent les suivants :

- Le couvent de Santa Catalina

La citadelle qui abrite le couvent et le mode de vie communautaire sont assez uniques dans la tradition chrétienne d'Occident, et il n'existe quasiment aucun autre couvent du même type. Fondé en 1579, le couvent abritait, pense-t-on, 56 religieuses à voile noir, 18 religieuses à voile blanc, 51 novices, 200 bonnes et serviteurs. La première phase de construction a vu l'édification du bâtiment de la porte, de trois cloîtres, du réfectoire et d'une chapelle, édifices auxquels d'autres viendront ensuite s'ajouter. Le charme de ce complexe réside dans sa solidité et sa beauté, créées par des techniques de construction traditionnelles. Les coupoles et les toits à arcades agrandissent les espaces intérieurs, et donnent un aspect plus puissant aux édifices. Le cloître principal, de forme rectangulaire, est parallèle à la nef de l'église. Il possède des piliers rectangulaires, des arcs en demi-pointe, et des voûtes croisées. Le couvent abrite plusieurs peintures à l'huile de l'école de Cuzco. Cette construction a été réalisée avec une telle homogénéité qu'il est impossible de distinguer les différentes phases des travaux. Dans tous les cas, il n'y a eu aucun grand changement depuis les périodes coloniale et républicaine, et le complexe a préservé son authenticité, témoignage d'un mode de vie particulier. Le couvent représente un degré extraordinaire de pureté architecturale, obtenue par l'autarcie et l'autonomie, dans un système colonial statique. Le sens de la forme, de la couleur et de l'espace a été mis en valeur par une restauration habile.

- La Plaza Mayor et la cathédrale

Cette place publique est considérée comme l'une des places les plus belles et les plus imposantes du Pérou. L'hôtel de ville s'y dresse depuis la fondation de la ville, et d'autres fonctions y ont également siégé. Ses arcades ont été reconstruites plusieurs fois, après des tremblements de terre, et ses monuments ont également subi de graves dégâts ; l'ancienne cathédrale fut détruite par un incendie en 1844, et la Compañía endommagée par un séisme. En dépit de cela, la place est toujours demeurée le cœur de la vieille ville, et le théâtre d'innombrables événements historiques. Sur trois côtés, elle présente des arcades aux piliers de granit et aux voûtes de briques ; le nord-ouest est fermé par l'imposante cathédrale néoclassique du XIXe siècle. Celle-ci, en *sillar*, est l'œuvre du maître d'œuvre d'Arequipa Lucas Pobleto, et a été achevée en 1850. Elle possède des fenêtres triangulaires et deux clochers pyramidaux dans chacun de ses blocs. Le couvent et l'église de San Agustín occupent le côté ouest de la place. Face à la cathédrale se trouve le Portal del Cabildo, jadis connu sous le nom de Los Escribanos. L'architecte Eduardo de Brugada conçut les arcades néo-Renaissance en 1877 ; le second niveau fut construit en 1913-1914 et reconstruit après un tremblement de terre en 1960. Au milieu de la place se dresse une fontaine de bronze sur trois niveaux, érigée à la demande du vice-roi don José Antonio de Mendoza, marquis de Villagarcía, au milieu du XVIIIe siècle.

- La Compañía

Le grand complexe du temple de la Compañía est à l'angle sud-ouest de la place principale. Son édification commença par une petite chapelle ardente en 1578. La première église

fut bâtie en 1610, et une plus grande, construite en 1621 et achevée en 1698. Sa forme en croix latine, s'inspire de l'église de Il Gesù à Rome. La croisée du transept de l'église est surmontée d'une coupole en hémicycle qui éclaire le presbytère et les transepts. La sacristie, dotée d'un plan carré et d'une coupole, est décorée de peintures murales, représentant des images simples : feuillage, oiseaux, et les quatre évangélistes. La principale élévation ornementale compte deux parties principales, où se trouvent l'entrée et un tympan. Les représentations sont variées, avec des figures humaines aux longues queues semblables à des plantes, des animaux fantastiques, des masques aux fronts ornés de plumes, des têtes félines aux traits humains, des têtes de lion, des oiseaux avec des corps abstraits. La façade latérale est décorée de façon élaborée, avec une représentation de Saint-Jacques décapitant des Maures, entouré de sirènes et de plantes. La Compañía possède une collection qui rassemble les plus belles œuvres de deux maîtres jésuites, Bernardo Bitti et Diego de la Puente, qui ont eu une influence décisive sur la peinture vice-royale. L'ensemble comporte des cloîtres construits au XVIIIe siècle.

- Santo Domingo

Ce complexe de l'ordre dominicain a été gravement endommagé par de nombreux tremblements de terre, et il ne reste que peu de choses de ses bâtiments d'origine. Aujourd'hui, une église à trois nefs se trouve sur ce site, avec un chœur surélevé, surmonté d'un arc de *sillar*. La partie la plus importante du bâtiment est sa façade latérale sculptée du XVIIe siècle, la plus vieille d'Arequipa.

- La Merced

L'ordre militaire de Nuestra Señora de la Mercedes est situé au sud-est de la Plaza Mayor. Fondé en 1548, c'est le second ordre de la ville. Là aussi, les tremblements de terre ont détérioré les bâtiments. Trait caractéristique de l'église, la coupole surmonte le presbytère. Une intéressante arcade, aujourd'hui bouchée, servait jadis d'entrée au couvent. Ce dernier se démarque essentiellement par son immense salle capitulaire, où une salle est couverte d'une voûte gothique aux magnifiques nervures, évoquant la splendeur de l'Arequipa de jadis.

- San Agustín

Quoique détruite par le tremblement de terre de 1868, l'église possède toujours sa façade principale. Sa fondation remonte à 1575, et est associée à San Nicolás de Tolentino. Sur les côtés de l'église subsistent des vestiges de la grande porte de La Compañía. La façade est ornée d'anciens bas-reliefs, dans une composition unique de blanc et de gris qui confère charme et profondeur à la porte. L'ancienne sacristie a survécu au tremblement de terre de 1868, et demeure l'exemple le plus remarquable de ce type dans la région.

- San Francisco

Face à l'une des plus belles petites *plazuelas* de la ville se trouve le temple de San Francisco. L'église comporte un plan rectangulaire, trois nefs, un transept et un presbytère. Le couvent a été fondé en 1552, mais la construction n'a eu lieu que quelques années plus tard. Ce complexe,

comme les autres, a pâti des tremblements de terre, et des modifications majeures ont été apportées aux structures d'origine. Le superbe chœur de l'église, taillé dans le *sillar*, fait l'admiration de tous. Les sculptures comptent parmi les plus beaux ouvrages du XVIIe siècle à Arequipa. Le temple du tiers ordre se trouve sur la même place, et a été reconstruit après le tremblement de terre de 1784.

Gestion et protection

Statut juridique

Les espaces publics du centre historique d'Arequipa appartiennent à l'État péruvien et sont gérés par la *Municipalidad Provincial* de Arequipa. Les couvents et les églises du centre ville sont la propriété de l'Église catholique, et leur gestion incombe aux ordres religieux et à l'archevêché d'Arequipa. Les principales *casonas*, classées monuments historiques, sont la propriété d'institutions publiques et privées (ministères, gouvernement, banques, centres culturels et éducatifs, universités). D'autres *casonas* appartiennent à des particuliers.

Selon la résolution suprême 2900-71 ED de 1972 et le décret suprême 012-77-IT/DS de 1977, l'État péruvien a reconnu Arequipa "zone monumentale" et, au sein de cette dernière, a classé toute une série de monuments et d'espaces urbains monumentaux.

Gestion

La ville d'Arequipa compte 776 000 habitants, et le centre historique 20 000 environ. Quelques 150 000 personnes utilisent les services du centre ville tous les jours. Les touristes sont au nombre de 290 000 par an, environ, dont quelques 74 000 étrangers (10 % du total des touristes étrangers en visite au Pérou). Le niveau de pollution dans la ville est alarmant, principalement à cause de la circulation et de l'absence de contrôle des fumées. El Niño a gravement endommagé le système routier de la région. En outre, la ville se trouve dans une zone de secousses sismiques (le Cercle de Feu du Pacifique) et l'activité volcanique, quoique de faible intensité, est constante. La zone est quadrillée de systèmes d'alarme nationaux contre les catastrophes naturelles.

La gestion du centre historique est actuellement du ressort de l'office municipal du centre historique et de la zone monumentale. Un conseil de gestion a été mis sur pied en juin 1999 ; il consiste en un groupe pluridisciplinaire de professionnels et de techniciens. Ses ressources sont maigres, mais il contacte des organisations publiques et privées pour éveiller l'intérêt du public et lever des fonds. Sa première tâche sera de préparer un plan directeur pour revitaliser le centre historique, en collaboration avec l'*Instituto Nacional de Cultura*. Ce plan devrait être achevé d'ici août 2000.

Le plan directeur pour la réhabilitation du centre historique se définit en termes de principes stratégiques d'urbanisme et de planification des mesures. Le conseil de gestion envisage d'entretenir une étroite relation entre le programme et son exécution. Le plan vise à instaurer une base pour la coordination des activités des autorités

municipales, du secteur public, du gouvernement central et du secteur privé, ainsi qu'à encourager la participation des citoyens à la rénovation des structures physiques et à la résolution des problèmes sociaux. La réhabilitation devrait inclure des mesures telles que la conservation, le contrôle de l'urbanisme, la mise en valeur et la promotion du patrimoine, la mise en place d'un marché immobilier sélectif, l'amélioration des conditions de vie des résidents actuels et le renforcement de l'administration publique au moyen de réglementations appropriées. On suggère de promouvoir des projets d'investissements réalisables, qui seront conduits avec l'accord formel des acteurs potentiels : les autorités locales, les investisseurs privés, la population, les organisations internationales et le gouvernement central. Les autres projets sont l'actualisation de l'étude de la zone urbaine, la préservation du patrimoine de la ville, le traitement des quartiers pauvres et du problème des commerçants non agréés, l'amélioration de l'infrastructure routière, le transport, les espaces publics, les aménagements paysagers, l'introduction de services élémentaires et de la réhabilitation de l'environnement, l'amélioration de la sécurité, la création d'emplois et de revenu, le développement culturel et le tourisme.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Dans le passé, la réparation et la maintenance des bâtiments étaient quasiment une tradition, en partie à cause des fréquentes secousses sismiques. Les tremblements de terre de 1958 et de 1960 ont sensibilisé les milieux professionnels à la sauvegarde des structures historiques d'Arequipa. Le Comité pour la réhabilitation et le développement d'Arequipa, l'une des premières entités intéressées à la conservation du patrimoine du pays, a vu le jour en 1958. Il a été le premier d'un mouvement qui a aussi eu des répercussions dans d'autres régions du Pérou. Les églises de Santo Domingo, le couvent de Santa Teresa et le palais Goyeneche ont depuis été restaurés. En 1970, on s'est penché sur la reconversion de certains monuments historiques à des fins commerciales ou touristiques ; cela a par exemple été le cas du couvent de Santa Catalina. Plusieurs autres bâtiments historiques ont été restaurés et vendus, et la restauration des *casos* coloniaux et des ensembles publics se poursuit, non sans difficultés et restrictions budgétaires. Entre 1970 et 1990, vingt projets de restauration majeurs ont été réalisés, de même que certains travaux de moindre envergure.

Au cours de la décennie actuelle, le centre historique d'Arequipa a fait l'objet d'une pression considérable, qui a provoqué la modification des espaces urbains jusque dans la zone monumentale. La ville a connu une croissance désordonnée ; de ce fait, le centre historique forme désormais le cœur d'une étoile dont les branches sont délimitées par les quatre routes principales : la Avenida Parra, la Avenida Alcides Carrion, la Avenida Mariscal Castilla et la Avenida Ejército. Le trafic est concentré sur ces voies, qui constituent les principales liaisons vers le centre ville. Cependant, la structure physique du centre historique est incompatible avec la densité croissante du réseau de transport public, les rues ayant été conçues dans une toute autre optique de circulation. Par conséquent, le

centre est proche de la saturation, ce qui pose des problèmes en matière d'efficacité des transports et une détérioration de l'environnement de plus en plus importante.

Le centre historique étant la zone commerçante principale de la ville, les vieux édifices ont vu leur usage changer. Les habitants les plus aisés ont déménagé, et la fonction résidentielle diminue, beaucoup des logements du centre ne disposant même pas des services élémentaires. On estime que 35 % des habitants du centre, approximativement, vivent dans des conditions de surpeuplement et sans hygiène. Certaines structures d'une valeur monumentale considérable sont devenues des taudis. Au cours de la dernière décennie, le nombre d'anciennes demeures rachetées par des commerçants non agréés a doublé. Dans les rues Octavio Muñoz Nájjar, La Merced, Alvarez Thomas, Palacio Viejo et Consuelo, beaucoup de vieilles maisons d'intérêt historique ont été démolies, les parcelles ayant été converties en parkings. De ce fait, le centre historique a perdu de son attrait pour les investisseurs, qui tendent désormais à placer leurs fonds en dehors du centre ville. Il est devenu vital de renverser cette tendance et d'équilibrer le développement.

Authenticité

La ville historique d'Arequipa a subi de nombreuses catastrophes naturelles, et la majorité de ses bâtiments ont été plusieurs fois réparés et reconstruits. Néanmoins, la perpétuation des traditions et l'utilisation d'un savoir-faire et de matériaux locaux, dont le *sillar*, roche volcanique, ont conféré à cet endroit un caractère exceptionnellement homogène, fruit de l'intégration de nombreux facteurs. Dans le même temps, Arequipa se caractérise par des œuvres sculptées exceptionnelles, dont des exemples authentiques du XVIIe, du XVIIIe et du XIXe siècles subsistent toujours. De même, une grande partie du tissu urbain se compose toujours d'édifices vernaculaires traditionnels, les *casos*, qui font partie intégrante du caractère et de l'identité de la vieille ville.

Les églises sont toujours des lieux de culte vivants, les habitants étant extrêmement croyants. Beaucoup des *casos* ont en revanche perdu leur fonction résidentielle d'origine, et ont été restaurés et reconvertis en espaces administratifs ou culturels. Une autre question se pose : il s'agit de l'utilisation des couleurs. Le blanc se retrouve principalement dans les ornements de pierre taillée des arcades et dans certaines élévations des édifices. Le reste était généralement plâtré et peint. Dans les années 60 et 70, on a pris l'habitude d'enlever les revêtements de plâtre, créant ainsi une image faussée de l'architecture et supprimant également les couches protectrices pourtant nécessaires. Les attitudes actuelles ont changé, et le but est désormais de conserver l'aspect d'origine des bâtiments.

Suite à diverses pressions, comme le commerce, la circulation et l'absence d'une politique efficace de maintenance, d'urbanisme et de contrôle, le centre ville souffre de surpeuplement, de l'apparition de taudis et d'embouteillages. D'où, pour le tissu historique, un grave danger, qui a déjà entraîné la perte de plusieurs bâtiments de valeur historique, ainsi que la négligence et la mauvaise gestion d'autres édifices.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS s'est rendue à Arequipa en février 2000. L'ICOMOS a également consulté son Comité Scientifique International sur les villes et villages historiques.

Caractéristiques

La ville d'Arequipa, située dans une vallée entre les pentes des Andes et le désert de Ilay-La-Joya, montre des traces du peuplement indigène et de la fondation espagnole de 1540. L'isolement géographique de la ville a permis le développement d'une culture régionale singulière, fortement influencée par l'environnement local. Du point de vue architectural, la ville s'enorgueillit de certaines des plus belles constructions du baroque *mestizo* telles que le portail de la Compañía de Jesús (1698) et les églises Santo Domingo, La Merced, Santa Teresa, Santa Rosa, le tiers ordre de San Francisco, et d'autres constructions du XVIII^e siècle. Le monastère de Santa Catalina de Siena, ouvert au public il y a une dizaine d'années, est un exemple exceptionnel de "ville dans la ville" avec ses petites maisons et ses allées étroites. L'architecture du XVIII^e siècle d'Arequipa illustre un usage particulier de la roche volcanique de la région, que l'on peut ainsi voir dans les résidences de Tristán del Pozo, Moral, Iriberrí ou la Moneda. Si les séismes de 1784 et 1868 ont endommagé les édifices, ils ont également marqué l'avènement d'ères nouvelles pour des styles classiques d'une qualité exceptionnelle et parfaitement intégrés au baroque antérieur. La Plaza de Armas (Plaza Mayor) avec ses arcades et sa cathédrale est un superbe exemple de la qualité scénographique de cette ville historique.

Analyse comparative

Bien que la ville soit bâtie sur un plan en damier, les exemples présentant des caractéristiques analogues sont rares. En ce qui concerne le plan urbain et sa conception, la plupart des villes d'Amérique latine sont similaires : c'est le cas par exemple de Lima, où la place principale forme le cœur d'un système en damier situé à proximité d'un fleuve. Des matériaux de construction similaires ont été utilisés dans certaines villes méditerranéennes, mais l'architecture diffère quelque peu. La place d'Arequipa se distingue par ses formes et son homogénéité architecturales. On note une certaine influence de Séville et d'Estrémadure, par exemple en termes d'organisation spatiale, mais le système de construction, les matériaux et, tout particulièrement, l'ornementation novatrice des surfaces architecturales sont différents. Arequipa, comme Quito et mieux que Lima, a préservé l'essence de son centre historique et de son tissu vernaculaire.

L'étude comparative réalisée par l'ICOMOS sur des villes latino-américaines a identifié la ville d'Arequipa comme l'un des exemples les plus intéressants de l'architecture et de l'urbanisme d'Amérique latine, qui mérite sans nul doute d'être reconnu pour sa valeur universelle exceptionnelle.

Recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

Au vu des initiatives déjà prises, l'ICOMOS appuie la demande faite par l'autorité compétente, qui requiert une aide pour trouver les ressources nécessaires au développement de stratégies de conservation adaptées.

Brève description

Le centre historique d'Arequipa, construit en *sillar*, roche volcanique, représente la fusion de caractéristiques européennes et autochtones, qui s'expriment dans l'œuvre admirable des maîtres coloniaux, des maçons *criollo* et indiens, illustrée par ses murs robustes, ses arcades et ses voûtes, ses cours et ses espaces ouverts, ainsi que par la décoration baroque et élaborée de ses façades.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères i et iv* :

Critère i L'architecture ornementée du centre historique d'Arequipa est un chef d'œuvre qui illustre la fusion créative des caractéristiques européennes et autochtones, qui a joué un rôle crucial dans l'expression culturelle de toute la région.

Critère iv Le centre historique d'Arequipa est un exemple exceptionnel de peuplement colonial caractérisé par les conditions naturelles, les influences indigènes, la conquête et l'évangélisation, ainsi que par son environnement naturel spectaculaire.

ICOMOS, septembre 2000

Kyongju (Corée)

No 976

Identification

<i>Bien proposé</i>	Zones historiques de Kyongju
<i>Lieu</i>	Kyongju, province de Kyongsangbuk-do
<i>État partie</i>	République de Corée
<i>Date</i>	28 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

La ville de Kyongju et ses environs ont hérité des traces de la gloire que fut celle de l'ancien royaume de Silla (57 av. J.-C. - 935 apr. J.-C.). Le centre ville et ses environs contiennent beaucoup de tertres funéraires royaux et de vestiges bouddhistes, rappels de ce point culminant de l'art et de la culture. Les fouilles continuent de dévoiler les secrets enfouis de cette cité ensorcelante.

Avant l'avènement du bouddhisme, au début de l'époque du Silla, le mont Namsan, à Kyongju, était vénéré comme l'une des cinq montagnes sacrées. Il était le siège d'une forme raffinée de chamanisme, comportant également des éléments de cultes indigènes, de fétichisme et d'animisme. Parallèlement à l'expansion du bouddhisme, il devint la représentation terrestre de Sumeru, la montagne céleste des terres bouddhistes. Ses gorges et ses versants s'enorgueillissent de pagodes de granite, d'ouvrages en filigrane, de poteries enfouies dans le sol depuis plus d'un millénaire, d'impressionnantes tombes royales et de magnifiques sites palatiaux, ainsi que de sculptures sur pierre et de bas-reliefs représentant Bouddha. C'est un lieu recelant d'innombrables trésors, abritant des milliers de vestiges qui incarnent la bonté et la loi bouddhique. Le bouddhisme en vigueur dans le royaume de Silla était intimement lié à son pouvoir souverain, à ses affaires sociales et étatiques, et au bien-être de la famille. Les quartiers historiques de Kyongju constituent une réserve inépuisable de matériaux d'étude de la culture bouddhiste et des arts de l'Extrême-Orient.

Les ruines de Wolsong, le palais de la Demi-lune, la multitude de temples et de forteresses, dont Hwangnyongsa, le temple du Dragon Jaune, d'immenses tertres funéraires royaux, sans oublier les anciens puits et ponts, ont fourni et continueront de fournir une kyrielle d'informations archéologiques. Les légendes du clan Kyongju Kim, la famille régnante pendant la majeure partie du royaume de Silla, ont pour théâtre les forêts sereines de Kyerim. Quant à Ch'omsongdae, c'est le plus magnifique exemple d'observatoire astronomique en Orient.

Les quartiers historiques de Kyongju peuvent être considérés comme un musée à ciel ouvert, abritant beaucoup de biens culturels principalement centrés sur le mont Namsan et ses alentours. Les artisans du royaume de Silla travaillaient la pierre et le bois avec spontanéité et un grand sens artistique.

Les biens culturels de la région datent principalement de la période comprise entre le VI^e et le Xe siècle ; les statues, les bas-reliefs du Bouddha, les temples et les tumuli royaux ou non, illustrent la quintessence de l'art du Silla.

Critère i

Kyongju s'étend autour des flancs ouest, nord et sud du mont Namsan. Son tracé urbain ne peut donc être considéré sans référence à la montagne, sanctuaire culturel et religieux de la ville. Ses versants et ses cours d'eau magnifiques en font un parc naturel très admiré.

Le mont Namsan, « toit de la cité », et ses environs abritent d'anciennes statues du Bouddha, des pagodes et des temples harmonieusement disposés. La ville elle-même est ornée de nombreux parcs, de sites historiques spacieux et bien entretenus, et d'un lac, traits qui concourent à en faire un superbe paysage urbain.

Critère ii

Le mont Namsan est un site sacré où est né Hyokkose, fondateur du royaume de Silla, et qui abrite des vestiges historiques de toute l'ère du Silla.

Critère vi

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

Le site et les alentours de la ville actuelle de Kyongju accueillent des peuplements humains depuis la Préhistoire. Le clan de Silla a commencé à régner sur la région sud-est de la péninsule en 57 avant notre ère. Ils firent de Kyongju leur capitale. S'ensuivit une longue période de luttes internes entre les royaumes rivaux. Mais avec l'aide de la dynastie chinoise Tang, le royaume de Silla parvint à vaincre ses adversaires au VII^e siècle, et prit le contrôle de la quasi totalité de la péninsule ; son autorité demeura incontestée jusqu'au début du Xe siècle.

Les souverains du Silla embellirent leur cité, la dotant d'innombrables édifices publics, palais, temples et forteresses. On trouve leurs tombes aux alentours de l'ancienne cité.

Le bouddhisme mahayana s'étendit en Corée, depuis la Chine, au VII^e siècle, et fut adopté par le royaume de Silla. Le mont Namsan, vénéré par les cultes coréens jusqu'alors en place, devint une montagne sacrée bouddhiste et attira les fidèles de cette religion, qui employèrent les plus fameux architectes et artisans de l'époque pour créer des temples, des sanctuaires et des monastères.

Avec la fin du royaume de Silla, la Corée traversa une nouvelle période de conflits intérieurs. Elle fut réunifiée sous la domination coréenne par la dynastie Yi (Chosun), qui régna jusqu'en 1910. Cependant, les Japonais envahirent et dévastèrent le pays à la fin du XVI^e siècle, imités par les Mandchous au XVIII^e siècle. Le pays fut ensuite annexé par le Japon en 1910. Tout au long de cette période, Kyongju conserva son identité urbaine, en dépit de la dégradation et de la démolition de bon nombre de ses édifices majeurs.

Description

Trois composants majeurs (dits « ceintures ») constituent les quartiers historiques de Kyongju. En outre, la proposition d'inscription couvre également Hwangnyongsa et la forteresse de Sansong.

- La ceinture du mont Namsan

Le mont Namsan, au nord de Kyongju, couvre 2650 hectares. La zone proposée pour inscription contient un grand nombre de vestiges préhistoriques et historiques. Parmi les monuments bouddhistes découverts à ce jour, on dénombre ainsi les ruines de 122 temples, 53 statues de pierre, 64 pagodes et 16 lanternes de pierre. Les fouilles ont également révélé les vestiges des cultes de la nature et animistes pré-bouddhistes de la région.

Le dossier de proposition d'inscription contient des descriptifs de 36 monuments individuels dans cette zone - onze bas-reliefs taillés dans la pierre, neuf figures et têtes de pierre, trois pagodes, sept tombes royales ou groupes de tombes, deux puits, un groupe de piliers de pierre, la forteresse du mont Namsan, le site du pavillon P'osokchong, et le bassin de Soch'ulchi.

Les bas-reliefs et les sculptures sur pierre, à l'instar des figures de pierre, sont de superbes exemples de l'art bouddhiste du royaume de Silla entre le VII^e et le XIV^e siècle. Ce sont des chefs d'œuvre artistiques qui retracent l'évolution de cette école particulièrement raffinée de l'art bouddhiste pendant sa période la plus prolifique et la plus novatrice, en particulier du VII^e au Xe siècle. Dans leur majorité, ils dépeignent le Bouddha, mais aussi les saints et *bodhisattvas* qui lui sont associés. L'emplacement de bon nombre des ensembles sculpturaux tire intelligemment parti du paysage. Le plus impressionnant est probablement le rocher du Bouddha, une formation naturelle massive dans la vallée de T'apkol. Il est situé à proximité d'une pagode de trois étages, et ses trois flancs sont décorés de représentations pleines de vie, sous forme de bas-reliefs, des différentes incarnations du Bouddha, entouré de ses compagnons et de ses disciples.

Les tombes royales, sous la forme de simples tertres ou tumulus de terre renforcés à l'aide de dalles de pierre, abritent les dépouilles des rois de Silla du II^e au Xe siècle. Il est indubitable que beaucoup d'autres vestiges restent à découvrir sur cette montagne, lieu de prédilection du dernier repos des souverains de Silla.

Le pavillon P'osokchong (Abalone) doit son nom à un lit de rivière en pierre, en forme de coquillage, dans son enceinte. Il s'agit en fait du seul élément du groupe de bâtiments palatiaux indépendants qui subsistent. C'était l'endroit favori des rois de Silla pour s'adonner aux loisirs et se détendre ;

l'un des derniers membres de la dynastie Kyongae, y fut assassiné par Kyowhon, fondateur du royaume de Paekche qui succéda à celui de Silla, pendant une fête donnée là en 927.

Le mont Namsan fut pour la première fois fortifié en 591, fortifications qui furent considérablement agrandies à la fin du VII^e siècle. C'est cette structure, dont les vestiges subsistent à ce jour, qu'on appelle la forteresse du mont Namsan. Une grande partie du parapet des massifs remparts a été démolie, mais il en reste suffisamment pour indiquer que sa hauteur ne dépassait pas à l'origine 2 mètres. Une inscription brisée sur pierre évoque le fait que les ouvriers s'étaient engagés à reconstruire la forteresse si elle s'effondrait dans les trois ans suivant sa construction.

- La ceinture de Wolsong

Les principaux monuments de cette zone sont les ruines du palais de Wolsong, le bois de Kyerim qui est, selon la légende, le lieu de naissance du fondateur du clan Kyongju Kim, le bassin Anapchi, sur le site des ruines du palais d'Imhaejon, et l'observatoire de Ch'omsongdae.

Wolsong (palais de la Demi-lune) tire son nom de la forme de son enceinte. Au sud, le cours d'eau Namch'on forme une défense naturelle, et des fossés furent creusés autour des trois autres côtés pour créer des douves. Son histoire remonte au moins au I^{er} siècle de notre ère, lorsqu'un bâtiment princier fut repris par le roi de Silla. Un palais royal fut construit à la fin de ce siècle ; il fut élargi et reconstruit au fil des siècles suivants par les rois successifs de Silla, dont il était la résidence principale.

Un autre palais fut construit à Imhaejon pendant la seconde moitié du VII^e siècle. Son opulent jardin était orné d'un bassin superbement configuré (connu sous le nom de Wolchi), avec une montagne sacrée en son centre. Le palais et le bassin furent détruits à l'époque de l'éviction des souverains de Silla, mais ce qui reste du bassin a toujours été peuplé d'oiseaux sauvages ; c'est d'ailleurs à cela qu'il doit son surnom populaire, Anapchi, le Bassin aux Oies et aux Canards.

L'observatoire de Ch'omsongdae fut construit vers le milieu du VII^e siècle. La plate-forme se compose de douze dalles rectangulaires, qui soutiennent une structure de 365 blocs de granit disposés en trente couches successives. La circonférence, à la base, est de 5,17 mètres ; la hauteur totale de 9,17 mètres. La structure s'affine vers le haut, pour plus de stabilité. L'espace carré intérieur est rempli de terre et de pierre jusqu'à la douzième assise, et ouvert à partir de là sur douze autres assises jusqu'en haut. On y accède par une fenêtre à ce niveau, avec un escalier intérieur. Son usage astronomique est supposé du fait du nombre de blocs, identique au nombre de jours dans l'année, et du nombre d'assises ouvertes, correspondant aux douze mois de l'année et aux signes du Zodiaque.

- La ceinture des Parcs aux tumuli

Cette ceinture se compose de trois groupes de tombes royales. La plupart des tertres sont en forme de dôme, mais certains ont la forme d'une demi-lune ou d'une calebasse. Ils abritent des cercueils de bois doubles, couverts de gravier. Les fouilles ont mis au jour de riches objets funéraires d'or,

de verre et de céramique. L'une des plus anciennes tombes a révélé une fresque murale, peinte sur de l'écorce de bouleau, représentant un cheval ailé.

- Hwangnyongsa

Ce groupe se compose de deux temples en ruines, Hwangnyongsa et Punhwangsa. Hwangnyongsa, construit sur l'ordre du roi Chinhong (540-576) était le plus grand temple jamais construit en Corée, avec quelques 72 500 m² de surface. Une pagode de 80 mètres et de neuf étages de haut fut ajoutée en 645. Le complexe tout entier fut détruit par les envahisseurs mongols en 1238 ; il ne fut jamais reconstruit, mais fut occupé par plus d'une centaine de familles, qui furent expropriées en 1976. Les fouilles ont montré que, dans sa forme d'origine, le temple comptait sept cours rectangulaires, chacune dotée de trois édifices et d'une pagode.

L'énorme pagode sur le Punhwangsa fut construite en 634, au moyen de blocs de pierre taillée. L'analyse des débris de pierre suggère qu'elle se dressait à l'origine sur sept à neuf étages. Conformément à la tradition bouddhiste, un lion de pierre gardait chaque coin de la plate-forme de base. Il y a un porche au centre de chacun des quatre murs du rez-de-chaussée, avec deux portes coulissantes flanquées de hauts-reliefs représentant de valeureux guerriers ou des rois.

Gestion et protection

Statut juridique

Plus de soixante sites et monuments sont classés sites historiques et gérés comme tels aux termes des dispositions des sections 4 et 6 de la loi de protection des biens culturels de Corée et des sections 12 et 18 de l'arrêté sur la protection des biens culturels de la province de Kyongsangbuk-do. L'ensemble de la zone proposée pour inscription a été classé parc national aux termes des sections 4 et 5 de la loi sur les parcs nationaux. Ces deux législations de protection restreignent sévèrement toute forme de développement dans la zone proposée pour inscription. La loi d'urbanisme impose elle aussi des contraintes à toutes les formes de développement dans les zones protégées et aux alentours de celles-ci.

Chacun des éléments de la zone proposée pour inscription est entouré d'une zone tampon de 100 mètres de large. Toutes les propositions de construction au sein de ces zones nécessitent une autorisation, sous la forme d'un permis délivré par le gouverneur de la province, conformément à la section 8 de la loi sur la mise en application de la loi de construction. En outre, aucune extraction de gravier ou autre agrégat n'est autorisée dans un périmètre de 2 km autour de chacune des zones protégées.

Les sites sont également nommés zones de préservation de l'environnement naturel aux termes de la section 13 de la loi nationale de gestion et d'occupation des sols. Tout changement susceptible d'affecter la topographie nécessite l'autorisation du ministère de la Culture et du Tourisme.

Gestion

Les biens proposés pour inscription appartiennent tous à la république de Corée.

Au niveau national, l'administration des Biens culturels est responsable de l'établissement des politiques de protection et de leur mise en œuvre. Placé sous sa tutelle, l'Institut national de recherche sur les Biens culturels, conduit des recherches scientifiques et des études sur le terrain.

La gestion directe est déléguée à l'administration de Kyongju.

Les réparations et la maintenance des sites et monuments nationaux sont financées par des fonds nationaux (à 70 %) et locaux (30 %). Pour les monuments classés locaux, le gouvernement national et local apporte des fonds à 50/50.

Des plans de gestion sont actuellement en vigueur pour les zones historiques de Kyongju, pour la préservation de l'état original des zones historiques, la préservation de l'environnement des zones historiques, et l'utilisation des zones historiques de Kyongju pour l'éducation des citoyens et les études de terrain des étudiants. Cependant, le dossier de proposition d'inscription ne fournit que peu d'information sur ces plans.

Ils incluent l'établissement de plans à long terme, le renforcement de mesures contre les incendies de forêts, les inondations et autres calamités naturelles, un programme de recherche scientifique, incluant des fouilles archéologiques, et une politique de recherche des investissements systématiques et des propositions de gestion du site respectueuses de l'environnement et conformes aux meilleures politiques touristiques. En outre, il existe aussi des programmes de conservation régulière et de maintenance des sculptures et des antiquités monumentales, ainsi que de restauration sélective, basés sur des recherches scientifiques préalables exhaustives.

Certaines propositions ont été faites pour le rachat de terrains privés adjacents aux zones protégées, dont on sait qu'ils contiennent des témoignages archéologiques de valeur.

Une surveillance régulière sera assurée sur les sites à ciel ouvert, pour empêcher l'utilisation illégale des terrains comme sites funéraires non autorisés ou lieux de culte chamanique. Les installations de parking doivent être étendues et des chemins marqués doivent être dessinés, pour empêcher l'accès non contrôlé aux terrains.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Depuis les années 70, les zones historiques de Kyongju font l'objet de recherches se traduisant par des projets de conservation. Elles sont devenues plus coordonnées et systématiques au cours de la dernière décennie, avec la formulation et la mise en œuvre de plans de gestion.

Authenticité

Le degré d'authenticité global du complexe est élevé. Les éléments individuels consistent largement en sites et sculptures archéologiques, dont l'authenticité est tout aussi élevée. Peu de restaurations ont eu lieu, et dans ce cas, elles ont été menées conformément aux preuves scientifiques issues des fouilles et des autres formes de recherche.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité les zones historiques de Kyongju en février 2000.

Caractéristiques

La Corée a été le théâtre d'un spectaculaire essor de l'art bouddhiste à l'époque du royaume de Silla, en particulier entre le VIII^e et le Xe siècle. Les monuments et les sites des zones historiques de Kyongju sont des témoignages remarquables de la qualité de ces manifestations artistiques.

Analyse comparative

Aucune concentration comparable d'art bouddhiste mahayana ne peut se trouver sur la péninsule coréenne. On en trouve d'autres beaux exemples en Chine et au Japon, mais le style coréen peut être jugé unique, même s'il partage de nombreuses caractéristiques avec les autres écoles artistiques en Asie de l'Est.

Observations de l'ICOMOS

L'ICOMOS avait proposé de reconsidérer la zone tampon du mont Namsan, élément de la proposition d'inscription. Les 100 mètres de délimitation des zones tampon proposées pour les monuments individuels et les petits sites étaient acceptables. Cependant, une zone tampon si étroite était inappropriée dans le cas des 2650 ha du mont Namsan. Elle devrait être étendue jusqu'aux routes principales qui entourent le site, afin de protéger les vues que l'on a depuis ces routes, ou même jusqu'aux deux rivières qui forment des limites naturelles autour de la montagne.

Cette question avait été examinée par L'État partie qui en a tenu compte dans une proposition révisée.

Une ligne de chemin de fer traverse la ceinture de Wolsong. L'ICOMOS a recommandé que cette ligne devrait être soit supprimée de la zone proposée pour inscription, soit déviée afin de passer à l'extérieur de celle-ci.

Bien que les plans de gestion ne soient traités que sous une forme résumée dans le dossier de proposition d'inscription, la mission d'expertise de l'ICOMOS a pu les étudier en détail et elle a été heureuse de constater que l'Institut national de recherche sur les Biens culturels de Kyongju a élaboré ces plans en conformité avec les conditions du paragraphe 24 (b) (i) des *Orientations*.

À sa réunion de juin 2000, le Bureau a demandé à l'État partie d'envisager la suppression de la ligne de chemin de fer dans la ceinture de Wolsong. L'État partie a pris cet engagement : des plans sont en cours afin qu'elle soit supprimée par étapes pour 2005.

Brève description

Les zones historiques de Kyongju contiennent une remarquable concentration d'exemples exceptionnels de l'art bouddhiste coréen, sous la forme de sculptures, de reliefs, de pagodes et les vestiges de temples et de palais datant de l'ère où s'est épanouie cette forme d'expression artistique unique.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères ii et iii* :

Critère ii Les zones historiques de Kyongju possèdent un nombre de sites et de monuments d'une importance exceptionnelle dans le développement de l'architecture bouddhiste et séculière coréenne.

Critère iii La péninsule coréenne fut sous le contrôle de la dynastie de Silla pendant presque mille ans et les sites et monuments situés à l'intérieur et à l'extérieur de Kyongju (incluant la montagne sacrée de Namsan) sont le témoignage remarquable de ses réussites culturelles.

ICOMOS, septembre 2000

Sites de dolmens (Corée)

No 977

Identification

<i>Bien proposé</i>	Sites de dolmens de Koch'ang, Hwasun et Kanghwa
<i>Lieu</i>	Comté de Koch'ang-gun, province de Chollabuk-do ; comté de Hwasun-gun, province de Chollanam-do ; comté de Kangwha-gun, province de Inch'on
<i>État partie</i>	République de Corée
<i>Date</i>	28 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

Les dolmens sont des monuments funéraires mégalithiques que l'on trouve en grand nombre en Asie, en Europe et en Afrique du Nord. C'est néanmoins la Corée qui en compte le plus. Ces monuments ont une grande valeur archéologique de par les informations qu'ils fournissent sur les peuples préhistoriques qui les ont érigés, leurs systèmes politique et social, leurs croyances et leurs rites, leur art et leurs cérémonies, etc.

Les sites de Koch'ang, Hwasun et Kanghwa abritent la plus grande densité et la plus grande variété de dolmens de la Corée et de fait, de la planète. Ils renferment également de précieuses indications sur la façon dont les pierres ont été extraites, transportées puis érigées, et sur l'évolution des styles de dolmens au fil du temps dans le nord-est de l'Asie.

Critère iii

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un ensemble de *monuments*. Il peut également être considéré comme un *paysage culturel* tel que défini au paragraphe 39 des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*.

Histoire et description

Histoire

Les dolmens sont les manifestations d'une culture « mégalithique » qui s'exprime dans le monde entier plus particulièrement à l'époque du néolithique et de l'âge du bronze, aux II^e et I^{er} millénaires avant J.-C. Cette utilisation

de grandes pierres trouve son origine dans l'émergence de nouvelles techniques et s'est manifestée par des alignements et des cercles rituels tels que ceux de Stonehenge et des Orcades au Royaume-Uni, des chambres mortuaires telles que celles de Brugh na Bóinne en Irlande ainsi que des cercles et des sépultures de pierre en Afrique occidentale.

Les mégalithes sont une caractéristique notable de la préhistoire de l'est de l'Asie au I^{er} millénaire avant J.-C. On les trouve principalement dans l'ouest de la Chine (Tibet, Sichuan, Gansu) et dans les régions côtières du bassin de la Mer Jaune (péninsule de Shandong, nord-ouest de Kyushu).

Il semblerait que les dolmens soient apparus dans la péninsule coréenne à l'âge du bronze. Le groupe de Chungnim-ri, à Koch'ang, date environ du VII^e siècle avant J.-C., d'après les données archéologiques. La construction des dolmens s'est interrompue à cet endroit au III^e siècle avant J.-C. Les mégalithes de Hwasun sont un peu plus récents et remontent aux VI^e et V^e siècles avant J.-C. On ne dispose pas de suffisamment d'informations pour dater le groupe de Kanghwa mais il semblerait qu'il soit antérieur.

Description

Les dolmens se composent en général de deux ou plusieurs dalles de pierre non taillées soutenant une énorme table de couverture. On s'accorde à dire qu'il s'agit de simples chambres mortuaires érigées au-dessus des dépouilles ou des ossements des braves, à l'époque du néolithique et de l'âge du bronze. Des tertres de terre (tumulus) les auraient recouverts mais auraient petit à petit disparu sous l'effet des intempéries et de l'action des animaux. Il n'est toutefois pas exclu que ces monuments aient été des plates-formes sur lesquelles étaient exposées les dépouilles qu'on laissait se décharner avant d'ensevelir les ossements dans des tombeaux collectifs ou familiaux.

Les dolmens sont généralement érigés dans des cimetières, sur des sites surélevés, ce qui permettait aux peuplades les ayant construits de les voir, car elles vivaient souvent en contrebas.

Dans l'est de l'Asie, on a distingué deux grands groupes, classés en fonction de leur forme : les dolmens en forme de table (type « septentrional ») et les dolmens souterrains (type « méridional »). Le premier type est une construction aérienne : quatre dalles sont disposées sur leur tranche pour former une enceinte ou un ciste et sont recouvertes d'une grande table de couverture. Dans le deuxième cas, la chambre mortuaire est souterraine, avec des murs faits de dalles ou de pierres empilées ; la table de couverture est supportée par plusieurs pierres disposées sur le sol. Le type dit « table de couverture » est une variante du dolmen souterrain, dans lequel la table de couverture est placée directement sur les dalles enterrées.

- Site de dolmens de Koch'ang (8,38 ha)

Les dolmens de Chungnim-ri, les plus nombreux et les plus diversifiés, se regroupent autour du village de Maesan. La plupart sont érigés à des hauteurs de 15 à 50 m au pied de la ligne de collines allant d'est en ouest, du côté sud.

À cet endroit, les pierres de façade des dolmens varient de 1 à 5,8 m de long et peuvent peser de 10 à 300 tonnes. On a

dénombré au total 442 dolmens de divers types, en fonction de la forme de la table de couverture.

- Site de dolmens de Hwasun (31 ha)

À l'image de ceux du groupe de Koch'ang, les dolmens de Hwasun se dressent sur les flancs de petites collines, le long du Chisokkang. Les dolmens isolés de cette zone sont moins bien conservés que ceux de Koch'ang. Le groupe de Hyosan-ri compte environ 158 monuments et celui du Taeshin-ri, 129. Dans plusieurs cas, il est possible d'identifier les strates dans lesquelles les dalles composant les dolmens ont été taillées.

- Sites de dolmens de Kanghwa (12,27 ha)

Ces dolmens se situent une fois encore à flanc de montagne, sur l'île de Kanghwa, au large. Ils sont en général plus hauts que les autres et plus anciens d'un point de vue stylistique, notamment ceux de Pugun-ri et de Koch'on-ri.

Gestion et protection

Statut juridique

Les trois sites sont classés sites historiques ou monuments locaux en vertu des stipulations de la loi sur la protection des biens culturels. En vertu de la même loi, ils sont également classés zones de protection des biens culturels, ainsi que leurs zones tampon. Par conséquent, toute forme de développement ou d'intervention requiert une autorisation et une étude d'impact sur l'environnement. De plus, tout travail de restauration doit être effectué par des spécialistes agréés. Les sites doivent être ouverts au public.

Ils sont également classés zones de protection de l'environnement naturel en vertu de la loi nationale d'occupation des sols et sont donc soumis aux mêmes contraintes.

Gestion

Tous les biens appartiennent au gouvernement de la République de Corée.

La responsabilité globale de préparation et de mise en œuvre des politiques de protection et de conservation dépend, au niveau national, de l'Administration des biens culturels. L'Institut national de la recherche sur les biens culturels, un organisme qui dépend de l'Administration des biens culturels, procède à des recherches universitaires, à des études sur le terrain et à des fouilles (en association avec les musées universitaires).

La conservation et la gestion quotidiennes sont assurées par les administrations locales compétentes (respectivement le comté de Koch'ang-gun, province de Chollabuk-do, le comté de Hwasun-gun, province de Chollanam-do et la métropole de Incheon).

Le gouvernement central fournit les fonds pour les travaux de restauration en vertu de la loi sur la protection des biens culturels. Les recettes des visites et les dons privés constituent une autre source de financement. On attend

350 000 visiteurs pour Koch'ang, 300 000 pour Hwasun et 280 000 pour Kanghwa.

Des plans de gestion ont été élaborés concernant ces trois biens. Leur objectif prioritaire est de préserver le caractère original des dolmens et de leurs alentours immédiats. Les programmes traitent de la recherche scientifique (enquête, inventaire, fouilles sélectionnées, études paléo-environnementales), de la protection de l'environnement (élimination sélective de la couverture végétale, guidage des visiteurs de façon à ce que leur passage ait un impact minimum sur l'environnement, achat des domaines agricoles environnants pour éviter les incursions, etc.), surveillance systématique et éléments de présentation (signalisation, voies d'accès et parkings, matériel d'interprétation, sensibilisation du public et participation des communautés locales, organisation de festivals et d'autres événements sur les sites).

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

La prise de conscience de l'importance culturelle de ces dolmens est relativement récente. Les premières fouilles n'ont eu lieu qu'en 1965, à Koch'ang, suite à des études de terrain. Elles ont été suivies d'un programme intensif d'études et d'inventaire en 1983 et 1990. D'autres fouilles ont été entreprises en 1992, dans le cadre de divers programmes de recherche des années 1990, qui se préoccupaient également des moyens de conservation et de l'occupation des sols.

Les dolmens de Hwasun n'ont été découverts qu'en 1996. Leur état de conservation est satisfaisant car ils se situent dans une réserve forestière. L'Académie des études coréennes a étudié ce groupe en 1992.

Authenticité

À l'instar de la majorité des sites préhistoriques, l'authenticité des dolmens qui font l'objet de cette proposition d'inscription est élevée. La plupart des monuments sont restés intacts depuis leur construction, leur état actuel étant simplement le résultat de dégradations naturelles. Dans quelques cas, ils ont été démontés par les fermiers mais les dalles ont survécu, et l'on peut identifier sans difficulté leur emplacement et leur forme originale.

Des programmes sont à l'étude concernant la reconstruction de certains dolmens démolis ou dispersés. Ce travail se basera sur des recherches scientifiques minutieuses permettant d'établir leur configuration et leur implantation d'origine.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité les biens en février 2000. Des experts nommés par l'ICOMOS ont également pris part à une réunion consultative concernant la protection des dolmens en République de Corée en avril 1999. Leurs rapports ont été mis à disposition pour cette évaluation.

Caractéristiques

Les dolmens coréens constituent ce qui est probablement le plus grand ensemble, et sans aucun doute le plus représentatif, de ces exemples exceptionnels de la culture préhistorique de l'est de l'Asie.

Analyse comparative

Il existe d'autres cimetières de dolmens comparables dans cette partie du continent asiatique, notamment en Chine et au Japon. Les types représentés sont toutefois plus limités dans ces deux pays. Les groupes coréens se composent d'une grande diversité de types ; ce sont également les plus grands de cette région du monde.

Recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

Les photographies du dossier de proposition d'inscription montrent que les dolmens de Hwasun (situés dans une réserve forestière) sont entourés de jeunes arbres. Compte-tenu des dégâts considérables que les racines des arbres, quand ils poussent, occasionnent dans les sites archéologiques, les arbres devraient être supprimés des environs immédiats de tous les dolmens.

Brève description

Les cimetières préhistoriques de Koch'ang, Hwasun et Kanghwa abritent des centaines de dolmens, des sépultures datant du I^{er} millénaire avant J.-C. et bâties à partir d'énormes dalles de pierre. Ils appartiennent à une culture mégalithique que l'on retrouve à de nombreux autres endroits du globe, mais jamais sous une forme aussi dense.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base du *critère iii* :

Critère iii Le phénomène mondial préhistorique, technologique et social qui a engendré l'apparition aux II^e et III^e millénaires avant J.-C. de monuments et rituels funéraires composés de grandes pierres (« la Culture mégalithique ») ne s'illustre nulle part aussi parfaitement que dans les cimetières de dolmens de Koch'ang, Hwasun et Kangwha.

ICOMOS, septembre 2000

Olomouc (République tchèque)

No 859rev

Identification

<i>Bien proposé</i>	La colonne de la Sainte Trinité à Olomouc
<i>Lieu</i>	Région de Haná, Moravie
<i>État partie</i>	République tchèque
<i>Date</i>	24 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

La colonne de la Sainte Trinité s'apparente aux œuvres uniques dans lesquelles un motif triomphal, célébrant l'Église et la foi, s'allie à la réalité d'une œuvre d'art dans laquelle fusionnent conception architectonique et urbaine et ornementation sculptée élaborée. Du point de vue de la conception, c'est sans conteste l'œuvre la plus originale de son créateur, Václav Render (1669-1733), dont l'extraordinaire inventivité et l'apport financier généreux rendirent possible l'édification de ce monument. Avec d'autres artistes locaux originaires de Moravie, il a créé une œuvre unique, tant en termes de taille qu'en termes d'ornementation sculptée, qui n'a d'égal dans aucune autre ville d'Europe. Elle symbolise également le patriotisme local et le potentiel créateur du pays qui, en dépit des barrières linguistiques présentes dans cette communauté germano-tchèque, dans un élan commun, a créé un monument majestueux. Ce très onéreux projet est étroitement lié à l'assurance proverbiale des citoyens tchèques et à l'accent mis sur les valeurs morales et tout particulièrement sur la foi religieuse pendant la période baroque.

Critère i

À cet égard, la colonne de la Sainte Trinité est la représentation à son apogée non seulement d'une expression artistique mais aussi et surtout des sentiments religieux et patriotiques de l'époque. C'est un exemple remarquable d'un type de monument dont on trouve traditionnellement de plus simples versions dans de nombreuses régions d'Europe centrale. En ce sens, elle révèle une tradition culturelle et religieuse qui constitue le fondement de la culture germano-tchèque du pays et les racines de la culture tchèque contemporaine.

Critère ii

Avec d'autres monuments (six fontaines baroques et une seconde colonne mariale) qui datent de la même période, la colonne de la Sainte Trinité fait partie d'un complexe qui offre le parfait exemple d'une solution respectueuse du paysage urbain, qui allie des qualités architecturales et urbanistiques et des valeurs purement artistiques

déterminées par les idées de l'époque. Les fontaines, aux thèmes principalement mythologiques, reflètent l'administration civique et son caractère municipal, alors que l'édification de monuments à caractère sacré met en relief la tradition religieuse. Ensemble, les colonnes et les fontaines reflètent explicitement les valeurs humanistes cruciales de la période baroque en Europe centrale. Dans ce contexte, le complexe des structures baroques d'Olomouc, audacieusement dominé par la colonne de la Sainte Trinité, représente non seulement une réalisation artistique remarquable mais surtout un monument possédant une signification culturelle et historique profonde, qui reflète idéalement l'influence spirituelle de l'époque baroque.

Critère iv

La colonne de la Sainte Trinité peut être perçue comme la manifestation d'une ferveur religieuse exceptionnelle. Par son caractère unique, ses dimensions monumentales et la qualité de son exécution artistique, elle constitue un monument religieux d'une valeur universelle.

Critère vi

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *monument*.

Histoire et description

Histoire

À la suite de l'occupation suédoise de cette cité principalement médiévale à la fin de la guerre de Trente Ans (1648-1650), Olomouc se retrouva ravagée et désertée par plus de 90 % de sa population. Bien qu'elle ait perdu son statut de capitale de Moravie, elle conserva celui d'archevêché et celui-ci, ajouté à l'irréductible confiance de ses citoyens, assura sa renaissance.

Pendant la reconstruction qui suivit la guerre, le plan des rues de la ville médiévale fut respecté. Cependant, l'aspect de la ville changea : dans le siècle qui suivit, de nombreux bâtiments publics et privés impressionnants furent construits dans une variante locale du style en vogue, qui devint connue sous le nom de « baroque Olomouc », l'expression la plus caractéristique de ce style étant le groupe de monuments (colonnes et fontaines), dont la colonne de la Sainte Trinité est l'expression triomphale.

« ...J'élèverai une colonne si haute et si splendide qu'elle n'aura d'égal dans aucune autre ville. » C'est en ces termes que Václav Render, tailleur de pierre et bourgeois d'Olomouc, décrit son projet d'édification d'une colonne dédiée à la foi religieuse devant le conseil municipal le 29 octobre 1715. Le projet fut approuvé le 13 janvier 1716 et les travaux débutèrent au printemps 1717. Render le finança et l'exécuta personnellement en grande partie. En 1733, l'année de sa mort, la colonne avait atteint la hauteur d'un bâtiment d'un étage et comportait une chapelle de pierre finement ciselée. Dans une première phase, dans les années 1720, l'ornementation sculptée fut réalisée par le sculpteur Filip Sattler, natif de la ville d'Olomouc.

Dans son testament, Render légua la quasi-totalité de son énorme fortune à la ville pour l'achèvement de l'œuvre. Le reste de l'œuvre sculptée fut exécuté entre 1745 et 1752 par l'éminent artiste morave Ondrej Zahner (1709-1752). Au début des années 1750, le groupe supérieur de l'ensemble représentant l'Assomption de la Vierge Marie fut coulé en cuivre et doré par le doreur d'Olomouc Simon Forstner (1714 – 1773). La colonne fut consacrée au cours d'une cérémonie officielle, en présence de l'impératrice Marie-Thérèse le 9 septembre 1754.

Description

La base de la colonne de la Sainte Trinité est un cercle de 17 m de diamètre. À partir de ce socle circulaire, autour duquel sont disposés dix-huit bornes de pierre reliées par une chaîne en fer forgé, une série de sept marches atteint le premier niveau de la colonne dont le plan est hexagonal. Ce premier niveau comprend une petite chapelle de plan circulaire. À l'extrémité des six angles de l'hexagone sont disposées six balustrades coniques, chacune surmontée d'une paire de vasques à flamme et de deux *putti* porteurs de torches (environ 150 cm de haut). Au surplomb de chaque angle de l'hexagone, soutenus par six piédestaux massifs richement ornés sur trois côtés de motifs à volutes et feuilles d'acanthes, les six premières statues de saints, plus grandes que nature (environ 220 à 240 cm), sont disposées autour du corps de la chapelle au premier niveau.

Le premier niveau est richement décoré de pilastres cannelés, motifs à rubans, conques, cartouches en relief où sont représentés les apôtres, et d'autres détails d'ornements gravés dans la pierre. Le même motif est répété largement aux deuxième et troisième niveaux. Le deuxième niveau reprend le plan circulaire du premier, il est couronné d'un deuxième groupe de six statues de saints, placées sur des piédestaux individuels. Le troisième niveau surmonte la base de la colonne. Il est construit légèrement en retrait, sa périphérie est richement ornée de six piédestaux massifs portant une troisième rangée de saints, ainsi qu'une nouvelle série de bas-reliefs représentant les apôtres et une ornementation abondante. La base de ce troisième niveau soutient un pilier monolithique de 10 m de haut, richement décoré de motifs cannelés et à feuille d'acanthé. Le groupe de l'Assomption de la Vierge Marie est fixé au niveau du premier tiers du monolithe, la sculpture de la Vierge Marie étant soutenue par deux anges. Le groupe est lui aussi exécuté à une échelle plus grande que nature, en cuivre doré.

Au sommet de la colonne monolithique, couronnée par un chapiteau décoré de motifs de feuilles et de volutes, se trouve le groupe de Dieu le Père donnant sa bénédiction et du Christ avec la croix, tous deux placés sur un globe, avec l'archange Michel en dessous. La structure est terminée par un soleil rayonnant et une colombe au centre, qui symbolise le Saint Esprit. Là encore, le groupe entier, plus grand que nature, est réalisé en cuivre doré. La hauteur totale de la colonne est de 35 m.

Iconographie

Au sommet de la colonne s'élève un groupe représentant la Sainte Trinité et celui de l'Assomption de la Vierge Marie. Au troisième niveau se trouvent trois bas-reliefs représentant les vertus théologiques de la Foi, de l'Espérance et de l'Amour ainsi que six statues de saints.

Les deux premiers sont associés à la Vierge Marie – ses parents sainte Anne et saint Joachim. Les deux suivants sont les saints les plus proches de Jésus Christ – saint Joseph et saint Jean-Baptiste. Au sommet, situation de prestige, se trouvent les statues de deux saints associés à l'administration civile de la ville – le Père de l'Église, saint Jérôme et le martyr saint Laurent, à qui la chapelle de l'hôtel de ville d'Olomouc est dédiée.

Six statues disposées au niveau moyen représentent les patrons des peuples slaves, saint Constantin et saint Méthode, et deux martyrs, saint Adalbert, le patron des terres tchèques, et saint Blaise. Les deux derniers, saint Jean Népomucène et saint Jean Sarkander, soulignent le respect traditionnel d'Olomouc pour la patrie tchèque, pour les martyrs tchèques, dont le culte a atteint son apogée à l'époque de la construction de la colonne. Le premier de ces saints était déjà canonisé à l'époque (1729), mais saint Jean Sarkander, canonisé très récemment (1995), était à l'époque un martyr local. Les bas-reliefs de la section moyenne comprennent les personnages de six apôtres : Philippe, Matthieu, Simon, Jude Thaddée, Jacques le Mineur et Barthélemy.

Les statues du premier niveau commencent par deux martyrs et patrons locaux, saint Maurice, patron de l'Autriche, et saint Wenceslas, « héritier des terres tchèques ». Ces deux saints représentent les deux églises les plus importantes d'Olomouc. Deux saints franciscains, saint Antoine de Padoue et saint Jean de Capistran, qui fut prédicateur à Olomouc, sont liés à la prédication. La tradition universitaire est représentée par saint Aloysius Gonzaga, patron jésuite des étudiants et des jeunes gens, canonisé à l'époque de la construction de la colonne (1726). La dernière statue représente saint Florian, qui protège des incendies, le plus grand danger pour les villes de la période baroque après les épidémies de peste. Les reliefs décorant la partie inférieure de la colonne représentent les six derniers apôtres : Pierre, Paul, André, Jacques le Majeur, Thomas et Jean.

La décoration sculptée de la colonne réalisée par Zahner diffère quelque peu du dessin original de Render ; son schéma idéologique n'a pu voir le jour avant les années 1740. Néanmoins, le projet initial de colonne votive dédiée à la Sainte Trinité est respecté. Parmi les saints représentés, aucun de ceux qui protègent traditionnellement contre la peste n'est représenté ; ils le sont sur la colonne mariale ou colonne de la peste, élevée sur la place Basse d'Olomouc à la suite de l'épidémie de peste qui sévit de 1713 à 1715. Cette dernière, contemporaine de la colonne de la Sainte Trinité, est également l'œuvre de Render. Le concept de la Sainte Trinité relevait de la hiérarchie des valeurs morales à l'honneur pendant la période baroque. La foi et la tradition religieuse sont étroitement liées à l'idée de civisme citoyen, de tradition, de protection et d'administration civile. Les idées de christianisme et de citoyenneté – allégeance à la ville dans le meilleur sens du terme – s'allient ici dans une expression triomphale sous la forme d'un monument de pierre.

Gestion et protection

Statut juridique

La colonne de la Sainte Trinité qui fait l'objet de cette proposition d'inscription a été proclamée monument culturel national par le décret n°262 du gouvernement de la République tchèque, le 24 mai 1995. La protection et la préservation des monuments culturels sont définies dans la loi n°20/87 sur la protection d'État des monuments historiques, appliquée par le décret n°66 du ministère de la Culture en date du 26 avril 1988. Il s'agit d'une législation forte, punissant par des amendes sévères les violations de ses dispositions. Toute intervention susceptible d'avoir un impact sur l'état des monuments ou leur environnement requiert l'autorisation des autorités nationales et locales compétentes.

Le centre historique de la ville d'Olomouc a été déclaré zone historique protégée le 21 décembre 1987, ce qui impose un contrôle strict de toutes les formes de travaux dans ce secteur. Il constitue une zone tampon efficace pour la colonne de la Sainte Trinité.

Gestion

Le monument est la propriété du conseil municipal d'Olomouc. À ce titre, ce dernier est responsable, aux termes de la loi de 1987 citée ci-dessus et de la loi n°367/1990 sur les domaines des autorités locales, de gérer et de financer la protection et l'entretien des monuments et de leurs alentours. Ces lois exigent également que le département de la Culture du conseil régional d'Olomouc supervise la protection et la conservation du monument ; il est l'autorité de planification responsable de la prise de décision dans la zone historique protégée. Enfin, le département de Protection des monuments historiques du ministère de la Culture joue un rôle décisionnel en ce qui concerne le monument culturel national.

L'Institut pour la protection des monuments historiques d'Olomouc fournit aux autorités municipales et régionales une documentation technique relative à la protection et à la conservation, pour les aider à s'acquitter de leurs devoirs statutaires. Au niveau national, l'Institut d'État pour la protection des monuments historiques, établi à Prague, apporte une assistance professionnelle au nom du ministère de la Culture.

Il existe un plan directeur pour la ville d'Olomouc ainsi qu'un plan d'urbanisme pour le secteur sauvegardé d'Olomouc, ce dernier ayant été approuvé en 1999. Ils incluent des dispositions spéciales visant à conserver et à améliorer le paysage urbain historique : l'accent est mis sur l'importance du maintien des espaces ouverts autour des monuments.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

La colonne de la Sainte Trinité a fait l'objet d'une restauration complète en 1820, puis une fois encore en 1874-1888, bien que dans une moindre mesure cette fois. Des projets de restauration majeurs, consistant à redorer les composants métalliques, nettoyer la surface de la pierre, et

effectuer des travaux de conservation sur les éléments sculptés, ont eu lieu en 1946-1948 puis en 1973-1975. Une étude photogrammétrique a été menée en 1996 et 1998, de même qu'un examen et une évaluation complète de l'état actuel de la colonne, rassemblant des données sur les conditions environnementales et les sources de dégradation biologiques et chimiques, ainsi que des documents d'archives relatifs à la construction, à la restauration et à la conservation de la structure. À partir de cela, un programme à long terme de conservation et de restauration a été préparé : une campagne de travaux de conservation a été lancée sur une période de 3 ans (1999-2001), complétée par une inspection régulière de l'état de conservation des éléments sculptés.

Authenticité

Le degré d'authenticité de ce monument est très élevé. Il constitue un trait marquant de la ville, hautement apprécié des habitants eux-mêmes. Il a fait l'objet de travaux de restauration et de conservation périodiques sur plus de deux siècles, cependant essentiellement limités à un nettoyage de surface. Une statue très endommagée pendant la Seconde Guerre mondiale a été remplacée par son exacte réplique.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS s'est rendue à Olomouc en février 1998. Le Comité international des villes et villages historiques de l'ICOMOS a également été consulté.

Caractéristiques

La colonne de la Sainte Trinité d'Olomouc est un exemple exceptionnel du style baroque morave qui s'est développé au XVIIIe siècle. Elle a une haute valeur symbolique en ce qu'elle représente la fierté civique et la dévotion religieuse des habitants de cette ville. Elle est, de plus, un exemple exceptionnel de ce type de colonne commémorative, caractéristique d'Europe centrale dans la période baroque.

Analyse comparative

L'élévation de « colonnes de la peste » dédiées à la Vierge Marie sur les places des villes est un phénomène exclusivement baroque post-tridentin. Leur iconographie s'inspire de la Bible. Elles prennent pour modèle la colonne de la place de Sainte-Marie-Majeure à Rome à partir de 1614.

La première colonne transalpine fut élevée à Munich (1638), et servit de modèle aux colonnes construites à Prague (1650 et aujourd'hui détruites) et à Vienne (1667). Vers la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe siècle, la vogue de la construction de ces colonnes était à son apogée, en particulier dans l'empire d'Europe centrale des Habsbourg.

À la même période, une autre vague de construction commença, celle des colonnes de la Sainte Trinité. Les colonnes mariales étaient élevées en remerciement à la fin des fréquentes épidémies de peste (Pestäule). Les colonnes

de la Sainte Trinité, elles, étaient des structures votives (Ehrensäule), érigées pour symboliser le pouvoir et la gloire de l'Église catholique romaine. La plupart s'inspirent de deux types de colonnes construites à Vienne : la colonne mariale Am Hof (1667) et la colonne de la Sainte Trinité Am Graben (1692). Parmi les nombreuses colonnes érigées au XVIII^e siècle, peu dépassaient les 15 m de hauteur. Une colonne mariale traditionnelle fut également construite à Olomouc (1716-1724) sur la place Basse (*Dolní náměstí*).

La colonne de la Sainte Trinité d'Olomouc n'a d'équivalent dans aucune autre ville, en raison de ses dimensions monumentales, de la richesse extraordinaire de son ornementation sculptée et de la qualité de l'exécution artistique. On peut dire à juste titre qu'elle représente l'apogée de cette tradition. Mis à part ses dimensions et son ornementation, l'intégration d'une chapelle au cœur-même de la colonne est également exceptionnelle.

Observations de l'ICOMOS

La première proposition d'inscription sur la Liste du patrimoine mondial formulée en 1997 par l'État partie comprenait la colonne de la Sainte Trinité, la colonne mariale et six fontaines baroques composant un ensemble. L'ICOMOS rencontra quelques difficultés à soutenir cette proposition d'inscription, considérant que cet ensemble ne possédait pas le caractère d'une œuvre à « valeur universelle exceptionnelle » aux termes de la Convention. Le Comité a donc par conséquent prononcé son rejet. Toutefois, lors de la 22^e session du Bureau du Comité du Patrimoine mondial, qui s'est tenue à Paris en juin 1998, il a été décidé, après discussions entre le Président, l'État partie et l'ICOMOS, que la première proposition d'inscription serait revue et soumise une nouvelle fois.

L'actuelle proposition d'inscription de la colonne de la Sainte Trinité est, peut-être de manière paradoxale, conforme à l'exigence de « valeur universelle exceptionnelle » pour les raisons exposées précédemment au chapitre des caractéristiques.

Brève description

La colonne commémorative, érigée dans les premières années du XVIII^e siècle, est l'exemple le plus éminent d'un type de monument qui est très spécifique à l'Europe centrale. Réalisée dans le style régional caractéristique connu sous le nom de « baroque Olomouc » et s'élevant à 35 mètres, elle est ornée de plusieurs superbes sculptures religieuses, œuvres de l'éminent artiste morave Ondrej Zahner.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du Patrimoine mondial sur la base des *critères i et iv* :

Critère i La colonne de la Sainte Trinité d'Olomouc est un des exemples les plus exceptionnels de l'apogée de l'expression artistique baroque d'Europe centrale.

Critère iv La colonne de la Sainte Trinité d'Olomouc constitue une démonstration matérielle unique de la foi religieuse en Europe centrale pendant la période baroque, et l'exemple d'Olomouc en est sa plus exceptionnelle expression.

ICOMOS, septembre 2000

Zanzibar (Tanzanie)

No 173rev

Identification

Bien proposé La ville de pierre de Zanzibar

Lieu Zanzibar

État partie République Unie de Tanzanie

Date 18 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

La ville de pierre de Zanzibar a évolué sur plusieurs millénaires d'interactions commerciales maritimes. Ce qu'il en reste représente le témoignage physique de ces durables échanges de valeurs humaines sur la côte de l'Afrique orientale. Elle est l'authentique illustration d'une culture swahilie vivante, et l'exemple le mieux préservé de son genre.

La disposition, la technologie et le style des édifices de la ville de pierre, en un savant mélange d'idées, de matériaux et de techniques importés et locaux, font de la ville de pierre le reflet de la créativité autochtone.

Son usage continu en tant que ville résidentielle et commerciale est un puissant rappel des souvenirs du « commerce du bois d'ébène » et des explorateurs comme Vasco de Gama et David Livingstone.

Critères iii, iv et v

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

Deux grandes traditions culturelles ont fusionné pour former la civilisation swahilie sur la côte orientale de l'Afrique. Une série de villes portuaires se développèrent sous des influences originaires de l'intérieur de l'Afrique et des terres situées de l'autre côté de l'Océan indien. Quelques petites villes États côtières étaient rassemblées sous l'égide d'une confédération peu structurée, connue sous le nom de *Zenj bar* (Empire noir), du VIIIe au Xe siècle. La mieux préservée de ces villes, c'est Zanzibar, nom qui tire sa racine du mot arabo-persan signifiant « la côte des Noirs ».

La plus ancienne de ces villes a fait l'objet de fouilles à Unguja Ukuu, sur l'île de Zanzibar, où des poteries romaines et sassanides du Ve siècle de l'ère chrétienne ont été découvertes en quantité. À proximité se trouve la mosquée de Kizimkazi, du XIIe siècle. Elle s'inscrit parmi les nombreux sites qui attestent de l'existence, entre le VIIIe et le XVe siècle, d'une vaste civilisation, hautement développée, qui connut probablement son apogée à Kilwa, au XIVe siècle.

L'arrivée des Portugais, à la fin du XVe siècle, déstabilisa l'économie swahilie. Après la visite de Vasco de Gama, de retour d'Inde, en 1499, les Portugais instaurèrent, dans le cadre de leurs activités commerciales, une suzeraineté peu structurée sur la côte swahilie. Toutefois, ils se virent forcer de la pérenniser quand les Turcs, puis, plus tard, les puissances européennes rivales, défièrent leur autorité. Une église et quelques maisons de marchands furent construites à Zanzibar, à l'endroit où se dressait depuis le Xe siècle un village de pêcheurs (Shangani), de simples maisons aux murs en clayonnage et torchis et aux toits de feuilles de palmier. Ils ajoutèrent ensuite un imposant fort sur le bord de mer. Toutefois, l'influence portugaise n'en resta pas moins limitée, et prit fin à la fin du XVIIe siècle, avec la chute de Fort Jésus, à Mombasa.

Progressivement, les Arabes omanais assumèrent le rôle commercial jusque-là dévolu aux Portugais, échangeant du grain, du poisson séché, de l'ivoire et des esclaves. Le souverain omanais, Seyyid Saïd, fit de Zanzibar la capitale de son domaine. Les édifices de pierre, technique empruntée aux Shirazi de Perse, via l'important centre d'échanges de Kilwa, connurent un essor énorme.

Ce n'est qu'à la fin du XVIIIe siècle que la traite des esclaves prit une grande envergure : il en fallait beaucoup pour les plantations de cannes à sucre françaises situées dans les îles de l'Océan indien et des Caraïbes. Au début du XIXe siècle, la dislocation de la traite des Noirs suite aux guerres entre Anglais et Français fit que beaucoup d'entre eux furent utilisés dans les plantations de girofliers de l'île de Zanzibar.

Le XIXe siècle fut également le théâtre d'une importante expansion du commerce dans la région de l'Océan indien. La dynastie islamique régnante de Zanzibar et ses marchands (Indiens, Swahili, Arabes et Africains de l'intérieur des terres) devinrent très riches et embellirent la ville de pierre de palais et de magnifiques demeures. De styles et de traditions variées, ces structures furent amalgamées et intégrées à une architecture swahilie caractéristique.

La première phase se développa après le départ des Portugais, lorsque le souverain Mwinyi Mkuu Hasan fit dégager les terres de la péninsule derrière son palais. Elle fut peuplée par des immigrants swahilis venus d'autres régions côtières et par des Arabes du Hadhramawt, qui construisirent des résidences de style indigène. C'est de cette époque que date la mosquée au minaret.

Au XIXe siècle, cette tradition swahilie se vit supplanter par de nouveaux styles, apportés par les vagues d'immigrants. On vit alors émerger la « demeure swahilie », toujours basée sur le style antérieur, mais faisant figurer des détails et des techniques d'importation.

Les Omanais introduisirent une tradition radicalement différente : des demeures massives, s'élevant sur plusieurs étages, faites de corail et de mortier, et dotées de toits plats. Cependant, Zanzibar jouit d'un climat humide, et ces toits furent donc rapidement remplacés par d'autres, en pente, faits de tôle ondulée ou de tuiles. Seul trait marquant de ces maisons, d'aspect sobre à l'extérieur, les portes de bois magnifiquement sculptées. À l'inverse, les intérieurs étaient richement décorés et meublés.

La troisième composante architecturale est originaire d'Inde. Les marchands indiens commencèrent par racheter des maisons omanaises et y ajoutèrent de grandes vérandas mais, dès la deuxième moitié du XIX^e siècle, ils construisirent leurs propres maisons, à la décoration élaborée, rappelant les *haveli* du Gujarati. Toutefois, la maison indienne typique possédait une échoppe donnant sur la rue, le lieu de vie à proprement parler se trouvant en arrière-boutique. Au fur et à mesure que les propriétaires prospéraient, ils ajoutaient souvent un étage, ce dernier devenant alors la partie résidentielle et les activités commerciales étant confinées au rez-de-chaussée.

C'est sous le règne du sultan Barghash (1870-1888) que l'on peut véritablement parler de premiers développements urbains modernes. Impressionné par les villes d'Inde lors de son séjour en exil en 1860, et par celles d'Europe en 1875, il chercha à les imiter. Sa contribution la plus notable à l'architecture de la ville de pierre : la maison des Merveilles, mais son plus grand legs fut l'installation de canalisations d'eau dans la ville.

L'arrivée des Britanniques en 1890, époque à laquelle Zanzibar devint un protectorat britannique, marqua la phase finale du développement architectural. Ils importèrent leur architecture coloniale mais, sous l'influence de l'architecte John Sinclair, introduisirent plusieurs particularités dérivées de l'architecture musulmane d'Istanbul et du Maroc. Les Britanniques mirent en œuvre des réglementations de construction strictes, et élargirent les services publics. Les premières mesures d'urbanisme furent promulguées dès les années 20.

Le dernier quart du XIX^e siècle fut le témoin d'un accroissement de l'activité missionnaire européenne, aboutissant à la construction des cathédrales anglicane et catholique romaine, respectivement de style gothique et roman. La cathédrale anglicane, inspirée par David Livingstone, fut érigée sur le site de l'ancien marché aux esclaves, les Britanniques ayant mis fin à la traite des Noirs.

La révolution de 1964 marqua la fin de l'influence arabe et l'avènement de la République unie de Tanzanie. Elle entraîna nombre de profonds changements sociaux et économiques. Beaucoup des marchands et artisans arabes et indiens les plus riches quittèrent le pays, laissant derrière eux leurs demeures et leurs boutiques. Le gouvernement y installa les immigrants des zones rurales et de l'île voisine de Pemba, et les bâtiments se dégradèrent du fait du manque de maintenance. La nouvelle vague de construction dans la ville de pierre prit fin à la fin des années 60 et au début des années 70, le développement se concentrant dans les zones en expansion. Dans les années 80, la construction reprit, avec des styles et des matériaux contemporains en discordance avec le tissu historique. Ce n'est que depuis la création de l'Autorité de conservation et de développement de la ville de

pierre, en 1985, qu'une certaine coordination de la construction a été mise en place.

Description

La ville de pierre se dresse sur un promontoire triangulaire, dans l'Océan indien, à mi-chemin environ de la côte occidentale de l'île d'Unguja, principale île de l'archipel de Zanzibar. La zone de conservation de la ville de pierre, proposée pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial, comprend les rues bâties de la ville de pierre et les espaces découverts qui en bordent le côté est, ainsi que la partie la plus ancienne de Darjani Street, et couvre 125 hectares.

Dans la ville de pierre, 60 % des propriétés sont des édifices commerciaux et résidentiels, le reste des bâtiments religieux et publics (écoles, marchés, hôpitaux, etc.). Les édifices comportant une échoppe en façade, sur le modèle indien, constituent la plus grande partie des structures traditionnelles (32 %). Ving-cinq pour cent sont d'influence arabe. Pour le reste, il s'agit soit d'édifices « traditionnels non classifiés », où la technique de construction est traditionnelle mais les origines architecturales douteuses, soit d'édifices « contemporains », construits sur les 30 dernières années et non conformes au tissu traditionnel de la ville de pierre.

Le tracé des rues de cette ville illustre son évolution historique. Étroites et sinueuses, elles résultent de la construction aléatoire des maisons et des boutiques. Les espaces ouverts publics sont rares, beaucoup de maisons disposant de leur propre espace clôt.

Le principal matériau de construction est une maçonnerie à base de blocs extraits du massif de corail, liée à l'aide d'un épais mortier de chaux, puis enduite de plâtre et de chaux. L'architecture vernaculaire consiste principalement en bâtiments sur deux étages, avec de longues pièces étroites disposées autour d'une cour ouverte, auxquelles on accède via un étroit couloir. Les dimensions des bâtiments et des pièces sont fonction de la longueur des *boritis* locaux, les piliers en bois de mangrove supportant les massifs plafonds de pierre. Ceux-ci font généralement entre 2,5 et 3 mètres de long.

Voici quelques-uns des plus importants monuments de la ville de pierre.

- L'ancien fort

Le plan du fort original, construit au XVIII^e siècle sur le site d'une église portugaise, était un quadrilatère irrégulier, doté de portes et de tours carrées (dont quatre seulement subsistent), reliées par des murs crénelés. Il a récemment été rénové et abrite aujourd'hui un centre culturel.

- La maison des Merveilles

La maison des Merveilles (*Beit al Ajaib*), à usage cérémoniel, a été construite par le sultan Barghash en 1883 sur la base des plans d'un ingénieur britannique. De par sa taille, elle n'a pas son pareil en Afrique de l'Est, et surplombe le bord de mer. Elle comporte beaucoup de traits architecturaux uniques ; ainsi, la véranda et les autres pièces présentent des panneaux en cèdre et en tek chantournés, et les portes sculptées sont couvertes de textes dorés issus du Coran. Elle est devenue un bâtiment gouvernemental, et

abrite maintenant le musée de l'Histoire et de la Culture swahilie. Elle est actuellement dans un état de conservation médiocre.

- L'ancien dispensaire

Cet ancien hôpital, construit par un riche négociant Ismaïlien pour commémorer le jubilé d'Or de la reine d'Angleterre Victoria en 1887, est de style anglo-indien. La pièce maîtresse de cette structure élaborée est son double balcon en projection, avec ses montants sculptés et ses planches de rive à remplage. Il a été restauré, et c'est maintenant le centre culturel de Zanzibar.

- Cathédrale catholique romaine de Saint-Joseph

Construite en 1896, cette cathédrale, de style néo-roman français, est l'œuvre de l'architecte à qui l'on doit Notre-Dame de Marseille. De plan cruciforme, elle présente une abside basilicale, une coupole octogonale, une nef percée de claires-voies, et deux hautes tours à l'extrémité occidentale.

- Cathédrale anglicane

La cathédrale anglicane est en partie un monument commémorant l'abolition de l'esclavage dans le sultanat. La pierre angulaire fut posée en 1873 et l'édifice fut consacré en 1903, et baptisé d'après la cathédrale de Canterbury. Elle présente un plan basilical, avec une combinaison inhabituelle de détails gothiques perpendiculaires et islamiques.

- La maison Tippu Tip

Résidence du négrier notoire dont elle tire son nom, cette maison est un bel exemple de l'architecture arabe vernaculaire. Elle compte, parmi ses traits les plus remarquables, des escaliers en marbre noir et blanc et une magnifique porte sculptée.

- La mosquée de Malindi Bamnara

Cette mosquée sunnite fut construite aux alentours de 1831 par Mohammed Abdul-Qadir el-Mansabi, dont la dépouille est enterrée devant le *mihrab*. C'est l'une des rares mosquées de Zanzibar dotées d'un minaret, décoré d'un motif à doubles chevrons. Il est probable que le minaret soit considérablement plus ancien que la mosquée elle-même.

- Jamat Khan

La principale caractéristique de cet imposant ouvrage architectural, érigé en 1907 pour la secte des Ismaïliens est son immense hall. D'énormes colonnes de pierre, aux chapiteaux magnifiquement sculptés, soutiennent le plafond. Il est dans un état de conservation médiocre.

- Le cimetière royal

Le cimetière royal adjacent au palais Beit el Sahil abrite un tombeau inachevé, aux colonnes délicatement cannelées, commencé par Seyyid Majid à l'époque de son sultanat (1856-1870). Les travaux furent suspendus suite à des objections de la secte Ibadhi, à qui appartient la demeure royale. Il abrite les tombes de plusieurs membres de la demeure royale.

- Les Bains perses

La ville de pierre compte deux Bains perses. Les plus élaborés sont sans conteste les bains Hamamni, construits sous le sultanat de Seyyid Barghash (1870-1888).

Gestion et protection

Statut juridique

La protection des biens culturels de Zanzibar est assurée par la loi sur la préservation des monuments anciens, promulguée en 1948, à l'époque du protectorat britannique. Toutefois, elle ne s'applique qu'aux monuments et sites individuels classés. La ville de pierre et ses environs ont été nommés zone de conservation par la loi de 1994 de l'Autorité de conservation et de développement de la ville de pierre. Cela a été rendu possible par les pouvoirs accordés au ministre du gouvernement local aux termes de la loi de 1955 sur l'urbanisme et le ruralisme, lui permettant de nommer des autorités d'urbanisme pour certaines zones spécifiques.

Puisqu'elle fait partie de la municipalité de Zanzibar, la ville de pierre est couverte par les autorités locales et la législation générale d'occupation des sols.

Gestion

Les biens qui composent la proposition d'inscription de la ville de pierre appartiennent à divers individus et organismes, tant publics que privés. Plusieurs bâtiments publics appartiennent au ministère de l'Eau, de la Construction, de l'Énergie, des Sols et des Musées. Le port et ses bâtiments annexes appartiennent aux autorités portuaires de Zanzibar. Le conseil municipal de Zanzibar est propriétaire de tous les espaces ouverts et publics classés, du marché, et du système d'égouts et de drainage. Certains bâtiments, principalement des mosquées, des cimetières et quelques édifices commerciaux et privés, sont sous la responsabilité de la Commission *Waqf and Trust*, à fonds islamique.

Le plan de conservation de la ville de pierre a été élaboré entre 1992 et 1994 ; il est devenu opérationnel avec la mise en œuvre de la loi de 1994. Un plan général d'occupation des sols de la municipalité de Zanzibar est entré en vigueur en 1985. Toute la municipalité de Zanzibar est divisée en zones, dont l'une est la ville de pierre, pour lesquelles la conservation est fortement recommandée, sans plus de détails. Un plan général pour le tourisme à Zanzibar est en cours de préparation ; il prendra en compte les besoins particuliers de la ville de pierre, entre autres centres touristiques de Zanzibar.

L'autorité de conservation et de développement de la ville de pierre (STCDA) joue un rôle de coordination et de supervision eu égard à la conservation et à la maintenance de l'ensemble des biens. Elle traite directement avec les propriétaires privés, mais les ministères et la Commission *Waqf and Trust*, en tant qu'instances gouvernementales, sont censés réaliser les travaux conformément au plan de conservation.

La zone historique est elle-même divisée en plusieurs zones, chacune dotée d'un inspecteur chargé de tous les biens dans sa zone, qu'ils soient publics ou privés, et ce à tous les stades jusqu'à la mise en œuvre du projet.

En ce qui concerne les monuments classés, la responsabilité de leur supervision incombe au département des Archives, des Monuments et des Musées. L'autorisation de toutes les interventions relatives au développement des sols et à l'enregistrement est du ressort de la commission des Sols et de l'Environnement, qui agit sur les recommandations de la STCDA.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Suite à la révolution de 1964 et à l'émigration des propriétaires de beaucoup des édifices et monuments historiques, les travaux de conservation ont été rares, voire inexistantes. En conséquence, beaucoup de ces structures sont dans un état de conservation médiocre. La STCDA a été fondée pour remédier à cette lamentable situation. Certains travaux de restauration ont pu être menés à bien depuis cette époque, financés par la vente de biens appartenant à l'État et par un programme de subvention du PNUD entre 1989 et 1992.

Toutefois, la STCDA, dans une grande mesure, ne peut compter que sur ses propres activités pour lever les fonds nécessaires à la poursuite des travaux. Certains organismes, comme la Fondation de l'Aga Khan, ont apporté leur soutien pour des biens particuliers, mais le financement est largement insuffisant pour les tâches à accomplir. Elle doit également affronter de fortes pressions de développement commercial, qui ont un impact néfaste sur les espaces ouverts et le tissu urbain historique en général.

Authenticité

L'authenticité de l'ensemble historique est dans une grande mesure intacte, préservant le tissu et le paysage urbain historique, ainsi que bon nombre des bâtiments historiques, publics ou privés. Les matériaux et les techniques de construction traditionnels sont toujours largement employés, bien qu'ils doivent faire face à la concurrence grandissante des matériaux, des conceptions et des techniques modernes.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité la ville de pierre en janvier 2000.

Caractéristiques

La ville de pierre, à Zanzibar, est un exemple exceptionnel de ville marchande swahilie. Ce type d'agglomération s'est développé sur la côte Est de l'Afrique sous les influences arabes, indiennes et européennes, sans pour autant abandonner ses éléments indigènes, formant ainsi une unité culturelle urbaine que l'on ne trouve que dans cette région.

Analyse comparative

Plusieurs villes côtières sont nées du *Zenj bar* et ont prospéré grâce au commerce intensif qui se développa sous la férule des Portugais et des Omanais. Certaines d'entre elles ont survécu, soit sous la forme de ports modernes soit sous celles de ruines : tel est le cas pour Mombasa, Kilwa, Lamu et Bagamoyo. Cependant, aucune n'est directement comparable à Zanzibar, qui a conservé plus de ses bâtiments historiques qu'aucune autre, et qui assume toujours aujourd'hui d'importantes fonctions administratives et économiques.

Recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

L'ICOMOS est préoccupé par le nombre important d'« acteurs » impliqués dans la gestion et la conservation de la ville de pierre, qui pourrait occasionner des ambiguïtés et des doublons dans l'affectation des responsabilités. C'est à cela que l'on doit ainsi certains récents développements, incompatibles avec la qualité historique de la ville de pierre. L'ICOMOS juge en outre que cette situation risque d'empirer, au vu des pressions de développement grandissantes actuellement exercées sur Zanzibar.

En théorie, le rôle de coordinateur et de superviseur de la STCDA devrait empêcher de tels abus. Cependant, ses prérogatives théoriques ont largement été négligées. Il est fondamental qu'elle soit reconnue comme la seule agence exécutive, et dotée des pouvoirs, du soutien financier et du personnel compétent qui sont nécessaires. Il est suggéré que le procureur général réunisse tous les acteurs concernés pour clarifier cette situation et définir des lignes de communication efficaces, ainsi que la responsabilité exécutive.

Toutefois, l'ICOMOS n'est pas d'avis qu'il convienne d'attendre que ces mesures soient prises pour inscrire la ville de pierre sur la Liste du patrimoine mondial. Il suggère toutefois que le Comité du patrimoine mondial, en inscrivant le bien, devrait exiger de l'État partie de lui soumettre un rapport sur les progrès d'ici un ou deux ans.

L'ICOMOS suggère en outre que les autorités tanzaniennes soient invitées à étudier les projets comparables qui ont été menés avec succès. Il a tout particulièrement à l'esprit le travail du Fonds Culturel Central au Sri Lanka, qui a œuvré sur deux villes historiques (Galle et Kandy), où des situations analogues à celle de la ville de pierre avaient vu le jour à l'époque post-coloniale.

Si l'ICOMOS ne met pas en doute l'importance de la ville de pierre en tant qu'exemple le plus achevé et le plus complet des villes marchandes côtières swahilies, il estime néanmoins qu'il serait tout à fait justifié, à la lumière de la stratégie globale, de mener une étude comparative sur toutes les villes de ce groupe, et en particulier sur Lamu, Mombasa, Mogadiscio et Kilwa.

Breve description

La ville de pierre, à Zanzibar, est un magnifique exemple des villes marchandes côtières swahilies d'Afrique de l'Est. Elle a conservé un tissu et un paysage urbain quasiment intacts, et beaucoup de bâtiments superbes qui reflètent sa culture particulière, fusion d'éléments disparates des cultures

africaines, arabes, indiennes et européennes sur plus d'un millénaire.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères ii, iii et vi* :

Critère ii La ville de pierre, à Zanzibar, est une exceptionnelle manifestation matérielle de fusion et d'harmonisation culturelle.

Critère iii Pendant plusieurs siècles, une intense activité commerciale maritime a relié l'Asie et l'Afrique, ce qu'illustrent de façon exceptionnelle l'architecture et la structure urbaine de la ville de pierre.

Critère vi Zanzibar est d'une grande importance symbolique dans le cadre de l'abolition de l'esclavage : en effet, c'était l'un des principaux ports d'Afrique de l'Est pour la traite des Noirs, et également la base de ses opposants, tel David Livingstone, qui y ont mené leur campagne.

ICOMOS, septembre 2000

Blaenavon (Royaume-Uni)

No 984

Identification

<i>Bien proposé</i>	Le paysage industriel de Blaenavon
<i>Lieu</i>	Pays de Galles
<i>État partie</i>	Royaume-Uni
<i>Date</i>	28 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

Le fer et le charbon, matières premières caractéristiques de la révolution industrielle, étaient aussi les principaux produits des vallées du sud du Pays de Galles, où l'établissement de mines, d'usines sidérurgiques, de canaux et de chemins de fer aux XVIII^e et XIX^e siècles s'accompagna de l'implantation de nombreux peuplements. Les houillères et usines sidérurgiques de cette région jouèrent pendant 150 ans un rôle international majeur. Par l'établissement de plusieurs nouvelles usines sidérurgiques soigneusement pensées, fin XVIII^e et début XIX^e, le sud du pays devint la plus grande région productrice de fer en Grande-Bretagne. La production de fonte brute passa de 39 000 tonnes en 1796 à 666 000 en 1852. Le fer tiré des fours et forges galloises servait à construire des chemins de fer et à d'innombrables autres usages sur les cinq continents, tandis que le charbon était chargé sur des bateaux à vapeur dans des ports lointains. Les migrants emportèrent leurs connaissances et leur expertise des mines et du travail du fer aux quatre coins du monde, de même que certains aspects de la culture propre à ces vallées.

Les régions avoisinantes de Blaenavon sont l'un des meilleurs exemples au monde de paysage créé par l'extraction charbonnière et la sidérurgie à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle. Le développement parallèle de ces industries fut l'une des principales forces dynamiques sous-tendant la révolution industrielle. Les grands sites préservés de Blaenavon Ironworks et de Big Pit, ainsi que le remarquable paysage relique de l'exploitation minière, de la fabrication, du transport et du peuplement qui les entoure, abritent des témoignages de tous les éléments cruciaux du processus d'industrialisation.

Le principal centre d'intérêt de la région est Blaenavon Ironworks. Il s'agit des vestiges d'une usine avec six hauts fourneaux, dans lesquels on fondait du minerai, de 1789 à 1902, pour fabriquer de la fonte brute. Avec son éventail exceptionnel de structures subsistantes, Blaenavon Ironworks est le complexe de hauts fourneaux le mieux préservé de sa période et de son type dans le monde.

Les entrepreneurs qui fondèrent Blaenavon Ironworks en 1789 contrôlaient et exploitaient ce vaste paysage pour fournir les minéraux, l'énergie et l'infrastructure nécessaires à une nouvelle entreprise sidérurgique, qui devait mettre en pratique les méthodes les plus à la pointe de la révolution industrielle. À proximité d'Ironworks se trouvent les vestiges des sources de toutes les matières premières. Ainsi, Big Pit est une mine de charbon creusée par la *Blaenavon Company* aux alentours de 1860 et exploitée jusqu'en 1980. Les collines au nord de Blaenavon portent encore les traces des méthodes d'extraction du minerai de fer et du charbon pendant les premières décennies d'exploitation des usines sidérurgiques, ainsi que des carrières de calcaire. Un réseau de chemins de fer primitifs mais de conception ingénieuse, construit à une époque où l'imagination donnait naissance à de grandes innovations technologiques dans le domaine ferroviaire, relie Ironworks, les fabriques de minerai, les carrières et les quais du canal de Brecknock et d'Abergavenny. C'est vers la fin des années 1870 que Blaenavon apporta sa principale contribution à la sidérurgie : en effet, Perry Gilchrist et Sidney Gilchrist Thomas y mirent au point un procédé de fabrication d'un acier doux, à partir de fonte brute tirée de minerais phosphoriques.

La région n'accueillit aucun grand peuplement avant l'établissement d'Ironworks en 1789. Dans la ville de Blaenavon, au sud d'Ironworks, demeurent de nombreux édifices qui témoignent avec éloquence du passé industriel de la région : les demeures des maîtres de forge et de la communauté ouvrière, une église et une école construite par les propriétaires d'Ironworks, les chapelles fondées par les congrégations anglaises et galloises, des boutiques, des pubs et l'impressionnant institut et salle des ouvriers (*Workmen's Hall and Institute*), construits en 1894 grâce à une dîme prélevée sur les salaires des mineurs et des ouvriers sidérurgiques.

Le schéma communautaire de Blaenavon offre un aperçu remarquable des prémices d'une expérience humaine que l'on retrouve dans les régions industrielles des cinq continents. La technologie des usines sidérurgiques multifours à coke, les moteurs à vapeur, les mines profondes et les chemins de fer primitifs s'inscrivaient parmi de nombreuses avancées mises en pratique à Blaenavon, qui devinrent symboliques de la révolution industrielle et furent échangées avec d'autres régions aux quatre coins du monde. La rapide croissance démographique de Blaenavon donna naissance à de nouveaux schémas de peuplement et d'occupation des sols contrastant radicalement avec la structure de peuplement rural en place, et caractéristiques des communautés connaissant une industrialisation rapide dans de nombreux pays.

Critère ii

Blaenavon est un monument à la culture ouvrière qui naquit de la révolution industrielle dans les vallées du sud du Pays de Galles et qui s'épanouit dans les dernières décennies du XIX^e siècle et au début du XX^e. Elle présente beaucoup de points communs avec la culture de régions industrielles comme le Ruhrgebiet, le nord de la France ou de l'Italie et leurs mines, et les peuplements de mineurs et d'ouvriers sidérurgiques dans le monde entier. Les tensions entre patrons et ouvriers, l'église établie et la

dissidente, les Gallois et les Anglais, sont visibles dans beaucoup des traits du site. La grande envergure et la subsistance remarquablement complète du paysage ouvrier et social créé à Blaenavon offrent un témoignage remarquable des premiers pas d'une culture industrialisée.

Critère iii

Blaenavon illustre clairement les premières étapes de la révolution industrielle, à la lumière des développements cruciaux dont les usines sidérurgiques et les mines de charbon furent le théâtre à la fin du XVIIIe et au début du XXe siècle. La valeur des monuments technologiques tels les hauts fourneaux, la tour monte-charge et la mine de charbon (Big Pit) est encore soulignée par la survie, dans le paysage environnant, de l'exploitation des ressources et d'une infrastructure rendue nécessaire par l'industrialisation : systèmes de transport, d'extraction de minerai, et communautés industrielles et urbaines en développement. Tous les éléments cruciaux de la révolution industrielle sont présents ici : progrès technologiques permanents, conversion de matières organiques en matières minérales, croissance soutenue de la production et capitalisation accrue de cette dernière, spécialisation régionale, urbanisation et évolution des relations sociales.

Critère iv

Le paysage de Blaenavon est né de la créativité de plusieurs générations d'individus, entrepreneurs, techniciens, ingénieurs et ouvriers. C'est un exemple remarquable des formes caractéristiques de peuplement humain et d'exploitation des ressources minérales et énergétiques associées aux industries du charbon et du fer dans les premières phases de la révolution industrielle. Avec la désindustrialisation et les nouveaux schémas de développement, d'occupation des sols et de modes de vie du XXe siècle, les autres paysages du même ordre se sont révélés fragiles et vulnérables aux pressions de récupération des terres, du redéveloppement et de la désaffectation. Le haut degré de subsistance des schémas d'occupation des sols et de peuplement de Blaenavon est maintenant complété par les mesures mises en œuvre pour favoriser leurs futures protection et conservation.

Critère v

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *site*. Le bien est également un *paysage culturel*, aux termes du paragraphe 39 des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*.

Histoire et description

Histoire

Depuis 1675 au moins, et probablement avant déjà, le minerai de fer était extrait des montagnes de Blaenavon. Toutefois, la région n'était quasiment pas habitée, et n'abritait alors que de petites mines de fer et des pâturages.

En 1788, Lord Abergavenny céda à bail les terres communales, «les collines de Lord Abergavenny», à Thomas Hill, Thomas Hopkins et Benjamin Pratt. Ces trois entrepreneurs virent là l'occasion de construire de nouvelles usines sidérurgiques à Blaenavon, mettant en pratique les technologies et les organisations les plus récentes de la révolution industrielle dans un environnement nouveau et riche en ressources. En 1789, Ironworks se composait de trois hauts fourneaux à vapeur, ce qui en faisait la deuxième plus grande usine sidérurgique du Pays de Galles et l'une des plus importantes au monde. Le minerai de fer, l'argile réfractaire, le charbon et le calcaire étaient tous assurés par les propres ressources minérales de la compagnie. Dès 1796, les fourneaux produisaient 5400 tonnes de fer par an. Des maisons furent construites non loin des usines sidérurgiques, des mines et des carrières de la compagnie pour ses ouvriers les plus importants, et un dense réseau de chemins de fer primitifs fut instauré pour transporter les matières brutes jusqu'aux usines et les produits jusqu'aux marchés. La population s'accrut rapidement grâce à la migration d'ouvriers venus des zones rurales du Pays de Galles, des Midlands industriels, de l'Irlande, de l'Écosse et de l'Angleterre rurale. Ainsi, un paysage industriel naquit rapidement : filons de minerai de fer, mines de charbon, carrières de calcaire, forges, briqueteries, tramways, canaux et logements ouvriers, tous sous la direction de la *Blaenavon Company*.

En 1812, on comptait cinq fourneaux, capables de produire 14 000 tonnes de fer par an. De nouvelles liaisons ferroviaires primitives furent établies avec le canal de Brecknock et d'Abergavenny, via le tunnel de Pwll-Du et ses 2,4 kilomètres, le plus long jamais construit sur un chemin de fer à traction animale. La forge Garn-Ddyrys, convertissant de la fonte brute en fer malléable, fut construite sur une montagne au nord de Blaenavon en 1817. Les galeries à flanc de coteau pour les minerais de fer et le charbon se développèrent à plus grande échelle, remplaçant les mines de surface, tandis que les mines en forage faisaient leur apparition, accompagnées de systèmes complexes de drainage, d'extraction et de ventilation. De nouvelles sources de calcaire furent explorées, et des carrières plus grandes ouvertes. Dans les années 1840 et 1850, les logements disséminés des ouvriers et l'école, l'église et les chapelles furent complétés par l'évolution, en dehors des limites des propriétés de la compagnie, d'une ville présentant des fonctions urbaines variées.

Dans les années 1860, la Compagnie ouvrit une nouvelle aciérie de l'autre côté de la vallée, à Forgeside, rendant ainsi l'ancienne aciérie de plus en plus superflue, ce qui la mit à l'abri du redéveloppement. En 1878, Sidney Gilchrist Thomas et Percy Gilchrist inventèrent à Blaenavon le procédé « Thomas », qui fut d'une importance mondiale pour l'utilisation des minerais de fer phosphoreux dans l'aciérage. La production gagna en envergure ; parallèlement, les produits en fer et les compétences de la force de travail continuèrent d'être exportés dans le monde. Big Pit fut creusé pour desservir ces nouvelles usines, et le nouveau peuplement de Forgeside construit. La population de la paroisse de Blaenavon, minuscule avant la construction des usines sidérurgiques, était passée à 11 452 habitants en 1891. Le développement social de la région créa une culture urbaine prospère, comptant pléthore de chapelles, écoles, pubs et commerces ; en

outre, l'année 1895 vit la construction du *Workmen's Hall and Institute*, à vocation sociale et éducative.

Le relatif déclin des aciéries à partir de la fin du siècle permit la croissance de la production de charbon, en vue de l'exportation. La demande pour le charbon de cette région, excellent charbon de foyer, continua de croître, et l'industrie connut son apogée en 1913, date à laquelle les mines de charbon employaient presque 250 000 personnes au Pays de Galles, soit un homme adulte sur quatre. Big Pit fut agrandi une première fois, puis une seconde après la nationalisation de l'industrie charbonnière britannique, en 1947. Ce qui n'empêcha pourtant pas l'emploi dans la région de chuter, de même que la population qui, après avoir atteint un sommet en 1921, avec 12 500 habitants, ne compte plus désormais que 6000 habitants. La production d'acier cessa en 1938 et Big Pit, dernier fleuron en exploitation de l'industrie houillère, ferma en 1980.

De par ce déclin économique et social, le tissu urbain, dans sa grande majorité, nécessite des investissements, mais le développement de nouvelles industries, l'ouverture de Big Pit comme musée des mines en 1983 et la conservation des usines sidérurgiques de Blaenavon ont contribué à la régénération économique. La ville et le paysage environnant ont survécu avec peu de changements, et recréent l'image de leur passé.

Description

Le paysage industriel de Blaenavon, situé à l'extrémité du Avon Llwyd et sur le flanc sud de la vallée d'Usk, s'élève à une altitude comprise entre 70 et 581 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le site est à environ 24 km de la mer, à Newport, et à environ 40 km de Cardiff, la capitale galloise. Blaenavon se trouve à l'angle nord-est des vallées du sud du Pays de Galles, un endroit où le paysage subit une complète métamorphose, passant du patchwork de champs et d'exploitations agricoles du Monmouthshire à un paysage spectaculaire façonné par les industries sidérurgique et minière.

- Blaenavon Ironworks

Les usines sidérurgiques sont le cœur du paysage industriel de Blaenavon et la raison d'être des mines et des peuplements.

Les fourneaux, complets et de formes variées, donnent une meilleure impression de la technologie sidérurgique du XVIIIe et du XIXe et de son développement que n'importe quel autre groupe en Grande-Bretagne. La salle de fonte du fourneau 2 est intacte ; elle présente la forme arquée caractéristique de ces structures, offrant un abri mais laissant l'air circuler. Quant aux fondations de la salle du moteur soufflant, elles n'ont pas encore été fouillées, mais la base de la massive cheminée (dont Stack Square tire son nom) est clairement visible, tout comme les piliers et les crochets de fonte qui supportaient les conduites de vent jusqu'aux fourneaux.

La *Blaenavon Company* devint en 1836 une société à responsabilité limitée, James Ashwell en étant nommé directeur général. Le plus impressionnant monument au travail d'Ashwell à Blaenavon, la tour à contrepoids hydraulique à son extrémité nord, fut construit en 1839. Il

s'agit là de l'exemple le mieux préservé de cette technologie de levage avec l'eau pour contrepoids, utilisée dans les puits de mine du sud-est du Pays de Galles et dans plusieurs usines sidérurgiques. Une fonderie, bien ventilée par des arcades ouvertes, fut construite à l'emplacement de la salle originale de la soufflante Boulton & Watt peu de temps après 1860. Au-dessus des fourneaux, se trouve une rangée de fours en ruines, dans lesquels le minerai de fer était grillé.

- Big Pit

Big Pit est un musée de l'industrie minière du charbon de renommée internationale. La première galerie de Big Pit fut creusée en 1860, voire même avant, et fut reliée en souterrain à des ouvrages datant des années 1830 et destinés à l'extraction du minerai de fer et du charbon. Ce fut la dernière mine souterraine exploitée dans la région de Blaenavon, et les édifices en surface présentent toujours un aspect quasiment identique à celui qui était le leur quand la production de charbon cessa, en 1980. Ils ont été construits entre la fin du XIXe et 1970, environ, et sont typiques des structures de surface d'une houillère du sud du Pays de Galles d'envergure modeste, sans prétention du point de vue architectural mais exceptionnels par leur intégrité.

Parmi ces structures figurent le bâtiment de la machine d'extraction (1952), le châssis métallique (1921), utilisé jusqu'en 1976, le bâtiment de la soufflante, le bâtiment du compresseur, le bâtiment du moteur d'extraction, un atelier de soudure et d'assemblage, une forge, des écuries, un atelier d'électricien, une scierie pour les étais, les bureaux du directeur et du sous-directeur, ainsi qu'un bâtiment isolé pour les explosifs. À flanc de colline, au-dessus des bâtiments principaux, se trouvent les bains et la cantine des mineurs, ouverts en 1939, construits dans le style moderniste en faveur auprès des architectes du comité d'aide sociale des mineurs (*Miners' Welfare Committee*). C'est le seul édifice de bains publics au Pays de Galles de l'entre-deux guerres qui conserve ses vestiaires à air chaud pour sécher les vêtements, ses douches, ses brosses à chaussure automatiques, sa cantine et son infirmerie.

Big Pit est l'un des deux seuls musées des mines du Royaume-Uni où les visiteurs peuvent aller sous terre. Ils sont en effet emmenés dans une cage descendant le long du puits de 1860 vers plusieurs ouvrages, certains datant des années 1830 : le système de ventilation, un grand moteur d'extraction du XXe siècle, les écuries du XIXe, etc.

- Le paysage au nord des usines sidérurgiques

Les paysages au nord de Blaenavon Ironworks se composent de l'un des monuments historiques les plus précieux de la région. Là, le visiteur comprend comment toutes les matières premières nécessaires à la fabrication du fer étaient obtenues : charbon, minerai de fer, argile réfractaire et calcaire. Les régions autour de Garn-yr-erw, de Pwll-Du et de Pen-ffordd-goch semblent à première vue un véritable chaos, rien de plus que des tas de déblais à la disposition aléatoire. Pourtant, un examen plus attentif révèle les traces des premières périodes de l'industrie minière et de l'extraction dans la zone, des relations entre les zones et des schémas d'extraction minérale sur plusieurs générations.

L'une des zones de gisement houiller les mieux préservées, à Pen-fford-goch, couvre quelques 40 hectares. On y trouve beaucoup de vestiges de l'affouillement, des digues de retenue construites puis démolies pour exposer les veines en enlevant les couvertures, ou pour nettoyer les tas de minerai extraits des galeries. Cela fut probablement réalisé avant le XVIIe siècle et agrandi dans les deux premières décennies des usines sidérurgiques de Blaenavon. Au sud de Pen-fford-goch se trouvent plusieurs cloches souterraines, la forme la plus primitive de puits miniers. Les vestiges des bassins, les conduits qui les fournissaient en eau, les tas de déchets, les entrées effondrées de galeries, les terrassements abandonnés des chemins de fer primitifs, les creux indiquant la présence de systèmes miniers à exploitation par galeries et piliers, et le site d'une machine de pesage sont également visibles dans la zone.

Il subsiste également des vestiges de l'ancienne mine à puits de Blaenavon, Engine Pit, datant de 1806 environ. Les importants vestiges de Hill's Pits à Garn-yr-erw, creusé entre 1839 et 1844 pour approvisionner à la fois en houille et en minerai de fer les usines sidérurgiques et exploité jusqu'en 1893, fournissent la preuve d'une technologie minière plus avancée. Monument le plus remarquable, la cheminée de pierre culminant toujours à 6 m et desservant les chaudières de la machine d'extraction.

La zone montre également comment s'obtenait le calcaire, utilisé comme fondant dans le processus sidérurgique. Les principales carrières se trouvaient à Pwll-Du, à l'entrée de Cwm Llanwenarth, et à Tyla à l'ouest. Blorenge comptait également d'autres carrières, plus petites et plus anciennes. La carrière de Pwll-Du fonctionnait approximativement dans son état actuel en 1819 ; elle est exceptionnellement bien préservée. Les flancs de colline ouverts attestent eux aussi du passé industriel, avec, entre autres, une poudrière rectangulaire du milieu du XIXe siècle et des briqueteries.

Dans certains secteurs, particulièrement près de Pwll-Du, les ouvrages de la fin du XVIIIe et du début XIXe siècle sont recouverts par les dépotoirs des mines d'extraction de houille à ciel ouvert des années 40. On estime qu'il s'agit là des seuls ouvrages à ciel ouvert de cette période en Grande-Bretagne subsistant en l'état, permettant de comprendre l'élimination des décombres et le changement d'échelle par rapport aux ouvrages antérieurs.

- Systèmes de transport : canaux et chemins de fer primitifs

L'amélioration des systèmes de transport fut une composante majeure de la révolution industrielle, vitale pour le succès des industries houillère et sidérurgique, avec leurs marchandises volumineuses et leur nécessité d'exploitation de nouvelles régions. Le paysage conserve d'importantes traces des systèmes de transport qui approvisionnaient les usines sidérurgiques de Blaenavon en matières premières et transportaient ses produits jusqu'à la côte. Ils vinrent remplacer des chemins à rails primitifs dont on peut encore voir des traces, et ne cessèrent pas d'évoluer pendant plusieurs générations.

Le trait le plus éminent du Canal de Brecknock et d'Abergavenny, construit entre 1797 et 1812, est le bassin

de Llanfoist, situé à flanc de montagne, auquel on accède via une piste fortement pentue. C'était le terminus du chemin de fer primitif construit par Thomas Hill (Hill's Tramroad), achevé en 1817. On y trouve un grand entrepôt, où étaient stockés les produits de fer semi-finis avant d'être chargés sur les bateaux de rivière. Sous le canal, un tunnel de 33,6 m de long fait passer l'ancienne route de la paroisse. Un pont fait de plaques de fonte sur des poutres de fonte en T, d'une valeur historique considérable, traverse le canal.

Le quai que Hill construisit à Govlion, où la route de Blaenavon à Abergavenny traverse le canal, était le terminus de Bailey's Tramroad, chemin de fer primitif bâti par le maître de forge Crawshay Bailey en 1821 pour relier ses usines sidérurgiques de Nantyglo au canal.

Les usines sidérurgiques étaient desservies par un dense réseau de chemin de fer, qui se développa à partir des années 1780. Hill's Tramroad donne un aperçu d'une période de développement technologique importante. Sur la plupart des tronçons, les blocs de pierre sur lesquels étaient montés les rails demeurent. Par une série de plans inclinés, le chemin de fer descend de la montagne jusqu'à Llanfoist. Le tunnel de 2400 m de long sous la montagne, à Pwll-Du, fut le plus long jamais construit en Grande-Bretagne pour un chemin de fer à traction animale. On pense que la majeure partie du tunnel est intacte sous terre ; une exploration et une étude sont d'ailleurs prévues.

La région de Blaenavon abrite beaucoup d'autres vestiges de systèmes primitifs de chemin de fer. Blocs de pierre, traverses de fonte, rails en fer battu et fonte sont toujours visibles depuis les assiettes de voie et les tas de déchets.

- La gestion des ressources hydrauliques

Dans une terre de plateaux comme celle de Blaenavon, haut placée sur le bassin hydrologique, la bonne gestion de l'eau était vitale pour assurer un approvisionnement suffisant et fiable, même par temps de sécheresse, afin de faire fonctionner les monte-charges à contrepoids hydrauliques, transporter les déblais et alimenter les moteurs à vapeur. Le drainage de surface et souterrain était également de la plus grande importance pour les opérations minières. Nombreux sont les endroits sur les collines au-dessus de Blaenavon qui conservent encore des cours d'eau et des galeries d'écoulement des eaux, souvent en relation les uns avec les autres, ce qui permet leur datation relative. À proximité de tous les puits de mine se trouvent de petits réservoirs servant à alimenter le contrepoids hydraulique et les moteurs à vapeur, eux-mêmes alimentés par des kilomètres et des kilomètres de cours d'eau qui servaient également à drainer la surface.

- Intégration verticale : l'aspect de forge de l'industrie sidérurgique

La forge de Garn-Ddyrys, le long de Hill's Tramroad, est entrée en opération en 1817. Elle se dresse sur un coteau désolé, à une altitude de 400 m. Les principales caractéristiques de ce site sont des blocs solides de déchets sidérurgiques, dont l'un mesure 4 m de haut, des vestiges des bassins qui faisaient partie du système d'énergie hydraulique de la forge, les ruines de la maison du directeur et des logements des ouvriers, et des traces des

liaisons ferroviaires primitives au site, dont un tunnel intact, construit pour transporter les crassiers souterrains de Hill's Tramroad. Au sud de la ville de Blaenavon se trouve Cwmavon, où une forge fonctionna à partir de 1804. Il n'en reste aucune trace en surface, mais le site est resté en l'état et les vestiges du système d'alimentation hydraulique, en revanche, sont intacts.

À la fin des années 1850, la *Blaenavon Company* installa de nouvelles usines sidérurgiques, de l'autre côté de la vallée et des premiers fourneaux, sur un site qui prit le nom de Forgeside. Les forges et les laminoirs furent déplacés ici de Garn-Ddyrys. Ces nouveaux ouvrages pouvaient produire jusqu'à 500 tonnes par semaine de rails, de pneus pour les wagons de chemin de fer, et de plaques pour les chaudières et les navires. En 1880, la compagnie commença à fabriquer de l'acier doux au moyen du procédé Thomas, qu'elle avait la chance de pouvoir utiliser sans paiements de royalties. Les ouvrages de Forgeside continuent de fonctionner à une échelle plus modeste.

- Logements des ouvriers

Plusieurs logements d'ouvriers, certains datant des premiers temps de la sidérurgie, se dressent encore dans le paysage de Blaenavon. La Compagnie avait assuré l'hébergement de sa force de travail dans les premières années de son exploitation, la zone n'étant que peu habitée avant les années 1780. La compagnie construisait habituellement des habitations très proches de ses usines sidérurgiques, de ses mines, de ses carrières ou de ses voies de transport.

Près des usines sidérurgiques se dressent Stack Square et Engine Row, petit groupe de maisons en pierre de construction solide. Ils furent probablement bâtis en 1788, pour les ouvriers spécialisés qui faisaient marcher les fourneaux. Les maisons forment une place au cœur de laquelle une cheminée de 50 m de haut fut placée pour un nouveau dépôt de locomotives en 1860, et dont on peut encore apercevoir la base.

Les édifices très simples contemporains de Stack Square, dont certaines maisons mitoyennes à une pièce, n'ont pas résisté à l'épreuve du temps mais, dans la plupart des cas, leur emplacement reste nettement visible et archéologiquement intact. Entre 1817 et 1832, la compagnie a construit environ 160 logements mitoyens de trois pièces, sur deux étages, baptisés les maisons standard de la compagnie de Blaenavon (*Blaenavon Company Standard Houses*). Ils étaient habituellement construits sur des terrasses, dont certaines comptaient trente maisons, mais d'autres cinq seulement. La terrasse de Cwmavon, probablement reconstruite dans les années 1820, est le meilleur exemple de ce type de maison.

- La ville de Blaenavon

La croissance démographique dans la région des vallées du sud du Pays de Galles, où étaient localisées la plupart des usines sidérurgiques, fut l'un des mouvements démographiques les plus spectaculaires de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle. Les ouvriers étaient à l'origine hébergés par les compagnies sidérurgiques là où le besoin en main d'œuvre se faisait sentir, et les magasins de la compagnie étaient la principale source

d'approvisionnement. Progressivement, plusieurs villes populeuses, dotées de services urbains et d'infrastructures centralisées, se développèrent. Ces villes suivaient typiquement un schéma chaotique, dicté par les axes des chemins à rail et la disponibilité du terrain. Blaenavon s'inscrit parmi les meilleurs exemples de ces centres urbains émergents dans le sud du Pays de Galles.

Blaenavon date en grande partie du milieu du XIXe siècle. Ses édifices reflètent avec force la culture particulière qui avait vu le jour dans les régions sidérurgiques et minières des vallées du sud du Pays de Galles. Dans la région, le seul lien significatif avec la société pré-industrielle est le site de Capel Newydd, minuscule chapelle apparaissant pour la première fois dans les documents en 1577 et démolie en 1863.

La ville a grandi peu à peu, sans suivre de plan particulier. Dans les années 1840, il y avait trois grands pâtés de bâtiments dans la zone, l'un autour des usines sidérurgiques, l'autre le long de l'axe est-ouest, aujourd'hui King Street, où les peuplements pré-industriels étaient probablement concentrés, et le dernier autour de l'église St Peter. Les espaces entre ces trois noyaux ont vu progressivement la construction de nouveaux bâtiments et sont devenus une ville reconnaissable dans les années 1850. Fait important : les rues furent baptisées dans les années 1860.

Un groupe d'édifices est étroitement lié à la première génération des maîtres de forge : la demeure du maître de forge (Ty Mawr), l'église et l'école St Peter, construites le long du chemin de fer de Blaenavon entre 1800 et 1816. Les nombreuses chapelles de Blaenavon - Bethlehem (1820), Horeb (1862), Moriah (1888) - attestent de la culture de la ville au XIXe siècle. Comme dans la plupart des communautés industrielles du sud du Pays de Galles, les chapelles étaient d'importantes institutions, tant éducatives que religieuses, et exprimaient aussi l'identité des Gallois travaillant pour des entrepreneurs anglais.

À la fin du XIXe siècle, le rôle social et éducatif de ces chapelles des vallées du sud du Pays de Galles fut repris par les instituts ouvriers. Le *Workmen's Hall and Institute* de Blaenavon est le plus imposant édifice de la ville. Conçu par E.A. Lansdowne de Newport et ouvert en 1895, il a coûté 10 000 livres, fonds levés au moyen d'une taxe d'un demi-penny par semaine sur les salaires des mineurs et des ouvriers sidérurgiques, qui réduisirent encore le coût de sa construction en mettant eux-mêmes, bénévolement, la main à la pâte.

Gestion et protection

Statut juridique

Le site proposé pour inscription est protégé par des politiques d'urbanisme définies dans des plans de développement, dont le plan de structure de Gwent (*Gwent Structure Plan*), le plan local de Torfaen (*Torfaen Local Plan*), le plan local de Monmouth Borough-Wide (*Monmouth Borough-Wide Local Plan*) et le plan du parc national de Brecon Beacons (*Brecon Beacons National Park Plan*). Le système d'urbanisme du Royaume-Uni fonctionne sur la base de la réglementation du

développement et de l'occupation des sols dans l'intérêt public, et de la protection des intérêts d'importance reconnue.

La zone proposée pour inscription compte douze anciens monuments classés d'importance nationale, protégés par la loi sur les anciens monuments et les zones archéologiques de 1979 (*Ancient Monuments and Archaeological Areas Act*). Quatre-vingt deux édifices dans la zone proposée pour inscription sont enregistrés par le bureau gallois sous les dispositions de la loi sur l'aménagement du territoire (monuments classés et zones de conservation) de 1990 (*Planning (Listed Buildings and Conservation Areas) Act*) comme d'un intérêt architectural ou historique particulier. À Blaenavon même, et autour de cette dernière, 54 édifices ont été classés comme d'un intérêt architectural ou historique particulier. On compte également 28 bâtiments classés près du canal de Brecknock et d'Abergavenny. La dégradation ou l'exécution de travaux non autorisés sur l'un de ces sites protégés est un délit passible d'amende ou d'emprisonnement.

Le site proposé pour inscription comprend quatre sites d'intérêt scientifique particulier (SSSI), désignés par le conseil des espaces naturels du Pays de Galle (Countryside Council for Wales - CCW), aux termes de la loi sur la faune et la flore et les espaces naturels de 1981 (*Wildlife and Countryside Act*), tel qu'amendé. Le CCW surveille ces sites et dispose des pouvoirs nécessaires pour veiller à la bonne gestion de leur intérêt de conservation particulier. La dégradation de SSSI est un délit passible d'une amende.

Cwmavon et le centre ville de Blaenavon ont été déclarés zones de conservation en 1984, aux termes de la loi sur l'urbanisme et l'aménagement du territoire de 1971 (*Town and Country Planning Act*), aujourd'hui remplacé par la loi sur l'aménagement du territoire (monuments classés et zones de conservation) de 1990 (*Planning (Listed Buildings and Conservation Areas) Act*). Cette loi exige une autorisation d'urbanisme pour tout développement dans la ville ou dans le paysage. Ces autorisations sont du ressort des autorités d'urbanismes locales, qui les accordent ou non à la lumière des directives gouvernementales et des politiques d'urbanisme. Ces autorités sont habilitées à intenter des poursuites en cas de développement sans autorisation.

Une grande partie du site est inscrit dans le Registre des paysages d'intérêt historique remarquable au Pays de Galles, publié conjointement par le conseil des espaces naturels du Pays de Galle (*Countryside Council for Wales*), Cadw et l'ICOMOS Royaume-Uni. Si le Registre ne donne lieu à aucun contrôle légal sur le développement au sein du site, il est prévu de le prendre en compte dans l'élaboration du plan d'urbanisme.

Gestion

Du fait de la nature du site, qui couvre 3290 hectares, les propriétaires sont aussi nombreux que variés, en termes de taille comme de qualité. Une grande partie des biens les plus importants sont en sécurité, sous la responsabilité de l'État, et gérés dans une optique de conservation.

Cadw – Monuments historiques du Pays de Galles (*Cadw - Welsh Historic Monuments*), au nom du secrétaire d'État

pour le Pays de Galles, est le propriétaire et le conservateur de Blaenavon Ironworks (1,75 hectares), dont l'entretien et la maintenance sont sous sa responsabilité légale, aux termes des dispositions de la loi de 1979.

Le site du musée minier de Big Pit occupe 22 hectares, plus 5,6 de voies à rail. Appartenant actuellement à une fondation, il devrait être repris par les Musées et Galeries Nationales du Pays de Galles, responsables de l'entretien et de la maintenance du patrimoine culturel et de l'encouragement de l'accès et de l'éducation du public aux termes des dispositions de leur Charte Royale.

La ville de Blaenavon abrite des centaines de propriétaires individuels et d'occupants de biens résidentiels, commerciaux et autres, y compris des églises et des chapelles. Plusieurs importants bâtiments classés, tels le *Workmen's Hall and Institute*, l'école St Peter et l'ancien siège du conseil municipal, appartiennent au conseil municipal du comté de Torfaen (*Torfaen County Borough Council*).

La zone d'anciens ouvrages miniers à ciel ouvert appartient à quelques parties. Une majorité du site proposé pour inscription est en « communage urbain », c'est-à-dire qu'il n'est pas clôturé et qu'il sert aux habitants de pâturage pour leurs moutons. Les terrains communaux sont également mis à la disposition du public, avec un libre droit d'accès à pied, pour se promener et faire de l'exercice. D'importantes fractions du paysage libre appartiennent déjà aux autorités locales. Par ailleurs, le propriétaire des plus grandes zones de paysage minier a déjà confirmé qu'il ne chercherait pas à extraire de houille dans les limites du site proposé pour inscription et qu'il était tout disposé à coopérer à la protection du paysage industriel et à l'augmentation de l'accès du public à la zone.

Quant au canal de Brecknock et d'Abergavenny, il appartient à la *British Waterways*, organisme public chargé de la conservation et de la gestion des réseaux de cours d'eau.

Plusieurs autorités locales et instances gouvernementales ont des responsabilités de gestion du site proposé pour inscription, ou des intérêts dans ce dernier.

- L'association de Blaenavon (*The Blaenavon Partnership*)

L'association de Blaenavon (*The Blaenavon Partnership*) a été créée en août 1997 pour coordonner la gestion de ce patrimoine. Elle comprend maintenant le conseil municipal du comté de Torfaen (*Torfaen County Borough Council*), le conseil du comté du Monmouthshire (*Monmouthshire County Council*), et les autorités du parc national de Brecon Beacons (*Brecon Beacons National Park Authority*), qui sont dotés de responsabilités de gestion directe, et le conseil municipal du comté de Blaenau Gwent (*Blaenau Gwent County Borough Council*), situé juste en dehors des limites du site proposé pour inscription. Le conseil municipal de Blaenavon en est également membre.

Les instances gouvernementales au sein de l'association sont Cadw, la Commission Royale des monuments anciens

et historiques du Pays de Galles (*Royal Commission on the Ancient and Historical Monuments of Wales*), les musées et galeries nationales du Pays de Galles (*The National Museums and Galleries of Wales*), le conseil des espaces naturels du Pays de Galles (*Countryside Council for Wales*), l'office du tourisme du Pays de Galles (*Wales Tourist Board*), l'agence de développement du Pays de Galles (*Welsh Development Agency*) et la *British Waterways*. L'association comprend également le *National Trust*, première organisation non gouvernementale s'intéressant aux sites faisant partie du patrimoine du Royaume-Uni.

Dans le cadre de l'association, le comité de gestion du paysage industriel de Blaenavon (*Blaenavon Industrial Landscape Management Committee*) a été fondé pour décider d'une stratégie globale de gestion et recommander des politiques, des plans et des projets de mise en œuvre par les différents partenaires agissant dans leur propre cadre constitutif, et utilisant leurs pouvoirs et budgets individuels. Ce comité consultatif se réunit deux fois par an.

La gestion exécutive de l'association est du ressort du bureau des projets du paysage industriel de Blaenavon (*Blaenavon Industrial Landscape Project Board*), avec à sa tête le président du conseil municipal du comté de Torfaen. Cette entité comprend d'autres hauts responsables du conseil municipal du comté de Torfaen et des représentants de Cadw et des musées et galeries nationales du Pays de Galles. Le conseil des espaces naturels du Pays de Galles et le *National Trust*, ainsi que d'autres parties, sont de temps à autre présentes.

Depuis 1997, l'association entretient des relations avec les conseils municipaux et les groupes, notamment les grands entrepreneurs, les résidents et les associations touristiques locales. De même, il est en contact avec d'importants propriétaires fonciers de la région et des associations locales qui ont un intérêt direct en rapport avec une grande partie du paysage.

Le bureau des projets est sous la charge du responsable de la coordination, assurant la coordination et la cohérence des actions entre les divers partenaires. La plus grande partie des fonds dépensés provient des autorités, instances et autres partenaires au sein de l'association, via des allocations à des projets particuliers dans leurs budgets respectifs.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Blaenavon Ironworks est sous la protection de l'État depuis 1975 ; à cette époque, le monument était quasiment en ruines. En effet, les structures de maçonnerie n'avaient fait l'objet que de peu de réparations, voire aucune, pendant un siècle, et des pierres avaient été dérobées pour ériger d'autres constructions ailleurs. La majeure partie du site était enfouie sous les graviers et les décombres. Depuis 1975, un programme de fouilles, de consolidation et de réparation est mené à bien, conformément aux meilleures pratiques actuelles de conservation. Une équipe de maçons est employée à temps plein à Ironworks, et des

entrepreneurs spécialisés supplémentaires sont engagés si besoin est. Un architecte de conservation, assisté d'un archéologue industriel et de personnel administratif, gère le site.

Big Pit a fermé ses portes en tant que mine de charbon en exploitation en 1980, et a immédiatement été confié à une fondation, qui l'a ouvert en tant que musée en 1983. Les visites souterraines, guidées par d'anciens mineurs, sont la principale attraction du site. Pour veiller à la sécurité du public, le puits et les galeries, de même que les machines d'extraction et autres équipements, doivent être entretenus avec rigueur et soin, dans le plus grand respect de leur intégrité historique. Quatre millions de livres, environ, ont été dépensées pour installer et exploiter le site depuis 1983, avec 5 millions de livres de recettes de soutien. Les édifices de surface jouissent d'une structure saine, mais n'en requièrent pas moins des travaux de maintenance et de réparation pour lesquels un programme a été mis au point.

Blaenavon demeure en grande partie intact, en termes de schéma de peuplement et de logement. Cependant, il a souffert du déclin démographique et économique, ainsi que de l'évolution des schémas de vente au détail. L'autorité locale et d'autres instances, de même que les propriétaires particuliers, ont investi dans la réparation et la réhabilitation des biens, sur ces dix dernières années, pour assurer la continuité de leur usage. Le succès le plus remarquable de la ville est la conservation et la réhabilitation complète du *Workmen's Hall and Institute* dans les années 80.

La zone des mines de charbon et de fer et des carrières de calcaire au nord des usines sidérurgiques constitue une large bande de terres accidentées, qui sont aujourd'hui des terrains communaux et des landes. Toutes les caractéristiques historiques sont essentiellement stables et protégées de l'érosion par la repousse progressive de la végétation ; elles ne sont menacées par aucun développement en cours. Certains édifices et autres structures de la zone sont toutefois vulnérables aux vicissitudes météorologiques et à la détérioration. Le conseil municipal du comté de Torfaen développe des propositions en association avec Cadw et les propriétaires fonciers concernés pour réaliser des travaux de conservation où cela est nécessaire, pour les cinq prochaines années, et encourager un plus grand accès au site de la part des visiteurs intéressés.

Le tunnel du chemin de fer primitif de Pwll-Du a été réouvert et inspecté par le groupe de prospection et de recherche du tunnel du chemin de fer de Pwll-Du (*Pwll-Du Tram Tunnel Research and Exploration Group - TREG*) en 1999. À la forge de Garn-Ddyrys, les fouilles d'un groupe archéologique local, en 1970, ont révélé d'importants vestiges enterrés, notamment ceux de fours de puddlage et laminoirs. Les structures sont stables et souterraines, tandis que la forme du site et ses principaux éléments sont clairement visibles.

Le canal de Brecknock et d'Abergavenny est intact et entretenu par le bureau de la *British Waterways*. Le canal, sur toute sa longueur au sein du site proposé pour inscription, a récemment fait l'objet de réparations

exhaustives, d'un coût approximatif de 0,5 million de livres, pour assurer son intégrité structurelle.

Authenticité

Le critère d'authenticité tel que défini par les *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial* souligne, dans le cas d'un paysage culturel, « son caractère ou ses composants distinctifs » (§24.b.i). À cet égard, l'authenticité du paysage industriel de Blaenavon est incontestablement très élevée. L'intégrité pourrait être une mesure tout aussi appropriée, comme pour les biens naturels proposés pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial. En ce qui concerne les conditions d'intégrité visées au paragraphe 44.b des *Orientations*, à savoir « la totalité ou la plupart des éléments connexes et interdépendants dans leurs rapports naturels » (§44.b.i) et « les éléments nécessaires à l'illustration des principaux aspects de ces processus essentiels à la conservation à long terme » (§44.b.ii), l'intégrité du paysage de Blaenavon peut encore une fois être jugée élevée.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise ICOMOS-TICCIH s'est rendue à Blaenavon en octobre 1999. L'ICOMOS a également consulté les plus éminents experts du TICCIH à ce sujet.

Caractéristiques

La zone autour des usines sidérurgiques de Blaenavon offre une image extraordinairement complète de l'industrie houillère et sidérurgique du sud du Pays de Galles dès ses premiers balbutiements, au XIXe et au début du XXe siècle, époque à laquelle la région était l'un des plus gros producteurs de fer et d'acier au monde.

Analyse comparative

D'autres sites de Grande-Bretagne abritent les vestiges d'usines sidérurgiques datant de la fin du XVIIIe ou du début du XIXe siècle, mais aucun n'est aussi complet que Blaenavon, qui recouvre en outre l'extraction de matières premières (charbon, fer, calcaire), un système élaboré de transport de la terre et de l'eau, et un peuplement humain. Il peut de plus être considéré comme complétant le site inscrit sur la Liste du patrimoine mondial de Gorge d'Ironbridge, qui s'est progressivement développé à partir du XVIe siècle, a vu son activité culminer entre 1750 et 1800, puis a connu le déclin.

Il remplit également les failles chronologiques et technologiques par rapport à d'autres sites anciens associés à la sidérurgie inscrits sur la Liste du patrimoine mondial, tels que Engelsberg (Suède) et Völklingen (Allemagne).

Brève description

La zone environnante de Blaenavon est un témoignage éloquent et exceptionnel du rôle prépondérant du sud du Pays de Galles dans la production mondiale de fer et de charbon au XIXe siècle. Tous les éléments nécessaires peuvent être contemplés *in situ* - mines de houille et de fer, carrières, système primitif de chemin de fer, fourneaux, logements des ouvriers, infrastructure sociale de leur communauté.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères iii et iv* :

Critère iii Le paysage de Blaenavon constitue une illustration exceptionnelle, sous une forme physique, de la structure sociale et économique de l'industrie du XIXe siècle.

Critère iv Les composants du paysage industriel de Blaenavon, pris dans leur ensemble, représentent un exemple exceptionnel et remarquablement complet d'un paysage industriel du XIXe siècle.

ICOMOS, septembre 2000

Bardejov (Slovaquie)

No 973

Identification

<i>Bien proposé</i>	Réserve de conservation de la ville de Bardejov
<i>Lieu</i>	Région de Prešov
<i>État partie</i>	République de Slovaquie
<i>Date</i>	28 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

Le complexe urbain historique de Bardejov est unique, tant du point de vue de l'intégrité que de l'authenticité. Il atteste de l'existence d'une ville médiévale extrêmement en avance et développée.

Critère iii

Le plan urbain important de Bardejov, depuis sa fondation aux XIII^e-XIV^e siècles, représente une étape fondamentale dans l'évolution de la civilisation européenne. À l'époque, l'afflux de colons étrangers, principalement venus d'Allemagne, aboutit à la fondation de plusieurs villes, proches des peuplements slovaques préexistants. Dans la plupart de celles-ci, le tracé original des rues survit, mais aucune ne peut rivaliser, de ce point de vue, avec Bardejov. Parallèlement, Bardejov est un *melting pot* où se mélangent la culture occidentale et orientale. Son schéma urbain et ses styles architecturaux sont typiques de l'Europe centrale.

Critère iv

La ville historique de Bardejov illustre l'occupation traditionnelle des sols, c'est-à-dire les conditions naturelles d'une nature vivante et non vivante. La ville fortifiée est créée près d'un village existant, sur un site favorable du point de vue topographique comme climatique, au confluent de la Topla et de la Lukavica, près de l'ancienne route marchande entre la Mer Noire et la Baltique.

Chacun des bâtiments entourant sa place grandiose, dont la fonction était essentiellement marchande, est exemplaire d'une résidence urbaine traditionnelle multifonctionnelle. Ils illustrent une culture bourgeoise développée, de même que les origines diverses de ses habitants, qui collaborèrent à la fondation et à l'essor de villes prospères, aux styles architecturaux et artistiques affirmés, laissant ainsi un héritage spirituel aux générations qui les ont suivis.

Critère v

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

On trouve sur le site de Bardejov des traces de peuplement humain remontant au Paléolithique, et des vestiges de l'âge du bronze ont été découverts au cœur même de la ville actuelle. À l'âge du fer, il y eut très certainement dans la région un peuplement en contact avec l'Empire romain, et des informations semblent indiquer une occupation au Haut Moyen Âge, comme l'on est en droit de l'attendre au vu de l'emplacement de Bardejov, située sur une importante route marchande traversant les Carpates.

La première référence documentaire à Bardejov, dans un carnet de voyage sur la grande route menant de l'ancienne Hongrie à la Pologne, date de 1241. Il semble qu'à cette date, le peuplement existait déjà depuis un certain temps. Par la suite, les références à la ville et à son nom, sous ses différentes formes, se font fréquentes. On sait qu'elle a appartenu aux rois de l'ancienne Hongrie du XI^e au XII^e siècle, époque à laquelle elle est offerte à une communauté monastique cistercienne polonaise. C'est à peu près à cette époque que les Allemands de Prešov s'installent à Bardejov ; à la suite de quoi les Cisterciens quittent la ville, qui revient à l'État hongrois.

L'importance de la situation de Bardejov, sur la plus grande route commerciale entre la Pologne et la Hongrie, motive l'installation d'un poste de douane, où des taxes sont prélevées sur les marchandises exportées. Le roi hongrois Karol Róbert, visant l'acquisition de terres polonaises, encourage l'expansion de la ville, lui accordant le droit de tenir un marché annuel le 1^{er} septembre, jour de la Saint-Égide, saint patron de la ville.

Au milieu du XIV^e siècle, Ludovit Ier ordonne aux citoyens de fortifier la ville. Le circuit défensif tout entier est achevé, avec trois portes sur les voies principales et des bastions aux points stratégiques. Une seconde phase de fortification se déroule entre 1420 et 1474 : d'autres tours sont ajoutées, ainsi que des caractéristiques incorporant les principes architecturaux militaires de l'époque.

Dans l'enceinte, les améliorations furent nombreuses. L'église Saint-Égide est progressivement reconstruite et agrandie, parallèlement à l'installation d'un système de distribution d'eau, tandis que les marchands, de plus en plus prospères, se construisent de grandes demeures. L'artisanat gagne en importance et en qualité, le plus important étant la production du lin, pour laquelle des droits de monopole sont accordés en 1455. Le début du XVI^e siècle est le théâtre de nouveaux développements : l'hôtel de ville est reconstruit, une école bâtie le long de l'église. La dernière phase de construction des fortifications intervient au début du XVI^e siècle, avec la modernisation des bastions et le creusement de douves remplies d'eau.

Dans la première moitié du XVI^e siècle, l'ancien royaume hongrois entre dans une période trouble ; pour Bardejov, c'est le début de la récession, particulièrement pour l'artisanat. Cette crise se poursuivra jusqu'au XVIII^e siècle. Plusieurs incendies ravagent la ville, celui de 1686 s'avérant particulièrement destructeur. La peste et le choléra s'abattent également sur la ville à cette époque.

À partir du premier quart du XVIII^e siècle, la situation s'améliore. En 1530, l'importante composante allemande avait obtenu le droit de restreindre l'installation des Slovaques et des Polonais, tandis que les Juifs étaient expulsés. Cette politique prend fin ; les Slovaques et les Juifs hassidiques viennent s'installer en grand nombre à Bardejov. Dès la fin du siècle, le nombre d'habitants est redevenu l'égal de celui du XVI^e siècle. Les demeures des bourgeois sont reconstruites ou modifiées dans l'esprit de la mode du moment ; un quartier juif doté d'une synagogue, d'un abattoir et de bains rituels se développe dans la banlieue nord-ouest ; de nouvelles églises s'élèvent, des ponts sont bâtis.

En dépit d'autres incendies dans le dernier quart du XIX^e siècle, la ville continue de prospérer, grâce à des projets d'industrialisation de grande envergure dans la région. Cependant, elle connaît une nouvelle période de déclin après la proclamation de la première République tchécoslovaque, et devient une région paysanne rétrograde. Avec la Seconde Guerre mondiale, quoique relativement épargnée par les bombardements, la région voit sa situation économique empirer encore. Cependant, elle bénéficie depuis cette époque d'un statut de réserve de conservation urbaine, décrété en 1950, et des centres de loisirs qu'offrent le Bardejovské Kúpele (station thermale de Bardejov) et les monts Ľergov et Ondavské vrchy.

Description

Bardejov s'élève sur un terrain d'alluvions en terrasse de la Topla, au nord-est de la Slovaquie, dans les collines du Nizke Beskydy. La zone proposée pour inscription englobe toute la réserve historique, c'est-à-dire le cœur de la ville médiévale enclose dans les fortifications.

La ville présente un plan en damier irrégulier, reposant sur trois rues parallèles que croisent quatre autres plus étroites ; des routes font également le tour des fortifications, à l'intérieur et à l'extérieur. Au centre, la grande place rectangulaire (260 m sur 80 m) est fermée sur trois côtés par 46 maisons bourgeoises, aux façades étroites typiques. Sur le quatrième côté, on trouve l'église paroissiale Saint-Égide, ainsi que l'école de la ville ; la tour de l'église domine le paysage urbain. Au centre se dresse l'hôtel de ville.

Les fortifications, dans leur aspect actuel, remontent au XV^e siècle. La section la mieux préservée se trouve du côté est, à partir du Bastion Massif de cinq étages (XV^e siècle, modifié aux XVI^e et XVIII^e siècles) le Grand Bastion de cinq étages également plus au nord, et le Bastion Rouge, de trois étages. Au coin nord-est se trouve la porte Basse, puis le Bastion Rectangulaire, médiéval, qui s'ouvre, à l'intérieur, sur la ville. Le Bastion de la Renaissance et celui-ci donnent accès à la Porte Basse.

Du côté ouest se trouve la porte des Douves, l'une des trois entrées des fortifications, démolie en 1906. Le tronçon de

murailles entre cet endroit et la porte Haute compte trois forts médiévaux robustes, le Bastion de l'École de quatre étages, le Bastion du Monastère de trois étages, et le Bastion de la Poudre de quatre étages. La porte Haute elle-même a été construite sur le site de l'ancien poste de douane médiéval fortifié. À l'instar de la porte Basse, elle possédait jadis une barbacane ; son pont de bois a été remplacé par l'actuelle structure de pierre en 1770.

Le fleuron des églises de la ville est l'église paroissiale Saint-Égide. C'était à l'origine une basilique gothique à trois nefs, dotée d'un sanctuaire polygonal, d'une sacristie et d'une tour. Les travaux commencent au XIV^e siècle pour s'achever aux XV^e et XVI^e siècles, modifiés dans le style de la Renaissance par des maîtres d'œuvre suisses venus de Lugano. En 1878, elle est restaurée après un tremblement de terre par Alois Steindl, à qui l'on doit également la reconstruction de la cathédrale Sainte-Élizabeth à Košice. Son bel intérieur gothique abrite quelques splendides retables de bois datant des XV^e et XVI^e siècles, ainsi que de remarquables sculptures de bois et de pierre.

L'église monastique Saint-Jean-Baptiste fut construite par les Augustins aux environs de 1380, et les édifices du monastère qui l'entourent datent de diverses périodes, à partir du début du XV^e siècle. Mais les Augustins sont expulsés en 1534, et l'église fait office de grenier municipal jusqu'en 1696 ; le monastère est alors à nouveau occupé, l'église reprise par les Protestants. Mais, dans le cadre de la Contre-Réforme, elle revient aux Franciscains. Bardejov compte également une église protestante de style classique, construite au moment de la démolition d'une partie des murs dans le quartier nord de la ville, et une église orthodoxe de style éclectique en dehors de la ligne des fortifications.

L'hôtel de ville est construit en 1505-1509 ; c'est le premier édifice de Slovaquie à présenter des moules de pierre Renaissance. Œuvre de maîtres italiens et slovaques, il est reconstruit à plusieurs occasions, après des incendies : il doit son aspect actuel à la reconstruction la plus récente, en 1902. Il abrite actuellement le musée historique de la ville.

Parmi les autres édifices publics, on compte le Lycée humaniste, de style gothique tardif, construit en 1508 à la place d'une école médiévale. Il est modifié en style Renaissance en 1612, puis en style classique en 1841. Quant à la cave municipale, on sait qu'elle existait déjà au début du XV^e siècle : elle sert d'entrepôt pour les vins des alentours et de la région de Tokai. La riche décoration Renaissance actuelle a été ajoutée au moment de la construction de l'hôtel de ville.

Les maisons bourgeoises, construites sur des parcelles étroites et tout en longueur, ont subi moult modifications au fil des siècles, suite aux incendies répétés. On doit ce type d'édifice aux marchands allemands venus de Silésie au début du XIII^e siècle. À la Renaissance, des façades élaborées sont ajoutées aux maisons à deux étages des marchands, lesquelles servaient à la fois d'échoppe et de résidence, et on les transforme en luxueuses demeures.

L'élément juif le plus significatif subsistant à Bardejov, est la Grande Synagogue, construite en 1725-1747. Le complexe comporte également des bains rituels (*mikve*), un abattoir cacher et une salle de réunion (*Beth Hamidrash*), aujourd'hui convertie en école.

Gestion et protection

Statut juridique

Bardejov est protégée depuis le début des années 50, époque à laquelle la Tchécoslovaquie la déclare réserve urbaine. Le centre historique est ainsi mis à l'abri des éventuels développements, bien que la situation économique et politique en vigueur n'ait de toute façon encouragé aucune activité.

Aujourd'hui, Bardejov bénéficie d'une protection efficace, assurée par la loi slovaque de 1987 sur la protection des monuments d'États (en tant que patrimoine culturel protégé) et des décrets municipaux. Le plan directeur et les spécifications qui régissent toute activité concernant les édifices situés dans la zone historique classée fournissent une protection supplémentaire importante.

Gestion

Tous les plans doivent être approuvés au niveau municipal ; un personnel spécialisé les examine pour déterminer s'ils sont oui ou non conformes au droit applicable, à la politique de conservation et aux règlements en vigueur. Des copies des requêtes sont également soumises à l'office régional de l'institut national de la conservation des monuments (émanation du ministère de la Culture) à Prešov.

Chaque maison du centre historique est documentée et inventoriée ; aucune activité n'est autorisée sans une étude rigoureuse des plans et des détails. La ville possède un personnel professionnel, spécialisé et compétent, chargé de gérer la conservation spéciale et les permis de construire, et travaillant en étroite collaboration avec les experts nationaux.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

En tant que complexe urbain, le centre historique de Bardejov conserve son morcellement initial (parcelles), toutes ses rues, la majorité de ses espaces ouverts, ses édifices publics, ses fortifications et son paysage urbain. Les deux guerres mondiales n'ont pas endommagé le centre comme elles l'ont fait pour beaucoup d'autres villes comparables de la région, notamment en Pologne et en Ukraine.

Les bâtiments, les matériaux d'origine, les ouvertures, souvent leurs décorations et parfois même leur mobilier fixe sont bien préservés. La plupart des arrière-cours n'ont subi aucun ajout (bien qu'elles constituent potentiellement des espaces de développement). Dans la plupart des cas, les bâtiments conservent également leurs fonctions d'origine, le premier étage étant résidentiel et le rez-de-chaussée commercial.

Sur la place centrale, toute l'infrastructure, les installations d'électricité et de communication, est souterraine. Les fortifications ont en grande partie été démolies ou, dans le cas des douves, comblées ; cependant, plus de la moitié demeure intacte et bien entretenue, certaines des tours étant même toujours utilisées.

Authenticité

Le centre historique a préservé son authenticité à un degré extrêmement élevé, principalement grâce à l'absence totale de changement des schémas urbains, de démolition de maisons et d'ajouts.

Les seuls éléments pouvant éventuellement être remis en doute sont les toits détruits par le feu au XIXe siècle. Cependant, les nouveaux toits ont été reconstruits d'après la documentation et les études disponibles. Ils ont de plus été construits de façon à restituer la forme et la ligne d'horizon d'origine, tout en optimisant l'utilisation de l'espace.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité Bardejov en février 2000. L'ICOMOS a également consulté son Comité scientifique international sur les villes et villages historiques.

Caractéristiques

Les qualités et la valeur de Bardejov, du point de vue urbain, architectural, historique, esthétique et humain, sont du plus haut niveau. La ville est particulièrement exceptionnelle en ce qu'elle jouit toujours d'une grande vitalité et d'activités contemporaines qui ne mettent pas en danger les autres valeurs.

Analyse comparative

Le dossier de proposition d'inscription inclut une étude comparative de Bardejov qui fait ressortir la différence entre cette ville et d'autres qui figurent sur la Liste du patrimoine mondial. L'étude est exhaustive et convaincante, mais on aurait pu souhaiter que la comparaison porte également sur des villes qui n'y sont pas inscrites. À l'occasion de discussions entre l'expert de l'ICOMOS et les experts locaux, le nom de parallèle possible avec la Slovaquie, la Pologne, l'Ukraine et la Hongrie ont été évoqués. Il semble que les exemples les plus proches aient été gravement endommagés par la Seconde Guerre mondiale.

Recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

Le quartier juif autour de la Grande Synagogue, petit mais important, n'était pas inclus dans la zone proposée pour inscription d'origine (bien qu'il soit compris dans les limites de la zone tampon). L'ICOMOS a considéré que, à la lumière de sa valeur culturelle et historique, ce quartier devrait faire partie du bien proposé pour inscription. L'Etat partie a accepté cette proposition.

Brève description

Bardejov est un exemple petit mais exceptionnellement complet et bien préservé de ville médiévale fortifiée, illustrant magnifiquement l'urbanisation de cette région. Elle comporte également un petit quartier juif, construit autour d'une superbe synagogue du XVIII^e siècle.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères iii et iv* :

Critère iii La ville fortifiée de Bardejov est un témoignage exceptionnellement bien préservé de la structure économique et sociale des villes marchandes de l'Europe centrale du Moyen Âge.

Critère iv Le plan, les édifices et les fortifications de Bardejov illustrent le type de complexe urbain qui s'est développé au Moyen Âge en Europe centrale le long des grandes routes commerciales de l'époque.

ICOMOS, septembre 2000

Sud d'Öland (Suède)

No 968

Identification

Bien proposé Le paysage agricole du sud d'Öland

Lieu Comté de Kalmar

État partie Suède

Date 23 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

L'interaction entre l'homme et l'environnement naturel dans le sud de l'île d'Öland est d'une valeur universelle exceptionnelle. Dès l'âge de la pierre, l'agrosystème se met en place, à partir du moment où l'homme devient agriculteur et commence à exploiter ce site. Depuis lors, l'utilisation des sols n'a quasiment pas changé, les principales activités économiques demeurant l'exploitation des terres arables et l'élevage.

Ce sont les conditions géographiques qui dictent aux insulaires la manière de mettre le site en valeur. Le parcellaire est clairement discernable ; la distinction entre l'*infield* et l'*outfield* est immédiatement perceptible et elle est constante depuis la période médiévale, époque à laquelle l'ensemble des terres disponibles était exploité pour les besoins de l'agriculture et de l'élevage. L'*outfield* est toujours utilisé comme zone de pâturage. Les villages linéaires, l'*infield*, le littoral et le plateau calcaire forment un paysage agricole empreint d'une grande valeur naturelle et culturelle qui s'inscrit dans un processus millénaire.

Le paysage agricole d'Öland est essentiellement évolutif. Il est tour à tour source et conséquence d'une utilisation traditionnelle continue du paysage. La société agricole d'aujourd'hui conserve la mémoire du paysage de l'âge du fer ainsi que des traces abondantes de l'âge du bronze. À Öland, l'histoire agraire de l'homme est par conséquent lisible dans une aire géo-culturelle clairement définie.

Stora alvaret, remarquable plateau calcaire, est une lande ouverte, consacrée au pâturage, et un exemple unique d'écosystème de steppe dont l'évolution dépend, entre autres, d'adaptations successives au climat, au gel et à la pâture. Malgré la maigreur de ses ressources, l'Alvar a été transformé en un paysage agricole. La coïncidence de facteurs géologiques, climatiques et culturels très inhabituels a créé ici un environnement riche et varié qui recèle un grand nombre des principaux habitats naturels, propices à la préservation de la diversité biologique. Coexistent sur l'île des espèces - tant végétales qu'animales - endémiques, uniques au monde ou à la limite de leur habitat naturel. La

survie des espèces est à mettre au crédit des hommes qui, depuis des millénaires, maintiennent l'Alvar en espace ouvert. Malgré la constante utilisation de ce milieu par l'homme, aucune espèce allogène ne s'y est installée. Grâce à la présence de l'homme, les écosystèmes sont stables et soumis à une utilisation agricole continue. Le système de la pâture est un facteur de préservation de la diversité biologique. Tout cela confère à *Stora alvaret* une valeur universelle du point de vue de la recherche scientifique et de la conservation. De plus, la lande de l'Alvar, étendue plate et ouverte, est unique au monde avec sa multitude de micro-variations d'habitats, et constitue un paysage extraordinaire et un environnement exceptionnel.

Les terres et les prairies côtières sont utilisées depuis des millénaires pour les foins et la pâture, comme l'indique clairement la faune et la flore. Les terres côtières recèlent plusieurs communautés botaniques originales et offrent un habitat important pour un grand nombre d'espèces d'oiseaux rares et vulnérables.

Les sépultures mégalithiques à couloir datant de l'âge de la pierre, les cairns monumentaux de l'âge du bronze, les forts préhistoriques, les fondations des maisons, les systèmes complexes d'enclos de pierre avec leurs parcelles arables fossiles et les grands sites funéraires de l'âge du fer attestent une préhistoire riche et abondante. L'actuelle communauté agricole plonge ses racines loin dans le passé et parfois jusqu'à l'âge du fer. Le parcellaire actuel, les villages linéaires implantés « selon la loi » et la distinction entre l'*infield* et l'*outfield*, datent du Moyen Âge. Les fermes et les autres constructions sont bâties avec des matériaux trouvés sur l'île. Les maisons dites « Geatish » et les moulins sont autant de repères typiques qui ponctuent le paysage. Les églises, construites au Moyen Âge, ont été agrandies au XIXe siècle pour répondre à la pression démographique et à l'expansion de l'économie agricole. C'est à cette époque que les terres de l'*infield* et de l'*outfield* ont été réparties entre les fermiers, attributions qui demeurent clairement perceptibles aujourd'hui.

Le paysage agricole d'aujourd'hui reflète plusieurs strates chronologiques importantes d'un point de vue historique, qui donnent à l'ensemble une perspective chronologique considérable : 1. l'âge du fer fossile est encore visible dans les pâturages ; 2. le Moyen Âge a instauré la distinction entre l'*infield* et l'*outfield* et créé l'habitat structuré en villages ; 3. les réformes foncières des XVIIIe et XIXe siècles ont abouti à la redistribution des terres et à la construction des murs de pierre destinés à marquer les limites entre les propriétés. Les liens fonctionnels dans le paysage agricole du sud d'Öland sont très originaux, extrêmement bien préservés et d'une grande authenticité.

Le paysage agricole du sud d'Öland possède une tradition culturelle unique, encore perceptible dans l'utilisation des sols, le parcellaire, la toponymie, l'habitat et la diversité biologique.

Critère iii

Le paysage agricole du sud d'Öland est un exemple éminent de paysage illustrant d'importantes étapes de l'histoire humaine. L'actuel parcellaire, qui date du Moyen Âge, illustre la manière dont les conditions naturelles ont défini les zones arables en des temps très reculés. Les traces abondantes de l'âge du fer livrent un témoignage

exceptionnel d'une culture révolue et d'une utilisation originale du paysage qui n'est visible nulle part ailleurs.

Critère iv

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du patrimoine mondial de 1972, le bien proposé est un *site*. C'est aussi un paysage culturel, tel que défini au paragraphe 39 des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la convention du patrimoine mondial*.

Histoire et description

Histoire

Les premiers hommes à s'installer sur l'île d'Öland il y a 8000 ans vivaient de la chasse et de la cueillette. Le site d'Alby en bord de mer, occupé par ces premiers habitants pendant environ deux mille ans, a été fouillé. Les vestiges archéologiques de cette période attestent la domestication des plantes et des espèces animales et révèlent une exploitation importante de l'Alvar. Les tombes mégalithiques à couloir de Resmo, au sommet de Västra Landborgen, indiquent la permanence de l'installation de l'homme en ce lieu durant la période néolithique.

L'évolution s'est poursuivie à l'âge du bronze (1800-500 av. J.-C.), avec la spécialisation des pratiques agricoles. Les progrès technologiques permirent la mise en culture de plus grandes superficies. L'élevage donna lieu à la constitution de grands troupeaux qui paissaient sur l'Alvar.

Durant l'âge du fer (550 av. J.-C. – 1050 apr. J.-C.) l'agriculture connut de plus grands bouleversements, avec la création de terres arables permanentes et l'introduction de l'exploitation laitière. Le paysage, y compris *Stora alvaret*, fit l'objet d'une exploitation intensive en petites parcelles. De l'âge du fer romain et durant la période des Migrations, c'est-à-dire pendant les six premiers siècles de notre ère, subsistent de nombreux vestiges de fermes et de leurs enclos, certaines étant regroupées en villages. La structure clanique de la société de l'âge du bronze, qui reposait sur l'existence de grands cheptels, fit place à des exploitations agricoles individuelles qui produisaient des cultures vivrières et du fourrage. L'économie reposait sur l'élevage et l'exploitation du bétail. Cuirs et peaux et viandes séchées étaient exportés. Les outils de pierre furent remplacés par des outils en métal. Le travail du métal donna lieu à une industrie qui se développa tout au long de l'âge du fer, mais la fabrication de peignes et le polissage de la pierre subsista. La pêche, en particulier la pêche au hareng, prit de l'importance et fut surtout pratiquée à Kyrkhamn, à la pointe sud d'Öland.

De cette époque troublée, où les insulaires durent se protéger, on connaît cinq forts ou plus exactement cinq villages fortifiés. Probablement simples refuges à l'origine, ils devinrent des habitats permanents. Une structure législative fut créée et les questions importantes furent débattues par le *Ting* qui détermina les règles de l'administration de la justice. Une organisation militaire, le *ledning*, fut créée pour la défense contre les ennemis extérieurs.

Au début du Moyen Âge, à partir du XI^e siècle, l'habitat de l'âge du fer se modifia selon le système médiéval des champs ouverts et des cultures alternées selon les courbes de niveaux. À cette époque se constituèrent les lieux d'habitation qui sont toujours occupés aujourd'hui, commodément implantés sur des terrains élevés et secs, entre l'*infield* et l'*outfield*, et disposés selon un plan linéaire le long d'une rue unique.

La prospérité de l'île, due en grande partie à sa situation sur la grande route commerciale qui traverse le détroit de Kalmar, se manifeste dans les imposantes églises de pierre construites au XII^e siècle, comme celle de Hulterstad et de Resmo. Elles étaient fortifiées pour soutenir les attaques des maraudeurs. Öland exportait des chevaux, des bœufs, du poisson, de la pierre à chaux et de l'ardoise.

Au XV^e siècle, Öland était dominée par des fermiers, propriétaires terriens, bien que la couronne, l'aristocratie et les ordres monastiques possédassent également des terres. Gustave Vasa construisit cinq manoirs « modèles » au profit des fermiers locaux, ainsi qu'un centre d'élevage. La pêche était importante et d'un intérêt particulier pour les communautés monastiques : Kyrkhamn, à la pointe sud de l'île, était un centre important de cette activité. En 1569, Jean III s'arrogeât les espaces libres de l'île comme réserve de chasse royale. Les fermiers perdirent leurs droits de vaine pâture et souffrirent beaucoup des déprédations causées par le gibier de la réserve. Ce privilège royal survécut jusqu'en 1801, date à laquelle il fut aboli.

L'île subit aussi les longues guerres entre la Suède et le Danemark à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle, sans oublier les grandes épidémies qui emportèrent près de la moitié de la population. Les fermes furent désertées et les champs retournèrent en friche. Dans la dernière moitié du XVIII^e siècle, la première réforme du système foncier (*storskifte*) procéda au regroupement d'un grand nombre de petites parcelles agricoles détenues par les fermiers en propriétés agricoles plus grandes. Une redistribution des terres encore plus radicale (*enskifte*) eut lieu au début du XIX^e siècle. Chaque fermier reçut des lots constitués de différents types de terres dans les limites de la commune – terres arables, prairies, Alvar et littoral. Simultanément, de nombreuses fermes furent déplacées en dehors des villages linéaires. De grandes étendues de terres furent mises en culture à cette époque.

La forte croissance démographique poussa les hommes à chercher du travail saisonnier sur le continent et en Europe du Nord. Toutefois, ce n'est qu'au moment de la crise agricole des années 1880 que plus d'un quart de la population insulaire émigra en Amérique du Nord. Les villages de l'Alvar furent abandonnés et les activités agricoles, suspendues. Toutefois, les premières années du XX^e siècle connurent une expansion considérable et une diversification des activités agricoles, comme par exemple les cultures maraîchères et la betterave à sucre, alors que l'industrie laitière prenait son essor.

La Grande Dépression de 1930 força de nombreux paysans à quitter la terre. Après la Seconde Guerre mondiale, l'agriculture connut une rationalisation et une mécanisation intenses. Le nombre de fermes diminua par rachats et fusions. Ce processus se poursuit, accompagné d'un exode rural concomitant.

Description

La zone proposée pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial comprend le tiers sud de l'île d'Öland, couvrant 56 323 ha (dont une partie de la mer Baltique de 6069 ha).

L'île est de formation sédimentaire, la partie supérieure étant constituée de calcaire ordovicien (l'Alvar). Le principal élément topographique est Västra Landborgen, une falaise de 20 à 40 m de haut qui parcourt l'île du côté ouest. Puis il y a une plaine côtière de 3 km de large, la vallée Mörbylånga, qui comporte les sols les plus fertiles d'Öland. À l'est se trouve *Stora Alvaret*, étendue de calcaire d'une superficie de 250 km², dont la moitié est soit exposée soit recouverte d'une fine couche d'humus ; d'autres parties sont couvertes de plage en surplomb ou de petites plaques de sédiment et parfois de tourbières. Östra Landborgen, le long de la côte est, est constitué d'un ensemble de plages surélevées.

Les villages sont presque tous situés le long de Västra Landborgen. Le territoire de chaque commune comprend des terres arables à l'ouest, l'Alvar puis une portion de la côte à l'est.

Un grand nombre de sites archéologiques datant de la période préhistorique se trouvent dans la zone proposée pour inscription. Les sépultures mégalithiques à couloir sur Västra Landborgen témoignent d'une occupation permanente au Néolithique. Sur *Stora Alvaret* il existe un ensemble de cairns funéraires de l'âge du bronze disposés sur un axe nord-sud le long de falaises au centre de l'île. Des fondations de maisons et des cimetières, à cet endroit et ailleurs dans le sud, illustrent la densité d'occupation de l'île à l'âge du fer. *Stora Alvaret* est sillonné par un réseau de chemins creux de 380 km de long; les petits cairns ou les pierres levées qui les jalonnent servaient peut-être à marquer les limites des propriétés.

Les fondations de maisons sont aussi répandues sur les terres et les pâturages côtiers, entourées de restes d'enclos formés de murs de pierre. Les villages existants, qui ont remplacé ceux de l'âge du fer, sont situés sur les deux falaises - Västra et Östra Landborgen - respectivement à l'ouest et à l'est. Treize de ces villages sont presque tous alignés et construits sur des sites imposés par la loi « *laga läge* » : cela signifie que le village est construit sur un plan datant du Moyen Âge, la taille des lots rectangulaires étant proportionnelle à l'attribution de terres arables et de pâturages pour chaque ferme. Les bâtiments sont construits sur la partie surélevée et sèche de la parcelle, les terres les plus basses étant consacrées à la culture. Il existe des exemples bien conservés de ce type de village à Lilla Frö, Södra Sandby, Slagerstad, Södra Kvinneby, Triberga, Hulterstad et Gösslunda.

Les fermes « Geatish » typiques possèdent deux cours, l'une d'habitation (*mangård*) l'autre pour les animaux (*färgård*), séparées par un mur ou une barrière. Peu d'entre elles conservent la disposition d'origine en raison des changements d'utilisation agricole et de la construction de bâtiments annexes. Les maisons sont en bois, protégées par du bardage. Beaucoup de ces maisons ont été considérablement agrandies et embellies, avec l'ajout d'étages supérieurs et une ornementation plus particulièrement autour des portes. Certaines des granges

conservent leurs structures médiévales d'origine, avec leurs toits à poinçon.

La plupart des fermes possédaient leur propre moulin, dont il reste 62 exemples. Le premier moulin que l'on connaisse a été construit pendant la première moitié du XVIe siècle, mais la plus grande part des 1730 moulins répertoriés en 1820 datent de la fin du XVIIIe siècle, au moment de la mise en culture de nouvelles terres.

En plus des grands bâtiments de fermes, chaque village possédait un groupe de maisons plus modestes (*malmbebyggelsen*), occupées par des habitants sans terre. La plupart de ces maisons sont maintenant des maisons de villégiature.

Au centre de chaque village, il y avait une église. Les premières structures étaient en bois puis furent remplacées par des constructions massives en pierre datant des XIIe et XIIIe siècles, flanquées d'une tour, une deuxième tour étant souvent construite à des fins défensives. Les églises de Hulterstad et de Resmo conservent leur apparence d'origine. On les appelle aussi « églises de bât » à cause de leur silhouette. Les nefs de beaucoup de ces églises ont été détruites au début du XIXe siècle pour répondre à la pression démographique. Elles conservaient généralement leurs tours auxquelles on ajoutait une lanterne. Les nefs médiévales à bas-côtés étaient remplacées par une structure à voûte en berceau spacieuse d'où leur nom « d'église halle ».

Les forteresses de la fin de l'âge du fer, ou villages fortifiés - Sandby, Bårby, Triberga, Träby et Eketorp - sont constituées de remparts massifs et de fossés entourant les maisons d'habitation, les ateliers, les maisons communales et autres éléments communaux. Des fouilles ont montré qu'elles ont beaucoup évolué avec le temps, et de simples refuges temporaires elles sont devenues des lieux d'habitation permanents. La forteresse d'Eketorp a été fouillée et restaurée de manière à illustrer son évolution dans le temps.

Le manoir royal (*Kungsgård*) d'Ottenby, à l'extrémité sud de l'île, fondé par Gustave Vasa au XVIe siècle, est toujours propriété de la Couronne. Le bâtiment principal date de 1804 et a servi de modèle à Öland et dans le reste du pays.

L'agriculture demeure l'activité dominante de la zone proposée pour inscription. La superficie cultivée est d'environ 21 000 ha et quelque 37 000 ha sont consacrés au pâturage, dont 26 000 ha sur *Stora Alvaret*. L'élevage est essentiellement orienté vers la production bovine, mais il existe une part importante de production avicole et porcine. Le tourisme est devenu une importante source de revenus, en particulier depuis la construction du pont qui relie Öland à Kalmar sur le continent.

Gestion et protection

Statut juridique

Le site proposé pour inscription est protégé par un ensemble de réglementations suédoises, les principales étant la loi sur les monuments culturels, la loi sur la construction et

l'urbanisme et le code de l'environnement. Ces lois offrent une bonne protection aux sites archéologiques, aux monuments, aux bâtiments historiques, et à la faune et à la flore. La totalité de l'île d'Öland est déclarée lieu d'intérêt national conformément au code de l'environnement, et plusieurs zones, qui couvrent une grande partie du bien proposé pour inscription, sont également désignées comme « lieu d'intérêt national pour leurs valeurs culturelles et naturelles ou pour les loisirs de plein air ».

Gestion

Dans la zone proposée pour inscription, les biens sont répartis entre un grand nombre de propriétaires individuels et d'entreprises, le gouvernement central et la municipalité de Mörbylånga.

Le plan directeur pour Öland, établi conformément aux exigences du chapitre 4 de la loi sur la construction et l'urbanisme, n'a pas force de loi mais il donne une orientation pour les prises de décision et la définition des politiques. Il a été adopté en 1991 et il est actuellement en cours de révision. Il définit les objectifs généraux et envisage des stratégies pour la sauvegarde des valeurs culturelles et naturelles de l'île. Le plan directeur pour la municipalité de Mörbylånga fait partie de ce plan : il est basé sur un travail de cartographie et donne des informations détaillées sur les activités quotidiennes.

Il existe en complément un plan d'urbanisme détaillé pour la municipalité et des réglementations s'appliquant à la zone, conformément au chapitre 5 de la loi. Lesdits plans d'urbanisme et réglementations sont préparés par la municipalité et mis en application par les services municipaux compétents, le travail étant supervisé par les agences centrales de l'environnement et du patrimoine.

Le code de l'environnement comporte des dispositions spécifiques relatives à la protection de tous les éléments environnementaux concernés. Parmi ceux-ci, il y a les réserves naturelles, les réserves culturelles, les paysages, les biotopes, la faune et la flore, le littoral, etc. Il y a une obligation de demande d'autorisation pour toutes les activités susceptibles d'être dommageables à l'environnement naturel et culturel. Les autorisations pour toutes ces activités doivent être obtenues auprès du Conseil d'administration du comté de Kalmar.

Les organes ayant autorité sur la gestion de la zone proposée sont le conseil national du Patrimoine (RAÄ), l'Agence nationale pour la Protection de l'Environnement, le conseil suédois de l'Agriculture, le conseil d'administration du comté et les municipalités.

Il existe une déclaration d'intention passée entre le conseil d'administration du comté de Kalmar, la Fédération des fermiers suédois et la municipalité de Mörbylånga concernant la zone couverte par le bien proposé pour inscription. Il s'agit d'un document qui définit la politique et fixe des objectifs et des orientations pour la coopération future.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Il est difficile de parler de conservation *consciente* de la zone proposée pour inscription. En tant que « paysage essentiellement évolutif ... qui conserve un rôle social actif dans la société contemporaine étroitement associé au mode de vie traditionnel... » (*Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*, paragraphe 39), le sud d'Öland a évolué en fonction des impératifs socio-économiques depuis les temps préhistoriques. Chaque étape de l'évolution a laissé une empreinte involontaire sur le paysage.

Toutefois, la Suède est le premier pays à avoir pris conscience de l'importance du patrimoine avec la proclamation royale de 1666 qui jetait les bases de la protection moderne du patrimoine culturel. La Suède connaît aussi un bon niveau de protection de la nature. La faible densité démographique du pays signifie que les paysages ont subi une pression économique et sociale directe moins forte que la plupart des pays développés d'Europe.

Toutes les lois relatives à la protection de la nature et de la culture actuellement en vigueur sont récentes, datant des années 1990, mais la législation dans ce domaine existe depuis au moins un siècle. On peut donc affirmer sans crainte que l'histoire de la conservation de cette zone a un passé long et remarquable.

Authenticité

Des mesures de protection successives ont assuré la survie des caractéristiques culturelles essentielles du sud d'Öland avec un minimum de modifications ou d'ajouts. En tant que paysage vivant, le site possède un degré d'authenticité élevé.

Évaluation

Action des organes consultatifs

Une mission d'expertise conjointe ICOMOS-UICN a visité le sud d'Öland en mai 2000.

Caractéristiques

En termes culturels, le paysage agricole du sud d'Öland est exceptionnel. Il conserve des traces abondantes de sa longue histoire d'occupation par l'homme, depuis les temps préhistoriques. C'est une démonstration remarquable de l'ingéniosité de l'homme dans l'utilisation d'un paysage et d'un environnement qui ne sont pas, à première vue, favorables à toute occupation ou exploitation.

Analyse comparative

Du point de vue du paysage culturel, la preuve d'une occupation continue du sud d'Öland n'est pas exceptionnelle. Son importance repose sur le fait que le plateau calcaire (*Stora alvaret*) est l'un des plus grands d'Europe, et le paysage qui s'en dégage est un exemple parfait d'adaptation aux conditions physiques difficiles et uniques au monde. Il est également remarquable dans la

mesure où le schéma médiéval d'occupation des sols des villages et du système agricole est toujours clairement visible et reste un des rares exemples qui soit parvenu jusqu'à nous en Europe du Nord.

Brève description

La partie sud de l'île d'Öland dans la mer Baltique est dominée par un grand plateau calcaire. Depuis quelque cinq mille ans, les hommes vivent ici et adaptent leur mode de vie aux contraintes physiques de l'île. Le paysage est par conséquent unique et témoigne abondamment de l'occupation humaine depuis la préhistoire jusqu'à nos jours sans discontinuité.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères iv et v* :

Critère iv Le paysage du sud d'Öland tient ses formes contemporaines de sa longue histoire culturelle, s'adaptant aux contraintes physiques de la géologie et de la topographie.

Critère v Södra Ölands est un exemple exceptionnel d'établissement humain utilisant de façon optimale les types de paysages divers sur une seule île.

ICOMOS et UICN, septembre 2000

Bellinzone (Suisse)

No 884

Identification

<i>Bien proposé</i>	Trois châteaux, muraille et remparts du bourg de Bellinzone
<i>Lieu</i>	Bellinzone - Canton du Tessin
<i>État partie</i>	Suisse
<i>Date</i>	9 septembre 1998

Justification émanant de l'État partie

L'ensemble monumental de Bellinzone est le seul et unique exemple, encore visible sur tout l'arc alpin, d'architecture militaire médiévale qui se compose de trois châteaux, d'une muraille qui barrait l'entière vallée du Tessin et de remparts qui entouraient le bourg pour la défense de la population civile.

Il est parfaitement légitime de classer les fortifications de Bellinzone en tant que monument unique de l'architecture européenne de défense de la culture féodale.

[**Note** : dans le dossier de proposition d'inscription, l'État Partie n'émet aucune proposition sur les critères motivant selon lui l'inscription du bien sur la Liste du patrimoine mondial]

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, le bien proposé est un *ensemble*.

Histoire et Description

Histoire

L'origine de Bellinzone est liée à la situation stratégique du site contrôlant, par la vallée du Tessin, l'accès aux principaux cols alpins constituant le passage du Milanais, c'est-à-dire de tout le nord de l'Italie, vers les régions situées plus au nord jusqu'au Danube et au-delà.

Les fouilles récentes ont attesté que le site était occupé dès le néolithique. Les romains en firent un point avancé jusqu'à ce que la frontière de l'Empire soit reportée plus au nord sur le Danube. Sous la pression des barbares venus du nord, Bellinzone fut de nouveau un point de défense face aux peuplades qui descendaient des plaines danubiennes. Dans cette période troublée de fin d'Empire,

le site passa aux mains des Ostrogoths, des Byzantins, et enfin aux Lombards.

Les fouilles ont montré que la forteresse avait été incendiée vers l'an 800. Au Xe siècle Bellinzone fut inclus dans la possession d'Otton Ier, fondateur du Saint Empire. On peut situer l'origine des premières constructions qui nous sont parvenues vers cette époque.

Vers l'an 1000 le château et le comté furent cédés par l'empereur à l'évêque de Côme. Cette époque correspond à une division des espaces intérieurs du château de Castelgrande qui accueille des maisons à la manière d'une petite ville fortifiée.

Au XIIe siècle, Frédéric Barberousse prit possession de la forteresse. Progressivement la ville se construisit autour de la citadelle et les fortifications s'améliorent.

Du XIIIe au XVe siècle, le bourg s'agrandit autour du château. Le château de Montebello est construit vers 1300, bientôt englobé dans le système de fortifications. Le château de Sasso Corbaro construit en 1480 au sud-est de Castelgrande participe également au système de défense mais sera toujours indépendant du réseau de fortifications.

Bellinzone fut inclus dans l'État milanais sous le règne des Visconti. À partir du début du XVe siècle, Bellinzone fut l'objet de luttes face aux Confédérés qui voulaient s'emparer de la place. Les Visconti augmentèrent considérablement les défenses et entreprirent la construction d'un mur qui partant de Castelgrande devait barrer la vallée du Tessin : la Murata. Castelgrande qui constitue le centre du dispositif fait l'objet de nouveaux travaux afin d'en rationaliser le plan. La cour est débarrassée des maisons qui l'encombrent, sa disposition tripartite se dessine et les constructions du flanc sud sont rattachées au château. De ce point fort part un ensemble de remparts qui protègent la ville et permettent le contrôle du trafic dans la vallée.

Au début du XVIe siècle, Bellinzone fut soumis aux confédérés, les fortifications perdirent beaucoup de leur importance mais ne furent pas détruites. En 1515 une crue du Tessin emporta une grande partie de la Murata.

À partir du XVIe siècle, l'histoire n'utilise plus cet ensemble fortifié. En 1803 Castelgrande est utilisé comme prison et arsenal. La ville moderne se développe au détriment des remparts. En 1882, l'arsenal fut agrandi.

Avec le XXe siècle, on entre dans la période de reconnaissance de la valeur historique du site et commencent les grandes opérations de restauration.

Description

L'ensemble se présente sous forme de trois châteaux et d'un réseau de fortifications avec émergence de tours et de dispositifs de défense qui commande la vallée du Tessin et domine le centre de la ville.

Les trois châteaux sont les suivants :

- Castelgrande (Château d'Uri, Château Saint Michel) ;
- Château de Montebello (Château de Schwyz, Château Saint Martin) ;

- Château de Sasso Corbaro (Château d'Unterwald, Château Sainte Barbara).

Castelgrande est la plus grande des trois forteresses ; de son promontoire rocheux, elle domine la ville. Ses deux caractéristiques les plus remarquables sont ses deux tours, la Tour Blanche et la Tour Noire. L'intérieur, spacieux, est divisé par des murs intérieurs qui rayonnent à partir de la Tour Noire et forment trois cours. Quant à la Tour Blanche, à l'est, elle est entourée de son propre ensemble de fortifications, connues sous le nom de Redoute. L'arsenal se compose d'une série de bâtiments massifs, du côté ouest de la cour méridionale. L'enceinte possédait deux chapelles, dont il ne subsiste plus que les fondations.

Le château de Montebello se dresse sur un éperon rocheux à l'est de Castelgrande, auquel il est relié par les murailles de la ville. Son plan au sol est en forme de losange et, à l'inverse de Castelgrande, il est entouré par de profondes douves. Le donjon central, de la fin du XIII^e siècle, en constitue le cœur ; au milieu du XIV^e siècle et à la fin du XV^e, il fut doté d'une protection supplémentaire, sous la forme de nouvelles murailles fortifiées.

Contrairement à Castelgrande et à Montebello, le château de Sasso Corbaro ne fait pas partie du périmètre défensif de Bellinzone. Construit sur un affleurement rocheux à quelques 600 m au sud-est de la ville, il protège une route d'approche vulnérable. Le château tout entier, composé d'un donjon principal et d'une cour aux fortifications solides, avec des ouvrages défensifs avancés, fut construit dans le dernier quart du XV^e siècle. Il présente un plan carré, le donjon faisant légèrement saillie dans l'angle nord-est et s'élevant au-dessus du niveau des murailles crénelées.

Les deux tiers de la ligne originale des remparts de la ville subsistent, jalonnés de tours, mais les portes ont disparu. À l'ouest de la ville se dressent les vestiges de l'impressionnante muraille fortifiée connue sous le nom de La Murata, commençant à Castelgrande et qui traversait à l'origine le Tessin. Si l'ouvrage fut tout d'abord construit au début du XV^e siècle, sa forme actuelle date des années 1480.

Gestion et Protection

Statut juridique

Les trois châteaux, la Murata et la zone tampon sont protégés par le décret émis le 18 mai 1926 et mis à jour le 23 octobre 1962 par le conseil d'État du canton du Tessin : toutes les fortifications figurent au plan d'aménagement du territoire de la commune de Bellinzone en tant que monuments d'intérêt cantonal et national et bénéficient ainsi de tous les instruments de protection prévus par la législation fédérale et cantonale en vigueur afin d'éviter tout abus.

Gestion

Les trois châteaux et les fortifications sont la propriété du conseil d'État du canton du Tessin.

Les organes compétents pour la gestion et l'entretien des monuments sont le département cantonal des Finances et de l'Économie et le département du Territoire. Des pourparlers sont actuellement en cours pour confier la responsabilité de la gestion des trois châteaux à l'office du Tourisme de Bellinzone.

Conservation et Authenticité

Historique de la conservation

En même temps qu'étaient conduites les fouilles, plusieurs projets de restauration furent étudiés. La première restauration conduite par Max Alioth eut lieu en 1953 : certains bâtiments furent démolis, les remparts furent remontés à leur hauteur présumée d'origine et dotés de créneaux. Dans les années suivantes des divergences d'opinion sur cette restauration conduisirent à en supprimer certaines parties. En 1967 fut confiée au professeur Werner Meyer une mission de fouilles archéologiques qui devait livrer des résultats pouvant servir de base aux futures interventions.

Un double objectif semble aujourd'hui avoir été atteint : sauver de la ruine l'ensemble des trois châteaux et le réseau de fortifications, améliorer l'accueil des visiteurs en aménageant l'accès au site et la présentation des espaces intérieurs. Le château de Castelgrande a fait l'objet d'une restauration et d'un aménagement réalisés en 1981 par l'architecte Aurelio Galfetti. Ce projet a permis de faire aisément accéder le public depuis le pied du rocher jusqu'au niveau de la forteresse en pratiquant une faille et une circulation verticale (ascenseur et escalier) qui aboutit à la plate-forme. Cet aménagement est d'une grande qualité tout comme les présentations intérieures des salles qui accueillent des lieux de réunion et de musée. Il n'est cependant pas souhaitable que les aménagements aillent au-delà de ce qui existe actuellement. L'ascenseur est la juste concession faite à la visite, un soin excessif dans la présentation risquerait d'altérer l'émotion que suscitent habituellement les forteresses médiévales, émotion toujours atténuée par le perfectionnisme des restaurateurs.

Authenticité

L'authenticité du bien est clairement attestée par les nombreux documents concernant son évolution, elle a cependant été atténuée dans une certaine mesure par des reconstitutions en particulier pour les parties hautes des murs.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise s'est rendue à Bellinzone en février 1999. L'expert a effectué une deuxième visite du bien au début 2000.

Action du Comité du patrimoine mondial

Le Président du Comité et le Directeur du Centre du patrimoine mondial ont visité Bellinzone en mai 2000. Le rapport de cette mission a été mis à la disposition de l'ICOMOS.

Analyse comparative

Au XVe siècle, bon nombre de seigneurs et de souverains féodaux se sont efforcés de protéger leurs frontières au moyen de grandioses fortifications (Helsingborg/Helsingör, Viborg, Peschiera, Hohentwiel). D'autres ont transformé leurs cités en forteresses pour leurs garnisons (Dubrovnik/Ragusa, Graz, Novara, Luxembourg). Parmi tous ces ensembles d'importance historique, Bellinzone constitue un cas à part à la fois pour la dimension de son architecture conditionnée par le site et pour l'excellent état de conservation de l'ensemble.

Avec la passation du pouvoir aux confédérés suisses, le dispositif défensif de Bellinzone, qui avait été érigé contre eux-mêmes, perdit son intérêt militaire et ne connut donc pas d'extension ultérieure. Pour cette raison, les fortifications ont pu conserver inaltéré leur aspect typique du bas Moyen Âge, abstraction faite des pertes substantielles dans la muraille et dans les remparts de la ville.

Dans le reste de l'Europe, contrairement à Bellinzone, les plus importantes fortifications ont, soit été détruites lors de guerres ou à la suite d'événements politiques, soit ont fait l'objet, au cours des siècles successifs, de telles adaptations aux connaissances du moment dans l'art de la construction de remparts qu'il n'en subsiste que quelques fragments, tels les murs de Wenzel au Luxembourg.

Observations de l'ICOMOS

Cet ensemble est authentique dans son plan mais l'ICOMOS avait quelque réserves sur ce qui dans un premier temps paraissaient être des restaurations hypothétiques qui semblaient favoriser l'aspect pittoresque au détriment de l'authenticité des élévations et des couronnements de mur. À sa 23^{ème} session à Paris en juillet 1999, le Bureau a renvoyé cet aspect de la proposition d'inscription à l'État partie en demandant des informations plus détaillées sur les travaux successifs de restauration et de reconstruction pour être en mesure d'évaluer l'authenticité du bien proposé pour inscription.

La documentation supplémentaire a été fournie par l'État partie mais elle ne donnait pas d'information concernant le degré de la reconstruction entreprise dans les années 1980 tel que l'ICOMOS l'avait demandé. Au cours de la réunion extraordinaire du Bureau à Marrakech en décembre 1999, l'examen de cette proposition d'inscription a été de nouveau renvoyé à l'État partie. Cette information supplémentaire a été fournie par l'État partie par la suite et après une étude détaillée, l'ICOMOS a été satisfait de constater que le degré de reconstruction n'affectait pas sérieusement l'authenticité globale de l'ensemble.

Brève description

Le site de Bellinzone est composé d'un ensemble de fortifications centré sur le château de Castelgrande qui occupe le sommet d'un rocher contrôlant la vallée du Tessin. Depuis ce château, une série de murs de fortification protègent l'ancienne ville et barrent la vallée du Tessin ; le second château est intégré au dispositif fortifié ; un troisième château isolé (Sasso Corbaro) a été construit sur un promontoire au sud-est de l'ensemble.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base du *critère iv* :

Critère iv L'ensemble fortifié de Bellinzone est un exemple remarquable de structure défensive de la fin du Moyen Âge contrôlant un col alpin stratégique.

ICOMOS, septembre 2000

Haghbat/Sanahin (Arménie)

No 777bis

Identification

<i>Bien proposé</i>	Les monastères de Haghbat et de Sanahin (extension)
<i>Lieu</i>	Région de Tumanian, villages de Haghbat et de Sanahin
<i>État partie</i>	République d'Arménie
<i>Date</i>	25 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

[Aucune justification n'a été présentée par l'État partie. Cependant, le monastère de Haghbat a été inscrit en 1996 sur la base des **critères ii et iv**].

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, le monastère de Sanahin constitue un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

La chrétienté a exercé une influence fondamentale dans l'évolution de l'architecture et de l'art arméniens. Le style « classique » s'est développé du Ve siècle au VIIe siècle, mais son évolution s'est trouvée brutalement interrompue par l'occupation arabe de la fin du VIIe siècle. L'Arménie retrouve son indépendance à la fin du IXe siècle et, avec la consolidation du royaume et le rétablissement de l'identité nationale, l'art arménien renaît. Les deux monastères de Haghbat et de Sanahin datent de cette époque, celle de la prospérité de la dynastie Kiurikian et des princes Zakarian. Ces monastères, qui ont hébergé jusqu'à cinq cents moines, ont été d'importants centres de culture et restent aujourd'hui de très riches témoignages de l'architecture arménienne. Sanahin était renommé pour son école d'enluminure et de calligraphie.

L'importance spirituelle de Sanahin et de Haghbat était telle qu'il fut décidé de construire la forteresse de Kian pour les protéger des envahisseurs du Nord. Cette forteresse fut cependant incapable d'empêcher la mise à sac des deux monastères par les envahisseurs Seldjoukides au début du XIIe siècle. Lorsque la « Horde d'or » mongole balaya l'Arménie à la fin du XIIIe siècle, Sanahin fut de nouveau

dévasté. Malgré cela, la vie monastique s'est poursuivie et Sanahin conserva son rôle prépondérant dans la production des codicilles enluminés. Une période de restauration intensive intervint au XVIIe siècle.

Description

Le monastère de Sanahin consiste en un grand groupe de bâtiments érigés sur le plateau qui surplombe les gorges de la Debet. Il s'inscrit naturellement dans l'impressionnant paysage montagneux. Les bâtiments sont disposés selon deux axes rectangulaires, leurs façades orientées à l'ouest.

Le principal édifice religieux, construit au Xe siècle, est celui de la cathédrale du Rédempteur (*Amenaprkitich*). C'est un exemple caractéristique de l'architecture arménienne du Xe siècle « d'église halle surmontée d'une coupole ». L'intérieur en forme de croix met en valeur l'espace central et l'harmonie entre la base carrée et le dôme circulaire qui la surmonte. Le dôme central est dans ce cas entouré de quatre chapelles à deux niveaux. L'intérieur est simple et spacieux et l'extérieur donne un sentiment de solidité massive.

À l'ouest s'ouvre un *gavit* à quatre colonnes (grand narthex utilisé pour les réunions, l'enseignement et les rites funéraires), construit en 1181. Son plan est en croix grecque inscrite. L'espace intérieur est éclairé par une ouverture au centre du dôme. Il s'agit du premier exemple connu de ce type de structure. Il doit son origine aux habitations paysannes arméniennes qui consistent en pièces carrées comportant quatre piliers indépendants qui supportent la toiture, un trou étant pratiqué dans le toit pour permettre l'évacuation de la fumée.

L'église de la Mère de Dieu (*Astvatatzin*) située au nord de la cathédrale est reliée à celle-ci par un passage voûté et ouvert aux deux extrémités. C'est le plus ancien bâtiment du complexe, construit en 934 par des moines fuyant Byzance. Elle appartient elle aussi au style « d'église halle surmontée d'une coupole », mais elle est de dimension beaucoup plus modeste que la cathédrale. Une bonne partie de l'ornementation d'origine nous est parvenue : têtes d'animaux sculptées et fragments de peintures murales. La maquette de l'église qui se trouve sous l'arc conduisant vers le nord est, croit-on, l'exemple le plus ancien de ces modèles, caractéristiques des églises arméniennes, qui nous soit parvenu.

Le *gavit* de cette église, datant de 1211, est un hall massif à trois nefs, la nef centrale étant dans l'axe de l'église. À l'intérieur, la voûte en berceau est soutenue par de lourdes colonnes, l'ensemble ayant la forme d'une basilique, caractéristique inhabituelle dans l'architecture arménienne. La façade occidentale est une loggia à arcades géminées et au fronton triangulaire.

Tous ces édifices sont reliés par un vaste porche et une galerie à arcades à l'ouest, au sol pavé d'anciennes pierres tombales, construits aux alentours de 1280. Un clocher plus ancien culmine à l'extrémité ouest.

Au nord-est est implantée une grande bibliothèque (*scriptorium*), que l'on peut rejoindre par une galerie d'arcades. Construite en 1063, elle est voûtée et de plan carré. Ses murs comportent dix niches de dimensions variables dans lesquelles étaient rangés les codicilles et les

livres. À l'angle sud-est de la bibliothèque se trouve la petite église dédiée à saint Grégoire l'Illuminateur. Elevée en 1061, cette église est de plan quadrilobé inscrit dans un cercle. L'espace intérieur restreint est agrandi par de petits portiques et surmonté d'un tambour cylindrique et d'un pinacle constitué d'arcs de dimensions croissantes. La porte d'entrée est chargée d'ornementations, les motifs de la croix inscrite dans un carré et de feuillages stylisés sont répétés dans l'embrasure des fenêtres.

L'Académie de Grégoire Magistros, datant du XI^e siècle, est située entre les deux principales églises. Construite sur deux étages, elle comporte une seule salle à voûte en berceau soutenue par des arcs centraux saillants reposant sur des piliers alignés le long des murs, alternant avec des niches à voûte en berceau. Les élèves étaient assis sur les bancs disposés le long des murs pendant que le professeur déambulait parmi eux. Les niches profondes disposées le long des murs et l'abondance de lumière donnent à cet édifice un espace intérieur d'une qualité exceptionnelle.

Le cimetière, situé au sud-est des bâtiments principaux, contient le mausolée des princes Zakarian datant de la fin du XII^e siècle. Il y a d'autres tombeaux et mausolées, dont ceux des princes Kiurikian, à la périphérie du complexe religieux.

En plus des ruines de plusieurs églises et chapelles construites entre le Xe et le XIII^e siècle, il faut mentionner le pont monumental en pierre (*Alaverdi*) qui enjambe d'une seule travée les gorges de la Debet et conserve sa forme d'origine depuis le XIII^e siècle.

Gestion et protection

Statut juridique

Le bien proposé pour inscription bénéficie de la protection de la loi sur les monuments d'Arménie. Toute intervention requiert l'autorisation de la Commission pour la protection des monuments du ministère de la Culture.

Gestion

Le monastère de Sanahin appartient à l'État arménien. Il est placé sous la garde de l'autorité municipale régionale de Tumanian. Celle-ci est responsable de l'entretien, aux termes d'un contrat signé le 11 juin 1992 avec la Commission de la protection des monuments. Les gardiens employés par cette dernière assurent une présence continue sur le site qui est ouvert aux visiteurs.

Le bien proposé pour inscription est constitué du site du monastère de 1,7 ha et du pont sur la Debet. Il est entouré d'une zone tampon appropriée de 16 ha, à l'intérieur de laquelle aucune intervention n'est autorisée. Au-delà, il existe une zone d'aménagement surveillée qui rassemble les deux sites de la proposition d'inscription et dans laquelle s'exerce un contrôle strict sur toute forme de construction.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Depuis sa construction, l'ensemble monastique a connu bon nombre de travaux de restauration et de conservation pour réparer les dégâts causés par les invasions, les séismes et d'autres sources de dégradation. Le comité pour la Préservation des monuments de la République Socialiste Soviétique d'Arménie a initié un programme de conservation et de restauration en 1939-1940. De grands projets ont également été réalisés entre 1960 et 1980. Les bâtiments religieux sont donc actuellement en bon état.

Authenticité

À l'instar de Haghbat, le monastère proposé pour inscription sur la Liste du Patrimoine mondial illustre, tant par sa structure que par son état de conservation, la croissance organique d'un ensemble monastique au cours des siècles. Il laisse apparaître des ajouts et reconstructions successifs imposés par les diverses destructions et détériorations. Son degré d'authenticité doit donc être considéré comme élevé.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

En juin 1996, une mission d'expertise de l'ICOMOS s'est rendue à Sanahin, ainsi qu'au monastère de Haghbat qui faisait partie de la proposition d'inscription d'origine présentée par l'État Partie. L'ICOMOS a été conseillé sur l'importance culturelle du site par un des grands spécialistes de l'architecture religieuse d'Arménie.

Caractéristiques

Les ensembles monastiques de Sanahin et de Haghbat représentent la plus florissante manifestation architecturale de l'art religieux arménien entre le Xe et le XIII^e siècle. Ce style exceptionnel est né de l'alliance d'éléments de l'architecture religieuse byzantine et de l'architecture vernaculaire traditionnelle de cette région du Caucase.

Analyse comparative

Il existe d'autres ensembles monastiques de ce type en Arménie, en particulier ceux de Goshavank et de Haghartsin. Il est cependant admis que ceux de Haghbat et de Sanahin sont les mieux préservés et les plus importants au niveau culturel. Compte tenu du fait que ces deux monastères sont situés à proximité l'un de l'autre, qu'ils sont nés du même mouvement de régénération nationale et qu'ils possèdent une grande importance culturelle, il est logique de les considérer comme un ensemble unique faisant l'objet d'une seule inscription sur la Liste du patrimoine mondial.

Observations de l'ICOMOS

La première proposition d'inscription sur la Liste du patrimoine mondial, formulée en 1995, comprenait les monastères de Haghbat et de Sanahin. À l'époque, aucune décision ne fut prise concernant la propriété du monastère de Sanahin et il restait à faire d'importants travaux de restauration. Le Comité du Patrimoine mondial, lors de sa 20^e session en décembre 1996, accepta la recommandation de l'ICOMOS selon laquelle seul Haghbat devait être inscrit à ce moment là. Le Comité invita l'État partie, à la demande de l'ICOMOS, « d'envisager une éventuelle proposition d'extension pour inclure le monastère de Sanahin - une fois que les travaux de restauration auront été achevés et qu'une décision aura été prise concernant la propriété du site – ainsi que le pont de Sanahin (*Alaverdi*) et la forteresse de Kayanberd ».

Lorsque la proposition d'extension a été reçue, elle ne comprenait qu'une carte couvrant les zones proposées pour inscription et les zones protégées. Aucune information n'était transmise quant à la nature de propriété. Cependant, ceci a été éclairci depuis.

Recommandation

Que cette extension soit *approuvée*.

ICOMOS, septembre 2000

Lhassa (Chine)

No 707bis

Identification

<i>Bien proposé</i>	Le palais du Potala et le monastère du temple du Jokhang (extension du palais du Potala)
<i>Lieu</i>	Ville de Lhassa, Région autonome du Tibet
<i>État partie</i>	République populaire de Chine
<i>Date</i>	27 juillet 1999

Justification émanant de l'État partie

La construction du monastère du temple du Jokhang et du palais du Potala commença au VII^e siècle de notre ère sous le règne de Srong-brtsan-sgam-po. Ces deux ensembles comptent à ce jour parmi les lieux les plus significatifs du pays pour ce qui est de leur architecture et de leur rôle en tant que centres politique, économique et religieux du Tibet. À l'époque du 5^e Dalaï-Lama, le palais du Potala et le monastère du temple du Jokhang se trouvaient tous les deux à l'intérieur de l'ancien sentier rituel extérieur du *Lingkhör*.

À l'égal du palais du Potala, le monastère du temple du Jokhang joue un rôle prépondérant dans l'histoire du rayonnement du bouddhisme dans le monde et en particulier dans la création et le développement du bouddhisme tibétain. Il est très influent dans l'histoire, la société et la culture du Tibet. Il y a plus de 1350 ans, le régime tibétain de l'ancienne Chine éleva ce monastère sur un marais dans la ville de Lhassa pour promouvoir la religion. Son rôle est primordial dans le développement du bouddhisme au Tibet. Il se manifeste non seulement par le bâtiment lui-même mais aussi dans l'organisation des salles des Bouddhas, des soutres, les statues et les peintures du monastère.

La statue faisant l'objet de la ferveur et de la dévotion des pèlerins est la représentation grandeur nature du jeune Bouddha Sakyamuni (Jowo Sakyamuni), à l'âge de 12 ans, amenée là par la princesse Wen Cheng. Une visite à cet état était considérée par tous les bouddhistes comme la plus grande bénédiction et *vimukta* de leur vie. À l'époque, le monastère du temple du Jokhang attirait des pèlerins venant entre autres du Tibet, de Mongolie, de Chine (nationalités Tujia, Qiong, et Yugu) du Népal, du Bhoutan, du Sikkim et d'Inde. Le monastère du temple du Jokhang demeure aujourd'hui au niveau national l'un des centres d'activité religieuse les plus célèbres. Il n'est qu'à voir le grand nombre de pèlerins qui le visitent et le déroulement incessant des cérémonies religieuses.

La rue du Parkor a été créée au moment où le 5^e Dalaï-Lama a commandé l'extension du monastère du temple du Jokhang et l'agrandissement de son l'entrée. La rue et le temple ont conservé l'atmosphère de l'ancienne Lhassa. Il existe ici un grand nombre de bâtiments et de rues préservés dans le style national ; ce quartier est le centre de la culture traditionnelle de l'ancienne Lhassa.

Le patrimoine culturel du monastère du temple du Jokhang, les nombreuses reliques culturelles et les anciens bâtiments qui subsistent dans le centre historique doivent être conservées pour les générations futures, au service de la recherche et en raison de leur haute valeur historique, scientifique, culturelle.

[**Note** L'État partie ne précise pas les critères au titre desquels il demande l'inscription du bien sur la liste du Patrimoine mondial. Cependant, le palais du Potala a été inscrit en 1994 sur la base des *critères i, iv et vi.*]

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du patrimoine mondial de 1972, le bien proposé est un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

La construction du monastère du temple du Jokhang remonte au VII^e siècle après J.-C., sous le règne de Srong-brtsan-sgam-po XXXII, contemporain de la dynastie des Tang en Chine. Ce roi réalisa l'unité du Tibet et déplaça sa capitale à Demon (l'actuelle Lhassa). La cour impériale du Tibet adopta le bouddhisme avec ferveur et cette évolution s'accentua lorsque la princesse Bhrikuti du Népal et la princesse Wen Cheng de la dynastie des Tang vinrent au Tibet pour y épouser le roi.

Selon la légende, le temple fut construit à l'endroit où le chariot dans lequel la princesse Wen Cheng faisait transporter la statue du Sakyamuni s'enfonça dans la boue, près du lac Wotang. Par divination, la princesse identifia ce lieu comme étant celui du palais du Dragon, dont l'influence maligne ne pourrait être combattue que par la construction d'un monastère. La première pierre fut posée en 647 et les fondations terminées dans l'année.

En 823, le régime tibétain et la dynastie des Tang signèrent une alliance. Une stèle gravée, érigée hors du temple et connue sous le nom de la Tablette de pierre de l'Unité du long Terme, commémore cet événement.

La première grande reconstruction du monastère du temple du Jokhang intervint au début du XI^e siècle. La salle bouddhiste du Jokhang fut soigneusement rénovée et la salle du Bouddha Sakyamuni fut ajoutée sur le côté est. Le chemin de circumambulation interne qui entoure la salle fut ajouté vers 1167, au moment de la restauration des peintures murales. Des avant-toits recouverts de tuiles et incurvés vers le haut furent rajoutés au début du XIII^e siècle.

Au cours du siècle qui suivit la réunification du royaume du Tibet par la dynastie des Sakya, de nombreux aménagements furent réalisés : l'extension de la salle du Bouddha Sakyamuni, la construction d'une nouvelle entrée et l'élévation de la salle du Bouddha Dharmapala, l'installation de statues représentant Srong-brtsan-sgam-po, Wen Cheng et Bhrikuti Devi. Les salles bouddhistes et les toits de tuiles dorées furent rajoutés au troisième niveau sur les côtés nord, est et ouest.

Tsong-Kha-pa fonda l'école réformée des Gelong-Pa du bouddhisme tibétain au début du XV^e siècle, instaurant le Grand Festival des Prières. Il fit recouvrir d'un toit une partie de la cour intérieure de la salle principale du Jokhang.

Le Tibet fut officiellement intégré au domaine chinois sous la dynastie des Yuan (1279-1368). En 1642, le 5^e Dalai-Lama, à qui le chef de la dynastie Qing de Chine avait donné le titre d'empereur, commença un projet de restauration qui devait durer trente ans. Il se poursuivit sous la régence de Sangyetgyatso (1679-1703). L'entrée principale du monastère du temple, le couloir des dix-mille Bouddhas (*Qianfolang*), le chemin du Vendana et les troisième et quatrième étages de la salle bouddhiste principale datent tous de cette période.

Description

Le monastère du temple du Jokhang, qui couvre une superficie de 2,5 ha, est implanté au centre de la vieille ville de Lhassa. Il comporte essentiellement un porche d'entrée, une cour et une salle bouddhiste, entourés de cellules monastiques et d'entrepôts sur les quatre côtés. Les bâtiments sont en bois et pierre. Les murs sont faits de blocs et d'éclats de pierre et sont percés de fenêtres de style tibétain à cadre noir.

Le porche est construit en retrait et bordé par des bâtiments supportés par des piliers formant une cour extérieure spacieuse. À droite se trouve un bâtiment d'un étage couvert de moulins à prières dorés. À l'arrière de ce bâtiment se trouve une grande peinture murale représentant les Quatre Rois du Paradis. Des rideaux tissés en poil de bœuf ou en coton pendent des avant-toits des bâtiments qui bordent l'entrée.

Deux portes situées sous le porche d'entrée sont séparées par un couloir. De chaque côté sont disposées les statues des Quatre Rois du Paradis, habillés en généraux, portant casques et cottes de maille. Le porche ouvre sur une cour ouverte de 32 m de large et de 39,3 m de long, entourée d'un couloir, dont les murs sont couverts de peintures murales dépeignant des milliers de représentations de Bouddha (d'où son nom de Couloir des Dix Mille Bouddhas). Le couloir est soutenu par de nombreux piliers en bois de section carrée ; ceux-ci s'amincissant vers le haut et reposant sur des bases en pierre. Les piliers, poutres, chevrons et plafonds sont peints en rouge et décorés de motifs floraux bleus, verts et or.

Cette première cour ouvre sur le temple bouddhiste, élément principal du monastère. Il comporte quatre niveaux et mesure 82,5 m dans l'axe nord-sud et 97 m dans l'axe est-ouest. Une cour intérieure est entourée de rangées de salles bouddhistes.

Les deux premiers niveaux, distribués régulièrement sur les quatre côtés, constituent la partie la plus ancienne. Au centre

du côté faisant face à l'entrée se trouve la salle de Sakyamuni, flanquée de la chapelle dédiée au Bouddha Amitabha et de la chapelle consacrée à Maitreya. L'architecture de ces trois chapelles, de même que celle des grandes salles des étages inférieurs consacrés à Bouddha comporte des éléments de tradition tibétaine et Han, tandis que les avant-toits du couloir intérieur, décorés de bois sculptés et peints représentant des animaux et des sphinx, sont d'inspiration népalaise et indienne.

Les toits des troisième et quatrième niveaux sont couverts de tuiles de cuivre doré. Au milieu et à chaque extrémité de chaque faitage sont sculptés des épis de faitage en forme de pagodes. Des portiques de style Han soutiennent les avant-toits. Le toit du temple dédié à Sakyamuni a reçu un traitement exceptionnellement fastueux et les ornements du faitage montrent des influences Han et tibétaines.

Le monastère du temple abrite 3299 images de Bouddha, de *bodhisattva*, de divinités, de *dharmapalas* et de figures historiques représentées dans différents matériaux et datant de différentes périodes, ainsi que de nombreux autres trésors et manuscrits qui viennent d'Inde, du Népal, de Chine et du Tibet. Les murs des salles sont couverts de peintures de grande qualité représentant des scènes religieuses et historiques.

Gestion et protection

Statut juridique

L'article 22 de Constitution de la République populaire de Chine stipule que « L'État protège les sites d'intérêts historique ou paysager, les monuments et les vestiges ayant une valeur culturelle et autres biens importants du patrimoine historique et culturel de la Chine ». Selon les termes de la loi sur la protection des vestiges culturels, le monastère du temple du Jokhang est un site majeur protégé pour sa valeur culturelle et historique par le conseil d'État de la République populaire de Chine depuis 1961.

Le bien est protégé par le code pénal de la République populaire de Chine. De même, les réglementations de la Région autonome du Tibet sur la Protection des Reliques Culturelles s'appliquent au monastère du temple du Jokhang.

Gestion

Le monastère du temple du Jokhang est la propriété de la République populaire de Chine.

Il est géré selon un ensemble de règles relatives à la conservation et à la protection de la zone de la rue de circumambulation du Parkor à Lhassa. Un plan détaillé de la zone, publié en 1992, est intégré au plan urbain de la ville de Lhassa. La zone de 7,5 ha autour du temple, qui constitue la zone tampon, est placée sous la protection du niveau le plus élevé, et aucune intervention n'est permise qui risquerait d'affecter le monument. Au-delà se trouvent trois autres zones de protection couvrant une superficie de 130 ha, dans lesquelles des contrôles sont effectués pour éviter toute construction ou démolition indésirable et inappropriée. Toute activité relevant des réglementations de protection doit être autorisée par les autorités.

La responsabilité globale de la conservation incombe à l'administration d'État du patrimoine culturel de la République populaire de Chine, en coopération avec le Bureau d'État des affaires religieuses. Dans la Région autonome du Tibet, la responsabilité est confiée aux organismes homologues locaux : le Bureau des Affaires culturelles, l'administration du patrimoine Culturel, le comité de gestion des affaires religieuses et nationales et le Bureau de la Construction. Ils agissent par le biais des agences appropriées et des bureaux de l'administration de la ville de Lhassa.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

En raison de l'importance de son rôle dans la vie religieuse du Tibet et dans le monde bouddhiste en général, le monastère du temple du Jokhang s'est progressivement agrandi pendant quelque treize siècles et a connu des campagnes de restauration successives.

Récemment, des projets de préservation et de restauration ont été menés entre 1971 et 1974 grâce aux fonds du gouvernement central. Un grand projet de restauration a été financé par le gouvernement central et le gouvernement local à partir de 1991 et s'est poursuivi sur trois ans et demi. Les restaurations portaient sur les peintures murales anciennes ainsi que sur les structures et maçonneries. Des contrôles réguliers et des sondages sont effectués depuis lors afin de vérifier la solidité du monument.

Authenticité

Le monastère du temple du Jokhang est un ensemble d'édifices religieux qui s'est constitué par ajouts au fil des siècles. Il a toujours occupé une place primordiale dans la vie religieuse de la communauté bouddhiste, tant au Tibet que dans le monde bouddhiste. Dans ce contexte, son authenticité est incontestable.

Evaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité Lhassa en mars 2000.

Caractéristiques

Le monastère du temple du Jokhang est un haut lieu du bouddhisme dans le monde. Son architecture et sa disposition sont des exemples remarquables du style tibétain et des influences de Chine, d'Inde et du Népal.

Analyse comparative

Il serait vain de vouloir comparer le monastère du temple du Jokhang à d'autres édifices religieux de la région, car son importance repose plus sur son association avec le palais du Potala que sur ses qualités intrinsèques, bien que celles-ci soient incontestables.

Brève description

Le monastère du temple du Jokhang est un complexe religieux bouddhiste exceptionnel fondé au VIIe siècle. Ses bâtiments et décorations traduisent la grande qualité de l'art tibétain des VIIe, XVIe et XVIIe siècles, et prouvent aussi l'existence des échanges culturels entre le Tibet et les pays voisins.

Recommandation

Que cette extension et le changement de nom soient *approuvés*.

ICOMOS, septembre 2000

Suzhou (Chine)

No 813bis

Identification

<i>Bien proposé</i>	Les jardins classiques de Suzhou (extension)
<i>Lieu</i>	Ville de Suzhou, Province du Jiangsu
<i>État partie</i>	République populaire de Chine
<i>Date</i>	6 janvier 1999

Justification émanant de l'État partie

Quatre des jardins classiques de Suzhou (le jardin de l'Humble Administrateur, le jardin Attardez-vous, le jardin du Maître des Filets et la Villa de la Montagne Étreinte de Beauté) ont été inscrits sur la Liste du patrimoine mondial en 1997 sur la base des *critères i, ii, iii, iv et v*. Cinq autres jardins de Suzhou (le jardin du Pavillon des Vagues, le jardin de la Forêt du Lion, le jardin de la Culture, la Retraite du Jardin du Couple et le jardin de la Retraite et de la Réflexion), sont aussi des exemples exceptionnels de jardins classiques. Ils ont été conçus à différentes périodes de l'histoire et possèdent chacun des caractéristiques bien préservées.

Les jardins de Suzhou sont des chefs-d'œuvre reconnus de l'art du jardin chinois. Leur parfaite intégration de l'art, de la nature et de la philosophie est sans égale. Lors de sa réunion de 1997, le Comité du Patrimoine mondial a considéré que les quatre jardins inscrits ne parvenaient pas à eux seuls à représenter la valeur du jardin chinois dans sa totalité. Il a donc suggéré que d'autres jardins soient ajoutés pour atteindre cet objectif.

Les cinq jardins sélectionnés pour cette proposition d'extension se trouvent dans la vieille ville de Suzhou et à l'extérieur. Ils ont été conçus et construits à diverses périodes - Song, Yuan, Ming et Qing - leurs différences prononcées étant révélatrices des différentes périodes de l'histoire auxquelles ces réalisations artistiques appartiennent. Ces jardins ont reçu la visite de nombreux hauts personnages - dirigeants politiques, artistes, poètes, philosophes - et ont influencé la conception de jardins dans beaucoup d'autres parties de la Chine.

[Ceci est une version abrégée du texte fourni par l'État partie dans le dossier de proposition d'inscription.]

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels telles qu'elles sont définies à l'article premier de la convention du patrimoine mondial de 1972, ces jardins constituent un ensemble de *sites*. Ils sont aussi conformes à la définition de « paysage clairement défini, conçu et créé intentionnellement par l'homme », tel que défini au paragraphe 39 des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*.

Histoire et description

Histoire

Le jardin du Pavillon des Vagues (Canglang) a été construit à la demande de Su Sunqin, poète des Song du Nord, au début du XI^e siècle, sur l'emplacement d'un ancien jardin détruit. Sous les dynasties Yuan et Ming (1279-1644), il devint le *Temple de la Cachette Mystique*. Au cours des siècles, il a été restauré à plusieurs reprises, une tradition maintenue par la République populaire de Chine.

Le Jardin de la Forêt du Lion fut créé en 1342, sous la dynastie des Yuan, par des moines bouddhistes Zen, disciples du fameux Abbot Tianni. À l'époque, il était attaché au monastère. Il tire son nom actuel de l'ensemble de roches aux formes insolites et de la forêt de bambous qui le composent et se réfère indirectement à une légende bouddhiste. Le jardin, qui attirait les lettrés et les artistes, fut séparé du temple au XVII^e siècle. Racheté par un industriel en 1918, il fut donné à l'État après la création de la République populaire de Chine.

Le jardin de la Culture a été construit sous la dynastie des Ming au XVI^e siècle. Avant de recevoir son nom actuel, il eut d'abord celui de *Pavillon de Zui Ying* puis de *jardin des Herbes*.

Les origines de la *Retraite du Jardin du Couple* remontent à la dynastie des Qing, au début du XVIII^e siècle. Un puissant gouverneur invita le célèbre peintre Gu Yun à y construire un pavillon de jardin. Il était bordé de jardins de chaque côté, d'où son nom actuel. Le jardin de l'Est fut restauré et ouvert au public en 1965, les constructions et le jardin de l'Ouest ont été restaurés entre 1990 et 1994.

Le jardin de la Retraite et de la Réflexion est l'œuvre du célèbre peintre Yuan Long, qui le construisit entre 1885 et 1887. Il tire son nom de l'histoire de son premier propriétaire, un commandant de l'armée disgracié, pour qui il signifiait : « Dévouement et loyauté au service de mon pays : retraite et réflexion pour l'amélioration de soi. »

Description

Le jardin du Pavillon des Vagues (Canglang) se distingue par des collines artificielles disposées au centre et entourées d'éléments aquatiques. On pénètre dans le jardin par un pont en zigzag qui laisse découvrir, au détour du chemin, les montagnes peuplées de bambous et de vénérables arbres. Le pavillon carré, orné d'inscriptions idoines, est construit au sommet d'une des montagnes. Les autres édifices, une vingtaine en tout, reconstruits pour la plupart sous la dynastie des Qing, sont disposés harmonieusement dans le

paysage montagneux et reliés entre eux par une galerie couverte. Une double allée couverte, longeant le canal du nord, offre des vues saisissantes, au travers de plus d'une centaine de fenêtres treillisées, d'un côté sur le paysage aquatique et de l'autre sur le paysage montagneux.

Le *Jardin de la Forêt du Lion* possède une remarquable série de montagnes artificielles où sont dispersés pavillons et kiosques. L'élément central est un lac, agrémenté d'une chute d'eau artificielle et de falaises abruptes. Les montagnes construites au XIV^e siècle sont encore très visibles. La forêt de la montagne escarpée est sillonnée de chemins tortueux et recèle de nombreuses grottes et rochers aux formes insolites. Parmi les vingt-deux édifices du jardin, le plus impressionnant est le pavillon de la Paix et du Bonheur, chef d'œuvre de style mandarin.

Un quart de la superficie du *jardin de la Culture* est occupé par une pièce d'eau centrale, bordée au sud d'un paysage de montagnes artificielles et au nord d'un ensemble d'édifices. Les deux côtés sont reliés à l'est et à l'ouest par des galeries ouvertes. Ce jardin est très typique de ceux de la dynastie classique des Ming, à la fois par sa composition et par l'allure de ses treize kiosques et pavillons.

Au centre de la *Retraite du Jardin du Couple* sont regroupés quatre bâtiments alignés. Le *jardin de l'Est* est dominé par une montagne artificielle très réaliste de pierre jaune qui s'élève au-dessus du bassin. Ce dernier est flanqué de plusieurs élégants pavillons de style Ming. Le style du *jardin de l'Ouest* est plus doux, ses collines de calcaire sont reliées entre elles par des cavernes et des tunnels.

Le *jardin de la Retraite et de la Réflexion* se distingue par la variété de ses points de vue. L'ensemble des édifices se trouve en bordure ouest du jardin auquel on accède par un pavillon d'invités en forme de navire. Là encore, l'élément central est une pièce d'eau, entourée d'une série d'élégants pavillons et traversée par l'étonnant *pont Céleste* à double tablier. Le *Pavillon des Beautés Réunies* domine tout le jardin depuis l'angle nord-ouest.

Gestion et protection

Statut juridique

Tout comme les jardins déjà inscrits sur la Liste du Patrimoine mondial, les cinq jardins qui composent cette proposition d'extension sont protégés par une série de lois découlant de la constitution de la République populaire de Chine, dont la loi sur la protection des vestiges culturels, la loi sur l'aménagement urbain, la loi sur la protection de l'environnement et le code pénal. La loi sur la protection des vestiges culturels est assortie d'un ensemble de réglementations, parmi lesquelles la protection contre l'incendie, la prévention des nuisances sonores, etc.

Depuis 1982, Suzhou compte parmi les villes culturelles et historiques classées de la République populaire de Chine. Elle dispose d'un plan directeur urbain dans le cadre duquel les jardins sont classés dans la catégorie la plus élevée. La protection de catégorie A dont ils bénéficient implique la définition de trois zones de protection autour de chacun d'eux et garantit largement le respect des exigences du Comité du Patrimoine mondial concernant la

zone tampon. Des règlements particuliers ont été promulgués en 1996 pour la préservation et la gestion des jardins classiques de Suzhou.

Le *jardin du Pavillon des Vagues*, le *jardin de la Forêt du Lion* et le *jardin de la Retraite et de la Réflexion* sont protégés en tant que vestiges culturels du gouvernement populaire de la Province du Jiangsu depuis 1982. Les deux autres jardins faisant partie de cette proposition d'extension ont été rajoutés à la liste des sites protégés en 1995.

Suzhou est également une ville-clef pour ce qui concerne la protection de l'environnement en Chine. Le contrôle de la pollution y est strict, ce qui profite en particulier aux jardins classiques. Les jardins et leurs environs immédiats bénéficient de réglementations qui leur accordent une protection totale.

Gestion

Tous les jardins sont la propriété de la République populaire de Chine.

La responsabilité globale des vestiges culturels nationaux incombe au Bureau d'État des vestiges culturels de la République populaire de Chine. Au niveau national, le ministère de la Construction est chargé de la supervision de toutes les interventions. Au niveau provincial, la gestion est déléguée au Bureau provincial des vestiges culturels de Jiangsu et au comité provincial de Jiangsu pour la construction, puis, au niveau communal, elle est déléguée aux organismes homologues de la ville de Suzhou. La gestion quotidienne est confiée au Bureau administratif municipal des jardins de Suzhou depuis son instauration en 1952.

La société de construction du jardin classique de Suzhou est un groupe autonome créé en 1980 qui possède un savoir-faire adapté à ce domaine particulier.

Un plan de gestion a été élaboré dans le cadre des lois et réglementations existantes. Il définit les exigences précises en matière de protection, de financement, de suivi, d'entretien, d'effectifs, d'administration et du rôle éducatif des jardins. Il fait partie du plan global de la ville de Suzhou, qui comprend également un plan de développement du tourisme doté de dispositions particulières concernant la présentation et l'utilisation des jardins classiques.

Conservation et authenticité

Histoire de la conservation

Depuis leur création, les jardins ont subi bien des vicissitudes. Après la création de la République populaire de Chine en 1949, le gouvernement leur a accordé une attention particulière à tous les niveaux. Les grandes campagnes de réhabilitation et de restauration ont commencé presque immédiatement et les jardins ont été rouverts au public entre 1954 et 1994.

Il existe aujourd'hui un plan global de suivi dont les dispositions prévoient un entretien quotidien et des projets de préservation programmés pour chaque jardin.

L'exécution de ce plan est confiée au Bureau administratif municipal des jardins de Suzhou

Authenticité

Dans son évaluation des quatre jardins inscrits sur la Liste du Patrimoine mondial en 1997, l'ICOMOS apportait le commentaire suivant : « On a particulièrement veillé à ce que les jardins conservent leur aspect originel. Naturellement, ils ont subi de nombreuses modifications et métamorphoses au cours de leur longue histoire ; le style après restauration correspond à celui du milieu du XXe siècle. On est parvenu à atteindre un niveau élevé d'authenticité grâce à la documentation complète existant sur les jardins de Suzhou depuis quelque deux cents ans ». Ces observations sont également valables pour les cinq jardins de l'actuelle proposition d'extension.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité Suzhou en janvier 2000. Les jardins avaient également été visités par les experts de l'ICOMOS en septembre 1998.

Caractéristiques

Le jardin paysager chinois constitue l'un des sommets de cette forme d'art appliqué. Il combine plusieurs configurations artistiques et horticoles ainsi que des techniques permettant de réaliser une osmose harmonieuse entre les éléments naturels et artificiels, créant ainsi des paysages évocateurs en miniature pour l'agrément des citadins. Il est à cet égard à l'opposé des critères qui caractérisent les immenses jardins que l'on trouve en Europe et dans d'autres parties de l'Asie. [*première évaluation de l'ICOMOS, 1997*]

Analyse comparative

Les jardins de Suzhou, reconnus pour être le cœur de l'art des jardins classiques chinois, sont des chefs-d'œuvre du genre. Il n'existe pas d'ensemble comparable ailleurs dans la région.

Brève description

L'art du jardin classique chinois, qui cherche à recréer des paysages naturels en miniature, n'est nulle part mieux illustré que dans les neuf jardins de la ville historique de Suzhou. Ceux-ci sont généralement reconnus comme des chefs-d'œuvre du genre. Créés entre le XIe et le XIXe siècle, leur conception méticuleuse reflète l'importance métaphysique profonde de la beauté de la nature dans la culture chinoise. [*Adaptation du texte Brèves descriptions des sites inscrits sur la Liste du patrimoine mondial, WHC.99/15.*]

Recommandation

Que cette extension soit *approuvée*.

ICOMOS, septembre 2000

Pula (Croatie)

No 808rev

Identification

<i>Bien proposé</i>	La vieille ville de Pula et son amphithéâtre
<i>Lieu</i>	Région d'Istrie
<i>État partie</i>	République de Croatie
<i>Date</i>	9 juillet 1999

Justification émanant de l'État partie

La ville historique de Pula a été édifée sur un établissement illyrien ; c'est l'un des rares exemples de schéma urbain non orthogonal (non hippodamien) dans le monde romain. Conçue comme une ville-citadelle, elle fut bâtie suivant la courbe des coteaux de la péninsule. Ce type d'urbanisme est devenu connu sous le nom de « plan urbain de site » et se reflète toujours dans sa forme urbaine actuelle. La grande caractéristique de Pula, c'est de s'être développée non pas en suivant le schéma rigide propre aux camps romains, mais dans le cadre d'une croissance organique. Depuis le XVe siècle, Pula est une référence essentielle dans l'étude des villes et monuments anciens.

Les temples romains du forum sont eux aussi un exemple rare, celui de monuments romains intégrés à un hôtel de ville médiéval. L'arc des Sergi est une remarquable réalisation architecturale de la fin de la période hellénistique-romaine. Quant à la porte d'Hercule, c'est un exemplaire unique, calqué sur les nécessités imposées par ce type particulier de plan urbain. Les remparts romains sont restés partie prenante du système de défense urbain jusqu'au XIXe siècle. La cathédrale et les églises paléochrétiennes sont pour leur part des exemples exceptionnels d'églises des IVe et Ve siècles. L'amphithéâtre romain est lui aussi unique en son genre car ses remparts extérieurs sont les mieux préservés au monde ; il représente un exemple unique d'insertion de quatre tours dans la structure du mur porteur extérieur et, au sein de ces tours, d'un système original utilisant des escaliers doubles croisés, seul exemple connu de cette technique.

[*Note* L'État partie n'avance aucune hypothèse dans la proposition d'inscription quant aux critères en vertu desquels il considère que ce bien devrait être inscrit sur la Liste du patrimoine mondial.]

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

La Pula d'aujourd'hui est tout d'abord un établissement illyrien, occupé par les Romains au IIe siècle avant J.-C. Elle accède au plus haut statut urbain grâce à l'empereur Auguste, qui la déclare *Colonia Pollentia Herculanea*. Les remparts de la ville sont construits au Ier siècle avant notre ère, et certains tronçons en subsistent encore, dans la partie orientale de la ville. Le premier forum et le temple Capitolin sont bâtis au début du Ier siècle avant notre ère. Le quartier est réorganisé sous le règne d'Auguste, et les temples de Diane et d'Auguste viennent s'y greffer. L'amphithéâtre est érigé extra-muros, sur la *via Flavia*, qui mène à Rome en passant par Aquilée, dans la seconde moitié du Ier siècle avant J.-C. Il est suffisamment grand pour accueillir 25 000 spectateurs venus voir les gladiateurs s'affronter ou lutter contre des animaux sauvages, et autres spectacles publics.

La cité romaine demeure prospère jusqu'à sa mise à sac, à la fin du IVe siècle, par les Goths. Bélisaire, général de Justinien, la réclame pour l'Empire en 544, et elle reste aux mains des Byzantins jusqu'au VIIe siècle au moment où elle est conquise par les Francs. Ces derniers interdisent les spectacles de l'amphithéâtre, et le grand édifice devient à peine plus qu'une carrière jusqu'au XIIIe siècle, période où le prélèvement des pierres y est interdit. De ce fait, une grande partie de la structure subsiste, d'ailleurs encore parfois utilisée, à ce jour, pour les rassemblements publics.

Les premières églises construites à Pula le sont entre le IVe et le VIIe siècle. La cathédrale et les églises paléochrétiennes, Saint-Nicolas et Santa Maria Formosa, subsistent toujours, en dépit de nombreuses transformations au fil des siècles. À partir du IXe ou du Xe siècle, le quartier du forum devient le pôle des institutions de la commune, et les temples sont incorporés à l'hôtel de ville, qui continue d'assumer ses fonctions aujourd'hui encore.

Du XIVe au XVIIIe siècle, Pula est aux mains de Venise et les monuments romains, l'amphithéâtre, les temples et les portes deviennent des objets d'étude pour les humanistes et les architectes.

Description

Les biens proposés pour inscription incluent une série de monuments au sein de la ville historique de Pula : les temples romains du forum, l'arc des Sergi, la porte d'Hercule et la Porta Gemina, avec des tronçons des remparts romains, le théâtre et l'amphithéâtre romains, la cathédrale, les églises paléochrétiennes Saint-Nicolas et Santa Maria Formosa. La zone tampon se compose du cœur historique de la ville où se dressent les biens proposés pour inscription.

La vieille ville de Pula s'élève sur une petite colline, et s'étend jusqu'à ses alentours, sur une petite péninsule de la mer Adriatique. La zone protégée de la vieille ville (25 hectares) s'étend sur 500 m d'est en ouest, et sur 1000 m du nord au sud. Sur le flanc ouest de la colline, le cœur historique conserve des édifices construits entre le Moyen Âge et le XVIIIe siècle. Au sommet de la colline, un fort vénitien du XVIe siècle se dresse sur les vestiges du *castrum* romain et de la citadelle médiévale. La plupart des autres édifices de cette zone datent du XIXe siècle et du début du XXe siècle. La zone protégée accueille environ 2.850 habitants, tandis que l'ensemble de la ville historique de Pula en compte approximativement 9.000.

Les remparts de la ville romaine furent bâtis au début du Ier siècle avant notre ère ; ils encerclaient la totalité de la péninsule et de la colline. Des traces en subsistent à l'est. Il reste ici deux portes et un arc de triomphe. La porte d'Hercule est une structure simple quoique spéciale, puisqu'elle est construite en oblique, comme l'exigent les remparts. C'est le plus vieux monument préservé de Pula ; elle remonte au milieu du Ier siècle avant notre ère. Du point de vue architectural, c'est une structure simple, qui porte la représentation d'Hercule et une inscription. La Porta Gemina s'inscrit dans les mêmes remparts, et date elle aussi du Ier siècle avant J.-C. Mais elle présente une architecture plus complexe : deux ouvertures à arcades, avec des colonnes semi-circulaires reliées à des pylônes et soutenant une architrave.

L'arc de triomphe des Sergi est lui aussi relié aux remparts, et remonte à la fin du I^{er} siècle avant J.-C. Selon l'inscription, il a été érigé par Salvia Postuma Sergi pour sa famille. Il est tourné vers l'ouest, et son arc unique, soutenu par deux colonnes corinthiennes de chaque côté, est orné de deux figures ailées. Au-dessus de l'arc, une frise comporte une inscription, deux dresseurs de chevaux et des décorations composées de *putti*. Le monument se termine par un attique tripartite.

Le forum, cœur de la ville romaine, remonte probablement à la première moitié du Ier siècle avant notre ère. Le temple Capitolin se dresse à l'extrémité la plus étroite du forum ; il était probablement consacré à Hercule, protecteur de la Pula romaine. La base de ce temple, octostyle, fait 19,5 x 34,0 x 1,64 m. La structure a en grande partie disparu, mais des vestiges restent visibles dans le sol et dans les édifices du site. À la fin du Ier siècle avant notre ère, le forum est remodelé, et deux nouveaux temples s'ajoutent de chaque côté du temple Capitolin, le premier dédié à Auguste, le second à Diane.

Le temple d'Auguste est construit entre l'an 2 et l'an 4 de notre ère. Cet édifice prostyle tétrastyle de style corinthien s'élève à l'ouest du temple Capitolin. Actuellement, il est presque complet, après plusieurs restaurations au XXe siècle, et inclut un portique, le mur de la *cella* ayant été reconstruit par anastylose. La façade principale, vers le sud, possède ses colonnes et ses chapiteaux d'origine ; l'escalier a été reconstruit, l'architrave et le fronton restaurés. Le côté nord présente des traces d'ouvertures médiévales, à l'époque où le temple faisait partie de l'hôtel de ville.

Le temple de Diane, antérieur à son jumeau le temple d'Auguste, est situé 48 cm plus haut à l'est du temple Capitolin. Quoique très similaire à l'autre temple, il en

diffère par quelques détails. Au Moyen Âge, il est intégré à l'hôtel de ville, mais seule une partie de la structure originale est conservée, notamment le mur arrière et une partie de l'élévation occidentale. On trouve toujours, sous le sol de l'hôtel de ville, des vestiges des fondations du temple. Les structures restantes ont été restaurées en 1986.

Le théâtre romain semi-circulaire est érigé sur la colline, sous le règne d'Auguste ; il subsiste aujourd'hui à l'état de ruine. La partie basse de l'auditorium est faite de pierre ; les sections supérieures ont en partie disparu et en partie été recouvertes par des structures postérieures. Il reste également des tronçons des murs extérieurs et des entrées.

L'amphithéâtre a été construit en dehors des limites de la ville, au nord-est de cette dernière. L'édifice couvre au total 11 466 m², mesure 132,45 m par 105,96, et la zone s'étendant jusqu'à la mer fait également partie du tracé original du site. Au niveau du sol, il y a 72 arcs. Au sol, le plan repose sur une courbe polycyclique, et non sur une ellipse comme on le croit généralement. À l'instar des amphithéâtres de Trèves et Cyzique, celui de Pula se dresse à flanc de coteau. C'est un cas relativement rare parmi les amphithéâtres romains ; ainsi, ceux de Rome, de Vérone et d'El Djem sont totalement autonomes. Du côté ouest (côté mer), il compte quatre niveaux et s'élève sur 31 m, mais à l'est (côté terre), seuls les deux niveaux les plus hauts sont nécessaires. Les quatre tours extérieures encastrées dans les murs et leurs escaliers donnent accès aux troisième et quatrième niveaux ; ce sont des traits que l'on ne retrouve que dans l'amphithéâtre de Pula. Elles soutiennent également les pylônes (*classarii*) d'où s'étendait un auvent de toile (*velarium*), pour protéger les spectateurs du soleil et de la pluie. La structure d'origine est faite de pierres extraites de la carrière romaine de Vinkurum, à 7 km de la ville. La quasi-totalité du mur extérieur, un tronçon notable du mur intérieur, les fondations, les murailles et les voûtes en berceau qui soutiennent l'auditorium, de même que les vestiges du système de drainage, ont survécu. Les détails restent assez visibles comme les parties du toit avec sa gouttière et son parapet, et divers éléments ornementaux et techniques.

La cathédrale se dresse à proximité de la mer, au nord-ouest de la colline. La plus ancienne église du site, qui date du IVe siècle, est un petit bâtiment à nef unique et de plan rectangulaire. À côté d'elle se trouve une autre petite église, qui remonte au début du Ve siècle. À la fin du Ve siècle, une basilique plus grande (21 x 50 m), constituée de trois nefs et de deux rangées de colonnes (11 par nef), est construite ici. Elle devient par la suite la cathédrale, qui conserve encore des traits de la première église, comme ses petites fenêtres en pierre taillée et ses détails gravés. Au VIIIe et au IXe siècle, la construction est modifiée ; de nouveaux pavements en mosaïque sont ajoutés, ainsi que du mobilier, un retable et un *ciborium*. On trouve à l'arrière de l'église une chapelle du XIIIe siècle. En 1242, les Vénitiens mettent le feu à l'église, mais elle est ensuite reconstruite. En 1338, le toit s'effondre, et en 1354 et en 1379, les Génois emportent les grandes portes de bronze. À la suite de ces dommages, des réparations sont entreprises et un nouvel autel est consacré en 1457. L'évêque Altobello Averoldo (1497-1531) achève la reconstruction. La façade est revêtue de carreaux en 1600, et le nouveau beffroi est construit entre 1671 et 1697, en partie avec les sièges de pierre de l'amphithéâtre. Des restaurations modernes sont réalisées en 1884 puis en 1923,

après un incendie. Le *ciborium* est enlevé en 1927, et ses colonnes sont placées dans le nouveau porche, sur l'ancien sanctuaire de Saint-Thomas.

L'église paléochrétienne Saint-Nicolas s'élève sur le flanc nord-ouest de la colline. Érigée aux alentours de l'an 600 sur un édifice romain, elle ne compte qu'une seule nef (14 x 8 m), orientée est-ouest. Les chapiteaux composites de l'église viennent probablement d'un autre édifice. Au IXe siècle, le mobilier est refait. En 1583, l'église est offerte aux immigrants grecs, qui y introduisent leur rituel et reconstruisent le beffroi. Les XVIIe et XVIIIe siècles sont le théâtre de nouvelles modifications. En ce qui concerne les temps modernes, des réparations du toit ont lieu en 1952, et des travaux sur la structure dans les années 1960.

La basilique Santa Maria Formosa, du début de l'ère chrétienne, et son couvent se trouvent dans le quartier sud de la ville. Cette basilique à trois nefs (19 x 32 m) est bâtie pendant la deuxième moitié du VIe siècle ; à l'origine, sa décoration évoque celle des églises de Ravenne. Elle est endommagée par le feu en 1242, durant un raid vénitien sur Pula. À la fin du XVIe siècle, la chapelle est redécorée de fresques. En 1547, Jacopo Sansovino remplace les colonnes de marbre par des structures de brique, tandis que les colonnes d'origine sont emportées à Saint-Marc, à Venise. Au XVIIe siècle, l'édifice est gravement endommagé ; en effet, ses pierres lui sont en grande partie prises pour rénover l'hôtel de ville, dans le forum. Après cela, seule la chapelle du sud, Santa Maria Carmelo, reste en usage.

Gestion et protection

Statut juridique

Les monuments romains (temples, portes, arc de triomphe, théâtre et amphithéâtre) sont la propriété de la municipalité de Pula. La cathédrale appartient à l'Église catholique romaine de Pula. L'église Saint-Nicolas est la propriété de l'Église serbe orthodoxe de Pula et Peroj. Quant à celle de Santa Maria Formosa, elle appartient à la municipalité de Pula, tandis que certaines parties de la chapelle du nord s'inscrivent toujours dans des résidences particulières sur le site.

Tous les biens proposés pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial sont protégés par la loi sur la protection des monuments culturels de la République de Croatie. Le centre historique de Pula est protégé par décret de l'Institut de conservation de Rijeka (1965) et figure au Registre des biens culturels de la République de Croatie. Tous les édifices historiques et leurs vestiges au sein de cette zone sont classés « monuments culturels ». En outre, l'Institut de conservation de Rijeka a promulgué un édit portant spécialement sur leur protection. L'amphithéâtre figure au plus haut rang des monuments architecturaux de la République de Croatie ; il est expressément mentionné dans la loi d'urbanisme régional de Croatie, le plan directeur urbain pour la ville de Pula et le plan urbain détaillé pour la vieille ville de Pula.

Gestion

La gestion des biens proposés pour inscription est du ressort des agences pour la protection des monuments culturels (Rijeka) du ministère de la Culture de la République de

Croatie (Zagreb). Sous certains aspects, elle incombe également au musée archéologique d'Istrie de Pula, au département de l'Éducation, de la Culture et du Sport de la région d'Istrie, au département d'urbanisme régional, d'architecture et de protection de l'environnement pour la région d'Istrie. En juillet 1999, une nouvelle section « conservation » de l'Agence pour la protection des biens culturels est mise en place à Pula. La gestion de l'amphithéâtre est sous la responsabilité directe du musée archéologique d'Istrie, à Pula.

Par le passé, les monuments historiques de Pula recevaient quelques 500 000 visiteurs par an, dont 80 % étrangers, mais ce chiffre baisse depuis quelques années. En 1993 et en 1996, la ville de Pula a organisé des concours architecturaux pour la réhabilitation et la présentation des zones de la place de Portarata et les environs de l'amphithéâtre. La présentation du théâtre romain et ses environs nécessitera de l'attention à l'avenir. La majorité du quartier historique protégé de la vieille ville de Pula est une zone piétonnière, hormis dans le secteur de l'église Saint-Nicolas. Par conséquent, la pollution automobile a été grandement réduite ; on prévoit d'agrandir la zone piétonnière pour améliorer encore la situation. Il convient de noter que la région de Pula n'est pas considérée comme soumise à de gros risques sismiques. Toutefois, il existe des risques d'inondation dans les parties basses de la ville, et l'église Saint-Nicolas et la basilique Santa Maria Formosa devront être protégées contre l'humidité.

Les principaux monuments proposés pour inscription sont bien documentés, avec des archives photogrammétriques, géodésiques et architecturales. Ces dossiers ont été complétés par de récentes recherches et études associées aux travaux de conservation et de restauration, avec notamment l'amphithéâtre, les temples romains et l'hôtel de ville, l'arc des Sergi et les vestiges des murailles romaines. La documentation inclut également les archives historiques et les rapports antérieurs, qui sont disponibles. Toutes ces archives facilitent le suivi de l'état de conservation des monuments.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

En 1809-1818, l'architecte P. Nobile a travaillé à la restauration et à la reconstruction des temples dans le quartier du forum. Une autre période de restauration s'ouvre en 1924 lorsque le temple d'Auguste est reconstruit sous la direction de l'architecte G. Brass, puis à nouveau après la Seconde Guerre mondiale, en 1946/1947, sous la tutelle de l'architecte F. Franco. Les derniers travaux de restauration sur ce temple ont eu lieu entre 1983 et 1989, sous la direction de A. Krizmanić et sur la base d'une vaste étude archéologique et scientifique. Ils ont garanti un bon état de conservation pour toutes les parties du temple, tout en assurant sa présentation au public.

L'arc de triomphe des Sergi a survécu dans son intégralité, et des travaux de conservation sont prévus pour bientôt. Les vestiges proches de la muraille romaine ont été partiellement reconstruits pour améliorer leur présentation, en 1994-1996. Quant à la porte d'Hercule et à la Porta Gemina, elles ont été préservées avec peu d'intervention. De 1997 à 1999,

certaines recherches sont effectuées sur le site, et les vestiges de la muraille romaine sont préparés en vue de leur présentation. Les vestiges du théâtre romain font l'objet de recherches et de documentation, avec quelques travaux de restauration dans les années 1970, mais de plus amples travaux sont nécessaires.

L'amphithéâtre fait l'objet de fouilles entre 1750 et 1810. Diverses restaurations sont réalisées en 1814-1818, 1890-1892, 1932-1933 et 1936-1942. De 1970 à 1980, des mesures de conservation sont prises, et de 1984 à 1986, un projet de restauration en deux volets - fouilles archéologiques et étude approfondie, particulièrement du couloir circulaire du premier niveau dans la partie ouest de l'amphithéâtre - aboutit à la restauration des parapets de pierre et à la reconstruction des barrières de bois. Les escaliers et les murs de pierre du premier *menian* sont partiellement reconstruits, les structures au niveau du sol sont consolidées, et la structure originale de la tour du sud-ouest, en ruines, est réhabilitée. Pour les parties reconstruites, les pierres ont été extraites de la même carrière que les matériaux d'origine, les formes des nouveaux éléments ont été réalisées d'après les preuves archéologiques, et l'authenticité de toutes les parties d'origine du monument a été respectée. Les espaces résultant de ces travaux ont été mis à profit pour accueillir le musée archéologique d'Istrie, et à d'autres fins adéquates liées aux fonctions actuelles de l'amphithéâtre. Il reste des travaux à achever, entre autres pour éliminer tout risque futur dû aux restaurations antérieures. Ainsi, il faut par exemple enlever les dalles de béton armé ou les structures d'acier corrodées et les remplacer par des éléments plus appropriés.

Dans les années 1920, le site de la cathédrale a fait l'objet de fouilles. Après quelques dégâts occasionnés par la guerre, les autorités de Trieste ont restauré la cathédrale en 1945-1947. Le toit de l'église Saint-Nicolas a été restauré en 1998. Santa Maria Formosa a fait l'objet de travaux de restauration dans les années 1920, sous l'administration anglo-américaine d'après-guerre et à nouveau dans les années 1990. Les travaux actuels se concentrent sur la consolidation structurelle, la restauration du toit, le rejointoiement de la maçonnerie en briques et la conservation des stucs.

Authenticité

La ville historique de Pula, qui a connu les ravages du Moyen Âge et ceux de la guerre au XXe siècle, a traversé bon nombre de périodes orageuses. Toutefois, quelques éléments significatifs romains, médiévaux et postérieurs ont survécu. Les monuments qui subsistent, et tout particulièrement l'amphithéâtre, les temples romains, l'arc de triomphe et les églises paléochrétiennes, ont eux aussi pâti de ces temps difficiles. On peut en outre remettre en question certaines des interventions modernes. Néanmoins, ils ont conservé leur authentique tissu historique jusqu'à ce jour, dans leur intégrité historique.

L'amphithéâtre est relativement bien préservé, particulièrement pour ce qui est des murs extérieurs et des tours d'escaliers. Les récents travaux de restauration ont entre autres porté sur la restauration et la reconstruction partielle de certains éléments ; ils s'inscrivent dans la politique de réutilisation du monument pour en faire un musée et un lieu de spectacle, avec des représentations qui se tiennent traditionnellement dans l'arène. Le temple

d'Auguste a lui aussi fait l'objet de plusieurs restaurations récentes, mais il s'agit principalement d'anastyloses, qui sont donc acceptables aux termes de la charte de Venise. L'arc de triomphe et les portes romaines ont préservé leur intégrité. Quant aux vestiges des remparts romains, des travaux récents de restauration y ont été menés de façon assez considérable pour permettre de les présenter au public.

Le destin des églises paléochrétiennes les a conduites à subir plusieurs transformations. Toutefois, les éléments qui nous sont parvenus sont incontestablement authentiques. Par bien des côtés, les monuments expriment la véritable histoire du lieu ; leurs blessures et leurs problèmes sont le reflet de la souffrance d'un peuple.

Pour conclure, on peut considérer que les monuments proposés pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial répondent au critère d'authenticité.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité le site en février 2000. L'ICOMOS a également consulté son Comité scientifique international des villes et villages historiques.

Caractéristiques

Les monuments proposés pour inscription représentent les vestiges d'une ancienne citadelle romaine, qui était elle-même un cas particulier en matière d'urbanisme. Le plan soulignait la nécessité d'adapter les critères de conception aux impératifs du site et de sa nature. Par conséquent, la distribution des monuments au sein du site n'était pas basée sur des schémas rigides, mais plutôt sur une disposition « organique ». Le site possède donc une identité qui lui est propre. Malheureusement, les monuments ont souffert de graves destructions au fil des siècles, et il ne reste plus que des fragments de l'ancienne cité romaine.

Analyse comparative

La Méditerranée est riche en villes et peuplements de la Rome antique. À cet égard, Pula doit visiblement faire face à une certaine concurrence. Il est reconnu que la fondation romaine, sur le site d'un peuplement antérieur, s'est adaptée aux besoins du site naturel de façon particulière, par exemple en incurvant le schéma des rues de l'ancienne citadelle en suivant la ligne côtière de la péninsule.

La proposition d'inscription antérieure de l'amphithéâtre de Pula sur la Liste du patrimoine mondial a été différée dans l'attente d'une étude comparative des amphithéâtres et théâtres romains. Suite à cette étude, réalisée depuis par l'ICOMOS, l'amphithéâtre de Pula est considéré comme ne correspondant pas aux critères liés à la valeur universelle exceptionnelle, au vu, également, des autres amphithéâtres déjà inscrits. Cette constatation vaut également pour le théâtre romain.

Brève description

La ville historique de Pula a été édifée sur un établissement illyrien ; c'est l'un des rares exemples de schéma urbain non orthogonal (*non hippodamien*) dans le monde romain. La grande caractéristique de Pula, est de s'être développée non pas en suivant le schéma rigide propre aux camps romains, mais dans le cadre d'une croissance organique. Parmi les monuments figurent l'amphithéâtre romain, des temples et un arc de triomphe, ainsi que des églises du début de l'ère chrétienne, témoins de l'ancien statut du site.

Recommandation

Que ce bien ne soit pas inscrit sur la Liste du patrimoine mondial.

ICOMOS, septembre 2000

Vallée de l'Abava (Lettonie)

No 997

Identification

<i>Bien proposé</i>	Vallée de l'Abava
<i>Lieu</i>	Province de Kurzeme
<i>État partie</i>	République de Lettonie
<i>Date</i>	15 septembre 1999

Justification émanant de l'État partie

Ce territoire, qui dans les années 1930 portait le nom de « Suisse Kurzeme », souhaite retrouver son lustre d'autrefois. Outre le tourisme, les activités principales de la vallée de l'Abava sont l'agriculture, l'industrie et l'artisanat. En plus de sa valeur naturelle, culturelle et historique remarquable, la vallée dispose d'une infrastructure bien développée par rapport à d'autres parties du pays.

Il est proposé de prévenir toute détérioration du milieu naturel et culturel de la vallée de l'Abava, de préserver le patrimoine culturel et naturel pour les générations futures et, ainsi, de promouvoir l'aménagement équilibré de la zone en mettant l'accent sur l'éducation, le tourisme et la recherche. Ces objectifs requièrent une étude approfondie du patrimoine historique local et la mise en valeur de l'art populaire, y compris l'aménagement paysager moderne.

La diversité biologique et un nombre remarquable de biens relevant du patrimoine national ont été préservés dans la vallée de l'Abava. L'un et l'autre constituent les racines de la mentalité et du sens de l'harmonie du peuple letton.

Les qualités esthétiques de la vallée s'expriment par l'intégration des paysages agricoles et naturels au patrimoine culturel et artistique. Elles se manifestent par :

- un paysage naturel varié, typiquement letton (plaines, montagnes, défilés, rivières et cours d'eau, forêts, prairies) ;
- un paysage agricole ouvert, portant les traces des réformes agraires du XIXe siècle, de 1920 et de la période de collectivisation soviétique ;
- un patrimoine culturel, sous la forme de bâtiments des XVIIIe et XIXe siècles, des sites archéologiques, un paysage culturel et des éléments immatériels du patrimoine tels que l'histoire, la toponymie et le folklore ;

- des expressions artistiques contemporaines et traditionnelles (expositions, vie artistique, festivals, concerts, etc.)

[**Remarque :** L'État partie ne fait aucune proposition dans le dossier de proposition d'inscription quant aux critères au titre desquels il envisage de proposer l'inscription de ce bien sur la Liste du patrimoine mondial.]

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels telles que définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *site*. C'est également un *paysage culturel*, conformément au paragraphe 39 des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*.

Histoire et description

Histoire

La vallée de l'Abava est située dans la province de Kurzeme, également connue sous le nom de Courlande. Des fouilles archéologiques attestent la présence de l'homme depuis au moins le Néolithique, au deuxième millénaire av. J.-C. Durant cette période et pendant l'âge du bronze, la région était peu peuplée. Des peuples germaniques se sont installés dans la région au cours du premier millénaire av. J.-C., mais la démographie ne s'est vraiment développée qu'à partir de la fin du premier millénaire de notre ère. La région fut envahie par les Vikings au IXe siècle, puis attaquée par la Russie au Xe siècle. Le développement démographique s'est poursuivi pendant le début de la période médiévale. Au milieu du XIe siècle, les *Coures*, un peuple balte venu du sud, s'installèrent. Un traité signé entre le seigneur local de Courlande et le vice-légat du pape en 1230 mentionne cinq villages qui existent encore aujourd'hui.

Ce traité n'a pas empêché l'ordre Teutonique de conquérir la région en 1253, d'en chasser les anciens maîtres et de la christianiser. Les grandes voies prussiennes construites entre Königsberg, Riga et Reval (Tallinn) passaient par la vallée de l'Abava. La Courlande fut dominée par l'ordre Teutonique jusqu'en 1562, puis passa dans les mains de la couronne polonaise.

Le duché de Courlande, État client de la Pologne, connut une période florissante entre 1561 et 1795, avant d'être annexé par la Russie. De cette époque datent les remarquables monuments baroques qui furent construits dans la vallée. Le mouvement d'indépendance émergea au XIXe siècle.

Après avoir subi d'intenses ravages pendant la Première Guerre mondiale, la région fut intégrée à la nouvelle République de Lettonie en 1918. Pendant la Seconde Guerre mondiale, la vallée fut à nouveau durement touchée par les actions militaires, puis la Lettonie fut d'abord annexée par l'Allemagne, puis passa sous le contrôle de la Russie en tant que membre de l'URSS. La Lettonie proclama son indépendance en août 1991.

Description

La rivière de l'Abava (129 km), qui traverse la partie orientale des hautes terres de Kursa (Kurzeme), est de formation glaciaire. Défilés profonds et chutes d'eau se succèdent en certains endroits tandis qu'à d'autres, son cours suit de tranquilles méandres dans une vaste plaine alluviale.

Le paysage proposé pour inscription couvre une zone de 8013,61 ha. Il est constitué de la vallée de l'Abava et des vallées tributaires. Il est jalonné par les villes de Kandava, Sabile et Renda. La partie la plus pittoresque, comprise entre Kandava et Sabile, est une zone de paysage ouvert, aux versants abruptes et boisés. Au-delà de Sabile, la forêt couvre une grande partie du fond de la vallée.

La ville de Sabile est implantée sur deux terrasses de chaque côté de la rivière. Elle s'est agrandie autour du château, construit en pierre par l'ordre Teutonique, en remplacement d'une structure plus ancienne mentionnée dans le traité de 1230. Il ne reste du château que la motte.

Kandava, sur la rive droite de la rivière, est implantée sur un site en hauteur. À l'instar de Sabile, la ville s'est agrandie autour du château de l'ordre Teutonique construit en 1253-1259. Ce dernier a été ravagé par plusieurs incendies à la fin du XIXe siècle, de sorte que les bâtiments en bois ont été détruits et remplacés par des structures en pierre, dont beaucoup survivent aujourd'hui. Leurs fondations utilisent les pierres de l'ancien château.

Tous les groupes de bâtiments typiques de la région de Kurzeme se trouvent dans la vallée de l'Abava. Les éléments les plus importants du centre historique des villes de Kandava et de Sabile sont les églises luthériennes. Leur architecture est remarquable, de même que leur mobilier et leur décoration intérieure.

Les édifices des domaines de la vallée illustrent les tendances qui ont prévalu aux XVIIIe et XIXe siècles pour la construction des manoirs de la campagne lettone. Beaucoup d'entre eux sont de style néo-classique et associent l'utilisation de techniques et de matériaux locaux traditionnels. Il en résulte des ensembles architecturaux originaux. Ces domaines comportent un manoir, un parc et divers bâtiments annexes (écuries, granges, etc.).

Les bâtiments publics (écoles, orphelinats, hospices), sont un autre groupe de constructions qui a son importance dans le patrimoine culturel et qui éclaire la vie du paysan letton. Les moulins sont également des éléments marquants du paysage, de même que les anciennes auberges, pour la plupart transformées en habitations.

Gestion et protection

Statut juridique

La vallée de l'Abava a été déclarée « territoire protégé pour sa valeur dans l'histoire de la civilisation » par le gouvernement letton en 1996. Ce territoire comporte trente sites archéologiques, deux ensembles de bâtiments urbains, les centres historiques de Sabile (région de Talsi) et de Kandava (région de Tukums), onze monuments architecturaux (domaines, églises et chapelles, presbytères,

château de Kandava, tour poudrière et deux appartements) et dix sept pièces d'art (autels, orgues et autres mobiliers d'églises). Ces sites et monuments sont tous couverts par la loi lettone sur la protection des monuments.

Du fait de la protection légale des monuments, aucuns travaux susceptibles d'avoir un impact négatif sur l'intégrité et les biens culturels de ce territoire ne sont autorisés. Sont soumis au contrôle légal, entre autres, les nouvelles constructions, les extensions de bâtiments existants, les modifications du paysage historique, l'exploitation des mines et carrières, les coupes forestières, les dommages causés aux champs et prairies et toutes formes de pollution.

Les réglementations sur les réserves naturelles, adoptées par le cabinet des ministères lettons le 9 mars 1999, sont entrées en vigueur le 1^{er} janvier 2000. Elles s'appliquent directement à la vallée de l'Abava.

Gestion

Il existe divers types de propriétés : 21 % du territoire est détenu par l'État, 6 % par les communes et le reste par des propriétaires privés ou des sociétés.

La gestion de la réserve de la vallée est conforme aux lois et réglementations mentionnées ci-dessus. Il existe une administration et un conseil d'administration de la réserve, dont les tâches sont les suivantes : protection et conservation des monuments culturels et naturels, utilisation et restauration des bâtiments historiques, mission éducative et information du public, organisation de conférences et autres événements, préservation et renouvellement de l'environnement culturel dans son ensemble et promotion d'un développement équilibré prévoyant des aménagements appropriés pour le tourisme et les loisirs. Il existe également un conseil consultatif constitué de représentants des autorités municipales compétentes, de l'Inspection générale de la protection du patrimoine (ministère de la Culture), du ministère pour la protection de l'environnement et le développement régional et du Musée Pedvale d'art de plein air.

Il n'existe pas de plan de gestion pour le bien proposé pour inscription. Un plan est cependant en préparation depuis 1994. Il s'agit d'un projet pilote préparé conjointement avec le Conseil de l'Europe.

La province d'Overijssel aux Pays-Bas collabore avec les autorités lettones depuis 1998 sur un projet conjoint pour la protection et la mise en valeur des prairies.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

La protection et la conservation des monuments archéologiques et historiques sont pratiquées depuis la première République (1918-1940), sous le contrôle du Conseil national des monuments. Les actions de protection et de conservation se sont poursuivies après la Seconde Guerre mondiale, pendant la période soviétique. Depuis le rétablissement de la République en 1991, elles sont gérées par l'Inspection générale de la protection du patrimoine, organe de l'État letton.

Authenticité

À l'instar d'autres paysages culturels, l'intégrité est un facteur aussi essentiel que l'authenticité. Le paysage s'est modifié continuellement depuis le Moyen Âge ; ce qui est visible aujourd'hui est le reflet de l'histoire et comporte des traces remontant à la préhistoire et à la période féodale et allant jusqu'à l'épisode soviétique dans la seconde moitié du XXe siècle. L'avenir de l'intégrité de ce paysage historique est garanti par les mesures législatives et réglementaires en vigueur.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité la vallée de l'Abava à la fin du mois de février et au début du mois de mars 2000.

Caractéristiques

La vallée de l'Abava est un exemple intéressant de paysage culturel balte, dont l'évolution, depuis la préhistoire jusqu'à nos jours, est interprétable à partir d'une diversité de vestiges et d'éléments témoins.

Analyse comparative

La vallée de l'Abava a des points communs avec d'autres paysages culturels déjà inscrits sur la Liste du patrimoine mondial, comme l'indique le dossier de proposition d'inscription. Il est donc important qu'elle soit comparée aux paysages agricoles historiques de la région balte, y compris la Scandinavie et les pays voisins d'Europe centrale.

Observations de l'ICOMOS

Cette proposition d'inscription a suscité toutes les sympathies de la part de l'ICOMOS qui se rend bien compte des efforts qu'a déployés l'État partie pour préserver et protéger ce paysage plaisant. Cependant, l'ICOMOS ne pense pas qu'il possède la qualité de valeur universelle exceptionnelle requise pour justifier l'inscription sur la Liste du patrimoine mondial.

Recommandation

Que ce bien ne soit pas inscrit sur la Liste du patrimoine mondial.

ICOMOS, septembre 2000

Etchmiadzine/Zvartnotz (Arménie)

No 1011

Identification

<i>Bien proposé</i>	Etchmiadzine et le site archéologique de Zvartnotz
<i>Lieu</i>	Armavir Marz (région)
<i>État partie</i>	République d'Arménie
<i>Date</i>	9 juillet 1999

Justification émanant de l'État partie

La culture arménienne est l'une des plus anciennes au monde. Elle a traversé toutes les étapes de la civilisation humaine. On considère que l'Arménie est entrée dans la nouvelle ère de son histoire en 301, avec l'adoption du christianisme comme religion officielle. Selon le grand historien arménien du Ve siècle, Agatangeghos (Agafangel en grec), Gregor Lousavorich, saint Grégoire l'Illuminateur, premier patriarche d'Arménie, eut une vision. Le Christ descendit du ciel et toucha la terre avec un marteau d'or. À cet endroit fut donc construite une église baptisée Etchmiadzine, « le lieu où l'Unique est descendu ».

Les érudits ont proposé diverses interprétations pour la construction originale de la grande cathédrale d'Etchmiadzine. Sous sa forme actuelle, elle résulte de reconstructions réalisées entre les Ve et VIIe siècles, et se range parmi les églises halle à coupole centrale et plan cruciforme. C'est en fait le prototype de toutes les constructions ultérieures de même type. Depuis le XVe siècle, Etchmiadzine, avec la grande cathédrale et les autres édifices environnants, est le siège de l'Église apostolique d'Arménie et la résidence des catholicos arméniens. À côté de la grande cathédrale se trouvent les églises Sainte-Gaïané, Sainte-Hripsimé, Sourb Astvatsatsin (mère du Christ), Saint-Chogakat, et d'autres encore.

Trois zones distinctes sont proposées pour inscription :

1. La grande cathédrale d'Etchmiadzine et l'église Sainte-Gaïané (30,2 hectares) ;
2. L'église Sainte-Hripsimé et l'église Saint-Chogakat (25,3 hectares) ;
3. Le site archéologique de Zvartnotz, avec les ruines du temple, du palais royal et d'autres constructions (18,8 hectares).

Critères iii, iv et v

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *ensemble*.

Histoire et description

Vagharchapat (ancien nom d'Etchmiadzine) était un peuplement ancien ; les recherches ont révélé son apparition aux IIIe-IVe siècles avant notre ère. Le site fut détruit et reconstruit d'innombrables fois, suite aux invasions venues de l'est comme de l'ouest. À la fin du XIXe siècle, la population avoisinait les 10 000 habitants. Pendant la période soviétique, Etchmiadzine devint un centre régional, avec quelques 61 000 habitants et un territoire de 2001 hectares.

La cathédrale d'Etchmiadzine est le plus ancien temple chrétien d'Arménie. Elle fut en effet construite en 301-303 par Gregor Lousavorich (saint Grégoire l'Illuminateur), fondateur de l'Église apostolique d'Arménie, à Vagharchapat (ancien nom d'Etchmiadzine), alors capitale et cœur religieux de l'Arménie.

La cathédrale d'Etchmiadzine était à l'origine une basilique voûtée. Mais elle fut gravement endommagée à l'occasion de soulèvements politiques, et prit son actuel plan cruciforme au cours des travaux de restauration ordonnés par Vahan Mamikonian, gouverneur d'Arménie en 480. En 618, le catholicos Komitas fit remplacer la coupole de bois par une autre identique, mais en pierre cette fois, soutenue par quatre énormes piliers indépendants reliés par des arcades élançées aux parois extérieures. Celles situées du côté nord datent des IVe et Ve siècles. Cette structure subsiste quasiment intacte.

Au XVIIe siècle, un campanile de trois étages fut construit en face de l'entrée ouest. Les rotondes à six colonnes, sur des bases à quatre piliers, construites au début du XVIIIe siècle sur les absides nord, est et sud, donnent à la cathédrale un aspect à cinq coupoles. Les fresques intérieures, du peintre arménien Hovnatianian en 1720, furent restaurées et retravaillées par son petit-fils entre 1782 et 1786. Les trois bâtiments ajoutés à l'aile est de la cathédrale en 1869 abritèrent dès cette date les riches dons qui constituèrent le trésor de l'église et des œuvres d'art de grande valeur ; c'est là que se trouve aujourd'hui le musée du monastère. Encerclant la cour du monastère, les bâtiments du Catholicos, une école, les réfectoires d'hiver et d'été, un hôtel et la porte de Trdat furent construits entre le XVIIe et le XIXe siècle. Sur l'initiative du catholicos Vazgen I^{er}, des travaux de restauration scientifique ont récemment été entrepris, au cours desquels les fouilles ont révélé des vestiges de l'ère païenne, avec entre autres un autel sacrificiel et une stèle urartienne en granit.

L'église Sainte-Hripsimé (618) est l'exemple même d'église à plan cruciforme et coupole centrale. Sa principale caractéristique est l'harmonie fondamentale du tracé et des proportions, ainsi que la simplicité et la pureté classique de ses façades, traits propres à l'architecture arménienne du Haut Moyen Âge. Hormis une tour-clocher ajoutée au XVIIIe siècle, le monument n'a subi aucune

transformation importante. L'église Sainte-Gaiané fut construite à Etchmiadzine par le catholicos Erz en 630. Elle se distingue par ses proportions élancées et délicates. Un dôme et les plafonds furent reconstruits au XVIIe siècle, parallèlement à la construction d'un grand portique à arcade le long de la façade occidentale, destiné à accueillir les dépouilles des membres les plus éminents du clergé arménien.

Le site archéologique de Zvartnotz est un exemple unique d'architecture arménienne du début de l'ère chrétienne. Ce temple fut construit par le catholicos Nersès III, dit le Constructeur, au milieu du VIIIe siècle. Après avoir abandonné le trône de catholicos pour un temps, en 652, il reprit ses fonctions en 658, et acheva la construction du temple, de ses annexes séculières et de ses remparts en 662.

Zvartnotz est une expression novatrice de l'architecture religieuse arménienne du VIIIe siècle et, à ce titre, a exercé une influence majeure non seulement sur l'architecture de sa propre époque, mais aussi sur celle des siècles qui suivirent. De plan circulaire, avec ses trois tambours, elle ne fait qu'une concession aux églises antérieures, de plan cruciforme et à coupole centrale : le plan cruciforme intérieur, à l'intérieur de murs circulaires en dedans mais polyédriques en dehors. Des détails d'une grande subtilité ornent les chapiteaux, décorés de tresses ou d'aigles, tout aussi raffinés que l'extrême variété de sculptures sur les murs extérieurs, dans les filets entourant les fenêtres, et même sur les surfaces les plus petites.

Les vestiges de Zvartnotz et de ses édifices annexes, détruits par un tremblement de terre au Xe siècle, furent mis au jour au début du XXe siècle par l'architecte Thoros Thoramian, chargé du premier projet de reconstruction.

Gestion et protection

Statut juridique

Les monuments inclus dans cette proposition d'inscription sont protégés par les dispositions de la loi nationale sur la protection des monuments historiques et culturels, et en particulier par ses articles 19, 21, 22, 36 et 45. Toutes les interventions susceptibles d'affecter le caractère ou l'importance des monuments et des sites nécessitent une autorisation officielle.

Gestion

Les propriétaires des biens composant cette proposition d'inscription sont le siège du patriarcat d'Etchmiadzine, la municipalité de la ville, et le département d'État pour la protection et la préservation des monuments historiques et culturels. Les églises et leur environnement immédiat appartiennent au patriarcat, tandis que la zone de protection et la zone tampon relèvent principalement de la municipalité (sous la responsabilité du Bureau de l'architecte général). Le site archéologique de Zvartnotz appartient et est géré par le département d'État de la protection et de la préservation des monuments historiques et culturels, par l'intermédiaire de sa Direction de la réserve culturelle et historique et du musée de Zvartnotz.

La majorité des monuments inclus dans le bien proposé pour inscription font l'objet d'une protection nationale, mais certains d'entre eux (ou certaines parties de ces derniers) sont protégés au niveau régional. Dans chaque *marz* (région), un organisme spécialisé est chargé de la protection de ces groupes de monuments. Toutefois, le département d'État de la protection et de la préservation des monuments historiques et culturels n'en exerce pas moins un contrôle global sur ces organismes régionaux.

Autour de chacun des biens, une zone tampon efficace réglemente toutes les activités susceptibles de porter préjudice à leur environnement.

Le financement de tous les travaux de maintenance, de conservation et de restauration émane du gouvernement central, de la municipalité d'Etchmiadzine, du patriarcat d'Etchmiadzine, du Fonds arménien pour la protection des monuments historiques et culturels, et de dons de particuliers.

Etchmiadzine est l'un des sites les plus visités d'Arménie. Dans les années 80, 220 000 touristes et pèlerins, environ, visitèrent Etchmiadzine, mais après la crise économique, ce nombre tomba à 40 000. Le gouvernement prévoit l'accroissement du tourisme en Arménie, avec la célébration prochaine des 1700 ans de l'adoption du christianisme. Le gouvernement central a agréé le plan d'urbanisme général d'Etchmiadzine, préparé en 1997, qui contient des dispositions portant spécifiquement sur la protection et la présentation du patrimoine historique et son rôle dans le développement du tourisme.

Les instances compétentes du gouvernement arménien travaillent actuellement sur le plan de gestion d'Etchmiadzine et du site archéologique de Zvartnotz. Ce plan prévoira entre autres des travaux de restauration supplémentaires sur les monuments et le développement du tourisme.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Le gouvernement de la République soviétique d'Arménie a décidé en janvier 1945 d'améliorer la partie historique d'Etchmiadzine. Ainsi, en mai 1948, le conseil des ministres d'Arménie accorda la protection de l'État à la ville. Dans les décennies qui suivirent, la protection s'étendit à de nombreux monuments individuels.

Sur la même période, un certain nombre de projets de restauration et de conservation furent réalisés. Parmi eux :

- La conservation du site archéologique de Zvartnotz et la reconstruction partielle de l'église Saint-Grégoire, 1952-1973 ;
- La rénovation de l'église Sainte-Hripsimé, 1959 ;
- La rénovation de la grande cathédrale, 1965 ;
- La rénovation de l'église Sainte-Gaiané, 1970 ;

- La restauration de la tour-clocher de l'église Sainte-Mariam-Astvatsatsin, 1978 ;
- La rénovation du séminaire, 1998.

La plupart des monuments ecclésiastiques sont en bon état. Certains sont en cours de rénovation ; des plans de restauration sont en cours d'élaboration pour les autres. Le patriarcat prend soin des églises ouvertes au culte, en coopération avec le département d'État de la protection des monuments historiques et culturels et la municipalité d'Etchmiadzine. Actuellement, certaines parties des murs du bas du temple de Zvartnotz font l'objet de travaux de restauration et de consolidation.

Authenticité

L'authenticité des monuments ecclésiastiques est raisonnable, étant donné qu'ils remplissent leurs fonctions religieuses depuis plusieurs siècles, avec les changements obligés dans la liturgie et la mode sur une telle période. Quant au site archéologique, il est parfaitement authentique, puisqu'il se compose exclusivement de vestiges fouillés des structures disparues. Toutefois, quelques uns des travaux de restauration ne se conforment pas entièrement à la Charte de Venise de 1964.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité le site en mai 2000.

Caractéristiques

Les édifices religieux et vestiges archéologiques d'Etchmiadzine témoignent de l'implantation du christianisme en Arménie et de l'évolution d'une architecture ecclésiastique arménienne unique. Celle-ci a exercé une profonde influence sur les développements architecturaux et artistiques dans la région.

Analyse comparative

L'architecture arménienne a fait l'objet d'études nombreuses de la part des spécialistes de la faculté d'architecture de Milan et de l'Académie des Sciences d'Arménie. Ce travail a abouti à la production d'une série d'études scientifiques sur les principaux monuments architecturaux.

Dans l'ouvrage consacré à Etchmiadzine, il est spécifié qu'il est difficile de comparer les premiers édifices chrétiens à d'autres structures du type église halle à coupole centrale et plan cruciforme dans la région, car c'est fondamentalement là que la forme naquit, à partir des prototypes byzantins, et servit de modèle à la majorité des édifices qui suivirent.

Recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

L'ICOMOS propose que le nom du bien proposé pour inscription soit modifié afin de faire apparaître plus clairement sa nature en « La cathédrale et les églises d'Etchmiadzine et le site archéologique de Zvartnotz ».

L'ICOMOS est préoccupé par la proposition de reconstruire un grand sanctuaire à ciel-ouvert à proximité du katholikon à Etchmiadzine qui semble ne pas avoir d'affinités avec les monuments existants. Il exprime également quelques réserves sur la nature des travaux de restauration qui sont réalisés à Zvartnotz.

Brève description

La cathédrale et les églises d'Etchmiadzine et les vestiges archéologiques de Zvartnotz illustrent d'une manière vivante l'évolution et l'épanouissement de l'église halle arménienne à coupole centrale et plan cruciforme.

Recommandation

À la réunion du Bureau en juin 2000, cette proposition d'inscription a été renvoyée à l'État partie en demandant une reconsidération du projet du sanctuaire à ciel-ouvert et en recommandant que le nom du bien soit changé en « La cathédrale et les églises d'Etchmiadzine et le site archéologique de Zvartnotz ». Aucune réponse n'était parvenue au moment où cette évaluation a été préparée pour l'impression.

Dans le cas où l'État partie répondrait favorablement à ces demandes, l'ICOMOS recommande que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères ii et iii* :

Critère ii L'évolution de l'architecture religieuse, représentée de façon exceptionnelle par les églises d'Etchmiadzine et le site archéologique de Zvartnotz, a eu une profonde influence sur la conception des églises, et ce dans une vaste région.

Critère iii Les églises d'Etchmiadzine et le site archéologique de Zvartnotz dépeignent avec force la spiritualité et l'esprit d'innovation artistique qui furent l'apanage de l'Église arménienne dès sa fondation.

ICOMOS, septembre 2000

Mostar (Bosnie Herzégovine)

No 946

Identification

<i>Bien proposé</i>	La vieille ville de Mostar
<i>Lieu</i>	Canton de Neretva-Herzégovine
<i>État partie</i>	Fédération de Bosnie et Herzégovine
<i>Date</i>	15 juillet 1998

Justification émanant de l'État partie

Mostar est le fruit de l'interaction entre un phénomène naturel et la créativité de l'homme au cours de l'histoire. Les caractéristiques des paysages culturels du sud-est de l'Europe sont un phénomène universel qui appartient à l'humanité tout entière. La valeur culturelle et historique du vieux Mostar offre une harmonie totale entre les structures bâties et l'environnement naturel de la Neretva. L'agglomération urbaine est née au XVI^e siècle, à l'apogée de l'Empire ottoman, autour du vieux pont, merveille technologique de ce temps révolu.

Au cours des siècles, des vagues successives d'expressions artistiques et plastiques ont embelli la vieille ville, en particulier à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, sous l'influence de l'Empire austro-hongrois et de l'architecture d'Europe centrale.

Le développement durable de la région a été mis en péril par les destructions humaines et les dévastations causées par la guerre. Mostar a toujours suscité l'intérêt du public tant au plan local qu'au plan international, comme en témoignent de nombreux documents historiques et ce, jusqu'à nos jours, où se manifeste à nouveau un regain d'intérêt. Des études ont été menées sur les origines des différents styles ainsi que sur leur expression, leur harmonie dans l'espace et leur préservation.

La protection, l'entretien, la réglementation et la relance de l'activité du centre historique supposent l'engagement d'un processus à long terme. Jusqu'à présent, les études portant sur ce sujet se sont limitées à quelques comptes-rendus succincts, quelques références littéraires éparpillées et quelques interventions à des conférences. Pour toutes ces raisons, au nom des principes relatifs à l'importance de la préservation des vestiges matériels du passé, en particulier le patrimoine architectural, et aussi à cause de l'impression erronée que cette partie de la ville n'est plus d'actualité et doit disparaître du paysage historique, l'UNESCO et la communauté internationale doivent accepter la justification de cette proposition, d'autant plus que les vestiges préservés de la vieille ville

offrent aussi un caractère urbain. Ils ont été intégrés au tissu urbain de la ville de Mostar comme faisant partie intégrante de la culture européenne. Le centre historique et les zones environnantes symbolisent la vie civilisée. Cela justifie presque automatiquement l'existence de la ville comme l'une des sources premières de l'identité et de l'histoire commune de la Bosnie et de l'Herzégovine.

La destruction de la ville a privé le visiteur cosmopolite du repos de l'âme et du corps qu'offrait cette ville, et de la possibilité de plonger dans son propre passé. Le paysage urbain vivant de Mostar est une classe à ciel ouvert pour les jeunes et le lieu pour eux où évaluer leur propre destinée.

[**Remarque** L'État partie ne précise pas les critères au titre desquels il demande l'inscription du bien sur la liste du Patrimoine mondial.]

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, le bien proposé est un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

L'occupation humaine sur la Neretva, entre les hauteurs du Hum et les pentes de la Velez, remonte à la préhistoire, comme en témoignent les enceintes fortifiées et les nécropoles. Les vestiges de la présence romaine sont enfouis sous la ville actuelle.

On sait peu de choses de Mostar au Moyen Âge, mais les basiliques chrétiennes de la fin de l'antiquité sont toujours utilisées. Le nom de Mostar apparaît pour la première fois dans un document de 1474, du nom des gardiens du pont, les *mostari* : cela fait référence à l'existence d'un pont de bois qu'empruntaient les soldats, les commerçants et les autres voyageurs pour se rendre dans la ville marchande située sur la rive gauche de la rivière. À l'époque, c'était le siège d'un *kadiluk* (district avec un juge régional). Du fait qu'elle se trouvait sur la route commerciale entre l'Adriatique et les riches régions minières du centre de la Bosnie, la bourgade s'étendit de l'autre côté du pont sur la rive droite de la Neretva. Elle devint la première ville du sandjak de l'Herzégovine et, avec l'arrivée des Ottomans, le centre du gouvernement turc.

La ville fut fortifiée entre 1520 et 1566 et le pont reconstruit en pierre. La deuxième moitié du XVI^e siècle et le début du XVII^e furent les périodes les plus importantes du développement de Mostar. On construisit des bâtiments religieux et publics tels que des mosquées, une *medersa* (école islamique) et un *hammam* (bains publics). Ces constructions se trouvaient sur la rive gauche de la rivière, dans un ensemble religieux (*kullia*). Dans le même temps, de nombreux bâtiments commerciaux et privés, organisés par quartier, appelés les *mahalas* (résidentiel), et le bazar, furent érigés.

La Bosnie-Herzégovine fut d'abord occupée (1878) puis annexée (1908) par l'Empire austro-hongrois. C'est à cette époque que de nombreux bâtiments administratifs, militaires, culturels et chrétiens furent construits. Ils étaient essentiellement bâtis sur la rive droite, où un nouveau quartier s'est élevé selon le plan *Rondo*. Ce quartier est très différent de celui de la rive gauche où la ville a grandi en s'accrochant aux pentes des collines, formant des rues étroites et des espaces publics occupés par des marchés (*pazar*), des lieux de loisir (*mejdan*), et de prière (*musallah*). À l'époque, une voie de chemin de fer et de nouvelles routes reliaient Mostar à Sarajevo et à l'Adriatique.

Description

La zone proposée pour inscription s'étend sur les deux rives de la Neretva, avec le pont au centre.

La rivière Radobolja est très importante pour la ville. Elle se jette dans la Neretva sur sa rive droite et offre une source d'eau qui accompagna le développement urbain. De ce cours d'eau partaient des petits canaux d'irrigation sur lesquels tournaient des moulins à eau.

Le bazar se trouvait au centre de la ville qui s'étendait des deux côtés de la rivière, les deux parties étant reliées par le pont. À partir de là partait un dédale de rues qui formaient les *mahalas*. Ce système a été considérablement modifié pendant la période austro-hongroise avec la construction de nouveaux quartiers selon les principes européens d'urbanisation ainsi que des nouveaux ponts sur la rivière.

La zone proposée pour inscription renferme de nombreux bâtiments historiques importants. Sur les treize mosquées d'origine construites aux XVI^e et XVII^e siècles, sept ont été détruites au cours de ce siècle pour des raisons idéologiques ou par les bombardements. Une des deux églises orthodoxes du XIX^e siècle a disparu et la synagogue du début du XX^e siècle a été gravement endommagée pendant la Seconde Guerre mondiale, puis transformée en théâtre.

Plusieurs hôtels de voyageurs de l'époque ottomane subsistent aussi, avec d'autres bâtiments de la même période de l'histoire de Mostar, tels que des fontaines et des écoles.

Les bâtiments administratifs appartiennent tous à la période austro-hongroise et présentent des styles néoclassique et sécessionniste.

Il reste quelques villas de l'époque ottomane (XVIII^e et début XIX^e siècle) qui présentent les principales caractéristiques de cette forme d'architecture : entrée, étage supérieur réservé à l'habitation, cour pavée, véranda sur un ou deux niveaux. Les villas de la fin du XIX^e siècle sont toutes de style néoclassique.

Certains anciens bâtiments industriels et commerciaux sont également encore nombreux, en particulier des boutiques basses en bois et pierre, des entrepôts en pierre et un groupe d'anciennes tanneries bâties autour d'une cour. Là encore, les bâtiments commerciaux du XIX^e siècle sont essentiellement de style néoclassique.

Certains éléments des premières fortifications sont encore visibles. La tour Hercegusa date de la période médiévale, tandis que les défenses ottomanes sont représentées par les tours Halebinovka et Tara, les tours de guet surplombant l'extrémité du vieux pont, et une portion des remparts.

Gestion et protection

Statut juridique

La ville historique de Mostar est protégée par la loi de 1985 sur la protection et l'utilisation du patrimoine culturel, historique et naturel de Bosnie et d'Herzégovine, les statuts provisoires de 1996 sur la ville de Mostar et la loi de 1998 sur l'eau. En 1998 le conseil municipal de Mostar a voté une série de règlements relatifs à la réhabilitation et à la conservation des bâtiments dans la zone protégée de la ville, interdisant toute intervention non autorisée.

Gestion

Les formes de propriété de la zone proposée pour inscription sont variables – organes gouvernementaux, communautés religieuses, institutions et particuliers.

Au niveau national, le contrôle général est exercé par le Centre du Patrimoine de Bosnie et d'Herzégovine qui se trouve à Sarajevo. La responsabilité directe au niveau régional incombe à l'Institut pour la protection du Patrimoine Culturel Historique et Naturel, situé à Mostar. Cet organisme collabore avec l'Institut de l'Urbanisme et de la Planification de l'Espace basé à Mostar et la municipalité de Stari Grad, et travaille aussi étroitement avec la Fondation du vieux Mostar et le centre de recherche pour l'Histoire, l'Art et la Culture Islamique d'Istanbul (Turquie).

Toutes les demandes d'autorisation de projets entrant dans le cadre des dispositions municipales doivent être soumises à la municipalité de Stari Grad. Elles sont étudiées par l'Institut pour la protection du Patrimoine Culturel, Historique et Naturel qui soumet ses recommandations à la municipalité qui prend la décision finale.

Un plan de réhabilitation de l'UNESCO a été entrepris en 1997 et la Fondation Aga Khan a, elle aussi, produit un plan directeur et entrepris des études approfondies pour la réhabilitation de monuments importants et de quartiers sur les deux rives.

À l'époque de la première proposition, il n'existait pas de plan de gestion global en vigueur pour le centre historique de Mostar. L'ICOMOS a maintenant reçu un exemplaire du plan de gestion de la vieille ville de Mostar adopté par le conseil municipal de Stari Grad, Mostar, le 1^{er} octobre 1999. Ainsi sont remplies les conditions de base stipulées au paragraphe 24.b.i des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*. Le Fonds de l'Aga Khan pour la Culture et les Monuments du monde se charge de gérer la préparation du plan d'amélioration des quartiers, du plan directeur de la vieille ville et du plan stratégique de la

zone urbaine centrale de Mostar. Le Comité d'experts internationaux nommé par l'UNESCO est chargé d'examiner l'important matériel technique en vue des investissements futurs.

L'État partie a soumis le détail du projet pilote pour le patrimoine culturel préparé par la Banque Mondiale pour le vieux pont et la Ville de Mostar ainsi que d'autres documents relatifs aux actions futures de conservation et de gestion de la vieille ville. Ces documents complètent les données de base fournies par le plan de gestion.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Les premières étapes de l'histoire de la conservation de Mostar remontent à 1878, lorsque le Grand vizir promulgua un décret « interdisant l'exportation d'antiquités et la destruction des bâtiments anciens ».

La vieille ville a subi de graves dommages pendant la Deuxième Guerre mondiale. Une série de lois votées entre 1945 et 1965 fournissent la base d'une politique de conservation des bâtiments historiques et leur étude scientifique. Plusieurs institutions chargées de ces questions ont été créées à Mostar. Un certain nombre de grands projets de restauration ont été entrepris pendant cette période, entre autres, la reconstruction de la *medersa* de Koski Mehmed Pasha et du vieux pont.

Les hostilités qui se sont déclarées au début des années 1990 ont entraîné la destruction systématique d'une grande partie de la vieille ville par les bombardements et les incendies en 1992-1995, accompagnée d'une déstabilisation structurelle du bâti et des détériorations dues à l'abandon. Parmi les structures totalement ou partiellement détruites, il y avait le vieux pont avec ses tours, les anciens entrepôts et magasins près du pont, toutes les mosquées à dômes, de nombreux autres bâtiments islamiques et un certain nombre de bâtiments administratifs austro-hongrois.

Certains des travaux de reconstruction réalisés, en particulier par des institutions religieuses et des fondations humanitaires étrangères, sont franchement décrits par l'État partie dans le dossier de proposition comme étant contraires aux principes reconnus de la conservation. De plus, de nombreux bâtiments qui ne répondent pas aux exigences d'un centre ville historique ont été érigés.

Authenticité

Sur la base du test d'authenticité, tel que défini au paragraphe 24.b.i des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la convention du patrimoine mondial*, nous émettons des réserves importantes quant à l'authenticité de Mostar. En terme d'authenticité de conception et de paysage, la vieille ville peut être considérée comme acceptable, car le site de l'établissement médiéval est encore occupé et le tissu urbain qui s'est développé pendant les périodes ottomane et austro-hongroise se distingue encore relativement clairement.

Toutefois, comme le montre le chapitre précédent, la reconstruction de Mostar est assez importante, du fait des destructions causées pendant la guerre, et l'État partie lui-même conteste l'authenticité des matériaux et des techniques mises en œuvre pour une grande partie de ces travaux. De plus, la part de bâtiments reconstruits est élevée ; ce commentaire s'applique à bon nombre des bâtiments islamiques les plus importants et au célèbre vieux pont.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité Mostar en février 1999. L'ICOMOS a également consulté son Comité scientifique international sur les villes et villages historiques. Une deuxième mission de l'ICOMOS se rendra à Mostar en octobre 2000.

Caractéristiques

Mostar est une ville historique de grande importance qui représente la rencontre des cultures orientale et européenne, comme en témoigne la présence du patrimoine ottoman et des monuments de la période austro-hongroise. Son cadre naturel est exceptionnel. Les gorges de la Neretva et l'établissement humain ont évolué harmonieusement.

Analyse comparative

La comparaison s'impose avec Sarajevo (également proposée en 1999, mais dont l'inscription sur la Liste du patrimoine mondial n'a pas été acceptée). Les deux villes sont toutes deux des villes frontières ottomanes du XVIe siècle fondées sur des axes commerciaux qui ont connu une économie florissante au XVIe siècle et ont conservé des traces importantes de leur passé islamique, malgré l'europanisation qui se produisit lors de la brève mais influente occupation austro-hongroise. Enfin, toutes deux ont subi d'énormes dommages entre 1992 et 1995 pendant une période de violentes hostilités.

Toutefois, il y a une différence significative entre les deux villes, qui provient du site spectaculaire de Mostar et de la symbiose entre l'établissement humain et le cadre naturel.

Observations et recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

Lors de la 23^e session du Bureau du Comité du Patrimoine mondial qui s'est tenue à Paris en juillet 1999, cette proposition a été renvoyée à l'État partie avec une demande d'informations complémentaires sur le plan de gestion de la vieille ville. Ces données ont été communiquées au Centre du Patrimoine mondial le 5 novembre et sont parvenues à l'ICOMOS le 17 novembre. L'ICOMOS étant dans l'incapacité d'examiner cette documentation et d'en faire un rapport avant la Réunion extraordinaire du Bureau qui s'est tenue à Marrakech (Maroc) les 26 et 27 novembre 1999, sa prise en considération a été différée. Le plan a donc été examiné par l'ICOMOS (se reporter au paragraphe *Gestion* ci dessus).

Peu de temps avant la réunion du Bureau en juin 2000, l'ICOMOS a été informé par la mission de l'UNESCO à Mostar que les termes du plan de gestion n'avaient pas été mis en œuvre. Il a donc proposé qu'une deuxième mission y soit envoyée et cette proposition a été acceptée par le Bureau. Le rapport de cette mission n'était pas disponible au moment où cette évaluation a été préparée pour l'impression.

Dans sa première évaluation, à la suite de la visite de la mission d'expertise en février 1999, l'ICOMOS suggérait qu'il serait souhaitable que l'État partie amorce des discussions qui assurent à la proposition d'inscription l'entier soutien des deux communautés.

Brève description

Mostar est une ville ancienne située dans un site spectaculaire qui s'étend dans la vallée profonde d'une rivière. Le tracé de ses rues et ses édifices historiques illustrent avec éclat son rôle de point de rencontre des cultures orientales et occidentales pendant plusieurs siècles et qui est symbolisé par son célèbre pont médiéval.

Recommandation

L'ICOMOS fournira une évaluation révisée pour examen par la session extraordinaire du Bureau en novembre 2000, après qu'il aura étudié le rapport de la mission d'expertise d'octobre.

ICOMOS, septembre 2000

Šibenik (Croatie)

No 963

Identification

<i>Bien proposé</i>	Cathédrale Saint-Jacques de Šibenik
<i>Lieu</i>	Ville de Šibenik, comté de Šibenik-Knin
<i>État partie</i>	Croatie
<i>Date</i>	10 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

La cathédrale Saint-Jacques est une œuvre d'art exceptionnelle, qui a énormément influencé l'architecture des XV^e et XVI^e siècles. C'est un exemple remarquable et magnifique de son style architectural.

L'importance de la cathédrale de Šibenik réside dans l'harmonie de sa forme, harmonie maintenue en dépit de la fusion de styles variés, et dans l'équilibre parfait des parties architecturales qui composent ce tout. La cathédrale présente plusieurs caractéristiques qui n'appartiennent qu'à elle, non seulement par rapport à l'architecture de son époque, mais aussi par rapport au patrimoine architectural européen dans son ensemble. La cathédrale Saint-Jacques est un exemple extraordinaire de construction gothique-Renaissance n'utilisant que la pierre. Les éléments structurels servent tant des fins architecturales que décoratives (citons pour exemple l'abside et les voûtes). D'où une unité parfaite de l'intérieur et de l'extérieur, du point de vue de l'architecture comme de celui de la structure et de la décoration.

[**Note** Dans le dossier de proposition d'inscription, l'État partie n'émet aucune proposition sur les critères motivant selon lui l'inscription du bien sur la Liste du patrimoine mondial.]

Catégorie de bien

En terme de catégories de biens culturels telles que définies à l'article premier de la Convention du patrimoine mondial de 1972, le bien proposé est un *monument*.

Histoire et description

Histoire

Šibenik, petite ville de la côte dalmate, s'ouvre sur une baie que le canal Sveti Ante (canal Saint-Antoine) et une multitude de petites îles séparent de la mer Adriatique.

La ville fut fondée au Xe siècle par les Subic, une famille très influente à cette époque en Croatie. Au début du XII^e siècle, la ville passa sous l'autorité des rois de Hongrie qui lui accordèrent son autonomie. En 1116 et 1378, Šibenik fut durement éprouvée par les Vénitiens qui s'étaient engagés dans un conflit avec le royaume de Hongrie pour le contrôle de la côte dalmate. En 1298, une bulle du pape Boniface VIII érigea le diocèse de Šibenik. Les Vénitiens s'emparèrent de la ville en 1412 qu'ils nommèrent Sebenico et conservèrent jusqu'à la disparition de la République de Venise en 1797.

La cathédrale Saint-Jacques, telle qu'elle apparaît aujourd'hui résulte de trois chantiers qui se succédèrent entre le 9 avril 1431, date de la pose de la première pierre, et 1535. Le premier chantier (1431-1441) fut conduit par le maître maçon Francesco di Giacomo et ses compagnons Pincino et Busato qui commencèrent à élever la façade occidentale et les murs de la nef et des collatéraux jusqu'au niveau de la première corniche. Cette première phase de construction de style gothique du nord de l'Italie fut complétée par les portails occidental et nord que réalisa le sculpteur lombard Bonino da Milano.

En 1441, l'architecte et sculpteur dalmate, Georgius Mathei Dalmaticus (Juraj Matejev Dalmatinac), fut chargé de reprendre les travaux qu'il poursuivit jusqu'à la veille de sa mort en 1473. Afin de transformer la simple basilique en un édifice plus imposant, il établit de nouveaux plans pour la partie orientale plus développée (transept, trois absides, un baptistère et une sacristie) et il envisagea d'élever une coupole sur la croisée du transept. Mais ce projet fut partiellement réalisé et s'arrêta au sommet des absides. Cette période vit également l'achèvement des arcades de la nef et des voûtes des collatéraux. Georgius Mathei Dalmaticus associa les formes du gothique tardif à celles du début de la Renaissance. Plusieurs artistes le rejoignirent sur le chantier de la cathédrale Saint-Jacques dont le plus connu, l'architecte Andrija Aleši, originaire de Durrës (Albanie), qui travailla avec le successeur de Georgius Mathei Dalmaticus au troisième chantier de la cathédrale.

Ce dernier fut dirigé entre 1475 et 1505 par Niccolò di Giovanni Fiorentino, architecte et sculpteur italien (actif à partir de 1467- +1506) qui conserva la conception d'ensemble de la structure, l'emploi de la pierre comme unique matériau et la méthode d'assemblage des dalles de pierre mise au point par son prédécesseur. Il éleva le mur percé de fenêtres et les voûtes de la nef, les voûtes des galeries des collatéraux, du chœur et du transept, le tambour octogonal et la coupole dans le style du début de la Renaissance. Il compléta la façade occidentale

trilobée qui fut percée d'une rosace en 1535. La cathédrale fut consacrée en 1555.

Description

Šibenik est formée d'un dédale de ruelles et de petites places qui, du niveau de la cathédrale montent vers la forteresse située au point le plus haut de la vieille ville. La cathédrale Saint-Jacques s'élève en bordure de mer, sur une petite place, l'ancien cœur de la ville, qui est bordée par l'hôtel de ville au nord et la loggia municipale à l'est, deux édifices de style Renaissance. Le palais épiscopal construit au XVI^e siècle longe le flanc sud de la cathédrale.

La cathédrale Saint-Jacques est un édifice de plan basilical composé de trois vaisseaux qui se terminent chacun par une abside, au-delà d'un transept non-saillant dont la croisée est coiffée d'une coupole. Une sacristie rectangulaire qui repose sur des piliers sous lesquels s'ouvre un passage vers le baptistère est placée entre l'abside méridionale et le palais épiscopal.

L'intérieur de l'édifice frappe par la hauteur de la nef et la richesse du décor de pierre. Les trois vaisseaux sont séparés par deux rangées de colonnes gothiques aux chapiteaux ornés de motifs végétaux. Au-delà, le bandeau décoré de deux rangs de feuillages et les ouvertures des tribunes où alternent de courts pilastres cannelés et des colonnettes témoignent de la deuxième phase de construction. Cet ensemble contraste avec la surface lisse des murs où sont percées les fenêtres et les lignes claires de la voûte en berceau qui forme la couverture convexe à l'extérieur. Les collatéraux sont couverts au niveau des galeries d'une voûte en quart-de-rond qui se retrouve à l'extérieur. Une correspondance étroite est ainsi établie entre l'espace intérieur et l'extérieur du monument.

La nef se prolonge par un chœur surélevé auquel on accède par un escalier circulaire. L'autel est installé au fond de l'abside centrale et un baptistère quadrilobé est aménagé sous l'abside méridionale.

Le baptistère conçu comme un cercle inscrit dans un carré est cantonné de quatre niches semi-circulaires coiffées d'une coquille. Le plafond circulaire est composé de neuf dalles de pierre assemblées dont la surface est décorée au-dessous et lisse au-dessus pour servir de pavement au collatéral sud. La décoration du baptistère elle aussi réalisée par Georgius Mathei Dalmaticus associe les formes du gothique tels les réseaux d'entrelacs et des reliefs ornant la voûte qui révèlent l'influence de la Renaissance à ses débuts tout comme, d'ailleurs, les trois chérubins qui soutiennent la vasque des fonts baptismaux. Au centre de la voûte, une couronne de laurier cachée par une inscription encadre la tête de Dieu le père et la colombe du Saint-Esprit qui sont entourés d'anges et de séraphins.

À l'extérieur, le pignon qui forme la façade occidentale trilobée propose une projection directe du volume intérieur tripartite de l'édifice en suivant le contour des voûtes pour former une remarquable façade trilobée fonctionnelle. Le portail ouest qui illustre le thème du Jugement dernier est entouré de clochetons ajourés

portés par des colonnes torsadées et encadré par deux fenêtres gothiques cernées d'un fin cordon sculpté.

Les oculi et les rosaces sont entourés de corniches et d'arcs finement travaillés qui témoignent du style Renaissance. Le portail nord, de style gothique est orné de colonnes qui reposent sur des lions et sont surmontées par les statues d'Adam et Ève. Les flancs nord et sud de la cathédrale sont percés de fenêtres en arc brisé ornées de moulures au-dessus desquelles courent les petites arcades aveugles de la corniche.

Le chevet est composé d'une abside centrale pentagonale et de deux absides latérales en forme de quadrilatères. La surface des murs extérieurs et intérieurs des trois absides est décorée d'un registre de niches semi-circulaires peu profondes sculptées dans des dalles de pierre monolithiques. Ces niches sont cannelées et couvertes par une voûte en coquille alors qu'à l'intérieur ces niches sont encadrées par des piliers cannelés coiffés de chapiteaux. Pour accentuer l'effet de profondeur, la base des niches est surélevée et la partie supérieure est abaissée comme si elles convergeaient vers l'intérieur pour créer un effet de perspective. Sous ce registre court à hauteur d'homme une remarquable frise décorée de soixante-douze visages de femmes, d'hommes et d'enfants qui vient mettre l'accent sur la monumentalité du chevet de la cathédrale. Le traitement des murs de la sacristie est plus simple avec un registre médian de niches concaves élançées. Le dôme repose sur un tambour octogonal percé de fenêtres qui sont cantonnées à l'extérieur de pilastres cannelés coiffés de chapiteaux à feuilles d'acanthe sous une corniche ornée d'oves et de palmettes stylisées. Niccolò di Giovanni Fiorentino a sculpté les figures de saint Michel, saint Jacques, saint Marc et le groupe de l'Annonciation qui couronnent l'abside centrale et le transept.

Bien que la cathédrale ait été construite en trois étapes dont les styles sont perceptibles tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, une certaine unité se dégage de l'ensemble. L'emploi d'un matériau unique, la pierre, utilisée de la base des murs jusqu'à la coupole en passant par les voûtes, n'est probablement pas étranger à cet effet.

Georgius Mathei Dalmaticus a élevé l'édifice, à l'exception de la nef et des murs des collatéraux, en assemblant les dalles de pierre et les parties contiguës des pilastres et des nervures suivant une technique de jointure particulière. La couverture des nefs, ainsi que celle des absides et de la coupole, a été réalisée avec des plaques de pierre d'une épaisseur comprise entre 7 et 12 centimètres. Ces éléments de couverture sont posés côte à côte, leurs marges horizontales superposées, et se joignent en coïncidant parfaitement. Dans la coupole, ceux-ci sont maintenus par des coins de pierre, encastrés de façon très précise, et sont insérés dans les côtes comme dans une sarrasine. Cette typologie constructive pourrait s'inspirer de la charpenterie navale, ou de l'expérience de nombreux architectes des XV^e et XVI^e siècles qui s'étaient préalablement formés dans les métiers du bois comme menuisiers, ébénistes ou maquetistes. La solution structurelle adoptée dans la cathédrale de Šibenik a été possible grâce à la qualité vraiment exceptionnelle de la pierre qui a été employée

et qui provient de la carrière de Veselje, dans l'île de Brac, toujours exploitée.

Gestion et protection

Statut juridique

La cathédrale Saint-Jacques, propriété du diocèse de Šibenik, est classée site culturel depuis la promulgation du décret n°35/93-1963 par l'Institut de conservation de Dalmatie le 14 mai 1963. Elle est soumise tout comme le centre historique de Šibenik aux prescriptions de plusieurs législations et réglementations de protection. Certaines d'entre elles ont cependant été remplacées par la nouvelle loi de protection et de préservation des biens culturels promulguée par la république de Croatie le 18 juin 1999 qui comprend des nouveautés en matière de financement des travaux de restauration et de responsabilité des propriétaires de biens culturels.

Gestion

La gestion du bien proposé pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial est assurée par le ministère de la Culture (Bureau pour la protection du patrimoine culturel) et le Bureau des travaux du diocèse de Šibenik. La mise en œuvre des mesures de protection de la cathédrale Saint-Jacques est assurée par le département de conservation de Šibenik représentant local du ministère de la Culture. Ce département a la charge d'évaluer et d'approuver les projets d'intervention sur le monument. Il travaille en coopération avec l'Institut de restauration de Croatie (Zagreb), organisme public rattaché au ministère de la Culture, qui procède actuellement à diverses analyses et études pétrographiques et micro-climatiques.

La cathédrale Saint-Jacques attire de nombreux touristes qui séjournent dans les environs de Šibenik. Aussi, les autorités religieuses ont pris des mesures visant à sauvegarder le caractère sacré du monument et l'administration municipale fait appliquer des dispositions sévères en ce qui concerne le stationnement des véhicules ; celui-ci n'est autorisé en partie que sur le bord de mer et interdit dans le centre historique.

La zone tampon du bien proposé pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial correspond à toute la vieille ville de Šibenik, le centre historique, qui couvre une superficie de 15 ha. À la suite d'une analyse historique du développement urbain réalisée en 1990, à la demande de la municipalité, par l'Institut des sciences historiques (département d'histoire de l'art) de Zagreb en collaboration avec le département de conservation de Šibenik, l'ensemble du centre historique a été soumis, en tant que seul et même bien culturel, aux mêmes dispositions de protection. Il existe un plan d'urbanisme général pour la ville.

La cathédrale Saint-Jacques et le centre historique de Šibenik sont protégés par une politique spécifique articulée autour de quatre indicateurs : la signification et l'authenticité du patrimoine, l'efficacité du plan de gestion, la maîtrise des facteurs de risque, tel la

fréquentation des visiteurs et la conformité aux normes internationales de conservation les plus exigeantes.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Les sources historiques font état de travaux de restauration périodiques dans la cathédrale Saint-Jacques à partir de 1562. Ces interventions peuvent souvent être considérées comme des opérations d'entretien courant car elles se sont limitées à changer quelques éléments en pierre abîmés par d'autres exécutés dans le même matériau et ayant le même dessin et les mêmes dimensions.

En 1846, pour faire face à un problème d'écoulement des eaux au niveau de la toiture, il s'est avéré nécessaire de démonter la coupole et les voûtes de couverture et de remonter les mêmes pierres dont on a colmaté les jointures. À la suite de la Seconde Guerre mondiale, de grands travaux sont entrepris (1947-1955) pour consolider la toiture du collatéral sud en mauvais état et remplacer les pierres de la sacristie.

Au cours des hostilités de septembre 1991, quelques décorations des revêtements extérieurs, les voûtains et une côte de la coupole sont endommagés. La stabilité de la coupole ayant été remise en question, elle a été de nouveau démontée et des éléments abîmés ont été remplacés par d'autres, toujours du même dessin et du même matériau, lors de son remontage. Cette dernière intervention a été menée en tenant compte de toutes les techniques adoptées par le passé, aussi bien au moment de la construction de la coupole que lors des restaurations entreprises au XIXe siècle. Des travaux de décapage des revêtements en pierre de la cathédrale sont en cours. Ils ont été rendus nécessaires par les exhalaisons nocives de deux grands ensembles industriels, aujourd'hui abandonnés. Le chantier de restauration actuel – tout comme le chantier de restauration de la coupole en 1992 – a constitué une occasion importante pour maintenir en activité la carrière de Veselje et pour la formation des jeunes employés dans les travaux. L'Institut de restauration de Croatie mène une série d'études dont une porte sur le traitement de l'humidité qui se forme à la surface de l'intrados de la couverture de l'édifice.

Authenticité

La fidélité au modèle initial et le respect de la restauration aux critères qui caractérisent le contexte culturel auquel l'œuvre appartient répondent parfaitement au test d'authenticité et à un degré rarement atteint pour des constructions en pierre.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission de l'ICOMOS s'est rendue à Šibenik en janvier 2000.

Caractéristiques

La cathédrale Saint-Jacques de Šibenik est un monument qui documente le passage de l'architecture gothique à celle de la Renaissance. Elle se distingue par la typologie adoptée, par les formes et les éléments décoratifs mais surtout par ses caractères constructifs.

Analyse comparative

La cathédrale Saint-Jacques de Šibenik est sans équivalent dans le contexte de l'architecture européenne des XVe et XVIe siècles en raison de ses caractères constructifs.

Observations de l'ICOMOS

D'après le texte du dossier de proposition d'inscription, le bien proposé est la cathédrale Saint-Jacques et la zone tampon couvre le centre historique de Šibenik. Toutefois, à la lecture du plan de délimitation qui est joint au dossier, il semblerait que la zone tampon comprenne uniquement les îlots de bâtiments formant la place sur laquelle la cathédrale est implantée. L'ICOMOS souhaiterait par conséquent que l'État partie confirme que la délimitation de la zone tampon du bien proposé pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial correspond bien au centre historique de Šibenik.

Recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

Pour souligner l'importance de la cathédrale, tant sur le plan didactique que scientifique, il serait bon de prévoir l'ouverture d'un musée de la cathédrale ou du moins d'un musée diocésain qui rassemblerait l'importante collection d'œuvres artistiques et la maquette de la coupole conservées actuellement dans des entrepôts. Le centre historique dispose de plusieurs ensembles conventuels non utilisés et de l'église Sainte-Barbara qui pourraient accueillir ce musée.

Brève description

La cathédrale Saint-Jacques de Šibenik (1431-1535) témoigne des échanges considérables dans le domaine des arts monumentaux entre l'Italie du Nord, la Dalmatie et la Toscane entre le XVe et le XVIe siècle. Les trois architectes qui se sont succédés sur le chantier de la cathédrale, Francesco di Giacomo, Georgius Mathei Dalmaticus et Niccolò di Giovanni Fiorentino, ont développé une structure bâtie entièrement en pierre et des techniques de constructions uniques notamment pour les voûtes et la coupole de l'édifice. Les formes et les éléments décoratifs de la cathédrale illustrent également la fusion réussie de l'art gothique et de la Renaissance.

Recommandation

À la session du Bureau en juin 2000, cette proposition d'inscription a été *renvoyée* à l'État partie en lui demandant de fournir un plan précis de délimitation de la zone tampon. Au moment où cette évaluation était préparée pour l'impression, cette information n'était pas arrivée. Si cette information est fournie et s'avère acceptable, l'ICOMOS recommande que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères i, ii et iv* :

Critère i Les caractères constructifs de la cathédrale Saint-Jacques de Šibenik en font un édifice unique et exceptionnel qui réalise avec succès la fusion des formes du gothique et celles de la Renaissance.

Critère ii La cathédrale Saint-Jacques est le résultat fructueux d'échanges d'influences considérables entre trois aires culturelles différentes qu'étaient l'Italie du Nord, la Dalmatie et la Toscane entre le XVe et le XVIe siècle. De tels rapports ont permis d'affronter et de résoudre des problèmes d'ordre technologique et structurel avec des solutions uniques et exceptionnelles en ce qui concerne la construction des voûtes et de la coupole de la cathédrale.

Critère iv La cathédrale Saint-Jacques de Šibenik documente de manière unique le passage de l'architecture religieuse gothique à celle de la Renaissance.

ICOMOS, septembre 2000

Vall de Boí (Espagne)

No 988

Identification

<i>Bien proposé</i>	Le paysage culturel roman catalan de la Vall de Boí
<i>Lieu</i>	Communauté autonome de Catalogne, région d'Alta Ribagorça, municipalité de La Vall de Boí
<i>État partie</i>	Espagne
<i>Date</i>	28 juillet 1999

Justification émanant de l'État partie

C'est dans la Vall de Boí que l'on trouve la plus grande concentration, en Europe, d'art roman. Le groupe d'églises rurales exceptionnellement bien préservé constitue un exemple unique de la tradition culturelle qui s'est épanouie en Catalogne au XII^e siècle. Les églises romanes et les villages où elles se trouvaient forment un excellent exemple de paysage culturel qui a prospéré harmonieusement, dans un cadre naturel où la richesse de l'environnement est demeurée intacte.

Les neuf églises romanes de la Vall de Boí sont un chef d'œuvre de leur époque et de la créativité humaine. Le style roman lombard de ces églises pyrénéennes a pris une tournure d'expression indigène dans laquelle l'esprit rural se manifeste de façon remarquable, comme la chaîne d'élégants clochers qui s'étend tout le long de la vallée.

Critère i

Le paysage culturel catalan roman de la Vall de Boí fournit une preuve unique de la manifestation d'un style artistique international (roman lombard ou début du style roman) qui, adaptée à un environnement montagneux isolé, éloigné des grandes routes religieuses médiévales, reflète une personnalité artistique individuelle et de grands pouvoirs d'expression.

La Vall de Boí est le berceau de l'art roman catalan, et le témoin unique d'une tradition culturelle indigène qui subsiste depuis le XI^e siècle. Les églises de Sant Climent de Taüll, Santa Maria de Taüll, Sant Joan de Boí, Santa Eulàlia d'Erill la Vall, la Nativitat de Durro, Santa Maria de Cardet et Santa Maria de Còll demeurent utilisées à des fins religieuses depuis qu'elles ont été consacrées au cours du XI^e et du XII^e siècle.

Il convient d'ajouter que, outre la valeur architecturale indiscutable de l'ensemble de la Vall de Boí lui-même, le musée national d'art catalan (MNAC) de Barcelone (capitale

de la Catalogne) abrite des fresques murales qui décoraient jadis les églises principales. La décoration de l'abside de Sant Climent de Taüll est reconnue comme l'un des chefs d'œuvre de l'art roman.

La proposition d'inscription du groupe architectural d'églises romanes de la Vall de Boí sur la Liste du patrimoine mondial est complétée par l'inclusion des fresques murales de Sant Climent de Taüll, de Santa Maria de Taüll et de Sant Joan de Boí, aujourd'hui au MNAC de Barcelone. La nature exceptionnelle de cette proposition d'inscription de biens géographiquement distants se justifie pour des raisons historiques d'une grande importance. Dans les années 20, les autorités culturelles catalanes ont enlevé ces peintures des églises de Boí, car elles couraient le risque d'être emportées à l'étranger à une époque où il n'y avait aucun contrôle juridique du patrimoine culturel en Espagne. En résultat de cette opération de sauvetage, unique dans les annales de l'art européen, ces peintures font désormais partie de la collection permanente du musée de Barcelone, récemment rénové.

Critère iii

Le groupe d'églises romanes de la Vall de Boí est un exemple exceptionnel d'un style majeur dans l'histoire humaine, comme l'art roman, auquel il a apporté des caractéristiques propres à la fois à ses aspects religieux et séculiers. Les églises constituent des éléments culturels essentiels et caractéristiques de la région.

En tant que paysage culturel, la Vall de Boí illustre l'occupation continue d'une région. Les églises ont été construites au Moyen Âge à l'instigation d'une seule famille, comme signe d'affirmation et de marquage géographique à l'époque de la création de la Catalogne historique.

Critère iv

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *site*. Le bien, tel que présenté dans le dossier de proposition d'inscription est également un *paysage culturel*, aux termes du paragraphe 39 des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*.

Histoire et description

Histoire

L'invasion arabe et l'occupation de la péninsule ibérique n'ont jamais pénétré les vallées des hautes Pyrénées. En dépit de leur inaccessibilité, celles-ci sont exposées, aux alentours du début du II^e millénaire, à des idées et à des influences culturelles apportées par les marchands, les moines itinérants et les pèlerins chrétiens en route pour Jérusalem et Saint-Jacques de Compostelle.

En outre, la Catalogne est plus soumise aux influences extérieures que les royaumes de Navarre ou de Léon, les deux autres territoires chrétiens de l'Espagne à l'époque. C'est une mosaïque de petits comtés, peu soucieux de l'autorité de leurs suzerains francs. Au XI^e siècle, Ramon Borrell II établit l'hégémonie de Barcelone et crée une

dynastie qui subsiste jusqu'au début du XVe siècle. De nouveaux styles culturels, en provenance d'Italie et tout particulièrement de Lombardie, arrivent en Catalogne, et leur influence transparait dans les ensembles religieux de Vic, de Cuixà et de Ripoll. Beaucoup d'artisans et d'artistes venus de cette région d'Italie s'installent en Catalogne et leur influence est attestée par le fait que le mot *lombard* devient en Catalogne synonyme de « tailleur de pierre » ou de « maître d'œuvres ». C'est à partir de là que les influences architecturales et artistiques romanes se diffusent dans toute la péninsule ibérique, aux XIIIe-XVe siècles.

Ce nouveau mouvement culturel met du temps à atteindre la lointaine Vall de Boí. Le nombre exceptionnel d'églises romanes de la vallée, pour une population relativement basse depuis la fin du Moyen Âge, est attribué au fait que l'argent arrive en grande quantité dans la région, particulièrement pendant les premières décennies du XIIe siècle, durant la campagne pour reprendre Barbastro et Saragosse. Les comtes d'Erill prennent part à cette campagne, et en retirent de considérables profits, qu'ils consacrent en grande partie à l'embellissement de leurs villages en les dotant de magnifiques églises conçues dans le nouveau style.

Description

La Vall de Boí est située dans les hautes Pyrénées de la région d'Alta Ribagorça, à quelques 120 km au nord de Lleida. Cette profonde vallée est encerclée par les pics élevés du massif de Beciberri/Punta Alta. L'environnement se compose de bois et de prairies, entourant les petits villages et leurs églises romanes. L'industrie est une activité mineure : on ne recense que deux moulins à farine, une scierie, une fabrique de lainages et une mine de plomb près de Durro. La teneur en soufre et en minéraux des eaux de la région a entraîné l'apparition de petites stations thermales dans la vallée.

La disposition des villages suit le tracé féodal composé de maisons groupées autour d'un édifice central (église ou château) ou d'une route principale (habituellement les voies romaines). Chacun possède un petit espace en plein air destiné aux réunions et aux fêtes locales, dont la forme est déterminée par l'alignement des bâtiments qui le délimitent. Certains des villages sont construits sur la pente des flancs montagneux, les maisons étant reliées par des rampes (*pujadors*). Boí est le seul qui ait conservé une porte médiévale.

Les hautes tours des églises servent tout à la fois de clocher et de postes de surveillance en cas d'attaque. Aux côtés de chacune d'elles se trouve le cimetière du village, fermé par une enceinte. Au sol, les rues sont faites de dalles de pierre ou de pavés, leur tracé variant selon la topographie locale. Ils sont désormais remplacés par des matériaux modernes (à Taüll et à Boí, par exemple).

Des canaux reliés aux cours d'eau montagneux et aboutissant sur la grand place apportent l'eau aux villages. Des abreuvoirs la mettent à la disposition des hommes et des animaux domestiques. Ce sont des éléments importants et caractéristiques des places des villages où se tiennent également des réunions informelles. Grâce à un système très étudié de canaux étroits, l'eau est également déviée de son cours dans sa descente des flancs de la vallée et ce à des fins d'irrigation agricole. Le système de construction est tel que,

lorsqu'ils sont pleins, les canaux autour des champs débordent légèrement, déposant ainsi une fine pellicule d'eau et de limon sur l'herbe. Cette méthode d'irrigation de montagne est vitale pour le mode de vie pastoral et nécessite un entretien régulier.

Les maisons sont constituées d'une partie résidentielle centrale, de plan rectangulaire, considérablement modifiée au fil des ans par l'ajout d'ailes supplémentaires, d'écuries, etc. avec une cour intérieure fermée par les bâtiments et de hauts murs de pierre. Tous les murs sont fait de blocs de pierre, parfois taillée et parfois non. Les plus anciennes structures conservent encore le mortier de chaux médiéval d'origine, qui a durci au fil des siècles, mais d'autres présentent un mortier moderne. La plupart sont revêtues de plâtre, et blanchies à la chaux ou peintes : les intempéries leur ont conféré un séduisant aspect marbré.

Au rez-de-chaussée des bâtiments les plus anciens, les encadrements de porte sont en pierre, avec des arcades arrondies formées de vousoirs. Les portes sont généralement en bois, à deux battants, avec des rampes ou des escaliers de pierre pour y accéder. Quant aux encadrements de fenêtres, petites ou grandes, selon leur orientation, ils sont également en pierre. Celles du rez-de-chaussée sont petites ; il s'agit presque de meurtrières, afin d'empêcher que ne pénètrent des hommes ou des animaux. Les fenêtres des étages supérieurs s'ouvrent sur de magnifiques balcons en bois ou en fer forgé.

Les toits sont habituellement inclinés ; les plus anciens sont couverts de dalles de pierre, les plus récents d'ardoises locales. Chaque village possède une petite carrière à proximité, d'où sont tirés les matériaux de construction.

Les autres caractéristiques répandues sont : des caves où sont conservées les aliments et le vin, des greniers en hauteur, des granges et des fours à pain extérieurs, en pierre. Le rude climat hivernal a motivé la construction de passages couverts entre les étages supérieurs des bâtiments contigus d'une même propriété.

En dehors des villages, on trouve des abris pour les animaux, construits sur les flancs montagneux abrupts. Ceux-ci sont sur deux niveaux, chacun doté de sa propre entrée. Le premier niveau servait à accueillir les animaux, le second à entreposer le fourrage. Le paysage est également parsemé de petites cabanes qui servaient aux bergers. Ce sont des structures simples, faites de pierre, avec un mortier de terre et de paille. Elles sont généralement complétées d'un enclos formé de murets en pierre sèche.

Voici quelques brèves notes sur les villages de la Vall de Boí.

- Barruera

Barruera est situé à un point stratégique, où la Vall de Boí s'élargit. Le village s'étend le long de l'unique rue principale (sur le trajet d'une voie romaine) d'où part de petites impasses qui mènent à la partie la plus ancienne du village. Au Moyen Âge, il était beaucoup plus important, et lié à une abbaye aujourd'hui disparue. En dehors du village se dresse l'église paroissiale de Sant Feli . Elle ne compte qu'une seule nef (seule survivante des trois d'origine), avec une abside semi-circulaire décorée à l'extérieur d'arcades et de pilastres. On peut voir un transept carré au sud ; deux

chapelles carrées de style gothique ont été ajoutées à la nef principale. L'accès à l'église se fait par la façade occidentale, elle aussi gothique ; quant au clocher, il a probablement été rénové à la même époque, sans doute au XVIe siècle.

- Boí

Le centre fortifié de Boí se trouve lui aussi sur le trajet d'une ancienne voie menant à des thermes romains. Il est situé sur la rive droite de la rivière Sant Martí, entre deux hauts promontoires rocheux au cœur de la vallée. Il convient de noter que les trois clochers de Boí, de Taüll et d'Erill la Vall sont chacun visibles les uns par rapport aux autres, atout notable pour la défense.

Les maisons se concentrent autour des fortifications du château, dont on sait qu'il existait déjà en 1079. Les deux promontoires et le ravin de la Sant Martí viennent encore renforcer l'efficacité de ces défenses. À l'heure actuelle, le schéma du village s'articule autour de deux rues, bordées d'un côté par les tours de défense et de l'autre par des maisons de métayers typiques. Plusieurs passages assurent la communication entre les bâtiments d'une seule et même propriété. Plusieurs des édifices intra-muros ont été classés par les services du patrimoine architectural de la *Generalitat de Catalunya*, en raison de leur excellent état de conservation et de leurs particularités.

L'église de San Joan s'élève à l'entrée du village. Bien qu'elle ait été considérablement altérée au XVIIIe siècle, elle n'en conserve pas moins son tracé basilical d'origine, avec trois nefs, dont les deux nefs latérales sont dotées d'une abside à l'extrémité est. Les nefs sont séparées par des arcades voûtées, reposant sur des colonnes massives. Tous les murs sont percés de fenêtres ; quant à l'accès, il se fait via une porte à l'extrémité occidentale, où l'on peut deviner les traces d'un porche désormais disparu.

- Taüll

Le village de Taüll, construit sur une route médiévale, comporte deux centres : le premier autour de la place et de l'église de Santa Maria, dont de nombreuses demeures médiévales sont restées relativement intactes, le second sur un espace oblong longeant l'ancienne route vers Sant Climent (aujourd'hui une route moderne flanquée de nouveaux bâtiments). Cependant, c'est dans les églises de Taüll que réside son importance : elles sont en effet reconnues comme des archétypes du style roman de la Vall de Boí.

L'église paroissiale de Santa Maria domine le village. Elle comporte trois nefs, se terminant chacune par une abside. Sa construction montre que la stricte orthogonalité n'était pas toujours respectée. Les absides se targuent d'une décoration élaborée, de style lombard, avec de fausses arcades séparées par des pilastres et des frises en dents de scie. La porte principale, dans la façade occidentale, est une simple arcade semi-circulaire. Les pierres ont été taillées et posées avec beaucoup de soin. À l'inverse, la maçonnerie du clocher est plus brute, la disposition des pierres moins soignée, ce qui tendrait à suggérer qu'il est antérieur à l'église principale, supposée être le fruit d'un vaste projet de restauration mené au XVIIIe siècle. Les fouilles archéologiques ont démontré l'existence d'un ancien cimetière sous le pavage moderne,

situé immédiatement à l'extérieur du mur sud de l'église, et ont permis de définir le schéma de l'église d'origine.

L'église de Sant Climent, pour sa part, se dresse sur une petite éminence, sur l'ancienne route reliant Taüll à Boí. C'est la plus grande et la mieux préservée des églises de la Vall de Boí. En outre, son architecture et sa décoration intérieure, typiques du style roman lombard, en font le symbole de l'architecture romane catalane. De plan basilical, elle comporte trois nefs se terminant chacune par une abside. Les nefs latérales sont séparées par des arcades reposant sur de larges colonnes. La porte s'ouvre dans la façade occidentale, où l'on discerne encore les vestiges d'un porche. Les seules fenêtres qui subsistent sont respectivement situées aux extrémités orientale et occidentale.

Le clocher de Sant Climent, à l'angle sud-est de l'église, en est le trait le plus imposant. De plan carré, il part d'une base pseudo-massive pour s'élever sur six étages, qui présentent chacun de larges fenêtres jumelées (celles du troisième niveau sont trilobées). Les façades sont décorées de frises et de pilastres voûtés.

La maçonnerie de l'église et du clocher se compose de blocs de granit méticuleusement posés, avec de la pierre ponce pour les éléments décoratifs, les arcades des fenêtres et les colonnes. Il reste par endroit des traces de la maçonnerie moins soignée de l'église qui s'élevait jadis à cette place. La structure actuelle est en effet celle de l'édifice consacré en 1123 et remplaçant une église de la fin du XIe siècle.

- Coll

L'église de l'Assomption, datant de la fin du XIIe siècle, se dresse à l'extérieur de ce petit village. Il s'agit d'une basilique romane, avec des ajouts et des modifications gothiques et ultérieurs. Elle consiste en une seule nef, avec une abside. Le clocher gothique se trouve du côté sud, et s'élève sur quatre étages. On y accède par un escalier extérieur menant au premier étage. Sa charpente a préservé des intempéries les gargouilles de l'église antérieure, qui ont disparu du tissu actuel.

- Cardet

Cardet est construit sur une éminence rocheuse en surplomb de l'entrée de la Vall de Boí et juste assez large pour accueillir les quelques maisons qui forment le village. Plusieurs d'entre elles conservent dans une grande mesure leur forme médiévale. La petite église paroissiale de Santa Maria se trouve à l'extrémité est du village, en contrebas d'une forte pente. Quelque réduite que soit sa taille, cette église n'en présente pas moins un schéma et un développement complexe. Elle ne compte qu'une seule nef avec abside, à l'instar de l'église de Coll. Caractéristique unique dans cette vallée, une crypte se trouve sous l'abside qui, de par la configuration du terrain, est plus élevée que le corps de la nef. Il y a un petit clocher à l'extrémité ouest ; la façade comporte quelques éléments intéressants, s'étendant sur une période plutôt longue de l'époque médiévale. Elle semble avoir été fondée au XIe siècle, remodelée au XIIe ou au début du XIIIe, puis à nouveau aux XVIIe-XVIIIe siècles. L'intérieur est resté intact et a conservé ses éléments et son mobilier de style baroque et plus tardif.

- Durro

Les édifices de ce petit village, construit sur un flanc montagneux face au sud, s'étendent depuis l'église paroissiale de la Nativité de la Mare de Déu le long de la grand rue principale, située sur une voie médiévale. Il abrite plusieurs édifices bien préservés, d'origine médiévale, caractéristiques de l'architecture vernaculaire de la vallée. L'église est une structure assez imposante, dotée d'une seule nef étroite et longue. Elle a cependant subi tant de transformations depuis l'érection du bâtiment initial roman, au XIIe siècle, qu'elle n'a que peu de choses en commun avec son aspect d'origine. L'intérieur, cependant, n'a pas été transformé à l'époque contemporaine et conserve ses éléments de style baroque et ultérieur.

Un chemin sinueux mène à l'ermitage de Sant Quirc de Durro, sur un petit pic culminant à 1500 m. C'est une minuscule église, qui compte une seule nef avec abside ; la façade ouest accueille un clocher de pierre. Sous le toit, un espace accessible de l'extérieur uniquement servait probablement de grenier et de réserve, une caractéristique typique des petits ermitages médiévaux de la région pyrénéenne. Chaque village de la Vall de Boí possédait son propre ermitage, généralement situé en hauteur sur l'un des chemins menant aux montagnes en surplomb. Celui-ci a été restauré récemment, sa toiture recouvrant sa hauteur d'origine.

- Erill la Vall

C'est un très petit peuplement, avec seulement quatre ensembles domestiques d'une forme typique. L'église de Santa Eulàlia présente une seule longue nef au toit de bois, qui a remplacé une ancienne voûte en tonnelle dont les supports massifs sont toujours visibles. À l'est, la nef se termine par une triple abside, dont l'élément central a été remplacé au début du XXe siècle. On y pénètre par une porte percée dans la façade nord et abritée sous un porche. Le clocher du XIIe siècle s'élève, au nord, sur six étages. On remarquera avec intérêt que le soin apporté à la maçonnerie décroît un peu plus à chaque étage. Le revêtement de pierre d'origine a aujourd'hui disparu ; on ne sait donc pas s'il était ou non décoré.

Comme à Santa Maria de Taüll, les travaux de restauration ont permis la conduite de fouilles archéologiques à Santa Eulàlia, lesquelles ont révélé les transformations successives du bâtiment depuis son érection, au XIe siècle.

Gestion et protection

Statut juridique

Toutes les églises et quelques-uns des bâtiments des villages bénéficient d'une protection complète, aux termes de lois d'État, régionales et locales sur le patrimoine, ainsi que de par d'autres dispositions. Les villages et les édifices individuels sont couverts par des dispositions d'urbanisme urbain et rural très strictes, qui régulent les questions telles l'emplacement, la hauteur, la ligne du toit et les matériaux de construction pour les nouveaux édifices et les rénovations. En règle générale, elles semblent aussi exhaustives que cela est possible ou souhaitable.

Le texte législatif applicable est la loi sur le patrimoine culturel (n°9/93) de la *Generalitat de Catalunya*, qui protège à la fois les monuments et ensembles historiques et les zones historiques et archéologiques. Une partie de la vallée, six des villages (dont les remparts de Boí mais non le village de Taüll) et toutes les églises sont ainsi protégés. Le patrimoine historique et artistique de la vallée a été inventorié : la documentation et les archives concernant l'architecture et l'art sont excellents.

En outre, les dispositions en vigueur ne se contentent pas de tenter de prévenir les conséquences néfastes du tourisme mais, adoptant un point de vue plus positif, de promouvoir le « bon tourisme ». Le principal accord est le programme d'excellence touristique de la Vall de Boí. Il est reconnu dans la proposition d'inscription que la plus sérieuse menace à l'intégrité de la vallée serait le tourisme de masse, et le programme vise à empêcher cela. Un document sur les stratégies de développement touristique déclare que ces dernières doivent être compatibles avec les objectifs de la protection et de la conservation des ressources naturelles et culturelles.

Gestion

Le maire de la Vall de Boí est, à l'échelon local, tout puissant dans le domaine de la prise de décision, de la mise en œuvre et du contrôle. Récemment, par exemple, une nouvelle maison apparemment inappropriée, construite près de l'église de Boí, a été officiellement détruite, et des mesures similaires devraient bientôt être prises pour un nouvel édifice trop élevé, dans la grand rue de Barruera. Le gouvernement régional et la *Generalitat de Catalunya*, particulièrement son département de la Culture, jouent également un rôle direct en termes d'élaboration et de mise en œuvre des politiques de financement, d'urbanisme et de tourisme. Comme c'est souvent le cas cependant, si les politiques en place et le contrôle de l'urbanisme sont rigoureux, les ressources financières sont maigres, et l'argent des touristes particulièrement tentant. Le danger que le tourisme culturel, et plus précisément les visites des églises, ne mettent les biens en danger semble ici peu sérieux, mais l'emplacement du paysage culturel proposé, au sein d'une zone où le tourisme de loisirs fait l'objet d'une promotion très active, tend à suggérer que cette question pourrait bien devenir un point sensible. Déjà, seules les églises les plus isolées (Duro, Carnet et Coll) n'ont pas vu leur voisinage immédiat affecté peu ou prou par les récents développements touristiques.

Le ski a ainsi eu un impact sur le paysage en dehors du bien proposé pour inscription mais la gestion du paysage rural reste dans l'ensemble aux mains des agriculteurs locaux, qui continuent d'exploiter leur terre de façon traditionnelle. Le contrôle de l'urbanisme en dehors des villages est strict ; il interdit tout nouveau développement, et la terre n'y est pas à vendre.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Toutes les églises ont bénéficié de certains travaux de conservation, mais certaines beaucoup plus que d'autres. Plusieurs ont fait l'objet de vastes programmes de

restauration et de conservation dans la seconde moitié du XXe siècle, et l'on espère que des travaux conformes aux normes modernes pourront être réalisés dans le cadre de ce qui est, de fait, un programme continu de maintenance. Toutefois, aucune des églises ne risque pour l'instant de s'effondrer. Les principales fresques murales, et une grande partie du mobilier le plus ancien, ont été transférées au MNAC de Barcelone.

Certains travaux en cours portent sur les alentours plutôt que sur les églises elles-mêmes. À Boí, ils visent à améliorer l'environnement et l'accès à l'extrémité est. Un nouveau centre d'accueil des visiteurs est en cours de construction à l'extérieur de l'église d'Erill avec, pour le contrôle du trafic, des conséquences qui restent à mettre en œuvre.

Authenticité

L'authenticité fondamentale des églises, des villages et du paysage avoisinant est incontestable. Tous ont cependant subi des changements récents dont on pourrait juger qu'ils affectent, dans une plus ou moins grande mesure, cette authenticité fondamentale.

Le sauvetage de l'art mural dans les années 20 a été une remarquable réussite, que l'on peut voir au MNAC de Barcelone. Cependant, cette réussite ne peut camoufler le fait que les peintures sont maintenant hors du contexte qui devait être le leur, et que leur contexte actuel n'est plus le glorieux écrin qu'il devait être. Si cela ne va pas à l'encontre des prétentions des églises à la reconnaissance mondiale, cela diminue pourtant leur authenticité dans une certaine mesure, pourrait-on arguer. Du fait de leur lieu de conservation actuel, elles ne peuvent être, bien sûr, considérées pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial.

Le processus de conservation du tissu des églises a englobé des travaux de démolition, de rénovation, de remplacement et de construction. Aujourd'hui, seule Santa Maria à Cardet, et Santa Maria à Durro, dans une moindre mesure, épargnées par des travaux de conservation, donnent une bonne idée du développement des églises et de leur intérieur à la fin du Moyen Âge et après cette époque.

On peut donc arguer que la poursuite d'un idéal roman a occasionné une « sur-restauration ». Stricto sensu, en termes de patrimoine mondial, ces travaux pourraient être jugés comme réduisant l'authenticité jusqu'à un certain point ; ils sont certainement contraires au principe holistique qui sous-tend le concept de paysage culturel du patrimoine mondial. Globalement cependant, ces arguments ne suffisent pas à nier l'authenticité des églises.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité la Vall de Boí du 28 février au 4 mars 2000. Après des discussions entre les deux organes consultatifs sur la nature du bien, il a été entendu que l'UICN ne serait pas représenté dans cette mission.

L'État partie a fourni une proposition d'inscription révisée et une deuxième mission de l'ICOMOS se rendra à la Vall

de Boí en octobre. Le rapport de cette mission n'était pas disponible au moment où cette évaluation a été préparée pour l'impression.

Caractéristiques

Le paysage montagneux lui-même présente généralement un grand attrait panoramique. Il demeure un paysage travaillé selon la tradition, dépendant de l'élevage des moutons et du bétail, un processus qui donne naissance à de jolis petits champs cloisonnés et à de vastes pâturages plus en hauteur, où les bêtes viennent paître chaque saison. À cela s'est ajoutée aujourd'hui une industrie touristique à la promotion active mais contrôlée ; sa présence, évidente en dehors du paysage culturel proposé pour inscription, se fait plus discrète à l'intérieur de ses limites.

Le schéma de peuplement de la Vall de Boí s'organise très nettement autour de « noyaux » : quasiment tous les habitants vivent dans les sept villages que comprend le paysage culturel proposé pour inscription, dont aucun n'est postérieur à 1100 environ. Ils partagent également plusieurs traits communs, notamment la présence d'une église et le style de l'architecture, tant domestique que religieuse. Néanmoins, chaque village en est actuellement à un stade différent de son développement. De même, l'état de chacune des neuf églises est différent. Leur caractéristique la plus remarquable, cependant, réside dans leur unité en tant que groupe construit et décoré au XIIe siècle, principalement.

L'art mural est tout aussi significatif, et c'est peut-être le joyau de ce paysage. Certains fragments sont restés sur place et d'autres sont sans nul doute cachés parmi des collections privées, mais la grande majorité de ceux qui ont survécu sont maintenant présentés au MNAC de Barcelone. Saisissantes dans leur exécution et riches de références iconographiques, ces créations comptent des œuvres d'art d'une valeur mondiale sous n'importe quel aspect.

Du point de vue local, il est crucial pour leur caractère distinct que chacune des églises s'inscrive dans un village. Typiquement, elles se dressent pour la plupart immédiatement en dehors du centre médiéval (parce qu'elles ont été ajoutées à un village existant). Les relations spatiales et fonctionnelles entre les églises et les villages, plutôt qu'entre les églises et le paysage, sont au cœur de cette proposition d'inscription.

Le paysage global reflète l'économie traditionnelle permise et confinée par l'habitat montagnard, une économie basée sur les villages, et non sur les églises. Les tenures, et par conséquent la gestion des sols, appartenaient et demeurent aux grandes fermes familiales. À la lumière des récents développements infrastructurels et touristiques, l'une des qualités qu'illustre la vallée pourrait bien être la façon dont une société traditionnelle peut évoluer et survivre dans de nouvelles circonstances économiques sans perdre son âme - ou le patrimoine physique qu'elle conserve.

Il semble toutefois que le cadre conceptuel de cette proposition d'inscription en tant que paysage culturel contienne une difficulté fondamentale. Son titre est en effet très pointu et étroit : le paysage culturel catalan roman de la Vall de Boí. Il se concentre sur l'architecture et l'art ecclésiastique d'une période donnée, dans une partie seulement d'une petite vallée. Rien dans le paysage

avoisinant ne peut être spécifiquement attribué à ces paramètres artistiques ou au XIIe siècle.

Analyse comparative

Le paysage lui-même présente généralement un grand attrait panoramique, mais pas plus que d'autres vallées montagneuses en Europe, et en particulier dans les Pyrénées. Les intérêts « naturels » majeurs - géologiques, géomorphologiques, ornithologiques - résident dans le Parc National d'Aigüestortes i Estany de Sant Maurici, immédiatement en dehors du paysage culturel proposé pour inscription.

Le paysage de la zone proposé pour inscription est d'une valeur largement locale. Du point de vue socio-économique, il n'est pas aussi intéressant que le paysage culturel pyrénéen du Mont Perdu, déjà inscrit en 1997. Ce dernier représente en particulier beaucoup mieux, dans un contexte pyrénéen, la grande tradition européenne de transhumance de longue distance (avec la documentation médiévale et les conséquences botaniques observables). En outre, si la zone de la Vall de Boí proposée pour inscription conserve une vie culturelle traditionnelle, sous forme de fêtes de village et de *falles* (« rivières de feu » le long des flancs des montagnes), aucune de ses montagnes ne possède ce fort élément de paysage culturel associatif propre au Mont Perdu.

La proposition d'inscription donne des exemples d'art et d'architecture ruraux qui se sont eux aussi épanouis dans des circonstances défavorables. Le plus pertinent toutefois est celui de « l'Âge d'or de Northumbrie », dans une Angleterre embryonnaire aux alentours de l'an 700. Là, non seulement l'art et l'architecture mais aussi l'étude, l'écriture et la science, d'une valeur au moins européenne, ont connu un bref développement, dans le contexte du début de l'ère chrétienne, période d'importants contacts européens, de paix relative et de coopération locale entre l'Église et la famille royale. Les similitudes avec la Vall de Boí quatre cents ans plus tard sont frappantes.

La principale « valeur » de la Vall de Boí réside par conséquent non tant dans son art historique et architectural que dans la représentativité de sa réussite artistique, phénomène communautaire qui se produit inexplicablement de temps à autre dans certaines sociétés agraires.

L'Europe possède de nombreuses églises romanes, et beaucoup d'autres édifices importants, tout aussi beaux, architecturalement parlant, que ceux de la Vall de Boí - en Provence et dans le Languedoc, par exemple, ainsi que dans leur « patrie », le Nord de l'Italie.

Observations et recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

Les sept villages existaient incontestablement au XIIe siècle mais, pour étayer leur intégration dans un « paysage roman » identifiable, il conviendrait d'en savoir plus sur leur forme et leur taille d'origine, et sur les parties des villages actuels - en particulier sur les édifices - contemporaines des églises - et donc « romanes ». Les recherches appropriées ont peut-être déjà été faites ; si tel n'est pas le cas, il doit certainement

exister de bons plans qui pourraient servir de base à une telle analyse topographique.

Cela est directement lié à la *catégorie* de paysage culturel évoquée dans ce cas. La zone de la Vall de Boí proposée pour inscription est un paysage essentiellement évolutif (*Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*, paragraphe 39.ii) et tombe dans la seconde sous-catégorie, le paysage vivant. Toutefois, la proposition invite à prendre en compte certains aspects culturels remontant à neuf cent ans, presque comme s'il s'agissait d'un paysage relique. Pourtant, elle ne vise pas clairement à fixer le paysage proposé pour inscription dans un seul style artistique, à un moment donné. Elle apporte des preuves d'activités socio-économiques traditionnelles et nouvelles, pour appuyer l'allégation selon laquelle la Vall de Boí, en termes de patrimoine mondial, est un paysage culturel. Il vaudrait bien mieux, semble-t-il, se concentrer sur le trait exceptionnel et distinctif de cette zone, l'architecture et l'art de ses églises. En effet, l'appartenance de la Vall de Boí à la catégorie des paysages culturels, de valeur mondiale ou au sens du patrimoine mondial, n'a pas été clairement démontrée.

L'art ecclésiastique et l'art des peintures murales sont toutefois remarquables, tant du point de vue scientifique qu'esthétique. Sous réserve de diverses conditions (*cf. recommandations ci-dessous*), ils pourraient bien être associés soit à la totalité, soit à quelques-unes ou certaines parties des villages auxquels ils sont liés, en vue d'un nouvel examen du potentiel de cette proposition d'inscription du point de vue du patrimoine mondial. Ce nouvel examen pourrait inclure la révision de la zone proposée. Deux options extrêmes sont possibles : la zone de l'actuelle proposition d'inscription (3.562 hectares, mais pas en tant que paysage culturel) ou neuf petites zones discrètes, aux périmètres immédiats des églises.

L'évaluation par l'ICOMOS de cette proposition d'inscription intéressante, très professionnelle et conceptuellement ardue a grandement fait avancer la perception de ce qui est et de ce qui n'est pas un paysage culturel du patrimoine mondial de catégorie ii. L'ICOMOS souhaite donc tout particulièrement remercier tous ceux qui ont contribué à ce travail.

Sur la base des observations qui précèdent, l'ICOMOS avait recommandé :

- i. que l'État partie soit invité à soumettre à nouveau la proposition d'inscription, en l'intégrant de façon appropriée en tant que site sous le titre « Églises romanes catalanes de la Vall de Boí ».
- ii. que cette proposition d'inscription devrait inclure les neuf églises de la présente, ainsi que leurs cimetières et autres traits distinctifs, comme les anciens chemins d'approche, immédiatement adjacents.
- iii. que, pour inclure dans la proposition d'inscription les parties historiques pertinentes des sept villages avec lesquels les églises sont si étroitement associées, d'autres recherches devraient être entreprises afin de définir aussi précisément que possible l'emplacement des limites de la proposition d'inscription dans chacun des sept cas.

- iv. toute nouvelle proposition d'inscription inclue un plan de gestion pour la ou les zones de la proposition en tant que site du patrimoine mondial.
- v. que, si l'État partie accepte la recommandation de l'ICOMOS, toute la zone protégée de la vallée, plus une zone légèrement étendue, soit déclarée et protégée en qualité de zone tampon, de façon à empêcher les intrusions visuelles causées par des stations de ski.
- vi. que toute nouvelle soumission inclue, dans le cadre du plan de gestion ou à part, un plan de développement touristique, incluant notamment une évaluation de l'impact touristique sur le site proposé pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial, dans le contexte plus large du tourisme dans la zone. Cela devrait inclure une déclaration de principes sur lesquels repose le plan, des politiques qu'il cherche à mettre en œuvre, un programme de développement touristique, notamment le nombre des visiteurs (tourisme récréatif/culturel), la gestion du trafic, et l'interprétation/la présentation culturelle.

Brève description

L'étroite Vall de Boí est entourée de montagnes abruptes. Chacun des villages de la vallée abrite une église romane et ils sont entourés de champs clôturés. Il y a également de vastes pâturages saisonniers en altitude.

Recommandation

À la réunion du Bureau en juin 2000, l'examen de cette proposition d'inscription a été *différé* pour permettre à l'État partie d'envisager la préparation d'une proposition révisée portant uniquement sur la valeur architecturale de la zone, telle qu'elle est représentée par ses églises romanes. Une recommandation révisée sera présentée à la session extraordinaire du Bureau en novembre, faisant suite à l'examen du rapport de la deuxième mission d'expertise de l'ICOMOS.

ICOMOS, septembre 2000

Atapuerca (Espagne)

No 989

Identification

<i>Bien proposé</i>	Le site archéologique de la Sierra de Atapuerca, dans les municipalités d'Atapuerca et d'Ibeas de Juarros (Burgos)
<i>Lieu</i>	Communauté autonome de Castille-León, province de Burgos
<i>État partie</i>	Espagne
<i>Date</i>	28 juillet 1999

Justification émanant de l'État partie

La séquence de dépôts archéo-paléontologiques de la Sierra de Atapuerca se compose d'une série de sites riches en fossiles et en vestiges archéologiques. Il s'agit de sites troglodytiques, dont certains ont été initialement exposés lors de la construction d'un chemin de fer. Les activités enregistrées dans ces dépôts reflètent des modes de vie passés, sur une très longue période et dans un environnement relativement peu troublé, et dont les traces ont été préservées en parfait état jusqu'au moment de leur découverte.

Les sites archéologiques de la Sierra de Atapuerca sont des témoignages artistiques significatifs, non seulement à cause de la présence de dessins paléolithiques à El Portalón, dans la Cueva Mayor, mais principalement du fait du sanctuaire de la Galería de Sillex, demeuré fermé de l'âge du bronze (± 1500 avant J.-C.) jusqu'en 1972, année de sa découverte et de son étude.

Critère ii

Les sites de la Sierra de Atapuerca représentent un témoignage exceptionnel de l'origine et de l'évolution de la civilisation humaine actuelle et d'autres cultures aujourd'hui disparues. Ces sites documentent la ou les lignées des ancêtres africains de l'humanité moderne.

Critère iii

On trouve sur ces sites des exemples exceptionnels de périodes diverses et significatives de l'histoire humaine. Des plus anciens peuplements européens, il y a presque un million d'années, aux temps modernes, le cours de l'histoire est tout entier inscrit ici, avec ses grandes dates : sanctuaires du Néolithique, offrandes de l'âge du bronze, structures mégalithiques.

Critère iv

Les sites de la Sierra de Atapuerca représentent un exemple exceptionnel d'occupation humaine permanente, due à leur écosystème particulier et à leur situation géographique.

Critère v

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un ensemble de *sites* (il convient de noter que ce bien est également proposé pour inscription aux termes des critères naturels i et ii et que, à ce titre, il doit être considéré comme un *bien mixte*).

Histoire et description

Histoire

- Dépôts du Pléistocène

Le Pléistocène, pendant l'ère quaternaire, s'étend de 2,4 millions à 10 000 ans BP (*Note* : les dates anciennes calculées d'après les techniques de datation scientifique sont exprimées en années « BP », c'est-à-dire en années avant la date conventionnelle de 1950, sur laquelle se fonde la datation au carbone 14). C'est sur le site de Gran Dolina, dans la Sierra de Atapuerca, l'un du groupe de la *Trinchera del Ferrocarril*, que l'on a trouvé les plus anciens vestiges fossiles d'hominidés en Europe, que les analyses paléomagnétiques ont fait remonter aux environs de 800 000 BP. Ils sont associés à de simples outils de pierre pré-acheuléens (mode I), ce qui correspond à la datation des plus anciens niveaux de ce site.

Le groupe du site de *Trinchera del Ferrocarril* compte aussi les sites connus sous le nom de *Tres Simas*. Les vestiges humains les plus anciens du site de la *Galería* ont été datés entre 200 000 et 400 000 années BP, et associés à des outils de pierre acheuléens (mode II).

Des dates similaires ont été attribuées aux restes de squelettes humains découverts à la *Sima de los Huesos*, dans la *Cueva Mayor*. L'absence d'herbivores consommés par des humains dans ce site, où l'on a retrouvé les restes de 32 humains, pas moins, suggère qu'il puisse s'agir d'un site mortuaire. Si tel est le cas, ce serait le premier jamais enregistré. L'échantillon relativement important, principalement composé d'adolescents et de jeunes adultes, a permis la réalisation de plusieurs importantes études sur la paléopathologie de cette population, la croissance et le développement des individus et leur taille moyenne.

- Dépôts de l'Holocène

L'Holocène, période de l'ère quaternaire, est daté de 10 000 ans BP à nos jours.

C'est en 1910 que l'on reconnut pour la première fois l'importance archéologique du *Portalón* de la *Cueva Mayor*, lorsque la représentation d'une tête de cheval découverte à l'entrée de la grotte fut identifiée comme datant du paléolithique. Les fouilles qui s'ensuivirent ont établi qu'elle fut occupée par divers groupes humains sur plusieurs siècles, principalement au début de l'âge du bronze (aux alentours de

3200 avant notre ère), puis à nouveau à l'époque romaine et au début de l'époque wisigothique.

La *Galería del Silix* abrite en abondance des preuves d'occupation humaine pendant le Néolithique et à l'âge du bronze. Plus de cinquante panneaux peints et gravés ont été enregistrés, avec des motifs géométriques, des scènes de chasse, des figures anthropomorphes et zoomorphes. Les fouilles ont révélé l'existence, dans la caverne, de ce qui semble être un sanctuaire où avaient lieu des rites funéraires, avec des restes humains (dans la majorité de jeunes adultes et des enfants), et nombre de fragments de céramiques, identifiés comme associés à des activités sacrificielles. À l'extrémité de la galerie, des traces attestent de l'exploitation du silex dont la grotte tire son nom.

La *Cueva del Silo* présente des traces tendant à indiquer la présence d'un sanctuaire similaire. Des activités humaines ont également été enregistrées dans plusieurs autres sites, dont la *Cueva Peluda*, la *Cueva Ciega* et *El Mirador*.

L'activité humaine déclina dans la Sierra de Atapuerca parallèlement à la création de peuplements permanents dans les plaines en contrebas, tout particulièrement au Moyen Âge.

Description

La Sierra de Atapuerca est située à l'angle nord-est du plateau castillan. Bien qu'elle se dresse à plus de 1000 m au-dessus du niveau de la mer, ce n'est plus aujourd'hui qu'une crête de calcaire aux pentes douces, largement couverte de broussailles et de quelques terres cultivées. L'érosion de l'eau au fil des cinq derniers millions d'années a entraîné la formation d'un paysage de modelé karstique, doté d'un système de grottes élaboré. Le niveau de la nappe phréatique baissa suite à des processus géomorphologiques, ce qui rendit les cavernes habitables par les hommes et les animaux. Le système de terrasses formé le long de l'arête méridionale de la Sierra montre que, durant le Pléistocène moyen et inférieur, des cours d'eau passaient à proximité de l'entrée de ces grottes, les rendant particulièrement adaptées à une occupation humaine.

C'est au milieu du XIXe siècle que naquit l'intérêt scientifique pour ces grottes, intérêt concentré sur la *Cueva Mayor*. On pénètre dans celle-ci par le sud, en accédant immédiatement au *Portalón*. On trouve à l'est la sinueuse *Galería del Silix*, qui s'étend sur plus de 300 m, et à l'ouest la séquence de cavernes (notamment la *Sima de los Huesos* - la « fosse aux os ») conduisant sur plus d'un kilomètre à la *Galería del Silo*, qui possède son propre accès.

Au nord-ouest se trouve le groupe de sites révélé par l'excavation d'une voie de chemin de fer minier (dont il tire son nom, la *Trinchera del Ferrocarril*), qui ne fut jamais menée à son terme. Il s'agit en fait de grottes mises au jour par l'excavation, évoquant de ce fait des abris sous roche. Au nord, c'est la *Grand Dolina*, et plus au sud les *Tres Simas*, avec les importantes découvertes faites à la *Galería*.

Gestion et protection

Statut juridique

Le bien proposé pour inscription a été déclaré bien d'intérêt culturel (*Bien de Interés Cultural*) aux termes des dispositions de la loi de 1985 sur le patrimoine historique espagnol.

Celle-ci impose un contrôle rigoureux à la zone protégée, exigeant une autorisation officielle pour les études et les fouilles, ainsi que pour les cessions de propriété.

Gestion

La propriété des terres comprises dans le bien proposé pour inscription est en partie publique et en partie privée. La supervision globale des activités dans la zone prescrite est sous la responsabilité du ministère national de l'Éducation et de la Culture, situé à Madrid. Il en délègue une grande partie au Conseil de l'Éducation et de la Culture, Direction générale du Patrimoine et de la Promotion Culturelle de Castille-León, établi à Valladolid, lequel, à son tour, implique les administrations municipales d'Atapuerca et d'Ibeas de Juarros dans la conservation et la promotion des sites.

Un plan de gestion (*Plan Director*) commandé par la *Junta* (gouvernement de la Communauté Autonome) de Castille-León a été achevé en avril 1993. Ce plan détaillé commence par une analyse de la situation actuelle et prend en compte les aspects fondamentaux de la protection, de la conservation, de l'investigation et de la présentation des sites. Il ne se limite pas aux seuls sites culturels, mais contient aussi une section détaillant les mesures à prendre pour protéger l'environnement de la Sierra de Atapuerca. Il doit son élaboration à l'absence de dispositions de planification relatives aux sites dans les deux municipalités.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Les premières recherches scientifiques ont eu lieu dès 1863, mais ce n'est qu'au début du XXe siècle que le premier rapport archéologique fut publié. Il se concentrait essentiellement sur les plus récentes découvertes préhistoriques dans la *Cueva Mayor*.

Des fouilles ont eu lieu à El Portalón en 1964 et 1971. Après la découverte de la *Galería del Silix* par le groupe de spéléologie *Edelweiss* en 1972, ce groupe de grottes a été le théâtre de quantité de recherches dans les années 70 et 80.

C'est aussi le groupe *Edelweiss* qui a découvert les sites de la *Trinchera*, au milieu des années 50. Les premières grandes fouilles ont eu lieu dans les années 70, à *Gran Dolina* et à la *Galería*. Pendant celles-ci, les riches vestiges fossiles de la *Sima de los Huesos* furent découverts, mais sa nature physique - c'est un puits profond et rempli d'ossements - a empêché le réel commencement des fouilles avant 1984, des fouilles qui se poursuivent encore à ce jour dans des conditions difficiles.

Les recherches systématiques sur les sites de la Trinchera ont commencé en 1978 et se sont poursuivies sans interruption jusqu'à ce jour. Les sites, que l'excavation de la voie de chemin de fer a mis au jour, ont été protégés par l'ajout de toits dans les années 1980.

L'accès aux sites de la Sierra de Atapuerca ne peut se faire qu'à pied, via de petits chemins au beau milieu d'épaisses broussailles. Il n'a donc pas encore été nécessaire de fournir une forme élaborée de protection supplémentaire. Cependant, le *Plan Director* comprend des propositions et des projets associés à la protection et à la présentation du bien.

Authenticité

Les grottes naturelles qui font l'objet de cette proposition d'inscription abritent de profondes strates contenant des matériaux archéologiques et paléontologiques d'une grande importance scientifique, demeurés intacts depuis la Préhistoire jusqu'à nos jours, et qui font maintenant l'objet de fouilles scientifiques. Leur authenticité peut donc être considérée comme absolue.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité la Sierra de Atapuerca en février 2000.

Caractéristiques

Les dépôts fossiles dans le système karstique de grottes de la Sierra de Atapuerca comportent les restes des premiers hominidés connus en Europe. Leur relative abondance et leur association à des ossements animaux rendent possible la réalisation d'études scientifiques sur plusieurs aspects de ces anciennes sociétés. Les cavernes comportent également des preuves d'occupation humaine sur plus d'un million d'années.

Analyse comparative

Une analyse comparative des sites d'hominidés fossiles a été réalisée pour l'ICOMOS en 1997. Cette étude a identifié quatre périodes d'évolution humaine représentées dans ces sites. La seconde couvrait la période allant d'un million d'années à 300.000 ans BP. Cette période ne comptait que des représentants du genre *Homo*, mais avec une diversité régionale considérable, et toujours confinés à certaines régions du Vieux Monde.

L'étude a défini six critères d'évaluation des sites d'hominidés fossiles :

1. *Des matériels bien datés*, permettant au taxinomiste de se faire une idée des relations phylogénétiques et de la vitesse de l'évolution.

2. *Le nombre de fossiles* dans une même localité ou une entité géologique identifiable, qui, s'ils sont bien datés, offrent des possibilités d'analyse scientifique et de réponse aux questions concernant la variabilité de la population, la condition *sine qua non* de l'évolution par la sélection naturelle.
3. *L'ancienneté des vestiges*.
4. *Le potentiel d'autres découvertes*.
5. *Les groupes de sites et même de paysages étroitement associés*, qui fournissent un bon contexte, préservant les preuves environnementales et archéologiques, ainsi que les fossiles d'hominidés. Cela est nécessaire pour interpréter leur mode de vie et leurs capacités.
6. *Rôle dans la découverte et la démonstration de l'évolution humaine*.

Par rapport à ces critères, les sites de la Sierra de Atapuerca arrivent en très bonne place. L'étude comparative a identifié plusieurs sites présentant des vestiges d'hominidés qui obtiennent de meilleurs résultats sur ces six critères et qui ont été fortement recommandés pour examen, mais la Sierra de Atapuerca est le seul site sur cette liste issu du second groupe chronologique décrit ci-dessus.

La Liste du patrimoine mondial compte déjà un certain nombre de sites d'hominidés fossiles. Toutefois, seuls ceux de Sangiran (Indonésie) et de Zhoukoudian (Chine) sont notables pour les vestiges d'hominidés fossiles de cette période, et aucun d'entre eux ne se trouve en Europe.

Il convient de penser que l'exploration scientifique des grottes dans la Sierra de Atapuerca, processus lent et méticuleux, n'est en cours que depuis un quart de siècle. Il reste encore beaucoup de travaux à effectuer sur les sites connus, et d'autres encore seront découverts dans les décennies à venir.

Recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

L'ICOMOS n'a aucune réserve quant à la valeur culturelle des sites d'Atapuerca. Toutefois, il apparaît qu'il n'existe pas de zone tampon autour du site proposé pour inscription. Il est important qu'une zone tampon soit définie. Il serait également nécessaire d'établir un plan de développement du tourisme qui imposerait un contrôle sur les développements liés au tourisme dans les villages voisins d'Atapuerca et d'Ibeas de Juarros.

Brève description

Les grottes de la Sierra de Atapuerca contiennent de riches vestiges fossiles des premiers êtres humains en Europe, datant d'il y a encore un million d'années et s'étendant sur notre ère. Ils représentent une réserve exceptionnelle de données, dont l'étude scientifique fournit des informations sans prix sur l'aspect et le mode de vie de ces lointains ancêtres.

Recommandation

À la réunion du Bureau en juin 2000, cette proposition d'inscription a été *renvoyée* à l'État partie en lui demandant de définir une zone tampon adéquate et de préparer un plan de développement du tourisme. Au moment où cette évaluation était préparée pour l'impression, cette demande n'avait pas reçu de réponse. Dans le cas où ces informations seraient fournies, l'ICOMOS recommande que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères iii et v* :

Critère iii Les preuves les plus anciennes et les plus abondantes de la présence de l'homme en Europe se trouvent dans les grottes de la Sierra de Atapuerca.

Critère v Les restes fossiles de la Sierra de Atapuerca constituent une réserve exceptionnelle d'informations sur la nature physique et le mode de vie des premières communautés humaines en Europe.

ICOMOS, septembre 2000

Bolgar (Fédération de Russie)

No 981

Identification

<i>Bien proposé</i>	Ensemble historique et architectural de Bolgar
<i>Lieu</i>	République du Tatarstan, <i>Raion</i> (district) de Spasski, ville de Bolgar
<i>État partie</i>	Fédération de Russie
<i>Date</i>	29 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

L'ensemble historique et architectural de Bolgar est le monument le plus septentrional d'architecture islamique médiévale au monde, et un exemple unique de l'architecture bulgare-tatare des XIII^e-XIV^e siècles. Sa valeur, en tant que monument historique, est inégalable, puisqu'il témoigne de l'existence d'États aujourd'hui disparus (la Bulgarie de la Volga, la Horde d'or), et d'une culture et d'un mode de vie tout aussi éteints. Il a exercé une influence considérable sur le développement de la culture et de l'architecture du Xe au XV^e siècle.

L'ensemble représente une preuve archéologique de ce passé, et suggère une occupation humaine remontant au milieu du I^{er} millénaire avant notre ère. C'est un exemple exceptionnel de conception, et l'ensemble architectural et paysager illustre plusieurs périodes capitales dans l'histoire de l'humanité. Les plus anciens monuments remontent au Mésolithique. Plusieurs monuments du Néolithique et de l'âge du bronze ont été enregistrés dans le secteur d'Aga-Bazar et près de l'ancien lac Stepnoe. On a également découvert plusieurs vestiges du début de l'âge du fer, ainsi que des pièces datant de la fin de l'empire romain dans la ville de Bolgar.

C'est à Bolgar que les Bulgares de la Volga, ancêtres des Tatars de Kazan, embrassent officiellement l'Islam en 922 ; depuis le XV^e siècle, l'endroit est un lieu de pèlerinage islamique. Au XIII^e siècle, la ville est la première capitale de la Horde d'or (quartier général de Batu Khan et d'Ulus Djuchi), où les premières monnaies de la Horde d'or sont frappées, sous le règne de Berké, dans les années 1250.

Dès le XIII^e siècle, l'ensemble attire une multitude d'éminents poètes, auteurs, érudits et artistes. C'est aussi l'une des premières localités de l'Empire russe pour lesquelles le gouvernement comprend la nécessité de préserver et de restaurer les monuments.

Le paysage culturel est demeuré intact pendant mille ans. Le ravin de Ierusalemkii existe depuis les temps pré-mongols. Les limites et fortifications (douve et remparts) du site archéologique de Bolgar n'ont pas changé jusqu'à ce jour, de même que les limites du village fondé au XVIII^e siècle.

[**Note** L'État partie n'avance aucune hypothèse dans la proposition d'inscription quant aux critères en vertu desquels il considère que ce bien devrait être inscrit sur la Liste du patrimoine mondial. Toutefois, on peut supposer qu'il souhaite que le bien soit proposé pour inscription en vertu des **critères i, ii, iii, iv et vi.**]

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *site*.

Histoire et description

Histoire

Du fait de sa situation militaire et commerciale stratégique, aux confluent de la Volga et de la Kama, Bolgar joue au Moyen Âge un rôle important dans l'histoire des peuples de la Volga. Aux Xe-XI^e siècles, cette petite ville aux solides fortifications est la capitale de la Bulgarie de la Volga, l'un des plus grands États d'Europe de l'est du Haut Moyen Âge. Au XII^e siècle, Bilyar la supplante dans son rôle de capitale, mais elle n'en cesse pas moins de croître, grâce à son commerce florissant avec les Russes et l'Asie centrale. De nouvelles murailles sont construites, et la superficie de la ville, de 9 hectares au départ, passe à 12, puis à 24 hectares au début du XIII^e siècle.

Les Mongols prennent et incendient Bolgar en 1236, avant d'en démanteler les fortifications. Elle devient l'un des *ulus* soumis aux Djuchides, appartenant à la Horde d'or. De celle-ci, elle devient la première capitale, et le centre du *Ulus Djuchi* bulgare, aux XIII^e-XIV^e siècles. La mosquée-cathédrale est construite sous le règne du souverain mongol Berké.

Les centres politiques de la Horde d'or se déplacent vers le nord mais cela n'empêche pas Bolgar de devenir au XIV^e siècle une ville forte et prospère, qui finira par couvrir 360 hectares. Le commerce s'étend, tandis que se développent des artisanats et des commerces spécialisés, dont la production de fonte, deux siècles avant l'Europe occidentale. De nombreux monuments sont érigés (palais, caravansérails, mosquées, médersa, bains, mausolées, etc.), et des systèmes élaborés de distribution de l'eau et de drainage installés.

Mais à la fin du XIV^e siècle, les dissensions internes au sein de la Horde d'or provoquent des insurrections et des campagnes mongoles et russes. Au milieu du XV^e siècle, la ville n'est déjà plus que l'ombre d'elle-même ; son nom même lui a été pris pour désigner une autre localité (probablement Kazan). Au XVI^e siècle, la Russie annexe les terres de l'ancien État bulgare, et un monastère orthodoxe est fondé au XVIII^e siècle, mais ne tardera pas à disparaître. Le mausolée bulgare sert de carrière aux structures monastiques.

Quand le monastère ferme ses portes en 1770, le petit village qui le remplace est baptisé Uspenskoe, puis Bolgary. À l'instar des moines, les villageois puisent les matériaux de construction destinés à leurs maisons et à leur église dans les édifices en ruines. En 1870, il n'en reste quasiment rien, hormis des vestiges clairsemés, à peine plus que des fondations.

Description

L'ensemble historique et architectural de Bolgar est situé au bord du plateau de la Volga, à l'est de la ville de Bolgar. Le rempart de terre qui encercle la ville s'élève par endroits sur 5 mètres ; il est lui-même entouré de douves de 2 mètres de profondeur, et son enceinte couvre 380 hectares. Le site dessine un triangle approximatif dont le sommet est tourné vers le sud. La partie nord-est du site est occupée par deux ravins, le grand et le petit Ierusalemkii, qui forment trois promontoires ; c'est sur le plus occidental de ceux-ci, formé par le grand ravin de Ierusalemkii et le bord du terre-plein de 30 mètres de haut de la rivière que s'installe le premier peuplement de Bolgar.

Les fouilles archéologiques ont identifié sept périodes :

- I. Âge moderne (XXe siècle) ;
- II. Période historique russe (fin du XVIe au XIXe siècle) ;
- III. Khanat de Kazan (milieu du XVe au XVIe siècle) ;
- IV. Période de la Horde d'or (fin du XIII au début du XVe siècle) ;
- V. 2^{ème} période pré-mongole (XIe au XIIIe siècle) ;
- VI. 1^{ère} période pré-mongole (IXe au Xe siècle) ;
- VII. Peuplements pré-Bolgar (à partir du milieu du I^{er} siècle avant J.-C.).

Les principales structures du site sont les suivantes :

- La mosquée-cathédrale (Tétragone)

Située au nord de l'ensemble, la mosquée-cathédrale (appelée ainsi en raison de ses emplois successifs) a été construite au milieu du XIIIe siècle, et reconstruite pour la première fois à la fin de celui-ci, puis, pour la seconde fois, au début du XIVe siècle. De plan presque carré (45 x 46 m), elle est bâtie en calcaire. Les murs, les quatre tours d'angle, la base du portail et du minaret, le sol et quelques détails ornementaux subsistent. Du point de vue du style, elle s'inscrit dans une tradition orientale, adaptée toutefois à son environnement nordique.

- Le Mausolée du Nord (cellier du monastère)

Ce mausolée fut construit en face de la mosquée-cathédrale dans les années 1330, et réutilisé par les moines du monastère de la Dormition au début du XVIIIe siècle. La structure est en calcaire blanc, avec un revêtement de blocs de tuf calcaire. Elle mesure 13 mètres sur 18, et ses vestiges se composent essentiellement des fondations, du cœur des murs, des arcatures des portes et fenêtres, et des angles chanfreinés entre la base rectangulaire de la chambre principale et l'octaèdre et la base circulaire de la coupole.

- Le Mausolée de l'Est (église Saint-Nicolas)

Situé près de la façade orientale de la mosquée-cathédrale, il date lui aussi des années 1330, et présente une forme et une construction proches du mausolée du Nord. Il devint une église orthodoxe russe au début du XVIIIe siècle.

- L'église de la Dormition

L'église de la Dormition de la Theotokos se dresse au milieu du site. Les verticales de son bâtiment principal et de son clocher dominant ce dernier et sont visibles de loin aux alentours. De style baroque provincial, elle fut construite en 1732-1734 grâce à la donation d'un marchand de Kazan. Ses fondations reprennent les éléments d'édifices antérieurs, et les plinthes des murs sont des pierres tombales de Bolgar portant des inscriptions arabes et arméniennes.

- La Chambre Blanche

Construite dans les années 1440, la Chambre Blanche tire son nom des blocs de calcaire blanc utilisés pour sa construction et de ses parois intérieures enduites à la chaux. La partie du nord (antichambre des bains) est en briques. Elle se compose de plusieurs espaces rectangulaires de différentes tailles : au total, elle mesure 33 mètres sur 17. C'est un excellent exemple d'architecture bulgare du XIVe siècle, et sa forme s'inspire des bains publics que l'on trouve en Asie centrale, en Crimée et en Transcaucasie.

- La Chambre Rouge

Cet édifice en ruines du XIVe siècle se trouve sur les rives de la Volga, en contrebas de la mosquée-cathédrale. Ce sont les vestiges de bains publics, qui tirent leur nom de la couleur de la peinture intérieure. Les fondations et le bas des murs subsistent, ainsi que les conduits de chauffage, le système d'alimentation en eau, le système de drainage, etc., qui courent sous le sol.

- La Chambre de l'Est (palais ou bains du Khan)

Ces bains publics construits entre le milieu du XIIIe siècle et le début du XIVe siècle ont été sévèrement pillés de leurs matériaux de construction. Leur disposition rappelle celle des Chambres Rouge et Blanche, mais ils sont plus grands que l'une et l'autre.

- La Chambre Noire

Cette structure se dresse à 400 m au sud de la mosquée-cathédrale. Construite en calcaire blanc, elle date du milieu du XIVe siècle. À l'intérieur, les murs sont enduits de plâtre et décorés de moulures d'albâtre. C'était le palais de justice du khan, seul bâtiment civil de cette période toujours debout.

- Le petit minaret

Seul survivant des deux minarets d'antan (le plus grand s'est effondré en 1841), il s'élève à 500 m au sud du complexe central de la mosquée-cathédrale. Il a été construit au début du XIVe siècle avec des blocs de tuf et de calcaire taillés, sur le modèle du grand minaret aujourd'hui disparu. Sa base cubique se fond en douceur, grâce à des chanfreins triangulaires plats, à un niveau intermédiaire octaédrique. Au

plan, il mesure au maximum 4 mètres sur 4 et, sans compter son sommet, il atteint environ 10 mètres de haut. C'est le seul monument de l'ensemble de Bolgar demeuré intact jusqu'à ce jour.

- Le sanctuaire du Khan

À 15 mètres au nord du petit minaret, à l'emplacement d'un ancien cimetière, se trouve le sanctuaire du Khan, datant du XIV^e siècle, qui fut reconstruit vingt-cinq ans plus tard pour un usage moins exclusif. C'est une petite structure, sans portail, mesurant 8,5 m² et couronnée d'un dôme. Huit tombes dans des *tabut*, certaines sous des pierres tombales en brique, ont été mises au jour.

- Autres mausolées

On discerne encore les fondations de neuf autres mausolées, et l'on en connaît quatre autres, creusés à flanc de collines, dans l'ensemble historique et architectural de Bolgar. Tous sont bâtis en pierre calcaire et ont été construits entre le milieu du XIV^e siècle et le début du XV^e siècle.

- La petite ville

Cette zone est située au sud de la Chambre Noire. Il s'agit d'un petit secteur entouré d'un rempart peu élevé et de douves peu profondes. Il abrite une autre zone définie par des remparts et un fossé entourant des bâtiments de pierre. Le côté le plus exposé de l'ensemble comporte un fort. L'architecture est similaire à celle que l'on peut trouver ailleurs dans l'ensemble, bien que la porte monumentale soit inhabituelle : en effet, sa construction implique à la fois une structure de pierre et en pans de bois, une technique probablement inspirée des russes pré-mongols (Kiev, Vladimir, par exemple).

- La Chambre Grecque

C'est une église chrétienne située sur un terre-plein de la Volga, à l'ouest des fortifications. Elle a été construite au XIV^e siècle, avec des blocs de pierre taillés avec soin. Il ne subsiste plus que les fondations et les deux ou trois premières assises des murs.

Gestion et protection

Statut juridique

L'ensemble historique et architectural de Bolgar a été inclus sur la Liste du patrimoine historique et culturel fédéral (toute la Russie) par décret du conseil des ministres de la RSFSR n°1327 du 30 août 1960. Il a été créé par décret du conseil des ministres de la République Socialiste Soviétique Autonome des Tatars n°222 du 14 avril 1969. Ces deux mesures le protègent de toute forme d'intervention non autorisée, tel que stipulé par la loi de la RSFSR de 1978 sur la protection et l'utilisation des monuments historiques et culturels et par la loi de 1996 de la République du Tatarstan sur la protection et l'utilisation des valeurs culturelles et historiques.

La zone protégée de l'ensemble est délimitée par la zone du site archéologique lui-même, plus un rayon de 50 mètres

autour des remparts et les ruines de la petite ville et de l'église grecque. La superficie totale est de 415 hectares.

Gestion

La zone tout entière de l'ensemble historique et architectural appartient à la République du Tatarstan. La responsabilité individuelle des monuments classés incombe à l'Office central de contrôle étatique de la protection et de l'utilisation des monuments historiques et culturels, une branche du ministère de la Culture de la République du Tatarstan.

L'administration de la réserve publique historique et architecturale de Bolgar est pour sa part responsable de la gestion du bâtiment d'exposition, du bureau administratif, du bâtiment des collections, du centre d'excursion, du musée d'histoire de la ville de Spassk/Kuibyshev/Bolgar, de l'office de réparation des objets du musée et des autres installations techniques.

Une série de plans portent sur le patrimoine culturel, tant au niveau fédéral qu'à celui de la République. Les plus récents et les plus pertinents sont des décisions du Soviet du district de Kuibyshev des représentants du peuple de la République Socialiste Soviétique Autonome des Tatars de 1978 et 1984, qui traitent de la gestion et de l'amélioration de l'ensemble historique et architectural de Bolgar.

Les plans et décisions mentionnés ci-dessus comprennent des programmes portant sur la gestion de l'ensemble. Le dossier de proposition d'inscription fait référence à un plan de gestion. Voici les principaux domaines de travail :

- Études archéologiques ; travaux de protection et de sauvetage ;
- Acquisition, contrôle et entreposage des collections, inventaire des possessions du musée ;
- Restauration, conservation, reconstruction, protection et organisation des expositions du musée ;
- Développement du territoire de la réserve et organisation des expositions du musée ;
- Développement de la base matérielle et mise à jour de l'ingénierie de la réserve.

Cependant, le dossier de proposition d'inscription ne fournit pas le détail de ce plan.

Le financement des travaux sur l'ensemble provient des budgets de la République fédérale et du Tatarstan, ainsi que de celui du *raion* de Spasski. Les visiteurs apportent également leur contribution, sous la forme de divers droits d'entrée. Ceux-ci se sont élevés à 189 367 USD en 1998 et à 59 433 USD pour les cinq premiers mois de 1999.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

L'une des premières campagnes pour la préservation des édifices de pierre subsistants a été lancée par Pierre I^{er} après sa visite du site en 1722. Cependant, il apparaît clairement qu'elle n'a eu que peu d'impact réel sur leur préservation. Il convient toutefois de noter que la fondation du monastère, en 1712, a eu une influence positive sur la conservation des

vestiges antérieurs, plusieurs de ceux-ci ayant été incorporés dans les nouvelles structures et ainsi préservés.

Le quatrième congrès archéologique, tenu à Kazan en 1877, a reconnu la nécessité de la protection, et la Société d'archéologie, d'histoire et d'ethnographie a réalisé des travaux de réparation et de maintenance pendant les décennies qui ont suivi.

Après la révolution de 1917, la protection des monuments fut confiée au Département des musées et de la protection des monuments du passé, de l'art et de la nature, sous l'égide du Centre académique du Commissariat à l'éducation du peuple tatar. Un plan de rénovation fut élaboré en 1923 et exécuté en 1926, plusieurs des principaux monuments faisant l'objet de travaux.

L'étude archéologique systématique des vestiges est en cours, avec quelques interruptions, depuis la fin des années 1930, et de manière continue depuis 1954. Les fouilles archéologiques à grande échelle de l'ensemble du site ont débuté en 1969. Des travaux de restauration systématiques ont par ailleurs commencé dans les années 1960, et se poursuivent à ce jour.

Authenticité

D'importantes archives écrites et graphiques relatent l'histoire de Bolgar depuis le XIV^e siècle. Les archives datant de la première moitié du XIX^e siècle, en particulier, sont d'une grande valeur à ce niveau là. Elles ont permis d'évaluer l'importance des interventions ayant affecté l'authenticité des vestiges subsistant à ce jour. Il est évident qu'aucun des bâtiments subsistants ne présente un aspect fondamentalement différent de celui qui était le sien il y a 100, voire 200 ans. Cela a également permis la mise en œuvre de projets de restauration et de rénovation respectueux de cette authenticité. Ces projets se sont limités à des renforcements structurels et à l'anastylose ; on peut donc affirmer avec certitude que le degré d'authenticité est élevé.

Il est toutefois nécessaire d'émettre ici quelques réserves quant à la reconstruction du grand minaret. En effet, aucune information n'a été fournie quant à l'envergure ou à la nature de ce projet. On ne sait pas non plus si la reconstruction de la mosquée elle-même est envisagée. Un tel projet ne serait pas souhaitable, car il donnerait une fausse impression de Bolgar : en effet, jamais dans son histoire la ville n'a vu le minaret et l'église se tenir côte à côte en tant qu'édifices en usage.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité l'ensemble historique et architectural de Bolgar en février 2000.

Caractéristiques

L'importance de l'ensemble historique et architectural de Bolgar réside dans le fait que les vestiges médiévaux présentent une illustration exhaustive de l'architecture

islamique la plus au nord, se mélangeant à la culture bulgare en place et à celle de la Grande Horde mongole.

Analyse comparative

Plusieurs autres sites de la région abritent des reliques de la Bulgarie de la Volga et de la Grande Horde : c'est le cas par exemple de Bilyar, Suvar, Djuketau, Kashan, Valyn, Chertovo, Tigashevskii, Solotarevskoe, Yurlovskoe, Tsarevskoe et Vodyanskoe. Toutefois, les vestiges de Bolgar sont plus importants et les plus représentatifs de la fusion de ces cultures au Moyen Âge. L'architecture orientale seldjoukide venant du sud fut adoptée par les maîtres-artisans de Bolgar, non sans quelques adaptations aux techniques de la période pré-mongole.

L'ICOMOS a cependant quelques doutes quant à la validité des références de comparaison présentées dans le dossier de proposition d'inscription. L'ICOMOS est d'avis que l'étude comparative devrait être élargie de façon à prendre en compte les peuplements en dehors du Tatarstan, par exemple l'empire des Ilkhans, où l'art et l'architecture seldjoukide ont également eu un profond impact.

Observations et recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

L'ICOMOS est préoccupé par la reconstruction du grand minaret (voir « Authenticité » ci-dessus). Il a également quelques réserves quant à la zone industrielle prévue sur les rives de la Volga. La mission d'expertise a cru comprendre que ce projet a été interrompu, mais ne sait pas clairement s'il s'agit là d'un abandon définitif. Abandon qui serait éminemment souhaitable, car le projet porterait gravement préjudice à l'environnement du monument, jusqu'à présent irréprochable.

Le dossier de proposition d'inscription ne fait pas mention non plus des fermes, pour la plupart du XIX^e siècle, situées dans la zone proposée pour inscription. Il serait bon de considérer l'acquisition de certaines d'entre elles et leur mise à profit à des fins touristiques.

L'intérieur de la Chambre Noire, le mieux préservé des bâtiments historiques sur le site, donne une impression d'inachevé. On pourrait envisager un traitement de surface plus homogène et l'utilisation du bâtiment pour accueillir une partie de la collection du musée.

De légères modifications devraient être apportées aux limites de la zone protégée : au sud, où une partie de la banlieue (dite « petite ville ») semble avoir été exclue ; en outre, les traces de peuplement de la longue île, disparue après une hausse du niveau des eaux causée par la digue, devraient être protégées.

Brève description

L'ensemble historique et archéologique de Bolgar est un site archéologique vaste, délimité par des remparts massifs et des douves. Les édifices en ruines qu'il abrite ont vu le jour entre le XII^e et le XIV^e siècle, et illustrent l'adaptation de l'art islamique oriental aux traditions de construction de la région.

Recommandation

À la réunion du Bureau en juin 2000, cette proposition d'inscription a été *renvoyée* à l'État partie, en demandant de plus amples informations sur la reconstruction du grand minaret et d'éventuels projets de reconstruction de la mosquée, la confirmation de l'abandon définitif du projet industriel, ainsi qu'une analyse comparative plus détaillée. Au moment où cette évaluation a été préparée pour l'impression, aucune réponse à cette demande n'a été donnée. Si ces informations sont fournies et jugées satisfaisantes, l'ICOMOS recommande que le bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base du *critère iii* :

Critère iii Bolgar représente un témoignage unique de l'histoire et de la culture des Tatars et des empires qu'ils fondèrent, notamment celui de la Horde d'or.

ICOMOS, septembre 2000

Vallée de la Loire (France)

No 933

Identification

Bien proposé La vallée de la Loire entre la Maine et Sully-sur-Loire

Lieu Départements : Loiret, Loir-et-Cher, Indre-et Loire et Maine-et-Loire.
Régions : Centre et Pays de la Loire

État partie France

Date 29 juin 1998

Justification émanant l'État partie

La vallée de la Loire entre Sully-sur-Loire et la Maine a été, à la Renaissance, une aire culturelle majeure de rencontres et d'influences entre la Méditerranée italienne, la douce France et les Flandres. Cette aire culturelle a vu l'émergence d'une civilisation paysagère, française en premier lieu, puis européenne, qui a élaboré certains des modèles les plus achevés des paysages de la modernité.

Les habitants de la vallée avaient certes cultivé, soigné et aimé contempler leur pays avant la Renaissance, en l'aménageant selon la séquence classique *domus-hortus-ager-saltus* entre les deux grands milieux naturels du fleuve et de la forêt environnante. Mais c'est à partir de la Renaissance, et conjointement à l'apparition du mot « paysage » en Europe, que les développements originaux de cette organisation de l'espace commencèrent à faire l'objet de représentations littéraires, picturales et jardinières qui les érigèrent en modèles esthétiques et explicitement paysagers, conditions requises pour que l'on puisse parler de paysages culturels.

Avant la Renaissance, les premières représentations littéraires de ces paysages sont dues à Charles d'Orléans puis, sur un autre mode, à Rabelais, dont l'Abbaye de Thélème restera un modèle emblématique jusqu'à aujourd'hui. À la Renaissance, les représentations littéraires seront principalement dues à Pierre de Ronsard, Honorat de Racan et Joachim du Bellay. Elles décrivent et célèbrent les beautés de ces paysages, non sans marquer leur excellence par rapport à d'autres, pourtant fameux, ceux de Rome par exemple, où séjourna Du Bellay.

Parallèlement à ces célébrations du pays, les représentations jardinières proprement esthétiques – et dépassant donc les simples jardins de subsistance ornés de fleurs – accompagnèrent la métamorphose des grandes forteresses moyenâgeuses en châteaux de plaisance et d'agrément. Dans ces jardins si nombreux, l'aquosité, ce

terme typique de la Renaissance aujourd'hui tombé en désuétude, qui signifiait la jouissance de l'eau sous toutes ses formes, stagnantes, courantes et jaillissantes, ne le céda en rien à l'amour des plantes et des animaux dans des mises en scène amplifiant considérablement les dimensions et les ambitions des jardins du Moyen Âge.

Cette émergence de modèles nouveaux, célébrés *in visu* par les poètes et mis en œuvre *in situ* par les architectes, ne fut pas sans lendemain. Le mouvement né de l'Humanisme sur les bords de la Loire allait se poursuivre et se répandre pendant des siècles, et ce fut la modernité. Les paysages ligériens allaient s'y inscrire et contribuer sans rupture au développement du paysage moderne.

Au XVII^e siècle, les paysages ligériens furent célébrés par Jean de la Fontaine et la marquise de Sévigné ; quant à l'art des jardins, il se prolongea dans les grands chefs d'œuvre classiques où l'aquosité s'étoffait si bien qu'ils devinrent en quelque sorte les laboratoires de « l'architecture hydraulique » qui devait s'épanouir dans la construction des grands canaux au siècle des Lumières.

Au XIX^e siècle, les paysages ligériens furent célébrés, entre autres, par Alfred de Vigny, Gustave Flaubert, Honoré de Balzac, Charles Baudelaire et même Victor Hugo, dont la sensibilité romantique rejoignait celle d'un Turner, peintre majeur de la Loire. Le Val de Loire fut également étudié et célébré par une pléiade de géographes dont certains, les deux Reclus par exemple, allèrent jusqu'à parler « du plus beau royaume sous le ciel » et affirmer que la Loire moyenne avait « plus que toute autre province contribué à la naissance et au développement de la nation ». Quant aux grands initiateurs du tourisme moderne, les Joanne, Abel Hugo et autres Arduin-Dumazet, ils joignirent leurs voix à ces savants pour faire du Val une des plus grandes destinations touristiques d'Europe puis du monde, ce qu'il est resté. C'est d'ailleurs le XIX^e siècle qui vit le développement des représentations picturales et photographiques du fleuve, lesquelles jouèrent le rôle que l'on sait dans la diffusion de son renom et dans le renforcement de la volonté de protection de ses trésors patrimoniaux, souci apparu au milieu du siècle et demeuré intact jusqu'à nos jours.

Les représentations picturales des paysages ligériens apparurent en effet plus tardivement que leurs représentations littéraires et jardinières. René Bazin a attribué ce décalage à la difficulté de peindre la Loire du fait des trop vastes dimensions de sa vallée et de sa lumière, « fine, voilée, que ne relève aucune ombre forte, aucun contraste ». Il est vrai que, dans la vallée de la Seine par exemple, les peintres pouvaient trouver des points de vue leur permettant d'en embrasser la totalité, de coteau à coteau, de façon à représenter le fleuve dans son cadre. Les dimensions de la Loire sont telles que ce type de cadrage y est quasi impossible, exception faite – et les peintres et graveurs en ont largement profité – des ponts, des quais et des fronts urbains de ses villes, tous motifs très tôt et très souvent représentés. Tel fut du reste le cas, au XIX^e siècle, de Joseph Mallord William Turner. Mais il sut aussi inventer d'autres points de vue et, de plus, utiliser les transparences de l'aquarelle pour suggérer la finesse de la lumière ligérienne dans le Val. La série des tableaux qu'il réalisa lors de son voyage entre

Nantes et Orléans en 1826 reste un monument et une consécration.

Et l'on peut regretter que Delacroix, qui peignit la Loire avec une sensibilité prémonitoire des œuvres modernes, ne se soit pas davantage consacré à ces motifs si dignes de ses visions de grandeur. Regrettons enfin, pour tout dire, qu'un Stendhal n'ait pas eu connaissance, à ce qu'il semble, de ces œuvres majeures. Son génie romantique aurait sans doute découvert dans ces paysages une dimension qu'il semble avoir ignorée.

L'époque moderne compte de nombreux peintres de la Loire, un Debré, un Boller, un Kolsek, un Verdenet. Mais les photographes sont bien sûr les plus nombreux. La photographie a pu, en Loire comme dans bien des paysages naturels de montagne inventés au siècle dernier, suppléer aux limites de la peinture pour exprimer le caractère monumental et grandiose du fleuve. Pour autant, ces représentations picturales et photographiques n'ont pas supplanté celles des écrivains et de poètes. Dans cette longue lignée, c'est surtout le nom de Maurice Genevois qui vient à l'esprit, mais il ne doit pas faire oublier les autres, très nombreux, qui ont trouvé et trouvent encore dans la Loire leur source d'inspiration, on pense à Charles Péguy, René Bazin, René Boylesve, Julien Gracq, Francis Ponge, et à ceux qui ont formé l'École de la Loire à la fin du siècle dernier autour d'Hubert-Fillay.

Les célébrations séculaires des artistes, non seulement ligériens mais encore français et étrangers, auront toutes contribué à l'écllosion du mythe ligérien. Tous auront longuement décrit et souvent apostrophé la Loire avec l'admiration mêlée de respect et de crainte qui conviennent à un très haut personnage, un personnage royal en vérité. Un ouvrage tout récent, résumant le sentiment unanime, la célèbre précisément comme une reine dont le cours moyen marque le couronnement. Comme telle en effet, elle est digne d'admiration, de respect et de crainte, car quel est le souverain qui, tout soumis qu'il soit aux exigences de l'étiquette et des rituels de sa fonction, ne resterait souverainement libre, jusque dans ses colères, parfois dévastatrices ? Ainsi en va-t-il de la Loire en son royaume. Consciente des exigences de son rang, elle se soumet aux contraintes des savoir-faire et des besoins de ses sujets et accepte de les voir aménager son lit pour mieux les combler de ses bienfaits, tout en restant souverainement libre. La Loire « dernier fleuve sauvage d'Europe » ? Proposons plutôt cette autre figure du mythe : « La Loire dernier fleuve libre d'Europe ».

Critère ii

Les modèles paysagers élaborés au cours de la Renaissance dans la vallée de la Loire se sont développés sur le fond de l'ordonnement *domus-hortus-ager-saltus*. L'apport spécifique de la Renaissance se mesure par les développements qu'elle a apportés à trois des domaines de ce schéma d'organisation de l'espace.

L'invention majeure fut la métamorphose de l'*hortus* en jardin de plaisance attenant au château, puis, au fil du temps, aux autres demeures, et finalement à une part très importante de l'espace séparant les deux *saltus*, du fleuve d'un côté et de la forêt de l'autre. Non pas que cet espace fût explicitement conçu comme un jardin de plaisance,

mais parce que les cultures relevant spécifiquement du jardin, notamment les vergers et la vigne, où la taille et les soins les plus attentifs tiennent une place prépondérante, y occupèrent progressivement la majeure partie de l'espace, en y supplantant souvent les labours de l'*ager*. Cette extension du jardin et de ses techniques au territoire ligérien entre fleuve et forêt a trouvé son expression la plus forte en Touraine, très tôt célébrée comme le Jardin de la France, lui-même fréquemment érigé en modèle représentatif de l'ensemble du territoire national : la France n'est-elle pas d'abord, pour beaucoup, un pays dont le caractère le plus frappant est d'être jardiné ?

Les autres modèles développés dans le Val à la Renaissance sont ceux du bâti, sous la forme des célèbres châteaux, mais aussi des villes et des villages de la vallée. Les villes sont toutes des ports, construits sur un schéma simple et puissant reprenant à sa façon le *cardo* et le *décumanus* romains. Les motifs maîtres en sont ainsi le quai, longé par l'esplanade puis par le front bâti, et, perpendiculairement à eux, le pont, prolongé par la voie monumentale sur laquelle ou près de laquelle, s'organise la place, elle-même entourée des édifices de la vie publique. Ce sont ces motifs qui ont été les plus représentés et répandus comme modèle par les dessinateurs et les graveurs. Quant aux villages, leur typologie se partage entre ceux qui s'installent dans le lit majeur, au pied du coteau, sur la terrasse fluviale la plus élevée et ceux qui occupent le bord du coteau en jalonnant les grandes voies de communications telle la route de Paris à Tours. Ces modèles nous semblent aujourd'hui encore tellement achevés dans leur conception et leur mise en œuvre qu'ils font partie intégrante de l'image du Val et bénéficient des mesures de protection, voire de restauration, les plus attentives. Ainsi, les ponts de Loire détruits lors de la Seconde Guerre mondiale furent-ils tous reconstruits à l'identique.

Quant aux deux *saltus* caractéristiques du Val, le fleuve lui-même d'un côté et la forêt de l'autre, ils reçurent aussi la marque des créateurs de la Renaissance et eurent à leur tour un rôle exemplaire dans l'organisation d'autres territoires. On en prendra pour exemple le traitement des grandes forêts en parcs voués au loisir de la chasse royale. Les motifs qui se lisent encore dans les forêts ligériennes telles que celle de Chambord, allées rectilignes de plusieurs kilomètres de longueur, clairières et carrefours, se retrouvèrent plus tard dans toutes les forêts d'Île-de-France, et donnèrent lieu à la fameuse série des cartes dites « Cartes des Chasses », dont un des avatars les plus connus fut la série aquarellée de l'Abbé Lagrive.

Critère iv

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, le bien proposé est un *site*. C'est aussi un paysage culturel, tel que défini au paragraphe 39 des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*.

Histoire et description

Histoire

L'occupation humaine de la vallée de la Loire remonte à la préhistoire et à la protohistoire. L'influence romaine a profondément marqué le paysage et reste aujourd'hui très forte puisqu'en dépendent encore les lieux et la forme (urbaine particulièrement) des établissements humains et des voies de communication. La Loire était l'un des axes majeurs de communication et de commerce de la Gaule.

Dans la dernière période gallo-romaine, vers 372, saint Martin, évêque de Tours, fonda l'abbaye de Marmoutier qui servit de modèle à de nombreux établissements monastiques du Val de Loire dans les siècles suivants. Le sanctuaire de Tours était l'un des principaux lieux de pèlerinage en Europe jusqu'à ce qu'il soit remplacé par Saint-Jacques-de-Compostelle. Les nombreux monastères servirent de points de convergence pour les implantations au Moyen Âge.

Le pouvoir seigneurial se développa au Xe siècle et marqua profondément le paysage. La société féodale investit les terres et les seigneurs se construisirent des châteaux fortifiés qui attiraient également autour d'eux l'installation de villages. La vallée de la Loire fut une zone frontière pendant la guerre de Cent Ans et le lieu de nombreuses luttes entre Français et Anglais. Les châteaux furent reconstruits, agrandis, et devinrent des forteresses massives, les ancêtres des châteaux d'aujourd'hui.

Le danger permanent que représentaient les Anglais pour Paris a poussé la cour du roi à séjourner longuement à Tours. La paix revenue au milieu du XVe siècle, la vallée fut le lieu idéal où s'enracinèrent l'Humanisme et la Renaissance en France. Ainsi furent démantelées les grandes forteresses médiévales, remplacées par des châteaux de plaisance et d'agrément.

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, parallèlement à la survivance féodale de l'Ancien Régime, se développa une économie séculière basée sur l'industrie, l'artisanat, le commerce, les transports, le fleuve et les villes. A la fin du XVIIIe siècle furent réalisés les premiers ouvrages de régulation du fleuve, qui furent complétés tout au long du XIXe siècle.

Les représentations romantiques de la vallée que donnèrent les écrivains et les peintres du XIXe siècle attirèrent les touristes vers la Loire, venus d'abord de France, puis d'Europe, puis, au XXe siècle, du monde entier. L'intérêt porté aux attraits naturels du Val et à ses monuments encouragea les efforts de préservation du patrimoine paysagé et de ses monuments, de ses villes et de ses structures rurales.

Description

Le Bassin de la Loire s'étend sur une vaste région dans le centre et l'ouest de la France, du sud du Massif Central jusqu'à la côte Atlantique. Quelque 200 km du cours moyen du fleuve sont l'objet de la présente proposition, de Sully à l'est d'Orléans jusqu'au confluent de la Loire et de la Maine près d'Angers, à l'ouest. Il s'agit essentiellement de la « nouvelle » Loire car le fleuve à

l'origine s'écoulait vers le nord-est dans le bassin parisien. Cette partie du fleuve traverse deux régions, le Centre et les Pays de la Loire, et quatre départements.

Le paysage culturel proposé s'inscrit dans la vallée le long du fleuve orienté ouest-sud-ouest à est-nord-est et qui reçoit les vents dominants du sud-ouest. La Loire est alimentée par deux grands affluents qui prennent leur source dans le Massif Central à quelque 350 km au sud. Sur la partie proposée pour inscription, le fleuve reçoit de nombreux autres affluents, tous venant du sud, dont trois très importants : le Cher, l'Indre et la Vienne. Ils drainent des zones calcaires, argileuses et sableuses et charrient des alluvions dans la vallée.

Le long de la Loire, entre Orléans et Angers, la vallée comporte des petites falaises de tuffeau et de calcaire, souvent une ou deux terrasses formées par le fleuve et une plaine alluviale parcourue d'anciens chenaux. Le fleuve lui-même est parsemé de nombreux îlots et bancs de sable ou de gravier ; sa profondeur et sa largeur fluctuent énormément d'une saison à l'autre et d'une année à l'autre. Une partie de la vallée inondable est régulièrement sous les eaux en hiver, phénomène accueilli par les habitants comme une revivification des sols plutôt que comme un danger. La vallée a cependant une longue histoire de crues et d'inondations catastrophiques, dont la mémoire est soigneusement gardée par des niveaux d'eau taillés dans des blocs de pierre en de nombreux endroits de son cours, et encore à ce jour, les habitants vivent sous la menace de graves inondations. Des travaux d'aménagement du fleuve ont été réalisés pour réduire ce risque.

Sur la partie de son cours proposé pour inscription, la Loire coule le plus souvent entre des digues. Ses rives sont ponctuées tous les quelques kilomètres par des villages, des bourgades et des villes. À noter parmi les villes, du nord-est au sud-ouest, Sully, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Saumur et Angers. L'utilisation des terres est très diversifiée : villes denses, horticulture, vignoble (certaines activités dépendant des inondations) et chasse en forêt. En général, l'économie de la région est prospère, en partie seulement basée sur l'industrie du tourisme, d'abord soucieuse d'exalter la qualité de la vie qu'offre le patrimoine en général et les châteaux en particulier.

La zone choisie pour la proposition d'inscription se distingue par l'homogénéité des valeurs du patrimoine. De nombreux monuments, villes et villages sont en eux-mêmes d'une grande valeur patrimoniale. Il faut les considérer, selon les mots mêmes du dossier de proposition d'inscription comme « les pierres précieuses d'un diadème ». Cependant, c'est le paysage dans sa globalité, qui a évolué au cours des âges, qui est considéré comme ayant une valeur universelle exceptionnelle, de sorte que la proposition d'inscription est centrée sur le Val de Loire en tant que paysage culturel (comme le fait cette évaluation).

Gestion et protection

La zone proposée pour inscription couvre une superficie de 745 km² et elle est entourée d'une zone tampon de 400 km².

Les formes de propriété des milliers de parcelles qui constituent la zone proposée pour inscription sont variées, allant du domaine public à la propriété privée. Le fleuve et ses rives sont propriété publique.

Les modes de protection sont également très diversifiés. Différentes zones naturelles peuvent être inscrites sur la liste des sites à protéger au titre de la loi de 1930, conçues comme des réserves naturelles, des biotopes, des Zones naturelles d'intérêt écologique, floristique et faunistique (ZNIEFF) ou des Zones importantes pour la conservation des oiseaux (ZICO) ou encore intégrées dans un parc naturel régional. Toutes ces formes de classifications légales impliquent le contrôle des interventions humaines.

Les monuments culturels peuvent être protégés au titre de la loi sur les Monuments Historiques de 1931, dans le cadre des Secteurs sauvegardés ou des Zones de protection du patrimoine architectural, urbain et paysager (ZPPAUP).

Le gouvernement français a décidé en 1994 de mettre en œuvre un plan de dix ans pour la planification et la gestion cohérentes de la vallée de la Loire (Plan Loire Grandeur Nature). Celui-ci prévoit la protection de l'environnement et le développement économique de la région. Il est mené en étroite collaboration avec les organisations et institutions concernées – collectivités territoriales, agences économiques et associations. Les objectifs principaux sont les suivants : protection des habitants contre les inondations ; mesures spécifiques de planification pour la Loire moyenne et maritime ; mesures pour assurer l'approvisionnement en eau ; restauration de la diversité écologique. En 1997, une section « paysage » a été ajoutée à ce plan ; parmi d'autres caractéristiques, elle envisage d'augmenter le nombre de monuments historiques protégés dans la zone proposée pour inscription.

Le contrôle global du paysage proposé au niveau national est assuré par le ministère de l'Aménagement du Territoire et de l'Environnement (direction Nature et Paysages, sous-direction des Sites et des Paysages) et par le ministère de la Culture et de la Communication (direction du Patrimoine, sous-direction des Monuments Historiques). Les régions Centre et Pays de la Loire ont chacune des directions régionales de l'Environnement et directions régionales des Affaires Culturelles, et les départements du Loiret, du Maine-et-Loire, du Loir-et-Cher, de Loire-Atlantique et d'Indre-et-Loire ont des services départementaux de l'Architecture et du Patrimoine.

Sur le périmètre de la zone proposée pour inscription se trouve le parc naturel régional Loire-Anjou-Touraine dont la gestion est déterminée par sa charte.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

La conservation des différents éléments qui composent la zone proposée pour inscription est un processus en cours depuis longtemps. La plupart des châteaux et de nombreux autres bâtiments historiques sont protégés en tant que monuments ou sites historiques depuis de nombreuses années, un certain nombre depuis le début du XXe siècle. Avec la promulgation de la loi de 1962, certains centres urbains sont protégés en tant que Secteurs sauvegardés, et des ZPPAUP ont été déclarées dans plusieurs villages suivant la promulgation de la loi de 1983.

Toutes ces mesures de classement et de protection ont apporté dans leur sillage des programmes systématiques de conservation.

Authenticité

L'évaluation du paysage culturel de la vallée de la Loire fait ressortir un haut degré d'authenticité. Sa trajectoire historique est clairement visible dans le paysage actuel. Il existe bien ici et là quelques éléments modernes gênants tels qu'une carrière en exploitation, une concentration de lignes électriques et quelques immeubles de logements modernes de qualité médiocre, incluant des mobile homes, mais la réglementation des intrusions de ce type est prévue au plan directeur.

Étant donné que cette proposition d'inscription concerne un paysage culturel, il ne convient pas d'étudier l'authenticité de chaque composante culturelle ou naturelle. À noter cependant que le rapport de la mission d'expertise de l'ICOMOS porte un jugement favorable à l'authenticité globale des matériaux et des conceptions des nombreux monuments culturels visités.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité la vallée de la Loire en mars 1999.

Caractéristiques

La relation dynamique entre le fleuve et le paysage est un phénomène puissant qui marque la vallée depuis deux mille ans. La diversité des établissements humains, des fermes isolées aux villes de province en passant par les villages, traduit à la fois les caractéristiques physiques des différentes parties du fleuve et leur évolution historique. L'histoire politique et sociale de la France et de l'Europe de l'ouest au Moyen Âge et à la Renaissance est illustrée par les magnifiques demeures et châteaux qui ont fait la célébrité de la vallée de la Loire. L'utilisation des sols est également riche d'indications de l'évolution sociale et économique au cours du dernier millénaire.

Analyse comparative

Les grands fleuves ont joué un rôle fondamental dans l'évolution et le rayonnement culturel : les anciennes grandes civilisations ont évolué le long de voies fluviales telles que le Tigre et l'Euphrate, le Nil, l'Indus, le Mekong et le Yangtse. En Europe, le Danube, le Rhin et le Rhône ont tous été des vecteurs culturels et économiques de première importance.

Le caractère particulier de la Loire réside dans la cohérence de sa relation avec son environnement naturel. Les cours d'eau et leur vallée montrent en général d'abondantes traces de leur utilisation et des établissements humains au cours des temps. Cela se ressent encore plus nettement et est mieux préservé dans son intégrité historique dans la vallée de la Loire qui est un modèle de l'interaction humaine dans un paysage culturel fluvial.

Observations et recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

Le rapport de la mission de l'ICOMOS a fait certaines recommandations concernant les limites de la zone proposée pour inscription et sa gestion future. Ces recommandations ont été renvoyées à l'État partie et la zone proposée pour inscription a été légèrement modifiée en accord avec les recommandations de l'ICOMOS. Un comité de pilotage composé de représentants des autorités gouvernementales et des institutions impliquées a été établi pour superviser la gestion de la zone.

Lors de la 23^{ème} session du Comité du Patrimoine mondial qui s'est tenue à Marrakech du 29 novembre au 4 décembre 1999, cette proposition d'inscription et le thème général des paysages culturels ont donné lieu à de longues discussions.

Il a été généralement reconnu que le Val de Loire présentait une valeur universelle exceptionnelle et qu'il était digne d'être inscrit sur la liste du Patrimoine mondial en tant que paysage culturel au titre des critères culturels (ii) et (iv). Toutefois, plusieurs délégués se sont inquiétés de l'implantation d'une centrale électrique nucléaire dans l'emprise du site et se sont émus du fait que ce problème n'avait pas été signalé dans l'évaluation de l'ICOMOS.

Au cours du débat qui s'est ensuivi, deux positions différentes se sont dégagées. Certains délégués étaient d'avis que les éléments modernes sont acceptables dans un paysage vivant et on fait remarquer que, dans ce cas précis, des mesures adéquates et des plans d'urgence étaient prévus. D'autres ont insisté sur la nécessité d'approfondir l'examen de cette question et ont recommandé que soit différée la prise en compte de cette proposition d'inscription. À l'issue d'un vote, le Président a différé l'examen de la proposition d'inscription.

En mars 2000 l'État partie a soumis un dossier complémentaire. Dans ce rapport argumenté, il soutient que les centrales nucléaires doivent être considérées comme des composantes à part entière du paysage, représentatives de la continuité de l'occupation humaine sur plusieurs siècles. L'ICOMOS partage cette opinion qui a motivé sa première évaluation du bien proposé pour

inscription. L'ICOMOS réitère donc sa recommandation d'origine d'inscrire le Val de Loire sur la Liste du patrimoine mondial.

Toutefois, à la suite d'une séance privée du Bureau en juin 2000, l'ICOMOS étudiera la proposition d'inscription révisée qui devrait être soumise par l'État partie, excluant la centrale nucléaire.

Breve description

Le Val de Loire est un paysage culturel exceptionnel d'une grande beauté, comprenant des villes et des villages historiques, de grands monuments architecturaux (les châteaux) et des terres cultivées et façonnées par des siècles d'interaction entre les hommes et leur environnement physique, essentiellement la Loire elle-même.

Recommandation

Au moment de l'envoi à l'impression de cette évaluation, l'ICOMOS n'était pas saisi d'une proposition d'inscription révisée émanant de l'État partie. Un rapport complémentaire devra dès lors être présenté lors de la 24^{ème} session extraordinaire du Bureau.

Pour rappel, dans son évaluation initiale, l'ICOMOS recommandait l'inscription de ce bien sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des critères ii et iv.

ICOMOS, septembre 2000

Pécs (Hongrie)

No 853rev

Identification

<i>Bien proposé</i>	Cimetière paléochrétien de Sopianae, Pécs
<i>Lieu</i>	Département de Baranya
<i>État partie</i>	République de Hongrie
<i>Date</i>	9 juillet 1999, révisé le 20 mars 2000

Justification émanant de l'État partie

[*Note* : la présente proposition d'inscription est une seconde formulation de la première proposition d'inscription présentée puis retirée par l'État partie en 1997.]

La communauté paléochrétienne qui vivait au IV^e siècle dans la ville romaine de *Sopianae*, premier nom de la ville de Pécs, édifia un grand nombre de monuments funéraires (chapelles, chambres funéraires, groupes de sépultures) d'une grande valeur historique et architecturale. Par ses dimensions et ses qualités, le cimetière de Pécs est le plus important de tous les cimetières datant de cette période hors d'Italie, y compris ceux de Dalmatie (Salona, Split), Bulgarie (Sofia, Nis) ou Espagne (La Alberca). Les fresques de ces tombeaux, qui sont à la fois figuratives et décoratives, ne sont comparables qu'à celles des catacombes de Rome (Catacomba Priscilla, Capella Creca). Le matériel archéologique paléochrétien de Pécs apporte un témoignage unique sur le territoire des anciennes provinces romaines et constitue un patrimoine d'une valeur universelle qui illustre la période de l'antiquité et une civilisation disparue.

Critère iii

Pécs, avec ses monuments datant du début de l'ère chrétienne, à savoir des édifices, des vestiges de tombeaux, des mausolées et des chapelles, possède un ensemble antique qui atteste avec force et originalité l'existence d'une culture et d'une civilisation dont l'impact se fait sentir aujourd'hui.

Les groupes de monuments paléochrétiens constituent une preuve unique et exceptionnelle de la continuité d'une histoire particulière qui couvre des siècles d'histoire troublée, du IV^e siècle marqué par le déclin de l'empire romain jusqu'au VIII^e siècle et la conquête de l'empire franc. Ces premiers monuments chrétiens sont des témoignages exceptionnels du culte des morts des paléochrétiens du premier millénaire et de sa survivance dans les conditions changeantes des siècles suivants.

Les nécropoles des premiers chrétiens, les monuments médiévaux (les vestiges du Palais épiscopal et de l'Université) et les monuments islamiques (mosquées, tombeaux, bains) s'insèrent dans la continuité de la zone culturelle de la ville et incorporent des influences byzantines. Ils sont la mémoire d'un âge révolu dans la ville moderne.

Les monuments paléochrétiens de Pécs sont liés à une mentalité et à un culte dont l'importance historique est exceptionnelle. Malgré la disparition du monde chrétien romain au Ve siècle, les édifices culturels sont demeurés le patrimoine des peuples qui se sont fixés en ce lieu après de grandes migrations.

Critère iv

Pécs, par son utilisation continue en tant que site de dévotion chrétienne, comme le prouve l'installation d'un évêché, montre que la ville est liée à la pensée chrétienne et à la fondation de l'État.

Les objets produits à l'atelier de Pécs Mühely sont les seuls témoignages d'un art ecclésiastique médiéval hongrois.

Critère vi

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels telles que définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, ceci est un groupe de *monuments*.

Histoire et description

Histoire

La partie moderne de la Hongrie à l'ouest du Danube fut intégrée à l'Empire romain pendant le I^{er} siècle apr. J.-C. La ville de *Sopianae* fut fondée au II^e siècle sur les pentes sud du massif de Mecsek par des colons venus d'Italie et de la partie ouest de la Pannonie, qui s'intégrèrent aux peuples indigènes celto-illyriens. *Sopianae* fut particulièrement prospère au IV^e siècle grâce à sa situation géographique à la croisée de plusieurs grandes routes militaires et commerciales. Ce fut à cette époque, avec la réorganisation des provinces romaines, qu'elle devint la capitale de Valeria. Des fouilles archéologiques ont mis au jour plusieurs édifices publics datant de cette époque dans le voisinage du forum.

Il y avait un cimetière au nord de la ville, avec de nombreuses tombes chrétiennes datant du IV^e siècle. Pendant la période post-romaine et jusqu'au VIII^e siècle, les grandes tombes servirent d'abris à différents groupes de peuplements (Huns, Germains et Avars). Ce n'est qu'au IX^e siècle que la chrétienté fut rétablie dans la ville.

En 1009, saint Étienne (Étienne I^{er}), fondateur de l'État hongrois, y établit l'un de ses dix évêchés. Le complexe épiscopal fortifié fut agrandi et reconstruit aux siècles suivants, et ce fut à l'intérieur de cette enceinte que le roi angevin Laszlo I^{er} le Grand fonda la première université de Hongrie (1367). La ville médiévale s'agrandit hors des murs du Palais épiscopal et fut à son tour fortifiée au XV^e siècle contre la menace turque.

Malgré la résistance héroïque des monarques hongrois pendant plus d'un siècle, le pays fut conquis par les Ottomans au milieu du XVI^e siècle. Le Palais épiscopal de Pécs devint le centre administratif d'un *sandjak*. La plupart des habitants hongrois de la ville s'enfuirent et furent remplacés par des musulmans de Turquie et des Balkans, qui détruisirent les églises et les monastères (à l'exception de la cathédrale) et utilisèrent les pierres pour la construction de mosquées et autres édifices islamiques. Les murs de la ville furent renforcés par des bastions.

Pécs fut libérée de la domination turque en 1686 et intégrée aux terres des Habsbourg. L'évêché fut rétabli et la ville fut repeuplée de colons hongrois et allemands. Les mosquées et autres édifices musulmans furent convertis en lieux chrétiens, les bains turcs (*hammams*) continuèrent de fonctionner pendant une longue période. Les fortifications entourant le palais furent démolies et la ville commença à prendre une apparence baroque. Elle devint le centre administratif d'un comté et se dota de beaux édifices publics.

Pécs se libéra de la tutelle épiscopale en 1780. Au cours du XIX^e siècle, elle connut un développement commercial et industriel spectaculaire et fut dotée de nombreux édifices dans les styles d'architecture en vogue à l'époque – classique, romantique, historiciste et Art Nouveau. Heureusement, aucune constructions inappropriées ne furent érigées pendant la deuxième moitié du XX^e siècle.

Description

Le cimetière romain a été découvert sous l'actuel parvis de la cathédrale. Quinze structures ont déjà été mises au jour, toutes dans un état fragmentaire : ce sont essentiellement des chambres funéraires souterraines (*cubicula*) auxquelles on accède par quelques marches et au-dessus desquelles étaient édifiées des chapelles votives (*cellae memoriae*). Elles étaient de plan rectangulaire, comportant souvent une abside et une voûte en berceau, les murs et le plafond étaient décorés de fresques dépeignant des scènes de l'Ancien Testament, ayant trait à la rédemption (Noé, Jean, Daniel) ou à Jésus, Marie et les Apôtres. Ces fresques sont considérées par les experts comme comparables à celles des catacombes de Rome par leur style et leur qualité ; on pense qu'elles ont pu être l'œuvre d'artistes italiens itinérants. À côté de ce groupe, ont été découvertes une tombe trilobée (*cella trichora*) et une tombe à sept lobes (*cella septichora*), probablement des sépultures familiales. La découverte majeure fut celle du *mausoleum*, de dimensions bien supérieures aux autres, dont les peintures sont d'une qualité exceptionnelle et qui contient trois sarcophages. Beaucoup d'autres tombes plus modestes ont été découvertes dans le voisinage immédiat.

Gestion et protection

Statut juridique

La zone comprenant le site proposé pour inscription et la totalité de la zone tampon sont protégées par un décret du ministère de la Culture de 1966. Le cimetière romain est également un site archéologique protégé par la loi sur les antiquités hongroises de 1964. Ces deux lois ont été mises à jour en 1997, en particulier la loi n°LIV de 1997 sur la Protection des monuments historiques et la loi CXL de

1997 sur la Protection des biens culturels, des musées, des bibliothèques publiques et de l'éducation culturelle. Ces lois réglementent les fouilles, la conservation et la présentation du site proposé pour inscription. Au niveau local, le décret gouvernemental sur la ville n°40 de 1994 a classé le centre historique de la ville et la zone du cimetière romain « zone de mémoire ». La ville a également voté des arrêtés relatifs à la protection du patrimoine historique et architectural dans le contexte du développement urbanistique.

Gestion

À l'heure actuelle, les biens proposés à l'inscription ne disposent pas encore d'un plan de gestion finalisé et spécifique. Des efforts concrets sont faits pour remédier à cette carence. Un accord de coopération a été conclu entre le conseil du comté de Baranya, l'évêché de Pécs et le conseil municipal de la Ville de Pécs pour la gestion et l'entretien du bien proposé pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial, en vue de créer un organe de gestion indépendant qui serait chargé de gérer la zone inscrite sur la Liste du patrimoine mondial. Par ailleurs, un document séparé a été préparé, qui définit les objectifs du futur plan de gestion, les thèmes qui devraient y figurer, les institutions responsables et les partenaires.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

La première chambre funéraire fut découverte dans cette zone au début du XVIII^e siècle, les principales découvertes ayant été faites vers la fin du XVIII^e siècle. À la fin du XIX^e siècle et pendant tout le XX^e siècle, d'autres vestiges furent découverts et analysés. Selon les archéologues, seize chambres de diverses importances ont été fouillées, dont sept sont actuellement ouvertes et accessibles aux visiteurs. Au total, 700 tombes individuelles ont été découvertes dans la ville, à l'intérieur et à l'extérieur du site proposé pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial.

Les questions de conservation et de présentation ont commencé à recevoir un traitement plus sérieux après la Seconde Guerre mondiale ; les chambres funéraires ont bénéficié d'importants travaux dans les années 1970 et 1980. Les travaux sont toujours en cours, plus précisément dans la chambre funéraire Pierre et Paul. En janvier 2000, une nouvelle chambre funéraire a été découverte, qu'il reste à fouiller.

Authenticité

Bien qu'il manque une partie du matériel d'origine dans les chambres funéraires - soit parce que, comme pour tout site archéologique, l'ensemble du matériel d'origine n'a pas été trouvé lors des fouilles, soit parce que les fouilles ont été réalisées au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle et certains éléments comme les sols d'origine n'ont pas été conservés - une partie importante du matériel est néanmoins conservée, par exemple les fresques de nombreuses chambres. Les responsables de la conservation des sites font tout ce qui est en leur pouvoir pour conserver et entretenir les matériels d'origine. Des efforts ont été faits

pour bien distinguer les éléments d'origine et les interventions qui ont été nécessaires pour les conserver et les présenter. De nombreuses chambres funéraires sont si bien préservées qu'il est possible d'en comprendre la conception d'origine.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité Pécs en février/mars 2000 pour faire un rapport sur une plus grande partie de la ville historique qui a constitué le premier bien proposé pour inscription. Au cours de cette mission, on apprenait que le gouvernement hongrois avait décidé de réduire l'étendue du bien proposé pour inscription en se concentrant sur les vestiges du cimetière et les chambres funéraires paléochrétiennes.

L'ICOMOS a par conséquent mis sur pied une seconde mission à l'automne, parallèlement à la préparation d'une étude comparative des cimetières paléochrétiens dans les provinces romaines de l'ouest. À l'époque où cette évaluation a été préparée pour impression ni le rapport de mission, ni l'étude comparative n'avaient été reçus par l'ICOMOS.

Caractéristiques

Pécs est un témoignage intéressant en terme d'éléments conservés montrant la persistance du peuplement urbain et de la foi chrétienne sur deux mille ans d'histoire.

Analyse comparative

[Voir « Action de l'ICOMOS » ci-dessus]

Recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

Les autorités responsables devraient mettre en place un plan de gestion traitant la conservation et l'entretien des chambres funéraires, les futures fouilles et recherches archéologiques, la présentation du site et la gestion des visiteurs. Ce plan devra clairement définir les responsabilités des différentes organisations concernées et s'assurer leur coopération. Les politiques de restauration devraient faire l'objet d'une évaluation.

Brève description

[Ce paragraphe constituera une partie de l'évaluation définitive qui sera distribuée à la réunion extraordinaire du Bureau en novembre 2000.]

Recommandation

Étant donné que le rapport de la mission d'expertise de l'ICOMOS et le résultat de l'étude comparative n'étaient pas disponibles au moment où la présente évaluation était préparée pour l'impression, l'ICOMOS distribuera un texte définitif au Bureau lors de sa réunion extraordinaire de novembre 2000.

ICOMOS, septembre 2000

León Viejo (Nicaragua)

No 613rev

Identification

<i>Bien proposé</i>	Les ruines de León Viejo
<i>Lieu</i>	Puerto Momotombo, Municipalité de La Paz Centro, Département de León
<i>État partie</i>	République du Nicaragua
<i>Date</i>	7 octobre 1994

Justification émanant de l'État partie

Le site de León Viejo est un monument historique d'une importance exceptionnelle, sans doute unique en Amérique Centrale en raison de son remarquable état de conservation : peu de villes du XVI^e siècle ont été conservées d'une façon aussi totale que celle-ci sans avoir été modifiées par des constructions ultérieures.

Il est d'autant plus surprenant qu'une très grande proportion du village a été conservée. La majorité des projets de conservation de sites historiques en Amérique latine concernent des bâtiments isolés, églises, forteresses mais il existe peu d'exemples de communautés complètes qui aient fait l'objet de recherches et de travaux de conservation. Il n'existe pas de site connu équivalent à León Viejo en Amérique Centrale. On trouve des villages abandonnés au Chiapas, Yucatan, Guatemala, et Belize mais ce sont des établissements ruraux marginaux qui n'ont en rien l'importance de León Viejo, première ville coloniale et capitale du Nicaragua.

Tout d'abord, León Viejo est un excellent laboratoire d'expérimentation des nouvelles techniques de fouilles. En outre, les objets découverts offrent un riche témoignage des premières années de contact entre les colons espagnols et les populations indigènes au XVI^e siècle. Ce matériel peut être utilisé pour établir des séquences chronologiques comparatives qui permettent de dater d'autres sites au Nicaragua et dans les pays voisins. Compte-tenu de la présence d'une population préhispanique, le site présente tous les éléments pour étudier la dynamique sociale, démographique et économique entre les Indiens et les Espagnols. Autre source d'information, les sépultures peuvent fournir des détails sur le régime alimentaire et sur les maladies amenées par les Espagnols. L'analyse au strontium des ossements donne de bons résultats. Un programme de recherche sur le site permet de former de jeunes

archéologues aux techniques d'investigation avec tous les avantages pour le développement de l'archéologie dans cette région. León Viejo pourrait devenir un site-clé de l'archéologie historique en Amérique Centrale, région où cette discipline est encore balbutiante.

À un plus haut niveau de recherche, il suffit de savoir que León Viejo a joué un rôle important dans l'histoire du Nicaragua en tant que première capitale coloniale. En outre, des recherches archéologiques ouvrent de nouvelles perspectives sur la présence et l'expansion espagnole au Nouveau Monde. Ces études peuvent être complétées par des recherches historiques documentaires aux Archives Générales d'Amérique Centrale (*Archivo General de Centro America*) au Guatemala et aux Archives Générales des Indes (*Archivo General de Indias*) à Séville (Espagne).

Dans un autre domaine, León Viejo constitue une possibilité de susciter l'intérêt du public sur l'histoire nationale et régionale et de promouvoir le tourisme par la création d'un parc archéologique présentant des édifices conservés, un musée et d'autres installations destinées aux visiteurs. À cet égard, les ruines coloniales permettent de développer des techniques de restauration qui pourraient être appliquées à d'autres sites coloniaux de la région. Le lieu, à proximité d'un très beau lac, autorise un aménagement touristique parallèlement aux attractions historiques. Les travaux de recherche, de restauration, de construction et d'entretien des équipements touristiques constitueraient un investissement et des sources de revenus importants pour l'économie locale.

critères iii et iv

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du patrimoine mondial de 1972, les ruines de León Viejo constituent *un site*.

Histoire et Description

Histoire

Bien qu'aucune étude archéologique détaillée n'ait été menée sur le site de ce qui devait devenir la capitale de la Province du Nicaragua, les premiers chroniqueurs espagnols relatent que la région était densément peuplée avant la conquête par des Indiens Chorotega, société agraire modérément hiérarchisée et gouvernée par un conseil des anciens.

La ville espagnole fut fondée en 1524 par Francisco Hernández de Córdoba, envoyé depuis Panama par Pedrarias Dávila pour conquérir la zone du Pacifique Nord jusqu'à Tezoatega (maintenant village de El Viejo). Elle se développa comme beaucoup de villes coloniales en Amérique Latine autour d'une place centrale, sur la rive à l'extrême nord-est de ce qui fut appelé le lac de León. Sa fonction était de contrôler la région déjà conquise par les Espagnols et de l'étendre vers le golfe de

Fonseca, la région minière d'Olancho et aussi Aguán sur la mer des Caraïbes.

Hernández de Córdoba ne profita pas longtemps de sa nouvelle capitale car il fut exécuté pour trahison sur les ordres de Pedrarias en 1526. Ce dernier devint gouverneur du Nicaragua en 1528 et rejoignit León. Cette même année, Francisco de Bobadilla installa le premier couvent et une terrible famine coûta la vie à des milliers d'indigènes. La population locale fut encore réduite par l'une des activités principales de León, la déportation massive d'Indiens vendus comme esclaves à Panama et au Pérou. La fin de cette très importante année vit la création, par ordre royal, d'un hôtel de la monnaie où « seraient traités l'or, l'argent et autres métaux de la région ». L'économie de la région trouvait ainsi un second filon tout aussi violent et démographiquement catastrophique que le premier pendant les quatre-vingt-six années que dura cette situation.

En dépit de son rôle de capitale de la province, León ne fut jamais qu'un modeste ensemble de bâtiments simples pour la plupart construits avec les mêmes matériaux que ceux des indigènes : bois, bambou et boue, *mezquinas barracas* (petites cahutes) selon les termes péjoratifs du marquis de Lozoya. Seuls l'église, les couvents et quelques maisons, celles du gouverneur et d'un petit nombre de riches citoyens sont plus élaborés. La forteresse qui avait été construite au moment de la création de la ville tomba en ruines en vingt ans laissant deviner une réelle pacification de la région. La fonderie royale et l'hôtel de la monnaie étaient réunis en un grand bâtiment construit, lui aussi, avec les matériaux indigènes ce qui occasionna de nombreux incendies. Les besoins matériels des habitants de la ville étaient satisfaits, à en juger par le nombre d'artisans travaillant dans cette ville depuis sa fondation.

León connut son apogée de développement vers 1545 sous l'administration du gouverneur Rodrigo de Contreras. La ville restait relativement petite, sa population espagnole n'excédant pas deux centaines d'hommes. L'assassinat de l'évêque Antonio de Valdivieso marqua en 1550 un tournant dans son histoire : on disait qu'une malédiction pesait sur elle et des désastres économiques et naturels s'abattirent sur la ville au cours des années qui suivirent. En 1578, le volcan Momotombo se réveilla et une forte inflation poussa les plus aisés de ses habitants à l'abandonner. En 1603, il ne restait qu'une dizaine de maisons, les autres désertées tombèrent en ruines. Le coup fatal survint le 11 janvier 1610 quand un tremblement de terre détruisit ce qui restait debout. On décida alors de déplacer la ville pour la reconstruire à six lieues de là, à proximité de Subtiava, ce qui était envisagé depuis plusieurs années. Les documents précisent que les matériaux des maisons détruites servirent à la reconstruction du nouveau village.

Description

La disposition originale de la ville n'est pas connue et jusqu'à ce jour, il n'est pas possible de la reconstituer à partir des données archéologiques. Elle devait suivre le quadrillage classique mais elle n'a sans doute pas été aussi grande que des villes contemporaines comme Lima. Les fouilles entreprises depuis la

découverte du site en 1968 ont mis à jour des restes d'un grand nombre de bâtiments dont les principaux sont les suivants :

La cathédrale, composée d'une nef centrale avec le maître-autel, situé en haut de quelques marches, du côté est. À proximité de l'entrée, on trouve la base de ce que l'on croit être un beffroi. Les murs sont construits en *tapia* (sorte de pisé fait de boue compactée), matériau très apprécié dans les colonies espagnoles pour sa résistance au feu et donc très fréquent à León Viejo. Le couvent de la Merced est composé de cinq pièces entourées d'un mur de *tapia* et directement reliées à l'église du couvent. La fonderie royale, avec ses onze pièces, est l'un des bâtiments les plus grands de la ville. Quelques maisons privées, dont certaines peuvent être attribuées à des notables de la ville, ont été mises au jour par les fouilles. Elles ont toutes une forme relativement simple et sont construites en *tapia*.

Gestion et Protection

Statut juridique

La zone fouillée incluse est protégée par les dispositions de la loi n°1142 sur la protection du patrimoine culturel de la nation.

Gestion

La zone protégée appartient à l'État ; la zone périphérique qui recèle des vestiges archéologiques appartient à des propriétaires privés.

L'Institut nicaraguayen de la culture (*Instituto Nicaraguense de Cultura – INC*) est responsable de la gestion du site protégé. Il opère à travers la Direction du site historique des ruines de León Viejo (*Dirección del Sitio Histórico Ruinas de León Viejo*), créée en 1997. Une commission comprenant, outre l'Institut, le ministère de l'Environnement et des Ressources Naturelles et celui du Tourisme, L'Institut nicaraguayen de l'Assurance et de la Réassurance et les municipalités de La Paz Centro et Managua a été désignée pour soutenir le projet.

Une équipe permanente d'entretien de huit personnes est sur place. Un architecte de la Direction du patrimoine culturel dirige les travaux de conservation. Le financement du programme d'entretien est assuré par le gouvernement central du Nicaragua par l'intermédiaire de l'Institut nicaraguayen de la culture et par les revenus tirés des entrées sur le site. La commission a financé la rénovation de la signalisation et la construction d'un centre pour les visiteurs. Elle rémunère également les étudiants venus du village voisin de Puerto Momotombo qui servent de guides touristiques.

En 1987, l'Organisation des États américains a financé la préparation d'un schéma directeur pour León Viejo qui a déterminé le calendrier des interventions devant assurer la conservation du site.

Conservation et Authenticité

Historique de la conservation

Le site a été enseveli jusqu'en 1968, quand les ruines de l'église de La Merced furent découvertes par hasard. L'Université nationale autonome du Nicaragua entreprit les fouilles au cours desquelles dix-huit bâtiments furent dégagés. La responsabilité du projet passa à la Direction du patrimoine culturel en 1979. Quatre des édifices en ruines furent à nouveau enterrés par le cyclone Aletta en 1982 (ils ne seront pas dégagés avant que des moyens permettant leur protection efficace soient disponibles). Les limites du site furent définies à partir de recherches entreprises en 1986 et 1987. De nouvelles fouilles ont eu lieu en 1999.

Les travaux de conservation réalisés depuis les années 1960 ont essentiellement consisté à couvrir les murs de briques scellées dans du mortier de ciment. Au milieu des années 1980, des tuiles de céramique furent utilisées pour protéger le haut des murs des intempéries. Celles-ci furent enlevées au début des années 1990 et remplacées par un mélange de chaux, terre et ciment qui apporte une étanchéité suffisante.

En 1984, les recherches et des analyses furent entreprises sur les matériaux utilisés pour la cathédrale, la fonderie, l'église de La Merced et la maison de Gonzalo Cano par Nicasolum S.A. (ingénierie des matériaux). Des informations sont maintenant disponibles quant aux caractéristiques des murs de *tapia*, des briques (d'origine et récentes), des tuiles et du mortier : capacité de charge, poids volumétrique, humidité naturelle et capacité d'absorption.

Depuis la première proposition d'inscription du bien en 1994, un travail considérable de conservation a été entrepris, incluant une étude complète du site, des fouilles archéologiques supplémentaires et une présentation d'une partie de la zone fouillée. Un important travail de déblaiement a été nécessaire suite aux très graves dégâts occasionnés par le passage de l'ouragan Mitch sur le site qui a été enseveli sous un mètre d'eaux boueuses, en octobre/novembre 1998.

Authenticité

Il n'existe aucun doute sur l'identification du site. Les fouilles ont largement prouvé qu'il s'agit de l'ancienne ville coloniale de Léon. Les vestiges mis au jour sont authentiques, à l'exclusion des quelques interventions nécessaires à leur imperméabilisation.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

L'ICOMOS a consulté son Comité International des villes et villages historiques. Une mission d'expertise a visité le site en février 1995. Un expert de l'ICOMOS s'est également rendu à Léon Viejo au début de l'année 1999 au cours d'une mission

organisée afin d'évaluer l'impact de l'ouragan Mitch sur les biens culturels d'Amérique Centrale. Une seconde mission d'expertise a visité le site en février 2000.

Caractéristiques

Léon Viejo est un site archéologique de très grande importance qui illustre l'échec d'une ville coloniale, conservée sous la terre dans son intégralité. Il a donc une signification historique considérable.

Analyse comparative

Léon est l'une des nombreuses villes coloniales créées par les autorités espagnoles au XVI^e siècle en Amérique Centrale et en Amérique du Sud. Elle diffère des autres villes comme Lima, parce qu'elle n'a pas réussi à se développer et qu'elle a été abandonnée moins d'un siècle après sa fondation. À cet égard, elle est une source d'informations d'une grande richesse sur la vie au tout début de la période coloniale espagnole. Le titre d'un ouvrage publié par la Commission nationale du Nicaragua auprès de l'UNESCO qui veut en faire « la Pompéi américaine » est quelque peu exagéré car ses bâtiments ont, pour beaucoup, été démontés en vue de la construction de la nouvelle ville.

Observations de l'ICOMOS

Sur la recommandation de l'ICOMOS, l'examen de cette proposition d'inscription avait été différé par le Bureau lors de sa réunion de juin 1995 afin de permettre à l'État partie de fournir des informations précises sur les limites de la zone proposée et sur celles de la zone tampon, sur le plan de gestion, sa mise en œuvre et sur les mesures de protection contre les menaces que font peser les inondations sur les vestiges archéologiques.

En 1999, l'État partie a clarifié la situation concernant les limites du site et les détails du plan de gestion. Des mesures pour la protection du site contre les dégâts causés par les inondations ont été considérablement renforcées suite au passage de l'ouragan Mitch.

Le rapport de la mission d'expertise de l'ICOMOS, bien que louant les efforts de l'État partie et notamment le travail effectué à la suite des dégâts causés par l'ouragan Mitch, a exprimé des inquiétudes quant au fait qu'il n'existe pas de plan de gestion efficace en vigueur. Le plan de gestion de 1997 mentionné ci-dessus n'a apparemment pas été mis en œuvre. Le rapport souligne également que les travaux de conservation qui étaient actuellement entrepris par l'équipe permanente sont réactifs plutôt que planifiés. Un programme de maintenance et de conservation systématique doit faire partie du plan de gestion, qui devrait également comprendre des dispositions quant à la formation. On devrait encourager l'État partie à demander une assistance au titre du Fonds du patrimoine mondial en rapport avec la formation.

Il n'existait pas non plus de zone tampon officielle autour du bien proposé pour inscription, telle que définie par les *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*. Celle-ci doit être définie et des informations doivent être fournies au Comité.

Les informations supplémentaires demandées par l'ICOMOS ont été fournies peu de temps avant la réunion du Bureau en juin qui a décidé de renvoyer l'examen de cette proposition d'inscription à sa session extraordinaire en novembre 2000 pour permettre à l'ICOMOS d'étudier dans le détail l'information supplémentaire.

L'ICOMOS a maintenant examiné cette information et il est assuré que le plan de gestion comporte des programmes de maintenance et de conservation et qu'il est mis en œuvre. Les limites de la zone proposée pour inscription et de la zone tampon ont été clarifiées et sont acceptables.

Brève description

Léon Viejo est un des plus anciens peuplements coloniaux espagnols créés aux Amériques. Ne s'étant pas développé, ses ruines constituent un témoignage remarquable des structures économique et sociale de l'Empire espagnol au XVI^e siècle. En outre, le site possède un potentiel archéologique immense.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères iii et iv* :

Critère iii La ville en ruines de Léon Viejo fournit un témoignage exceptionnel de la culture matérielle d'un des plus anciens peuplements coloniaux espagnols.

Critère iv La forme et la nature des premiers peuplements espagnols dans le Nouveau Monde, adaptant les concepts architecturaux et urbanistiques européens au potentiel matériel d'une autre région, sont préservées de façon unique sur le site archéologique de Léon Viejo.

ICOMOS, septembre 2000

Shisr etc. (Oman)

No 1010

Identification

<i>Bien proposé</i>	Les sites archéologiques de Shisr, Khor Rori et al-Balid, et le parc d'arbres à encens de l'Ouadi Dawkah dans la région du Dhofar
<i>Lieu</i>	Province du Dhofar
<i>État partie</i>	Sultanat d'Oman
<i>Date</i>	28 juillet 1999

Justification émanant de l'État partie

Les sites archéologiques de Shisr, Khor Rori/Sumhuram et al-Balid, en conjonction avec le parc d'arbres à encens de l'Ouadi Dawkah, constituent un témoignage exceptionnel de la civilisation qui, de la période néolithique à la fin de la période islamique, prospéra dans le sud de l'Arabie et établit des liens économiques, sociaux et culturels partant des régions de la Méditerranée et de la mer Rouge pour atteindre la Mésopotamie, l'Inde et la Chine, grâce au développement du réseau commercial de l'oliban.

Critères iii, iv et v

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *ensemble de sites*. Le bien est également un *paysage culturel*, aux termes du paragraphe 39 des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*.

Histoire et description

Histoire

- Généralités

Shisr jouait déjà un rôle majeur dès l'âge du fer, car c'était un avant-poste fournissant de l'eau aux marchands avant qu'ils n'entrent dans le désert de Rub al-Khali, mais la fondation du port fortifié de Khor Rori/Sumhuram par LL'ad Yalut, roi d'Hadramaout, n'eut lieu qu'à la fin du I^{er} siècle avant notre ère, du fait de la croissance des échanges maritimes entre la mer Rouge et l'océan Indien. Après le déclin de Khor Rori pendant la première moitié du III^e siècle après J.-C., le site d'al-Balid fut considéré comme le port

ayant joué le plus grand rôle dans le commerce maritime jusqu'à la fin de la période islamique.

Dans la région du Dhofar, le cadre naturel de l'Ouadi Andoor, l'Ouadi Hogar et de l'Ouadi Dawkah représente la région la plus significative en termes de présence des arbres à encens. Le parc de l'Ouadi Dawkah a été choisi pour proposition d'inscription en qualité de site naturel/culturel, car il représente la culture de la résine à encens depuis des temps immémoriaux, avec un cadre naturel qui demeure intact.

Les premiers hominidés (*Homo erectus*), venus d'Afrique de l'est, arrivèrent au Dhofar il y a environ un million d'années. Certains sites archéologiques conservent les traces de leur passage, particulièrement au Yémen et dans l'ouest de l'Arabie saoudite. Des études récentes indiquent que des hominidés actuels (*Homo sapiens sapiens*) parvinrent au Dhofar aux alentours de 1 000 000 BP¹, comme le montrent les découvertes faites dans le Nedjd, particulièrement autour de la région de Shisr.

Entre 20 000 et 8000 ans BP, le sud de l'Arabie traversa une phase d'aridité extrême, qui conduisit à l'abandon de la majeure partie de la péninsule. À la période néolithique, aux alentours de 6000 avant notre ère, des nomades pastoraux arrivèrent dans le sud de l'Arabie. Ces peuples de langue sémitique venus du Levant occupèrent graduellement la plus grande partie de la péninsule. Ils gardaient des troupeaux de bovins, de moutons et de chèvres, activité dont ils ont laissé des traces facilement reconnaissables : leurs outils en silex, qu'on retrouve dans tout le Nedjd près des anciens cours d'eau et lacs. Ce sont ces peuples qui établirent les anciennes longues routes commerciales.

Ils se lancèrent tout d'abord dans le négoce de l'encens depuis le Dhofar, en réponse à une demande originaire du sud de la Mésopotamie. En 3200 avant J.-C., avec l'apparition de l'écriture, des traces attestent de l'augmentation de ce commerce, en volume comme en fréquence. L'identité ethnique exacte des marchands est inconnue, mais des types de silex reconnaissables rattachent avec précision ce commerce au Dhofar.

Pour la région du Dhofar, l'âge du bronze (2200-1300 avant J.-C.) fut une période de repli. La population se retira au pied des collines et dans la plaine de Salaalah, près de sources permanentes. Elle entretenait des liens étroits avec les villages yéménites de l'âge du bronze. C'est à cette époque que commença la domestication des chameaux. Le commerce maritime, sans doute du cuivre, reliait Masirah au Dhofar. Les paléo-lagunes et les terrasses des plateaux connurent pour la première fois une exploitation intensive, tandis que l'encens continuait d'alimenter un important commerce.

L'âge du fer (1300-300 avant J.-C.) fut le témoin de la ré-émergence des populations locales, gardant des bovins, des chèvres et désormais aussi des chameaux, mais cultivant aussi des plantes propres au Dhofar, telles le sorgho et le millet, selon un mode de vie qui n'est pas sans rappeler celui

¹ BP (Before Present) dénote les dates obtenues au moyen de techniques physiques, notamment par la datation au carbone radioactif. Le « présent » est conventionnellement fixé à 1950.

des peuples Mahra contemporains. L'expansion des États du sud de l'Arabie donna naissance à un réseau formel d'échange de l'encens qui s'étendit vers l'ouest, ainsi qu'à une demande permanente du nord du Yémen et de l'est de l'Arabie.

En 300 avant notre ère, le site de Shisr s'était intégré à ce réseau. Le *Periplus* du *Geographia* de Ptolémée (IIe siècle avant J.-C.) offre une image claire de la région et de ses habitants. Les fouilles conduites à Shisr et dans la plaine de Salaalah montrent que l'État Atramite de Shabwa (Khor Rori/Sumhuram) et les peuples indigènes prenaient tous part au négoce de l'encens. Les Arabes omanais, venus du Yémen dans un périple vers le nord-est, arrivèrent à cette époque dans la région, et s'intégrèrent eux aussi à ces interactions complexes dans les relations sociales et la vie économique. Les Parthes de Perse eurent eux aussi une influence sur le Dhofar, comme le démontrent les vestiges matériels découverts à Shisr et sur la côte de Salaalah. D'après les preuves historiques et archéologiques réunies, il a été suggéré que Shisr pourrait être Ubar ou l'*Omanum Emporium* de Ptolémée, tandis que Khor Rori a été associé au *Moscha limen* du *Periplus Maris Erythraei* (I^{er} siècle de notre ère).

À l'époque islamique, le commerce intérieur continua de prospérer, peut-être alimenté par la demande en encens et en chevaux. Les liens instaurés avec l'Inde des milliers d'années auparavant demeuraient forts. La région côtière du Dhofar prenait part à un commerce international longue distance, spécialement sous la dynastie abbasside. Les criques et ports fortifiés, ainsi que les petits peuplements, témoignent de ces liens entre la mer Rouge et l'Afrique de l'est à l'ouest et l'Inde et la Chine à l'est. Al-Balid et Mirbat continuèrent de prospérer, atteignant leur apogée au milieu de la période islamique. En 1450, les invasions turques et portugaises entraînèrent une interruption dans le réseau créé à l'âge du fer et à l'époque islamique.

- Shisr

On trouve un certain nombre de sites néolithiques dans le voisinage immédiat de Shisr. Cette oasis agricole, site caravanier sur la route qui amenait l'encens du Nedjd au port de Sumhuram, était dominée par une forteresse de l'âge du fer, datant du IIe siècle avant J.-C. Les preuves archéologiques démontrent que le site resta utilisé au début et au milieu de la période islamique. Toutefois, il connut un déclin régulier à partir de la fin du I^{er} siècle après J.-C., et avait perdu toute son importance au IIIe siècle. Il y avait le long de la muraille du sud une occupation très limitée, qui dura jusqu'à la fin de la période islamique.

- Khor Rori/Sumhuram

Le port de Sumhuram (*Smhrm* - « Son Nom est Grand ») fut fondé à la fin du I^{er} siècle avant J.-C. Selon les inscriptions, il fut établi par LL'ad Yalut pour contrôler le commerce de l'encens du Dhofar. Il est identifié comme le *Moscha* des textes géographiques classiques, où les marins indiens qui apportaient la toile de coton, le maïs et l'huile en échange de l'encens passaient l'hiver, attendant les vents favorables de la mousson pour rentrer chez eux.

Pendant le I^{er} et le IIe siècle de notre ère, le port fut le cœur du peuplement marchand installé sur cette côte. Ses liens étroits avec le puissant État de Shabwa en faisaient une ville très riche. À cette époque, c'était une petite ville, solidement fortifiée, couvrant 1 hectare environ. Toutefois, le processus de désintégration commença à la première moitié du IIIe siècle, un processus qui s'acheva à la fin du siècle, quand le site fut reconquis par la mer et la végétation naturelle.

- Al-Balid

Al-Balid est l'ancien nom historique d'une ville médiévale de la région de Mahra, dont le nom se transcrit avec des orthographes diverses : « Dhofar », « Dhufar », « Zafar », etc. Cependant, les fouilles archéologiques ont montré qu'il s'y trouvait un peuplement datant de l'âge du fer. Il subsista très probablement longtemps après, en dépit de l'absence de mention spécifique dans le *Geographia* de Ptolémée.

Son importance à l'époque islamique ne fait aucun doute. Mais il commença à connaître un certain déclin au XIIe siècle ; au XIIIe siècle, il fut annexé et partiellement détruit en plusieurs occasions, à la fois par les souverains arabes et par les envahisseurs perses. À la fin du XVIe siècle, les changements radicaux qu'avaient imposés aux schémas commerciaux les Portugais et les autres nations marchandes européennes scellèrent le destin de la ville.

- Le parc d'arbres à encens de l'Ouadi Dawkah

À l'époque néolithique, les habitants du sud de l'Arabie participaient, comme en attestent les preuves archéologiques, à des échanges longue distance avec le littoral d'Arabie et, de là, avec la Mésopotamie. Les fouilles ont révélé des échanges de coquillages et d'obsidienne, et des sources documentaires et épigraphiques décrivent le commerce d'encens dès la fin du IIIe millénaire avant notre ère, commerce très certainement florissant à l'époque, non seulement avec la Mésopotamie mais aussi avec l'Égypte.

Ptolémée décrit clairement les origines de l'encens, qui peuvent être identifiées aux trois zones de la région du Dhofar où l'on trouve toujours l'arbre à encens (*Boswellia sacra*). Ce commerce a perduré pendant l'âge du fer et la période islamique. L'autre grand produit d'exportation du sud de l'Arabie à l'époque sont les chevaux.

Description

- Shisr

Shisr se trouve à environ 180 km au nord de Salaalah, dans le désert, sur un pli géologique. Les vestiges archéologiques sont situés près d'un grand dôme de calcaire effondré, abritant une grotte où coule une source perpétuelle. Le site couvre une superficie totale de 0,36 hectares.

Une muraille de 90 cm d'épaisseur, faite de blocs de calcaire et au plan en forme de pentagone irrégulier, encercle un complexe central, sur un affleurement rocheux. Elle est renforcée à intervalles réguliers de contreforts courts et de dimensions similaires. On peut également voir les vestiges de deux tours à l'angle nord-est et à l'angle sud-ouest, qui font partie de la construction originale, ainsi que deux tours en forme de fer à cheval qui furent intégrées plus tard. La

muraille a en partie disparu du fait de l'effondrement du calcaire sous-jacent.

Des souches de muraille indiquent que l'enceinte se divisait en deux enceintes, dont la plus petite se trouvait dans l'angle nord-ouest. Elle était dominée par un important édifice, orienté vers les points cardinaux, selon ce qui pourrait être une tradition dans le sud de l'Arabie. Ce bâtiment a subi plusieurs altérations et modifications au Moyen Âge. La plus grande enceinte n'a pas fait l'objet d'études archéologiques, mais on discerne les traces de plusieurs structures.

- Khor Rori

Le site archéologique de Khor Rori se dresse à 40 km à l'est de Salaalah, au sommet d'une colline, sur la rive orientale d'un point d'eau douce (*chor*). Le site couvre une zone de 3,128 hectares.

Les vestiges de la forteresse, de 130 x 70 m, sont situés sur un éperon rocheux s'étendant de l'est vers l'ouest. Elle s'inscrivait dans un système défensif plus vaste, dont on devine encore les détails. Les murs sont faits de parements de pierre taillée, avec un blocage.

La partie où les fortifications sont les plus imposantes est au nord, au niveau de l'entrée. La porte elle-même est une structure massive, dotée de trois portes successives sur le chemin d'accès à la forte pente. Elle est flanquée des vestiges de tours. À côté de la porte, on trouve une petite structure rectangulaire, qui a peut-être été un temple. À l'intérieur se trouve un puits profond, bordé de dalles lisses. Une grande partie des défenses du côté sud, où le terrain forme un important dénivelé, se sont effondrées.

Les campagnes de fouilles archéologiques ont identifié un nombre considérable de sites, pour la plupart datant du néolithique.

- Al-Balid

Al-Balid se trouve sur un site en hauteur, qui s'étend le long de la côte, près d'un *chor* fournissant de l'eau douce venue des montagnes. Le principal établissement mesure environ 1600 mètres sur 400 ; on dénombre également les vestiges d'autres édifices et un grand cimetière extérieur à l'enceinte. Le site proposé pour inscription couvre une zone de 50 hectares.

Il consiste dans l'ensemble en un paysage aride, couvert de blocs de pierre, résultat des vols destinés à la construction d'édifices plus récents. Le seul site entièrement fouillé est celui de la Grande Mosquée. Celle-ci mesurait 40 m sur 48,5 m et était entourée d'une plate-forme extérieure sur tous les côtés sauf à l'est, où se trouvait une plate-forme pour les ablutions. Il y avait en outre une cour intérieure, et un minaret de 4 m² à l'origine dans le coin nord-est. La salle de prière principale était bordée de plusieurs rangées de colonnes octogonales, 144 en tout, qui soutenaient le toit dont la construction n'est pas connue. La structure a subi plusieurs changements, parfois occasionnés par des effondrements dus à une mauvaise construction et parfois par l'instabilité du terrain.

Le mont de la citadelle se trouve dans le coin nord-ouest de l'enceinte, avec le *maydan* (espace public à ciel ouvert) au sud.

- L'Ouadi Dawkah

Le parc d'arbres à encens de l'Ouadi Dawkah couvre 7964 km². La caractéristique centrale est un *ouadi* drainant vers le nord à l'orée du désert. Les arbres à encens se trouvent sur le lit plat de l'*ouadi*. Les zones les plus hautes du parc sont largement peuplées d'acacias et autres espèces similaires, capables de supporter les conditions les plus extrêmes.

Gestion et protection

Statut juridique

Les trois sites archéologiques sont inscrits au patrimoine culturel national, le site de l'Ouadi Dawkah au patrimoine naturel national.

Les sites archéologiques sont protégés aux termes du décret royal n°6/80 sur la protection du patrimoine national. Celui-ci impose un contrôle rigoureux à toutes les activités susceptibles de menacer l'intégrité des sites protégés, aux fouilles archéologiques et au transfert de propriété des antiquités pouvant être déplacées. Les contrevenants sont passibles de lourdes sanctions.

Gestion

Les quatre biens appartiennent au sultanat.

Au moment de la préparation de cette évaluation, seul le site d'al-Balid faisait l'objet d'un plan de gestion - le plan de développement urbain de Salaalah, qui identifie le site archéologique comme zone de réserve naturelle. Le dossier de proposition d'inscription stipule que « le gouvernement omanais adoptera les plans de conservation et plans de développement touristique pertinents [pour tous les sites] dans un avenir proche ».

À l'heure actuelle, la gestion des sites est sous la responsabilité du Comité national d'étude archéologique du sultanat d'Oman. Celui-ci se compose des ministres de l'Éducation (Président), de l'Enseignement supérieur, des Affaires étrangères, de l'Économie nationale et des Affaires du Palais, du sous-secrétaire aux Affaires culturelles du ministère du Patrimoine et de la Culture, du gouverneur de la province du Dhofar et du Comité consultatif archéologique (avec des représentants de l'UNESCO et des universités d'Aix-la-Chapelle, d'Oxford et de Pise). Le dossier de proposition d'inscription annonce la nomination prochaine d'un directeur régional des sites archéologiques de la région du Dhofar. Le gouverneur de la province du Dhofar joue également un rôle dans la gestion des biens, mais cela n'est pas précisé.

Les quatre biens sont entourés de zones tampon qui peuvent être jugées adéquates, étant donné que deux d'entre elles se trouvent dans le désert.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Aucun de ces sites n'a fait l'objet d'une conservation à proprement parler, ou dans une mesure très limitée. En revanche, les universités de divers pays ont mené des campagnes de fouilles. Les plus récentes ont été conduites par l'université technique d'Aix-la-Chapelle, qui a étudié les trois sites archéologiques et fouillé la Grande Mosquée à al-Balid, et de l'Institut d'Application de la Technologie aux Biens Culturels de l'université de Pise, qui a préparé un louable *Projet de restauration du complexe monumental de Khor Rori*.

Authenticité

L'authenticité des sites ne fait aucun doute. En effet, trois d'entre eux sont des sites archéologiques qui ne sont plus habités depuis des siècles et le quatrième est un site naturel au beau milieu d'une région désertique.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS s'est rendue à Oman en janvier 2000.

Caractéristiques

Les quatre sites qui composent cette proposition d'inscription offrent une image complète de l'une des plus importantes activités commerciales du monde antique et médiéval. L'Ouadi Dawkah représente les forêts naturelles d'arbres à encens, aujourd'hui très appauvries ; Shisr est une oasis sur l'une des routes de caravanes où l'encens était convoyé, et Khor Rori et al-Balid étaient les ports d'où il partait à destination de l'Asie, de l'Afrique du nord et de l'Europe.

Analyse comparative

Il existe d'autres pays possédant des sites comparables à ceux-ci (exception faite, peut-être, des importantes forêts d'arbres à encens), mais aucun n'offre un groupe illustrant de manière aussi admirable ce commerce.

Observations de l'ICOMOS

Dans son évaluation précédente, l'ICOMOS avait fait l'observation selon laquelle, bien que les biens étaient aujourd'hui protégés par décret royal, ils manquaient pour l'instant de plans de gestion. Ce point était une source de préoccupation, d'autant plus que le dossier faisait clairement ressortir le rôle important du tourisme dans la proposition d'inscription.

Le Bureau a été informé, à sa réunion de juin 2000, qu'un plan de gestion était en préparation et qu'il serait disponible pour examen avant le 1^{er} octobre. Le Bureau a donc renvoyé cette proposition d'inscription à l'État partie en demandant la préparation du plan de gestion. Ce document n'était pas arrivé à l'ICOMOS au moment où cette évaluation a été préparée pour l'impression.

Brève description

Les arbres à encens de l'Ouadi Dawkah, les vestiges de l'oasis caravanière de Shisr, les ports de Khor Rori et d'al-Balid illustrent de façon spectaculaire le commerce de l'encens qui prospéra dans cette région durant de nombreux siècles.

Recommandation

Que, sous réserve de la mise à disposition du plan de gestion au 1^{er} octobre et de sa conformité aux exigences des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*, ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères iii et iv* :

Critère iii L'ensemble des sites archéologiques d'Oman illustre la production et le commerce de l'encens, un des plus luxueux produits de commerce du vieux monde dans l'Antiquité.

Critère iv L'oasis de Shisr et les ports de Khor Rori et d'al-Balid sont des exemples remarquables d'habitats médiévaux fortifiés dans la région du golfe Persique.

ICOMOS, septembre 2000

Shakhrisyabz (Ouzbékistan)

No 885

Identification

Bien proposé Centre historique de Shakhrisyabz

Lieu Région de Kashkadarya

État partie Ouzbékistan

Date 27 avril 1998

Justification émanant de l'État partie

La ville de Shakhrisyabz a plus de 2000 ans. Elle compte non seulement les monuments exceptionnels de la période des Timourides, mais aussi des mosquées, des mausolées et des quartiers de maisons anciennes. Malgré les destructions survenues au cours des temps, les vestiges restent impressionnants dans leur harmonie et dans la force de leur formes, qui enrichissent l'héritage architectural de l'Asie Centrale et du monde musulman.

Malgré le grand nombre de monuments des Timourides à Samarcande, aucun n'est pareil au Palais Ak-Saray de Shakhrisyabz. Les fondations de son énorme portail ont été préservées : ce chef d'œuvre d'architecture étonne par ses dimensions et son étonnant dessin. L'ensemble de Dorus Saodat, la tombe de Timour, couvert de pierres blanches, est aussi un des meilleurs mémoriaux d'Asie Centrale.

La ville de Shakhrisyabz a vu ses constructions étalées sur une longue période et la succession des différentes architectures lui donne son caractère singulier. Le centre historique a gardé sa physionomie, qui présente une grande valeur historique, scientifique et culturelle.

Critères i, ii, iii et iv

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels telles que définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, le centre historique de Shakhrisyabz constitue un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

Des fouilles archéologiques ont révélé une occupation par des communautés agricoles dès le début du premier millénaire av.-J.C. Dans la suite des cités hellénistiques s'y développèrent. La ville de Shakhrisyabz se constitua selon un modèle du haut Moyen Âge, avec une structure centrale

similaire à celle de Samarcande et Boukhara. Aux IXe et Xe siècles, malgré les conflits incessants entre les dynasties Sâmânides, puis entre tribus turques, la ville continua de se développer.

Au milieu du XIVe siècle, un grand empire fut créé par Timour, qui porta une attention constante à sa ville natale. Il fit construire des murs d'enceinte, le grandiose Palais Ak-Saray, des mosquées, des bains, des caravansérails, jusqu'à sa mort en 1405, déportant vers Shakhrisyabz, à l'occasion de ses expéditions militaires, les meilleurs architectes et artisans.

Après la chute de la dynastie des Timourides, la ville n'eut plus qu'une importance secondaire, dépendant du khânat de Boukhara.

Description

Le site proposé pour inscription comprend de nombreux édifices monumentaux, notamment :

- Le palais Ak-Saray

Ce « Palais blanc » fut construit à partir de 1380, année qui suivit la conquête par Timour de Khorezm, dont les artisans furent déportés pour en assurer une décoration précieuse. Les dimensions de cet édifice grandiose sont données par les tours du portail, dont les vestiges nous sont parvenus : deux tours qui atteignaient 50 mètres de hauteur, et une voûte d'une portée de 22 mètres.

- L'ensemble Dorus Saodat

Ce vaste complexe devait devenir le tombeau de la famille régnante et comportait, outre les tombes proprement dites, un hall de prière, une mosquée, et des logements pour les officiants et les pèlerins. La façade principale était revêtue de marbre blanc. La tombe de Timour, aussi de marbre blanc, est un chef d'œuvre de l'architecture de cette époque.

- Le marché Chor-su et les bains

Au centre de la ville, le marché couvert Chor-su a été élevé au croisement de deux rues principales, sous forme d'un octogone avec une coupole centrale, sans décoration particulière mais en recherchant l'effet extérieur d'une architecture audacieuse. Cette construction date du XVIIIe siècle tout comme les bains, reconstruit sur l'emplacement de bains du XVe siècle et qui sont encore en fonctionnement. Ils sont chauffés par un réseau élaboré de conduits souterrains.

Outre les édifices monumentaux, la ville offre aussi diverses constructions intéressantes plus récentes, comme les mosquées de Mirhamid, de Chubin, de Kunduzar ou de Kunchibar. D'anciennes maisons d'habitations constituent un témoignage de l'architecture populaire, avec la disposition typique de chambres autour d'une cour avec véranda.

Gestion et protection

Statut juridique

La ville de Shakhrysyabz a été inscrite sur la liste des villes historiques par la résolution n°339 du Conseil des Ministres de l'Ouzbékistan en 1973.

La ville est aussi considérée comme « monument de signification du niveau de la République » par une autre résolution de 1973.

Gestion

Les grands édifices et ensembles architecturaux sont propriété de l'État, tandis que les habitations et autres constructions modestes sont des propriétés privées.

Les monuments principaux sont inventoriés et protégés par les décrets déjà cités. Un projet de plan de protection du centre historique est en cours d'élaboration.

L'ensemble est géré sous l'autorité nationale du Bureau général pour la protection scientifique des monuments culturels du ministère de la Culture et sous l'autorité municipale du maire et de l'Inspection pour la protection et l'utilisation des monuments culturels et historiques.

Un programme de promotion touristique appelé MEROS est en cours de mise en œuvre, en liaison avec la compagnie nationale Ouzbektourism. En 1996, 23 000 touristes nationaux et 4 200 touristes étrangers ont visité le site et ce nombre va croissant.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Des archives sont régulièrement tenues depuis le début des années 1970, avec le relevé des travaux effectués :

Ak-Saray : en 1973-1975 et en 1994-1995

Dorus Saodat : 1973-1975, 1981-1985, 1994-1995

Chor-Su : 1976-1985

Bains : 1986-1990

Les travaux de conservation et restauration sont actuellement menés dans le cadre du programme MEROS. Une première phase (1993-1996) a porté sur la consolidation de structures architecturales et la restauration d'éléments de décoration. Une seconde phase est prévue pour limiter les constructions dans la zone protégée, reconstruire d'anciennes habitations selon des techniques traditionnelles en les équipant des services collectifs.

Formation

Le personnel de cadre est recruté parmi les diplômés des départements d'architecture de Tachkent et de Samarcande. Une formation en restauration est financée par un service spécial ainsi que dans le cadre d'ateliers Usto-Shogird pour étudiants en maîtrise qui travaillent sur les sites.

Authenticité

Le tissu urbain de la ville est intact en dépit de quelques insertions maladroites durant la période soviétique. Les travaux de restauration actuels montrent une attention particulière à l'emploi de matériaux et de techniques traditionnels.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité le site en février 1999.

Analyse comparative

La ville de Shakhrysyabz, avec ses monuments et ses habitations anciennes traditionnelles peut être comparée, en moindre valeur, aux autres capitales de l'empire des Timourides, Samarcande et Hérat.

Observations de l'ICOMOS

Au cours de sa réunion de juin, le Bureau avait demandé à l'État partie de fournir des détails précis sur la zone proposée pour inscription, sur les limites de la zone tampon et les réglementations qui définissent son utilisation ainsi que des informations complémentaires sur les qualités de Shakhrysyabz en comparaison avec d'autres villes d'Asie Centrale (Samarcande, Boukhara, Hérat, etc.). Une documentation supplémentaire a été fournie par l'État partie, mais l'ICOMOS s'est senti dans l'incapacité de faire une recommandation ferme, dans la mesure où ces informations supplémentaires étaient inappropriées pour permettre une évaluation complète.

Au cours de la réunion extraordinaire du Bureau du Comité du patrimoine mondial qui s'est tenue à Marrakech en novembre 1999, l'examen de cette proposition d'inscription a été différé sur la recommandation de l'État partie, il a été conclu qu'une mission spéciale devait se rendre en Ouzbékistan au début de l'année 2000 et qu'un séminaire de formation, financé dans le cadre de l'assistance internationale par le Fonds du patrimoine mondial, devait être organisé sur le thème de la préparation des dossiers de proposition d'inscription.

Comme suite à ces actions, l'État partie a fourni une documentation révisée qui a été étudiée par l'ICOMOS. Il estime qu'elle répond à tous les points en suspens concernant la zone proposée pour inscription et la zone tampon mais aussi la gestion du site.

Brève description

Le centre historique de Shakhrysyabz compte des édifices monumentaux exceptionnels et des quartiers anciens qui sont le témoignage du développement séculaire de la ville, et tout particulièrement de son apogée, sous l'empire de Timour, au XV^e siècle.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères iii et iv* :

Critère iii Shakhrisyabz compte plusieurs monuments de haute qualité et en particulier ceux de la période des Timourides qui eut une grande importance culturelle et politique en Asie centrale au Moyen Âge.

Critère iv Les édifices de Shakhrisyabz, notamment le palais Ak-Saray et la tombe de Timour sont des exemples exceptionnels d'un style qui eut une profonde influence sur l'architecture de la région.

ICOMOS, septembre 2000

St George (Royaume-Uni)

No 983

Identification

<i>Bien proposé</i>	La ville historique de St George et les fortifications associées, aux Bermudes
<i>Lieu</i>	Corporation de St George, Bermudes
<i>État partie</i>	Royaume-Uni
<i>Date</i>	29 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

St George, dans les Bermudes, est la première ville anglaise de l'Empire britannique à avoir vu le jour après le début de la colonisation des territoires d'outre-mer, au début du XVII^e siècle. Antérieure de sept ans à la conversion de James Fort, Virginie, en Jamestown, St George a conservé la majeure partie de son tracé d'antan et de ses édifices en maçonnerie. Elle demeure une ville vivante, et il n'a donc pas été besoin de la reconstruire comme cela a par exemple été le cas pour Williamsburg, en Virginie. C'est pourquoi le patrimoine bâti de la ville, sous sa forme actuelle, est un exemple inégalable des débuts de l'expansion britannique dans le monde aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Les fortifications de St George sont elles aussi sans rivales, et illustrent les fortifications côtières et l'artillerie britannique outre-mer sur toute leur période d'existence, depuis le début du XVII^e siècle jusqu'à la fin des défenses côtières, en 1956. Les forts subsistants, sur les îles de Castle et de Southampton, furent les premières fortifications en maçonnerie construites par les Anglais dans le Nouveau Monde et, en fait, dans tout leur empire. Elles marquent aussi l'avènement de la défense côtière de l'Empire britannique outre-mer. Plusieurs forts du XVIII^e siècle comptent parmi les plus anciens exemples d'ouvrages stratégiques après la perte des colonies américaines en 1783, tandis que certains des forts victoriens sont eux aussi uniques, notamment Fort Cunningham avec ses façades de fer. L'une des rares tours Martello construites en dehors du Royaume-Uni dans le plus pur style de la côte sud de l'Angleterre se dresse sur l'île de St George. Quant à la fin de la défense côtière britannique, elle se traduit dans l'ouvrage exceptionnel que l'on trouve sur l'île Saint David, une simple batterie de canons de 6 et 9,2 pouces à chargement par la culasse, érigée pendant la première décennie du XX^e siècle, et qui n'existe nulle part ailleurs avec les canons toujours montés.

Critère iv

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

Découvertes en 1505 par le capitaine espagnol Juan Bermudéz, les Bermudes deviennent plus tard, pour les Espagnols, un lieu de refuge lors des naufrages. Le peuplement permanent de St George (réclamé par la Couronne britannique en 1609) voit le jour en août 1612 avec l'arrivée d'un gouverneur, d'un pasteur et de 60 colons, qui seront rejoints quelques mois plus tard par 600 autres. Une tour de guet est construite sur Fort George Hill, et les fondations de plusieurs forts posées pour garder les entrées des ports de St George et de Castle Harbour.

En 1615, la population n'est plus que de 150 habitants, la plupart des colons étant partis s'installer sur l'île de la Grande Bermude lorsque l'administration de la colonie est transférée de la Virginia Company à la Somers Island Company. En 1864, la Couronne assume la responsabilité de la colonie, dont St George reste la capitale jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Pendant cette période, des Africains et des Indiens sont amenés aux Bermudes ; ce sont leurs descendants qui composent la majeure partie de la société multiraciale actuelle. Pendant le siècle qui suit, l'économie de l'île repose essentiellement sur le cèdre, dont le bois sert à la construction de navires.

En 1693, les habitants de la ville se voient concéder des terres ; ils y construisent leurs maisons au hasard, comme en témoigne le tracé actuel des rues et des allées. Les propriétaires sont encouragés à bâtir des constructions en pierre à partir du début du XVIII^e siècle. C'est à cette époque que des quais et des entrepôts sont construits sur le front de mer.

Le milieu du XVIII^e siècle est une période de stagnation économique pour la ville tandis que, sous la Révolution américaine (1776-1783), les activités militaires commencent à gagner en importance. St George restera un site militaire stratégique pendant les deux siècles suivants, jusqu'à la fermeture de la base navale américaine en 1995. La Corporation de St George voit le jour en 1797 et, en dépit de la perte de son statut de capitale, la ville n'en continue pas moins de prospérer. Les Noirs libres des Bermudes jouent un rôle de plus en plus important : à la date de l'émancipation, en 1834, ils représentent 45 % de la population.

Pendant les quatre années que dure la guerre de Sécession américaine, St George redevient une ville en plein essor. Les forceurs de blocus gagnent des fortunes en fournissant des armes et des munitions aux ports confédérés, notamment à Wilmington (Caroline du sud), en échange de coton qu'ils envoient ensuite en Angleterre. L'économie prospère à nouveau avec le développement du tourisme, à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle. Cependant, la ville et sa Corporation sont bien conscientes de la menace que cette activité fait peser sur son patrimoine, et les efforts de

préservation des bâtiments historiques commencent dès 1920.

St George est dès sa naissance une ville de garnison, à l'est de laquelle apparaissent des installations militaires. Les premières casernes, qui seront suivies par beaucoup d'autres, sont érigées sur Barrack Hill en 1780, et les bâtiments annexes, comme les résidences des hauts gradés, les mess des officiers, les hôpitaux, la chapelle militaire, etc., au XIXe siècle. Ils sont conformes au style militaire britannique habituel, mais les matériaux de construction sont locaux.

L'érection des fortifications associées commence au début du XVIIe siècle, avec des forts sur les îles de Paget, Governor's, de Charles et de Castle. Elles seront régulièrement reconstruites et renforcées au XVIIe et au XVIIIe siècle. À la fin de la Révolution américaine, la Grande-Bretagne fait de l'île de St George sa principale base navale, pour remplacer celles perdues dans les Treize Colonies. Des détachements du corps des Ingénieurs royaux transforment radicalement et reconstruisent les fortifications existantes dans les années 1780 et 1790. Les travaux sur l'arsenal maritime commencent au début du siècle ; ils imposent d'autres changements spectaculaires du système de fortifications, avec la construction de Fort George, Fort Victoria, Fort St Catherine, Fort Albert et Fort Cunningham (sur l'île de Paget).

Dans les années 1850, l'avènement de l'artillerie rayée entraîne de nouvelles modifications, ainsi qu'un renforcement des structures. Fort Cunningham devient alors le fort le mieux armé et le mieux défendu des Bermudes. Avec les années 1880 et l'apparition de l'acier à canon, allant de pair avec une artillerie plus efficace et plus fiable, d'autres modifications s'imposent. Les fortifications resteront d'actualité jusqu'à la fin de la défense côtière, en 1956. Ainsi, elles couvrent tout l'éventail des défenses côtières britanniques, sur un laps de temps de trois siècles et demi.

Description

La zone proposée pour inscription se compose de la ville de St George, sur l'île de St George, ainsi que des fortifications que l'on trouve sur cette île et sur plusieurs petites autres qui commandent l'accès à la ville et au port de Castle Harbour.

Le tracé de la ville de St George est le résultat d'une croissance organique sur presque quatre siècles. En son centre, King's Square (ou Market Square), adjacente au port. Cette place fait le lien entre le port et les deux grandes routes est-ouest qui relient la ville au reste des Bermudes : Water Street, qui conduit aux quais et aux entrepôts, et Duke of York Street au nord, la rue principale de la ville. Les rues du nord sont un réseau composé des allées étroites et sinueuses de jadis, aujourd'hui plus grandes. Le centre historique de la ville abrite nombre de magnifiques édifices des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

L'architecture des Bermudes est unique, et ses éléments fondamentaux n'ont que peu évolué depuis la fin du XVIIe siècle. Les maisons simples et bien proportionnées, de un ou deux étages, sont faites de murs à maçonnerie porteuse, enduits et peints en couleurs pastel, et de toits dallés de pierres peintes en blanc. Le calcaire local est tendre

et se travaille facilement mais il a l'inconvénient d'être poreux, et doit donc être apprêté. Les cheminées sont monnaie courante, et demeurent populaires dans les édifices modernes. Les fenêtres à guillotine sont protégées par des volets ou des stores de bois.

Du fait de l'absence de rivières, les Bermudes ne disposent d'aucun approvisionnement en eau douce de surface. C'est pourquoi les toits des maisons sont équipés de gouttières qui conduisent l'eau de pluie jusqu'à des réservoirs souterrains. Les toits eux-mêmes sont lourds, pour être plus solides et plus stables dans cette région où les ouragans ne sont pas rares.

Les maisons sont directement construites sur les rues ou les allées, et sont souvent délimitées par de hauts murs s'élevant autour des petites cours ou des jardins. Elles ont comme caractéristique commune, des escaliers évasés qui mènent au premier étage et semblent « tendre les bras » au visiteur. Certaines des maisons, comme Bridge House, Hunter Building ou Whitewall, sont des demeures impressionnantes, dont la forme actuelle remonte au XIXe siècle et qui ont été embellies de balcons et de vérandas aux proportions imposantes. On compte également un certain nombre d'entrepôts surmontés de logements ; c'est notamment le cas de Long House sur Penno's Drive, qui date de la fin du XVIIIe siècle.

Il y a plusieurs églises, dont la plus importante est St Peter's Church, la plus ancienne église anglicane à avoir connu une utilisation ininterrompue dans l'hémisphère occidental. Il s'agit d'une structure de pierre, construite en 1713 pour remplacer l'édifice de bois antérieur ; une tour lui a été ajoutée en 1815. Quant à l'église méthodiste Ebenezer, de 1840, c'est un beau bâtiment de style néo-classique.

Les fortifications associées, qui, pour la plupart, sont tombées en ruines ou ne sont plus que des sites archéologiques, sont brièvement décrites ci-dessous, en commençant par le sud et en se déplaçant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre au travers de ce groupe d'îles situées à la pointe orientale des Bermudes.

Trois forts du XVIIe siècle composent le King's Castle, qui subsiste sur Castle Island. Seaward Fort est un fort en maçonnerie qui fait face à la mer, construit en 1612. Captain's House, bâtie en 1621, est peut-être la plus ancienne demeure britannique toujours debout dans le Nouveau Monde. Devonshire Redoubt est un bâtiment construit sur un terrain surélevé, au nord de l'île, pour protéger le mouillage de Castle Harbour. Landward Fort, des années 1650, protège un étroit passage entre l'île et le continent. Tous les forts sont construits en calcaire des Bermudes. L'île, devenue parc national, est parsemée d'une multitude de vestiges d'ouvrages défensifs.

À proximité se trouve la petite île de Southampton, avec son fort construit en 1621 et son dépôt d'explosifs creusé à même la roche. L'île est un parc national et une réserve naturelle nationale.

Les fortifications de St David's Island sont situées à la pointe est. Le minuscule Fort Popple (1638) a été taillé à même la roche pour défendre l'entrée de St George's Harbour. St David's Battery est le dernier grand fort construit dans la

région, en 1910. C'est une imprenable structure de béton, dont les lourds canons sont toujours à leur place.

Governor's Island formait le côté sud de l'accès initial à St George's Harbour, et c'est là que fut construit Smith's Fort, en 1613. La structure de pierre d'origine a largement été détruite pour faire place à un grand parapet pour quatre canons construit dans les années 1790.

En face, sur Paget's Island, se trouvent les vestiges archéologiques du premier ouvrage militaire, Paget's Fort, édifié en 1612. L'île est couronnée des murs massifs de Cunningham's Fort, construit dans les années 1820 en pierre dure des Bermudes et surmonté d'une imposante façade de fer, construite dans les années 1870 pour protéger sept lourds canons. D'autres modifications, sous la forme d'un emplacement de pièce de béton, ont été apportées en 1900 pour accueillir de nouvelles pièces d'artillerie. Peniston's Redoubt (1614) était une petite tour de guet, qui n'a encore fait l'objet d'aucune fouille.

Gate's Fort se trouve à la pointe sud-est de l'île de St George. La première structure (qui n'a pas encore été étudiée) date des années 1620, mais elle a été reconstruite en 1700 pour devenir un parapet pour quatre canons, avec un petit blockhaus à l'arrière. Un peu plus loin sur la côte se trouve Alexandra Battery. Cette structure, dans sa construction d'origine, date des années 1840, mais elle a été en grande partie reconstruite dans les années 1870. Sous sa forme actuelle, elle date de 1900, époque à laquelle elle a de nouveau été reconstruite pour recevoir des emplacements en béton, destinés à des canons de 6 pouces. Aujourd'hui, elle est en partie ouverte au public. Toujours le long de la côte se dresse ensuite Fort Albert, construit dans les années 1830 et modifié dans les années 1870 pour abriter quatre pièces d'artillerie lourde.

L'un des forts les plus complexes du groupe est Fort St Catherine, à la pointe nord de l'île de St George. Il a été fondé en 1612, reconstruit au début des années 1700, puis à nouveau dans les années 1790, 1840 et 1890. Il est toujours bien préservé et accueille aujourd'hui un musée, situé dans un parc national. Fort Victoria est l'un des rares forts terrestres des Bermudes. Construit dans les années 1820 et modifié dans les années 1870 et 1890 pour s'adapter à l'évolution de l'artillerie, il est en grande partie relativement intact, bien qu'il ait été légèrement dégradé du fait de son utilisation par un hôtel adjacent.

La ville elle-même est défendue par deux forts, Western Redoubt et Fort St George (du côté ouest). Ce dernier est le plus ancien des deux, et s'élève à la place d'une tour de guet érigée en 1615. Il a traversé plusieurs phases de reconstruction et de modification dans les années 1790, 1820 et 1870. Sa structure est en grande partie intacte. Le donjon abrite la radio du port des Bermudes, conformément à la tradition, puisqu'il y a toujours eu un poste de transmission à cet endroit. Dans sa forme, Western Redoubt est quasiment identique à Fort St George dans sa phase finale. Il fut reconstruit pour devenir un énorme dépôt de munitions.

À l'autre bout de l'île de St George se trouve le groupe composé de la tour Martello, du dépôt de munitions et du four à chaux construits dans les années 1820, d'une forme identique à bien des structures défensives du genre dans les

îles britanniques, notamment le long de la côte sud de l'Angleterre. Burns Point est une batterie en demi-lune pour cinq à sept canons construite à la fin des années 1600 et modifiée dans les années 1790. Il s'agit d'une des installations militaires les plus complètes des Bermudes.

Près de la côte, se trouve le petit fort de Ferry Island, prédécesseur de la tour Martello. Les installations sont complétées par le four à chaux situé sur Coney Island, un bel exemple intact de four, construit par les militaires dans les années 1830.

Gestion et protection

Statut juridique

Les Bermudes, qui possèdent leur propre législation et constituent une colonie autonome du Royaume-Uni, ont promulgué des lois qui protègent les biens historiques et culturels dans toutes les îles. Dès 1950, le pouvoir législatif des Bermudes adoptait des textes protégeant les bâtiments d'un « intérêt particulier » et, en 1974, la loi sur le développement et l'urbanisme, telle qu'amendée, qui exigeait le classement des édifices d'un « intérêt architectural ou historique particulier » et la désignation de « zones historiques », pour lesquels le développement devait faire l'objet d'un contrôle. Depuis lors, le gouvernement a élaboré une déclaration sur l'urbanisme, datant de 1992, approuvée par la législature en 1994 et qui définit une approche exhaustive de la protection de la ville historique de St George et d'autres terrains de valeur. Grâce à cette législation, un contrôle efficace est imposé au développement des parcelles composant le site proposé pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial. Dans le cadre de cette législation, un comité consultatif sur les bâtiments historiques a été créé pour conseiller le bureau des applications du développement. Le bureau peut refuser le développement qui aurait un impact préjudiciable sur le « caractère historique, architectural ou culturel de la zone ». En outre, une autorité pour la préservation de St George a été mise en place : elle fait office de consultant sur toutes les applications d'urbanisme dans la zone historique sous la juridiction de la Corporation de St George.

Gestion

Avec ces mécanismes publics en place, des directives sont maintenant élaborées à l'intention des propriétaires locaux, pour rénover et préserver leurs structures historiques. Parallèlement à ces directives, des normes sont également nécessaires à la gestion du site. Celles-ci énoncent les modifications autorisées sur les bâtiments classés et sont un outil de maintien du caractère historique et de l'aspect authentique des bâtiments au sein de la zone historique. Cependant, la gestion des fortifications appartenant au gouvernement est une préoccupation majeure. Un comité d'élaboration de plan de gestion est actuellement mis en place pour, comme son nom l'indique, rédiger un plan, et il est important que celui-ci n'inclue pas seulement des normes et des directives, mais assigne également la responsabilité de l'entretien et de la conservation des différents forts. À l'heure actuelle, il ne semble pas qu'il existe un seul service ou une seule organisation qui soit responsable et ait le contrôle de l'usage et de la

maintenance de toutes les fortifications. Pourtant, une stabilisation s'impose si l'on veut préserver les rares exemples de fortifications datant du début du Nouveau Monde, ainsi que celles des siècles suivants. Certains de ces forts sont situés sur des îles d'accès difficile et, par conséquent, ne reçoivent que de rares visites. Ce qui n'est pas une raison pour les laisser se détériorer.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

La situation des Bermudes est pour beaucoup dans leur volonté de conservation de leur passé. Situées à quelques 960 km de la côte nord-américaine, les Bermudes comptent parmi les îles les plus isolées de l'océan Atlantique. Depuis toujours centre maritime et commercial, elles sont aujourd'hui devenues en outre un centre touristique, désormais l'une des principales activités des Bermudes. Si les Bermudes ont toujours été, depuis la première moitié du XXe siècle, un point d'ancrage privilégié pour les bateaux de croisière, elles sont devenues, avec l'avènement de l'aviation après la Seconde Guerre mondiale, la Mecque du tourisme. Considérant l'impact du tourisme pendant la seconde moitié du siècle, les Bermudes sont parvenues à mettre un frein louable à la croissance. Ainsi, l'automobile a été introduite dans l'île aux environs de 1950, et a été dès le départ limitée à une voiture par foyer ou lieu de vie. Aujourd'hui, seuls les résidents sont autorisés à conduire sur l'île, ce qui réduit ainsi le nombre de voitures pour le tourisme. Des restrictions similaires ont été appliquées à l'achat de biens immobiliers ; il n'est donc pas facile pour les non-résidents des Bermudes de bâtir des terrains sur l'île.

Ce type de restriction a aidé à maintenir et à préserver le caractère des édifices propre aux Bermudes. À l'encontre des autres villes fondées par les Européens dans le Nouveau Monde, St George a conservé les maisons individuelles comme habitations, si typiques des peuplements anglais en Amérique du nord. Du fait de la nature du calcaire tendre encore utilisé de nos jours pour la construction, les murs et les toits sont revêtus du stuc traditionnel et blanchis à la chaux. Les bâtiments dépassent rarement deux étages, et beaucoup n'ont qu'un seul étage. Les sources d'eau étant rares sur l'île, l'eau est collectée dans des citernes au moyen de gouttières et autres conduits. Ces systèmes, toujours en usage à St George, sont la principale source d'eau de la ville.

Située sur une île, St George se trouve dans un port protégé. Aujourd'hui, il subsiste de nombreux entrepôts, mais certains ont été reconvertis en boutiques ou se sont vu attribuer d'autres fonctions touristiques. Les bâtiments d'insertion ont su respecter l'échelle de la ville, puisqu'ils sont eux aussi limités à un ou deux étages. Et même en comptant ceux-ci, 60 % environ des bâtiments sur le front de mer sont antérieurs à 1900. En termes d'édifices anciens conservés, St George est comparable à Québec, en ce que 45 % de ses édifices datent d'avant 1850.

Les forts inclus dans la proposition d'inscription couvrent un vaste éventail de périodes et d'états de conservation. Ceux situés sur les îles inhabitées sont pour la plupart en ruines ; cela a été le cas pendant tout ce siècle et pendant

une grande partie du siècle dernier. Les plus accessibles, tels Fort St Catherine ou Fort Alexandra, semblent avoir fait l'objet de travaux de maintenance récents, mais d'autres ont besoin de travaux importants si l'on veut préserver les structures et les canons qui subsistent. Fort Cunningham, sur l'île de Paget, est source de préoccupation : unique dans les Amériques avec ses murs à armatures de fer, il nécessite aujourd'hui d'énormes travaux de conservation. En outre, après les fouilles archéologiques sur ces sites, il convient de lever des fonds pour le remblayage et le contrôle de la végétation. Visiblement, il faudra que le gouvernement fasse un plus gros effort s'il veut préserver cette belle collection de forts.

Authenticité

St George est une ville pittoresque, exemplaire des traits caractéristiques des Bermudes. Aujourd'hui, environ 65 % des bâtiments de la ville sont antérieurs à 1900 et, sur ceux-ci, 40 % datent d'avant 1800. Beaucoup des édifices les plus significatifs tombent dans cette dernière catégorie. St George (1612) est la plus ancienne des villes anglaises en Amérique du nord, suivie de près par Boston (1630), mais précédée par la Française Québec (1608) et par les Espagnoles, Santa Fé (1598) et Saint Augustine (1565). Par comparaison, St George est l'une des rares villes fondatrices d'une colonie à avoir gardé une envergure réduite, en conservant une forte proportion de ses anciennes structures et en maintenant la continuité de son caractère.

Parmi les forts des îles isolées, Southampton Fort, datant de 1621, n'a subi que peu d'altérations, bien qu'il soit désormais en ruines. Rares sont les vestiges des fortifications en maçonnerie du Nouveau Monde datant de cette époque qui soient aussi complets et aussi intacts. À titre de comparaison, le Castillo de la Real Fuerza, à la Havane, remonte à 1558, mais beaucoup de modifications lui ont été apportées au fil des ans. Au XIXe siècle, les Britanniques ont construit de nouvelles fortifications sur les précédents ouvrages français à Québec, tandis qu'à San Juan, à la Havane et ailleurs, les constructions espagnoles ont pour beaucoup disparu sous des ouvrages ultérieurs. Sur Castle Island, les impressionnants vestiges de King's Castle et de Devonshire Redoubt, construits en 1621, sont dans un état comparable. La majorité de la construction en maçonnerie de ces forts subsiste ; seules des batteries du XVIIIe siècle leur ont été adjointes à proximité.

À l'exception de Fort Landward, sur Castle Island, qui remonte à la fin du XVIIe siècle, et des vestiges archéologiques de Fort Paget, 1612, les autres forts composant la proposition d'inscription datent pour la plupart du XIXe siècle et beaucoup sont accessibles au public. Parmi ceux-ci, Fort St Catherine, qui abrite aujourd'hui un musée, est l'attraction majeure. Si, individuellement, ces forts ne sont pas uniques, ils constituent, pris dans leur ensemble, la plus belle collection de fortifications côtières britanniques que l'on puisse trouver en dehors de la Grande-Bretagne, couvrant les trois cent ans écoulés entre la colonisation et le début du XXe siècle. Toutefois, pour que cette proposition d'inscription soit réellement représentative de cette catégorie, il faudrait ajouter les autres fortifications sur les îles, particulièrement le grand fort de l'arsenal maritime. De plus, il convient de noter que l'intégrité de Fort

Victoria a été compromise par sa conversion en une aire de loisirs pour hôtel, et qu'il ne possède plus l'authenticité nécessaire à l'inclusion sur la Liste du patrimoine mondial.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité la ville de St George et la plupart des fortifications associées en janvier 2000.

Caractéristiques

La ville historique de St George est d'une valeur culturelle exceptionnelle, en sa qualité d'exemple authentique de ville coloniale anglaise dans le Nouveau Monde, un type de ville dont elle est aussi la plus ancienne illustration. Certains des forts associés sont eux aussi d'une grande valeur en tant qu'exemples authentiques des premiers ouvrages défensifs construits par ces premiers colons européens, dont peu demeurent aujourd'hui intacts.

Analyse comparative

St George est comparable à d'autres villes inscrites sur la Liste du patrimoine mondial en termes d'ancienneté et d'intégrité. C'est la plus ancienne ville anglaise du Nouveau Monde ; pendant toute son histoire, elle est restée une petite communauté, avec seulement aujourd'hui 2500 habitants. En ce qui concerne les fortifications, il existe quelques rares exemples de forts plus anciens, qui ont pour la plupart été incorporés à des ouvrages ultérieurs ou enfouis sous ceux-ci. Plusieurs des forts associés à la ville de St George sont des exemples uniques survivants dans cette catégorie. Quant aux forts associés plus récents, ils illustrent de manière remarquable le continuum des fortifications côtières britanniques.

Recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

D'après la mission de l'ICOMOS, la ville présente un degré élevé d'intégrité et d'authenticité, tout comme certaines des fortifications et particulièrement celles bâties au début du XVIIe siècle. Toutefois, une certaine préoccupation a été exprimée pour ce qui est de la gestion des fortifications appartenant au gouvernement et à la nécessité d'un plan de gestion définitif, délimitant les responsabilités afférentes à la maintenance de ces sites.

Deux situations appellent une assistance technique. La première concerne le besoin en procédures d'entretien des fortifications et de leurs canons ; elle porte sur la conservation des divers matériaux. Quant à la deuxième, elle concerne la formation d'artisans capables de fournir les éléments et les matériaux nécessaires au maintien de l'intégrité des bâtiments classés, ainsi que l'identification des sources d'autres produits finis susceptibles d'être utilisés sur ces structures historiques.

En outre, pour compléter le continuum des fortifications des Bermudes si la proposition d'inscription est acceptée, il conviendrait d'envisager ultérieurement l'ajout des autres fortifications à la liste, et particulièrement celles de l'arsenal maritime.

À la réunion du Bureau en juin 2000, cette proposition d'inscription a été renvoyée à l'État partie en demandant un plan de gestion reflétant l'attribution des responsabilités pour l'entretien et la maintenance des biens appartenant au gouvernement inclus dans la proposition d'inscription, détaillant un programme de conservation pour la mise en œuvre et le financement de ces responsabilités, et incluant des normes pour la conservation des traits qui définissent le caractère historique de la ville et des fortifications associées.

Le projet de plan de gestion a été préparé et soumis à l'ICOMOS qui l'a étudié et estime qu'il est conforme à toutes les exigences des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*. Il doit être ratifié par le gouvernement des Bermudes.

Brève description

La ville de St George est un exemple exceptionnel d'ancien établissement urbain anglais dans le Nouveau Monde. Les fortifications associées témoignent visuellement du développement de l'ingénierie militaire anglaise du XVIIe au XXe siècle et de son adaptation, au fil du temps, à l'évolution de l'artillerie.

Recommandation

Si l'État partie peut donner des assurances quant à l'approbation et la mise en œuvre du projet de plan de gestion par le gouvernement des Bermudes, l'ICOMOS recommande que le bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères iv et vi* :

Critère iv La ville historique de St George et les fortifications associées sont un exemple exceptionnel de ville coloniale fortifiée datant du début du XVIIe siècle et habitée de manière continue, sans oublier qu'elle est aussi la plus vieille ville anglaise dans le Nouveau Monde.

Critère vi St George illustre le début de la colonisation du Nouveau Monde par les Anglais, une étape dans le peuplement de l'Amérique du nord par les Européens dont les développements sont d'une signification universelle exceptionnelle.

ICOMOS, septembre 2000

Saint-Louis (Sénégal)

No 956

Identification

<i>Bien proposé</i>	Île de Saint-Louis
<i>Lieu</i>	Région de Saint-Louis
<i>État partie</i>	Sénégal
<i>Date</i>	17 septembre 1998

Justification émanant de l'État partie

Le centre historique de Saint-Louis est une ville coloniale, unique en son genre, en partie du fait de sa relation à l'eau, puisqu'il se dresse entre deux bras du Sénégal, en partie du fait de la nouveauté des quais qui la ceignent et sur lesquels aboutissent toutes les rues transversales. Aucune autre ville coloniale ne présente les mêmes caractéristiques. Saint-Louis a eu une influence considérable dans les régions d'Afrique sous domination française, et même plus loin, en termes d'architecture mais aussi en ce qui concerne l'éducation, la culture, l'artisanat et les services. Ses maçons, menuisiers, charpentiers et bijoutiers ont essaimé jusque dans les régions anglophones, où ils ont travaillé et formé les habitants à leur métier.

Critères ii et iv

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

L'île de Saint-Louis n'est peuplée qu'à l'arrivée des Européens. La région appartient alors au royaume du Walo ; elle est explorée par les Portugais, les Vénitiens et les Hollandais à partir du XVe siècle. Plusieurs initiatives, notamment au XVIIe siècle, entraînent l'établissement de peuplements dans la région. En 1633, les Français décident d'établir la première compagnie à Charte au Sénégal, la compagnie du Cap-Vert. En 1659, après quelques tentatives sans lendemain, Louis Caullier choisit pour implanter la compagnie une île située à l'embouchure du Sénégal. Plusieurs autres compagnies suivent la compagnie du Cap-Vert, et les Anglais occupent Saint-Louis à trois reprises, en 1693, 1779 et de 1809 à 1817.

L'île, initialement insalubre et inhospitalière, manque également de matériaux de construction, mais l'on découvre que les énormes amas d'huîtres peuvent servir à la production de chaux et à la construction de routes. Peu à peu, le peuplement de Saint-Louis développe ses activités commerciales : caoutchouc, cuir, or, ivoire, céréales, mais aussi traite des esclaves. À tout ceci s'ajoute la nécessité d'enseignement et de construction d'écoles.

Au début du XIXe siècle, le peuplement compte quelques 8 000 habitants. En 1828, un plan d'urbanisme instaure le tracé des rues et régule le développement de la ville ; il se sert, comme référence de base, des anciennes fortifications. Cependant, ce n'est qu'à partir de 1854 que la ville connaît un véritable essor, au moment de la nomination de Louis Faidherbe au poste de gouverneur. Ainsi, de 1854 à 1865, Saint-Louis s'urbanise. Elle devient capitale du Sénégal en 1872, et parvient à son apogée en 1895, en devenant la capitale de l'Afrique occidentale française.

À cette époque, Saint-Louis devient le premier centre urbain de l'Afrique subsaharienne, ainsi que le centre de diffusion d'activités culturelles et artistiques. Le premier musée de l'industrie, de l'ethnographie et de l'histoire d'Afrique occidentale y ouvre le 15 mars 1864. C'est aussi à cette époque qu'ouvrent des écoles et autres institutions et services publics, ainsi que le premier bataillon des tirailleurs sénégalais et un tribunal musulman.

La période de paix dans la colonie contribue au développement des activités économiques et commerciales, favorisant l'expansion et l'accroissement de l'influence de la ville. Pourtant, en 1902, Saint-Louis perd son statut de capitale d'Afrique occidentale française, et en 1957 celui de capitale du Sénégal. S'ensuivent alors le départ de la garnison française, des militaires et de leurs familles, et la fermeture de plusieurs bureaux et magasins ; en 1963, c'est au tour de la douane de fermer. Les effectifs de la population française chutent en flèche. Parallèlement, cependant, la population globale continue d'augmenter : de 55 600 en 1960, elle passe à 90 000 en 1976 et à 150 000 en 1997.

La ville se développe à la fois sur la Langue de Barbarie (la crête face à l'Océan) et à Sor, sur le continent. La vieille ville est surpeuplée, et certaines des structures anciennes manquent de s'effondrer. Un nouveau plan d'urbanisme est élaboré en 1983 pour contrôler la situation et assurer la protection des zones historiques. Actuellement, la ville connaît un regain économique (fondé sur la pêche et l'agriculture) et touristique (festivals internationaux, expositions, sports, etc.). L'université Gaston Berger ouvre ses portes en 1992. Un nouvel aéroport a récemment été inauguré à Saint-Louis pour faciliter l'accès à l'île. La croissance de la ville crée pour les autorités les difficultés que connaît toute grande ville africaine, avec entre autres des problèmes d'occupation illégale des sols et d'environnement.

Description

L'île de Saint-Louis s'articule en trois parties : le quartier Nord, le quartier Sud et la place Faidherbe avec le Palais du Gouvernement, au centre. Tout l'établissement est situé dans un magnifique lagon formé par les deux bras du Sénégal, qui le sépare de la partie maritime de la ville et du quartier Sor sur le continent. Sur son axe longitudinal, cette île longue et étroite, presque rectangulaire, fait 2500 mètres, et environ

350, en moyenne, en largeur. Le pont Moustapha Malick Gaye (anciennement Servatius) relie l'île à un bras de terre à l'ouest, la langue de Barbarie, qui la protège de l'océan. Le pont Faidherbe, édifié à la fin du XIXe siècle, relie la ville au continent et au quartier Sor. Le climat est tropical, avec une saison sèche de novembre à juin.

La zone proposée pour inscription se compose de la partie centrale de l'île de Saint-Louis, d'une superficie approximative de 350 x 1300 mètres. La zone tampon identifiée est principalement délimitée par les deux bras du fleuve Sénégal, à l'est et à l'ouest de la ville historique, et par d'étroites bandes de terre, d'environ 50 m, au nord et au sud de la zone proposée pour inscription.

Le tissu urbain de la vieille ville repose sur le plan orthogonal de 1828. Quatre rues la traversent du nord au sud, et un grand nombre de courtes allées d'est en ouest. Les pâtés de maisons présentent donc des dimensions différentes : 30 x 30 mètres, 30 x 75 mètres, et plus. L'île est enfermée dans un système de quais, qui servent de référence à toutes les rues sur l'axe est-ouest. Le tracé urbain donne à la ville son caractère particulier et sa spécificité. Du point de vue architectural et esthétique, la qualité des édifices coloniaux, de deux ou trois étages, se distingue dans leurs balcons de bois ou en fer forgé, leurs toits de tuiles rouges, les portes et les fenêtres aux persiennes de bois.

Parmi les principaux bâtiments historiques figurent l'ancien fort, l'hôtel du Gouvernement, le palais du Gouverneur, qui marque le centre de l'île, site du premier établissement. Cet ensemble a subi moult modifications au fil des siècles, particulièrement à l'intérieur, mais l'extérieur demeure identique, avec toutefois quelques ajouts. La cathédrale s'élève à côté du palais du Gouverneur ; construite avec la contribution volontaire des citoyens, elle a été achevée en 1828. Les casernes, appelées Rognat Nord et Rognat Sud, ont été construites en 1837 dans le centre ville, des deux côtés de la place Faidherbe. Avec le palais du gouverneur, elles forment une composition classique axée sur le pont Servatius. Le bâtiment de l'Assemblée régionale du fleuve existe depuis 1825, quoique d'abord sous une forme plus modeste. Il a été agrandi pour accueillir une école primaire en 1839, et, à partir de 1873, il abrite les archives coloniales. Par la suite, il sert de locaux à diverses instances publiques. Complexe relativement grand, il s'articule sur des pilastres et des balcons. Il est en bon état. Les autres ouvrages sont le pont Faidherbe, inauguré en 1897 (506 mètres de long), l'Hôpital, construit en 1822, et la Grande Mosquée du Nord, dont la construction commence en 1838.

Gestion et protection

Statut juridique

L'État sénégalais est propriétaire de l'île de Saint-Louis ; les bâtiments individuels, pour leur part, sont sous propriété mixte, et appartiennent à des autorités publiques, à des particuliers ou à des entités privées. Du fait des questions de succession, nombre des édifices ont plusieurs propriétaires, ce qui complique l'administration et la restauration.

Les instruments législatifs pour la protection et la gestion du centre historique de Saint-Louis comprennent la loi sur la protection des sites et des monuments historiques (71-

12/1971), le décret d'application de la loi (73.746/1973) et le décret constituant Saint-Louis en zone de rénovation urbaine (76-277/1977).

Gestion

La ville est dotée en 1928 d'un plan d'urbanisme, sur lequel se fonde son développement ultérieur.

En 1983, Louis Barge International prépare le premier plan d'urbanisme, le plan de sauvegarde, pour le centre historique de Saint-Louis. C. Pawlowski prépare le second plan en 1984. Un troisième plan comprenant des directives techniques, sous la responsabilité du Cabinet Archi + de Fodé DIOP, date de 1997. Il n'existe aucun plan de développement régional ayant un impact sur la ville historique.

L'urbanisme et la gestion sont sous la responsabilité des autorités publiques, notamment : le ministère de la Culture et le ministère de l'Urbanisme et de l'Habitat (Dakar), ainsi que la municipalité de Saint-Louis. Les autorités collaborent avec le bureau d'Architecture des Monuments Historiques en ce qui concerne la mise en œuvre des directives. Le syndicat d'Initiative et de Tourisme et la Convention des Saint-Louisiens participent eux aussi, dans leurs domaines respectifs de compétences. Des itinéraires destinés aux visiteurs ont été identifiés, avec entre autres des visites des bâtiments historiques majeurs.

On constate cependant une pénurie de ressources, et particulièrement de techniciens qualifiés, pour contrôler les travaux et assister les propriétaires dans leurs projets.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

La conservation du tissu historique est jugée satisfaisante jusqu'au milieu du XXe siècle, c'est-à-dire jusqu'à ce que Dakar devienne capitale du Sénégal. Après cette date, la vieille ville pâtit du manque d'attention et de moyens, et se dégrade de plus en plus.

Le centre historique est inscrit sur la liste des sites protégés depuis 1975, et il a été déclaré zone de rénovation urbaine en 1976 (décret n°76-271).

Néanmoins, le nombre d'édifices en mauvais état, risquant l'effondrement, ne cesse d'augmenter. Les propriétaires et les occupants ont donc entrepris des réparations et des travaux *ad hoc* non autorisés, qui ont sapé le caractère des bâtiments historiques. Ces dernières décennies ont été le témoin de certains travaux de restauration, conduits par les autorités publiques sur les bâtiments historiques classés. La priorité a été donnée aux bâtiments et aux structures de valeur architecturale qui sont toujours en fonction ou qui menacent de tomber en ruines. Cependant, l'insuffisance des ressources a sérieusement limité les possibilités d'intervention publique. En fait, le mauvais état actuel n'est que le reflet de la situation économique. Il s'est avéré récemment nécessaire de démolir des édifices, pour des raisons de sécurité publique.

Authenticité

L'abandon de Saint-Louis en tant que capitale du Sénégal au profit de Dakar a gravement porté préjudice à la conservation de la vieille ville. Jusqu'à présent, la ville historique conserve son intégrité historique et son caractère, de même que la majorité de son tissu urbain authentique. Toutefois, l'état de conservation de bon nombre des bâtiments est insatisfaisant.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité le site en juin 2000.

Caractéristiques

La situation de la ville historique de Saint-Louis, sur une île à l'embouchure du fleuve Sénégal, lui confère une qualité particulière. Le plan régulier de la ville, le système de quais, l'architecture coloniale caractéristique et les bâtiments publics de Saint-Louis ajoutent encore à sa qualité particulière et à son identité. De plus, la ville a été un pôle culturel et économique qui a influencé toute l'Afrique occidentale, particulièrement au XIXe siècle.

Analyse comparative

La ville historique de Saint-Louis est une ville coloniale française, et peut donc se comparer à Gorée et à Rufisque, au Sénégal, et à Bingerville, en Côte d'Ivoire. L'île de Saint-Louis, toutefois, est très différente dans son tracé urbain et dans son caractère, par rapport à Gorée, déjà inscrite sur la Liste du patrimoine mondial. Mais les deux autres villes, non protégées, sont en mauvais état. Tout au long de son histoire de capitale, Saint-Louis s'est également constitué un patrimoine architectural plus important que celui de n'importe quelle autre ville d'Afrique occidentale.

Observations de l'ICOMOS

Le rapport de la mission d'expertise de l'ICOMOS a recommandé que l'île entière soit incluse dans la zone proposée pour inscription, considérant le fait qu'elle forme une unité indivisible. La zone tampon devrait être constituée par les deux bras du fleuve, s'étendant à 500 m en aval, et comprendre la « langue de Barbarie ».

De plus, le rapport pointe la nécessité d'établir un bureau spécial pour la gestion de conservation de la zone protégée, en mettant à la disposition de cette agence les compétences d'expert, les équipements et les ressources nécessaires.

Brève description

Fondée par les colons français au XVIIIe siècle, l'île de Saint-Louis s'urbanise au milieu du XIXe siècle. C'est la capitale du Sénégal de 1872 à 1957, et elle occupe une place culturelle et économique prépondérante dans l'ensemble de l'Afrique occidentale. La situation de la ville, sur une île à l'embouchure du fleuve Sénégal, son plan urbain régulier, son système de quais et son architecture coloniale caractéristique confèrent à Saint-Louis sa qualité particulière et son identité.

Recommandation

La valeur universelle exceptionnelle du site est reconnue. Toutefois, la proposition d'inscription devrait être *renvoyée* à l'État partie sous réserve que soient fournies des garanties quant à l'établissement rapide de bureaux et d'installations associés à une expertise et des ressources nécessaires pour la gestion du site sur le long terme. De plus, il est recommandé que l'île entière soit incluse dans la zone proposée pour inscription, considérant le fait qu'elle forme une entité conceptuelle.

Si l'État partie accepte ces conditions, il est recommandé que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères ii et iv* :

Critère ii La ville historique de Saint-Louis témoigne d'un important échange de valeurs et a influencé le développement de l'éducation, de la culture, de l'architecture, de l'artisanat et des services dans une grande partie de l'Afrique occidentale.

Critère iv L'île de Saint-Louis, ancienne capitale de l'Afrique occidentale, est un remarquable exemple de ville coloniale, caractérisée par un cadre naturel particulier, et illustre le développement du gouvernement colonial dans la région.

ICOMOS, septembre 2000

Caracas (Venezuela)

No 986

Identification

<i>Bien proposé</i>	Ciudad Universitaria de Caracas
<i>Location</i>	Municipalité de Libertador, Caracas
<i>État partie</i>	République du Venezuela
<i>Date</i>	29 juillet 1999

Justification émanant de l'État partie

La cité universitaire de Caracas, œuvre de l'architecte vénézuélien Carlos Raúl Villanueva, est un exemple de qualité exceptionnelle représentant les idéaux et les concepts les plus élevés en matière d'art, d'architecture et de conception d'une ville moderne.

La cité universitaire de Caracas est un chef-d'œuvre qui représente le génie créateur humain, sa valeur la plus transcendante. Les espaces urbains et architecturaux créés par Villanueva associés à des œuvres d'artistes, réalisent une « intégration des arts » d'un caractère original et d'une qualité incomparables. Par essence, cette œuvre communique une émotion esthétique et livre un message de ses auteurs.

Critère i

La cité universitaire de Caracas est la réalisation, en Amérique Latine, d'une grande part des propositions formulées par les mouvements avant-gardistes dans les domaines de l'art et de l'architecture au début du XXe siècle en Europe. Elle est la représentation exceptionnelle d'un monde utopique créé dans un espace restreint et inspiré d'une époque. Elle exprime les idées de l'urbanisme moderne, elle utilise la technologie moderne, elle crée des formes abstraites modernes, elle construit une intégration spatiale des dimensions intérieures, extérieures et temporelles. L'ensemble est le meilleur exemple d'intégration des œuvres d'artistes d'avant-garde.

Critère ii

Témoignage unique et exceptionnel de la création urbanistique, architecturale et artistique modernes, la cité universitaire de Caracas est intimement liée à la culture et aux conditions du lieu. Elle interprète de manière ingénieuse les concepts et les espaces de la tradition coloniale ; c'est un exemple d'architecture ouverte, aérée et protégée, adaptée à l'environnement tropical.

Critère iii

La cité universitaire de Caracas est un exemple exceptionnel d'urbanisme moderne et l'un des plus représentatif existant dans le monde, associant des concepts de l'art et de

l'architecture tels qu'on les concevait au début du XXe siècle. Elle est une excellente illustration des idéaux de cette époque récente qui déjà marque l'histoire humaine.

Critère iv

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels telles que définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, ceci est un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

La fondation de l'université centrale du Venezuela remonte à la création de l'université royale et pontificale par un décret du roi Philippe V en 1721. À l'époque de l'occupation coloniale espagnole, les cours avaient lieu au séminaire Santa Rosa, situé sur la place principale de la ville de Caracas, aujourd'hui Plaza Bolívar. En 1827, Simón Bolívar promulguait les nouveaux statuts républicains de l'université ; en 1856, elle obtint un statut indépendant du séminaire et s'installa dans l'ancien couvent San Francisco, à deux rues au sud-ouest de la Plaza Bolívar. Elle prit rapidement de l'ampleur et occupa d'autres bâtiments en dehors du couvent. Cette dispersion géographique paussa des problèmes de fonctionnement et il fut décidé de rassembler l'université dans un nouvel espace unique, un campus à la périphérie de Caracas. La nouvelle université exigeait une modernisation de l'institution, afin de remplir les nouvelles exigences de l'époque.

En 1942 démarrèrent les études préliminaires du nouveau campus universitaire, en commençant par la faculté de médecine et l'hôpital universitaire, éléments centraux autour desquels l'université s'organiserait. Dans l'année qui suivit, une commission de coordination fut créée, composée de représentants des ministères de l'Éducation, de la Santé, des Affaires Sociales et des Travaux Publics. Ce dernier nomma l'architecte Carlos Raúl Villanueva. Le site de la Hacienda Sosa à El Valle fut retenu pour accueillir le campus. La commission était composée d'un co-ordinateur, le docteur Armando Vegas, d'un urbaniste, l'architecte Villanueva, et d'un technicien, l'ingénieur Guillermo Herrera. En octobre 1943, l'ordonnance exécutive n°196 du gouvernement créa l'*Instituto de la Ciudad Universitaria*, placé sous la tutelle du ministère des Travaux Publics. Le docteur Frank Mc Vey, de l'université du Kentucky (USA), fut engagé comme conseiller du projet.

Le premier plan, préparé en 1943, comprenait plusieurs bâtiments, hébergeant l'administration, les différentes facultés, les logements des étudiants, des professeurs et du personnel, ainsi que des équipements sportifs et un jardin botanique. Villanueva, qui n'était pas encore responsable du projet, n'a pas signé ces plans. En 1944, il participa à la commission chargée d'étudier le campus universitaire de Bogotá. Il fut alors décidé de faire appel à une seule équipe architecturale qui contrôlerait la totalité de la conception du campus. Villanueva prit la tête de cette équipe en tant qu'architecte urbaniste. En 1944, de nouveaux plans furent préparés, qui conservaient le caractère académique du premier projet mais visaient à une plus grande complexité de

l'ensemble et des bâtiments. L'axe principal conduisait au stade olympique qui devait conserver cet emplacement dans les plans définitifs.

Le chantier démarra en 1945 par la construction de l'hôpital et des bâtiments annexes. La construction de l'École technique industrielle commença en 1947, à un emplacement différent de celui qui avait été prévu à l'origine. Villanueva abandonna la symétrie du complexe médical et introduisit quelques-unes des idées d'avant-garde en matière d'architecture. Un autre groupe de bâtiments mis en chantier à la fin des années 1940 comprenait des résidences qui se réfèrent aux modèles développés en Allemagne après la Première Guerre mondiale ; elles consistaient en des blocs horizontaux, séparés par des espaces ouverts et entourés de jardins ; les bâtiments comportaient des grands balcons ouverts qui faisaient office de pare-soleil.

Les plans de 1949 montraient les premiers grands changements en matière d'urbanisme. Le passage couvert qui traversait le campus du nord au sud, séparant le groupe médical des bureaux du Recteur et de l'*Aula Magna*, semble refléter la séparation de deux moments historiques du processus urbanistique. Une approche radicalement nouvelle voyait le jour avec le projet du stade. Ce changement s'exprima par un emploi nouveau du béton armé dans les projets culturels, en particulier la *Plaza del Rectorado*, la *Plaza Cubierta*, l'*Aula Magna*, la bibliothèque, etc. Les travaux furent achevés et les bâtiments inaugurés en 1953. À partir de ce moment-là, le projet évolua de manière dynamique et organique. La disposition asymétrique des structures, conçues comme des sculptures, l'audace des formes et l'utilisation du béton brut devinrent des caractéristiques dominantes. Ainsi furent créés des espaces intégrés, ouverts et complexes à la fois, protégés de la lumière et de la chaleur.

En 1953, le projet de la faculté d'architecture fut un élément majeur du développement de l'université. Villanueva développa pour ce bâtiment - qui revêtait une importance particulière pour lui - un complexe constitué de plusieurs volumes bas contrastant avec les hautes tours prismatiques de la bibliothèque centrale. Ce bâtiment fut précurseur du style des facultés dentaire, de pharmacie, et de sciences économique et sociale, cette dernière ayant été construite après la mort de Villanueva. Cette deuxième période illustre l'idée d'intégration des différents arts dans un ensemble ; plusieurs artistes furent invités à participer au processus de création : Alejandro Otero exécuta la finition des extérieurs des facultés d'architecture et de pharmacie, et Omar Carreño ceux de la faculté dentaire.

Après la disparition de Villanueva, plusieurs modifications furent apportées aux plans, parmi lesquelles de nouveaux bâtiments et des structures provisoires, ainsi que la division des espaces intérieurs de certains bâtiments. Plusieurs nouvelles constructions sont dues à d'autres architectes, comme par exemple la maison du Doyen de la faculté des ingénieurs par Gorka Dorronsoro, l'un des jeunes collaborateurs de Villanueva qui affichait sa volonté de poursuivre l'œuvre du grand maître. D'autres modifications apportées aux plans de Villanueva furent malheureuses. C'est le cas de la cafétéria de l'université qui fut agrandie par deux fois dans les années 1980 et dont les volumes peuvent être ressentis comme une agression portant atteinte aux relations des bâtiments dans l'espace ouvert du campus.

Description

L'architecte Carlos Raúl Villanueva (1900-1975) fut le principal créateur, architecte et urbaniste du campus de l'université de Caracas. Fils d'un diplomate vénézuélien et petit-fils d'un historien, il est né à Londres. Il fit ses études d'architecture à l'atelier du professeur Gabriel Héraud à Paris à partir de 1920 et obtint son diplôme d'architecture à l'École des Beaux-Arts en 1928, puis compléta ses études par un diplôme d'urbanisme. En 1929, il s'installa à Caracas et travailla au ministère des Travaux Publics. Il fonda les facultés d'architecture et d'urbanisme et y enseigna. Il reçut de nombreuses distinctions et récompenses pour son œuvre.

La cité universitaire de Caracas est implantée à environ 870 m d'altitude sur un site d'une superficie d'environ 164,2 ha. Elle est intégrée à un quartier essentiellement résidentiel et commercial. Elle est limitée au nord-est par l'autoroute *Francisco Fajardo*, la principale artère de la ville, et le quartier de la Plaza Venezuela, et bordée au sud-est par deux quartiers résidentiels et commerciaux populaires, *Los Chaguaramos* et *Santa Monica*, et l'autoroute d'*El Valle*. L'ensemble est visuellement dominé par un ensemble de bâtiments (l'hôpital, la bibliothèque, la faculté d'architecture, la faculté dentaire et de pharmacie, les stades et le gymnase couvert) et noyé dans la verdure.

L'architecture de l'université s'inspire du style colonial vénézuélien - les couleurs vives, les fenêtres treillisées, les jardins intérieurs, la végétation tropicale luxuriante, et y associe des matériaux et une esthétique modernes. Ces espaces baignent dans une atmosphère particulière où l'inspiration poétique architecturale s'abreuve du climat et de la lumière du lieu. La situation politique et économique favorable permit à Villanueva d'explorer les nouvelles technologies, en particulier les structures en béton armé. La plasticité de ce matériau permettait d'apporter des solutions audacieuses aux problèmes de structures les plus courants. Villanueva utilisa ce matériau pour mettre en évidence l'importance de la structure dans la composition architecturale. À partir de 1948, Villanueva mettra en œuvre différents éléments qui seront caractéristiques de son travail : les pare-soleil, les passages piétons couverts, les structures en béton brut, les fenêtres treillisées et les œuvres d'art intégrées à l'ensemble urbain et architectural.

La cité universitaire s'organise par zones et plusieurs groupes sont identifiés par leur fonction : 1) le centre culturel et la direction, 2) la médecine, 3) la faculté des ingénieurs, l'économie, les sciences et les arts, 4) les logements, 5) la botanique, 6) l'architecture, 7) les sports, 9) l'école technique industrielle et 9) les services. Le campus comporte une série de grands bâtiments, en particulier les facultés d'architecture, d'économie, de pharmacie et dentaire, la bibliothèque et l'hôpital. Ces grands volumes signalent la présence de l'université, la rendent visible de la ville. Pour souligner l'organisation des volumes tout en tenant compte du climat tropical, Villanueva a conçu un ensemble de passages piétons couverts qui longent ou traversent les différents ensembles et relient les centres vitaux. Ces passages sont reliés à la circulation automobile et visent à unifier le lieu.

Les principaux ensembles architecturaux de l'université comprennent :

- Le Rectorat

Il consiste en une série de bâtiments de forme pure, disposés de telle sorte que les volumes forment un patio d'honneur de dimensions impressionnantes, la *Plaza del Rectorado*, réservée aux assemblées. L'ensemble comprend le bâtiment du musée, le bâtiment des bureaux du recteur, le bâtiment des communications et la tour de l'horloge. Le projet de Villanueva date de 1952 et comprend des œuvres de plusieurs artistes, tels que A. Barrios, O. Vigas et F. Narvaez.

- Le centre culturel

La *Plaza Cubierta* est le cœur de l'université et elle est reliée aux principaux bâtiments institutionnels et culturels, parmi lesquels l'*Aula Magna*, le hall d'Honneur, la salle de concert, la bibliothèque et la tour de refroidissement. La *Plaza Cubierta* est l'élément unificateur des composantes du groupe. Il s'agit d'une composition d'éléments architecturaux et artistiques, à travers laquelle le cheminement est fonction des relations qui s'instaurent entre les décors muraux, les sculptures, les colonnes et les jardins, la couverture de périmètres irréguliers et le jeu des différents niveaux. Le projet de l'ensemble date de 1952-1953. Villanueva y a intégré des œuvres de plusieurs grands artistes, parmi lesquels F. Léger, H. Laurens, J. Arp, V. Vasarely, P. Navarro et M. Manaure, qui ont également contribué à d'autres parties de l'université ; les « Nuages » d'Alexander Calder dans l'*Aula Magna* sont particulièrement impressionnants.

- Le centre médical

Le groupe médical de l'université est composé de bâtiments appartenant à différentes phases du projet, qui montrent l'évolution des idées de Villanueva. L'ensemble comprend : l'hôpital universitaire, les instituts de médecine expérimentale, d'anatomie, de médecine tropicale, d'anatomopathologie, la chapelle, l'institut national de l'hygiène, l'école d'infirmières et les facultés d'odontologie et de pharmacie. Les projets datent généralement de la deuxième moitié des années 1940 et ils furent réalisés jusque dans les années 1950.

- Sciences et Lettres

Les différents bâtiments de ce groupe sont reliés par des passages couverts et environnés d'espaces verts, ce qui donne un sentiment d'unité à une architecture riche et variée. La faculté de lettres a été conçue entre 1953 et 1959, celle d'économie en 1963-1967, le groupe des classes et de la bibliothèque en 1949-1952, les laboratoires essentiellement entre 1949 et 1956 et l'Institut des matériaux en 1964.

- Architecture et urbanisme

Ce complexe, emblématique de l'université, est constitué de deux éléments. L'un est vertical, il abrite les classes dans un volume de plan rectangulaire, articulé avec le corps des ascenseurs et l'escalier principal. L'autre, volume horizontal, contient les espaces collectifs et les ateliers, répartis en une succession d'espaces modulables. Le projet date de 1954-1956 et la construction se fit parallèlement à la conception. Les artistes ayant contribué à l'œuvre sont, entre autres : A. Otero, A. Calder, F. Narvaez, M. Mataure, V. Valera, A. Oramas, et J. Soto.

- Le centre sportif

La zone consacrée aux sports est située dans la partie est du campus. Elle est composée de trois groupes clairement distincts : a) les stades (olympique, base-ball, tennis), b) les piscines et c) le gymnase couvert. Les projets des divers ensembles datent des années 1950 et 1960.

Gestion et protection

Statut juridique

Les terrains et les bâtiments de la cité universitaire de Caracas et le jardin botanique de Caracas appartiennent à l'État vénézuélien, et sont utilisées par l'*Universidad Central de Venezuela* (université centrale du Venezuela).

L'ensemble de la cité universitaire de Caracas, du jardin botanique et de la *Casona Ibarra* sont classés monuments historiques par la *Junta Nacional Protectora y Conservadora del Patrimonio Histórico y Artístico de la Nación* (résolution 002/1998). Il est donc protégé de plein droit par la loi nationale sur la protection du patrimoine culturel de 1994.

Gestion

Des réglementations appropriées ayant trait à la protection juridique sont incorporées au plan de développement urbain local de la municipalité de Libertador, mis au point par l'Institut d'urbanisme de la faculté d'architecture et d'urbanisme. Le plan doit passer en seconde lecture avant d'obtenir une autorisation définitive. De plus, le conseil de l'université a approuvé les normes pour la conservation des constructions et des zones ouvertes de la cité universitaire en 1999. Ces normes proposent des orientations pour la gestion, l'entretien et la réparation de l'ensemble de la cité, des structures isolées et des espaces ouverts.

Le campus universitaire est partie intégrante de la ville moderne de Caracas, avec laquelle il entretient une relation étroite. Étant donné les dimensions de la zone du campus proposée à l'inscription, aucune zone tampon n'a été identifiée. On remarque aussi que la zone proposée est visiblement délimitée par des éléments qui lui offrent une certaine protection. C'est le cas en particulier au nord et à l'est, où la zone est délimitée par un viaduc et un parc. Dans le sud et l'ouest, il y a des zones protégées. Le seul problème potentiel se pose du côté de l'*Avenida Minerva*, mais on envisage de prendre en considération cette partie de la ville dans le plan d'urbanisme révisé, le *Plan de Desarrollo Urbano Local*, PUDUL.

Au niveau national, la protection et la conservation du campus universitaire sont du ressort de l'Institut du patrimoine culturel et, au niveau institutionnel, elles dépendent de la commission de Conservation, du service de l'Urbanisme et des services généraux de l'Université. Il existe un accord de collaboration entre les différentes institutions.

On estime que le campus est fréquenté quotidiennement par quelque 100 000 personnes. Il y a environ 58 000 étudiants, plus de 8000 enseignants, un personnel administratif d'environ 8000 personnes et environ 2500 agents de service.

Les divers équipements du campus - la salle de concert, la galerie d'expositions, le musée, les salles de conférences, les salles de sport et les bibliothèques - reçoivent quelque 68 000 personnes et l'hôpital est visité au quotidien par quelque 30 000 personnes. L'université gère les visites et propose des itinéraires, des visites guidées et des centres d'information.

La région de Caracas est classée à forts risques sismiques. Bien qu'elle ait été construite avant que le pays ne se soit doté d'une réglementation antisismique, l'Université répond aux normes antisismiques d'Amérique du Nord. En 1998, l'université a approuvé un projet définissant les stratégies visant à améliorer la sécurité sur le campus. Des plans et des projets sont en cours d'élaboration à ce sujet.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Diverses parties du campus universitaire ont été soumises à une utilisation intense depuis leur construction. Quelques ajouts et modifications ont été apportés aux plans d'origine. On peut considérer que cela fait partie du processus normal d'évolution et de vieillissement d'une institution qui fut construite pour servir des objectifs particuliers. Depuis que l'université bénéficie d'une protection légale au titre de sa valeur culturelle, elle a entrepris une enquête systématique à long terme afin de déterminer et de contrôler son état de conservation. L'enquête a porté sur trois aspects principaux : l'état de conservation de l'ensemble urbain, l'état de conservation de l'architecture, et l'état de conservation des œuvres d'art. L'université doit être félicitée pour le sérieux et l'objectivité de cette enquête basée sur une méthodologie claire et appliquée systématiquement aux différents types de biens.

Concernant l'ensemble urbain que constitue le campus universitaire, la disposition générale est demeurée quasiment intacte. Néanmoins, certaines constructions récentes n'ont pas toujours été conçues en accord avec les critères d'origine. C'est le cas de l'extension du restaurant universitaire, réalisée en plusieurs étapes et dont des formes architecturales sont étrangères à celles du campus. Certains nouveaux bâtiments ne remplissent pas les critères de qualité requis à l'origine. À l'inverse, certaines modifications ont mis en valeur le complexe, comme par exemple la *Plaza del Rectorado*, qui était à l'origine un parc de stationnement, transformé en un vaste forum pour accueillir de grandes réunions.

La plupart des bâtiments ont conservé leur architecture et leur organisation structurelle intactes depuis leur construction dans les années 1950 et 1960. Les problèmes résident dans les changements d'affectations et dans le vieillissement des matériaux de construction et des structures. Les changements d'affectations ont entraîné l'aménagement des espaces intérieurs ainsi que l'introduction d'équipements et de services techniques. Malheureusement, ces travaux ont souvent été réalisés sans réel contrôle de la qualité, au mépris de l'adaptation au contexte architectural. Certains problèmes résultent du comportement structurel et de l'usure des matériaux - fissurations du béton armé, fuites dans les toitures, infiltrations d'eau, problèmes d'humidité, décollement des

revêtements muraux, en particulier les mosaïques des façades.

Les œuvres d'art sont réalisées dans différents matériaux et peuvent être réparties par groupes : les œuvres murales en mosaïque de pâte de verre et céramique vernissée, les fenêtres avec des vitraux, les peintures murales, les sculptures, les bas-reliefs, les moulages et les assemblages. Des problèmes se posent pour les œuvres d'art soumises à l'usure mécanique ou exposées au climat tropical, telles que les mosaïques et les sculptures en pierre disposées à l'extérieur.

L'enquête permet à l'université d'envisager un processus de contrôle systématique et de former le personnel technique afin de mettre en place un entretien préventif et des interventions rapides en cas de détériorations constatées.

Authenticité

Le plan général et l'environnement du campus universitaire sont globalement intacts, en dehors de quelques constructions nouvelles et de quelques modifications mineures qui ont été apportées pour les besoins fonctionnels de l'institution. Quelques problèmes d'entretien des bâtiments et des œuvres d'art, conçus et édifiés sous la direction de l'architecte Villanueva, se posent également. Globalement, le site répond toutefois aux critères d'authenticité pour ce qui concerne la conception, les matériaux, leur mise en œuvre et l'environnement.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité la cité universitaire de Caracas en février 2000.

Caractéristiques

La cité universitaire de Caracas est la concrétisation des idéaux urbanistiques, architecturaux et artistiques de la ville moderne tels qu'on les concevait au milieu du XXe siècle. Sa caractéristique particulière réside dans la capacité à intégrer des nouvelles formes architecturales et des œuvres d'art contemporaines dans un environnement et espace global, tout en satisfaisant les exigences fonctionnelles et idéologiques de l'institution. Les bâtiments les plus remarquables du campus sont l'*Aula Magna* avec ses magnifiques « Nuages » de A. Calder, le stade olympique et la *Plaza Cubierta*.

Analyse comparative

L'analyse comparative de la cité universitaire de Caracas peut s'établir selon deux points de vue : celui d'une œuvre architecturale moderne et celui d'un campus universitaire.

L'évolution du mouvement de l'architecture moderne s'exprima dans les relations complexes qu'entretiennent l'urbanisme, la conception architecturale et les œuvres d'art qui forment une unité spatiale et architecturale relevant d'une vision du monde futur et répondant à des objectifs socio-politiques. À partir des années 1950, une attention particulière fut accordée à l'utilisation du béton armé brut et

au traitement des structures en tant que sculptures, comme on le voit dans le travail de Le Corbusier. L'expérience du Mexique et des pays d'Amérique Latine fut très influente dans ce contexte. Il en va ainsi des œuvres d'Oscar Niemeyer et Lúcio Costa au Brésil, Felix Candela, Juan O'Gorman, José Villagran García et Louis Barragán au Mexique, et Carlos Raúl Villanueva au Venezuela. Le projet de Villanueva pour le campus universitaire de Caracas est contemporain de quelques grands projets urbanistiques et architecturaux, tels que le projet de Brasília par Costa et Niemeyer (inscrit sur la Liste du patrimoine mondial), Chandigarh par Le Corbusier et l'université nationale de Mexico. Dans ce contexte, la cité universitaire de Caracas est un exemple exceptionnel de développement d'un des mouvements les plus importants en matière d'art, d'architecture et d'urbanisme des villes modernes.

Quant à la comparaison de ce site par rapport à d'autres exemples de campus universitaires du XXe siècle, on peut remarquer parmi les exemples antérieurs l'université de Rio de Janeiro conçue en 1936 par Le Corbusier et l'université de Bogota, commencée en 1936 par l'architecte Leopoldo Rother. La cité universitaire de Mexico fut conçue dans les années 1950-1952 selon le plan directeur de Maria Pani et Enrique del Moral, avec la participation d'une cinquantaine d'architectes et d'une dizaine d'artistes. On peut aussi mentionner les universités de Panama et de Rio Piedras de Porto Rico. L'université de Mexico présente quelques similitudes avec celle de Caracas, bien que les caractéristiques de l'œuvre de Villanueva soit probablement plus facilement comparables à la ville de Brasília. Il ressort de cette comparaison que l'université de Caracas est un exemple exceptionnel d'architecture moderne et de construction universitaire, dont l'inscription sur la Liste du patrimoine mondial est justifiée.

Recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

Deux points n'étaient pas clairement traités dans le dossier de proposition d'inscription. Premièrement, des informations supplémentaires ont été demandées quant à la structure de gestion et en particulier sur les mesures de coordination en place des différentes formes d'intervention et de conservation. Deuxièmement, il était fait mention du jardin botanique dans le dossier de proposition d'inscription mais aucun détails n'étaient fournis, notamment en ce qui concerne les dispositions qui organisent sa conservation et sa gestion.

À la réunion du Bureau en juin 2000, cette proposition d'inscription a été renvoyée à l'État partie en demandant de plus amples informations sur la coordination de gestion et sur le jardin botanique, telles que proposées par l'ICOMOS.

En juillet, l'État partie a fourni une documentation complémentaire qui a été étudiée par l'ICOMOS. Elle décrit la nouvelle structure de prise de décision en matière de gestion qui sera tout à fait opérationnelle le 1^{er} janvier 2001. Des informations détaillées ont également été fournies sur l'état de conservation des éléments qui composent la cité universitaire dont le jardin botanique.

Brève description

La cité universitaire de Caracas, construite selon les plans de l'architecte Carlos Raúl Villanueva, entre les années 1940 et 1960, est un exemple exceptionnel du mouvement moderne en architecture. Elle réunit un grand nombre d'édifices et intègre les fonctions dans un ensemble clairement articulé et mis en valeur par des chefs d'œuvre de l'architecture moderne et des arts plastiques, tels que l'*Aula Magna* avec les « Nuages » de A. Calder, le stade olympique et la *Plaza Cubieta*.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères i et iv* :

Critère i La cité universitaire de Caracas est un chef d'œuvre en matière d'art, d'architecture et de conception d'une ville moderne, créée par l'architecte vénézuélien Carlos Raúl Villanueva et par un groupe éminent d'artistes d'avant-garde.

Critère iv La cité universitaire de Caracas est un exemple exceptionnel de la réalisation cohérente des idéaux urbains, architecturaux et artistiques du début du XXe siècle. Elle constitue une interprétation ingénieuse des concepts et des espaces d'une tradition coloniale et un exemple d'une solution architecturale ouverte et aérée, adaptée à son environnement tropical.

ICOMOS, septembre 2000

UNESCO

CONVENTION DU PATRIMOINE MONDIAL
COMITÉ DU PATRIMOINE MONDIAL

24ème session ordinaire
(27 novembre - 2 décembre 2000)
Cairns (Australie)

ÉVALUATIONS DES BIENS CULTURELS
- Addendum -

Préparées par le
Conseil International des Monuments et des Sites
(ICOMOS)

Les évaluations de l'UICN et de l'ICOMOS sont destinées en priorité aux membres du Bureau et du Comité du patrimoine mondial. Un nombre limité de copies est à votre disposition au secrétariat.
Merci.



Etchmiadzine/Zvartnotz (Arménie)

No 1011

Identification

<i>Bien proposé</i>	La cathédrale et les églises d'Etchmiadzine et le site archéologique de Zvartnotz
<i>Lieu</i>	Armavir Marz (région)
<i>État partie</i>	République d'Arménie
<i>Date</i>	9 juillet 1999

Justification émanant de l'État partie

La culture arménienne est l'une des plus anciennes au monde. Elle a traversé toutes les étapes de la civilisation humaine. On considère que l'Arménie est entrée dans la nouvelle ère de son histoire en 301, avec l'adoption du christianisme comme religion officielle. Selon le grand historien arménien du Ve siècle, Agatangeghos (Agafangel en grec), Gregor Lousavorich, saint Grégoire l'Illuminateur, premier patriarche d'Arménie, eut une vision. Le Christ descendit du ciel et toucha la terre avec un marteau d'or. À cet endroit fut donc construite une église baptisée Etchmiadzine, « le lieu où l'Unique est descendu ».

Les érudits ont proposé diverses interprétations pour la construction originale de la grande cathédrale d'Etchmiadzine. Sous sa forme actuelle, elle résulte de reconstructions réalisées entre les Ve et VIIe siècles, et se range parmi les églises halle à coupole centrale et plan cruciforme. C'est en fait le prototype de toutes les constructions ultérieures de même type. Depuis le XVe siècle, Etchmiadzine, avec la grande cathédrale et les autres édifices environnants, est le siège de l'Église apostolique d'Arménie et la résidence des catholicos arméniens. À côté de la grande cathédrale se trouvent les églises Sainte-Gaïané, Sainte-Hripsimé, Sourb Astvatsatsin (mère du Christ), Saint-Chogakat, et d'autres encore.

Trois zones distinctes sont proposées pour inscription :

1. La grande cathédrale d'Etchmiadzine et l'église Sainte-Gaïané (30,2 hectares) ;
2. L'église Sainte-Hripsimé et l'église Saint-Chogakat (25,3 hectares) ;
3. Le site archéologique de Zvartnotz, avec les ruines du temple, du palais royal et d'autres constructions (18,8 hectares).

Critères iii, iv et v

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *ensemble*.

Histoire et description

Vagharchapat (ancien nom d'Etchmiadzine) était un peuplement ancien ; les recherches ont révélé son apparition aux IIIe-IVe siècles avant notre ère. Le site fut détruit et reconstruit d'innombrables fois, suite aux invasions venues de l'est comme de l'ouest. À la fin du XIXe siècle, la population avoisinait les 10 000 habitants. Pendant la période soviétique, Etchmiadzine devint un centre régional, avec quelques 61 000 habitants et un territoire de 2001 hectares.

La cathédrale d'Etchmiadzine est le plus ancien temple chrétien d'Arménie. Elle fut en effet construite en 301-303 par Gregor Lousavorich (saint Grégoire l'Illuminateur), fondateur de l'Église apostolique d'Arménie, à Vagharchapat (ancien nom d'Etchmiadzine), alors capitale et cœur religieux de l'Arménie.

La cathédrale d'Etchmiadzine était à l'origine une basilique voûtée. Mais elle fut gravement endommagée à l'occasion de soulèvements politiques, et prit son actuel plan cruciforme au cours des travaux de restauration ordonnés par Vahan Mamikonian, gouverneur d'Arménie en 480. En 618, le catholicos Komitas fit remplacer la coupole de bois par une autre identique, mais en pierre cette fois, soutenue par quatre énormes piliers indépendants reliés par des arcades élançées aux parois extérieures. Celles situées du côté nord datent des IVe et Ve siècles. Cette structure subsiste quasiment intacte.

Au XVIIe siècle, un campanile de trois étages fut construit en face de l'entrée ouest. Les rotondes à six colonnes, sur des bases à quatre piliers, construites au début du XVIIIe siècle sur les absides nord, est et sud, donnent à la cathédrale un aspect à cinq coupoles. Les fresques intérieures, du peintre arménien Hovnatanian en 1720, furent restaurées et retravaillées par son petit-fils entre 1782 et 1786. Les trois bâtiments ajoutés à l'aile est de la cathédrale en 1869 abritèrent dès cette date les riches dons qui constituèrent le trésor de l'église et des œuvres d'art de grande valeur ; c'est là que se trouve aujourd'hui le musée du monastère. Encerclant la cour du monastère, les bâtiments du Catholicos, une école, les réfectoires d'hiver et d'été, un hôtel et la porte de Trdat furent construits entre le XVIIe et le XIXe siècle. Sur l'initiative du catholicos Vazgen I^{er}, des travaux de restauration scientifique ont récemment été entrepris, au cours desquels les fouilles ont révélé des vestiges de l'ère païenne, avec entre autres un autel sacrificiel et une stèle urartienne en granit.

L'église Sainte-Hripsimé (618) est l'exemple même d'église à plan cruciforme et coupole centrale. Sa principale caractéristique est l'harmonie fondamentale du tracé et des proportions, ainsi que la simplicité et la pureté classique de ses façades, traits propres à l'architecture arménienne du Haut Moyen Âge. Hormis une tour-clocher ajoutée au XVIIIe siècle, le monument n'a subi aucune

transformation importante. L'église Sainte-Gaïané fut construite à Etchmiadzine par le catholicos Erz en 630. Elle se distingue par ses proportions élancées et délicates. Un dôme et les plafonds furent reconstruits au XVIIe siècle, parallèlement à la construction d'un grand portique à arcade le long de la façade occidentale, destiné à accueillir les dépouilles des membres les plus éminents du clergé arménien.

Le site archéologique de Zvartnotz est un exemple unique d'architecture arménienne du début de l'ère chrétienne. Ce temple fut construit par le catholicos Nersès III, dit le Constructeur, au milieu du VIIe siècle. Après avoir abandonné le trône de catholicos pour un temps, en 652, il reprit ses fonctions en 658, et acheva la construction du temple, de ses annexes séculières et de ses remparts en 662.

Zvartnotz est une expression novatrice de l'architecture religieuse arménienne du VIIe siècle et, à ce titre, a exercé une influence majeure non seulement sur l'architecture de sa propre époque, mais aussi sur celle des siècles qui suivirent. De plan circulaire, avec ses trois tambours, elle ne fait qu'une concession aux églises antérieures, de plan cruciforme et à coupole centrale : le plan cruciforme intérieur, à l'intérieur de murs circulaires en dedans mais polyédriques en dehors. Des détails d'une grande subtilité ornent les chapiteaux, décorés de tresses ou d'aigles, tout aussi raffinés que l'extrême variété de sculptures sur les murs extérieurs, dans les filets entourant les fenêtres, et même sur les surfaces les plus petites.

Les vestiges de Zvartnotz et de ses édifices annexes, détruits par un tremblement de terre au Xe siècle, furent mis au jour au début du XXe siècle par l'architecte Thoros Thoramian, chargé du premier projet de reconstruction.

Gestion et protection

Statut juridique

Les monuments inclus dans cette proposition d'inscription sont protégés par les dispositions de la loi nationale sur la protection des monuments historiques et culturels, et en particulier par ses articles 19, 21, 22, 36 et 45. Toutes les interventions susceptibles d'affecter le caractère ou l'importance des monuments et des sites nécessitent une autorisation officielle.

Gestion

Les propriétaires des biens composant cette proposition d'inscription sont le siège du patriarcat d'Etchmiadzine, la municipalité de la ville, et le département d'État pour la protection et la préservation des monuments historiques et culturels. Les églises et leur environnement immédiat appartiennent au patriarcat, tandis que la zone de protection et la zone tampon relèvent principalement de la municipalité (sous la responsabilité du Bureau de l'architecte général). Le site archéologique de Zvartnotz appartient et est géré par le département d'État de la protection et de la préservation des monuments historiques et culturels, par l'intermédiaire de sa Direction de la réserve culturelle et historique et du musée de Zvartnotz.

La majorité des monuments inclus dans le bien proposé pour inscription font l'objet d'une protection nationale, mais certains d'entre eux (ou certaines parties de ces derniers) sont protégés au niveau régional. Dans chaque *marz* (région), un organisme spécialisé est chargé de la protection de ces groupes de monuments. Toutefois, le département d'État de la protection et de la préservation des monuments historiques et culturels n'en exerce pas moins un contrôle global sur ces organismes régionaux.

Autour de chacun des biens, une zone tampon efficace réglemente toutes les activités susceptibles de porter préjudice à leur environnement.

Le financement de tous les travaux de maintenance, de conservation et de restauration émane du gouvernement central, de la municipalité d'Etchmiadzine, du patriarcat d'Etchmiadzine, du Fonds arménien pour la protection des monuments historiques et culturels, et de dons de particuliers.

Etchmiadzine est l'un des sites les plus visités d'Arménie. Dans les années 80, 220 000 touristes et pèlerins, environ, visitèrent Etchmiadzine, mais après la crise économique, ce nombre tomba à 40 000. Le gouvernement prévoit l'accroissement du tourisme en Arménie, avec la célébration prochaine des 1700 ans de l'adoption du christianisme. Le gouvernement central a agréé le plan d'urbanisme général d'Etchmiadzine, préparé en 1997, qui contient des dispositions portant spécifiquement sur la protection et la présentation du patrimoine historique et son rôle dans le développement du tourisme.

Les instances compétentes du gouvernement arménien travaillent actuellement sur le plan de gestion d'Etchmiadzine et du site archéologique de Zvartnotz et, il sera en vigueur au début de l'année 2001. Ce plan prévoira entre autres travaux de restauration supplémentaires sur les monuments et le développement du tourisme.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Le gouvernement de la République soviétique d'Arménie a décidé en janvier 1945 d'améliorer la partie historique d'Etchmiadzine. Ainsi, en mai 1948, le conseil des ministres d'Arménie accorda la protection de l'État à la ville. Dans les décennies qui suivirent, la protection s'étendit à de nombreux monuments individuels.

Sur la même période, un certain nombre de projets de restauration et de conservation furent réalisés. Parmi eux :

- La conservation du site archéologique de Zvartnotz et la reconstruction partielle de l'église Saint-Grégoire, 1952-1973 ;
- La rénovation de l'église Sainte-Hripsimé, 1959 ;
- La rénovation de la grande cathédrale, 1965 ;
- La rénovation de l'église Sainte-Gaïané, 1970 ;

- La restauration de la tour-clocher de l'église Sainte-Mariam-Astvatsatsin, 1978 ;
- La rénovation du séminaire, 1998.

La plupart des monuments ecclésiastiques sont en bon état. Certains sont en cours de rénovation ; des plans de restauration sont en cours d'élaboration pour les autres. Le patriarcat prend soin des églises ouvertes au culte, en coopération avec le département d'État de la protection des monuments historiques et culturels et la municipalité d'Etchmiadzine. Actuellement, certaines parties des murs du bas du temple de Zvartnotz font l'objet de travaux de restauration et de consolidation.

Authenticité

L'authenticité des monuments ecclésiastiques est raisonnable, étant donné qu'ils remplissent leurs fonctions religieuses depuis plusieurs siècles, avec les changements obligés dans la liturgie et la mode sur une telle période. Quant au site archéologique, il est parfaitement authentique, puisqu'il se compose exclusivement de vestiges fouillés des structures disparues. Toutefois, quelques uns des travaux de restauration ne se conforment pas entièrement à la Charte de Venise de 1964.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité le site en mai 2000.

Caractéristiques

Les édifices religieux et vestiges archéologiques d'Etchmiadzine témoignent de l'implantation du christianisme en Arménie et de l'évolution d'une architecture ecclésiastique arménienne unique. Celle-ci a exercé une profonde influence sur les développements architecturaux et artistiques dans la région.

Analyse comparative

L'architecture arménienne a fait l'objet d'études nombreuses de la part des spécialistes de la faculté d'architecture de Milan et de l'Académie des Sciences d'Arménie. Ce travail a abouti à la production d'une série d'études scientifiques sur les principaux monuments architecturaux.

Dans l'ouvrage consacré à Etchmiadzine, il est spécifié qu'il est difficile de comparer les premiers édifices chrétiens à d'autres structures du type église halle à coupole centrale et plan cruciforme dans la région, car c'est fondamentalement là que la forme naquit, à partir des prototypes byzantins, et servit de modèle à la majorité des édifices qui suivirent.

Recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

La mission d'expertise de l'ICOMOS était préoccupée par la proposition de reconstruire un grand sanctuaire à ciel-ouvert à proximité du katholikon à Etchmiadzine qui semblait ne pas avoir d'affinités avec les monuments existants. Elle exprimait également quelques réserves sur la

nature des travaux de restauration qui ont été réalisés à Zvartnotz bien que l'ICOMOS reconnaisse que ces derniers aient été réalisés à une période où les approches modernes de la restauration n'étaient pas appliquées activement dans l'ancienne URSS. Il est accepté que tout autre travail de restauration à venir devrait être réalisé suivant les normes actuelles.

À la réunion du Bureau en juin 2000, cette proposition d'inscription a été renvoyée à l'État partie en demandant une reconsidération du projet du sanctuaire à ciel-ouvert et en recommandant que le nom du bien soit changé en « La cathédrale et les églises d'Etchmiadzine et le site archéologique de Zvartnotz ».

À la demande de l'ICOMOS, un de ses membres distingués qui réalisait une autre mission en Arménie en septembre s'est rendu à Etchmiadzine et s'est entretenu du projet de sanctuaire avec Sa Sainteté le Katholikos de Tous les Arméniens. À la suite de cette entrevue, un nouveau plan a été fourni indiquant que le nouvel autel à ciel-ouvert sera désormais installé à l'extérieur de la zone proposée pour inscription. Il sera situé dans une zone de jardins dont l'aménagement paysager sera amélioré (incluant le déplacement d'un parc de stationnement). L'État partie a confirmé cette information par la suite. L'ICOMOS considère que la nouvelle structure sur l'emplacement proposé n'aura pas d'impact défavorable sur le cadre du site proposé pour inscription qui sera, en fait, amélioré à la suite des nouvelles propositions d'aménagement paysager.

Brève description

La cathédrale et les églises d'Etchmiadzine et les vestiges archéologiques de Zvartnotz illustrent d'une manière vivante l'évolution et l'épanouissement de l'église halle arménienne à coupole centrale et plan cruciforme.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères ii et iii* :

Critère ii L'évolution de l'architecture religieuse, représentée de façon exceptionnelle par les églises d'Etchmiadzine et le site archéologique de Zvartnotz, a eu une profonde influence sur la conception des églises, et ce dans une vaste région.

Critère iii Les églises d'Etchmiadzine et le site archéologique de Zvartnotz dépeignent avec force la spiritualité et l'esprit d'innovation artistique qui furent l'apanage de l'Église arménienne dès sa fondation.

ICOMOS, octobre 2000

Mostar (Bosnie Herzégovine)

No 946

Identification

<i>Bien proposé</i>	La vieille ville de Mostar
<i>Lieu</i>	Canton de Neretva-Herzégovine
<i>État partie</i>	Fédération de Bosnie et Herzégovine
<i>Date</i>	15 juillet 1998

Justification émanant de l'État partie

Mostar est le fruit de l'interaction entre un phénomène naturel et la créativité de l'homme au cours de l'histoire. Les caractéristiques des paysages culturels du sud-est de l'Europe sont un phénomène universel qui appartient à l'humanité tout entière. La valeur culturelle et historique du vieux Mostar offre une harmonie totale entre les structures bâties et l'environnement naturel de la Neretva. L'agglomération urbaine est née au XVI^e siècle, à l'apogée de l'Empire ottoman, autour du vieux pont, merveille technologique de ce temps révolu.

Au cours des siècles, des vagues successives d'expressions artistiques et plastiques ont embelli la vieille ville, en particulier à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, sous l'influence de l'Empire austro-hongrois et de l'architecture d'Europe centrale.

Le développement durable de la région a été mis en péril par les destructions humaines et les dévastations causées par la guerre. Mostar a toujours suscité l'intérêt du public tant au plan local qu'au plan international, comme en témoignent de nombreux documents historiques et ce, jusqu'à nos jours, où se manifeste à nouveau un regain d'intérêt. Des études ont été menées sur les origines des différents styles ainsi que sur leur expression, leur harmonie dans l'espace et leur préservation.

La protection, l'entretien, la réglementation et la relance de l'activité du centre historique supposent l'engagement d'un processus à long terme. Jusqu'à présent, les études portant sur ce sujet se sont limitées à quelques comptes-rendus succincts, quelques références littéraires éparpillées et quelques interventions à des conférences. Pour toutes ces raisons, au nom des principes relatifs à l'importance de la préservation des vestiges matériels du passé, en particulier le patrimoine architectural, et aussi à cause de l'impression erronée que cette partie de la ville n'est plus d'actualité et doit disparaître du paysage historique, l'UNESCO et la communauté internationale doivent accepter la justification de cette proposition, d'autant plus que les vestiges préservés de la vieille ville

offrent aussi un caractère urbain. Ils ont été intégrés au tissu urbain de la ville de Mostar comme faisant partie intégrante de la culture européenne. Le centre historique et les zones environnantes symbolisent la vie civilisée. Cela justifie presque automatiquement l'existence de la ville comme l'une des sources premières de l'identité et de l'histoire commune de la Bosnie et de l'Herzégovine.

La destruction de la ville a privé le visiteur cosmopolite du repos de l'âme et du corps qu'offrait cette ville, et de la possibilité de plonger dans son propre passé. Le paysage urbain vivant de Mostar est une classe à ciel ouvert pour les jeunes et le lieu pour eux où évaluer leur propre destinée.

[**Remarque** L'État partie ne précise pas les critères au titre desquels il demande l'inscription du bien sur la liste du Patrimoine mondial.]

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, le bien proposé est un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

L'occupation humaine sur la Neretva, entre les hauteurs du Hum et les pentes de la Velez, remonte à la préhistoire, comme en témoignent les enceintes fortifiées et les nécropoles. Les vestiges de la présence romaine sont enfouis sous la ville actuelle.

On sait peu de choses de Mostar au Moyen Âge, mais les basiliques chrétiennes de la fin de l'antiquité sont toujours utilisées. Le nom de Mostar apparaît pour la première fois dans un document de 1474, du nom des gardiens du pont, les *mostari* : cela fait référence à l'existence d'un pont de bois qu'empruntaient les soldats, les commerçants et les autres voyageurs pour se rendre dans la ville marchande située sur la rive gauche de la rivière. À l'époque, c'était le siège d'un *kadiluk* (district avec un juge régional). Du fait qu'elle se trouvait sur la route commerciale entre l'Adriatique et les riches régions minières du centre de la Bosnie, la bourgade s'étendit de l'autre côté du pont sur la rive droite de la Neretva. Elle devint la première ville du sandjak de l'Herzégovine et, avec l'arrivée des Ottomans, le centre du gouvernement turc.

La ville fut fortifiée entre 1520 et 1566 et le pont reconstruit en pierre. La deuxième moitié du XVI^e siècle et le début du XVII^e furent les périodes les plus importantes du développement de Mostar. On construisit des bâtiments religieux et publics tels que des mosquées, une *medersa* (école islamique) et un *hammam* (bains publics). Ces constructions se trouvaient sur la rive gauche de la rivière, dans un ensemble religieux (*kullia*). Dans le même temps, de nombreux bâtiments commerciaux et privés, organisés par quartier, appelés les *mahalas* (résidentiel), et le bazar, furent érigés.

La Bosnie-Herzégovine fut d'abord occupée (1878) puis annexée (1908) par l'Empire austro-hongrois. C'est à cette époque que de nombreux bâtiments administratifs, militaires, culturels et chrétiens furent construits. Ils étaient essentiellement bâtis sur la rive droite, où un nouveau quartier s'est élevé selon le plan *Rondo*. Ce quartier est très différent de celui de la rive gauche où la ville a grandi en s'accrochant aux pentes des collines, formant des rues étroites et des espaces publics occupés par des marchés (*pazar*), des lieux de loisir (*mejdan*), et de prière (*musallah*). À l'époque, une voie de chemin de fer et de nouvelles routes reliaient Mostar à Sarajevo et à l'Adriatique.

Description

La zone proposée pour inscription s'étend sur les deux rives de la Neretva, avec le pont au centre.

La rivière Radobolja est très importante pour la ville. Elle se jette dans la Neretva sur sa rive droite et offre une source d'eau qui accompagna le développement urbain. De ce cours d'eau partaient des petits canaux d'irrigation sur lesquels tournaient des moulins à eau.

Le bazar se trouvait au centre de la ville qui s'étendait des deux côtés de la rivière, les deux parties étant reliées par le pont. À partir de là partait un dédale de rues qui formaient les *mahalas*. Ce système a été considérablement modifié pendant la période austro-hongroise avec la construction de nouveaux quartiers selon les principes européens d'urbanisation ainsi que des nouveaux ponts sur la rivière.

La zone proposée pour inscription renferme de nombreux bâtiments historiques importants. Sur les treize mosquées d'origine construites aux XVIe et XVIIe siècles, sept ont été détruites au cours de ce siècle pour des raisons idéologiques ou par les bombardements. Une des deux églises orthodoxes du XIXe siècle a disparu et la synagogue du début du XXe siècle a été gravement endommagée pendant la Seconde Guerre mondiale, puis transformée en théâtre.

Plusieurs hôtels de voyageurs de l'époque ottomane subsistent aussi, avec d'autres bâtiments de la même période de l'histoire de Mostar, tels que des fontaines et des écoles.

Les bâtiments administratifs appartiennent tous à la période austro-hongroise et présentent des styles néoclassique et sécessionniste.

Il reste quelques villas de l'époque ottomane (XVIIIe et début XIXe siècle) qui présentent les principales caractéristiques de cette forme d'architecture : entrée, étage supérieur réservé à l'habitation, cour pavée, véranda sur un ou deux niveaux. Les villas de la fin du XIXe siècle sont toutes de style néoclassique.

Certains anciens bâtiments industriels et commerciaux sont également encore nombreux, en particulier des boutiques basses en bois et pierre, des entrepôts en pierre et un groupe d'anciennes tanneries bâties autour d'une cour. Là encore, les bâtiments commerciaux du XIXe siècle sont essentiellement de style néoclassique.

Certains éléments des premières fortifications sont encore visibles. La tour Hercegusa date de la période médiévale, tandis que les défenses ottomanes sont représentées par les tours Halebinovka et Tara, les tours de guet surplombant l'extrémité du vieux pont, et une portion des remparts.

Gestion et protection

Statut juridique

La ville historique de Mostar est protégée par la loi de 1985 sur la protection et l'utilisation du patrimoine culturel, historique et naturel de Bosnie et d'Herzégovine, les statuts provisoires de 1996 sur la ville de Mostar et la loi de 1998 sur l'eau. En 1998 le conseil municipal de Mostar a voté une série de règlements relatifs à la réhabilitation et à la conservation des bâtiments dans la zone protégée de la ville, interdisant toute intervention non autorisée.

Gestion

Les formes de propriété de la zone proposée pour inscription sont variables – organes gouvernementaux, communautés religieuses, institutions et particuliers.

Au niveau national, le contrôle général est exercé par le Centre du Patrimoine de Bosnie et d'Herzégovine qui se trouve à Sarajevo. La responsabilité directe au niveau régional incombe à l'Institut pour la protection du Patrimoine Culturel Historique et Naturel, situé à Mostar. Cet organisme collabore avec l'Institut de l'Urbanisme et de la Planification de l'Espace basé à Mostar et la municipalité de Stari Grad, et travaille aussi étroitement avec la Fondation du vieux Mostar et le centre de recherche pour l'Histoire, l'Art et la Culture Islamique d'Istanbul (Turquie). Il collabore aussi étroitement avec la Fondation Aga Khan et le World Monuments Fund qui soutiennent une équipe de six jeunes professionnels pour travailler à la mise en œuvre du plan de conservation et à la surveillance de projets de restauration spécifiques pour l'Institut de Mostar.

Toutes les demandes d'autorisation de projets entrant dans le cadre des dispositions municipales doivent être soumises à la municipalité de Stari Grad. Elles sont étudiées par l'Institut pour la protection du Patrimoine Culturel, Historique et Naturel qui soumet ses recommandations à la municipalité qui prend la décision finale (en s'appuyant sur son Program Coordination Unit responsable de la reconstruction du vieux pont).

Un plan de réhabilitation de l'UNESCO a été entrepris en 1997 et la Fondation Aga Khan a, elle aussi, produit un plan directeur et entrepris des études approfondies pour la réhabilitation de monuments importants et de quartiers sur les deux rives. À l'époque de la première proposition, il n'existait pas de plan de gestion global en vigueur pour le centre historique de Mostar. L'ICOMOS a reçu un exemplaire du plan de gestion de la vieille ville de Mostar adopté par le conseil municipal de Stari Grad, Mostar, le 1er octobre 1999. Ainsi sont remplies les conditions de base stipulées au paragraphe 24.b.i des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du*

patrimoine mondial. La deuxième mission d'expertise de l'ICOMOS en octobre 2000 a été informée que le Plan serait approuvé formellement par le conseil municipal à la fin de l'année 2000 ou au début de l'année 2001. Le Fonds de l'Aga Khan pour la Culture et les Monuments du monde se charge de gérer la préparation du plan d'amélioration des quartiers, du plan directeur de la vieille ville et du plan stratégique de la zone urbaine centrale de Mostar. Le Comité d'experts internationaux nommé par l'UNESCO est chargé d'examiner l'important matériel technique en vue des investissements futurs.

L'État partie a soumis le détail du projet pilote pour le patrimoine culturel préparé par la Banque Mondiale pour le vieux pont et la Ville de Mostar ainsi que d'autres documents relatifs aux actions futures de conservation et de gestion de la vieille ville. Ces documents complètent les données de base fournies par le plan de gestion.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Les premières étapes de l'histoire de la conservation de Mostar remontent à 1878, lorsque le Grand vizir promulgua un décret « interdisant l'exportation d'antiquités et la destruction des bâtiments anciens ».

La vieille ville a subi de graves dommages pendant la Deuxième Guerre mondiale. Une série de lois votées entre 1945 et 1965 fournissent la base d'une politique de conservation des bâtiments historiques et leur étude scientifique. Plusieurs institutions chargées de ces questions ont été créées à Mostar. Un certain nombre de grands projets de restauration ont été entrepris pendant cette période, entre autres, la reconstruction de la *medersa* de Koski Mehmed Pasha et du vieux pont.

Les hostilités qui se sont déclarées au début des années 1990 ont entraîné la destruction systématique d'une grande partie de la vieille ville par les bombardements et les incendies en 1992-1995, accompagnée d'une déstabilisation structurelle du bâti et des détériorations dues à l'abandon. Parmi les structures totalement ou partiellement détruites, il y avait le vieux pont avec ses tours, les anciens entrepôts et magasins près du pont, toutes les mosquées à dômes, de nombreux autres bâtiments islamiques et un certain nombre de bâtiments administratifs austro-hongrois.

Certains des travaux de reconstruction réalisés, en particulier par des institutions religieuses et des fondations humanitaires étrangères, sont franchement décrits par l'État partie dans le dossier de proposition comme étant contraires aux principes reconnus de la conservation. De plus, de nombreux bâtiments qui ne répondent pas aux exigences d'un centre ville historique ont été érigés.

Authenticité

Sur la base du test d'authenticité, tel que défini au paragraphe 24.b.i des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la convention du patrimoine mondial*, nous émettons des réserves importantes quant à l'authenticité

de Mostar. En terme d'authenticité de conception et de paysage, la vieille ville peut être considérée comme acceptable, car le site de l'établissement médiéval est encore occupé et le tissu urbain qui s'est développé pendant les périodes ottomane et austro-hongroise se distingue encore relativement clairement.

Toutefois, comme le montre le chapitre précédent, la reconstruction de Mostar est assez importante, du fait des destructions causées pendant la guerre, et l'État partie lui-même conteste l'authenticité des matériaux et des techniques mises en œuvre pour une grande partie de ces travaux. De plus, la part de bâtiments reconstruits est élevée ; ce commentaire s'applique à bon nombre des bâtiments islamiques les plus importants et au célèbre vieux pont.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité Mostar en février 1999. L'ICOMOS a également consulté son Comité scientifique international sur les villes et villages historiques. Une deuxième mission de l'ICOMOS s'est rendue à Mostar en octobre 2000.

Caractéristiques

Mostar est une ville historique de grande importance qui représente la rencontre des cultures orientale et européenne, comme en témoigne la présence du patrimoine ottoman et des monuments de la période austro-hongroise. Son cadre naturel est exceptionnel. Les gorges de la Neretva et l'établissement humain ont évolué harmonieusement.

Analyse comparative

La comparaison s'impose avec Sarajevo (également proposée en 1999, mais dont l'inscription sur la Liste du patrimoine mondial n'a pas été acceptée). Les deux villes sont toutes deux des villes frontalières ottomanes du XVI^e siècle fondées sur des axes commerciaux qui ont connu une économie florissante au XVI^e siècle et ont conservé des traces importantes de leur passé islamique, malgré l'europanisation qui se produisit lors de la brève mais influente occupation austro-hongroise. Enfin, toutes deux ont subi d'énormes dommages entre 1992 et 1995 pendant une période de violentes hostilités.

Toutefois, il y a une différence significative entre les deux villes, qui provient du site spectaculaire de Mostar et de la symbiose entre l'établissement humain et le cadre naturel.

Observations et recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

Lors de la 23^e session du Bureau du Comité du Patrimoine mondial qui s'est tenue à Paris en juillet 1999, cette proposition a été renvoyée à l'État partie avec une demande d'informations complémentaires sur le plan de gestion de la vieille ville. Ces données ont été communiquées au Centre du Patrimoine mondial le 5 novembre et sont parvenues à l'ICOMOS le 17

novembre. L'ICOMOS étant dans l'incapacité d'examiner cette documentation et d'en faire un rapport avant la Réunion extraordinaire du Bureau qui s'est tenue à Marrakech (Maroc) les 26 et 27 novembre 1999, sa prise en considération a été différée. Le plan a donc été examiné par l'ICOMOS (se reporter au paragraphe *Gestion* ci dessus).

Peu de temps avant la réunion du Bureau en juin 2000, l'ICOMOS a été informé par la mission de l'UNESCO à Mostar que les termes du plan de gestion n'avaient pas été mis en œuvre. Il a donc proposé qu'une deuxième mission y soit envoyée et cette proposition a été acceptée par le Bureau.

La protection et la gestion adéquates de la Vieille ville dépendent de l'approbation sans plus de délai du Plan directeur par la municipalité de Mostar. Jusqu'à ce que ce plan ne soit en vigueur, aucune sanctions ne peuvent être prises à l'encontre de nouvelles constructions ou de restaurations et/ou de travaux de reconstruction inacceptables sur des édifices existants. Les *Orientations* demandent que tout bien bénéficie d'« une protection juridique adéquate ... et de mécanismes de gestion » en vigueur (paragraphe 24.b.ii) avant qu'il puisse être inscrit sur la Liste du patrimoine mondial. Toutefois, dans le passé le Comité a admis qu'il existait des cas rares et spéciaux pour lesquels une inscription sur le Liste du patrimoine mondial est nécessaire afin d'appuyer les autorités locales dans leur application des instruments de contrôle de la planification. Suite à de longues discussions lors de la réunion de la commission pour le patrimoine mondial de l'ICOMOS en novembre sur les avantages de l'adoption de cette procédure, il a été convenu exceptionnellement de la recommander pour le cas de Mostar. Cela doit être compris, et devrait être interprété par l'État partie comme une contribution positive à la protection et à la gestion de ce site multiculturel exceptionnel.

L'ICOMOS souhaite également souligner la nécessité de préparer un programme par étapes pour la mise en œuvre du Plan directeur ; ceci doit s'appliquer à l'ensemble de la Vieille ville sans exceptions pour des projets de développement particuliers. Il est nécessaire que ce programme soit supervisé par une petite équipe d'experts, capable de suivre des projets depuis leur formulation jusqu'à leur achèvement. Leur tâche exige la préparation d'une liste de monuments et sites qui bénéficient d'une protection statutaire (et d'un accès à des sources de financement possibles) au niveau national, régional et municipal.

Dans sa première évaluation, à la suite de la visite de la mission d'expertise en février 1999, l'ICOMOS suggérait qu'il serait souhaitable que l'État partie amorce des discussions qui assurent à la proposition d'inscription l'entier soutien des deux communautés. L'ICOMOS souhaite réitérer cette proposition à la suite de sa deuxième mission d'expertise et au cours de laquelle ni le maire adjoint (croate) ni aucun représentant de la communauté croate n'ont participé à la réunion à la mairie.

Brève description

Mostar est une ville ancienne située dans un site spectaculaire qui s'étend dans la vallée profonde d'une rivière. Le tracé de ses rues et ses édifices historiques illustrent avec éclat son rôle de point de rencontre des cultures orientales et occidentales pendant plusieurs siècles et qui est symbolisé par son célèbre pont médiéval.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du Patrimoine mondial sur la base des *critères iv et vi* :

Critère iv La vieille ville de Mostar est un exemple exceptionnel de ville européenne multiculturelle.

Critère vi Mostar est un symbole exceptionnel du pouvoir des hommes de rassembler avec succès en une communauté homogène civilisée des groupes différents par la culture, l'ethnie et la religion.

Par ailleurs, l'ICOMOS recommande que l'attention de l'État partie soit attirée sur les recommandations mentionnées ci-dessus concernant les étapes prioritaires du Plan directeur, la mise sur pied d'une équipe de professionnels pour le suivi, la préparation d'un inventaire des sites pour leur protection au niveau national, régional et municipal et, la collaboration étroite entre les deux communautés pour la protection de la Vieille ville de Mostar. On devrait demander à l'État partie de fournir un rapport d'avancement dans ces domaines qui serait examiné par le Bureau à sa 25ème session ordinaire à Paris en juin 2001, et par la suite un rapport régulier qui serait examiné par le Comité du patrimoine mondial lors de ses réunions annuelles.

ICOMOS, novembre 2000

Šibenik (Croatie)

No 963

Identification

<i>Bien proposé</i>	Cathédrale Saint-Jacques de Šibenik
<i>Lieu</i>	Ville de Šibenik, comté de Šibenik-Knin
<i>État partie</i>	Croatie
<i>Date</i>	10 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

La cathédrale Saint-Jacques est une œuvre d'art exceptionnelle, qui a énormément influencé l'architecture des XV^e et XVI^e siècles. C'est un exemple remarquable et magnifique de son style architectural.

L'importance de la cathédrale de Šibenik réside dans l'harmonie de sa forme, harmonie maintenue en dépit de la fusion de styles variés, et dans l'équilibre parfait des parties architecturales qui composent ce tout. La cathédrale présente plusieurs caractéristiques qui n'appartiennent qu'à elle, non seulement par rapport à l'architecture de son époque, mais aussi par rapport au patrimoine architectural européen dans son ensemble. La cathédrale Saint-Jacques est un exemple extraordinaire de construction gothique-Renaissance n'utilisant que la pierre. Les éléments structurels servent tant des fins architecturales que décoratives (citons pour exemple l'abside et les voûtes). D'où une unité parfaite de l'intérieur et de l'extérieur, du point de vue de l'architecture comme de celui de la structure et de la décoration.

[**Note** Dans le dossier de proposition d'inscription, l'État partie n'émet aucune proposition sur les critères motivant selon lui l'inscription du bien sur la Liste du patrimoine mondial.]

Catégorie de bien

En terme de catégories de biens culturels telles que définies à l'article premier de la Convention du patrimoine mondial de 1972, le bien proposé est un *monument*.

Histoire et description

Histoire

Šibenik, petite ville de la côte dalmate, s'ouvre sur une baie que le canal Sveti Ante (canal Saint-Antoine) et une multitude de petites îles séparent de la mer Adriatique.

La ville fut fondée au Xe siècle par les Subic, une famille très influente à cette époque en Croatie. Au début du XII^e siècle, la ville passa sous l'autorité des rois de Hongrie qui lui accordèrent son autonomie. En 1116 et 1378, Šibenik fut durement éprouvée par les Vénitiens qui s'étaient engagés dans un conflit avec le royaume de Hongrie pour le contrôle de la côte dalmate. En 1298, une bulle du pape Boniface VIII érigea le diocèse de Šibenik. Les Vénitiens s'emparèrent de la ville en 1412 qu'ils nommèrent Sebenico et conservèrent jusqu'à la disparition de la République de Venise en 1797.

La cathédrale Saint-Jacques, telle qu'elle apparaît aujourd'hui résulte de trois chantiers qui se succédèrent entre le 9 avril 1431, date de la pose de la première pierre, et 1535. Le premier chantier (1431-1441) fut conduit par le maître maçon Francesco di Giacomo et ses compagnons Pincino et Busato qui commencèrent à élever la façade occidentale et les murs de la nef et des collatéraux jusqu'au niveau de la première corniche. Cette première phase de construction de style gothique du nord de l'Italie fut complétée par les portails occidental et nord que réalisa le sculpteur lombard Bonino da Milano.

En 1441, l'architecte et sculpteur dalmate, Georgius Mathei Dalmaticus (Juraj Matejev Dalmatinac), fut chargé de reprendre les travaux qu'il poursuivit jusqu'à la veille de sa mort en 1473. Afin de transformer la simple basilique en un édifice plus imposant, il établit de nouveaux plans pour la partie orientale plus développée (transept, trois absides, un baptistère et une sacristie) et il envisagea d'élever une coupole sur la croisée du transept. Mais ce projet fut partiellement réalisé et s'arrêta au sommet des absides. Cette période vit également l'achèvement des arcades de la nef et des voûtes des collatéraux. Georgius Mathei Dalmaticus associa les formes du gothique tardif à celles du début de la Renaissance. Plusieurs artistes le rejoignirent sur le chantier de la cathédrale Saint-Jacques dont le plus connu, l'architecte Andrija Aleši, originaire de Durrës (Albanie), qui travailla avec le successeur de Georgius Mathei Dalmaticus au troisième chantier de la cathédrale.

Ce dernier fut dirigé entre 1475 et 1505 par Niccolò di Giovanni Fiorentino, architecte et sculpteur italien (actif à partir de 1467- +1506) qui conserva la conception d'ensemble de la structure, l'emploi de la pierre comme unique matériau et la méthode d'assemblage des dalles de pierre mise au point par son prédécesseur. Il éleva le mur percé de fenêtres et les voûtes de la nef, les voûtes des galeries des collatéraux, du chœur et du transept, le tambour octogonal et la coupole dans le style du début de la Renaissance. Il compléta la façade occidentale

trilobée qui fut percée d'une rosace en 1535. La cathédrale fut consacrée en 1555.

Description

Šibenik est formée d'un dédale de ruelles et de petites places qui, du niveau de la cathédrale montent vers la forteresse située au point le plus haut de la vieille ville. La cathédrale Saint-Jacques s'élève en bordure de mer, sur une petite place, l'ancien cœur de la ville, qui est bordée par l'hôtel de ville au nord et la loggia municipale à l'est, deux édifices de style Renaissance. Le palais épiscopal construit au XVI^e siècle longe le flanc sud de la cathédrale.

La cathédrale Saint-Jacques est un édifice de plan basilical composé de trois vaisseaux qui se terminent chacun par une abside, au-delà d'un transept non-saillant dont la croisée est coiffée d'une coupole. Une sacristie rectangulaire qui repose sur des piliers sous lesquels s'ouvre un passage vers le baptistère est placée entre l'abside méridionale et le palais épiscopal.

L'intérieur de l'édifice frappe par la hauteur de la nef et la richesse du décor de pierre. Les trois vaisseaux sont séparés par deux rangées de colonnes gothiques aux chapiteaux ornés de motifs végétaux. Au-delà, le bandeau décoré de deux rangs de feuillages et les ouvertures des tribunes où alternent de courts pilastres cannelés et des colonnettes témoignent de la deuxième phase de construction. Cet ensemble contraste avec la surface lisse des murs où sont percées les fenêtres et les lignes claires de la voûte en berceau qui forme la couverture convexe à l'extérieur. Les collatéraux sont couverts au niveau des galeries d'une voûte en quart-de-rond qui se retrouve à l'extérieur. Une correspondance étroite est ainsi établie entre l'espace intérieur et l'extérieur du monument.

La nef se prolonge par un chœur surélevé auquel on accède par un escalier circulaire. L'autel est installé au fond de l'abside centrale et un baptistère quadrilobé est aménagé sous l'abside méridionale.

Le baptistère conçu comme un cercle inscrit dans un carré est cantonné de quatre niches semi-circulaires coiffées d'une coquille. Le plafond circulaire est composé de neuf dalles de pierre assemblées dont la surface est décorée au-dessous et lisse au-dessus pour servir de pavement au collatéral sud. La décoration du baptistère elle aussi réalisée par Georgius Mathei Dalmaticus associe les formes du gothique tels les réseaux d'entrelacs et des reliefs ornant la voûte qui révèlent l'influence de la Renaissance à ses débuts tout comme, d'ailleurs, les trois chérubins qui soutiennent la vasque des fonts baptismaux. Au centre de la voûte, une couronne de laurier cachée par une inscription encadre la tête de Dieu le père et la colombe du Saint-Esprit qui sont entourés d'anges et de séraphins.

À l'extérieur, le pignon qui forme la façade occidentale trilobée propose une projection directe du volume intérieur tripartite de l'édifice en suivant le contour des voûtes pour former une remarquable façade trilobée fonctionnelle. Le portail ouest qui illustre le thème du Jugement dernier est entouré de clochetons ajourés

portés par des colonnes torsadées et encadré par deux fenêtres gothiques cernées d'un fin cordon sculpté.

Les oculi et les rosaces sont entourés de corniches et d'arcs finement travaillés qui témoignent du style Renaissance. Le portail nord, de style gothique est orné de colonnes qui reposent sur des lions et sont surmontées par les statues d'Adam et Ève. Les flancs nord et sud de la cathédrale sont percés de fenêtres en arc brisé ornées de moulures au-dessus desquelles courent les petites arcades aveugles de la corniche.

Le chevet est composé d'une abside centrale pentagonale et de deux absides latérales en forme de quadrilatères. La surface des murs extérieurs et intérieurs des trois absides est décorée d'un registre de niches semi-circulaires peu profondes sculptées dans des dalles de pierre monolithiques. Ces niches sont cannelées et couvertes par une voûte en coquille alors qu'à l'intérieur ces niches sont encadrées par des piliers cannelés coiffés de chapiteaux. Pour accentuer l'effet de profondeur, la base des niches est surélevée et la partie supérieure est abaissée comme si elles convergeaient vers l'intérieur pour créer un effet de perspective. Sous ce registre court à hauteur d'homme une remarquable frise décorée de soixante-douze visages de femmes, d'hommes et d'enfants qui vient mettre l'accent sur la monumentalité du chevet de la cathédrale. Le traitement des murs de la sacristie est plus simple avec un registre médian de niches concaves élançées. Le dôme repose sur un tambour octogonal percé de fenêtres qui sont cantonnées à l'extérieur de pilastres cannelés coiffés de chapiteaux à feuilles d'acanthe sous une corniche ornée d'oves et de palmettes stylisées. Niccolò di Giovanni Fiorentino a sculpté les figures de saint Michel, saint Jacques, saint Marc et le groupe de l'Annonciation qui couronnent l'abside centrale et le transept.

Bien que la cathédrale ait été construite en trois étapes dont les styles sont perceptibles tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, une certaine unité se dégage de l'ensemble. L'emploi d'un matériau unique, la pierre, utilisée de la base des murs jusqu'à la coupole en passant par les voûtes, n'est probablement pas étranger à cet effet.

Georgius Mathei Dalmaticus a élevé l'édifice, à l'exception de la nef et des murs des collatéraux, en assemblant les dalles de pierre et les parties contiguës des pilastres et des nervures suivant une technique de jointure particulière. La couverture des nefs, ainsi que celle des absides et de la coupole, a été réalisée avec des plaques de pierre d'une épaisseur comprise entre 7 et 12 centimètres. Ces éléments de couverture sont posés côte à côte, leurs marges horizontales superposées, et se joignent en coïncidant parfaitement. Dans la coupole, ceux-ci sont maintenus par des coins de pierre, encastrés de façon très précise, et sont insérés dans les côtes comme dans une sarrasine. Cette typologie constructive pourrait s'inspirer de la charpenterie navale, ou de l'expérience de nombreux architectes des XV^e et XVI^e siècles qui s'étaient préalablement formés dans les métiers du bois comme menuisiers, ébénistes ou maquettistes. La solution structurelle adoptée dans la cathédrale de Šibenik a été possible grâce à la qualité vraiment exceptionnelle de la pierre qui a été employée

et qui provient de la carrière de Veselje, dans l'île de Brac, toujours exploitée.

Gestion et protection

Statut juridique

La cathédrale Saint-Jacques, propriété du diocèse de Šibenik, est classée site culturel depuis la promulgation du décret n°35/93-1963 par l'Institut de conservation de Dalmatie le 14 mai 1963. Elle est soumise tout comme le centre historique de Šibenik aux prescriptions de plusieurs législations et réglementations de protection. Certaines d'entre elles ont cependant été remplacées par la nouvelle loi de protection et de préservation des biens culturels promulguée par la république de Croatie le 18 juin 1999 qui comprend des nouveautés en matière de financement des travaux de restauration et de responsabilité des propriétaires de biens culturels.

Gestion

La gestion du bien proposé pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial est assurée par le ministère de la Culture (Bureau pour la protection du patrimoine culturel) et le Bureau des travaux du diocèse de Šibenik. La mise en œuvre des mesures de protection de la cathédrale Saint-Jacques est assurée par le département de conservation de Šibenik représentant local du ministère de la Culture. Ce département a la charge d'évaluer et d'approuver les projets d'intervention sur le monument. Il travaille en coopération avec l'Institut de restauration de Croatie (Zagreb), organisme public rattaché au ministère de la Culture, qui procède actuellement à diverses analyses et études pétrographiques et micro-climatiques.

La cathédrale Saint-Jacques attire de nombreux touristes qui séjournent dans les environs de Šibenik. Aussi, les autorités religieuses ont pris des mesures visant à sauvegarder le caractère sacré du monument et l'administration municipale fait appliquer des dispositions sévères en ce qui concerne le stationnement des véhicules ; celui-ci n'est autorisé en partie que sur le bord de mer et interdit dans le centre historique.

La zone tampon du bien proposé pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial correspond à toute la vieille ville de Šibenik, le centre historique, qui couvre une superficie de 15 ha. À la suite d'une analyse historique du développement urbain réalisée en 1990, à la demande de la municipalité, par l'Institut des sciences historiques (département d'histoire de l'art) de Zagreb en collaboration avec le département de conservation de Šibenik, l'ensemble du centre historique a été soumis, en tant que seul et même bien culturel, aux mêmes dispositions de protection. Il existe un plan d'urbanisme général pour la ville.

La cathédrale Saint-Jacques et le centre historique de Šibenik sont protégés par une politique spécifique articulée autour de quatre indicateurs : la signification et l'authenticité du patrimoine, l'efficacité du plan de gestion, la maîtrise des facteurs de risque, tel la

fréquentation des visiteurs et la conformité aux normes internationales de conservation les plus exigeantes.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Les sources historiques font état de travaux de restauration périodiques dans la cathédrale Saint-Jacques à partir de 1562. Ces interventions peuvent souvent être considérées comme des opérations d'entretien courant car elles se sont limitées à changer quelques éléments en pierre abîmés par d'autres exécutés dans le même matériau et ayant le même dessin et les mêmes dimensions.

En 1846, pour faire face à un problème d'écoulement des eaux au niveau de la toiture, il s'est avéré nécessaire de démonter la coupole et les voûtes de couverture et de remonter les mêmes pierres dont on a colmaté les jointures. À la suite de la Seconde Guerre mondiale, de grands travaux sont entrepris (1947-1955) pour consolider la toiture du collatéral sud en mauvais état et remplacer les pierres de la sacristie.

Au cours des hostilités de septembre 1991, quelques décorations des revêtements extérieurs, les voûtains et une côte de la coupole sont endommagés. La stabilité de la coupole ayant été remise en question, elle a été de nouveau démontée et des éléments abîmés ont été remplacés par d'autres, toujours du même dessin et du même matériau, lors de son remontage. Cette dernière intervention a été menée en tenant compte de toutes les techniques adoptées par le passé, aussi bien au moment de la construction de la coupole que lors des restaurations entreprises au XIXe siècle. Des travaux de décapage des revêtements en pierre de la cathédrale sont en cours. Ils ont été rendus nécessaires par les exhalaisons nocives de deux grands ensembles industriels, aujourd'hui abandonnés. Le chantier de restauration actuel – tout comme le chantier de restauration de la coupole en 1992 – a constitué une occasion importante pour maintenir en activité la carrière de Veselje et pour la formation des jeunes employés dans les travaux. L'Institut de restauration de Croatie mène une série d'études dont une porte sur le traitement de l'humidité qui se forme à la surface de l'intrados de la couverture de l'édifice.

Authenticité

La fidélité au modèle initial et le respect de la restauration aux critères qui caractérisent le contexte culturel auquel l'œuvre appartient répondent parfaitement au test d'authenticité et à un degré rarement atteint pour des constructions en pierre.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission de l'ICOMOS s'est rendue à Šibenik en janvier 2000.

Caractéristiques

La cathédrale Saint-Jacques de Šibenik est un monument qui documente le passage de l'architecture gothique à celle de la Renaissance. Elle se distingue par la typologie adoptée, par les formes et les éléments décoratifs mais surtout par ses caractères constructifs.

Analyse comparative

La cathédrale Saint-Jacques de Šibenik est sans équivalent dans le contexte de l'architecture européenne des XVe et XVIe siècles en raison de ses caractères constructifs.

Observations de l'ICOMOS

D'après le texte du dossier de proposition d'inscription, le bien proposé est la cathédrale Saint-Jacques et la zone tampon couvre le centre historique de Šibenik. Toutefois, à la lecture du plan de délimitation qui est joint au dossier, il semblerait que la zone tampon comprenne uniquement les îlots de bâtiments formant la place sur laquelle la cathédrale est implantée. L'ICOMOS souhaiterait par conséquent que l'État partie confirme que la délimitation de la zone tampon du bien proposé pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial correspond bien au centre historique de Šibenik.

Recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

Pour souligner l'importance de la cathédrale, tant sur le plan didactique que scientifique, il serait bon de prévoir l'ouverture d'un musée de la cathédrale ou du moins d'un musée diocésain qui rassemblerait l'importante collection d'œuvres artistiques et la maquette de la coupole conservées actuellement dans des entrepôts. Le centre historique dispose de plusieurs ensembles conventuels non utilisés et de l'église Sainte-Barbara qui pourraient accueillir ce musée.

Brève description

La cathédrale Saint-Jacques de Šibenik (1431-1535) témoigne des échanges considérables dans le domaine des arts monumentaux entre l'Italie du Nord, la Dalmatie et la Toscane entre le XVe et le XVIe siècle. Les trois architectes qui se sont succédés sur le chantier de la cathédrale, Francesco di Giacomo, Georgius Mathei Dalmaticus et Niccolò di Giovanni Fiorentino, ont développé une structure bâtie entièrement en pierre et des techniques de constructions uniques notamment pour les voûtes et la coupole de l'édifice. Les formes et les éléments décoratifs de la cathédrale illustrent également la fusion réussie de l'art gothique et de la Renaissance.

Recommandation

A la session du Bureau en juin 2000, cette proposition d'inscription avait été renvoyée à l'État partie en lui demandant de fournir un plan précis de délimitation de la zone tampon. Cette information a été fournie et la délimitation de la zone tampon correspond bien à celle du centre historique de Šibenik.

Il est par conséquent recommandé que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères i, ii et iv* :

Critère i Les caractères constructifs de la cathédrale Saint-Jacques de Šibenik en font un édifice unique et exceptionnel qui réalise avec succès la fusion des formes du gothique et celles de la Renaissance.

Critère ii La cathédrale Saint-Jacques est le résultat fructueux d'échanges d'influences considérables entre trois aires culturelles différentes qu'étaient l'Italie du Nord, la Dalmatie et la Toscane entre le XVe et le XVIe siècle. De tels rapports ont permis d'affronter et de résoudre des problèmes d'ordre technologique et structurel avec des solutions uniques et exceptionnelles en ce qui concerne la construction des voûtes et de la coupole de la cathédrale.

Critère iv La cathédrale Saint-Jacques de Šibenik documente de manière unique le passage de l'architecture religieuse gothique à celle de la Renaissance.

ICOMOS, octobre 2000

Vallée de la Loire (France)

No 933

Identification

Bien proposé La vallée de la Loire entre la Maine et Sully-sur-Loire

Lieu Départements : Loiret, Loir-et-Cher, Indre-et Loire et Maine-et-Loire.
Régions : Centre et Pays de la Loire

État partie France

Date 29 juin 1998

Justification émanant l'État partie

La vallée de la Loire entre Sully-sur-Loire et la Maine a été, à la Renaissance, une aire culturelle majeure de rencontres et d'influences entre la Méditerranée italienne, la douce France et les Flandres. Cette aire culturelle a vu l'émergence d'une civilisation paysagère, française en premier lieu, puis européenne, qui a élaboré certains des modèles les plus achevés des paysages de la modernité.

Les habitants de la vallée avaient certes cultivé, soigné et aimé contempler leur pays avant la Renaissance, en l'aménageant selon la séquence classique *domus-hortus-ager-saltus* entre les deux grands milieux naturels du fleuve et de la forêt environnante. Mais c'est à partir de la Renaissance, et conjointement à l'apparition du mot « paysage » en Europe, que les développements originaux de cette organisation de l'espace commencèrent à faire l'objet de représentations littéraires, picturales et jardinières qui les érigèrent en modèles esthétiques et explicitement paysagers, conditions requises pour que l'on puisse parler de paysages culturels.

Avant la Renaissance, les premières représentations littéraires de ces paysages sont dues à Charles d'Orléans puis, sur un autre mode, à Rabelais, dont l'Abbaye de Thélème restera un modèle emblématique jusqu'à aujourd'hui. À la Renaissance, les représentations littéraires seront principalement dues à Pierre de Ronsard, Honorat de Racan et Joachim du Bellay. Elles décrivent et célèbrent les beautés de ces paysages, non sans marquer leur excellence par rapport à d'autres, pourtant fameux, ceux de Rome par exemple, où séjourna Du Bellay.

Parallèlement à ces célébrations du pays, les représentations jardinières proprement esthétiques – et dépassant donc les simples jardins de subsistance ornés de fleurs – accompagnèrent la métamorphose des grandes forteresses moyenâgeuses en châteaux de plaisance et d'agrément. Dans ces jardins si nombreux, *l'aquosité*, ce

terme typique de la Renaissance aujourd'hui tombé en désuétude, qui signifiait la jouissance de l'eau sous toutes ses formes, stagnantes, courantes et jaillissantes, ne le céda en rien à l'amour des plantes et des animaux dans des mises en scène amplifiant considérablement les dimensions et les ambitions des jardins du Moyen Âge.

Cette émergence de modèles nouveaux, célébrés *in visu* par les poètes et mis en œuvre *in situ* par les architectes, ne fut pas sans lendemain. Le mouvement né de l'Humanisme sur les bords de la Loire allait se poursuivre et se répandre pendant des siècles, et ce fut la modernité. Les paysages ligériens allaient s'y inscrire et contribuer sans rupture au développement du paysage moderne.

Au XVII^e siècle, les paysages ligériens furent célébrés par Jean de la Fontaine et la marquise de Sévigné ; quant à l'art des jardins, il se prolongea dans les grands chefs d'œuvre classiques où l'aquosité s'étoffait si bien qu'ils devinrent en quelque sorte les laboratoires de « l'architecture hydraulique » qui devait s'épanouir dans la construction des grands canaux au siècle des Lumières.

Au XIX^e siècle, les paysages ligériens furent célébrés, entre autres, par Alfred de Vigny, Gustave Flaubert, Honoré de Balzac, Charles Baudelaire et même Victor Hugo, dont la sensibilité romantique rejoignait celle d'un Turner, peintre majeur de la Loire. Le Val de Loire fut également étudié et célébré par une pléiade de géographes dont certains, les deux Reclus par exemple, allèrent jusqu'à parler « du plus beau royaume sous le ciel » et affirmer que la Loire moyenne avait « plus que toute autre province contribué à la naissance et au développement de la nation ». Quant aux grands initiateurs du tourisme moderne, les Joanne, Abel Hugo et autres Arduin-Dumazet, ils joignirent leurs voix à ces savants pour faire du Val une des plus grandes destinations touristiques d'Europe puis du monde, ce qu'il est resté. C'est d'ailleurs le XIX^e siècle qui vit le développement des représentations picturales et photographiques du fleuve, lesquelles jouèrent le rôle que l'on sait dans la diffusion de son renom et dans le renforcement de la volonté de protection de ses trésors patrimoniaux, souci apparu au milieu du siècle et demeuré intact jusqu'à nos jours.

Les représentations picturales des paysages ligériens apparurent en effet plus tardivement que leurs représentations littéraires et jardinières. René Bazin a attribué ce décalage à la difficulté de peindre la Loire du fait des trop vastes dimensions de sa vallée et de sa lumière, « fine, voilée, que ne relève aucune ombre forte, aucun contraste ». Il est vrai que, dans la vallée de la Seine par exemple, les peintres pouvaient trouver des points de vue leur permettant d'en embrasser la totalité, de coteau à coteau, de façon à représenter le fleuve dans son cadre. Les dimensions de la Loire sont telles que ce type de cadrage y est quasi impossible, exception faite – et les peintres et graveurs en ont largement profité – des ponts, des quais et des fronts urbains de ses villes, tous motifs très tôt et très souvent représentés. Tel fut du reste le cas, au XIX^e siècle, de Joseph Mallord William Turner. Mais il sut aussi inventer d'autres points de vue et, de plus, utiliser les transparences de l'aquarelle pour suggérer la finesse de la lumière ligérienne dans le Val. La série des tableaux qu'il réalisa lors de son voyage entre

Nantes et Orléans en 1826 reste un monument et une consécration.

Et l'on peut regretter que Delacroix, qui peignit la Loire avec une sensibilité prémonitoire des œuvres modernes, ne se soit pas davantage consacré à ces motifs si dignes de ses visions de grandeur. Regrettons enfin, pour tout dire, qu'un Stendhal n'ait pas eu connaissance, à ce qu'il semble, de ces œuvres majeures. Son génie romantique aurait sans doute découvert dans ces paysages une dimension qu'il semble avoir ignorée.

L'époque moderne compte de nombreux peintres de la Loire, un Debré, un Boller, un Kolsek, un Verdenet. Mais les photographes sont bien sûr les plus nombreux. La photographie a pu, en Loire comme dans bien des paysages naturels de montagne inventés au siècle dernier, suppléer aux limites de la peinture pour exprimer le caractère monumental et grandiose du fleuve. Pour autant, ces représentations picturales et photographiques n'ont pas supplanté celles des écrivains et de poètes. Dans cette longue lignée, c'est surtout le nom de Maurice Genevois qui vient à l'esprit, mais il ne doit pas faire oublier les autres, très nombreux, qui ont trouvé et trouvent encore dans la Loire leur source d'inspiration, on pense à Charles Péguy, René Bazin, René Boylesve, Julien Gracq, Francis Ponge, et à ceux qui ont formé l'École de la Loire à la fin du siècle dernier autour d'Hubert-Fillay.

Les célébrations séculaires des artistes, non seulement ligériens mais encore français et étrangers, auront toutes contribué à l'écllosion du mythe ligérien. Tous auront longuement décrit et souvent apostrophé la Loire avec l'admiration mêlée de respect et de crainte qui conviennent à un très haut personnage, un personnage royal en vérité. Un ouvrage tout récent, résumant le sentiment unanime, la célèbre précisément comme une reine dont le cours moyen marque le couronnement. Comme telle en effet, elle est digne d'admiration, de respect et de crainte, car quel est le souverain qui, tout soumis qu'il soit aux exigences de l'étiquette et des rituels de sa fonction, ne resterait souverainement libre, jusque dans ses colères, parfois dévastatrices ? Ainsi en va-t-il de la Loire en son royaume. Consciente des exigences de son rang, elle se soumet aux contraintes des savoir-faire et des besoins de ses sujets et accepte de les voir aménager son lit pour mieux les combler de ses bienfaits, tout en restant souverainement libre. La Loire « dernier fleuve sauvage d'Europe » ? Proposons plutôt cette autre figure du mythe : « La Loire dernier fleuve libre d'Europe ».

Critère ii

Les modèles paysagers élaborés au cours de la Renaissance dans la vallée de la Loire se sont développés sur le fond de l'ordonnement *domus-hortus-ager-saltus*. L'apport spécifique de la Renaissance se mesure par les développements qu'elle a apportés à trois des domaines de ce schéma d'organisation de l'espace.

L'invention majeure fut la métamorphose de l'*hortus* en jardin de plaisance attenant au château, puis, au fil du temps, aux autres demeures, et finalement à une part très importante de l'espace séparant les deux *saltus*, du fleuve d'un côté et de la forêt de l'autre. Non pas que cet espace fût explicitement conçu comme un jardin de plaisance,

mais parce que les cultures relevant spécifiquement du jardin, notamment les vergers et la vigne, où la taille et les soins les plus attentifs tiennent une place prépondérante, y occupèrent progressivement la majeure partie de l'espace, en y supplantant souvent les labours de l'*ager*. Cette extension du jardin et de ses techniques au territoire ligérien entre fleuve et forêt a trouvé son expression la plus forte en Touraine, très tôt célébrée comme le Jardin de la France, lui-même fréquemment érigé en modèle représentatif de l'ensemble du territoire national : la France n'est-elle pas d'abord, pour beaucoup, un pays dont le caractère le plus frappant est d'être jardiné ?

Les autres modèles développés dans le Val à la Renaissance sont ceux du bâti, sous la forme des célèbres châteaux, mais aussi des villes et des villages de la vallée. Les villes sont toutes des ports, construits sur un schéma simple et puissant reprenant à sa façon le *cardo* et le *décumanus* romains. Les motifs maîtres en sont ainsi le quai, longé par l'esplanade puis par le front bâti, et, perpendiculairement à eux, le pont, prolongé par la voie monumentale sur laquelle ou près de laquelle, s'organise la place, elle-même entourée des édifices de la vie publique. Ce sont ces motifs qui ont été les plus représentés et répandus comme modèle par les dessinateurs et les graveurs. Quant aux villages, leur typologie se partage entre ceux qui s'installent dans le lit majeur, au pied du coteau, sur la terrasse fluviale la plus élevée et ceux qui occupent le bord du coteau en jalonnant les grandes voies de communications telle la route de Paris à Tours. Ces modèles nous semblent aujourd'hui encore tellement achevés dans leur conception et leur mise en œuvre qu'ils font partie intégrante de l'image du Val et bénéficient des mesures de protection, voire de restauration, les plus attentives. Ainsi, les ponts de Loire détruits lors de la Seconde Guerre mondiale furent-ils tous reconstruits à l'identique.

Quant aux deux *saltus* caractéristiques du Val, le fleuve lui-même d'un côté et la forêt de l'autre, ils reçurent aussi la marque des créateurs de la Renaissance et eurent à leur tour un rôle exemplaire dans l'organisation d'autres territoires. On en prendra pour exemple le traitement des grandes forêts en parcs voués au loisir de la chasse royale. Les motifs qui se lisent encore dans les forêts ligériennes telles que celle de Chambord, allées rectilignes de plusieurs kilomètres de longueur, clairières et carrefours, se retrouvèrent plus tard dans toutes les forêts d'Île-de-France, et donnèrent lieu à la fameuse série des cartes dites « Cartes des Chasses », dont un des avatars les plus connus fut la série aquarellée de l'Abbé Lagrive.

Critère iv

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, le bien proposé est un *site*. C'est aussi un paysage culturel, tel que défini au paragraphe 39 des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*.

Histoire et description

Histoire

L'occupation humaine de la vallée de la Loire remonte à la préhistoire et à la protohistoire. L'influence romaine a profondément marqué le paysage et reste aujourd'hui très forte puisqu'en dépendent encore les lieux et la forme (urbaine particulièrement) des établissements humains et des voies de communication. La Loire était l'un des axes majeurs de communication et de commerce de la Gaule.

Dans la dernière période gallo-romaine, vers 372, saint Martin, évêque de Tours, fonda l'abbaye de Marmoutier qui servit de modèle à de nombreux établissements monastiques du Val de Loire dans les siècles suivants. Le sanctuaire de Tours était l'un des principaux lieux de pèlerinage en Europe jusqu'à ce qu'il soit remplacé par Saint-Jacques-de-Compostelle. Les nombreux monastères servirent de points de convergence pour les implantations au Moyen Âge.

Le pouvoir seigneurial se développa au Xe siècle et marqua profondément le paysage. La société féodale investit les terres et les seigneurs se construisirent des châteaux fortifiés qui attiraient également autour d'eux l'installation de villages. La vallée de la Loire fut une zone frontière pendant la guerre de Cent Ans et le lieu de nombreuses luttes entre Français et Anglais. Les châteaux furent reconstruits, agrandis, et devinrent des forteresses massives, les ancêtres des châteaux d'aujourd'hui.

Le danger permanent que représentaient les Anglais pour Paris a poussé la cour du roi à séjourner longuement à Tours. La paix revenue au milieu du XVe siècle, la vallée fut le lieu idéal où s'enracinèrent l'Humanisme et la Renaissance en France. Ainsi furent démantelées les grandes forteresses médiévales, remplacées par des châteaux de plaisance et d'agrément.

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, parallèlement à la survivance féodale de l'Ancien Régime, se développa une économie séculière basée sur l'industrie, l'artisanat, le commerce, les transports, le fleuve et les villes. A la fin du XVIIIe siècle furent réalisés les premiers ouvrages de régulation du fleuve, qui furent complétés tout au long du XIXe siècle.

Les représentations romantiques de la vallée que donnèrent les écrivains et les peintres du XIXe siècle attirèrent les touristes vers la Loire, venus d'abord de France, puis d'Europe, puis, au XXe siècle, du monde entier. L'intérêt porté aux attraits naturels du Val et à ses monuments encouragea les efforts de préservation du patrimoine paysagé et de ses monuments, de ses villes et de ses structures rurales.

Description

Le Bassin de la Loire s'étend sur une vaste région dans le centre et l'ouest de la France, du sud du Massif Central jusqu'à la côte Atlantique. Quelque 200 km du cours moyen du fleuve sont l'objet de la présente proposition, de Sully à l'est d'Orléans jusqu'au confluent de la Loire et de la Maine près d'Angers, à l'ouest. Il s'agit essentiellement de la « nouvelle » Loire car le fleuve à

l'origine s'écoulait vers le nord-est dans le bassin parisien. Cette partie du fleuve traverse deux régions, le Centre et les Pays de la Loire, et quatre départements.

Le paysage culturel proposé s'inscrit dans la vallée le long du fleuve orienté ouest-sud-ouest à est-nord-est et qui reçoit les vents dominants du sud-ouest. La Loire est alimentée par deux grands affluents qui prennent leur source dans le Massif Central à quelque 350 km au sud. Sur la partie proposée pour inscription, le fleuve reçoit de nombreux autres affluents, tous venant du sud, dont trois très importants : le Cher, l'Indre et la Vienne. Ils drainent des zones calcaires, argileuses et sableuses et charrient des alluvions dans la vallée.

Le long de la Loire, entre Orléans et Angers, la vallée comporte des petites falaises de tuffeau et de calcaire, souvent une ou deux terrasses formées par le fleuve et une plaine alluviale parcourue d'anciens chenaux. Le fleuve lui-même est parsemé de nombreux îlots et bancs de sable ou de gravier ; sa profondeur et sa largeur fluctuent énormément d'une saison à l'autre et d'une année à l'autre. Une partie de la vallée inondable est régulièrement sous les eaux en hiver, phénomène accueilli par les habitants comme une revivification des sols plutôt que comme un danger. La vallée a cependant une longue histoire de crues et d'inondations catastrophiques, dont la mémoire est soigneusement gardée par des niveaux d'eau taillés dans des blocs de pierre en de nombreux endroits de son cours, et encore à ce jour, les habitants vivent sous la menace de graves inondations. Des travaux d'aménagement du fleuve ont été réalisés pour réduire ce risque.

Sur la partie de son cours proposé pour inscription, la Loire coule le plus souvent entre des digues. Ses rives sont ponctuées tous les quelques kilomètres par des villages, des bourgades et des villes. À noter parmi les villes, du nord-est au sud-ouest, Sully, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Saumur et Angers. L'utilisation des terres est très diversifiée : villes denses, horticulture, vignoble (certaines activités dépendant des inondations) et chasse en forêt. En général, l'économie de la région est prospère, en partie seulement basée sur l'industrie du tourisme, d'abord soucieuse d'exalter la qualité de la vie qu'offre le patrimoine en général et les châteaux en particulier.

La zone choisie pour la proposition d'inscription se distingue par l'homogénéité des valeurs du patrimoine. De nombreux monuments, villes et villages sont en eux-mêmes d'une grande valeur patrimoniale. Il faut les considérer, selon les mots mêmes du dossier de proposition d'inscription comme « les pierres précieuses d'un diadème ». Cependant, c'est le paysage dans sa globalité, qui a évolué au cours des âges, qui est considéré comme ayant une valeur universelle exceptionnelle, de sorte que la proposition d'inscription est centrée sur le Val de Loire en tant que paysage culturel (comme le fait cette évaluation).

Gestion et protection

La zone proposée pour inscription couvre une superficie de 745 km² et elle est entourée d'une zone tampon de 400 km².

Les formes de propriété des milliers de parcelles qui constituent la zone proposée pour inscription sont variées, allant du domaine public à la propriété privée. Le fleuve et ses rives sont propriété publique.

Les modes de protection sont également très diversifiés. Différentes zones naturelles peuvent être inscrites sur la liste des sites à protéger au titre de la loi de 1930, conçues comme des réserves naturelles, des biotopes, des Zones naturelles d'intérêt écologique, floristique et faunistique (ZNIEFF) ou des Zones importantes pour la conservation des oiseaux (ZICO) ou encore intégrées dans un parc naturel régional. Toutes ces formes de classifications légales impliquent le contrôle des interventions humaines.

Les monuments culturels peuvent être protégés au titre de la loi sur les Monuments Historiques de 1931, dans le cadre des Secteurs sauvegardés ou des Zones de protection du patrimoine architectural, urbain et paysager (ZPPAUP).

Le gouvernement français a décidé en 1994 de mettre en œuvre un plan de dix ans pour la planification et la gestion cohérentes de la vallée de la Loire (Plan Loire Grandeur Nature). Celui-ci prévoit la protection de l'environnement et le développement économique de la région. Il est mené en étroite collaboration avec les organisations et institutions concernées – collectivités territoriales, agences économiques et associations. Les objectifs principaux sont les suivants : protection des habitants contre les inondations ; mesures spécifiques de planification pour la Loire moyenne et maritime ; mesures pour assurer l'approvisionnement en eau ; restauration de la diversité écologique. En 1997, une section « paysage » a été ajoutée à ce plan ; parmi d'autres caractéristiques, elle envisage d'augmenter le nombre de monuments historiques protégés dans la zone proposée pour inscription.

Le contrôle global du paysage proposé au niveau national est assuré par le ministère de l'Aménagement du Territoire et de l'Environnement (direction Nature et Paysages, sous-direction des Sites et des Paysages) et par le ministère de la Culture et de la Communication (direction du Patrimoine, sous-direction des Monuments Historiques). Les régions Centre et Pays de la Loire ont chacune des directions régionales de l'Environnement et directions régionales des Affaires Culturelles, et les départements du Loiret, du Maine-et-Loire, du Loir-et-Cher, de Loire-Atlantique et d'Indre-et-Loire ont des services départementaux de l'Architecture et du Patrimoine.

Sur le périmètre de la zone proposée pour inscription se trouve le parc naturel régional Loire-Anjou-Touraine dont la gestion est déterminée par sa charte.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

La conservation des différents éléments qui composent la zone proposée pour inscription est un processus en cours depuis longtemps. La plupart des châteaux et de nombreux autres bâtiments historiques sont protégés en tant que monuments ou sites historiques depuis de nombreuses années, un certain nombre depuis le début du XXe siècle. Avec la promulgation de la loi de 1962, certains centres urbains sont protégés en tant que Secteurs sauvegardés, et des ZPPAUP ont été déclarées dans plusieurs villages suivant la promulgation de la loi de 1983.

Toutes ces mesures de classement et de protection ont apporté dans leur sillage des programmes systématiques de conservation.

Authenticité

L'évaluation du paysage culturel de la vallée de la Loire fait ressortir un haut degré d'authenticité. Sa trajectoire historique est clairement visible dans le paysage actuel. Il existe bien ici et là quelques éléments modernes gênants tels qu'une carrière en exploitation, une concentration de lignes électriques et quelques immeubles de logements modernes de qualité médiocre, incluant des mobile homes, mais la réglementation des intrusions de ce type est prévue au plan directeur.

Étant donné que cette proposition d'inscription concerne un paysage culturel, il ne convient pas d'étudier l'authenticité de chaque composante culturelle ou naturelle. À noter cependant que le rapport de la mission d'expertise de l'ICOMOS porte un jugement favorable à l'authenticité globale des matériaux et des conceptions des nombreux monuments culturels visités.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité la vallée de la Loire en mars 1999.

Caractéristiques

La relation dynamique entre le fleuve et le paysage est un phénomène puissant qui marque la vallée depuis deux mille ans. La diversité des établissements humains, des fermes isolées aux villes de province en passant par les villages, traduit à la fois les caractéristiques physiques des différentes parties du fleuve et leur évolution historique. L'histoire politique et sociale de la France et de l'Europe de l'ouest au Moyen Âge et à la Renaissance est illustrée par les magnifiques demeures et châteaux qui ont fait la célébrité de la vallée de la Loire. L'utilisation des sols est également riche d'indications de l'évolution sociale et économique au cours du dernier millénaire.

Analyse comparative

Les grands fleuves ont joué un rôle fondamental dans l'évolution et le rayonnement culturel : les anciennes grandes civilisations ont évolué le long de voies fluviales telles que le Tigre et l'Euphrate, le Nil, l'Indus, le Mekong et le Yangtse. En Europe, le Danube, le Rhin et le Rhône ont tous été des vecteurs culturels et économiques de première importance.

Le caractère particulier de la Loire réside dans la cohérence de sa relation avec son environnement naturel. Les cours d'eau et leur vallée montrent en général d'abondantes traces de leur utilisation et des établissements humains au cours des temps. Cela se ressent encore plus nettement et est mieux préservé dans son intégrité historique dans la vallée de la Loire qui est un modèle de l'interaction humaine dans un paysage culturel fluvial.

Observations et recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

Le rapport de la mission de l'ICOMOS a fait certaines recommandations concernant les limites de la zone proposée pour inscription et sa gestion future. Ces recommandations ont été renvoyées à l'État partie et la zone proposée pour inscription a été légèrement modifiée en accord avec les recommandations de l'ICOMOS. Un comité de pilotage composé de représentants des autorités gouvernementales et des institutions impliquées a été établi pour superviser la gestion de la zone.

Lors de la 23^{ème} session du Comité du Patrimoine mondial qui s'est tenue à Marrakech du 29 novembre au 4 décembre 1999, cette proposition d'inscription et le thème général des paysages culturels ont donné lieu à de longues discussions.

Il a été généralement reconnu que le Val de Loire présentait une valeur universelle exceptionnelle et qu'il était digne d'être inscrit sur la liste du Patrimoine mondial en tant que paysage culturel au titre des critères culturels (ii) et (iv). Toutefois, plusieurs délégués se sont inquiétés de l'implantation d'une centrale électrique nucléaire dans l'emprise du site et se sont émus du fait que ce problème n'avait pas été signalé dans l'évaluation de l'ICOMOS.

Au cours du débat qui s'est ensuivi, deux positions différentes se sont dégagées. Certains délégués étaient d'avis que les éléments modernes sont acceptables dans un paysage vivant et on fait remarquer que, dans ce cas précis, des mesures adéquates et des plans d'urgence étaient prévus. D'autres ont insisté sur la nécessité d'approfondir l'examen de cette question et ont recommandé que soit différée la prise en compte de cette proposition d'inscription. À l'issue d'un vote, le Président a différé l'examen de la proposition d'inscription.

En mars 2000 l'État partie a soumis un dossier complémentaire. Dans ce rapport argumenté, il soutient que les centrales nucléaires doivent être considérées comme des composantes à part entière du paysage, représentatives de la continuité de l'occupation humaine sur plusieurs siècles. L'ICOMOS partageait cette opinion qui a motivé sa première évaluation du bien proposé pour

inscription. L'ICOMOS a donc réitéré sa recommandation d'origine d'inscrire le Val de Loire sur la Liste du patrimoine mondial.

Toutefois, à la suite d'une séance privée du Bureau en juin 2000, l'ICOMOS s'est engagé à étudier la proposition d'inscription révisée qui devait être soumise par l'État partie, excluant la centrale nucléaire. L'ICOMOS a reçu cette documentation en septembre. La délimitation de la zone proposée pour inscription a été modifiée de manière à exclure la centrale nucléaire. Elle a également été étendue au sud pour intégrer le site du patrimoine mondial du château et domaine de Chambord, inscrit sur la Liste du patrimoine mondial en 1981 (qui ne constituera plus un monument du patrimoine mondial distinct). L'ICOMOS considère que ces modifications se conforment pleinement aux souhaits exprimés par le Comité à la réunion de Marrakech en décembre 1999 et, qu'elles ne remettent pas en cause l'intégrité du paysage culturel du Val de Loire dans son ensemble, tel que présenté dans la proposition d'inscription globale.

Breve description

Le Val de Loire est un paysage culturel exceptionnel d'une grande beauté, comprenant des villes et des villages historiques, de grands monuments architecturaux (les châteaux) et des terres cultivées et façonnées par des siècles d'interaction entre les hommes et leur environnement physique, essentiellement la Loire elle-même.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du Patrimoine mondial sur la base des *critères ii et iv* :

Critère ii Le Val de Loire est un paysage culturel exceptionnel le long d'un grand fleuve. Il porte témoignage sur un échange d'influences de valeurs humaines et sur le développement harmonieux d'interactions entre les hommes et leur environnement sur deux mille ans d'histoire.

Critère iv Le paysage du Val de Loire, et plus particulièrement ses nombreux monuments culturels, illustre à un degré exceptionnel les idéaux de la Renaissance et du siècle des Lumières sur la pensée et la création de l'Europe occidentale.

Puisque Chambord avait été inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base du seul critère i, la Comité pourrait souhaiter également que ce critère soit appliqué à la nouvelle inscription :

Critère i Le Val de Loire est remarquable pour la qualité de son patrimoine architectural, avec ses villes historiques telles que Blois, Chinon, Orléans, Saumur et Tours, mais plus particulièrement pour ses châteaux de renommée mondiale, comme celui de Chambord.

ICOMOS, octobre 2000

Pécs (Hongrie)

No 853rev

Identification

<i>Bien proposé</i>	Le complexe des 16 édifices du cimetière paléochrétien de Pécs (<i>Sopianae</i>)
<i>Lieu</i>	Comté de Baranya
<i>État partie</i>	République de Hongrie
<i>Date</i>	Soumis le 9 juillet 1999, deuxième révision août 2000

Justification émanant de l'État partie

[*Note* : la présente proposition d'inscription est présentée en tant que seconde formulation de la première proposition d'inscription présentée puis retirée par l'État partie en 1997].

Les chambres funéraires paléochrétiennes de *Sopianae* peuvent être considérées comme uniques car elles constituent un groupe particulier parmi les monuments paléochrétiens. La communauté paléochrétienne qui vivait au IV^e siècle dans la ville romaine de *Sopianae* (premier nom de la ville de Pécs) édifia un grand nombre de monuments funéraires (chapelles, chambres funéraires, groupes de sépultures) dans son cimetière. Par ses dimensions et sa richesse, le complexe de monuments du cimetière paléochrétien de Pécs est le plus important de toutes les collections monumentales des nécropoles hors d'Italie, y compris celles de Dalmatie (Salona, Split), de Bulgarie (Sofia) ou d'Espagne (La Alberca). Les peintures murales figuratives et décoratives de ces chambres funéraires ne sont comparables qu'à celles des catacombes de Rome (Catacomba Priscilla, Capella Greca).

Par leurs dimensions, les vestiges paléochrétiens de Pécs produisent encore une atmosphère intime et antique. Bien que les peintures murales ressemblent par certains aspects à celles des catacombes de Rome, les édifices proposés pour inscription montrent aussi des différences architecturales considérables. Ce sont des édifices individuels très différents les uns des autres d'un point de vue architectural. Ils sont également très différents des sépultures que l'on trouve dans les Balkans et d'autres provinces européennes. Leur originalité est due au fait qu'ils comportaient deux niveaux et qu'ils remplissaient deux fonctions : ils étaient à la fois des lieux de sépulture (*cubicula*) et des chapelles votives utilisées pour les cérémonies.

Les chambres funéraires, les chapelles et les mausolées découverts sur le site du cimetière de *Sopianae* constituent un complexe qui apporte un témoignage sur une culture et une civilisation anciennes dont l'impact est encore perceptible aujourd'hui en raison de son apparence architecturale unique et de ses peintures murales aux références bibliques.

Critère iii

Le complexe de monuments paléochrétiens constitue une preuve exceptionnelle de la continuité historique particulière qui couvre des siècles d'histoire troublée, du déclin de l'empire romain au IV^e siècle à la conquête de l'empire franc au VIII^e siècle.

Ces monuments paléochrétiens sont des témoignages exceptionnels du culte des morts du premier millénaire et de sa survivance au cours des siècles qui ont suivi et dans des conditions changeantes. Malgré le déclin puis l'abandon de l'Empire romain, les bâtiments culturels sont demeurés, dans les siècles qui ont suivi, au service des peuples qui se sont fixés dans la région ou des voyageurs qui empruntaient les routes commerciales. Ils ont permis de maintenir vivantes les traditions chrétiennes durant les siècles troublés par les grandes migrations et ont contribué à l'affermissement de l'Église catholique au Moyen Âge tout en préservant le caractère sacré du lieu. Les édifices sépulcraux, et bien sûr la totalité du cimetière, offrent la continuité de l'histoire de la ville depuis l'ère romaine jusqu'à nos jours.

Critère iv

Pécs a assuré la continuité de la dévotion chrétienne. L'installation de l'évêché est étroitement liée à la pensée chrétienne et à la fondation de l'État hongrois.

La survivance extrêmement rare d'un tel complexe monumental et son message spirituel ont eu un rôle déterminant et une importance exceptionnelle dans le développement de l'église chrétienne qui signalait l'intégration européenne du peuple hongrois au Xe siècle. C'est une tradition qui a aidé les Hongrois à s'adapter à la culture médiévale européenne et assuré leur statut parmi les États chrétiens d'Europe. La continuité spirituelle matérialisée dans le complexe du cimetière paléochrétien est d'autant plus évidente que le diocèse médiéval s'est développé non pas sur les fondations de l'ancienne ville mais sur le cimetière.

Critère vi

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels telles que définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, ceci est un groupe de *monuments*.

Histoire et description

Histoire

La partie de la Hongrie moderne à l'Ouest du Danube, occupée dès le Néolithique, fut intégrée à l'Empire romain pendant le I^{er} siècle apr. J.-C. C'était une partie de la province romaine de Pannonie. La ville de *Sopianae* fut fondée au II^e siècle sur les pentes sud du massif de Mecsek

par des colons venus d'Italie et de la partie ouest de la Pannonie, qui s'intégrèrent aux peuples indigènes celto-illyriens. Elle devint la ville de résidence du gouverneur civil (*praeses*) de la nouvelle province *Valeria* à la fin du IIIe siècle. *Sopianae* fut particulièrement prospère au IVe siècle grâce à sa situation géographique à la croisée de plusieurs grandes routes militaires et commerciales. Des fouilles archéologiques ont mis au jour plusieurs édifices publics datant de cette époque dans le voisinage du forum. Il est probable qu'à cette période la ville fut élevée au rang d'archevêché.

Au nord de la ville, il y avait un cimetière comportant de nombreuses tombes chrétiennes datant du IVe siècle. Pendant la période post-romaine et jusqu'au VIIIe siècle, les grandes tombes servirent probablement de refuges à différents groupes de peuplements (Huns, Germains et Avars). Ce n'est qu'au IXe siècle que la chrétienté fut rétablie dans la ville.

En 1009, saint István (le roi Étienne Ier), fondateur de l'État hongrois, y établit l'un de ses dix évêchés, sans doute inspiré par les sépultures chrétiennes monumentales ; la *Cella Trichora* retrouva sa fonction d'origine de chapelle. Le complexe épiscopal fortifié fut agrandi et reconstruit aux siècles suivants, et ce fut à l'intérieur de cette enceinte que le roi angevin Laszlo Ier le Grand fonda la première université de Hongrie (1367). La ville médiévale s'agrandit hors des murs du Palais épiscopal et fut à son tour fortifiée au XVe siècle contre la menace turque.

Malgré la résistance héroïque des monarques hongrois pendant plus d'un siècle, le centre du pays fut conquis par les Ottomans au milieu du XVIe siècle. Le Palais épiscopal de Pécs devint le centre administratif d'un *sandjak*. La plupart des habitants hongrois de la ville s'enfuirent et furent remplacés par des musulmans de Turquie et des Balkans, qui détruisirent les églises et les monastères (à l'exception de la cathédrale) et utilisèrent les pierres pour la construction de mosquées et autres édifices islamiques. Les murs de la ville furent renforcés par des bastions.

Pécs fut libérée de la domination turque en 1686 et intégrée aux terres des Habsbourg. L'évêché fut rétabli et la ville fut repeuplée de colons hongrois et allemands. Les mosquées et autres édifices musulmans furent convertis en lieux chrétiens, les bains turcs (*hammams*) continuèrent de fonctionner pendant une longue période. Les fortifications entourant le palais furent démolies et la ville commença à prendre une apparence baroque. Elle devint le centre administratif d'un comté et se dota de beaux édifices publics.

Pécs se libéra de la tutelle épiscopale en 1780. Au cours du XIXe siècle, elle connut un développement commercial et industriel spectaculaire et fut dotée de nombreux édifices dans les styles d'architecture en vogue à l'époque – classique, romantique, historiciste et enfin Art Nouveau. Heureusement, aucune constructions inappropriées ne furent érigées pendant la deuxième moitié du XXe siècle.

Description

Le cimetière romain a été découvert au cours de fouilles archéologiques qui ont commencées il y a deux siècles, dans la zone de l'actuel parvis de la cathédrale qui avait été aménagé en terrasse dans l'antiquité. Vingt structures en tout

ont déjà été mises au jour, toutes dans un état fragmentaire. Seize d'entre elles constituent le bien proposé pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial. Plus de cinq cents tombes plus modestes ont été mises au jour dans le cimetière romain, groupées autour des principaux monuments.

Les seize monuments proposés pour inscription sont les suivants :

- Chambre funéraire I (Pierre - Paul)

Découverte en 1782, cette chambre funéraire de la fin du IVe siècle tient son nom des peintures murales de son mur nord. Elle consiste en une chapelle érigée au-dessus du niveau du sol, la chambre funéraire souterraine elle-même, aux murs peints et un petit vestibule y conduisant. Elle est taillée dans le flanc du massif de Mecsek. Les apôtres sont représentés en toge blanche, montrant le symbole Khi-Rho de leurs bras tendus. Les autres sujets bibliques sont Adam et Ève (avec l'arbre du paradis et le serpent), Jonas, un Daniel dont il ne reste que des fragments sur le mur oriental, Noé, la Vierge et l'enfant Jésus, Shadrac, Meshac et Abednego dans la fournaise ardente sur le mur occidental. La voûte est richement décorée de motifs floraux et de paons. Chacun des quatre angles est orné de médaillons où figurent les portraits des personnes inhumées dans la chambre.

- Chambre funéraire II (Chambre au pichet de vin)

Il s'agit là encore d'une structure à deux niveaux, aux murs de pierre calcaire et voûtes en briques. Sur le mur de la niche creusée au-dessus du sarcophage sont peints un pichet de vin et un verre, qui symbolisent la soif de l'âme voyageant aux enfers. Les murs sont peints de motifs floraux et géométriques.

- Chambres funéraires III, IV et V

Ces chambres dépourvues d'ornement ont été découvertes au moment de la restauration de la chambre Pierre - Paul en 1913.

- Chambre funéraire VI

Une partie seulement de cette chambre sans décoration, découverte lors de travaux de drainage en 1922, a été mise au jour.

- Chambre funéraire VII

Une chambre sans décor, fragmentaire, probablement endommagée au IXe et au Xe siècles, et en partie comblée.

- Chambres funéraires VIII et IX

Ces deux chambres ont été découvertes en 1940. Leurs murs ont été recouverts d'enduits mais n'ont pas reçu de peintures murales.

- La Cella Trichora

Cette importante structure a été d'abord fouillée en 1922 puis encore en 1955. La chapelle très élaborée comporte un espace central rectangulaire bordé de trois absidioles (d'où son nom de *cella trichora*) et d'un vestibule au sud

(narthex) ; l'absidiole orientale comporte un sol surélevé et faisait probablement fonction d'autel. Les murs sont encore visibles sur une hauteur de 1,30 m. Le sol est recouvert d'un pavement constitué de dalles de calcaire et de fragments de briques.

Les surfaces des murs et des absidioles étaient peintes en rouge et noir au IV^e siècle. Cette peinture d'origine a été recouverte lorsque le bâtiment a été restauré pour un usage religieux par des chrétiens au XI^e siècle.

- La Cella septichora

Comme son nom l'indique, cet édifice, doté de sept absidioles, possède un plan exceptionnel. Aucune tombe n'a été retrouvée au moment des fouilles en 1938-1939, ce qui tend à suggérer qu'il n'a pas été utilisé comme chambre funéraire. Il date de la fin de la période romaine, c'est-à-dire des années 430.

- Le mausolée paléochrétien

Ce mausolée, la plus grande des chambres funéraires à deux niveaux, s'élève un peu au sud du groupe principal. Il consiste en une chambre souterraine à laquelle on accède par un vestibule ou *narthex* surmonté d'une église à nef unique comportant une abside à son extrémité orientale. Les murs nord, est et sud de la chambre funéraire, qui soutenaient à l'origine une voûte en berceau, sont tous ornés de peintures murales. Les sujets bibliques sont semblables à ceux de la chambre Pierre - Paul. Des traces révèlent que la voûte en brique devait être également peinte de motifs floraux et autres.

- La chapelle funéraire paléochrétienne

Cette chapelle ne comporte pas de chambre funéraire en sous-sol. Il semble qu'elle ait été construite au IV^e siècle en tant que chambre funéraire, puis elle a été reconstruite aux alentours de 390, date à laquelle ont été ajoutés un banc semi-circulaire et un autel de pierre dans l'abside. Cette transformation suggère qu'elle ne fut utilisée que comme chapelle. Autour d'elle, se trouve un ensemble de plus de cent tombes datant de la fin du IV^e siècle et du début du V^e siècle et siècle.

- La tombe double avec peintures murales

Il s'agit d'une tombe double à pignon avec des peintures murales où figurent des symboles chrétiens en rouge, carmin et jaune sur fond blanc. Elle est enterrée et semble ne pas avoir été surmontée d'une chapelle.

- Chambre funéraire sans peintures murales

Une des trois chambres découvertes dans la cour de l'actuelle bibliothèque du comté. À l'origine c'était une chambre souterraine avec une voûte en berceau mais pas de chapelle en surface.

- Chambre funéraire collective

C'est une grande chambre funéraire semi-enterrée (9,44 m par 5,40 m), orientée nord-sud surmontée à l'origine d'une voûte en berceau. Quelques marches conduisent à la chambre qui contenait 14 tombes, séparées les unes des autres par des

pierres et des briques. Des fragments de pierre et de brique portent des noms de personnes, que l'on suppose appartenir à la même famille.

Gestion et protection

Statut juridique

La zone comprenant les monuments proposés pour inscription et la zone tampon sont protégées par un décret du ministère de la Culture de 1966. Le cimetière romain est également un site archéologique protégé par la loi sur les antiquités hongroises de 1964. Ces deux lois ont été mises à jour en 1997, en particulier la loi LIV de 1997 sur la Protection des monuments historiques et la loi CXL de 1997 sur la Protection des biens culturels, des musées, des bibliothèques publiques et de l'éducation culturelle. Ces lois réglementent les fouilles, la conservation et la présentation du site proposé pour inscription. Au niveau local, le décret gouvernemental sur la ville n°40 de 1994 a classé le centre historique de la ville et la zone du cimetière romain « zone de mémoire ». La ville a également voté des arrêtés relatifs à la protection du patrimoine historique et architectural dans le contexte du développement urbanistique.

Gestion

Les types de propriété des seize monuments varient : cinq appartiennent à l'État hongrois, sept à l'évêché de Pécs et quatre au comté de Baranya.

Un Comité pour le plan de gestion a été constitué par le secrétariat du comité national hongrois pour le patrimoine mondial, sous la direction du ministère du Patrimoine culturel national. Il est composé de représentants du comité national, de la ville de Pécs, du comté de Baranya, de l'évêché de Pécs, du ministère des Finances et de représentants d'intérêts privés. Il est chargé de réglementer toute activité touchant aux monuments concernés, depuis l'entretien quotidien jusqu'à la planification à long terme. Un plan détaillé a été arrêté, qui couvre les stratégies de recherche, la conservation des monuments et de leur environnement, la présentation au public, le tourisme, le transport et l'engagement de la communauté locale. Il existe un plan à long terme (quatorze ans) dont les quatre premières années (2000-2004) seront essentiellement consacrées à l'établissement de la structure et des mécanismes de gestion, qui feront l'objet d'une réévaluation tous les cinq ans jusqu'en 2014.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

La première chambre funéraire fut découverte dans cette zone au début du XVIII^e siècle, les principales découvertes ayant été faites vers la fin du XVIII^e siècle. À la fin du XIX^e siècle et pendant tout le XX^e siècle, d'autres vestiges furent découverts et analysés.

Les questions de conservation et de présentation ont commencé à recevoir un traitement plus sérieux après la Seconde Guerre mondiale ; les chambres funéraires ont bénéficié d'importants travaux dans les années 1970 et

1980. Les travaux sont toujours en cours, plus précisément dans la chambre funéraire Pierre - Paul. En janvier 2000, une nouvelle chambre funéraire a été découverte.

Authenticité

Bien qu'il manque une partie du matériel d'origine dans les chambres funéraires - soit parce que, comme pour tout site archéologique, l'ensemble du matériel d'origine n'a pas été trouvé lors des fouilles, soit parce que les fouilles ont été réalisées au XIXe siècle et au début du XXe siècle et certains éléments comme les sols d'origine n'ont pas été conservés - une partie importante du matériel est néanmoins conservée, par exemple les peintures murales de nombreuses chambres. Les responsables de la conservation des sites font tout ce qui est en leur pouvoir pour conserver et entretenir les matériels d'origine. Des efforts ont été faits pour bien distinguer les éléments d'origine et les interventions qui ont été nécessaires pour les conserver et les présenter. De nombreuses chambres funéraires sont si bien préservées qu'il est possible d'en comprendre la conception d'origine.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité Pécs en février/mars 2000 pour faire un rapport sur une plus grande partie de la ville historique qui a constitué le premier bien proposé pour inscription. Au cours de cette mission, on apprenait que le gouvernement hongrois avait décidé de réduire l'étendue du bien proposé pour inscription en se concentrant sur les vestiges du cimetière et les chambres funéraires paléochrétiennes.

L'ICOMOS a donc envoyé une seconde mission en octobre 2000, parallèlement à la préparation d'une étude comparative des cimetières paléochrétiens dans les provinces romaines occidentales.

Caractéristiques

Pécs est un témoignage intéressant en terme d'éléments matériels conservés montrant la persistance de la foi chrétienne sur deux mille ans d'histoire. La forme et les décors des structures funéraires paléochrétiennes du cimetière de *Sopianae* sont des exemples exceptionnels de leur genre, sans équivalent dans les provinces romaines occidentales.

Analyse comparative

L'étude détaillée du cimetière romain de Pécs, effectuée pour l'ICOMOS par un éminent spécialiste des monuments sépulcraux de la fin de l'Empire romain, compare ses réalisations architecturales et artistiques aux exemples les plus significatifs de cette catégorie de monuments en Croatie, en France, en Allemagne et en Espagne. Elle conclut que le complexe de *Sopianae* possède le plus riche ensemble de différents types de structures dans les provinces romaines de l'ouest et du nord, reflétant la multiplicité des sources culturelles. La qualité des peintures murales d'inspiration chrétienne et biblique est comparable à celle des catacombes de Rome.

Recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

Le nom du site proposé par l'État partie est approprié et décrit parfaitement le bien, mais l'ICOMOS a le sentiment qu'il est cependant ambigu. Il est recommandé que l'État partie veuille bien envisager de reprendre le titre inscrit sur la couverture du dossier de proposition d'inscription : « Le cimetière paléochrétien de Pécs (*Sopianae*) ».

Breve description

Au IVe siècle, une série remarquable de tombeaux ornés fut érigée dans le cimetière de la ville romaine provinciale de *Sopianae* (la Pécs moderne). Ils sont importants tant du point de vue de la structure que sur le plan architectural car ils furent construits en sous-sol et furent utilisés comme chambres funéraires et chapelles commémoratives et également au niveau artistique dans la mesure où ils sont richement ornés de peintures murales représentant des thèmes chrétiens d'une qualité exceptionnelle.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des **critères iii et iv** :

Critère iii Les chambres funéraires et les chapelles commémoratives du cimetière de *Sopianae* témoignent de façon exceptionnelle de la force et de la foi des communautés chrétiennes de la fin de l'Empire romain en Europe.

Critère iv L'art et l'architecture funéraires paléochrétiens des provinces romaines du nord et de l'ouest sont illustrés de façon exceptionnelle et complète par le cimetière de *Sopianae* à Pécs.

Il devrait être demandé à l'État partie d'envisager de changer le nom du bien proposé pour inscription et d'adopter le suivant : « Le cimetière paléochrétien de Pécs (*Sopianae*) ».

ICOMOS, novembre 2000

Shey Phoksundo (Népal)

No 992

Identification

<i>Bien proposé</i>	Parc national de Shey Phoksundo
<i>Lieu</i>	Districts de Dolpo et Mugu, région de développement moyenne occidentale
<i>État partie</i>	Népal
<i>Date</i>	30 juin 1999

Justification émanant de l'État partie

Note 1 Ce bien est proposé pour inscription en tant que *site mixte*, en vertu de critères naturels et culturels. Cette évaluation ne portera que sur les valeurs culturelles, les valeurs naturelles faisant l'objet de l'évaluation de l'UICN.

Note 2 Le texte ci-dessous est une version abrégée de la justification figurant dans le dossier de proposition d'inscription, qui ne traite que des aspects culturels de cette dernière.

Le parc national de Shey Phoksundo est l'exemple vivant d'une culture ancienne, associé à la diversité biologique unique de l'écosystème terrestre le plus élevé de la planète. Ce parc national, le plus grand du Népal, représente une véritable région transhimalayenne, en grande partie nichée dans l'ombre pluviométrique de la chaîne himalayenne, sur le plateau tibétain de la région paléarctique. L'isolement de Shey Phoksundo a permis non seulement la préservation de ses ressources biologiques et culturelles, mais aussi l'épanouissement d'un système humain incomparable et exceptionnellement intact au sein de l'Himalaya.

Le parc national demeure l'un des rares refuges de la culture tibétaine dans l'Himalaya. Dolpo (le nom traditionnel de la zone couverte par le parc national) est également le sanctuaire de l'esprit vivant de la religion bon-po, un précurseur du bouddhisme; de fait, c'est la seule zone intacte qui subsiste où cette religion fasse encore partie de la vie quotidienne. Le paysage est parsemé de l'architecture et des symboles culturels du bon-po pré-bouddhiste, avec des monastères sacrés comme le Gompa Shey et de nombreuses peintures murales, *thangka* et *hortens*. Les habitants de Dolpo sont les témoins vivants d'un mode de vie traditionnel qui a évolué au fil des siècles et poursuit son évolution. Le parc national abrite non seulement l'un des plus hauts peuplements (Shey, 4480 mètres) représentatif d'un agropastoralisme transhumant, mais aussi l'un des systèmes les plus anciens et les plus exemplaires de ce type, les Dolpalis résidant dans la région depuis le Xe siècle ayant combiné ce mode de vie à des routes commerciales traditionnelles séculaires, quoiqu'en déclin, vers le Tibet.

Critères culturels iii, iv et v

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *site*. Le bien peut également être considéré comme un *paysage culturel* tel que défini au paragraphe 39 des *Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial*.

Histoire et description

Dolpo, du point de vue culturel, est unique en ce que, selon les termes d'un observateur, il constitue « la dernière enclave au monde de culture tibétaine pure ». Les habitants de la région sont de la plus pure ascendance tibétaine, avec un mode de vie sans doute peu éloigné de celui des Tartares Ch'ang d'Asie centrale, les Tibétains d'origine. On distingue quatre grands groupes ethniques - Lama, Baiji, Gurung et Rokaya - répartis dans dix-neuf villages principalement situés à l'orée du parc national.

C'est également la dernière région au monde où la religion bon-po est toujours pratiquée. Cette religion chamaniste, comportant des éléments animistes et tantriques, est antérieure à l'imposition du bouddhisme par les monarques de Lhassa aux VIIIe et IXe siècles, et elle ne survit, sous sa forme la plus pure, parfaitement intégrée à la vie quotidienne, que dans la partie sud la plus isolée de Dolpo, principalement dans les villages de Ringmo et Pungmo. Ces deux villages présentent des liens culturels étroits et constituent, à eux deux, une sous-entité distincte. Ailleurs, particulièrement dans le nord de Dolpo, le bouddhisme est la religion prédominante.

La transhumance est pratique courante; les animaux sont guidés jusqu'aux pâturages montagneux l'été et redescendus en hiver. Ringmo, par exemple, est un peuplement d'été situé à 3600 mètres d'altitude, sur la rive sud du lac Phoksundo. Toute la population de Pungmo (trente maisonnées et environ 160 habitants) passe les mois d'hiver (février-mai) dans le village temporaire de Koinre, plus bas. Cette pratique, rendue nécessaire par les rigoureuses conditions climatiques, présente aussi l'avantage de laisser les écosystèmes respectifs récupérer; le bétail n'est donc jamais à court de pâturages. En sus de cette transhumance pastorale, on constate également la culture de petits champs, où poussent notamment de l'*uwa* (une variété locale de blé), du maïs et du sarrasin, ainsi que quelques légumes.

Le haut Himalaya possède trois formes d'architecture qui lui sont propres. Le *horten* (équivalent tibétain du sanscrit *stupa* ou sanctuaire mémorial) est la forme la plus pure du *mandala* de méditation bouddhiste, et Dolpo compte des centaines de ces monuments. Ils sont plus grands et de forme plus complexe que les autres exemples dans la région himalayenne, et la plupart portent en inscription un mantra bon au lieu du mantra bouddhiste plus courant *Om Mani Padme Hum*. En certains endroits, on observe des chaînes de *hortens* à l'entrée et à la sortie de chaque village et le long des pistes, de manière à séparer les lieux sacrés des profanes. Ils sont construits dans les matériaux locaux - bois, argile, craie et pierres - et certains sont ornés de décorations élaborées et abritent parfois des reliques et d'autres artefacts anciens.

On compte 24 *gompas* (monastères) en activité dans la zone proposée pour inscription, certains bouddhistes et d'autres bon-po ; la plupart d'entre eux s'élèvent dans des endroits isolés. Il existe également des vestiges de nombreux *gompas* abandonnés et de grottes de méditation.

Le Gompa Shey est un monastère de la secte bouddhiste réformiste Kagyu. À l'époque de la pleine lune d'août, c'est un important lieu de pèlerinage, les pèlerins se rendant au Mont de Cristal, lieu sacré au pied duquel s'élève le monastère.

Le Gompa Thashung, près du lac Phoksundo, a été construit il y a neuf cent ans pour protéger la faune. Le moine supérieur d'un monastère voisin avait en effet exigé des braconniers qu'ils s'abstiennent d'abattre de grandes quantités de bœufs musqués ; ceux-ci ayant refusé d'accéder à sa demande, il avait fondé le *gompa*. Le Gompa Samling, particulièrement important pour le bon-po, est très ancien. Le lac Nellahi-Tingnam-So est un autre lieu important de pèlerinage.

Les maisons vernaculaires des villages sont des bâtiments en pans de bois et briques crues, organisés en rangées serrées. De même que pour les *hortens* et les *gompas*, seuls des matériaux locaux ont été utilisés. Leurs façades sont ornées de piliers, de balustrades et de fenêtres trapézoïdales, tous en bois et peints en noir, blanc et rouge, associés en combinaisons diverses. Les toits sont plats et enduits d'une boue épaisse recouvrant un renfort en écorce de bouleau. Ce type de toit est parfaitement adapté au paysage de la région, des steppes dans l'ombre pluviométrique de l'Himalaya. L'espace sous le toit permet de stocker au sec et en toute sécurité de la nourriture et d'autres produits.

Cette région est riche d'une tradition commerciale séculaire, qui utilise les animaux de bât (dans ce cas, les yacks). Les marchands dolpali échangent le grain, la farine, les produits de laine et les plantes médicinales issus de la production locale dans d'autres régions du Népal (mais plus au Tibet) contre du sel, du thé, du riz, des produits laitiers et du bétail. Cette ancienne tradition commerciale est aujourd'hui menacée par la fermeture de la frontière avec le Tibet et l'apparition de nouvelles formes de transport des marchandises sur de longues distances.

Gestion et protection

Statut juridique

Shey Phoksundo a été officiellement classé parc national en 1984, aux termes des dispositions de la loi de 1973 sur les parcs nationaux et la conservation de la faune.

Gestion

L'intégralité de la zone appartient au département des parcs nationaux et de la conservation de la faune du ministère des Forêts et de la Conservation des Sols. Des réglementations détaillées limitent l'accès au parc national et protègent la faune et les paysages. D'autres sont également en vigueur dans la zone tampon délimitée autour du parc.

Toutes les communautés au sein du parc national disposent de comités officiels de gestion des forêts communautaires, ainsi que de comités informels de gestion des pâturages. Les institutions traditionnelles, basées sur les fonds religieux qui gèrent le paysage, construit ou non, depuis moult générations, sont tout aussi importantes. On peut décrire cette tradition comme un esprit collectif de gestion du patrimoine communautaire. Il a été récemment renforcé par la création d'écoles spécialement conçues pour inculquer aux jeunes le respect du patrimoine culturel et naturel.

Pour ce qui est de la gestion, le parc national de Shey Phoksundo est une entité autonome. Il possède sa propre administration, sous la direction du gardien du parc, et un personnel adéquat à tous les échelons. Ces dernières années, une politique délibérée a été mise en œuvre afin d'augmenter progressivement l'implication des communautés locales dans les activités de conservation.

Le plan de gestion quinquennal du parc national de Shey Phoksundo 1997-2001 met l'accent sur le patrimoine naturel du parc, mais n'en contient pas moins des politiques et programmes afférents à la conservation de son patrimoine culturel. Citons en particulier des programmes de travail pour la conservation de trois des plus importants *gompas*.

Dans le parc national, les travaux de conservation ont bénéficié d'une assistance considérable, notamment en ce qui concerne les programmes d'étude et de formation, de plusieurs organisations non gouvernementales, comme le WWF, et d'une aide bilatérale, par exemple de la part du secrétariat américain de l'Intérieur, dans le cadre des programmes USAID.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

La conservation à proprement parler ne joue que depuis très récemment un rôle dans la vie de Shey Phoksundo. Elle a commencé au début des années 1970, avec le projet d'établissement d'une réserve animale. En ce qui concerne le patrimoine culturel, le concept de conservation commence à peine à faire son apparition. Toutefois, le patrimoine culturel de Dolpo a été conservé depuis de nombreuses générations en utilisant des matériaux et techniques traditionnels et sans aucune influence extérieure, grâce à l'isolement du site.

La mission ICOMOS, bien qu'étant satisfaite de façon générale du niveau de conservation des villages traditionnels, a fait part de son inquiétude quant à la conservation des *hortens* qu'elle a visités. La mission a également trouvé que la réfection des enduits des murs des *gompas* visités et la restauration des peintures murales n'étaient pas menées de façon satisfaisante.

Authenticité

Du fait des raisons mentionnées ci-dessus à la rubrique *Historique de la conservation*, le degré d'authenticité et d'intégrité de la zone proposée pour inscription peut être considéré comme important. Ceci a été confirmé par la mission d'expertise de l'ICOMOS, à l'exception de l'utilisation de peintures synthétiques pour la restauration de quelques peintures murales dans les *gompas*. Les politiques

de gestion en vigueur doivent désormais veiller à ce que cela reste vrai à l'avenir pour ce qui concerne les bâtiments vernaculaires, mais une attention plus grande doit être portée au choix des matériaux pour la restauration des peintures murales.

Cependant, l'authenticité de l'environnement des villages traditionnels est sérieusement atteinte par l'emplacement et le style de certains des bâtiments officiels (voir *Recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures* ci-dessous). La même critique s'applique également au camping de Ringmo qui est installé près du lac et qui a un impact négatif sur la relation importante qui existe entre le village et cet élément naturel majeur.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Pour des raisons climatiques et logistiques, la mission d'expertise conjointe ICOMOS-UICN n'a pas été en mesure de visiter ce bien avant octobre 2000.

Caractéristiques

Le parc national de Shey Phoksundo abrite une culture remarquable et très ancienne, associée à l'écosystème terrestre le plus élevé de la planète. Son isolement a permis à ses ressources culturelles de demeurer quasiment intactes. Il est particulièrement intéressant en ce qu'il accueille une religion pré-bouddhiste jouant un rôle actif dans la vie quotidienne de ses adeptes, fait très rare dans la région.

Analyse comparative

On compte quelques 270 zones protégées dans la région himalayenne, disséminées dans six pays (Bhoutan, Chine, Inde, Myanmar, Népal et Pakistan). Neuf d'entre elles se trouvent au Népal. En termes culturels, aucune ne présente le degré d'authenticité et d'intégrité du parc national de Shey Phoksundo. La plus proche est le Haut Mustang de la zone de conservation de l'Annapurna, similaire à de nombreux égards, par exemple du point de vue de la vaste distribution des *chortens* et de la longue tradition commerciale. Toutefois, Shey Phoksundo, plus isolé, a moins subi la contamination d'influences culturelles extérieures. Il est particulièrement exceptionnel pour la remarquable survie du bon-po en tant que religion pratiquée, imprégnant toutes les facettes de la vie quotidienne de ses adeptes.

Recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

Bien que le niveau général de l'authenticité des bâtiments vernaculaires soit bon, la mission ICOMOS a attiré l'attention sur les matériaux et l'exécution d'un certain nombre de bâtiments construits par le ministère des Forêts et de la Conservation des sols, qui s'intègrent mal aux bâtiments vernaculaires et à l'environnement naturel. L'ICOMOS engage l'État partie à remplacer en priorité ces structures par des bâtiments qui en termes de conception et de matériaux soient en harmonie avec l'architecture traditionnelle et l'environnement naturel.

La mission ICOMOS a également fait part de son inquiétude quant à l'emplacement de ces bâtiments et la

localisation du camping de Ringmo. L'État partie devrait considérer de façon urgente le déplacement de ces éléments, qui ont un impact négatif sur la relation qui existe entre le village et l'environnement naturel.

Un travail considérable est nécessaire et à envisager en priorité pour restaurer la plupart des *chortens*, qui sont négligés et qui se dégradent rapidement. L'État partie devrait demander une assistance internationale au titre du Fonds du patrimoine mondial afin de restaurer ces structures historiques. La mise en place d'une stratégie de formation est également nécessaire afin d'utiliser les savoir faire traditionnels encore en vigueur et de les transmettre à la nouvelle génération. Cela pourrait également faire l'objet d'une demande d'assistance à la formation auprès de ce même Fonds.

Pour servir de base à la gestion et la présentation future du site, il serait essentiel que l'État partie prépare un projet pour la documentation scientifique du patrimoine culturel du parc national de Shey Phoksundo, en y incluant des relevés et inventaires. Une attention toute particulière devrait être accordée à la relation entre le patrimoine culturel et naturel.

Enfin, il serait important qu'un organisme pluridisciplinaire soit établi afin de conseiller le département des Parcs Nationaux et de la Préservation de la faune et de la flore sur tout ce qui a trait au patrimoine culturel. Cet organisme devrait être responsable de la mise en œuvre d'orientations visant à guider la gestion et le suivi du patrimoine culturel du parc.

Brève description

Le parc national de Shey Phoksundo abrite un patrimoine culturel séculaire, exceptionnellement intact, ainsi qu'une religion pré-bouddhiste vivante, présente dans la vie quotidienne des gens avec ses lieux de culte et de pèlerinage. Une forme pure de transhumance, dans laquelle le bétail part vers les pâturages de montagne l'été, se pratique toujours.

Recommandation

Que l'examen de cette proposition d'inscription soit *différé* afin de permettre à l'État partie de prendre en considération les recommandations formulées par la mission ICOMOS citées ci-dessus.

ICOMOS, novembre 2000

Saint-Louis (Sénégal)

No 956

Identification

<i>Bien proposé</i>	Île de Saint-Louis
<i>Lieu</i>	Région de Saint-Louis
<i>État partie</i>	Sénégal
<i>Date</i>	17 septembre 1998

Justification émanant de l'État partie

Le centre historique de Saint-Louis est une ville coloniale, unique en son genre, en partie du fait de sa relation à l'eau, puisqu'il se dresse entre deux bras du Sénégal, en partie du fait de la nouveauté des quais qui la ceignent et sur lesquels aboutissent toutes les rues transversales. Aucune autre ville coloniale ne présente les mêmes caractéristiques. Saint-Louis a eu une influence considérable dans les régions d'Afrique sous domination française, et même plus loin, en termes d'architecture mais aussi en ce qui concerne l'éducation, la culture, l'artisanat et les services. Ses maçons, menuisiers, charpentiers et bijoutiers ont essaimé jusque dans les régions anglophones, où ils ont travaillé et formé les habitants à leur métier.

Critères ii et iv

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un *ensemble*.

Histoire et description

Histoire

L'île de Saint-Louis n'est peuplée qu'à l'arrivée des Européens. La région appartient alors au royaume du Walo ; elle est explorée par les Portugais, les Vénitiens et les Hollandais à partir du XVe siècle. Plusieurs initiatives, notamment au XVIIe siècle, entraînent l'établissement de peuplements dans la région. En 1633, les Français décident d'établir la première compagnie à Charte au Sénégal, la compagnie du Cap-Vert. En 1659, après quelques tentatives sans lendemain, Louis Caullier choisit pour implanter la compagnie une île située à l'embouchure du Sénégal. Plusieurs autres compagnies suivent la compagnie du Cap-Vert, et les Anglais occupent Saint-Louis à trois reprises, en 1693, 1779 et de 1809 à 1817.

L'île, initialement insalubre et inhospitalière, manque également de matériaux de construction, mais l'on découvre que les énormes amas d'huîtres peuvent servir à la production de chaux et à la construction de routes. Peu à peu, le peuplement de Saint-Louis développe ses activités commerciales : caoutchouc, cuir, or, ivoire, céréales, mais aussi traite des esclaves. À tout ceci s'ajoute la nécessité d'enseignement et de construction d'écoles.

Au début du XIXe siècle, le peuplement compte quelques 8 000 habitants. En 1828, un plan d'urbanisme instaure le tracé des rues et régule le développement de la ville ; il se sert, comme référence de base, des anciennes fortifications. Cependant, ce n'est qu'à partir de 1854 que la ville connaît un véritable essor, au moment de la nomination de Louis Faidherbe au poste de gouverneur. Ainsi, de 1854 à 1865, Saint-Louis s'urbanise. Elle devient capitale du Sénégal en 1872, et parvient à son apogée en 1895, en devenant la capitale de l'Afrique occidentale française.

À cette époque, Saint-Louis devient le premier centre urbain de l'Afrique subsaharienne, ainsi que le centre de diffusion d'activités culturelles et artistiques. Le premier musée de l'industrie, de l'ethnographie et de l'histoire d'Afrique occidentale y ouvre le 15 mars 1864. C'est aussi à cette époque qu'ouvrent des écoles et autres institutions et services publics, ainsi que le premier bataillon des tirailleurs sénégalais et un tribunal musulman.

La période de paix dans la colonie contribue au développement des activités économiques et commerciales, favorisant l'expansion et l'accroissement de l'influence de la ville. Pourtant, en 1902, Saint-Louis perd son statut de capitale d'Afrique occidentale française, et en 1957 celui de capitale du Sénégal. S'ensuivent alors le départ de la garnison française, des militaires et de leurs familles, et la fermeture de plusieurs bureaux et magasins ; en 1963, c'est au tour de la douane de fermer. Les effectifs de la population française chutent en flèche. Parallèlement, cependant, la population globale continue d'augmenter : de 55 600 en 1960, elle passe à 90 000 en 1976 et à 150 000 en 1997.

La ville se développe à la fois sur la Langue de Barbarie (la crête face à l'Océan) et à Sor, sur le continent. La vieille ville est surpeuplée, et certaines des structures anciennes manquent de s'effondrer. Un nouveau plan d'urbanisme est élaboré en 1983 pour contrôler la situation et assurer la protection des zones historiques. Actuellement, la ville connaît un regain économique (fondé sur la pêche et l'agriculture) et touristique (festivals internationaux, expositions, sports, etc.). L'université Gaston Berger ouvre ses portes en 1992. Un nouvel aéroport a récemment été inauguré à Saint-Louis pour faciliter l'accès à l'île. La croissance de la ville crée pour les autorités les difficultés que connaît toute grande ville africaine, avec entre autres des problèmes d'occupation illégale des sols et d'environnement.

Description

L'île de Saint-Louis s'articule en trois parties : le quartier Nord, le quartier Sud et la place Faidherbe avec le Palais du Gouvernement, au centre. Tout l'établissement est situé dans un magnifique lagon formé par les deux bras du Sénégal, qui le sépare de la partie maritime de la ville et du quartier Sor sur le continent. Sur son axe longitudinal, cette île longue et étroite, presque rectangulaire, fait 2500 mètres, et environ

350, en moyenne, en largeur. Le pont Moustapha Malick Gaye (anciennement Servatius) relie l'île à un bras de terre à l'ouest, la langue de Barbarie, qui la protège de l'océan. Le pont Faidherbe, édifié à la fin du XIXe siècle, relie la ville au continent et au quartier Sor. Le climat est tropical, avec une saison sèche de novembre à juin.

La zone proposée pour inscription se compose de la partie centrale de l'île de Saint-Louis, d'une superficie approximative de 350 x 1300 mètres. La zone tampon identifiée est principalement délimitée par les deux bras du fleuve Sénégal, à l'est et à l'ouest de la ville historique, et par d'étroites bandes de terre, d'environ 50 m, au nord et au sud de la zone proposée pour inscription.

Le tissu urbain de la vieille ville repose sur le plan orthogonal de 1828. Quatre rues la traversent du nord au sud, et un grand nombre de courtes allées d'est en ouest. Les pâtés de maisons présentent donc des dimensions différentes : 30 x 30 mètres, 30 x 75 mètres, et plus. L'île est enfermée dans un système de quais, qui servent de référence à toutes les rues sur l'axe est-ouest. Le tracé urbain donne à la ville son caractère particulier et sa spécificité. Du point de vue architectural et esthétique, la qualité des édifices coloniaux, de deux ou trois étages, se distingue dans leurs balcons de bois ou en fer forgé, leurs toits de tuiles rouges, les portes et les fenêtres aux persiennes de bois.

Parmi les principaux bâtiments historiques figurent l'ancien fort, l'hôtel du Gouvernement, le palais du Gouverneur, qui marque le centre de l'île, site du premier établissement. Cet ensemble a subi moult modifications au fil des siècles, particulièrement à l'intérieur, mais l'extérieur demeure identique, avec toutefois quelques ajouts. La cathédrale s'élève à côté du palais du Gouverneur ; construite avec la contribution volontaire des citoyens, elle a été achevée en 1828. Les casernes, appelées Rognat Nord et Rognat Sud, ont été construites en 1837 dans le centre ville, des deux côtés de la place Faidherbe. Avec le palais du gouverneur, elles forment une composition classique axée sur le pont Servatius. Le bâtiment de l'Assemblée régionale du fleuve existe depuis 1825, quoique d'abord sous une forme plus modeste. Il a été agrandi pour accueillir une école primaire en 1839, et, à partir de 1873, il abrite les archives coloniales. Par la suite, il sert de locaux à diverses instances publiques. Complexe relativement grand, il s'articule sur des pilastres et des balcons. Il est en bon état. Les autres ouvrages sont le pont Faidherbe, inauguré en 1897 (506 mètres de long), l'Hôpital, construit en 1822, et la Grande Mosquée du Nord, dont la construction commence en 1838.

Gestion et protection

Statut juridique

L'État sénégalais est propriétaire de l'île de Saint-Louis ; les bâtiments individuels, pour leur part, sont sous propriété mixte, et appartiennent à des autorités publiques, à des particuliers ou à des entités privées. Du fait des questions de succession, nombre des édifices ont plusieurs propriétaires, ce qui complique l'administration et la restauration.

Les instruments législatifs pour la protection et la gestion du centre historique de Saint-Louis comprennent la loi sur la protection des sites et des monuments historiques (71-

12/1971), le décret d'application de la loi (73.746/1973) et le décret constituant Saint-Louis en zone de rénovation urbaine (76-277/1977).

Gestion

La ville est dotée en 1928 d'un plan d'urbanisme, sur lequel se fonde son développement ultérieur.

En 1983, Louis Barge International prépare le premier plan d'urbanisme, le plan de sauvegarde, pour le centre historique de Saint-Louis. C. Pawlowski prépare le second plan en 1984. Un troisième plan comprenant des directives techniques, sous la responsabilité du Cabinet Archi + de Fodé DIOP, date de 1997. Il n'existe aucun plan de développement régional ayant un impact sur la ville historique.

L'urbanisme et la gestion sont sous la responsabilité des autorités publiques, notamment : le ministère de la Culture et le ministère de l'Urbanisme et de l'Habitat (Dakar), ainsi que la municipalité de Saint-Louis. Les autorités collaborent avec le bureau d'Architecture des Monuments Historiques en ce qui concerne la mise en œuvre des directives. Le syndicat d'Initiative et de Tourisme et la Convention des Saint-Louisiens participent eux aussi, dans leurs domaines respectifs de compétences. Des itinéraires destinés aux visiteurs ont été identifiés, avec entre autres des visites des bâtiments historiques majeurs.

On constate cependant une pénurie de ressources, et particulièrement de techniciens qualifiés, pour contrôler les travaux et assister les propriétaires dans leurs projets.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

La conservation du tissu historique est jugée satisfaisante jusqu'au milieu du XXe siècle, c'est-à-dire jusqu'à ce que Dakar devienne capitale du Sénégal. Après cette date, la vieille ville pâtit du manque d'attention et de moyens, et se dégrade de plus en plus.

Le centre historique est inscrit sur la liste des sites protégés depuis 1975, et il a été déclaré zone de rénovation urbaine en 1976 (décret n°76-271).

Néanmoins, le nombre d'édifices en mauvais état, risquant l'effondrement, ne cesse d'augmenter. Les propriétaires et les occupants ont donc entrepris des réparations et des travaux *ad hoc* non autorisés, qui ont sapé le caractère des bâtiments historiques. Ces dernières décennies ont été le témoin de certains travaux de restauration, conduits par les autorités publiques sur les bâtiments historiques classés. La priorité a été donnée aux bâtiments et aux structures de valeur architecturale qui sont toujours en fonction ou qui menacent de tomber en ruines. Cependant, l'insuffisance des ressources a sérieusement limité les possibilités d'intervention publique. En fait, le mauvais état actuel n'est que le reflet de la situation économique. Il s'est avéré récemment nécessaire de démolir des édifices, pour des raisons de sécurité publique.

Authenticité

L'abandon de Saint-Louis en tant que capitale du Sénégal au profit de Dakar a gravement porté préjudice à la conservation de la vieille ville. Jusqu'à présent, la ville historique conserve son intégrité historique et son caractère, de même que la majorité de son tissu urbain authentique. Toutefois, l'état de conservation de bon nombre des bâtiments est insatisfaisant.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité le site en juin 2000.

Caractéristiques

La situation de la ville historique de Saint-Louis, sur une île à l'embouchure du fleuve Sénégal, lui confère une qualité particulière. Le plan régulier de la ville, le système de quais, l'architecture coloniale caractéristique et les bâtiments publics de Saint-Louis ajoutent encore à sa qualité particulière et à son identité. De plus, la ville a été un pôle culturel et économique qui a influencé toute l'Afrique occidentale, particulièrement au XIX^e siècle.

Analyse comparative

La ville historique de Saint-Louis est une ville coloniale française, et peut donc se comparer à Gorée et à Rufisque, au Sénégal, et à Bingerville, en Côte d'Ivoire. L'île de Saint-Louis, toutefois, est très différente dans son tracé urbain et dans son caractère, par rapport à Gorée, déjà inscrite sur la Liste du patrimoine mondial. Mais les deux autres villes, non protégées, sont en mauvais état. Tout au long de son histoire de capitale, Saint-Louis s'est également constitué un patrimoine architectural plus important que celui de n'importe quelle autre ville d'Afrique occidentale.

Observations de l'ICOMOS

Le rapport de la mission d'expertise de l'ICOMOS a recommandé que l'île entière soit incluse dans la zone proposée pour inscription, considérant le fait qu'elle forme une unité indivisible. La zone tampon devrait être constituée par les deux bras du fleuve, s'étendant à 500 m en aval, et comprendre la « langue de Barbarie ».

De plus, le rapport pointe la nécessité d'établir un bureau spécial pour la gestion de conservation de la zone protégée, en mettant à la disposition de cette agence les compétences d'expert, les équipements et les ressources nécessaires.

Breve description

Fondée par les colons français au XVIII^e siècle, l'île de Saint-Louis s'urbanise au milieu du XIX^e siècle. C'est la capitale du Sénégal de 1872 à 1957, et elle occupe une place culturelle et économique prépondérante dans l'ensemble de l'Afrique occidentale. La situation de la ville, sur une île à l'embouchure du fleuve Sénégal, son plan urbain régulier, son système de quais et son architecture coloniale caractéristique confèrent à Saint-Louis sa qualité particulière et son identité.

Recommandation

La valeur universelle exceptionnelle du site est reconnue. Au cours de la réunion du Bureau de juin 2000, il a été décidé que la proposition d'inscription soit renvoyée à l'État partie sous réserve que soient fournies des garanties quant à l'établissement rapide de bureaux et d'installations associés à une expertise et des ressources nécessaires pour la gestion du site sur le long terme. De plus, il a été recommandé que l'île entière soit incluse dans la zone proposée pour inscription, car on peut considérer qu'elle constitue une entité conceptuelle.

Suivant la recommandation du Bureau, l'État partie a fourni les garanties demandées et a assuré que le bureau local pour la protection de la zone historique serait rétabli avec le personnel nécessaire et placé sous la direction d'un architecte qualifié secondé dans sa fonction. Un comité chargé de la conservation de l'île de Saint-Louis sera établi et des fonds de fonctionnement seront fournis conjointement par l'État et l'agence pour le développement municipal ainsi que par des mécènes. De plus, l'État partie a accepté que l'île entière soit incluse dans la zone proposée pour inscription, tel que recommandé par le Bureau, les deux bras du fleuve formant la zone tampon.

Il est par conséquent recommandé que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des **critères ii et iv** :

Critère ii La ville historique de Saint-Louis témoigne d'un important échange de valeurs et a influencé le développement de l'éducation, de la culture, de l'architecture, de l'artisanat et des services dans une grande partie de l'Afrique occidentale.

Critère iv L'île de Saint-Louis, ancienne capitale de l'Afrique occidentale, est un remarquable exemple de ville coloniale, caractérisée par un cadre naturel particulier, et illustre le développement du gouvernement colonial dans la région.

ICOMOS, octobre 2000

Vall de Boí (Espagne)

No 988

Identification

<i>Bien proposé</i>	L'ensemble roman catalan de la Vall de Boí
<i>Lieu</i>	Communauté autonome de Catalogne, région d'Alta Ribagorça, municipalité de La Vall de Boí
<i>État partie</i>	Espagne
<i>Date</i>	28 juillet 1999 ; révisé le 14 juin 2000

Justification émanant de l'État partie

C'est dans la Vall de Boí que l'on trouve la plus grande concentration, en Europe, d'art roman. Le groupe d'églises rurales exceptionnellement bien préservé constitue un exemple unique de la tradition culturelle qui s'est épanouie en Catalogne au XII^e siècle. Les églises romanes et les villages où elles se trouvaient forment un excellent exemple de paysage culturel qui a prospéré harmonieusement, dans un cadre naturel où la richesse de l'environnement est demeurée intacte.

Les neuf églises romanes de la Vall de Boí sont un chef d'œuvre de leur époque et de la créativité humaine. Le style roman lombard de ces églises pyrénéennes a pris une tournure d'expression indigène dans laquelle l'esprit rural se manifeste de façon remarquable, comme la chaîne d'élégants clochers qui s'étend tout le long de la vallée.

Critère i

L'ensemble roman catalan de la Vall de Boí fournit une preuve unique de la manifestation d'un style artistique international (roman lombard ou début du style roman) qui, adaptée à un environnement montagneux isolé, éloigné des grandes routes religieuses médiévales, reflète une personnalité artistique individuelle et de grands pouvoirs d'expression.

La Vall de Boí est le berceau de l'art roman catalan, et le témoin unique d'une tradition culturelle indigène qui subsiste depuis le XI^e siècle. Les églises de Sant Climent de Taüll, Santa Maria de Taüll, Sant Joan de Boí, Santa Eulàlia d'Erill la Vall, la Nativitat de Durro, Santa Maria de Cardet et Santa Maria de Còll demeurent utilisées à des fins religieuses depuis qu'elles ont été consacrées au cours du XI^e et du XII^e siècle.

Les centres ruraux où elles sont situées sont restés actifs depuis le Moyen Âge. Les habitants de la vallée, de génération en génération, n'ont cessé de prier dans les églises

rurales qui étaient leur point de rencontre non seulement religieux mais aussi culturel et communautaire.

Il convient d'ajouter que, outre la valeur architecturale indiscutable de l'ensemble de la Vall de Boí lui-même, le musée national d'art catalan (MNAC) de Barcelone (capitale de la Catalogne) abrite des fresques murales qui décoraient jadis les églises principales. La décoration de l'abside de Sant Climent de Taüll est reconnue comme l'un des chefs d'œuvre de l'art roman.

La proposition d'inscription du groupe architectural d'églises romanes de la Vall de Boí sur la Liste du patrimoine mondial est complétée par l'inclusion des fresques murales de Sant Climent de Taüll, de Santa Maria de Taüll et de Sant Joan de Boí, aujourd'hui au MNAC de Barcelone. La nature exceptionnelle de cette proposition d'inscription de biens géographiquement distants se justifie pour des raisons historiques d'une grande importance. Dans les années 20, les autorités culturelles catalanes ont enlevé ces peintures des églises de Boí, car elles couraient le risque d'être emportées à l'étranger à une époque où il n'y avait aucun contrôle juridique du patrimoine culturel en Espagne. En résultat de cette opération de sauvetage, unique dans les annales de l'art européen, ces peintures font désormais partie de la collection permanente du musée de Barcelone, récemment rénové.

Critère iii

Le groupe d'églises romanes de la Vall de Boí est un exemple exceptionnel d'un style majeur dans l'histoire humaine, comme l'art roman, auquel il a apporté des caractéristiques propres à la fois à ses aspects religieux et séculiers. Les églises constituent des éléments culturels essentiels et caractéristiques de la région.

La Vall de Boí illustre l'occupation continue d'une région. Les églises, qui ont été construites au Moyen Âge à l'instigation d'une seule famille, symbolisent l'affirmation et le marquage géographique à l'époque de la création de la Catalogne historique.

Critère iv

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un groupe de *monuments*.

Histoire et description

Histoire

L'invasion arabe et l'occupation de la péninsule ibérique n'ont jamais pénétré les vallées des hautes Pyrénées. En dépit de leur inaccessibilité, celles-ci sont exposées, aux alentours du début du II^e millénaire, à des idées et à des influences culturelles apportées par les marchands, les moines itinérants et les pèlerins chrétiens en route pour Jérusalem et Saint-Jacques de Compostelle.

En outre, la Catalogne est plus soumise aux influences extérieures que les royaumes de Navarre ou de Léon, les deux autres territoires chrétiens de l'Espagne à l'époque. C'est une mosaïque de petits comtés, peu soucieux de

l'autorité de leurs suzerains francs. Au XI^e siècle, Ramon Borrell II établit l'hégémonie de Barcelone et crée une dynastie qui subsiste jusqu'au début du XV^e siècle. De nouveaux styles culturels, en provenance d'Italie et tout particulièrement de Lombardie, arrivent en Catalogne, et leur influence transparaît dans les ensembles religieux de Vic, de Cuixà et de Ripoll. Beaucoup d'artisans et d'artistes venus de cette région d'Italie s'installent en Catalogne et leur influence est attestée par le fait que le mot *lombard* devient en Catalogne synonyme de « tailleur de pierre » ou de « maître d'œuvres ». C'est à partir de là que les influences architecturales et artistiques romanes se diffusent dans toute la péninsule ibérique, aux XIII^e-XV^e siècles.

Ce nouveau mouvement culturel met du temps à atteindre la lointaine Vall de Boí. Le nombre exceptionnel d'églises romanes de la vallée, pour une population relativement basse depuis la fin du Moyen Âge, est attribué au fait que l'argent arrive en grande quantité dans la région, particulièrement pendant les premières décennies du XII^e siècle, durant la campagne pour reprendre Barbastro et Saragosse. Les comtes d'Erill prennent part à cette campagne, et en retirent de considérables profits, qu'ils consacrent en grande partie à l'embellissement de leurs villages en les dotant de magnifiques églises conçues dans le nouveau style.

Description

La Vall de Boí est située dans les hautes Pyrénées de la région d'Alta Ribagorça, à quelques 120 km au nord de Lleida. Cette profonde vallée est encerclée par les pics élevés du massif de Beciberri/Punta Alta. L'environnement se compose de bois et de prairies, entourant les petits villages et leurs églises romanes. L'industrie est une activité mineure : on ne recense que deux moulins à farine, une scierie, une fabrique de lainages et une mine de plomb près de Durro. La teneur en soufre et en minéraux des eaux de la région a entraîné l'apparition de petites stations thermales dans la vallée.

La disposition des villages suit le tracé féodal composé de maisons groupées autour d'un édifice central (église ou château) ou d'une route principale (habituellement les voies romaines). Chacun possède un petit espace en plein air destiné aux réunions et aux fêtes locales, dont la forme est déterminée par l'alignement des bâtiments qui le délimitent. Certains des villages sont construits sur la pente des flancs montagneux, les maisons étant reliées par des rampes (*pujadors*). Boí est le seul qui ait conservé une porte médiévale.

Les hautes tours des églises servent tout à la fois de clocher et de postes de surveillance en cas d'attaque. Aux côtés de chacune d'elles se trouve le cimetière du village, fermé par une enceinte. Au sol, les rues sont faites de dalles de pierre ou de pavés, leur tracé variant selon la topographie locale. Ils sont désormais remplacés par des matériaux modernes (à Taüll et à Boí, par exemple).

Voici quelques brèves notes sur les églises qui constituent la présente proposition d'inscription.

- Sant Feliú, Barruera

Barruera est situé à un point stratégique, où la Vall de Boí s'élargit. Le village s'étend le long de l'unique rue principale (sur le trajet d'une voie romaine) d'où part de petites impasses qui mènent à la partie la plus ancienne du village. Au Moyen Âge, il était beaucoup plus important, et lié à une abbaye aujourd'hui disparue. En dehors du village se dresse l'église paroissiale de Sant Feliú. Elle ne compte qu'une seule nef (seule survivante des trois d'origine), avec une abside semi-circulaire décorée à l'extérieur d'arcades et de pilastres. On peut voir un transept carré au sud ; deux chapelles carrées de style gothique ont été ajoutées à la nef principale. L'accès à l'église se fait par la façade occidentale, elle aussi gothique ; quant au clocher, il a probablement été rénové à la même époque, sans doute au XVI^e siècle.

- Sant Joan, Boí

Le centre fortifié de Boí se trouve lui aussi sur le trajet d'une ancienne voie menant à des thermes romains. Il est situé sur la rive droite de la rivière Sant Martí, entre deux hauts promontoires rocheux au cœur de la vallée. Il convient de noter que les trois clochers de Boí, de Taüll et d'Erill la Vall sont chacun visibles les uns par rapport aux autres, atout notable pour la défense.

L'église de Sant Joan s'élève à l'entrée du village. Bien qu'elle ait été considérablement altérée au XVIII^e siècle, elle n'en conserve pas moins son tracé basilical d'origine, avec trois nefs, dont les deux nefs latérales sont dotées d'une abside à l'extrémité est. Les nefs sont séparées par des arcades voûtées, reposant sur des colonnes massives. Tous les murs sont percés de fenêtres ; quant à l'accès, il se fait via une porte à l'extrémité occidentale, où l'on peut deviner les traces d'un porche désormais disparu.

- Santa Maria, Taüll

Le village de Taüll, construit sur une route médiévale, comporte deux centres : le premier autour de la place et de l'église de Santa Maria, dont de nombreuses demeures médiévales sont restées relativement intactes, le second sur un espace oblong longeant l'ancienne route vers Sant Climent (aujourd'hui une route moderne flanquée de nouveaux bâtiments). Cependant, c'est dans les églises de Taüll que réside son importance : elles sont en effet reconnues comme des archétypes du style roman de la Vall de Boí.

L'église paroissiale de Santa Maria domine le village. Elle comporte trois nefs, se terminant chacune par une abside. Sa construction montre que la stricte orthogonalité n'était pas toujours respectée. Les absides se targuent d'une décoration élaborée, de style lombard, avec de fausses arcades séparées par des pilastres et des frises en dents de scie. La porte principale, dans la façade occidentale, est une simple arcade semi-circulaire. Les pierres ont été taillées et posées avec beaucoup de soin. À l'inverse, la maçonnerie du clocher est plus brute, la disposition des pierres moins soignée, ce qui tendrait à suggérer qu'il est antérieur à l'église principale, supposée être le fruit d'un vaste projet de restauration mené au XVIII^e siècle. Les fouilles archéologiques ont démontré l'existence d'un ancien cimetière sous le pavage moderne, situé immédiatement à l'extérieur du mur sud de l'église, et ont permis de définir le schéma de l'église d'origine.

- Sant Climent, Taüll

L'église de Sant Climent, pour sa part, se dresse sur une petite éminence, sur l'ancienne route reliant Taüll à Boí. Parmi les églises de la Vall de Boí, c'est la plus grande, la mieux préservée et celle qui est dotée de l'architecture la plus exceptionnelle. En outre, son architecture et sa décoration intérieure, typiques du style roman lombard, en font le symbole de l'architecture romane catalane. De plan basilical, elle comporte trois nefs se terminant chacune par une abside. Les nefs latérales sont séparées par des arcades reposant sur de larges colonnes. La porte s'ouvre dans la façade occidentale, où l'on discerne encore les vestiges d'un porche. Les seules fenêtres qui subsistent sont respectivement situées aux extrémités orientale et occidentale.

Le clocher de Sant Climent, à l'angle sud-est de l'église, en est le trait le plus imposant. De plan carré, il part d'une base pseudo-massive pour s'élever sur six étages, qui présentent chacun de larges fenêtres jumelées (celles du troisième niveau sont trilobées). Les façades sont décorées de frises et de pilastres voûtés.

La maçonnerie de l'église et du clocher se compose de blocs de granit méticuleusement posés, avec de la pierre ponce pour les éléments décoratifs, les arcades des fenêtres et les colonnes. Il reste par endroit des traces de la maçonnerie moins soignée de l'église qui s'élevait jadis à cette place. La structure actuelle est en effet celle de l'édifice consacré en 1123 et remplaçant une église de la fin du XIe siècle.

- L'église de l'Assomption, Coll

L'église de l'Assomption, datant de la fin du XIIe siècle, se dresse à l'extérieur de ce petit village. Il s'agit d'une basilique romane, avec des ajouts et des modifications gothiques et ultérieurs. Elle consiste en une seule nef, avec une abside. Le clocher gothique se trouve du côté sud, et s'élève sur quatre étages. On y accède par un escalier extérieur menant au premier étage. Sa charpente a préservé des intempéries les gargouilles de l'église antérieure, qui ont disparu du tissu actuel.

- Santa Maria, Cardet

Cardet est construit sur une éminence rocheuse en surplomb de l'entrée de la Vall de Boí et juste assez large pour accueillir les quelques maisons qui forment le village. La petite église paroissiale de Santa Maria se trouve à l'extrémité est du village, en contrebas d'une forte pente. Quelque réduite que soit sa taille, cette église n'en présente pas moins un schéma et un développement complexe. Elle ne compte qu'une seule nef avec abside, à l'instar de l'église de Coll. Caractéristique unique dans cette vallée, une crypte se trouve sous l'abside qui, de par la configuration du terrain, est plus élevée que le corps de la nef. Il y a un petit clocher à l'extrémité ouest ; la façade comporte quelques éléments intéressants, s'étendant sur une période plutôt longue de l'époque médiévale. Elle semble avoir été fondée au XIe siècle, remodelée au XIIe ou au début du XIIIe, puis de nouveau aux XVIIe-XVIIIe siècles. L'intérieur est resté intact et a conservé ses éléments et son mobilier de style baroque et plus tardif.

- L'église de la Nativité, Durro

Les édifices de ce petit village, construit sur un flanc montagneux face au sud, s'étendent depuis l'église paroissiale de la Nativité de la Mare de Déu le long de la grande rue principale, située sur une voie médiévale. L'église est une structure assez imposante, dotée d'une seule nef étroite et longue. Elle a cependant subi tant de transformations depuis l'érection du bâtiment initial roman, au XIIe siècle, qu'elle n'a que peu de choses en commun avec son aspect d'origine. L'intérieur, cependant, n'a pas été transformé à l'époque contemporaine et conserve ses éléments de style baroque et ultérieur.

- L'ermitage de Sant Quirc, Durro

Un chemin sinueux mène à l'ermitage de Sant Quirc de Durro, sur un petit pic culminant à 1500 m. C'est une minuscule église qui compte une seule nef avec abside ; la façade ouest accueille un clocher de pierre. Sous le toit, un espace accessible de l'extérieur uniquement servait probablement de grenier et de réserve, une caractéristique typique des petits ermitages médiévaux de la région pyrénéenne. Chaque village de la Vall de Boí possédait son propre ermitage, généralement situé en hauteur sur l'un des chemins menant aux montagnes en surplomb. Celui-ci a été restauré récemment, sa toiture recouvrant sa hauteur d'origine.

- Santa Eulàlia, Erill la Vall

C'est un très petit peuplement, avec seulement quatre ensembles domestiques d'une forme typique. L'église de Santa Eulàlia présente une seule longue nef au toit de bois, qui a remplacé une ancienne voûte en tonnelle dont les supports massifs sont toujours visibles. À l'est, la nef se termine par une triple abside, dont l'élément central a été remplacé au début du XXe siècle. On y pénètre par une porte percée dans la façade nord et abritée sous un porche. Le clocher du XIIe siècle s'élève, au nord, sur six étages. On remarquera avec intérêt que le soin apporté à la maçonnerie décroît un peu plus à chaque étage. Le revêtement de pierre d'origine a aujourd'hui disparu ; on ne sait donc pas s'il était ou non décoré.

Comme à Santa Maria de Taüll, les travaux de restauration ont permis la conduite de fouilles archéologiques à Santa Eulàlia, lesquelles ont révélé les transformations successives du bâtiment depuis son érection, au XIe siècle.

Gestion et protection

Statut juridique

Toutes les églises bénéficient d'une protection complète, aux termes de lois d'État, régionales et locales sur le patrimoine, ainsi que de par d'autres dispositions. Les villages et les édifices individuels sont couverts par des dispositions d'urbanisme urbain et rural très strictes, qui régulent les questions telles l'emplacement, la hauteur, la ligne du toit et les matériaux de construction pour les nouveaux édifices et les rénovations, ce qui garantit la préservation de l'environnement des églises. En règle générale, elles semblent aussi exhaustives que cela est possible ou souhaitable.

Le texte législatif applicable est la loi sur le patrimoine culturel (n°9/93) de la *Generalitat de Catalunya*, qui protège à la fois les monuments et ensembles historiques et les zones historiques et archéologiques. Une partie de la vallée, six des villages (dont les remparts de Boí mais non le village de Taüll) et toutes les églises sont ainsi protégés. Le patrimoine historique et artistique de la vallée a été inventorié : la documentation et les archives concernant l'architecture et l'art sont excellents.

En outre, les dispositions en vigueur ne se contentent pas de tenter de prévenir les conséquences néfastes du tourisme mais, adoptant un point de vue plus positif, de promouvoir le « bon tourisme ». Le principal accord est le programme d'excellence touristique de la Vall de Boí. Il est reconnu dans la proposition d'inscription que la plus sérieuse menace à l'intégrité de la vallée serait le tourisme de masse, et le programme vise à empêcher cela. Un document sur les stratégies de développement touristique déclare que ces dernières doivent être compatibles avec les objectifs de la protection et de la conservation des ressources naturelles et culturelles.

Gestion

Le maire de la Vall de Boí est, à l'échelon local, tout puissant dans le domaine de la prise de décision, de la mise en œuvre et du contrôle. Le gouvernement régional et la *Generalitat de Catalunya*, particulièrement son département de la Culture, jouent également un rôle direct en termes d'élaboration et de mise en œuvre des politiques de financement, d'urbanisme et de tourisme.

La gestion du paysage rural environnant reste dans l'ensemble aux mains des agriculteurs locaux, qui continuent d'exploiter leur terre de façon traditionnelle. Le contrôle de l'urbanisme en dehors des villages est strict ; il interdit tout nouveau développement, et la terre n'y est pas à vendre.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Toutes les églises ont bénéficié de certains travaux de conservation, mais certaines beaucoup plus que d'autres. Plusieurs ont fait l'objet de vastes programmes de restauration et de conservation dans la seconde moitié du XXe siècle, et des travaux conformes aux normes modernes seront réalisés dans le cadre de ce qui est, de fait, un programme continu de maintenance. Les principales peintures murales, et une grande partie du mobilier le plus ancien, ont été transférées au MNAC de Barcelone pour des raisons de sécurité.

Authenticité

L'authenticité fondamentale des églises, des villages et du paysage avoisinant est incontestable. Tous ont cependant subi des changements récents dont on pourrait juger qu'ils affectent, dans une plus ou moins grande mesure, cette authenticité fondamentale. C'est toutefois un phénomène observable dans tous les édifices culturels qui n'ont jamais cessé d'être utilisés dans un but spirituel et religieux depuis leur construction. Aucune des interventions - à l'exception

du transfert d'une bonne partie du trésor artistique à Barcelone qui, quoi que regrettable est entièrement justifié - n'a néanmoins porté atteinte à l'authenticité des églises au-delà de limites acceptables.

Le processus de conservation de la structure des églises a englobé des travaux de démolition, de rénovation, de remplacement et de construction. Aujourd'hui, seule Santa Maria de Cardet, et Santa Maria de Durro, dans une moindre mesure, qui se démarquent des autres par plusieurs autres aspects, épargnées par des travaux de conservation, donnent une bonne idée du développement des églises et de leur intérieur à la fin du Moyen Âge et dans la période qui a suivi.

Le sauvetage de l'art mural dans les années 20 a été une remarquable réussite, que l'on peut voir au MNAC de Barcelone. Cependant, cette réussite ne peut camoufler le fait que les peintures sont maintenant hors du contexte qui devait être le leur, et que leur contexte actuel n'est plus le glorieux écrin qu'il devait être. Si cela ne va pas à l'encontre des prétentions des églises à la reconnaissance mondiale, cela diminue pourtant leur authenticité dans une certaine mesure, pourrait-on arguer. Du fait de leur lieu de conservation actuel, elles ne peuvent être, bien sûr, considérées pour inscription sur la Liste du patrimoine mondial.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité la Vall de Boí du 28 février au 4 mars 2000. Après des discussions entre les deux organes consultatifs sur la nature du bien (qui à l'origine a été proposé en tant que paysage culturel), il avait été conclu que l'UICN ne serait pas représenté dans cette mission.

L'État partie a fourni une proposition d'inscription révisée et une deuxième mission de l'ICOMOS s'est rendue à la Vall de Boí en octobre 2000.

Caractéristiques

Dans leur ensemble, les églises de la Vall de Boí sont un exemple d'art roman particulièrement pur et homogène. De plus, elles préservent au centre des villages à un degré remarquable la qualité de vie d'une communauté rurale médiévale. Il est crucial pour leur caractère distinct que chacune des églises fasse partie intégrante du village. Typiquement, elles se dressent pour la plupart immédiatement en dehors du centre médiéval (parce qu'elles ont été ajoutées à un village existant). Les relations spatiales et fonctionnelles entre les églises et les villages sont au cœur de cette proposition d'inscription.

Il est légitime d'affirmer que la pureté du mode de vie dans la Catalogne médiévale, telle que l'exprime ce groupe d'églises et leurs villages, est d'une importance considérable dans la reconnaissance de l'identité culturelle catalane. L'art des églises des villages pyrénéens a joué un rôle vital dans le mouvement pour le rétablissement de la nationalité catalane au début du XXe siècle.

Analyse comparative

L'Europe possède de nombreuses églises romanes, et beaucoup d'autres édifices importants, tout aussi beaux, architecturalement parlant, que ceux de la Vall de Boí - en Provence et dans le Languedoc, par exemple, ainsi que dans leur « patrie », le Nord de l'Italie. L'importance des églises de la Vall de Boí repose toutefois sur leur valeur de groupe : il n'existe nulle part ailleurs d'autres ensembles d'églises aussi remarquables datant de la même période relativement brève. Il n'existe pas non plus d'autre groupe qui illustre de façon aussi vivante la transmission d'un mouvement culturel capable de franchir une barrière montagneuse et de s'installer dans une région jusque là dominée par une autre culture très différente, celle des conquérants arabes de la péninsule ibérique.

Observations et recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

La conservation et la promotion actives de la Vall de Boí sont un phénomène relativement récent. Il est crucial d'observer un respect absolu des matériaux et des techniques d'origine pour tous les projets de restauration relatifs aux églises ainsi qu'aux bâtiments historiques qui les entourent ou les jouxtent. Il est donc essentiel que tous les efforts soient faits pour assurer la formation de manière à préserver les savoirs et la pratique des artisanats traditionnels dans la vallée.

L'ICOMOS est conscient de la nécessité d'assurer des conditions de conservation et de protection complètes de l'art roman des églises de la Vall de Boí, telles qu'elles sont fournies par le MNAC de Barcelone. L'ICOMOS espère cependant que les autorités responsables garderont toujours à l'esprit cette situation dans l'espoir que certains de ces trésors artistiques puissent un jour retrouver leur emplacement d'origine.

Brève description

L'étroite Vall de Boí est entourée de montagnes abruptes. Chacun des villages de la vallée abrite une église romane. En tant que groupe, ces églises représentent un exemple particulièrement pur et homogène de l'art roman.

Recommandation

À l'origine, ce bien a été proposé pour inscription en tant que paysage culturel. À la réunion du Bureau en juin 2000, l'examen de cette proposition d'inscription a été différé pour permettre à l'État partie d'envisager la préparation d'une proposition révisée portant uniquement sur la valeur architecturale de la zone, telle qu'elle est représentée par ses églises romanes.

Après examen de la proposition d'inscription révisée et évaluation sur le site, l'ICOMOS recommande que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères ii et iv* :

Critère ii Les développements importants de l'art et de l'architecture romane des églises de la Vall de Boí témoignent des profonds échanges interculturels dans

l'Europe médiévale et en particulier à travers la barrière montagneuse des Pyrénées.

Critère iv Les églises de la Vall de Boí sont un exemple particulièrement pur et homogène d'art roman dans un paysage rural demeuré pratiquement intact.

L'ICOMOS propose également qu'une légère modification soit apportée au nom du bien, afin de mieux rendre compte de sa nature exacte : « Les églises romanes catalanes de la Vall de Boí ».

ICOMOS, novembre 2000

Atapuerca (Espagne)

No 989

Identification

<i>Bien proposé</i>	Le site archéologique de la Sierra de Atapuerca, dans les municipalités d'Atapuerca et d'Ibeas de Juarros (Burgos)
<i>Lieu</i>	Communauté autonome de Castille-León, province de Burgos
<i>État partie</i>	Espagne
<i>Date</i>	28 juillet 1999

Justification émanant de l'État partie

La séquence de dépôts archéo-paléontologiques de la Sierra de Atapuerca se compose d'une série de sites riches en fossiles et en vestiges archéologiques. Il s'agit de sites troglodytiques, dont certains ont été initialement exposés lors de la construction d'un chemin de fer. Les activités enregistrées dans ces dépôts reflètent des modes de vie passés, sur une très longue période et dans un environnement relativement peu troublé, et dont les traces ont été préservées en parfait état jusqu'au moment de leur découverte.

Les sites archéologiques de la Sierra de Atapuerca sont des témoignages artistiques significatifs, non seulement à cause de la présence de dessins paléolithiques à El Portalón, dans la Cueva Mayor, mais principalement du fait du sanctuaire de la Galería de Sillex, demeuré fermé de l'âge du bronze (± 1500 avant J.-C.) jusqu'en 1972, année de sa découverte et de son étude.

Critère ii

Les sites de la Sierra de Atapuerca représentent un témoignage exceptionnel de l'origine et de l'évolution de la civilisation humaine actuelle et d'autres cultures aujourd'hui disparues. Ces sites documentent la ou les lignées des ancêtres africains de l'humanité moderne.

Critère iii

On trouve sur ces sites des exemples exceptionnels de périodes diverses et significatives de l'histoire humaine. Des plus anciens peuplements européens, il y a presque un million d'années, aux temps modernes, le cours de l'histoire est tout entier inscrit ici, avec ses grandes dates : sanctuaires du Néolithique, offrandes de l'âge du bronze, structures mégalithiques.

Critère iv

Les sites de la Sierra de Atapuerca représentent un exemple exceptionnel d'occupation humaine permanente, due à leur écosystème particulier et à leur situation géographique.

Critère v

Catégorie de bien

En termes de catégories de biens culturels, telles qu'elles sont définies à l'article premier de la Convention du Patrimoine mondial de 1972, il s'agit d'un ensemble de *sites* (il convient de noter que ce bien est également proposé pour inscription aux termes des critères naturels i et ii et que, à ce titre, il doit être considéré comme un *bien mixte*).

Histoire et description

Histoire

- Dépôts du Pléistocène

Le Pléistocène, pendant l'ère quaternaire, s'étend de 2,4 millions à 10 000 ans BP (*Note* : les dates anciennes calculées d'après les techniques de datation scientifique sont exprimées en années « BP », c'est-à-dire en années avant la date conventionnelle de 1950, sur laquelle se fonde la datation au carbone 14). C'est sur le site de Gran Dolina, dans la Sierra de Atapuerca, l'un du groupe de la *Trinchera del Ferrocarril*, que l'on a trouvé les plus anciens vestiges fossiles d'hominidés en Europe, que les analyses paléomagnétiques ont fait remonter aux environs de 800 000 BP. Ils sont associés à de simples outils de pierre pré-acheuléens (mode I), ce qui correspond à la datation des plus anciens niveaux de ce site.

Le groupe du site de *Trinchera del Ferrocarril* compte aussi les sites connus sous le nom de *Tres Simas*. Les vestiges humains les plus anciens du site de la *Galería* ont été datés entre 200 000 et 400 000 années BP, et associés à des outils de pierre acheuléens (mode II).

Des dates similaires ont été attribuées aux restes de squelettes humains découverts à la *Sima de los Huesos*, dans la *Cueva Mayor*. L'absence d'herbivores consommés par des humains dans ce site, où l'on a retrouvé les restes de 32 humains, pas moins, suggère qu'il puisse s'agir d'un site mortuaire. Si tel est le cas, ce serait le premier jamais enregistré. L'échantillon relativement important, principalement composé d'adolescents et de jeunes adultes, a permis la réalisation de plusieurs importantes études sur la paléopathologie de cette population, la croissance et le développement des individus et leur taille moyenne.

- Dépôts de l'Holocène

L'Holocène, période de l'ère quaternaire, est daté de 10 000 ans BP à nos jours.

C'est en 1910 que l'on reconnut pour la première fois l'importance archéologique du *Portalón* de la *Cueva Mayor*, lorsque la représentation d'une tête de cheval découverte à l'entrée de la grotte fut identifiée comme datant du paléolithique. Les fouilles qui s'ensuivirent ont établi qu'elle fut occupée par divers groupes humains sur plusieurs siècles, principalement au début de l'âge du bronze (aux alentours de

3200 avant notre ère), puis à nouveau à l'époque romaine et au début de l'époque wisigothique.

La *Galería del Silix* abrite en abondance des preuves d'occupation humaine pendant le Néolithique et à l'âge du bronze. Plus de cinquante panneaux peints et gravés ont été enregistrés, avec des motifs géométriques, des scènes de chasse, des figures anthropomorphes et zoomorphes. Les fouilles ont révélé l'existence, dans la caverne, de ce qui semble être un sanctuaire où avaient lieu des rites funéraires, avec des restes humains (dans la majorité de jeunes adultes et des enfants), et nombre de fragments de céramiques, identifiés comme associés à des activités sacrificielles. À l'extrémité de la galerie, des traces attestent de l'exploitation du silex dont la grotte tire son nom.

La *Cueva del Silo* présente des traces tendant à indiquer la présence d'un sanctuaire similaire. Des activités humaines ont également été enregistrées dans plusieurs autres sites, dont la *Cueva Peluda*, la *Cueva Ciega* et *El Mirador*.

L'activité humaine déclina dans la Sierra de Atapuerca parallèlement à la création de peuplements permanents dans les plaines en contrebas, tout particulièrement au Moyen Âge.

Description

La Sierra de Atapuerca est située à l'angle nord-est du plateau castillan. Bien qu'elle se dresse à plus de 1000 m au-dessus du niveau de la mer, ce n'est plus aujourd'hui qu'une crête de calcaire aux pentes douces, largement couverte de broussailles et de quelques terres cultivées. L'érosion de l'eau au fil des cinq derniers millions d'années a entraîné la formation d'un paysage de modelé karstique, doté d'un système de grottes élaboré. Le niveau de la nappe phréatique baissa suite à des processus géomorphologiques, ce qui rendit les cavernes habitables par les hommes et les animaux. Le système de terrasses formé le long de l'arête méridionale de la Sierra montre que, durant le Pléistocène moyen et inférieur, des cours d'eau passaient à proximité de l'entrée de ces grottes, les rendant particulièrement adaptées à une occupation humaine.

C'est au milieu du XIXe siècle que naquit l'intérêt scientifique pour ces grottes, intérêt concentré sur la *Cueva Mayor*. On pénètre dans celle-ci par le sud, en accédant immédiatement au *Portalón*. On trouve à l'est la sinueuse *Galería del Silix*, qui s'étend sur plus de 300 m, et à l'ouest la séquence de cavernes (notamment la *Sima de los Huesos* - la « fosse aux os ») conduisant sur plus d'un kilomètre à la *Galería del Silo*, qui possède son propre accès.

Au nord-ouest se trouve le groupe de sites révélé par l'excavation d'une voie de chemin de fer minier (dont il tire son nom, la *Trinchera del Ferrocarril*), qui ne fut jamais menée à son terme. Il s'agit en fait de grottes mises au jour par l'excavation, évoquant de ce fait des abris sous roche. Au nord, c'est la *Grand Dolina*, et plus au sud les *Tres Simas*, avec les importantes découvertes faites à la *Galería*.

Gestion et protection

Statut juridique

Le bien proposé pour inscription a été déclaré bien d'intérêt culturel (*Bien de Interés Cultural*) aux termes des dispositions de la loi de 1985 sur le patrimoine historique espagnol.

Celle-ci impose un contrôle rigoureux à la zone protégée, exigeant une autorisation officielle pour les études et les fouilles, ainsi que pour les cessions de propriété.

Gestion

La propriété des terres comprises dans le bien proposé pour inscription est en partie publique et en partie privée. La supervision globale des activités dans la zone prescrite est sous la responsabilité du ministère national de l'Éducation et de la Culture, situé à Madrid. Il en délègue une grande partie au Conseil de l'Éducation et de la Culture, Direction générale du Patrimoine et de la Promotion Culturelle de Castille-León, établi à Valladolid, lequel, à son tour, implique les administrations municipales d'Atapuerca et d'Ibeas de Juarros dans la conservation et la promotion des sites.

Un plan de gestion (*Plan Director*) commandé par la *Junta* (gouvernement de la Communauté Autonome) de Castille-León a été achevé en avril 1993. Ce plan détaillé commence par une analyse de la situation actuelle et prend en compte les aspects fondamentaux de la protection, de la conservation, de l'investigation et de la présentation des sites. Il ne se limite pas aux seuls sites culturels, mais contient aussi une section détaillant les mesures à prendre pour protéger l'environnement de la Sierra de Atapuerca. Il doit son élaboration à l'absence de dispositions de planification relatives aux sites dans les deux municipalités.

Conservation et authenticité

Historique de la conservation

Les premières recherches scientifiques ont eu lieu dès 1863, mais ce n'est qu'au début du XXe siècle que le premier rapport archéologique fut publié. Il se concentrait essentiellement sur les plus récentes découvertes préhistoriques dans la *Cueva Mayor*.

Des fouilles ont eu lieu à El Portalón en 1964 et 1971. Après la découverte de la *Galería del Silix* par le groupe de spéléologie *Edelweiss* en 1972, ce groupe de grottes a été le théâtre de quantité de recherches dans les années 70 et 80.

C'est aussi le groupe *Edelweiss* qui a découvert les sites de la *Trinchera*, au milieu des années 50. Les premières grandes fouilles ont eu lieu dans les années 70, à *Gran Dolina* et à la *Galería*. Pendant celles-ci, les riches vestiges fossiles de la *Sima de los Huesos* furent découverts, mais sa nature physique - c'est un puits profond et rempli d'ossements - a empêché le réel commencement des fouilles avant 1984, des fouilles qui se poursuivent encore à ce jour dans des conditions difficiles.

Les recherches systématiques sur les sites de la Trincheras ont commencé en 1978 et se sont poursuivies sans interruption jusqu'à ce jour. Les sites, que l'excavation de la voie de chemin de fer a mis au jour, ont été protégés par l'ajout de toits dans les années 1980.

L'accès aux sites de la Sierra de Atapuerca ne peut se faire qu'à pied, via de petits chemins au beau milieu d'épaisses broussailles. Il n'a donc pas encore été nécessaire de fournir une forme élaborée de protection supplémentaire. Cependant, le *Plan Director* comprend des propositions et des projets associés à la protection et à la présentation du bien.

Authenticité

Les grottes naturelles qui font l'objet de cette proposition d'inscription abritent de profondes strates contenant des matériaux archéologiques et paléontologiques d'une grande importance scientifique, demeurés intacts depuis la Préhistoire jusqu'à nos jours, et qui font maintenant l'objet de fouilles scientifiques. Leur authenticité peut donc être considérée comme absolue.

Évaluation

Action de l'ICOMOS

Une mission d'expertise de l'ICOMOS a visité la Sierra de Atapuerca en février 2000.

Caractéristiques

Les dépôts fossiles dans le système karstique de grottes de la Sierra de Atapuerca comportent les restes des premiers hominidés connus en Europe. Leur relative abondance et leur association à des ossements animaux rendent possible la réalisation d'études scientifiques sur plusieurs aspects de ces anciennes sociétés. Les cavernes comportent également des preuves d'occupation humaine sur plus d'un million d'années.

Analyse comparative

Une analyse comparative des sites d'hominidés fossiles a été réalisée pour l'ICOMOS en 1997. Cette étude a identifié quatre périodes d'évolution humaine représentées dans ces sites. La seconde couvrait la période allant d'un million d'années à 300.000 ans BP. Cette période ne comptait que des représentants du genre *Homo*, mais avec une diversité régionale considérable, et toujours confinés à certaines régions du Vieux Monde.

L'étude a défini six critères d'évaluation des sites d'hominidés fossiles :

1. *Des matériels bien datés*, permettant au taxinomiste de se faire une idée des relations phylogénétiques et de la vitesse de l'évolution.

2. *Le nombre de fossiles* dans une même localité ou une entité géologique identifiable, qui, s'ils sont bien datés, offrent des possibilités d'analyse scientifique et de réponse aux questions concernant la variabilité de la population, la condition *sine qua non* de l'évolution par la sélection naturelle.
3. *L'ancienneté des vestiges*.
4. *Le potentiel d'autres découvertes*.
5. *Les groupes de sites et même de paysages étroitement associés*, qui fournissent un bon contexte, préservant les preuves environnementales et archéologiques, ainsi que les fossiles d'hominidés. Cela est nécessaire pour interpréter leur mode de vie et leurs capacités.
6. *Rôle dans la découverte et la démonstration de l'évolution humaine*.

Par rapport à ces critères, les sites de la Sierra de Atapuerca arrivent en très bonne place. L'étude comparative a identifié plusieurs sites présentant des vestiges d'hominidés qui obtiennent de meilleurs résultats sur ces six critères et qui ont été fortement recommandés pour examen, mais la Sierra de Atapuerca est le seul site sur cette liste issu du second groupe chronologique décrit ci-dessus.

La Liste du patrimoine mondial compte déjà un certain nombre de sites d'hominidés fossiles. Toutefois, seuls ceux de Sangiran (Indonésie) et de Zhoukoudian (Chine) sont notables pour les vestiges d'hominidés fossiles de cette période, et aucun d'entre eux ne se trouve en Europe.

Il convient de penser que l'exploration scientifique des grottes dans la Sierra de Atapuerca, processus lent et méticuleux, n'est en cours que depuis un quart de siècle. Il reste encore beaucoup de travaux à effectuer sur les sites connus, et d'autres encore seront découverts dans les décennies à venir.

Recommandations de l'ICOMOS pour des actions futures

L'ICOMOS n'a aucune réserve quant à la valeur culturelle des sites d'Atapuerca. Toutefois, il s'inquiétait du fait qu'aucune zone tampon n'ait été définie autour du site proposé pour inscription dans le dossier d'origine. L'ICOMOS avait également recommandé qu'il serait nécessaire d'établir une forme de plan de développement du tourisme qui imposerait un contrôle sur les développements liés au tourisme dans les villages voisins d'Atapuerca et d'Ibeas de Juarros.

À la réunion du Bureau en juin 2000, cette proposition d'inscription a été renvoyée à l'État partie en lui demandant de définir une zone tampon adéquate et de préparer un plan de développement du tourisme.

En septembre 2000, l'État partie a fourni des informations détaillées concernant ces deux points. Le site archéologique d'intérêt culturel proposé pour inscription (voir « Statut juridique » ci-dessus) est entouré de toutes parts par des zones agricoles où toute construction est interdite (*Suelos No Urbanizables*) ou par des zones boisées protégées (*Suelos No*

Urbanizables Forestales). Elles offrent une protection totale et constituent une zone tampon efficace qui protège le cadre visuel des sites archéologiques et est tout à fait conforme aux exigences des *Orientations*.

L'État partie a également fourni des informations complètes sur les dispositions prises pour l'accès des touristes et le contrôle dans les environs immédiats de la zone proposée pour inscription et les communes voisines. Tous les règlements d'urbanisme locaux sont établis de manière telle à éviter des développements indésirables liés au tourisme dans les communes d'Atapuerca et d'Ibeas de Juarros. Le travail de coordination des initiatives locales, engagées par des organismes municipaux et bénévoles, a commencé et il s'intègre dans le cadre global des ressources touristiques de la région dont Burgos est le centre.

L'ICOMOS se réjouit de l'attention particulière qui est accordée à cet aspect de la gestion et de la protection future de la zone archéologique proposée pour inscription.

Brève description

Les grottes de la Sierra de Atapuerca contiennent de riches vestiges fossiles des premiers êtres humains en Europe, datant d'il y a encore un million d'années et s'étendant sur notre ère. Ils représentent une réserve exceptionnelle de données, dont l'étude scientifique fournit des informations sans prix sur l'aspect et le mode de vie de ces lointains ancêtres.

Recommandation

Que ce bien soit inscrit sur la Liste du patrimoine mondial sur la base des *critères iii et v* :

Critère iii Les preuves les plus anciennes et les plus abondantes de la présence de l'homme en Europe se trouvent dans les grottes de la Sierra de Atapuerca.

Critère v Les restes fossiles de la Sierra de Atapuerca constituent une réserve exceptionnelle d'informations sur la nature physique et le mode de vie des premières communautés humaines en Europe.

ICOMOS, octobre 2000